



"Entre-tenir la montagne" : paysage et ethnogéographie du travail des éleveurs en montagne pyrénéenne : hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust

Dominique Henry

► To cite this version:

Dominique Henry. "Entre-tenir la montagne" : paysage et ethnogéographie du travail des éleveurs en montagne pyrénéenne : hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust. Géographie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2012. Français. NNT : 2012TOU20094 . tel-00762521

HAL Id: tel-00762521

<https://theses.hal.science/tel-00762521>

Submitted on 7 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ TOULOUSE II LE MIRAIL _ DEPARTEMENT DE GEOGRAPHIE ET D'AMENAGEMENT _ ED 357 TESC

GEODE – UMR 5602 CNRS ET CEPAGE - ADES - UMR 5185 - ENSAPBx



« Entre-tenir la montagne »

PAYSAGE ET ETHNOGEOGRAPHIE DU TRAVAIL DES ELEVEURS EN MONTAGNE PYRENEENNE

Hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust

THESE

en vue de l'obtention du

Doctorat de l'Université de Toulouse délivré par l'Université Toulouse II-Le Mirail
présentée et soutenue publiquement le 27 septembre 2012 par

Dominique HENRY

Volume de texte

Composition du jury :

Jean-Paul Métaillé, directeur de recherche, CNRS, GEODE UMR 5602, Univ. Toulouse Le Mirail (directeur)

Serge Briffaud, maître-assistant ENSAP de Bordeaux, CEPAGE, ADES - UMR 5185 - Univ. de Bordeaux (co-directeur)

Isabelle Sacareau, professeur de géographie, ADES UMR 5185, Université de Bordeaux III (rapporteuse)

Yves Michelin, professeur VetAgro Sup, UMR Métafort, Campus Agronomique de Clermont-Ferrand (rapporteur)

Marlène Albert-Llorca, professeur émérite d'anthropologie, LISST-CAS UMR 5193, Univ. Toulouse Le Mirail

Michel Meuret, directeur de recherche, INRA-SAD, UMR 0868 SELMET, Montpellier

Martin de la Soudière, chargé de recherche, CNRS, Centre Edgar Morin, Paris

« Entre-tenir la montagne »

PAYSAGE ET ETHNOGEOGRAPHIE DU TRAVAIL DES ELEVEURS EN MONTAGNE PYRENEENNE

Hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust

THESE

en vue de l'obtention du

Doctorat de l'Université de Toulouse délivré par l'Université Toulouse II-Le Mirail
présentée et soutenue publiquement le 27 septembre 2012 par

Dominique HENRY

Volume de texte

Composition du jury :

Jean-Paul Métaillé, directeur de recherche, CNRS, GEODE UMR 5602, Univ. Toulouse Le Mirail (directeur)

Serge Briffaud, maître-assistant ENSAP de Bordeaux, CEPAGE, ADES - UMR 5185 - Univ. de Bordeaux (co-directeur)

Isabelle Sacareau, professeur de géographie, ADES UMR 5185, Université de Bordeaux III (rapporteuse)

Yves Michelin, professeur VetAgro Sup, UMR Métafort, Campus Agronomique de Clermont-Ferrand (rapporteur)

Marlène Albert-Llorca, professeur émérite d'anthropologie, LISST-CAS UMR 5193, Univ. Toulouse Le Mirail

Michel Meuret, directeur de recherche, INRA-SAD, UMR 0868 SELMET, Montpellier

Martin de la Soudière, chargé de recherche, CNRS, Centre Edgar Morin, Paris

*« Fallait-il devenir un peu ethnologue ?
Sans doute, mais d'une façon non classique,
sans pour cela cesser d'être géographe. »
Joël Bonnemaison¹*

...et paysagiste !

¹ Bonnemaison J., 1981, "Voyage autour du territoire", *L'Espace géographique*, vol. 10, n° 4, p. 249-262.

Au seuil de cette thèse, il me faudrait commencer par évoquer ce qui l'a rendue possible : une allocation de recherche, des livres, des carnets de dessin, une 205 grise, un appareil photo numérique, Endnote®, le Pôle emploi, du Madiran, des chaussures de rando, un iMac®, mon jardin-ma maison, des côtelettes, un photocopieur, des vacances à l'Ensap de Bordeaux, une cafetière Bodum®, des cartes IGN, Le Nouveau Petit Robert®, France Culture, une clé USB, un VTT, J.-S. Bach, un sac-à-dos, un dictaphone..., mais je préfère écouter cette liste à la Prévert pour m'en tenir à remercier ceux qui ont rendu cette thèse possible.

C'est un long cheminement personnel que cette thèse, formé de multiples chemins dont les ramifications portent la richesse des rencontres.

Sur le chemin de la recherche et des idées

Merci à Jean-Paul Métaillé d'avoir accepté cette direction de thèse, de loin, à la juste distance, celle, confiante, qui laisse – quelle chance ! – les coudées franches.

Merci à Serge Briffaud, mon co-directeur de thèse, de m'avoir entraîné, encouragé, porté, lu, critiqué et bien plus encore, sur ce chemin de thèse qui est aussi celui de l'amitié.

Merci à Bernard Davasse, d'avoir su m'entraîner vers l'Oueil... et d'avoir été constamment présent, attentif et réactif. Cette thèse est aussi marquée du chemin de l'expérimentation pédagogique que j'ai le plaisir de partager avec le géographe et collègue au sein de l'atelier de projet de 3^{ème} année à l'Ensap de Bordeaux et de ses terrains d'étude garonnais ou cantalien...

Merci à vous, chers membres de jury, d'accepter de lire et de critiquer ce travail, après avoir pris part, grâce à vos écrits, au cheminement de mes idées.

Sur les chemins pastoraux

Merci aux éleveurs des montagnes pyrénéennes qui m'ont tous très bien reçu, patiemment, à plusieurs reprises, et qui ont accepté, sans contrepartie, de témoigner et souvent de livrer, avec sensibilité, un peu d'eux-mêmes. Ma reconnaissance est grande envers eux, et nombre de pages seraient, sans leur participation, restées bien blanches.

Merci également à toutes les personnes du monde pastoral pyrénéen et aux habitants des vallées qui ont croisé mon chemin et ont apporté leur aide.

Sur le chemin des labos et des rencontres

Merci à la joyeuse équipe du Cépage d'avoir accepté de prendre un doctorant de Géode en gazailh...

Merci notamment à Juliette Carré, de deux ans mon aînée de thèse, qui a ouvert la voie.

Merci aux membres de Géode pour leur accueil, toujours courtois, lors de mes incursions toulousaines, et d'avoir su reconnaître comme un des leur, un doctorant transhumant.

Merci également aux personnes – trop nombreuses pour être citées toutes – croisées sur ma route et qui, d'une façon, ont contribué à l'enrichir : lors de colloques, de journées doctorales, de séminaires.

Sur le chemin des apéros et des dîners

Merci les amis d'avoir été là, tout simplement !

Sur le chemin postal et numérique

Merci à vous, chers relecteurs d'outre-Rhin, d'avoir relu les bribes qui vous parvenaient, par voie postale ou numérique, au compte-gouttes, jusqu'à la dernière minute, et de m'avoir offert, patients et assidus, votre attention à la virgule près !

Sur le chemin de la vie

Merci à mes parents pour leur soutien. Il est grand.

Eux savent – surtout ma mère – ce que veut dire avoir la chance de poursuivre ses études autant que désiré. Merci encore !

Merci à mes sœurs, à ma famille et à mes beaux-parents pour leur aide et leurs encouragements.

Merci à Mathéo, Amina et Églantine d'avoir accepté – mais ont-ils eu le choix ? – un père très (trop) occupé, et d'avoir su patienter jusqu'au moment, tant attendu, de la fin... Merci à vous qui formez cette adorable tribu, joyeuse, truculente et exigeante, de m'avoir distrait, de m'avoir fait rire et de m'avoir offert tant et tant de dessins colorés pour égayer mon bureau trop encombré de papiers gris.

Merci à toi, Katrin, d'avoir été là, en précieuse compagne, au long du chemin de cette thèse et d'en avoir accepté les conditions. Merci pour ton aide, ton écoute, ta confiance... Merci, merci.

Cher lecteur

Cette thèse se compose de deux volumes. L'un – *celui-ci* – correspond, classiquement, à une écriture textuelle des résultats de la recherche. L'autre présente une mise en récit où ce sont les images qui content. Ce sont deux types d'écriture. Autant leur langage que les modes et les rythmes de la lecture leur sont propres. Les associer en un même corpus, où l'image s'insère au fil du texte, n'était pas satisfaisant. Souvent les mots débordent l'image et obligent à d'incessants feuillements pour conserver le fil. L'inverse – accueillir l'information textuelle au fil d'une narration en images – eût été possible. Peu académique, mais sans doute séduisant, ce serait une thèse en forme de bande dessinée...

Le parti finalement retenu propose une lecture croisée, textes et images, avec deux volumes ouverts devant soi. Sans subordination préétablie.

Au lecteur, à vous donc, de choisir l'entrée paysagère qui sied le mieux, par les mots ou par les images, ou les deux à la fois.

Je vous en souhaite bonnes lectures.

Quelques de règles de présentations

« le mot » suivi d'une référence entre parenthèse : citation d'auteur ou d'ouvrage
sans référence : terme familier ou à prendre dans un sens nuancé

« *le mot* » mise en exergue d'une citation d'auteur

le mot en italique dans le corps du texte : je souligne

‘*le mot*’ Citations d'entretiens ou expressions recueillies intégrées au fil du texte

‘*le mot*’ mise en exergue d'un extrait d'entretien

DH mes initiales pour signaler mes interventions dans le dialogue

Ont été préférés les citations longues d'élèves, dans le souhait de replacer les faits retenus dans la cohérence d'un propos plus large.

Les renvois vers le volume d'images sont indiqués par cette bande grise

[8] numéro de page du volume d'images

Sommaire

Introduction générale	13
------------------------------------	-----------

Avant-lire

Aux sources d'une sensibilité paysagiste aux valeurs du travail agricole	17
---	-----------

1 En bleu dans les verts gazons.....	19
1.1 Propres prés	20
1.2 Lieux investis	21
2 Un voyage paysagiste en agriculture	23
3 Pratiques d'élevage et paysages en hauts lieux pyrénéens.....	25
4 Viticulteurs, patrimoine mondial et paysages.....	27
5 Conclusion à l'avant-lire.....	30

PREMIÈRE PARTIE

« ENTRE-TENIR » LA MONTAGNE

PAYSAGE, PRATIQUES AGRICOLES ET ETHNOGÉOGRAPHIE

HYPOTHESES ET METHODE.....	31
-----------------------------------	-----------

Chapitre 1

Paysage, ethnogéographie et travail des éleveurs

Géographie de la qualité paysagère, sens du travail et jeux de regards en agriculture	33
--	-----------

1 Ethnogéographies, recherches métissées	35
1.1 S'attacher à ce qui fait sens	35
1.2 État des lieux ethnogéographiques.....	38
2 Paysages et travail des agriculteurs.....	40
2.1 Pratiques agricoles et paysages	41
2.2 Temps long et temps rond des paysages pastoraux.....	42
3 Regards d'agriculteurs et paysages. Regarder, s'entre-regarder.....	45
3.1 L'agriculteur, un observateur en connaissance de sa propre action.....	46
3.2 Le voir et le vécu des lieux de l'agriculture. Regards croisés	47

4 L'agriculteur et le sens de ses pratiques : subjectivité au travail et géographie de la qualité paysagère.....	52
4.1 « Le travail c'est plus que le travail » : les valeurs du <i>travailler</i>	54
4.2 L'agriculteur et ses pratiques ou l'inscription géographique de la qualité de son travail	
59	
4.3 Inscrire la qualité de son travail dans les paysages : une préoccupation qui ne date pas d'hier	62
5 Conclusion au chapitre	68

Chapitre 2

L'hypothèse de « l'entre-tenir »

Problématique, position de recherche, terrain	69
--	-----------

1 « Entre-tenir la montagne » : du paradigme paysan à l'hypothèse de recherche.....	71
1.1 De « l'entretenir » à « l'entre-tenir »	72
1.2 « L'entre-tenir », une dimension spatiale du faire tenir ensemble et maintenir l'emprise pastorale	75
1.3 « L'entre-tenir », une dimension sociale du tenir ensemble	78
1.4 « L'entre-tenir », une dimension temporelle du tenir entre deux états	81
2 S'intéresser à l'entretenu des paysages. De la déprise aux emprises pastorales, renverser le regard.....	83
2.1 Quand l'agriculture recule, le " <i>paysage diminue</i> " : de déprises en surprises	84
2.2 Inversion. Questionner « l'emprise » des activités d'élevage ; comment les éleveurs « tiennent » les paysages ?	87
3 Emprises pastorales : trois vallées pyrénéennes pour terrain d'analyse comparée.....	90
3.1 Comment les élevages entretiennent les montagnes... mais quelles montagnes pastorales choisir ?	90
3.2 Une approche comparée à l'échelle des terroirs de vallée	93

Chapitre 3

Méthode d'ethnogéographie des paysages	97
---	-----------

1 Paysages. Abords sensibles	99
1.1 Une économie de la connaissance à <i>même le sensible</i>	99
1.2 Un paysage de relations	102
1.3 En toute transversalité.....	105
1.4 Regarder <i>éloigné</i> et du <i>dedans</i> ; rechercher « l'empayement » ou comment on devient un chercheur « empaysé »	106

2	Sur le terrain des paysages	111
2.1	Arpentages	111
2.2	Décryptage. Paysages et formes paysagères des activités d'élevage	115
3	Une ethnogéographie par mots et par vaux : rencontres d'éleveurs en leurs paysages .	119
3.1	Rencontres circonstanciées et entretiens conversationnels	120
3.2	Récits de vie et de pratique, et dialogue avec les paysages	126
3.3	Enregistrements et retranscriptions	128
4	Dans la ronde du temps photographique : les paysages du temps qui passe	131
4.1	Reprises de vue multiples	132
4.2	Une rétro-observation à pas de temps variables et multiples	132
4.3	Le temps de l'interprétation	137
5	Restituer les paysages et la parole des éleveurs. Conclusion au chapitre.....	139
5.1	Ecrire la parole des éleveurs, décrire les pratiques d'élevage et les paysages	140
5.2	Dessiner les paysages et la géographie pastorale	140
5.3	Assembler les photographies, composer l'iconographie	142

SECONDE PARTIE

« ENTRE-TENIR » LA MONTAGNE

PAYSAGE ET ETHNOGÉOGRAPHIE COMPARÉE

DU TRAVAIL DES ÉLEVEURS EN TROIS VALLÉES PYRÉNÉENNES	143
---	------------

Chapitre introductif

Paysages et emprises pastorales en vallées d'Oueil-Larboust,

de Campan et du Gave de Pau Description croisée.....	147
---	------------

1	Des paysages marqués par le recul pastoral en vallée d'Oueil et du Larboust.....	149
1.1	Un ensemble de vallées aux portes de Bagnères-de-Luchon	149
1.2	Des paysages de soulans pastorales	149
1.3	Séquences et situations paysagères	151
1.4	Des paysages aux emprises pastorales simplifiées à l'échelle de courts versants	155
2	Les paysages d'un pastoralisme en évolution au sein de l'ample vallée pastorale de Campan	160
2.1	Comme une invite, une ample vallée ouverte	160
2.2	Des paysages pastoraux d'ombrée	160
2.3	Des séquences paysagères distinctes.....	161
2.4	Des emprises pastorales mosaïques et des paysages en cours de simplification	164
3	Des paysages pastoraux étendus mais fractionnés en haute vallée du Gave de Pau.....	169
3.1	Une vallée encaissée, une arrivée qui se gagne	169

3.2	Intériorité : des paysages pastoraux dans le cercle des montagnes	169
3.3	Des séquences et des situations paysagères délimitées par les bassins intramontagnards	170
3.4	Paysages et fonctionnements pastoraux d'une vallée pastorale dynamique	174
4	Conclusion au chapitre introductif	178

Chapitre 1

L'entretien de la « dernière heure »

en vallée d'Oueil et du Larboust.....	183
--	------------

1 Paysages et pratiques d'élevage des terroirs de Saint-Paul-d'Oueil, Saccourvielle et

Benqué : prise en charge et adaptation de la gestion pastorale par les derniers éleveurs....	185
---	------------

1.1	Saint-Paul-d'Oueil, Saccourvielle et Benqué : trois communes pour des trajectoires d'évolutions paysagères différenciées	186
-----	--	-----

1.2	Ces éleveurs de Saint-Paul-d'Oueil et de Benqué qui prennent en charge la gestion de l'espace pastoral	193
-----	--	-----

2 Un vallon, un éleveur. Paysages et pratiques d'élevage à Cathervielle

2.1	D'un terroir cultivé à « l'entretien extensif » de la soulane d'Espiau	209
-----	--	-----

2.2	Auprès du « dernier » éleveur de la commune	211
-----	---	-----

3 Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en Oueil et en Larboust ?.....

3.1	« Entre-tenir » : faire tenir ensemble les espaces pastoraux et garder la maîtrise de la montagne	218
-----	---	-----

3.2	“Gérer l'abondance de l'herbe” : prendre en charge la gestion pastorale, maintenir la ressource et prévenir l'envahissement.....	224
-----	--	-----

3.3	Entre-tenir “pour ne pas que ce pays se perde” : organisations sociales et sens des pratiques	227
-----	---	-----

4 Conclusion au chapitre

		237
--	--	-----

Chapitre 2

« L'entre-tenu » des paysages en vallée de Campan	239
--	------------

1 Paysages et pratiques d'élevage de la situation paysagère la Bouche/vallon d'Arrimoula : des paysages entretenus et des changements tenus

1.1	Des paysages pastoraux entretenus par des pratiques agricoles localisées et simplifiées autour du vallon d'Arrimoula	242
-----	--	-----

1.2	Ces éleveurs qui, chacun à sa manière, contribuent à « entre-tenir » le vallon d'Arrimoula	247
-----	--	-----

2	Vers une reprise des emprises ? Paysages et pratiques d'élevage dans les terroirs de la Laurence/le Sarrat-de-Bon – Pradille	259
2.1	La Laurence et le Sarrat-de-Bon – Pradille : une soulane de pâturages extensifs face à un terroir à foin en ombrée	260
2.2	Quels sont les modes « d'entre-tenir » de ces jeunes éleveurs de la Laurence et du Sarrat-de-Bon ?	263
3	Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en vallée de Campan ?	273
3.1	Tenir la montagne entre soi et les autres Espaces pastoraux sous tension, concurrence foncière et dynamique d'agrandissement des élevages	274
3.2	« Entre-tenir » la montagne à Campan : une danse pastorale à deux temps entre hauts et bas herbages	277
3.3	Pression et compromis : jeu social de « l'entre-tenir » campanois entre propriétaires, touristes et éleveurs	285
4	Conclusion au chapitre	296

Chapitre 3

Les paysages d'un patrimoine à « entre-tenir »

	en haute vallée du Gave de Pau	299
--	--------------------------------------	-----

1	Paysages et pratiques d'une « culture de l'entretien » dans les terroirs de Betpouey-Viella et des plateaux de Sers	301
1.1	Des paysages de versants entretenus par la fauche : le terroir de Betpouey et Viella, et le terroir des plateaux de Sers	302
1.2	Ces éleveurs de Betpouey et de Viella qui entretiennent la montagne... Pratiques et points de vue	309
2	Le plateau de Saugué : les paysages entretenus d'un terroir à foin inscrit dans la durée	328
2.2	Saugué à leurs côtés. Pratiques et points de vue d'éleveurs	337
3	Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en haute vallée du Gave de Pau ?	346
3.1	Garder la maîtrise de la vallée : faire tenir ensemble des espaces pastoraux éloignés, répartis à l'échelle d'une vallée	347
3.2	« L'entre-tenir » : tenir entre tous la cohérence sociale et territoriale	354
3.3	« Entre-tenir » les paysages : faire exister la vallée pastorale comme territoire du « nous »	359
4	Conclusion au chapitre	367

Conclusion générale	369
Une comparaison intervalléenne	369
1 Une « pastoralisation » des paysages valléens ? Spécialisation et extensification des surfaces en herbe	370
Des dynamiques ralenties depuis la « crise paysagère » des années 1970-1980, différentes selon les vallées	370
Une évolution commune des paysages liée à une « pastoralisation » des versants	372
Le maintien et le développement des paysages prairiaux (du « fauché ») en versant : une caractéristique forte de la haute vallée du Gave de Pau	374
2 « Entre-tenir » : faire tenir ensemble les espaces pastoraux de la montagne	375
3 « Entre-tenir » : tenir entre soi et les autres ; organisations sociales et rapports sociaux...	378
4 Tenir le pays, entretenir le paysage	381
5 Quelles perspectives ?.....	383
Sigles et abréviations	385
Sources	386
Bibliographie.....	387

Introduction générale

Les paysages agricoles portent l'empreinte de ceux qui les travaillent : agriculteurs, éleveurs, maraîchers, arboriculteurs, viticulteurs.... C'est ainsi que l'auteur de cette thèse, d'abord, les regarde : à travers la parole et les actes de ces gens qui cultivent la terre, qui font paître leur troupeau, fauchent, taillent, récoltent, engrangent, mais aussi probablement espèrent, pensent et se projettent dans les paysages. Evaluer l'emprise de l'agriculteur sur les formes paysagères, la manière dont il les modèle, en conscience ou non ; interroger le reflet visuel du travail agricole, comme résultat et comme motivation éventuelle des pratiques ; cet engagement est au cœur de cette thèse. La perspective est donc ici à la fois anthropologique, géographique et paysagère, mais aussi paysagiste. Anthropologique, quand elle questionne l'homme au travail et la perception qu'il a de lui-même et de son ouvrage ; géographique, quand elle interroge, ensemble, l'espace et le temps des pratiques ; paysagère, quand elle vise à mettre à jour les règles de leur inscription dans un environnement sensible, ainsi que le statut et les perceptions différenciées du paysage comme reflet perceptible du travail agricole ; paysagiste, enfin, quand les réponses à ces questions sont réordonnées de telle manière à constituer les fondements d'un projet.

La recherche scientifique en géographie, en agronomie, s'est emparée des relations entre agriculture et paysage selon deux principales voies. L'une a conduit à étudier les pratiques agricoles dans leur relation à la formation et la transformation, la gestion et l'entretien d'un paysage regardé, en ce cas, comme une surface matérielle évolutive. Ces travaux ont notamment cherché à évaluer ce que les transformations des façons de travailler, dans le contexte de la modernisation et de la déprise agricoles entraînent comme conséquences paysagères. La recherche la plus éclairante en la matière reste sans doute celle, pionnière, qui a montré, dans les Vosges du Sud, ce que le pays et le paysage doivent au travail paysan

(INRA-ENSSAA, 1995)². Elle est notamment fondée sur l'étude des pratiques agricoles, abordées au croisement de l'analyse paysagère et d'enquêtes en exploitation (Deffontaines, 1998). L'autre voie a mené vers un paysage subjectif, qui est celui que perçoivent et désirent à la fois le praticien lui-même et tous les autres spectateurs/consommateurs des productions paysagères de l'agriculture (cf. notamment Michelin, 1999). Ces recherches visant à atteindre le paysage symbolique, reposent sur des enquêtes sociales qui ont pour point commun de mobiliser le support de l'image – bloc-diagrammes, photographies – pour inviter les exploitants agricoles à décrire leurs pratiques et à donner leurs points de vue paysagers.

La démarche d'ethnogéographie des paysages ici mise en œuvre tente de réaliser le métissage de ces deux grandes formes d'approche, et par là même d'aborder simultanément, et comme un tout, les deux dimensions, matérielle et symbolique, des paysages. Son ambition est ainsi de contribuer à une analyse des paysages qui prend en compte, tout autant que la spatialité et la temporalité des phénomènes paysagers, les systèmes de rationalité subjective des agriculteurs du point de vue des significations et des raisons de leurs pratiques dans les paysages.

L'entrée paysagère proposée ici consiste ainsi en une analyse spatiale de la matérialité paysagère ; elle questionne le sens du travail de l'agriculteur dans son rapport au paysage. Elle interroge, enfin, l'adaptation des pratiques dans le contexte des changements paysagers et socio-spatiaux apparus à partir des années 1970 dans les Pyrénées en particulier. Les outils mobilisés ont été l'observation paysagiste, l'analyse photographique diachronique des paysages, et l'enquête sociale *in situ* dont le paysage observé avec la personne enquêtée est le principal support.

A l'origine de ce projet de recherche et de son orientation demeure un vécu et une sensibilité personnelle. Pour avoir grandi dans une petite ferme d'élevage vosgienne, j'ai appris, dans la manipulation des outils, dans l'apprentissage des gestes et dans la répétition des pratiques ce que le travail agricole peut contenir de « normes » esthétiques et de rapport subjectif au lieu. L'appréciation du « beau pré » par exemple décrit la quantité d'herbe à espérer, la facilité à l'exploiter, et la qualité du travail qui en est à l'origine. Il y a un plaisir à regarder ce pré et dans ce plaisir, l'idéal de la production agricole n'est jamais éloigné d'un certain « idéal paysager » : celui de l'aspect visuel et de ce qu'on s' imagine être un pré bien « tenu ». Cette « esthétique », nous en conviendrons, n'a que peu à voir avec celle, classique, de la contemplation, du détachement et du pur plaisir. C'est bien davantage ici une « esthétique de la production » (Weber, 2009), celle qui reconnaît la beauté du pré aux pratiques dont il est le résultat, au savoir-faire dont il témoigne et aux attentions sensibles qui visent à soigner son aspect. Mais faut-il pour autant lui refuser la dignité d'une vision « paysagère » ?

Cette expérience paysagère « première » de l'agriculture m'a fait comprendre que les

² Cette étude est d'autant plus intéressante – nous aurons l'occasion d'y revenir – que l'équipe d'agronome qui en est à l'origine est retournée sur place, trente ans plus tard, confronter la réalité des paysages aux perspectives d'évolution alors envisagées Brossier J., Brun A., Deffontaines J.-P., Fiorelli J.-L., Osty P.-L., Petit M., Roux M., Leclerc V., 2008, *Quels paysages avec quels paysans? Les Vosges du Sud à 30 ans d'intervalle*, Versailles: Quae, 126 p.

paysages agricoles portent aussi l'empreinte du sens et des valeurs que l'agriculteur accorde à ses pratiques ; qu'ils sont d'une certaine façon l'expression du rapport subjectif au lieu, à la communauté locale, aux relations de voisinage, au bien travailler et au bien entretenir. Cela revient à considérer qu'une clé d'entrée dans la compréhension des paysages agricoles se situe au niveau même du travail et de la manière dont l'agriculteur met son cœur dans l'ouvrage. N'est-ce pas ce que laisse entendre ce viticulteur ? : *« Plus que le passant qui apprécie avec neutralité ce que l'œil trouve beau, l'agriculteur prend d'autant plus de plaisir à regarder un beau paysage qu'il l'a aménagé, qu'il a mis de la peine, de la passion et tout son cœur à le réaliser, et cela tous les jours, aussi bien pendant ses heures de repos que pendant ses heures de travail. »* (Milhaud, 2001).

Formé par la suite au métier de paysagiste, j'ai eu l'occasion d'approfondir encore la relation sensible au paysage présent dans le travail agricole, à partir de différentes expériences et travaux qui auront marqué le fondement de cette thèse. C'est ainsi que le choix de les présenter a été fait dans un « Avant-lire », en tant qu'ils participent d'une sensibilité paysagiste à l'agriculture.

Comme on peut le constater, cette approche du paysage, et a fortiori des paysages de l'agriculture, fait intervenir l'expérience d'un lieu faite par le corps, l'observation attentive et répétée et l'écoute de ceux qui pratiquent l'agriculture et qui agissent sur les paysages. Cette observation paysagiste explique un autre fondement de la thèse qui est de tenter de rendre compte dans la présentation même des résultats de la recherche, d'un rapport sensible au paysage qui est à la fois celui de l'auteur de la thèse et celui des agriculteurs avec lesquels il a travaillé. Cela retentit sur le choix du type d'écriture, avec le recours fréquent, qui m'a paru indispensable, à un style de description des paysages qui ne cherche pas à masquer ma propre perception derrière la fausse objectivité des tournures académiques, et à un style narratif qui, dans la présentation de la parole des éleveurs, vise à restituer la chair de leurs propos et ce qui fait la singularité du moment même de la rencontre. Cela retentit également sur la place importante accordée aux représentations graphiques des paysages, présentées par commodité, mais aussi parce qu'elles forment ensemble un tout, dans un cahier particulier. Donner ce rôle essentiel à l'image est une manière d'affirmer à quel point le visible doit être pris au sérieux ; et ceci non pas parce qu'en lui se dissimulerait toute la vérité des choses, mais parce qu'il est le lieu où s'entremêlent des vérités partielles, empreintes de pratiques et reflets de regards et de désirs, entre lesquelles la raison abstraite, livrée à elle-même, échoue le plus souvent à dire le lien et à éclairer la connivence.

Cette thèse est structurée en deux parties.

La première est consacrée à présenter la problématique générale, la démarche d'ethnogéographie des paysages, ainsi qu'une réflexion sur la méthode et sur les outils mis en œuvre.

La seconde, qui correspond au corps de la recherche, se décline en quatre chapitres :

- le premier propose une lecture comparée des paysages pastoraux des trois territoires

d'étude la vallée d'Oueil-Larboust (31), la vallée de Campan (65) et la haute vallée du Gave de Pau (65). Cette analyse problématisée des paysages permet de dégager six situations paysagères jugées spécifiques. Elles donnent lieu à six études de cas – deux par vallée – regroupées dans les trois chapitres suivants à partir d'une entrée par vallées.

– Ces trois chapitres présentent, suivant un même plan, les investigations paysagères et ethnogéographiques menées pour chaque étude de cas. Un premier point est consacré à retracer la dynamique d'évolution des paysages pastoraux à partir des années 1970. Cela permet notamment de repérer les changements de pratiques et leurs éventuelles adaptations. Un second point est dédié à présenter, sur un mode narratif, le témoignage d'éleveurs choisis. L'accent est mis sur les pratiques et les valeurs qui les entourent. Le troisième point propose une interprétation qui met en relation les évolutions paysagères avec l'évolution des pratiques agricoles et les ajustements réalisés. Est également abordée la manière dont les éleveurs pyrénéens se représentent leur rôle et leur action, ainsi que le contenu subjectif qu'ils accordent à leur pratiques ; ceci permet entre autres d'expliquer, en retour, la configuration des paysages.

La conclusion générale enfin, à dimension comparative, propose une synthèse des évolutions paysagères, des modes d'action et du rapport des éleveurs aux paysages. Il met à jour la manière dont les éleveurs prennent en charge la gestion des paysages pastoraux et il tente d'ouvrir quelques perspectives pour penser l'avenir des paysages montagnards.

Avant-lire

Aux sources d'une sensibilité paysagiste aux valeurs du travail agricole

Cette thèse est celle d'un paysagiste, mais elle est aussi, en creux, celle d'un enfant de la campagne qui a grandi dans une ferme d'élevage. Cette donnée personnelle retentit à plus d'un titre dans la réalisation de ce travail de recherche. Telle une voie portée en écho, cette enfance paysanne résonne au cœur d'une sensibilité paysagiste tournée vers les faits agricoles, et se répercute dans les traits marquants de la problématique développée et dans les méthodes adoptées. Elle ne pouvait être tue ou minorée. Donner ma position de paysagiste-chercheur se veut un élément de « contre-regard des résultats » pour reprendre la formule de Jean Malaurie³.

Mais paysagiste, cette thèse de géographie-aménagement l'est aussi en tant que travail de recherche d'abord conduit par un paysagiste « entré en recherche », c'est-à-dire par un professionnel du paysage au sens double du terme : issu d'une part de la formation professionnalisante de paysagiste dplg⁴ de l'Ecole nationale supérieure d'architecture et du paysage de Bordeaux (Ensap), et se trouvant d'autre part en situation professionnelle. Deux années d'activités salariées et libérales séparent en effet le cursus paysagiste du cursus doctoral. Si les continuités entre ces deux voies scolaires ne semblent pas à *priori* de première

³ Cité dans Borm J., 2005, *Jean Malaurie. Un homme singulier*, Paris: Éditions du Chêne, 191 p.. Ou encore, ainsi que le formule Florence Weber, « C'est la mise en évidence des conditions sociales de sa propre perception du monde qui permet [à l'ethnographe] de lutter contre l'ethnocentrisme, de fonder la rigueur de sa description et, le cas échéant, de s'autoriser à intervenir dans les débats politiques » Weber F., 2009, *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*, Paris: EHESS, (En temps et lieux), 238 p..

⁴ Les sigles sont détaillés dans une liste placée en fin de ce volume.

évidence, cette reprise d'études n'en pourrait laisser encore moins paraître. Pourtant c'est avec le bénéfice de cette interruption - d'aussi courte durée fut-elle - que procède l'ambition d'un travail de recherche approfondie, en prenant notamment appui, ainsi que décrit ci-après, sur une suite d'expériences, par là initiatrices de la problématique de recherche.

Cette recherche doctorale se trouvait ainsi dès le départ engagée à la suite d'autres travaux (études paysagères, participation à des programmes de recherche et écriture d'un ouvrage), et auprès d'activités d'enseignement (vacations d'enseignement à l'Ensap de Bordeaux entamées dès 2006, intervention annuelle dans le Master 2 « Théories et démarches du projet de paysage » de l'Ensp de Versailles) dont ce travail de thèse a bénéficié, tant par les contacts variés que par les échanges noués. Ce parcours aux allures quelque peu singulières aura teinté les fondements même et les orientations formelles de cette thèse : il l'érige en principe de transdisciplinarité appliquée à l'analyse des paysages ; il la situe dans le domaine hybride de la recherche/action, recherche fondamentale orientée vers une perspective de projet.

Retracer la genèse de la problématique de recherche, remonter en quelque sorte à sa source, en sonder les enracinements, est l'objectif de cet avant-lire. Si une certaine cohérente linéarité apparaît dans cette mise en récit, gardons-nous de la tenir pour effective, tant ce parcours, loin de là, a pu sembler chaotique et emprunt de constants doutes, jusque tard dans le déroulement de cette thèse !

1 En bleu dans les verts gazons

À croire que l'enfance soit un creuset de rêves et de curiosités insouciantes que l'âge adulte voudrait assouvir, retrouver ou expliquer ! Nombre d'auteurs se réfèrent à leur jeunesse pour retracer une filiation, l'idée d'un parcours ou la genèse d'une ambition parfois profonde. Les noisetiers du Puy de la Vache ayant ravi les sept ans d'Yves Michelin par leur « ambiance très particulière de forêt miniature », devaient marquer l'agronome et le géographe alors devenu, même s'il devait leur porter, par la suite, un tout autre regard et, même, une bien différente réalité (Michelin, 1995). Bergère en montagne : Corinne Eychenne, ingénieur spécialisée en zootechnie et géographe entrée en recherche devait sans doute à ce rêve d'enfance l'origine de son attrait pour l'élevage et pour les estives, analysées dans leurs modalités de gestion collective (Eychenne, 2006). Que dire encore de la « part de l'enfance » et des « Pyrénées de mes jeunes années » que devait évoquer l'ethnologue Martin de la Soudière pour exprimer cette démangeaison et cette fascination pour les lieux (Soudière, 2008, 2010).

Voudrais-je y échapper, arriverais-je à ne pas évoquer cette « valeur de l'herbe » très tôt inculquée par mon grand-père, telle une ressource inestimable qu'on ne saurait piétiner à coup de furetages dans les prés ou, pire encore, gaspiller en parties de foot ? Non, ce « bain d'enfance », en la petite ferme familiale d'élevage bovin accrochée aux courtes mais fortes pentes du massif vosgien, devait, sans bien longtemps en être véritablement conscient, m'accompagner, orienter mon regard, développer une sensibilité envers « l'herbe », les prés, leurs entours et... les paysages qu'ils composent.

De ce grand-père, je conserverais tout particulièrement le souvenir bleu de cette salopette que le paysan avait empruntée aux ouvriers d'usine, par suite de son « travail à côté⁵ » parmi eux. En bleu dans les verts gazons, l'active silhouette paysanne aux soixante-dix printemps révolus livrait bataille. Ces ronces et ces pousses de frênes ou de bouleaux devaient être nettoyés, débarrassés : coupés, ratissés, brûlés. En aucun cas, ces « saletés » ne pouvaient durablement s'installer. Au pré, l'herbe devait régner !

Ce sont mes parents qui, à sa suite devaient lui succéder, pour perpétuer, « en à-côté⁶ », cette petite économie de l'élevage, tel un héritage qui ne se refuse pas, quand bien même les travaux demeurent peu mécanisables, et les heures de travail prises sur le temps du repos ouvrier. *‘‘Parce que c'est comme ça... Pour ne pas laisser perdre les terrains. Pour entretenir.’’* À ces questions, plusieurs fois renouvelées – mais plus tard – me revenait cette justification,

⁵ D'après la formule de Weber F., 2009, *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*, Paris: EHESS, (En temps et lieux), 238 p.

⁶ *Ibidem.*, plus spécialement, chapitre 6, p. 97-118, où « certains "métallurgistes agricoles", évoque l'auteure, sont d'anciens agriculteurs entrés à l'usine et qui tentent de maintenir coûte que coûte leur petite exploitation. »

muette injonction dont le sens m'échappait. En réalité, je crois, simplement, que la question ne se posait pas, qu'elle n'était pas posée ; qu'il en était ainsi pour mes parents, comme avant eux, déjà, mes grands-parents, et ainsi de toute lignée paysanne, telle l'arborescence corallienne, appelée, pour exister, à se succéder à elle-même. Une sorte de *devoir* paysan en quelque sorte : s'inscrire dans un ordre continu des choses. Ne pas déroger.

1.1 Propres prés

La question ne se posait pas, et pour moi en ce temps-là, il était « naturel », « logique », indiscutable même : les prés *devaient* être fauchés, les *'taureaux'*⁷ *devaient* être nourris, tout heureux que j'étais, enfant, adolescent, de m'adonner, autant que l'école m'en laissait le loisir, à ces travaux de ferme qui produisent, qui entretiennent... Ainsi en était-il d'un samedi⁸ à l'autre, où les activités se succèdent, s'enchaînent les unes les autres. Chaque saison, chaque mois plutôt, renouvelle les gestes mais aussi les lieux de l'action.

Couper les arbres de bordure, sortir les ronces, brûler les prunelles : « entretenir » les pourtours, ces lisières envahissantes qui amaigrissent l'herbe, allongent les ombres sur le foin qui sèche et s'emberlificotent dans les clôtures. Ces travaux de morte saison investissent d'abord les limites des parcelles déneigées. Vient ensuite la réfection des clôtures barbelées, les trois fils à retendre, les *'piquets malades'* à remplacer : dernières vérifications périmétriques, avant de quitter les bords pour investir l'étendue herbeuse.

Dans l'odeur de terre humide, replacer les gazons fouillés par les sangliers, épandre le fumier, égaliser les taupinières : prélude au grand recommencement, celui de la mise à l'herbe des bovins et de la récolte des fourrages : « l'intérieur » des prés doit être *'propre'*, (rendu propre), à l'image d'un grand nettoyage de printemps, promesse d'une *'belle herbe'*.

Au temps de l'herbe, il s'agit de bien faire *'manger'* la pâture : les *'taureaux'* ne sont pas en reste. Il leur revient le rôle *'d'entretenir les parcs'* c'est-à-dire de faire en sorte qu'ils restent propres, grâce au prélèvement tranquille et à la lente rumination de toute cette herbe, belle au printemps, mais qui risque de *'salir'* le pré – d'être mal nettoyée – si, à l'automne, des chaumes desséchés restent inconsommés.

Et, pendant ce temps, organiser la récolte des foin. Passer la motofaucheuse, prendre la faux si nécessaire pour « faire propre » au long d'obstacles (arbres fruitiers de plein champ, clôtures), ramasser le foin, *'ratisser proprement'*, sans faire d'oublis, ceux-ci auraient trahi un travail à la va-vite qui gaspille le précieux fourrage en laissant aussi transparaître de la négligence ou, vu de l'extérieur, un manque de courage... : autant de travaux pour

⁷ Nous les appelions « taureaux », c'était en réalité des bœufs, la plupart de race vosgienne, châtrés pour adoucir leur caractère et les faire « forcer » dans la perspective de les vendre mieux, une fois « finis », à l'herbe et au foin uniquement (!), après trois années d'élevage.

⁸ Seule « journée pleine » (avec les dimanches), quand on est pluri-actif, pour se consacrer à des travaux des champs, autres que l'habituelle surveillance (estivale) ou le routinier pansage (hivernal) des animaux.

beaucoup manuels, de maniement précis, d'attentions contrôlées et de significations implicites...

1.2 Lieux investis

« Nettoyer », faire le « beau », rendre ou tenir « propre », « bien tenir », « ne pas se laisser envahir », « entretenir »... ces termes relèvent d'appréciations, de jugements de valeur, d'injonctions qui disent la pratique, qui désignent autant la production agricole, et par là son *utilité*, que ses contours. Chargés de subjectivité, ces contours dessinent, répétés et valables au fil des jours et des saisons, un véritable univers de significations compris, partagé, jugé et constamment (ré)évalué dans « l'entre-soi » de ce milieu de l'élevage (de la famille et du voisinage), dont je fis l'intime expérience. Faisant partie du travail paysan familial, je finis moi-même par en être inculqué, c'est-à-dire par l'apprendre (au sens d'en faire l'apprentissage), par l'intégrer, mieux, par l'incorporer. Ainsi qu'a pu le décrire Jean-Claude Kaufmann (1997) dans sa théorie de l'action ménagère, l'incorporation se traduit par l'intériorisation de ce qui finit par devenir des évidences - injonctions internes dont nous avons été nourris, au sein de la famille le plus souvent -, et l'assimilation de ce qui paraît être des obligations externes (ou en tout cas tenues pour telles). Parallèle sans doute étonnant, ce qui préside à faire le propre dans le ménage domestique n'est probablement pas très éloigné du propre paysan gouvernant au ménage des champs. Si l'échelle (l'étendue de l'action) fait la différence, je tiens ce parallèle à titre d'hypothèse pour cette manière de traduire l'investissement dans un lieu.

En cela, cette attention accordée aux parcelles de la ferme familiale prend sens et son entière portée au regard du « projet » soutenu par mes parents. À la fois mus par les valeurs paysannes dont ils sont héritiers, le prolongement de l'activité d'élevage s'inscrivait, en ce milieu des années 80, dans un souci « d'occupation » des terres – celles-ci étant à cette époque moins prisées qu'elles ne le sont devenues par la suite. Si la dimension économique du travail justifiait ainsi une partie de l'énergie dépensée dans cet à-côté paysan, elle n'en justifie cependant qu'une partie. Ne pas laisser incultes ces terrains, "en faire quelque chose", *les entretenir*, au sens de maintenir un capital, et aussi éviter d'être envahi par la végétation autour de chez soi, constituait un autre ressort, puissant, de cette pluri-activité paysanne.

Autant dire que cette dernière participait, mais sans se désigner ni se définir comme telle, à ce qui est depuis devenu courant de nommer « l'entretien du paysage ». Agissaient-ils, mes parents, au nom du paysage ? Je ne le crois pas ; du moins pas si le terme s'entend au sens d'un spectacle donné à la contemplation et au ravissement esthétique. Mais peut-être agissaient-ils - et continuent-ils d'agir encore – en faveur de *leur paysage*, compris alors au sens de leur environnement domestique, d'un lieu investi par l'affect, l'action et l'expérience, et où est recherchée la satisfaction de valeurs, telle qu'une forme d'esthétique du travail accompli, visible et perceptible ?

En tout état de cause, qu'ils soient voulus, pensés ou non comme tels, ces travaux de ménage des champs possèdent une indéniable dimension paysagère dans le sens où ils s'inscrivent en signes matériels dans les territoires, telle une empreinte façonnée et sans cesse remodelée par le travail agricole. L'univers subjectif des pratiques agricoles est d'abord partagé par les initiés qui en possèdent les clés de lecture, mais sa traduction et sa matérialisation dans l'espace agricole est, potentiellement au moins, susceptible « d'entrer dans » le paysage – de faire paysage - pour quelconque observateur.

Serait-ce là l'origine de mon attirance pour les paysages de l'agriculture et des agriculteurs ? En s'enracinant dans l'expérience personnelle du travail paysan, ce penchant me conduit en effet à ne pouvoir séparer, dans la saisie des paysages agricoles, l'intérêt d'en comprendre leur mode pratique de fabrication, de l'intérêt, connexe, à accorder aux ressorts subjectifs de ceux qui participent à les modeler en y injectant leurs propres valeurs. En effet, à la suite de cette initiation familiale fondatrice, d'autres expériences, ailleurs, en divers contextes, devaient peu à peu faire naître, renforcer et finalement supporter ma conviction d'une « dimension cachée » des paysages agricoles, jusque-là peu abordée, tue ou écartée, se lovant dans le contenu subjectif du travail de production.

Présenter ces expériences, telle une suite de rebonds, devrait permettre de remonter en quelque sorte aux sources d'un cheminement intellectuel, et de montrer l'émergence de la problématique de recherche que cette présente thèse engendre et poursuit.

2 Un voyage paysagiste en agriculture

Premier rebond, la rencontre avec des agriculteurs travaillant en conscience avec les paysages ; autre expérience fondatrice, celle d'un voyage.

« La vérité, écrit Nicolas Bouvier, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon » (Bouvier, 2001). C'est ainsi qu'un jour d'avril 2003, à bord d'une voiture spécialement appareillée – une voiture escargot –, je partais en itinérance de ferme en ferme, six mois durant, au fil des versants herbeux des moyennes montagnes françaises⁹. Alors étudiant à l'École nationale supérieure d'architecture et du paysage de Bordeaux, en fin de parcours de la formation de paysagiste dplg, la dimension agricole des paysages me parvenait en questionnement, tel le retour du refoulé, à la suite et auprès d'autres occupations « terriennes », alors davantage orientées vers les jardins et les mises en scène végétales. La publication alors récente de l'ouvrage : « Agriculteurs et paysages. Dix exemples de projets de paysage en agriculture » (Ambroise et al., 2000), fut marquante, sinon décisive. Le projet de voyage devait en naître¹⁰ avec l'envie d'aller sur place à la rencontre de ces femmes et de ces hommes, travailleurs de la terre, pour me rendre compte par moi-même de ces démarches engagées en direction d'un projet de paysage en agriculture ; démarches où la question paysagère s'inscrivait au fondement de la logique de production.

En ces terres d'élevage de piémonts, de coteaux et de bas-massifs – à l'écart de la « grande production » –, je devais ainsi faire connaissance, parfois lier amitié, avec des éleveurs faisant des paysages les complices de leur recherche de produire en intelligence avec les lieux. Cette complicité paysagère revêt pour eux – à travers eux – une double dimension.

Une première dimension du paysage apparaît, d'une part, à travers ces élevages qui investissent les marges, pentes enfrichées, parcours abandonnés ou pré-bois délaissés, pour leur donner de nouveaux usages productifs et par là des nouvelles configurations paysagères aux étonnantes qualités d'espace, par nombre de solutions inventives d'économies agricoles viables qui s'y implantent et s'y adaptent (Henry, 2004b). Ces économies agricoles reposent, notamment, sur la multivalorisat ion du travail (faible investissement en capitaux, forte valeur ajoutée aux produits) et des ressources locales (élevage ou polyélevage à bas niveau

⁹ Sans doute n'imaginai-je pas, alors, que l'aventure de ce qui allait devenir « Un voyage paysagiste en agriculture », se poursuivrait, près d'une décennie durant, et connaîtrait, plus qu'un prolongement, une forme de développement à la fois théorique et méthodologique à travers cette recherche doctorale.

¹⁰ Le concours et l'indéfectible soutien apportés dès le départ – et depuis lors ! – par Régis Ambroise, chargé de mission « paysage » au ministère de l'Agriculture et de la Pêche ainsi que par Serge Briffaud, historien, enseignant à l'Ensap, devaient fournir un précieux appui pour définir les contours du voyage et réunir les « bonnes adresses ».

d'intrant, commercialisation sous label et/ou en circuits courts). Elles ne sont pas sans évoquer ces « résistances paysannes » décrites par François Pernet, où la diversité des façons de produire et de vivre définissent ces « agricultures différentes » en périphérie du modèle agricole dominant (Pernet, 1982), ou encore les parcours d'innovations de la part de ces « paysans verts » conciliant, dans les paysages méditerranéens, gestion de l'environnement, écologie et économie (Guihéneuf, 1994).

Pour les éleveurs rencontrés, cette complicité avec le paysage ne s'arrête pas là, mais renvoie d'autre part aux motivations qui, dans le même temps, ont fait et font d'eux des artisans producteurs de formes (Deffontaines, 1994b), mais des artisans conscients et attentifs à la qualité paysagère de leurs espaces de production. Celle-ci prend divers aspects d'une sensibilité à l'égard des ambiances produites, à la « signature » du travail agricole laissée (Michaud, 2003), et à l'image de soi-même offerte aux autres ; une sensibilité inséparable de l'acte productif, et qui, plus encore, l'irrigue et le traverse pour l'enrober de sens.

Je trouvais dans ces attitudes à l'égard des paysages « pour qu'ils présentent bien » un certain écho, personnel d'abord, en touchant une part de la subjectivité du travail acquise à la ferme de ma jeunesse, professionnel ensuite, en lien avec l'objectif de mon voyage paysagiste, quand bien même cet aspect de recherche du sens des démarches à l'œuvre demeurerait peu poussé. En revanche, était davantage privilégiée dans le travail personnel de fin d'étude¹¹ qui restitue l'expérience voyageuse (en vue de l'obtention du diplôme de paysagiste dplg), la description de ces paysages d'élevage, par la représentation graphique (dessins notamment) de leur configuration, et conjointement, par la présentation des logiques de fonctionnement agricole et des projets humains (idéaux, trajectoire de vie, etc.) qui les sous-tendent¹².

¹¹ Henry D., 2004a, Itinérance, un voyage paysagiste en agriculture (Travail personnel de fin d'étude de paysagiste dplg), Bordeaux: Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux, p. 112.

¹² Cette aventure voyageuse se poursuit encore actuellement, cette fois sous la forme d'un ouvrage - qui est en cours d'écriture et à paraître aux éditions Quæ -, grâce au soutien du ministère de l'Agriculture, aux tenaces encouragements de Régis Ambroise, au fidèle appui de Serge Briffaud et au précieux concours de Jean-Pierre Deffontaines. Celui-ci avait notamment réussi à emporter l'adhésion des éditions Inra - depuis rassemblées dans la maison d'édition Quæ - à prendre en charge ce projet d'édition. De ce moment, naissaient des échanges - malheureusement trop vite suspendus - autour de cette approche paysagiste de l'agriculture qui intéressait autant que questionnait le géoagronome de Cusance

3 Pratiques d'élevage et paysages en hauts lieux pyrénéens

Point de projet de paysage ne définit l'action des éleveurs rencontrés dans la Haute vallée du Gave de Pau, ni, à première vue, de relation ou d'attention particulière aux paysages. Les éleveurs en parlent peu, n'utilisent pas vraiment le mot de paysage et restent peu disert voire quelque peu ennuyés à le décrire. Pourtant, quels paysages ! Toute une vallée dominée en son amont par trois imposants cirques glaciaires, hauts lieux du pyrénéisme français (Briffaud, 1994) ; patrimoine mondial de l'humanité depuis 1997 au titre de « paysages naturels » et de « paysages culturels » ; et des surfaces d'estive en plein cœur de ces amphithéâtres cyclopéens (Troumouse, Estaubé), ou à leurs abords, et d'où s'ouvrent d'insolites points de vue (Les Espuguettes, Coumély, Saugué, etc.). Si peu de mots pour dire l'impressionnante présence orographique paysagère ! Cette constatation avait de prime abord de quoi surprendre, mais tel n'était pas l'objet premier de ce travail. Il s'agissait ici, en partant de l'analyse des paysages et en s'appuyant sur le témoignage d'éleveurs, d'établir une compréhension des effets sur les paysages de l'évolution des pratiques d'élevage¹³.

C'est dans ce cadre-là, qu'incités à témoigner sur les lieux de leur travail - parfois dans « l'ici-et-le-maintenant » de l'action lorsque le dialogue s'opère les pieds dans l'herbe, face à la montagne –, les éleveurs devaient notamment livrer à notre écoute nombre d'éléments en rapport avec des pratiques de gestion de l'espace pastoral qui sortent d'un cadre rationnel de pure efficacité économique ou d'impératif productif.

Ainsi en est-il, par exemple, de cet éleveur (GP_A_002) qui me reçut un jour de septembre dans son étable à la lisière de la commune de Betpouey. Tandis que l'entretien semi dirigé aborde les principes de fonctionnement et les répartitions de son système d'élevage bovin, la personne quitte soudain sa chaise pour me montrer, là, non sans une certaine fierté, le pré fauché, juste en contre-bas de la grange. La pente y est forte et n'autorise qu'une mécanisation légère de type fauche pédestre à la motofaucheuse ; la repousse du regain y est régulière, les clôtures fixes absentes et les limites sont parfaitement nettes jusqu'au contact

¹³ Réalisé pour le Cépage, tout en remobilisant une expérience de dialogue avec le paysage auprès d'éleveurs durant le voyage paysagiste, ce travail correspond à une participation au programme de recherche financé par le Ministère de la Culture et de la Communication « Paysage et développement durable : histoire, évaluation, propositions. Le cas du massif transfrontalier Gavarnie/Mont-Perdu » qui a donné lieu au rapport de recherche : Briffaud S., Davasse B. (dir.), 2007, *Paysage et politique du paysage dans le massif transfrontalier de Gavarnie/Mont-Perdu. Analyse interdisciplinaire pour servir de fondement à la gestion durable d'un bien inscrit au Patrimoine mondial*, Bordeaux: CEPAGE (Centre de recherche sur l'histoire et la culture du paysage) 229 p.

Parallèlement, la réalisation d'un mémoire de Master 2 recherche à l'Université Toulouse II –Le Mirail, a permis la valorisation d'une partie des résultats issus de l'analyse des paysages et de l'enquête sociale : Henry D. (dir.), 2007, *Une approche ethnogéographique du paysage. Evolution des pratiques pastorales et effets sur les paysages de la haute vallée du Gave de Pau (Pyrénées centrales)*, Toulouse: Université Toulouse-Le-Mirail 98 p.

du chemin qui le dessert en partie haute. Pas de doute, c'est un pré de fauche, parfaitement soigné. Et l'éleveur d'expliquer avec quels soins, sinon quelle obstination, il s'évertue à récolter le fourrage : ratissé à la main, le foin sec est porté à dos d'homme grâce à une sorte de hotte sommaire en bois (que l'on nomme localement « saoumet ») pour être ensuite déversé dans le chemin, d'où il sera pressé en balles rondes ! A proximité immédiate de sa grange, il paraissait inconcevable à cet enfant du pays que cette parcelle puisse être négligée. Les raisons, ainsi qu'elles seront développées plus loin, sont sans doute multiples, identité de la personne, patrimoniale, etc, et en relation avec sa trajectoire de vie d'éleveur pluri-actif. *“C'est mon revenu extérieur qui me permet de vivre”* précise-t-il, tout en s'empressant d'ajouter : *“Mais mon métier, c'est pas pisteur. Mon métier, c'est agriculteur !”*.

Cet exemple n'étant pas isolé, s'affirmait ainsi au fil des témoignages (de certains plus que d'autres) une dimension subjective et culturelle (au sens d'une culture du travail) des pratiques d'élevage relevant, ainsi que je la nommais, pour certains, d'une « utilisation affective du territoire » ; une dimension qui, si elle n'est pas définie par ces éleveurs en termes de paysage, ne s'inscrit pas moins dans l'étendue pastorale des paysages. Sans doute faut-il un œil exercé pour en distinguer les contours et les nuances, mais les locaux rencontrés ne s'y trompent pas. Ces modes d'inscription du travail dans l'espace constituent leur horizon perceptif partagé ; ils manifestent en quelque sorte « leurs paysages », dont les codes d'appréciation ne sont peut-être pas d'abord ceux du grandiose ou du spectaculaire montagnard, mais plus sûrement ceux du travail et des signes de reconnaissance de ce travail dans l'espace quotidien proche, pour soi et pour la communauté locale rurale-paysanne.

4 Viticulteurs, patrimoine mondial et paysages

Quittant les montagnes pour les coteaux, et les herbages pour le vignoble, la réalisation d'une enquête sociale auprès de viticulteurs du Saint-Emilionnais¹⁴ éclaire un autre pan du rapport subjectif au travail agricole, celui plus précisément de la viticulture. Autre expérience¹⁵, au sein ici du milieu social et économique du vin de « haute couture ». Celle-ci devait me marquer sinon empreindre le cours de cette thèse - du moins puis-je l'affirmer *a posteriori* - d'un questionnement sur la place que prend ou peut prendre un « imaginaire du travail », s'insérant en actes et en perceptions au cœur des activités productrices.

Invités à évoquer les paysages du Saint-Emilionnais et ce qui fait leurs qualités, les viticulteurs ne manquent pas d'appréciations, et leurs descriptions font preuve d'une sensibilité aiguisée au spectacle offert par ce vignoble. Plus particulièrement cette sensibilité prend appui ou, mieux, s'adosse au coteau¹⁶, tant par la vision frontale qu'il offre depuis la plaine, que par les belvédères et les '*petits coins*' (les combes) qui se dégagent en le parcourant à son sommet. Une fois l'aspect morphologique du paysage énoncé, et à l'issue de l'évocation du supplément d'âme qu'apportent aux lieux '*toutes ces vieilles pierres*¹⁷', c'est au vignoble d'être dépeint. Celui-ci se fait alors '*océan de vigne*' ou apparaît tel '*un lac vert émeraude*', traduisant une sorte de fascination pour ces grandes étendues homogènes de vignes, en tant que ces étendues ordonnent, sous les aspects d'une monoculture viticole, l'impression d'unité du vignoble.

Pourtant, une constatation devait peu à peu s'affirmer au fil des rencontres, ainsi que je le notais en marge des entretiens. *Une chose me surprend : les viticulteurs ne s'incluent pas, ou relativement peu, dans les paysages évoqués. Quand je leur demande de décrire le paysage du Saint-Emilionnais, ils font référence à un paysage de vigne, mais leurs propos s'arrêtent là.*

¹⁴ Il s'agit d'une participation, pour le Cépage, au programme de recherche « Paysage et Développement durable », cf. : Briffaud S., Brochat A., Biagiolo G., Candau J., Onodi G., Bigando E., Davasse B., Guttinger P., Heaulmé E., Henry D., Laborde J., Moisset A., Cros-Karpati Z., Borges Da Rocha L., Ginelli L., Gog T., Gogne L., Horvath J., Matyas I., Megyery Z., Marchese F., Storti M. (dir.), 2010, *Paysages d'exception, paysages au quotidien. Une analyse comparative de sites viticoles européens du Patrimoine mondial*: CEPAGE Ensap (Bordeaux), LADYSS UMR 7533 CNRS (Paris), LEONARDO-IRTA Université des Pise (Italie), KTI Université d'agriculture Saint-Etienne de Gödöllő (Szie), ADER Cemagref (Bordeaux), (Rapport final de recherche pour la Direction des Etudes Economiques et de l'Evaluation Environnementale, Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement Durable et de la Mer, Programme "Paysage et Développement Durable"), 346 p.

¹⁵ Réussir une « entrée » dans le réseau des relations sociales de ce groupe de producteurs constituait une expérience en soi - méthodologiquement parlant -, tout comme réussir à obtenir rendez-vous et disponibilité à s'entretenir sur le thème des paysages viticoles.

¹⁶ Il s'agit du coteau qui domine, en rive droite, la vallée de la Dordogne : d'un commandement de 70 m environ, il s'étire sur plus de 8 km, tel un drapé, par les plis et replis des combes et des reculées qui le creuse assez profondément.

¹⁷ Celles notamment de la cité de Saint-Emilion.

Peu de mots sur le vignoble en lui, sur sa constitution. Ils vont être, par contre, beaucoup plus prolixes lorsque j'en viendrais à les faire parler des pratiques viticoles, et des manières de « travailler sa vigne ».

Cette expérience donne l'occasion de constater que les discours des viticulteurs se développent sur deux registres différents, relativement emboîtés, voire entremêlés, correspondant à deux points de vue portés sur le paysage et le territoire local. Le premier se dégage d'une vision globale du territoire auquel ils se sentent appartenir en une sorte de « paysage-spectacle ». Le second quant à lui correspond à une vision « de l'intérieur », en visant un « paysage-travail » à travers lequel, ainsi que l'explicite ce viticulteur-coopérateur, *‘‘c'est l'œil professionnel qui domine’’*.

En effet, si tous les viticulteurs rencontrés affirment ne pas *‘‘travailler [leurs] vignes pour les touristes’’*, en spécifiant qu'ils sont d'abord des producteurs et que leur seul but est de produire *‘‘du bon’’*, il se trouve néanmoins que le vignoble correspond, dans sa constitution même, à un paysage, théâtre, entre eux, d'un jeu de la représentation et du paraître.

Il ressort dans les discours que le vignoble est un espace « signifiant », c'est-à-dire porteur d'un ensemble de signes, de significations à travers lesquels les viticulteurs se reconnaissent, s'identifient et s'entre-évaluent. En ce cas, le vignoble est bien plus qu'une étendue uniforme de vigne, ainsi qu'ils le décrivent en tant que spectacle. Bien au contraire, sur les 1,70 m de hauteur d'une vigne ainsi que sur la surface de la parcelle ou d'un ensemble de parcelles se révèlent, dans le *‘‘détail’’*¹⁸, à *‘‘l'œil professionnel’’*, autant de marqueurs de façons de travailler, d'assumer à temps les tâches saisonnières. Le regard averti se montre ainsi sensible à la façon dont la vigne se présente à travers des piquets bien alignés, des fils tendus, les façons culturales, un sol tenu propre (ou non) dans et entre les rangs, le mode d'effeuillage (mécanique ou manuel suivant le classement des crus), la rigueur du palissage ou de l'écimage des pampres (rognage). Aux yeux des viticulteurs (tous types confondus), une vigne se doit ainsi d'être bien tenue, *‘‘comme un jardin’’*¹⁹. Une des raisons est donnée par ce maître de culture d'un des grands noms de la viticulture bordelaise : *‘‘Sans vouloir se jeter de fleurs, on fait partie quand même des références dans le secteur, et malgré tout, cette référence, il faut pouvoir la tenir ; donc à un moment donné, on a quand même une image à défendre, et on tient à ce que nos propriétés soient bien entretenues, le plus impeccable possible.’’* *‘‘Si vous voulez, explique cet autre propriétaire-récoltant de Saint-Etienne-de-Lisse, une vigne qui est bien tenue a une importance énorme. Pour plusieurs aspects. Chez un viticulteur qui se respecte, vous ne trouverez pas le désordre. Parce que là, ça veut dire qu'il y a tout un tas d'autres choses derrière.’’* Ici se juge l'ensemble de la chaîne opératoire allant de la culture de la vigne à la mise en bouteille du précieux liquide, où le travail de la vigne se donne aussi à voir en miroir du travail dissimulé, inaccessible aux regards, se déroulant à l'ombre du chai. Le paysage du travail des

¹⁸ *‘‘Bon, ce que je vous dis, c'est du détail...’’*, se doit de préciser ce viticulteur, propriétaire-récoltant de Saint-Emilion.

¹⁹ Les analogies à l'art des jardins sont nombreuses, où les rangs enherbés font figure de parterres tondus, et les vignes *‘‘bien au carré’’*, renvoient à ces topiaires, dont la régularité et la maîtrise forcent l'admiration dans les jardins réguliers dits « à la française ».

viticulteurs déborde ainsi la seule dimension technique de la conduite de la vigne, en ce sens que la dimension *viticole* ne leur semble pas détachable de la dimension *vinicole* ; i.e, le paysage, du vin qui en découle.

Les parcelles viticoles doivent ainsi constamment se montrer sous leurs meilleurs jours, selon des critères élaborés et implicitement partagés par ce « groupe professionnel local²⁰ » de la viticulture. On y joue son image et sa respectabilité. En ce sens, les soins constants prodigués à la vigne, leur régularité, leur degré de sophistication ne répondent pas aux seules règles de la *viticulture*, pour la production du *“bon”*. Des critères relevant de la subjectivité, de la sensibilité au travail bien fait, orientent le sens des pratiques dans les vignes et dirigent les regards professionnels. Par et à travers ceux-ci, le vignoble prend alors une dimension paysagère émotionnelle à valeur d'emblème et de spectacle, doublé d'une autre dimension, nichée au cœur même de la première, à valeur de paysage ou d'horizon sensible que se partagent entre eux les initiés du travail viticole. Ainsi se comprend tout le paradoxe de cette observation d'un propriétaire et producteur de grand cru : *“c'est pas uniforme pour deux sous, alors qu'on est dans un pays de monoculture”*.

²⁰ selon l'expression de Jean-Pierre Darré, dans : Darré J.-P., 1985, *La parole et la technique, L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, Paris: L'Harmattan, (Alternatives paysannes), 196 p.

5 Conclusion à l'avant-lire

Tel un précieux trésor lentement amassé dans l'expérience de paysages agricoles et de relations avec ceux qui contribuent à les modeler, s'est progressivement affermie, au fil de cette tribulation paysagiste, une sensibilité à l'empreinte du travail agricole dans les territoires, constitutive des paysages. Mais, sur le terreau d'une implication personnelle au travail paysan et à ce qu'il comporte de significations, une curiosité, pour ne pas dire une attirance, s'est aussi affirmée envers toutes ces formes d'attentions, notions de valeurs et de sens qui traversent l'acte du *travailler* en agriculture, et qui dessinent les contours d'un contenu subjectif et sensible aux pratiques agricoles et aux paysages.

Présent dans le quotidien du travail de la terre, ce contenu subjectif semble agir dans l'ombre des logiques qui président à l'action. Non explicite, il appartient à « l'infra-ordinaire » (Perec, 1989) du travail agricole. Ce contenu subjectif intéresse le paysagiste. Présent au cœur des pratiques appliquées à l'espace de production, il acquiert en effet un caractère paysager en s'imprimant dans les paysages. Dès lors, il semble bien qu'une part des dynamiques, phénomènes ou processus inscrits et observables dans les paysages agricoles ne peut être comprise que grâce à ce recours du sens que prêtent agriculteurs, éleveurs, viticulteurs à leurs pratiques.

Ce sens du travail en agriculture, tel un horizon sensible porté en acte, demande à être approché, décrit, mis à jour, tant ce domaine des formes sensibles des rapports entre subjectivité et travail, pratiques agricoles et paysages, ou encore agriculteurs et espace de production demeure peu connu, sinon peu abordé. Se dessine ainsi une problématique de recherche. Les chapitres suivants se donnent pour objectif d'en alimenter le contenu et d'en préciser les méthodes ethno-géographiques qu'elle appelle à mettre en œuvre.

PREMIÈRE PARTIE

« ENTRE-TENIR » LA MONTAGNE

PAYSAGE, PRATIQUES AGRICOLES ET ETHNOGÉOGRAPHIE

HYPOTHESES ET METHODE

Cette première partie théorique et méthodologique a pour principal objet de présenter la démarche d'ethnogéographie appliquée dans cette thèse à l'étude des relations entre agriculteurs et paysages.

Il nous sera donné de préciser dans le premier chapitre ce qu'on entend par ethnogéographie et de présenter la manière dont cette perspective de recherche métissée est mobilisée pour approcher les perceptions paysagères des agriculteurs et leur incidence sur la mise en œuvre des pratiques. C'est en effet par la médiation du travail que le paysage agricole est abordé, et nous nous attacherons à décrire les modes d'observations et les formes d'attention sensible portées par les agriculteurs aux résultats visuels de leur travail dans les paysages.

Le second chapitre est, quant à lui, consacré à présenter l'hypothèse de « l'entre-tenir » qui est au cœur de cette thèse. Il s'agira de développer, dans la perspective ethnogéographique qui est la nôtre, ce que sous-entend cette notion élaborée à partir de l'expression paysanne « entretenir la montagne » et comment elle structure notre analyse des paysages pastoraux.

Le troisième chapitre présente la méthode d'ethnogéographie des paysages élaborée, au croisement d'un emprunt aux méthodes de la géographie et des sciences humaines et sociales, et d'une mobilisation d'un savoir-faire paysagiste. Il insiste notamment sur la place du paysage comme entrée et décrit les assemblages opérés entre différents outils d'analyse qui relèvent (1) des paysages, (2) des pratiques agricoles et (3) des perceptions des acteurs. Mais, plus que de présenter les outils de la recherche seulement, ce chapitre se veut aussi le lieu d'une réflexion théorique sur l'outil paysage et sur la place du sensible que nous réservons à l'analyse paysagère. Il se veut enfin l'esquisse d'un retour réflexif sur la méthode.

Chapitre 1

Paysage, ethnogéographie et travail des éleveurs

Géographie de la qualité paysagère, sens du travail et jeux de regards en agriculture

« Le lieu, comme l'espace et le territoire, ne relève pas seulement de l'objet en soi mais (...) il se compose d'objets, de présence corporelle et de pensée intimement liés. »
Armand Frémont²¹

Sans doute pourrions-nous ajouter à la suite d'Armand Frémont que le paysage – cela semble désormais admis par tous – relève tout autant de l'objet que de sa représentation, qu'il est structure matérielle autant que produit d'une perception. Tout l'enjeu de l'étude du paysage est, pour nous, de réussir à lier ces deux dimensions, et plus précisément à les aborder conjointement. C'est en tout cas l'objectif que l'on se donne – de ne pas séparer l'objet observé de l'observateur mais de les saisir ensemble, *en relation*.

²¹ Frémont A., 2010, "État des lieux. À propos de l'espace vécu", in: *Autour du lieu*, Brochot A., La Soudière M. d. (dir.), Paris: Seuil p. 161-169.

En la matière, la démarche ethnogéographique, telle qu'elle a été jusqu'à présent mise en œuvre, fournit un cadre de pensée pour l'analyse du rapport des agriculteurs à leurs paysages. Il s'agira ici, dans un premier temps, de préciser ce que se donne pour objet l'approche ethnogéographique, qui n'est ni une discipline, ni un mouvement de recherche structuré, mais qui apparaît davantage comme une posture de recherche, un angle d'attaque, une invitation à franchir les limites pour aborder les relations société/nature. Son projet est de tenter une approche conjointe des perceptions et de l'action des hommes. Il est, plus exactement de s'attacher aux valeurs qui orientent les pratiques et, en retour, à la manière dont les pratiques influent sur les regards et la sensibilité des hommes.

Partant de là, la suite de ce chapitre propose d'aborder un ensemble de relations croisées entre pratiques agricoles et paysages. On mettra notamment l'accent sur les formes de regard en jeu dans le travail agricole et qui apparaissent comme des manières singulières d'observer un paysage, ainsi que sur les attentions sensibles et les valeurs du travail « bien fait » qui traversent les pratiques agricoles et qui s'impriment dans la réalité des paysages.

1 Ethnogéographies, recherches métissées

*« La démarche ethnogéographique reconstitue d'abord la perception que les hommes se font du monde, s'attarde sur ce qu'ils savent en tirer et s'arrête aux valeurs qui guident leur action. »
(Claval, 1995)*

Ethnogéographie, l'association des termes situe d'emblée l'interface que se donne pour objet d'étude ce champ de recherche des sciences humaines et sociales. Avec l'ethnobotanique, l'ethnomédecine, l'ethnoécologie (Guille-Escuret, 1989) et auxquelles on pourrait ajouter, avec d'autres, la toponymie²², l'ethnogéographie participe de cette interdisciplinarité qui cherche, dans le franchissement et le chevauchement des partages disciplinaires classiques, des façons renouvelées d'aborder les relations société/nature. Plus précisément, « les ethnosciences, dont l'ethnogéographie, veulent s'attacher à ce qui fait sens », précise Denis Retaillé (Retaillé, 1995).

1.1 S'attacher à ce qui fait sens

Cette recherche du sens dans les liens que les hommes construisent avec leur horizon terrestre s'établit au cœur des rapprochements opérés, depuis plus d'un siècle, entre les questionnements ethnologiques et géographiques. Au fil de ce XX^e siècle écoulé, la mise à jour de cet investissement de valeurs anthropologiques, qui a trait aux modes d'habiter et de penser la Terre, recouvre des ambitions différentes à la mesure des enjeux concédés à ce rapprochement disciplinaire. Davantage attachées à la culture matérielle (objets et gestes s'y afférents) pour les premières ambitions ethnogéographiques, leurs intentions allaient s'ouvrir à la culture du regard, aux savoirs et aux représentations indigènes de la nature, par la suite. Ces rapprochements, mais sans doute devrions-nous davantage insister sur les tentatives graduellement opérées, connaissent en effet une véritable « histoire », parallèle à une histoire des idées, faite de rencontres et de voisinages que Marie-Claire Robic a parfaitement éclairé (Robic, 2004). C'est notamment en référence à ses travaux que s'inscrivent les deux paragraphes suivants.

²² « La construction de l'espace en un milieu humanisé se traduit ainsi en grande partie dans la toponymie, "expression verbalisée d'un certain regard sur le territoire" » Smadja J. (dir.), 2003, *Histoire et devenir des paysages en Himalaya*, Paris: CNRS, (Espaces & Milieux), 646 p., citant B. Collignon.

1.1.1 De « l'homme et la matière »...

Au début du XX^e siècle en effet et jusqu'au années 1970, les liens de proximité initiés placent l'ethnologie et la géographie au cœur d'un « projet humaniste » d'enregistrement et d'inventaire des « faits de surface » et de culture. Autour de J. Brunhes et M. Mauss, le contexte est celui de la colonisation et de la mondialisation qui font craindre l'uniformisation des pratiques et la disparition des peuples les plus fragiles. Ici, « la rencontre du milieu et de la société est toujours *médiatisée*²³ par l'outil et le mot, "le geste et la parole" » ainsi que le stipule G. Guille-Escuret à propos d'André Leroi-Gourhan et d'André- Georges Haudricourt (Guille-Escuret, 1989). Médiatisée également pour Jean Brunhes, cette rencontre s'opère avec l'outil photographique en vue de constituer les « Archives de la planète » chères au banquier et mécène Albert Kahn.

Au sortir de la seconde guerre mondiale où s'opèrent de profondes transformations (exode des campagnes, mécanisation de l'agriculture), l'objet des grandes enquêtes pluridisciplinaires (RCP) s'apparente alors, mais cette fois à l'échelle et au sein de la société rurale-paysanne française, à une « ethnologie de sauvetage ». La fin des paysans étant annoncée (Mendras, 1984), il s'agit d'inventorier, de répertorier objets et techniques paysannes avant leur extinction mais aussi, progressivement, les savoirs. En géographe pratiquant l'ethnographie, la figure de Mariel J-Brunhes-Delamarre s'illustre particulièrement dans le champ ethnogéographique qui nous intéresse, à travers, notamment, son analyse comparée de la figure et du savoir du berger dans la France des villages (Jean-Brunhes Delamarre, 1970).

Le travail de cette femme de terrain marque en cela une inflexion. En effet, si l'outillage pré-machiniste occupe largement son projet de recherche d'inventaire, sa curiosité l'amène aussi, à Saint-Véran et à Normée par exemple, à considérer plus largement « l'ingéniosité des sociétés d'élevage » (*ibid.*). Apparaît dès lors un intérêt pour « le savoir des autres » et l'analyse des relations entre savoirs et pratiques (Bromberger, 1986). Par ailleurs, deux autres éléments contrastent avec les précédents rapprochements disciplinaires. En premier, la forme des enquêtes, conduites par elle-même en contact direct avec ces informateurs. En second, sa démarche « d'ethnologie intensive, inscrite dans un champ géographique circonscrit et inspirée par la démarche anthropologique du comparatisme » (Segalen, 2002). Pour le dire autrement, c'est au cœur de sa pratique même, que réside l'entreprise d'ethnogéographie, dans l'exercice d'une « multidisciplinarité », également chère à Isaac Chiva ainsi qu'il en témoigne (Chiva, 2004). Celle-ci sera inspiratrice des développements futurs de la démarche ethnogéographique.

1.1.2 Du savoir et du regard de l'autre sur la nature

L'entreprise de découverte des géographies conçues et pratiquées par des groupes divers de par le monde va connaître un plus large développement durant les années 1970, dans le

²³ En italique dans le texte.

giron d'une géographie dite tropicale, principalement. Cette période constitue en effet un moment charnière où s'amorce du côté physique de la géographie un mouvement de socialisation de la nature (Bertrand and Bertrand, 2002) et du côté humain une remise en cause des monographies régionales et de l'approche par genre de vie. Armand Frémont témoigne par exemple que c'est « las d'une géographie classique qui me faisait égrener les pays et villes de Normandie ou d'ailleurs » qu'il se résolut, « un jour, pour changer d'air, à introduire un cours de géographie régionale de Normandie en analysant l'espace vécu de Madame Bovary, celui de mon grand-père, un artisan du Havre des années 1930, et celui d'une jeune ouvrière de Moulinex à Caen » (Frémont, 2005). Allait s'en suivre, à partir de cette notion d'espace vécu, l'élaboration d'autres concepts autour de la perception et des représentations de l'espace, dont le paysage. Ce « renversement du regard », ainsi qu'il le nomme, verra apparaître, dans le champ ethnogéographique des pays du Sud notamment, l'intérêt porté à celui des habitants pour leur lieu de vie ainsi que leur perception/représentation de leur environnement.

Le récit autobiographique que livre Joël Bonnemaïson (1981) dans son incontournable « Voyage autour du territoire », illustre sans doute bien ce besoin ressenti de renouveler l'approche géographique, de dépasser l'universalité du regard froid et distancié pour aborder aux rivages des liens culturels et d'affectivités qui imprègnent les relations des habitants à leur territoire. À l'origine de ce virage épistémologique se trouve l'étude du terroir d'une vallée malgache. Ce terroir est décrit à partir de ses géostructures (population, champs, habitat, production, analyse des sols) dans une « approche délibérément axée sur l'étude du système de production et de ses conditions de réalisation ». Pourtant, à l'issue de ce travail, où « rien de tout cela n'était faux ou inutile, (...) j'avais pourtant l'impression de n'avoir effleuré que la superficie des choses. (...) La relation que la société villageoise entretenait avec son terroir (...) impliquait d'aller au-delà même de la carte de la répartition foncière et de ce que le paysage reflétait à première vue. » Son approche, précise-t-il, lui donnait le sentiment de n'être pas complète, comme « bancal ». « *Fallait-il devenir un peu ethnologue ? Sans doute, mais d'une façon non classique, sans pour cela cesser d'être géographe*²⁴. » Ainsi continue-t-il, « Au-delà des structures, l'approche géoculturelle aurait permis d'entrer plus avant dans le vécu social et peut-être, but suprême et jamais atteint, voir ou du moins tenter de voir le monde avec *les yeux de l'habitant* ».

L'accès à l'univers mental géographique des groupes sociaux, on le voit, requiert au géographe l'attitude qui le rapproche de l'ethnologue : engagement sur le terrain, mode d'enquête compréhensif, échelle d'observation limitée, ici calée sur celles du terroir. Dans cette optique ethnogéographique, l'arbre africain déborde sa seule fonction agroéconomique, c'est un signe, il est chargé de significations (Pélissier, 1980). Les pratiques agricoles s'ancrent dans des perceptions qui, en retour, ne sont pas sans effets sur les processus de production (Milleville, 2007). De façon plus globale, apparaissent dans les travaux de Chantal Blanc-Pamard, (1986, 1995), des modes de découpage de l'espace par les paysans malgaches, certes différents de ceux pédologiques ou géographiques du

²⁴ Je souligne

scientifique, qui articulent données d'utilisation et données caractéristiques du milieu dans une conception « organique » de l'espace. Une conception indissociable des pratiques. En s'appuyant sur un « dialogue avec le paysage » pour arriver « progressivement et non sans rebondissements », à le « décoder » du point de vue de ceux qui le façonnent, cette géographie sensible montre par ailleurs la grande qualité heuristique du paysage.

L'ethnogéographie népalaise développée par Joëlle Smadja utilise notamment l'entrée de la toponymie. Ici encore, le paysage est au cœur de la médiation : à la fois outil d'observation – d'une co-observation en l'occurrence – support de dessins – ceux des habitants livrant leur image du paysage – et objet de recherche. Par et avec le paysage, il devint alors possible à la géographe ainsi imprégnée de la « géosophie tamang » de « redonner au lieu sa substance, de lui redonner une identité dotée de signification globale, tant sur le plan de l'écologie, qu'en fonction de son utilisation » (Smadja, 2003). Belle perspective...

1.2 État des lieux ethnogéographiques

L'ethnogéographie place au cœur de ses recherches les relations autant cognitives que pratiques de l'homme à son environnement (Chatelin et al., 1986). La façon dont les habitants pensent et comprennent eux-mêmes leur territoire, la façon en propre de le percevoir et de l'utiliser ainsi que les valeurs qui guident leurs actions (Claval, 1995) et, réciproquement, l'influence du milieu sur les modes d'agir et de penser, voilà vers quoi pourrait tendre, actuellement, ce champ de recherche ethnogéographique. Cette définition sera la nôtre.

Pour autant qu'elle se laisse définir – même à grands traits – l'ethnogéographie reste cependant « fuyante », elle ne se laisse pas facilement appréhender. Les travaux qui peuvent être apparentés à cette démarche ne sont pas forcément présentés sous ce terme²⁵, et qui plus est, restent, globalement, peu nombreux.

En réalité, il ne s'agit pas d'une discipline, ni d'une école. Les fondateurs de la « Revue de géographie humaine et d'ethnologie » qui ne sont pas moins que Pierre Deffontaines et André Leroi-Gourhan, entendaient, de leurs côtés, constituer un « Mouvement ». Mais l'histoire révèle que cette « noble ambition » (Sorre, 1949), se révéla cependant de courte durée, et la revue, bien qu'éditée par la maison Gallimard, richement illustrée et présentée par M. Jean-Bruhnes Delamarre, n'excéda pas les quatre numéros.

Se dégage principalement l'idée, dans les faits, que l'ethnogéographie relève surtout, et peut-être avant tout, d'une *posture de recherche*, mue, selon les circonstances, les curiosités, et les questions nouvelles posées à la recherche, d'un besoin (ou d'une envie) d'un

²⁵ Pour ne citer qu'un seul exemple, c'est sous le titre d'une Anthropologie de l'espace que les ethnologues Paul-Lévy et Marion Segaud publient en 1983, une anthologie de textes ethnologiques traitant des relations espace-société, suivant « un vagabondage irrespectueux de la géographie et de l'histoire » Paul-Lévy F., Segaud M., 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris: Centre Georges Pompidou/Centre de création industrielle, 346 p.

métissage, synonyme d'une co-saisie de l'espace et du sens d'une culture dans l'espace. Cette optique de recherche s'avère alors être principalement le fait de personne, tels ces géographes exprimant le besoin d'une « géographie totale » (Bonnemaison, 1981), (Blanc-Pamard, 1986, 1995) ou d'ethnologues prenant la « géographie pour compagne » (Soudière, 2004), (Bonnain-Dulon, 2004), (Marié, 2004), (Jean-Brunhes Delamarre, 1970), (Chiva, 1992). Pour ce type de chercheur, l'enjeu revient alors à « combiner un arsenal de savoir-faire qui à la fois dérive de son capital propre et emprunte, peut-être en sauvage, à ses voisins. Ce "bricolage" et ce "braconnage" vont de pair avec l'inédit des situations de la recherche... » (Robic, 2004)

C'est en regard de cette trajectoire que se positionne ma démarche d'ethnogéographie liée aux paysages. Elle est redevable aux premiers rapprochements disciplinaires, durant la première moitié du XX^e siècle, la constitution de ces minutieux relevés de pratiques, de ces descriptions détaillées de paysages et des genres de vie. S'il faut se prémunir des causalités déterministes qui les teintent (Retaillé, 1995), ces travaux ont néanmoins aujourd'hui valeur d'archive pour l'analyse diachronique des paysages et des systèmes d'élevage. Ma démarche se place enfin en héritière de l'intérêt porté aux représentations des acteurs et aux sens de leurs pratiques, pour aborder la prise en charge du champ culturel et subjectif inscrit dans les rapports des hommes aux paysages. Ici, par la médiation des pratiques agricoles.

2 Paysages et travail des agriculteurs

*« Le paysage n'est sans doute pas une idée neuve dans les sciences humaines. Disons qu'ici, par la médiation du travail, il en sort rajeuni²⁶. »
Denis Woronoff*

Cette phrase de Denis Woronoff dans son introduction aux Actes du 127^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques consacrés au thème « Travail et paysage », ne pouvait résumer mieux le cheminement ici déployé. Il s'agit de partir de l'analyse du travail des éleveurs pour accéder au paysage pastoral, à sa compréhension dans la profondeur de ce qui l'agit. Mais le parcours inverse est tout autant valable. Le paysage, dans toutes ses dimensions d'espace géographique et de relation sensible au lieu, ouvre un accès, tel un « sésame magique », selon la paysagiste Isabelle Auriscoste (2001), aux modalités d'un travail agricole, productif de *formes et de valeurs à la fois*. Insistons sur ce point. Le travail est considéré sous ces deux aspects intimement liés, et reliés au paysage. Tel qu'il est ici employé, le paysage se fait médiateur. C'est par sa médiation sensible en effet qu'une production originale de connaissance se formule, au plus proche des hommes et de leur territoire. Mais l'utilisation de la force heuristique du paysage est également mobilisée en termes prospectif, de projet, c'est-à-dire de visée pour l'avenir, où des propositions liées à des formes de gestion territoriale s'assortissent d'objectif de qualité paysagère. Mais, cette notion de qualité, pour subjective qu'elle soit, ne saurait relever de la seule expertise de « professionnels qui savent ». Elle résulte ici d'une prise en compte de l'expertise sociale, dégagée, dans cette recherche, auprès des éleveurs, à travers les attentions au travail bien fait dans les parcelles et, plus globalement, à travers ce qui relève de « l'entre-tenir » la montagne.

C'est cette mobilisation du paysage qui structure la démarche ethnogéographique ici mise en œuvre, et c'est cette combinaison d'approche qui en fait son originalité. Les pratiques agricoles et leur spatialité, le temps et les durées, la rencontre avec les éleveurs, la lecture sensible du paysage sont au rang de cette saisie plurielle des paysages.

²⁶ Woronoff D., 2007, "Introduction", in: *Travail et paysages*, Woronoff D. (dir.), Paris: CTHS.

2.1 Pratiques agricoles et paysages

2.1.1 *Le paysage comme entrée, les pratiques agricoles comme objet : l'héritage géoagronomique deffontainien*

En matière de paysage, la méthode géoagronomique notamment développée par Jean-Pierre Deffontaines a largement contribué à enrichir la connaissance des liens qui unissent formes paysagères et agricultures. À l'échelle de vastes ensembles territoriaux, les paysages observés informent des systèmes de production agricole en place, par les formes paysagères caractéristiques et reconnaissables, même à grande vitesse (Deffontaines, 1994a, 2004). Cette « observation orientée » (Deffontaines et al., 2006), déclinée à l'échelle de la parcelle, d'un ensemble (unité) d'homogène utilisation agronomique (Deffontaines and Thinon, 2001) et d'un terroir, constitue l'entrée paysagère. « Regarder pour comprendre » la formule chère à « Deffontaines fils » est bien connue (Deffontaines, 1998), en résumant à elle seule un parti méthodologique fondateur. Dans cette optique, le paysage est utilisé pour expliquer les pratiques, en tant qu'il les reflètent en partie. Il se fait ainsi échelle d'observation et d'analyse, tout autant que révélateur de pratiques. En somme, conséquence de l'activité agricole et résultat des pratiques à l'œuvre, il est un outil pour se questionner²⁷ et questionner le travail de l'agriculteur.

Dans ce cadre, la production de paysages par l'agriculture est essentiellement décrite comme la conséquence des opérations techniques, comme le résultat concret des pratiques agricoles. L'agriculteur est alors présenté en acteur et en décideur « technique » du pilotage de son système de production, et ses pratiques sont analysées en termes d'utilité fonctionnelle. La dimension productive du travail agricole reste, on s'en doute, l'objet principal de cette géoagronomie. Elle est abordée à travers les faits, le faire et les façons de produire, rassemblés sous le concept de pratique agricole. L'intérêt porté aux pratiques d'un individu ou d'un groupe social dérive des ethnosciences et notamment de l'anthropologie d'André Leroi-Gourhan (1971). Il sera repris dans le courant des années 70 pour l'étude des rapports société/nature, et plus particulièrement des savoirs populaires. En rompant avec une conception normative et « descendante » du conseil et du développement agricole, la perspective adoptée par cette agronomie des façons de produire, considère que les agriculteurs sont détenteurs de savoirs – de savoirs animaliers, de savoirs « naturalistes » - et qu'à ce titre, « ils ont de bonnes raisons de faire ce qu'ils font » (Benoît et al., 1988). Reste à étudier ce qu'ils font : la mise en œuvre des différentes tâches du travail agricole, et notamment leur adaptation au contexte de l'exploitation et du territoire local.

L'entrée spatiale qui caractérise cette géoagronomie s'opère principalement dans le franchissement des échelles, de la parcelle au terroir ou à la petite région agricole.

²⁷ Surtout dans ses derniers écrits, Jean-Pierre Deffontaines livrait en quoi l'intuition et l'impression sensible du chercheur pouvait orienter ou teinter sa démarche scientifique. Voir notamment : Deffontaines J.-P., Caron P., 2007, "L'observation visuelle. Regards croisés d'un agronome et d'un géographe", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 15, n° 1, p. 69-76. <http://www.nss-journal.org/index.php?option=article&access=doi&doi=10.1051/nss:2007028>

« L'exploitation agricole reste un niveau pertinent, mais (...) d'une manière générale, la démarche consiste à gommer les singularités individuelles pour s'attacher aux régularités qui peuvent être décelées au niveau d'un espace et/ou d'un groupe social à un moment donné » (Benoît et al., 1988). La dimension spatiale est, à plus d'un titre, une composante à part entière des pratiques. Selon ces mêmes auteurs, l'espace est « support des pratiques » (repérage et cartographie des lieux, des surfaces...), il est « facteur des pratiques » (modalité de mises en œuvre) et est « produit des pratiques » (aménagements, dispositifs, caractéristique des surfaces et objets).

2.1.2 L'approche du paysage à travers le travail agricole

Nous retiendrons plus globalement de cette géoagronomie, une conception des pratiques agricoles « comme une attitude générale de l'éleveur vis-à-vis de son troupeau et du territoire, comme une manière d'agir prise globalement » (Cristofini et al., 1978). Ces manières d'agir qui définissent un certain rapport global à l'espace pastoral et au paysage, permettent d'approcher le jeu des forces et influences multiples qui régissent l'aspect des paysages observés. Insistons sur le fait que si l'entrée se fait par le paysage, celui-ci se fait aussi « tout à la fois objet même de la recherche et outil véritable de la recherche » (Barrué-Pastor et al., 1992). Il s'agit de saisir le paysage dans toute son ampleur et sa profondeur, en s'aidant pour cela de la connaissance des pratiques agricoles et des façons dont elles ont fait et font évoluer les formes paysagères. *Nous intéresse plus particulièrement en ce cas, le travail de l'éleveur dans son lien au paysage, en tant qu'il met en jeu de l'espace, du temps et des actions qui en modifient sa physionomie.* Le système de production est alors pris à partir des spatialités qu'il mobilise.

Mais ma démarche paysagère voudrait davantage s'approcher des travailleurs agricoles du point de vue des raisons, valeurs et perceptions qui orientent leurs pratiques. En ce sens, elle consiste à faire émerger ce qui constitue en faits et en pensées les pratiques des agriculteurs, dont les paysages en portent l'empreinte. La dimension ethnogéographique tient à cette saisie conjointe des pratiques agricoles et des sens que l'opérateur investit en elles.

2.2 Temps long et temps rond des paysages pastoraux

S'il s'agit de questionner le travail des éleveurs, il revient aussi à cette recherche l'ambition de replacer les fonctionnements pastoraux dans leur contexte territorial. C'est l'entrée (paysagiste) par le paysage qui relie ici et fait dialoguer travail et paysage, perception et action, permanences et dynamiques des emprises paysagères. Les paysages sont ici approchés d'un point de vue dynamique, en croisant le rôle que détiennent les pratiques d'élevage dans l'évolution de la matérialité paysagère. La prise en compte de la durée, qui replace les paysages sur l'axe du temps, se joue à travers une lecture diachronique, destinée à mettre en lumière les permanences d'emprises pastorales mais aussi leurs évolutions.

2.2.1 La longue durée des paysages, ou l'inscription des emprises pastorales dans le temps

Le passé des paysages a largement été exploré ces dernières années par la recherche scientifique sur le massif Pyrénéen. A partir d'approches spécifiques telles que la palynologie (Galop, 1998) l'anthracologie (Davasse, 2000) et le croisement de sources archivistiques (Métaillié, 2006), ces démarches interdisciplinaires écohistoriques ont permis de repousser loin la barrière du temps en matière de connaissance des environnements montagnards et des relations sociétés/nature. À travers ce filtre du temps, les paysages montagnards y apparaissent beaucoup moins immuables qu'on ne le supposait jusqu'à présent. En effet, ainsi que le soulignent les auteurs du bilan de « 30 ans de recherches et d'actions publiques dans les Pyrénées » réalisé à l'occasion du colloque d'Arthous, « l'ensemble de ces travaux a mis en évidence que les environnements et les paysages ont tous été, à un moment ou à un autre, exploités et transformés par les sociétés agro-sylvo-pastorales y compris les forêts les plus reculées et les plus hautes estives. Plus encore, elles montrent la forte variabilité des évolutions environnementales, où alternent phases d'emprise et de déprise, périodes de déséquilibres et d'ajustements marquant la complexité des relations des sociétés à leur environnement ainsi que la capacité d'adaptation des sociétés à travers des moments de crise et de recomposition » (Davasse et al., 2011).

Une inédite lecture du passé des paysages ressort de la mise en perspective de ces recherches. Les emprises pastorales qui nous intéressent se voient inscrites dans la durée. Ce temps pastoral prend d'un côté le sens de l'ancienneté de leur mise en valeur, parfois équivalente à 6000 ans (Galop and Métaillié, 2008), et prend d'un autre côté, le sens de temporalités qui dessinent des phases, marquées de seuils et d'intensités variables de pression anthropique sur les milieux. La prise de recul s'en trouve facilitée en laissant entrevoir que la situation de recul agricole engagé depuis 150 ans « répéterait », en quelque sorte, des situations qu'ont pu connaître les Pyrénées dans le passé. Une différence essentielle se signale cependant par la rapidité et l'ampleur des mutations sociospatiales et paysagères à l'œuvre, telle qu'a pu le montrer Monique Barrué-Pastor par la reconstitution d'un scénario d'évolution séculaire d'un terroir du Larboust (Barrué-Pastor, 2000). On peut alors estimer que la période contemporaine correspond à un seuil qui rend pertinent d'étudier, ainsi qu'à pu le faire Juliette Carré dans sa thèse (Carré, 2010), les stratégies territoriales dont sont porteuses les territoires pyrénéens. Mais il semble tout aussi pertinent d'analyser, du point de vue des activités pastorales, les stratégies d'adaptation et d'utilisation présentes des ressources pastorales, ainsi que les éventuelles réponses engagées pour « tenir la montagne », en cette situation de crise. *Il est supposé que ces adaptations, réponses et réarrangements des manières de pratiquer l'élevage, sur un plan autant pratique que symbolique, peuvent constituer des pistes d'avenir. C'est ainsi que la dimension de l'action donnée à cette recherche prend tout son sens : dégager des modes d'action pastorales ce qui forme les germes d'un développement futur de l'élevage et de l'occupation de la montagne pastorale.*

2.2.2 Les paysages pastoraux, entre faible durée et changements saisonniers

Si le temps long des paysages a fait l'objet d'investigations plurielles et répétées permettant de mieux saisir les relations des sociétés à l'environnement, se dessine l'enjeu scientifique de caractériser les temps présents, marqués d'évolutions de fortes amplitudes sur de courts pas de temps. Mon approche correspond ainsi à l'exploration d'une histoire des paysages dans la faible durée, de l'ordre d'un quasi-immédiat des temporalités paysagères. Cette faible durée s'étend ici de l'ordre de la décennie à l'ordre de la saison végétative ; elle est mise en œuvre à travers un dispositif de suivi photographique diachronique qui articule, à partir de mêmes lieux, ces deux temps à la fois « linéaire » et cyclique de la vie pastorale. Il s'agit, en somme, d'une démarche de lecture sub-contemporaine des dynamiques pastorales et paysagères se déroulant sur le présent des changements paysagers intersaisonniers et sur le passé paysager de ces trois dernières décennies. Pour ce faire, un matériau scientifique essentiel est mobilisé. Il correspond à un siècle de mise en mémoire photographique des paysages, obtenu, à partir de clichés de photographes, de géographes et des services RTM dès la fin du XIX^e siècle, par un travail d'assemblage et de reconduction photographique conduit depuis le début des années 1980 par Jean-Paul Métailié (1986) à l'échelle du massif pyrénéen. Retracer l'histoire des paysages, ou plutôt les scénarios d'évolution des paysages de la trentaine d'année écoulée, correspond à deux ordres d'enjeux. L'un, sur le plan de la connaissance fondamentale, permet de caractériser, à partir de lectures des paysages, l'expression paysagère que prend l'évolution des milieux suivant l'intensité de leur mise en valeur. Cette analyse spatiale des paysages pastoraux est alors de nature à renseigner la physionomie supposée des environnements pastoraux décrits par l'interprétation des archives fossiles. L'autre enjeu se situe sur un plan méthodologique. Il s'agit de soumettre aux éleveurs, durant le temps de l'enquête sociale, des séries photographiques montrant les changements paysagers de leur lieu de vie et de travail, à l'échelle de quelques décennies. Le chapitre « méthodologie » va plus amplement revenir et sur les modalités de mise en œuvre de la reconduction photographique, et sur l'utilisation de cette dernière pour tenter de libérer la parole de nos interlocuteurs paysans.

Outre le support d'enquête constitué par les séries photographiques, l'objet de ce travail est aussi de décrire l'évolution des emprises du pastoralisme, du point de vue des localisations, et des formes qu'elles prennent. La physionomie des lisières autant que la nature des surfaces sont plus spécifiquement observées en ce qu'elles renseignent des modes de gestion des ressources. Nous intéresserons également les trajectoires pastorales de ces emprises. Entendu au sens agronomique de l'itinéraire physionomique, il s'agit de réussir à caractériser les étapes, c'est-à-dire les variations d'aspect par lesquelles passent les îlots parcellaires ces trente dernières années pour parvenir à ce qu'ils sont aujourd'hui. Les photographies répétées sont des outils clés pour cette analyse paysagiste. Mais les regards des éleveurs seront tout aussi utiles pour décrypter l'état des surfaces et les valeurs par eux attribuées.

3 Regards d'agriculteurs et paysages. Regarder, s'entre-regarder

Si la vue n'est pas souveraine en matière de perception des paysages (Augoyard, 1991), le regard tient néanmoins une place importante – en occident tout au moins. Les paysages sont institués par les regards, à travers les regards. Ceux qui nous intéressent plus particulièrement ici sont les regards des agriculteurs. Leurs façons de regarder, d'être regardés, mais aussi de s'entre-regarder. Ces modes de regarder, nous les approcherons à partir du paysage en tant que point de convergence des regards, mais sans que nous nous en tenions à cette seule dimension paysagère pour aborder les contenus des regards. En effet, en plus de chercher à caractériser vers quels éléments des paysages, objets ou détails s'attache l'observation paysanne, nous relèverons plus largement les regards portés sur le travail agricole et, pour une part, sur le souci d'un « donner à voir » qu'il contient. Nous chercherons à décrypter ce que disent de la communauté des éleveurs les façons de regarder et de s'entre-regarder. En supposant que la vie sociale tourne autour de « se donner à voir », le paysage sera alors pris comme reflet du jeu social de la collectivité locale.

Jusqu'ici, sauf quelques rares exceptions, les recherches traitant du regard des agriculteurs sur le paysage ont abordé ce thème sur le plan des perceptions et des préférences (ou attentes) des agriculteurs (Sauguet et Depuy, 1996), (Guisepelli et Fleury, 2005), (Candau et Deuffic, 2006), (Miéville-Ott et Berrebi, 2009), (Marie, 2007). Les méthodes d'investigation et de travail qui en découlent, privilégient et recherchent avant tout l'expression d'un « point de vue plastique » des agriculteurs sur les paysages, à partir d'enquêtes photographiques et d'entretiens. En ces cas, le paysage est entendu au sens classique d'une étendue de pays soumise à la vue à partir d'un regard distancié. Ce qui est mis en valeur relève alors globalement de la culture paysagère présente dans notre société, en pointant les modèles paysagers (Luginbühl, 2001a, b), les affinités esthétiques ou les préférences qui traversent le regard et les perceptions de cette catégorie des travailleurs de la terre.

En s'écartant de cette conception qui tient de la relation distanciée de l'observateur au lieu, préférence est ici donnée à une position de recherche qui privilégie le vécu au-delà du vu, la familiarité et l'enracinement à l'extériorité, l'intimité de l'agir et du perçu à leur disjonction. Dans la filiation d'une géographie du vécu, le « vécu paysager », tel que définit par Eva Bigando (Bigando, 2006, 2008), place les regards portés entre pratiques (des lieux) et paysages. Les regards sur le paysage découlent précisément d'une pratique, ils ne dissocient pas les données d'utilisation, les données caractéristiques des milieux (Blanc-Pamard, 1986), des appréciations sensibles.

Ainsi en est-il des « petits coins de paradis » attribués par les éleveurs de l'aire de production de l'AOC Saint-Nectaire à certaines de leurs parcelles suivant les qualités agricoles et

paysagères qu'elles offrent : bon potentiel agronomique, d'où la vue porte au loin, d'où on se sent dissimulé, ou au contraire d'où on peut « voir et être vu pour apprécier le travail des autres, comparer et donner à voir son travail bien fait » (Menadier, 2010)²⁸.

3.1 L'agriculteur, un observateur en connaissance de sa propre action

3.1.1 "Ça se voit !"

''Normalement, ça se voit juste quinze jours avant [le démarrage de l'herbe], mais on voit quand même la pression de pâturage, c'est moins visible, mais ça se voit quand même, on voit un pacage un petit peu plus vieux ici à St-Paul que là-bas.'' (OL_A_001).

''Ça se voit ... '' confirme cet éleveur. Tout semble être dit, l'explication est là, contenue dans le visible que nous voyons : il suffit de regarder ! Ces situations sont courantes quand on côtoie des agriculteurs, chez qui, ''c'est à l'œil'' que nombre de pratiques sont réglées, quand ce n'est pas pour ''le coup d'œil'' – entendons, pour la satisfaction de l'œil, ce sur quoi nous reviendrons plus largement par la suite.

Pour les besoins de leurs pratiques, les agriculteurs développent un contrôle visuel incessant sur leurs espaces de travail. Ce contrôle visuel est intimement lié au déroulement de la production, à son suivi, aux prises de décision. Suivant le type de pratiques, celui-ci peut être permanent : il en est par exemple, en reposant sur la présence et l'observation sensible, de la garde du troupeau par le berger ou le vacher (Moneyron, 2003). Le témoignage du berger André Leroy – au centre de nombreuses recherches conduites par l'INRA-SAD – a montré la profondeur de son regard, sur laquelle se fonde son savoir expérientiel de berger (Meuret, 1993), et avec lui son rapport à l'espace dans la conduite du troupeau (Landais and Deffontaines, 1994). Et que dire encore de toutes ces opérations de « jugé » qui concernent l'animal (présence, état de santé, détection des chaleurs et des naissances, conformation, etc.). Si ce contrôle visuel des opérations de production est manifeste, ce terme de « contrôle visuel » paraît, en première analyse, bien insuffisant, trop restrictif, pour qualifier une approche plus holistique de la réalité, en procédant d'une perception davantage relationnelle et englobante (Blanc, 2009). Anne Mathieu a bien montré comment les éleveurs laitiers jurassiens développent une conception de l'herbe, suivant une notion « d'herbe-endroit-moment ». En effet, note l'auteur, « quand les éleveurs enquêtés parlent de la conduite du pâturage, ils ne séparent pas le moment auquel ils font référence, l'endroit auquel ils pensent, associé à ce moment, et l'état de l'herbe à cet endroit et à ce moment » (Mathieu, 2004).

²⁸ Voir aussi, dans le même registre d'une perception incorporée du praticien au paysage : Caillault S., Marie M., 2009, "Pratiques agricoles, perceptions et représentations du paysage: quelles articulations? Approches croisées Nord/Sud", *Noroi*, (en ligne) <http://noroi.revues.org/index2995.html>.

3.1.2 Regard initié, observation intentionnelle

Ce type de regard ne convoque pas uniquement la vue, le « voir », mais réactive et met en synergie des données d'observation répétées, d'accumulation mémorielle, de savoirs pratiques et de valeurs sensibles²⁹. Il s'agit plus exactement d'une perception incorporée du lieu ; une observation fine où le regard est associé à une intention (Deffontaines et Caron, 2007). En la matière, tout en le distinguant des regards « formés » et « informés », Catherine et Raphaël Larrère nomment ce type de regard endogène³⁰ : « regard initié », en tant qu'il tient « à des rapports à la fois pratiques et sensibles au pays. À l'inverse, les regards exogènes (formés ou informés) voient le pays comme un spectacle et ne sont pas concernés ni par la fertilité des parcelles, ni par leur propriétaire, ni même par le gibier que l'on y peut espérer » (Larrère et Larrère, 1997). Ces « regardeurs » initiés ne sont pas de simples observateurs de paysage. Ce sont des acteurs agissant et qui perçoivent en conséquence de leurs pratiques. Le propos de cet éleveur pyrénéen le montre explicitement.

“Vous voyez ce que je vous disais : là-bas, on voit la ligne qui est plus verte en bas. Là, ça c'est ce qu'on fauche. Et en dessous, la lisière, c'est un peu moins net, parce qu'on voit quelques petits arbres qui poussent, mais c'est quand même pas trop mal, parce qu'on arrive à tenir quand même un peu avec la pression [des bovins]” (OL_A_001).

Tel qu'il se décrit, ce regard dessine des limites, des formes, des distinctions, qui organisent la perception du praticien et en structurent sa lecture. Plus particulièrement, le visible est ici rapporté aux pratiques qui ont modelé l'apparence de la lisière et du pré de fauche qu'elle encadre. La perception associée à la vision l'expérience du terrain, lorsque, de son tracteur, l'éleveur décide l'emprise fauchable des terrains, et donc ce qui sera, du point de vue de sa sensibilité, net et moins net. Ici, l'éleveur fait part d'un « regard tactile » qui habite les choses. D'une manière, cet éleveur fait en quelque sorte l'aveu de son propre paysage. Ce paysage procède d'une lecture sensible du lieu, d'un regard attentif à des éléments précis de différenciation quant à la qualité de la ressource pastorale, à son aspect ou à la valeur estimée de la repousse. Il s'agit du regard expert de celui qui connaît par expérience et voit par l'expérience de cette connaissance.

3.2 Le voir et le vécu des lieux de l'agriculture. Regards croisés

Le regard des agriculteurs est pluriel. Il se forge dans une observation en permanente tension

²⁹ Ce paragraphe est extrait d'un article Henry D., 2010, "Les éleveurs, l'herbe et la montagne : un paysage de la pratique pastorale ? Éléments d'ethnogéographie paysagiste en Pyrénées centrales", *Projets de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/les_eleveurs_l_herbe_et_la_montagne_un_paysage_de_la_pratique_pastorale

³⁰ On retrouve aussi l'appellation « regard intérieur » Donadieu P., 1995, "Pour une conservation inventive des paysages", in: *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Berque A. (dir.), Seyssel: Champ-vallon p. 51-80.

entre ces deux pôles de l'appréciation agronomique et l'appréciation de beauté. Ce faisant, il embrasse différentes réalités qui dépassent le contenu visible du paysage. La beauté en question n'est sans doute pas d'abord celle, intrinsèque, de l'objet, mais ce que l'objet représente et à ce à quoi il renvoie. L'évaluation des pratiques agricoles y tient une place dominante, elles ordonnent les regards, elles donnent corps, sens et valeurs aux lieux. Le regard est multiple. Ainsi que le relèvent Françoise Dubost et Bernadette Lizet à propos des agriculteurs (et des mineurs) « c'est dans l'évocation des pratiques, et par la liaison organique entre les ''pratiques locales de façonnement'' et les ''formes de regard'' que le rapport aux lieux se structure dans toute sa richesse et toute sa complexité » (Dubost et Lizet, 1995).

Sans chercher à en épuiser le thème, approchons quelles sont les variations, nuances et attentions contenues dans le regard porté par les agriculteurs sur leur espace de travail.

3.2.1 Toucher des yeux, voir de ses mains

Il a déjà été évoqué comment le regard du praticien se fait tactile, et comment sa description nous fait toucher des yeux ce que le regard extérieur laisserait dans l'ombre de l'indistinct. Pour exprimer ce rapport physique du voir à la matière, Henri Focillon relève que, pour l'artisan – c'est aussi vrai pour le paysan et l'éleveur –, « surface, volume, densité, pesanteur ne sont pas des phénomènes optiques. C'est entre les doigts, c'est au creux des paumes que l'homme les connut d'abord. L'espace, il le mesure, non du regard, mais de sa main et de son pas » (Focillon, 1943). Cette connaissance des choses se mue en une véritable profondeur de champ du regard. Le regard convoque une mémoire et fait lire du temps et des discontinuités dans l'espace du paysage. Il voit, au-delà des parcelles, les propriétés foncières, les transmissions, l'ancrage des familles. Le « paysage-paysan » qu'évoque – et regrette – André Fel, exprime cette vision microcosmique. « Tel vieux paysan nous fait parcourir son ''bien'' en racontant à la fois la terre et sa famille. Le paysage est cadastral, car le paysan est d'abord propriétaire tout en étant exploitant. Le paysan s'inscrit dans ce paysage par son travail, entièrement mêlé à son histoire familiale » (Fel, 2007). En fait de microcosme, le vibrant témoignage que livrait ce viticulteur de Beaumes-de-Venise au colloque de Saint-Emilion (2001) raconte comment labeur et plaisir, travail des mains et parcours des yeux composent un même monde, une même totalité. « Plus que le passant qui apprécie avec neutralité ce que l'œil trouve beau, l'agriculteur prend d'autant plus de plaisir à regarder un beau paysage qu'il a aménagé, qu'il a mis de la peine, de la passion et tout son cœur à la réaliser, et cela tous les jours, aussi bien pendant ses heures de repos que pendant ses heures de travail » (Milhaud, 2001).

3.2.2 Bon pays, bon œil

« ''J'aime bien ce coin-là car c'est un paysage qui porte ma marque, que j'ai modifié (Pey Mallet). C'était que des friches et des broussailles. J'ai planté des vignes. J'ai mis en valeur quelque chose qui était en complet abandon.'' S'il apprécie le paysage qu'il a transformé de ses propres mains, il

déclare aussi observer, lors de ses déplacements dans toute la France, la manière dont sont travaillés les autres paysages de campagne » (Bigando, 2006). Ce viticulteur médocain que rencontrait pour sa thèse Eva Bigando apporte un semblable témoignage à son homologue des Côtes du Rhône, ci-avant cité. Il stipule en plus comment il porte un meilleur œil sur ce coin de pays, depuis qu'il l'investit : à la fois physiquement, par sa transformation pour la viticulture, à la fois économiquement par le profit qu'il y espère, et à la fois symboliquement par la valeur ajoutée par la vigne sur ces insignifiantes broussailles. Le bon pays est aussi l'objet d'une valorisation du regard. Le beau-paysan a ses raisons que le beau-esthétique ne connaît point. À savoir que ce qui fait sa beauté, au pays, c'est son caractère vivant, la vie sociale dont il est l'expression et l'espace partagé d'une activité profondément identitaire. Autrement dit, ce que l'on voit d'un bon œil, c'est ce qui est bon pour le pays. Ainsi en est-il du paysage du « maraîquet ». Martine Bergues (1995) évoque ce que perçoivent ces gens du marais Vernier, éleveurs de vaches laitières pour la plupart, pour ne pas trouver « beau » ce que les visiteurs extérieurs, citadins, valorisent comme paysage. Il s'agit, écrit l'ethnologue, d'une perception « totale, qui conjoint homme et lieux ». En effet, « ils [les éleveurs] font référence à une tout autre manière de considérer l'espace en question : une quasi-impossibilité de séparer espace physique et espace social, terres et hommes, activités culturelles et activités culturelles. » Et le chercheur d'explicitier que la beauté que l'on trouve aux vaches normandes n'exprime pas au premier plan une valeur esthétique. Elle exprime d'autres significations aux regards, ayant trait à leur qualité laitière, mais aussi, plus globalement, à ce que cette présence animale dans le marais symbolise : la reproduction physique du milieu, et la « pérennité de ce mode de vie et du lien social ».

3.2.3 En mettre plein la vue !

Tout travail mérite récompense. Dans un milieu d'interconnaissance comme celui d'une communauté d'agriculteurs, la récompense se joue en termes de reconnaissance que l'on cherche à susciter dans le regard de l'autre sur son travail. Il s'agit de montrer le résultat de son labeur et on est pas peu fier des convoitises qui vont en naître à la vue de belles bêtes bien conformées, de prés parfaitement soignés, d'une récolte abondante, ou encore, quand on connaît l'attachement agricole au machinisme, à la rutilance du dernier tracteur trônant dans la cour.

En 1904 paraît « La vie d'un simple ». Son auteur, le bourbonnais Emile Guillaumin n'est autre que paysan de son état, et écrivain à ses heures³¹. Sous sa plume, Tiennon, ce métayer vivant durant la seconde moitié du XIX^e siècle narre, les travaux et les jours de sa vie paysanne. Cet extrait – un peu long – montre toute la complexité du plaisir que l'on retire soi-même de ses capacités de production, et de l'envie de montrer ce dont on est capable ; cet autre plaisir d'en « mettre plein la vue » qui semble aiguillonner le paysan dans chacun de ses gestes et décisions. « Contempler mes prés verdissants ; suivre passionnément dans toutes ses phases la

³¹ D'aucuns ont soulevé le talent d'écrivain de cet auteur reconnu, récompensé par l'Académie française, demeuré toute sa vie paysan. Voir par exemple : Halévy D., 1978, *Visites aux paysans du centre*, Paris: Grasset, (Le livre de poche), 448 p.

croissance de mes céréales, de mes pommes de terre ; juger que mes cochons profitaient, que mes moutons prenaient de l'embonpoint, que mes vaches avaient de bons veaux ; voir mes génisses se développer normalement, devenir belles ; conserver mes bœufs en bon état en dépit de leurs fatigues, les tenir bien propres, bien tondus, la queue peignée, de façon à en être fier quand j'allais en compagnie des autres métayers, faire des charrois pour le château ; engraisser convenablement ceux que je voulais vendre : mon bonheur était là. Il ne fallait pas croire que je visais uniquement le résultat pratique, le bénéfice légitime qui m'en devait revenir : non ! Une part de mes efforts tendait à cet orgueil de me pouvoir dire : "Mes blés, mes avoines, vont être remarqués. Quand je sortirai mes bêtes à la foire, elles auront des admirateurs. Ceux de Baluffières, ceux de Praulière, ceux du Plat-Mizot vont être jaloux de constater que mes boeufs sont plus gras que les leurs, et mes génisses meilleures » (Guillaumin, 1943).

Se donner à voir, offrir le meilleur de son travail à l'appréciation des autres. La satisfaction du travail est d'en mettre plein la vue, la sienne d'abord, celle des autres ensuite. De saines rivalités sont entretenues entre voisins : c'est, par exemple, à qui fabriquera le meilleur fromage, mais aussi, dans cette communauté pastorale basque étudiée par Sandra Ott, à qui aura, de son cayolard, la plus belle vue... Le concours est ouvert entre les éleveurs ! L'ethnologue rapporte comment, passant de maison en maison, elle est prise à partie et se voit expressément invitée à donner son appréciation : « (...) chaque groupe est immensément fier de ses fromages, du troupeau commun, de la cabane, et de la vue dont on jouit sur les montagnes environnantes. "Quel olha³² a la plus belle vue ? Le nôtre n'est-ce pas ? Et avez vous jamais goûté de meilleurs fromages que les nôtres ?" ». Preuve en est – s'il en était besoin - que le paysage compose le regard de l'agriculteur sur ses terres, que ce dernier se montre sensible aux longues perspectives qui mettent en « spectacle » son lieu de vie et de travail.

3.2.4 Être "le touriste de son voisin"³³

S'entre-regarder, s'entre-juger. Les regards des agriculteurs entre-eux, scrutateurs attentifs, volontiers moqueurs, révèlent un jeu social dans lequel on se montre et où on peut être montré du doigt, à travers lequel on se situe et dans lequel on se tient (ou est tenu de la faire). Dans cette sociabilité de voisinage et de travail, on s'évalue, on se jauge ; l'envers de la morale n'est jamais loin. On se montre particulièrement attentif « au qui fait quoi et quand ». S'engage une espèce de contrôle, comme par exemple de l'heure à laquelle s'allument les lumières de l'étable d'en face, ou encore une sorte de compétition de qui ouvrira le premier le bal de la fenaison. Dans ce même ordre d'idée, François Pernet relève l'importance « des normes qui régissent la vie agricole dans tous ses aspects. On peut parfois en sourire : tel néorural qui n'ouvre ses volets que tard dans la matinée aura immanquablement la

³² « L'olha souletin est un syndicat à vocation pastorale et fromagère, consistant en un groupe de bergers qui en période de transhumance estivale, font troupeau commun et assurent à tour de rôle les soins aux bêtes et la traite. » (*ibidem.*)

³³ L'expression revient à un viticulteur du Saint-Emilionnais prononcée au cours d'un entretien en son domaine. Se reporter à l'avant-lire pour le contexte de réalisation de cette enquête sociale.

réputation de ne pas travailler ; mais que penser de la pression sociale qui amène telle agricultrice âgée à ouvrir tous les jours ses volets à six heures du matin et à ne se lever que pour l'heure du passage du facteur ? » (Pernet, 1982). Question de regard. Toute la complexité des jeux de regard se retrouve dans le témoignage de ce viticulteur du Saint-Emilionais. Tout se joue entre le sien, pour sa propre satisfaction, et celui du voisin, auquel il espère donner satisfaction. Les critères sur lesquels est basé le coefficient de contentement balance constamment entre le beau productif défini selon une norme technique, et le beau à voir, estimé au plaisir de l'œil. *“Je travaille pas mes vignes pour le coup d'œil, je travaille mes vignes comme j'estime devoir le faire”* insiste mon interlocuteur en précisant qu'il y a *“toute une suite de travaux à faire qui sont pour la qualité”*. Cette qualité renvoie, bien évidemment, à l'état de santé, de vigueur de la vigne, d'où découle celle, prioritairement recherchée, de la qualité du raisin. Durant ce dialogue autour des pratiques, m'interpellait cependant ce que je percevais comme une contradiction dans le discours. Ainsi soumettais-je à mon interlocuteur :

DH : Vous venez de me dire que la vigne, sans chercher à la rendre belle pour le touriste, qu'il faut qu'elle soit présentable pour le voisin. C'est important le regard que peut porter le voisin ?

“Je sais pas si c'est important... [hésitation] Heu, oui je pense que ça compte quand même. Je pense que ça compte, c'est-à-dire celui qui aime son boulot, il fait le travail qui y a à faire, comme je le disais. En se levant le matin, on se dit bon je suis content j'ai des vignes qui sont présentables, j'aime les voir, je suis content du travail que j'ai fait donc je suis content du résultat. Et quelque part, un voisin peut les regarder. Voilà. C'est peut-être une fierté du boulot heu... oui, enfin, une fierté... enfin, moi, je l'estime nécessaire.”

Et le viticulteur d'ajouter :

“(...) et puis on est tous touristes de notre voisin quelque part.”

Oxymore ? La formule en est proche, en ce que, être en voisin sous-entend dans ce cas une interconnaissance forte y compris de sa façon de travailler au jour le jour. Mais, en même temps, en être le touriste c'est adopter envers la vigne de son voisin une perception distancée ; c'est être à la fois observateur incorporé et spectateur distancié, en un va et vient constant et subtil. De fait, le plaisir que l'on retire à effectuer un beau travail se voit redoublé par le plaisir que l'on prend à le savoir exposé au regard d'autrui, et digne d'être apprécié à sa juste valeur, c'est-à-dire issue d'une parfaite maîtrise technique viticole qu'agrémentent un souci de (re)présentation. On peut le comprendre comme un donner à voir digne qui naît de la pratique, qui en est son reflet, mais qui, par la même, la dépasse. Il s'agirait d'un donner à voir qui va au-delà de la technique par l'effort d'accomplissement de l'acte, pour l'enrober de sens et de valeur. Une rationalité sensible se loverait-elle à l'ombre des pratiques agricoles ?

4 L'agriculteur et le sens de ses pratiques : subjectivité au travail et géographie de la qualité paysagère

*« Il y a un plaisir à travailler pour des personnes qui soient capables de
sentir les délicatesses d'un art et qui sachent faire un doux accueil aux
beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous
régaler de votre travail. »
Molière³⁴, cité par (Baudelot and Gollac, 2003)*

En revenant sur la réalisation de son film « Le Temps des Grâces³⁵ », Dominique Marchais fait part de la rencontre d'un agriculteur qui travaille 600 hectares des meilleures terres d'Ile-de-France. Pour ce céréalier, c'est entendu, un bon agriculteur, c'est celui qui obtient de bons rendements. Mais alors, questionne le cinéaste, seraient-ils de mauvais agriculteurs ceux qui, travaillant en agrobiologie, connaissent des rendements forcément plus faibles comparés à une production conventionnelle ? Réponse du céréalier : « 'Bon, le bio, pourquoi pas, mais tout de même, faut pas aimer le travail bien fait ! Vous avez vu leurs champs, c'est pas très propre, ça dépasse... Nous, on aime bien les champs tirés au cordeau.' » Et Dominique Marchais de commenter : « En deux temps, la définition du bon travail est passée de la considération des rendements à celle, strictement esthétique, de la forme des champs, de l'allure des cultures ! Et on était en train de dire que ces gens ne travaillaient que pour les marchés ! Mais quel rapport le « propre » entretient-il avec le marché ? » (Marchais, 2011).

Aucun rapport aurait-on envie de répondre, en premier abord, à cette très juste question. Ce marché, de gros, s'organise à l'échelle d'une économie mondiale et globalisée réagissant aux fluctuations des places boursières³⁶. La tenue du champ quant à elle régit l'ici et le maintenant d'une production agricole en tous sens *enracinée* dans le local. Mais ce serait oublier qu'entre ces deux extrêmes de l'échelle des grandeurs s'affaire un agriculteur. C'est sa personne et son identité de travailleur agricole qui opère le lien, en tirant certes bénéfices des évolutions favorables du CAC40 pour son exploitation, mais aussi, probablement, profits de champs selon lui bien tenus. Il en va à coup sûr de son estime (personnelle) comme de sa fierté d'agriculteur d'afficher au regard de l'autre un *''travail bien fait''*.

Cet exemple laisse à penser que l'agriculteur, dans le déroulement de ses pratiques, ne fait pas qu'exécuter un travail relevant de la seule productivité, hors de toute sensibilité, sans y

³⁴ Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, 1670, acte I, scène 1

³⁵ Marchais D., 2010, *Le temps des grâces* (Film documentaire): Capricci.

³⁶ Pour s'en faire une idée : <http://www.agritechtrade.com>

adjoindre un ensemble de significations, importantes pour lui-même et significatives envers le regard de l'autre. Ce témoignage suggère également que les formes d'appropriation et d'implication subjectives du travail ne sont pas réservées à certaines agricultures plus que d'autres, mais que toutes, des productions des plus intensives aux plus extensives, peuvent potentiellement faire l'objet d'un investissement en valeur subjective du travail et en valeur sensible du travail bien fait.

Nous interrogerons ici dans quelle mesure le résultat perceptible des pratiques agricoles dans les paysages influence la mise en œuvre de celles-ci. Sans pour autant stipuler une finalité paysagère au caractère de ses pratiques, c'est du côté de l'agriculteur que sera envisagé le questionnement. Plus précisément, du côté de son regard et des formes de rationalité subjective qui ordonnent son action. *La réflexion élaborée consiste à regarder la pratique dans tous ses aspects, au sens où celle-ci n'est pas réduite à un travail qui remplit une fonction productive seule.* Nous nous intéresserons au travail, et notamment aux valeurs que comporte (ou transporte) l'acte du *travailler* du point de vue de la personne au travail. L'apport en cela de la psychodynamique du travail permet de jeter un éclairage sur le fait « que le travail ne se déploie pas que dans le monde objectif et dans le monde social, mais aussi dans le monde subjectif (celui de la reconnaissance) » (Dejours, 2000).

Ce faisant, nous considérerons les pratiques du travailleur dans ce qu'elles présentent de plus humaine et de plus social, sur le plan de leurs dimensions sensibles. Des travaux relevant de l'anthropologie du travail montrent sur ce point comment le travail s'entoure de valeurs, de jugements de beauté accompagnant le jugement d'utilité. Nous nous questionnerons, dès lors, si la production agricole ne comporterait pas en elle-même ses propres rationalités subjectives, ses propres valeurs sensibles, voire sa propre « esthétique ». On peut supposer que l'agriculteur n'est pas qu'un producteur de paysages « par défaut », mais que le paysage est aussi le produit de valeurs et de symbolique que celui-ci injecte dans ses pratiques. Il s'agit d'une subjectivité qui traverse sa pratique, sans qu'elle soit pour autant destinée à « faire paysage » (au sens plastique), mais qui s'inscrit néanmoins dans les paysages par le caractère spatial du travail agricole. Si cette subjectivité à l'œuvre n'est pas paysagère, elle est par contre destinée à faire sens, pour et auprès de la communauté des producteurs qui savent décrypter sa signification, par le partage d'un code commun de lecture des résultats du travail dans les paysages. Ainsi nous questionnerons de quelle façon les référents sensibles de la culture professionnelle des travailleurs agricoles, les valeurs du travail qu'ils nourrissent et partagent, participent d'un donner à voir dans l'espace et, d'une certaine façon, dans les paysages.

Arrêtons-nous sur les valeurs du travail, avant d'aborder les rationalités sensibles et subjectives qui accompagnent sa réalisation.

4.1 « Le travail c'est plus que le travail » : les valeurs du travailler

Au-delà du tour politique qu'a pris, ces dernières années, la notion de « valeur travail », celle-ci n'a cessé et ne cesse d'interroger. De tout temps cette question du *travailler* intéresse. La philosophie et des disciplines comme la sociologie, l'anthropologie ainsi que des champs récents comme la psychodynamique du travail s'en emparent avec les questions nouvelles que posent l'évolution de son sens dans la société contemporaine lorsque le travail devient réduit ou absent, sinon précaire et de plus en plus contraint. « Le travail, c'est plus que le travail » notent Christian Baudelot et Michel Gollac (2003) au terme de leur enquête sur le bonheur et le travail en France. Le travail (ou le non-travail) touche en effet plus que le travailleur. Il concerne l'individu social dans son entier. Il affecte la personne. Partant du constat que le travailleur ne fait pas qu'exécuter des tâches en travaillant, un certain nombre de travaux s'intéresse à la façon dont celui-ci investit subjectivement son action.

4.1.1 Le travail, un facteur d'épanouissement et de réalisation de soi

Si, pour les uns, le travail est aliénant, et « condamne les hommes à perdre leur vie à devoir la gagner », il est, pour d'autres, « conçu comme une contribution au progrès de l'humanité, le fondement du lien social et une source d'épanouissement et de bonheur personnels » (Baudelot et Gollac, 2003). Partant de cette dernière conception, la perspective retenue considère que le travail ne sert pas qu'à produire ni à retirer un bénéfice matériel et pécuniaire. Le travail peut aussi être au centre d'autres satisfactions en lien avec la socialisation, les affects, la créativité ou les motivations du travailleur. En ce sens, le travail serait relié à la notion d'épanouissement, et plus précisément d'épanouissement de l'individu - traduction de l'idée de bonheur au travail. « Celle-ci suppose un lien entre satisfaction et identité du travailleur : être satisfait de son travail signifie pouvoir y réaliser des traits de son identité, y développer ses compétences. Un bon travail est celui qui permet à une personnalité de s'affirmer » (Baudelot et Gollac, 2003).

Si certaines techniques managériales des « ressources humaines » (sic) en entreprise font par exemple appel à l'épanouissement du salarié pour gagner son investissement et maximiser sa productivité, cette recherche d'épanouissement se retrouve à la base du projet professionnel de nombre de travailleurs indépendants. Elle est alors souvent synonyme de liberté d'action. Les agriculteurs dans leur grande majorité saluent au premier chef que le bonheur d'exercer ce métier choisi n'a d'égal que la liberté dont ils jouissent (ou croient jouir) pour l'accomplir. Cette liberté, c'est celle de faire « *des heures comme on veut* » explique ce jeune éleveur bovin de la haute vallée du Gave de Pau (GP_A_006), c'est aussi celle de pouvoir travailler « *sans patron derrière*³⁷ ». Être son propre patron simplifie bien la vie, ironise cet éleveur bovin du

³⁷ « Pas besoin d'avoir un patron, on est libre. Derrière, c'est vrai qu'il y a des heures de travail. Les week-end ? Il n'y a pas de week-end. Il y a toujours du boulot, la semaine c'est sept jours sur sept. Même si c'est le matin, venir s'en occuper, c'est quatre heures par jour au minimum, quoi. Donc, ça fait toujours des

Larboust (OL_C_010) :

“C’est qu’il y a un avantage [dans ce métier d’éleveur], je le dis souvent, c’est que mon patron ne me dit jamais rien ! [rire]. Il est toujours content de moi [rires] si moi je ne le suis pas. Bon. C’est un côté positif.”

Plus que la liberté de décider soi-même du déroulement de sa journée et de prendre des initiatives, le travail devient une source de plaisir, lorsqu’il stimule et « permet à ceux qui l’exercent de créer, d’innover, de se réaliser, voire de s’« éclater », etc. » (Baudelot and Gollac, 2003). On peut dès lors comprendre la position de certains éleveurs qui n’arrivent pas, à l’heure de la retraite à se séparer de leurs herbivores favoris, ou des sentiments d’amertume exprimés en se délestant du plus gros de la troupe. *“J’avais un peu mal au cœur quand même”*, exprime cette toute jeune retraitée de l’élevage ovin (OL_A_002). *“Surtout que j’ai passé ma vie à faire de la sélection [animale]. Là aussi, on passe sa vie à faire de la sélection et on a jamais le top du top pour avoir le mieux de la race. (...) C’était par plaisir, j’avais choisi ce métier par plaisir. Parce que les bêtes, c’est vraiment une passion.”*

Les ingrédients d’une vie d’éleveuse passionnée - une passion autant dévolue à la sélection animale en fait qu’à l’amélioration de ses prairies – se retrouve, chez elle, dans la possibilité de vivre un « rêve animalier »³⁸. Pour cette personne qui n’est pas issue d’une famille paysanne celui-ci prend un sens particulier. Il apparaît comme la possibilité de se réaliser à travers le bel animal patiemment et savamment sélectionné. Tout en faisant preuve de sensibilité et d’intelligence, il lui permet, sur le plan personnel, de vivre son rêve et d’en retirer du plaisir. Mais il engage aussi, sur un plan social, d’acquérir place et reconnaissance dans la communauté locale des éleveurs.

On voit ici comment le travail s’entoure d’un investissement subjectif, comment il peut être un ressort de l’action et être à l’origine de nombre de conduites ou de pratiques qui ne s’expliquent et ne se comprennent qu’en raison des sens prêtés par la personne au travail. Sur ce point, des travaux se sont attachés à dégager les différentes rationalités subjectives qui ordonnent le travail des éleveurs dans leurs rapports à l’animal.

4.1.2 L’éleveur et l’animal : raisons et passions. Zootechnie et rationalités subjectives

« Pourquoi faire de l’élevage quand on a un autre travail » (Fiorelli et al., 2007) ? La question a été posée à un corpus d’éleveurs ovin pluriactif du Puy-de-Dôme par une équipe de zootechniciens de l’UMR Métafort (Fiorelli et al., 2010a; Fiorelli et al., 2010b). À l’origine du questionnement scientifique se trouve l’enjeu d’améliorer l’organisation du travail en vue d’accompagner ou d’installer des éleveurs en pluriactivité. En effet, constatent ces chercheurs, s’ils « se reconnaissent dans l’exercice d’un travail d’élevage » tous ne partagent

heures et des heures.” Eleveur bovin, Haute vallée du Gave de Pau.

³⁸ Notons, pour rendre complètement compte de la situation, que cette personne vivait son plaisir et son choix d’élever des brebis, à la suite de la démission d’un emploi salarié à temps plein, tout en conservant cependant une activité salariée saisonnière, en station de ski.

pas les mêmes ambitions et les mêmes projets de production. Ayant des revenus par ailleurs mais, *a contrario*, une disponibilité réduite, ces pluriactifs agricoles n'accordent pas forcément les mêmes attendus que d'autres sur le plan de la rentabilité et de la productivité. De fait, la seule dimension technico-économique ne permet pas de rendre compte, ni de la cohérence de leurs choix techniques et d'organisation du travail, ni des raisons et des passions qui entourent leur activité d'éleveurs. Les explications se trouvent alors du côté du sujet, du sens qu'il accorde à son travail et, plus précisément, du rapport subjectif qu'il entretient avec le travail de l'élevage et avec l'animal élevé.

Empruntant aux travaux de Christophe Dejours (voir paragraphe suivant) « l'hypothèse de centralité [du travail] dans la construction de l'identité du travailleur », les travaux de Cécile Fiorelli apporte un éclairage sur la relation au travail d'éleveurs pluri-actifs (Fiorelli et al., 2010a). Cinq formes de rationalité subjectives³⁹ sont dégagées :

- Rationalité subjective économique. Elle présente le rapport au gain suivant un gradient allant d'une complémentarité de revenu pour le ménage à un financement par le ménage de l'activité d'élevage.
- Rationalité subjective relationnelle. Ici, la relation s'entend à la fois dans le rapport à l'animal pour le plaisir et l'affectivité retirés à les côtoyer, à la fois socialement en ce que cette activité permet de partager avec d'autres éleveurs.
- Rationalités subjectives identitaires. Elles ont à voir, d'un côté, avec la notion de valorisation et d'apprentissage d'un métier d'éleveur où il est toujours possible de progresser, et de s'inscrire, d'un autre côté dans un ordre de continuité familiale où l'élevage qualifie la personne et lui permet d'entretenir un patrimoine.
- Rationalité subjective technique. Elle s'exprime à travers les performances obtenues avec une race sans cesse sélectionnée, et à travers une organisation du travail réussie permettant d'exercer une double activité.
- Rationalité subjective relative à l'engagement du corps au travail. Elle décrit la possibilité de s'adonner aux exercices physiques en extérieur que requiert l'élevage, quand l'autre métier ne permet pas de vivre ce rapport du corps au travail et dans la nature.

Ces attitudes vis-à-vis de l'élevage laissent apprécier à quel point le travail de l'élevage appelle d'autres dimensions que la recherche de profit économique avec des animaux (et des primes) et qu'en ce cas être éleveur revient aussi à accorder aux animaux (et au travail qui les accompagne) d'autres valeurs que marchandes. Mais être éleveur, demeurer éleveur, peut aussi permettre de rester inscrit dans une communauté de travail et de partager avec elle des valeurs. Il est alors question d'appartenance à un groupe social et au réseau des relations qui le structure. C'est aussi maintenir ou affirmer une identité.

³⁹ « Une rationalité subjective du travail est ce qui fait sens pour le sujet dans son travail, cela correspond à ce que le travailleur engage de lui dans le travail mais aussi attend en retour du travail pour lui. » (ibidem).

4.1.3 Appropriations subjectives et reconnaissance du travail

Les travaux de Christophe Dejours (2000) en matière de psychodynamique du travail fournit un cadre d'analyse à cette dimension du sens et de la subjectivité prêtée au travail par les travailleurs. « La mobilisation subjective s'avère en effet très puissante chez la plupart des sujets bien portants. Tout se passe comme si le sujet confronté à l'organisation du travail ne pouvait pas s'empêcher de mettre en action les ressources de son intelligence et de sa personnalité » (Dejours, 2000). En s'investissant suivant les valeurs auxquelles il est attaché, en rapport avec ses goûts, ou selon des obligations morales, la personne au travail espère accomplissement de soi, et reconnaissance de son travail. L'autre, par son regard et son jugement, joue un rôle d'importance. C'est à travers lui qu'advient cette reconnaissance comme rétribution symbolique de l'engagement et des efforts accomplis. Entendue au sens de gratitude, la reconnaissance passe alors par deux types de jugements. Le premier, « le jugement d'*utilité*, [est] proféré essentiellement par autrui sur la ligne verticale, c'est-à-dire par les supérieurs hiérarchiques et les subordonnés, éventuellement par les clients ». Le second est le « jugement de *beauté*, proféré essentiellement sur la ligne horizontale par les pairs, les collègues, les membres de l'équipe, ou les membres de la communauté d'appartenance. »

Notons que c'est sur le « travail *accompli*, c'est-à-dire sur le *faire* et non sur la personne », que portent avant tout ces jugements. La reconnaissance des qualités de son travail valorise le travailleur, il l'encourage et en tire bénéfice personnellement sur le registre de l'identité. Quel travailleur ne recherche pas en effet à obtenir dans le *regard* de l'autre et à travers un jeu du *donner à voir* son travail, une rétribution symbolique qui le conforte dans son activité comme dans son être-au-travail ? Nous touchons ici à la notion toute subjective du travail « bien fait ». Nous pointons le règne du bel ouvrage, le dogme du « propre-en-ordre⁴⁰ », l'injonction du propre et le dictat du « tiré au cordeau ». S'exprime à travers ces représentations du travail, un ensemble d'attentions incluses dans l'acte du faire mais qui le déborde en quelque sorte, par cette tentation de la bonne présentation du travail.

L'anthropologie du travail s'est intéressée à ces rationalités subjectives qui touchent le faire, l'objet réalisé et la beauté de la prouesse technique. Ces dimensions sensibles de l'*accompli* trouvent aux yeux des travailleurs un accueil particulier qui participe d'une subjectivité à l'œuvre.

4.1.4 Le beau et la technique pour l'amour du métier. Attentions esthétiques et pratiques ouvrières

Un ensemble de travaux d'ethnographie des pratiques ouvrières s'est attaché à montrer que même au sein d'espaces rationalisés de l'industrie, « la rationalité, l'imaginaire et le symbolique coagissent au cœur même de l'activité productrice ; (...) autrement dit, que la rationalité productrice, si efficace qu'elle puisse être, ne constitue jamais qu'un système de

⁴⁰ Expression chère aux éleveurs helvètes sans quoi un travail n'est pas terminé. Voir : Forney J., 2010, *Produire du lait, créer du sens. Adaptation et résistances quotidiennes chez les producteurs de lait suisses romands*, Doctorat en sciences humaines, de Neuchâtel, sous la dir. de Ghasarian C., Droz Y., (soutenue le 12 mai 2010), 525 p.

représentation parmi d'autres » (Flamant et Jeudy-Ballini, 2002).

Philippe Erikson (2002) qui a partagé le quotidien de travail d'électriciens du bâtiment rapporte comment la réalisation de montages électriques s'accompagne du souci du beau. Le beau des électriciens, c'est tout ce qui fait « électrique ». Face à un problème de câblage par exemple, la solution choisie va correspondre à celle qui manifeste le mieux la prouesse technique : « *Faire comme ça, c'est mieux, c'est plus... électrique* » s'entend alors dire l'ethnologue pour traduire ce qui « paraît tout à la fois efficace et élégant. » Cette dimension esthétique n'est pas pour autant anecdotique, et réservée à la fantaisie de quelques travailleurs zélés. Bien au contraire, elle semble faire partie d'une des dimensions du métier, en tant que marque de qualité de la prestation fournie (jugement d'utilité) envers le maître d'ouvrage. Ce « beau électrique » n'est certes pas accessible à toutes les sensibilités. Son appréciation est réservée. Il s'adresse essentiellement aux personnes « du bâtiment » instruites de montages électriques (jugement de beauté). L'attention esthétique se fait alors code d'honneur ou, précise l'auteur, comme manière de « redorer le blason de leur métier ».

Plus proche du travail de la terre, Florence Weber (1998) décrit comment « l'honneur des jardiniers » se cultive à travers bien d'autres aspects que la seule production légumière au sein de jardins familiaux qui lui sont initialement dédiés. On se doit avant tout de posséder un beau jardin. Mais attention, la beauté « jardinesque » n'est pas forcément placée sous le sceau de l'abondance. Le beau désigne plutôt un jardin ordonnancé, parfaitement en ligne et propre, c'est-à-dire nettoyé de toutes ces herbes folles qui rappelleraient par trop le sauvage de la nature. La recherche ostentatoire d'un jardin impeccable qui définit le beau potager se veut alors l'expression de la rigueur au travail et l'incarnation des valeurs morales du jardinier. Ainsi, le jardinage maniéré de ces lopins de terre correspond tout autant, sinon plus, à des « stratégies de présentation de soi » qu'à des vellétés de production maraîchère.

Évoquons enfin ces activités de « bricoles » commises au royaume des bricoleurs. De ces productions en à-côté de l'usine ou en loisir de retraités, dérivent toutes sortes d'objets ou de créations, des plus utilitaires aux plus « artistiques ». Leur mise en œuvre relève tout autant de savoir-faire dûment acquis que d'un art consommé du détournement. En cela, elles peuvent être vues sur le plan de l'efficacité symbolique comme « un acte de résistance et de perpétuation d'un savoir mais aussi d'une identité. » (Moulinié, 1999). Selon Véronique Moulinier qui a rencontré ces « ouvriers ordinaires », le jugement esthétique ne manque pas d'être revendiqué par les observateurs des productions : les pièces sont jugées « finies », « figolées », « bien foutues ». « Ainsi, entre le créateur et le spectateur "qui s'y connaît", la conversation s'organise autour des performances et des qualités techniques ». En somme, précise l'auteur, « c'est "beau" parce que c'est "bien fait" ». Florence Weber parvient à une constatation similaire à propos des perceptions ouvrières de Montbard : « un bel objet est d'abord, du point de vue indigène, un objet qui incorpore beaucoup de travail, et du beau travail » (Weber, 2009).

Ainsi, cette capacité de satisfaction esthétique devant l'objet ne s'exprime pas, en ce cas, sur le plan d'une culture du Beau au sens classique. Elle trouve les moyens de son expression dans l'appréciation du travail bien fait et dans l'estimation de la quantité de travail qu'il a fallu mettre en œuvre pour parvenir à ce résultat⁴¹. Cette esthétique fait appel au « jugement de beauté » décrit par Christophe Dejours et à ce que Florence Weber citée plus haut nomme « esthétique de la production ». En effet, cette dernière « renvoie à la socialisation professionnelle des personnes concernées : pour percevoir, dans une chose matérielle, la série des actions humaines dont elle est le résultat, il faut avoir appris – non de façon abstraite, mais en l'ayant soi-même expérimenté – de quel travail et de quelles relations sociales cette chose est le résultat » (Weber, 2009).

Qu'en est-il des travailleurs agricoles ? Seraient-ils enclins à manifester le beau, le travail bien fait dans le déroulement de leurs pratiques de production ? Le témoignage de ce céréalier cité plus haut ne laisse planer que peu de doute. Souvenons-nous par ailleurs des regards portés en agriculture sur le travail de l'autre. La volonté *d'en mettre plein la vue* par exemple, prendrait alors sens en ce que cette attention qui émaille le travail s'inscrit dans une sociabilité de travailleurs avertis, alors dignes et capables d'apprécier cette esthétique de la production agricole. Mais, à la différence des faisceaux de câbles dont la qualité « électrique » s'apprécie furtivement au détour d'un local ou d'une gaine technique, l'investissement qualitatif des pratiques agricoles s'expose : l'espace cultivé en est son expression ; le paysage, sa revendication.

4.2 L'agriculteur et ses pratiques ou l'inscription géographique de la qualité de son travail

« Si l'on peut accorder que le paysage est effectivement une production culturelle, les significations culturelles qu'il contient, et qui sont comme les projections sur le "pays", ne peuvent pas être réduites à de simples significations esthétiques : il faut faire droit aussi à d'autres univers de signification, à d'autres concepts et à d'autres pratiques, qui, tout autant que l'esthétique, s'investissent dans le pays (et y investissent au sens le plus littéral du terme) ».

Jean-Marc Besse⁴²

4.2.1 Une géographie de la qualité paysagère du travail agricole ?

L'agriculteur participe sans cesse à modeler les paysages par son travail et se voit d'ailleurs de plus en plus valorisé pour cette « production⁴³ ». La géoagronomie deffontainienne a

⁴¹ Ici encore, comme dans le cas de « l'honneur des jardiniers », plane l'ombre de la morale dans cette sorte de culture de l'effort : le goût de l'activité contre la passivité, le travail contre la fainéantise.

⁴² Besse J.-M., 2000a, *Voir la terre, six essais sur le paysage et la géographie*, Arles: Actes sud/ENSP/Centre du paysage, 161 p.

⁴³ La profession agricole elle-même (GVA, Groupement de producteurs, etc.) investit de plus en plus le champ des relations agriculture/paysage pour communiquer et organiser des manifestations festives

notamment montré comment l'enchaînement des pratiques de l'agriculteur dessine et redessine la mosaïque paysagère des parcelles (Deffontaines, 2007; Deffontaines et Mathieu, 2007) en faisant de lui un « artisan producteur de forme » (Deffontaines, 1994b). Mon positionnement consiste à considérer l'agriculteur partie prenante, au moins partiellement, de la création de ces formes. Cela revient à supposer qu'il produirait aussi par son travail quelque chose qui a à voir avec des valeurs et du sens. Il y trouverait en effet les moyens d'obtenir une reconnaissance de son travail. Cette reconnaissance lui parviendrait à travers les « jugements d'utilités » d'un côté, ceux émanant des propriétaires des terrains dans le cas de contrat de fermage, ou de l'administration de l'agriculture dans le cadre d'engagements agri-environnementaux. Elle lui parviendrait d'un autre côté en écho des « jugements de beauté » alors proférés par ses pairs.

En somme, une culture professionnelle traverserait l'acte technique pour l'envelopper de sens et, en raison du caractère spatial du travail agricole, dessinerait, aux regards initiés, une *géographie qualitative*. Nous supposons donc que cette géographie de la qualité du travail agricole distingue des espaces signifiants, marque des lieux et, finalement, s'inscrit dans les paysages.

En quoi, en le paysage agricole ne serait-il pas composé, façonné, de l'investissement subjectif de l'agriculteur qui le travail ? Seulement, il faut être en capacité d'en lire les marques, il est nécessaire d'en connaître les codes de lecture et, pour tout dire, être initié à l'esthétique de la production ! Nous chercherons à décrire la relation de l'éleveur à l'espace, et notamment comment s'exprime, dans ses propos et dans ses actes, la notion de travail bien fait. Seront plus précisément considérées les pratiques liées à la gestion des surfaces pastorales. À ce titre, l'analyse cherchera à déterminer les lieux et les objets sur lesquels porte prioritairement le soin accordé à leur bonne tenue. Et, plus globalement, ce sont les différents critères qui ordonnent cette géographie qualitative que ce travail va tenter de mettre à jour. Il est en effet à supposer que la perception des lieux par l'éleveur s'assortisse de nuances, parfois fines, propres à différencier la qualité des parcelles au regard de leur utilisation, de leur propriétaire, de leur visibilité... Nous nous attacherons alors aux sens et aux significations qu'il attribue à ses pratiques, les sachant pour beaucoup parfaitement visibles aux regards d'autrui, et plus précisément aux collègues voisins. L'expression « être le touriste de son voisin » colle encore plus parfaitement à la réalité montagnarde où d'un versant à l'autre, d'un revers ou d'un point dominant, à l'image d'une vision panoptique, le travail agricole est comme exposé à la vue de tous.

C'est, enfin, l'homme « total » qui est ici approché. En praticien agricole, l'éleveur est membre d'un groupe professionnel local. Il est aussi habitant du lieu qu'il travaille. Ainsi, nous nous intéresserons aux trajectoires personnelles et professionnelles des individus éleveurs, au rôle de l'élevage pour eux, aux valeurs subjectives (y compris morales) qu'ils lui accordent, ainsi qu'au rôle des relations de voisinage (Granjou et Mauz, 2009).

(ballades de lecture des paysages, dégustation...), en vue de redorer son image, rétablir la confiance avec les consommateurs, tenter de redéfinir l'identité des producteurs... Pour ne citer qu'un exemple voir : Douence H., 2009, "Regard méthodologique sur les paysages viticoles", *Projet de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/regard_methodologique_sur_les_paysages_viticoles

4.2.2 Pourquoi s'intéresser aux valeurs sensibles et à la géographie de la qualité paysagère du travail des éleveurs ?

La subjectivité au travail agricole intéresse directement le paysagiste-chercheur en tant que ce contenu subjectif du travail de la terre s'inscrit en signes matériels au creux de l'espace de production. Désirée ou non par les éleveurs, elle en imprègne les paysages pastoraux.

Paysages et agriculture entretiennent en effet d'étroites relations. Dans le cadre de ses activités de production, l'agriculture participe à l'aménagement, à l'évolution et à l'entretien des paysages. L'étendue géographique est sa « zone d'activité », le territoire son outil de travail. Son espace de production, à ciel ouvert, qui est aussi un espace social partagé, acquiert un statut de vitrine par la visibilité des pratiques et des procès en jeu. Les paysages agricoles manifestent les pratiques agricoles, ils représentent en cela le « langage visuel de l'agriculture » (Deffontaines et Mathieu, 2007). Pour certains, ils en sont sa « signature » (Michaud, 2003). S'exprime ainsi, par et à travers eux, le travail en train de se faire dans sa phénoménologie au jour le jour, comme dans la longue sédimentation de ces gestes répétés qui ont construit les terroirs dans le temps. Car les paysages de l'agriculture sont fruits du travail, écriture d'un palimpseste toujours recommencée. « La définition correcte de paysage [agraire], écrit André Meynier, fait forcément intervenir l'utilisation. Le paysage change suivant que l'on sème blé ou fourrage, que l'on plante ou que l'on bêche, que les cultures alternent ou se répètent » (Meynier, 1970).

Partant, on peut supposer que les paysages agricoles contiennent aussi, dans leur matérialité, la part de manifestations sensibles et d'attentions au travail bien fait que tout éleveur incorpore à sa façon. Mais, en tant qu'émanation de la production même, cette forme d'esthétique – d'esthétique de la production précisons-le – échapperait à l'« observation distinguée » (Williams, 1977). Celle-ci suppose en effet un spectateur éloigné et distancié des affres du travail et de la production⁴⁴ – cette distanciation étant tenue comme condition de possibilité de l'expérience esthétique paysagère, au sens classique d'une esthétique contemplative. Dès lors, une partie des significations contenue dans les paysages agricoles échapperait au sens commun, en ne disposant pas des modes d'appréciation requis.

S'intéresser aux valeurs sensibles du travail agricole et à sa géographie de la qualité paysagère revient à s'approcher du regard que portent les éleveurs-habitants sur leurs lieux de vie et de travail. Suite à l'entrée en vigueur de la Convention européenne du paysage (Conseil-de-l'Europe, 2000), c'est se donner les moyens de parvenir à saisir le sens qu'ils attribuent à leur travail d'éleveur, et les significations qui fondent leurs relations à la montagne. Dit autrement, il s'agit d'une tentative de caractériser les liens qui conjoignent ces hommes aux lieux. Replacée dans une perspective d'action, cette ambition s'entend alors comme processus de médiation préalable à une réflexion prospective en termes de projet.

Notons, enfin, qu'en recherchant les valeurs du travail auprès des éleveurs, le risque serait

⁴⁴ « Une terre qu'on travaille n'est presque jamais un paysage », stipule encore, dans ses « Plaisantes perspectives » Williams R., 1977, "Plaisantes perspectives", *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18, n°, p. 29-36. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1977_num_17_1_2574.

grand de tomber dans un folklorisme ou de dépeindre les clichés romantiques du paysan-esthète, si cette enquête de géographie de la qualité paysagère ne s'appuyait pas, précisément, sur les systèmes de productions, sur les modes de gestions pastorales, sur les pratiques et sur les perceptions que celles-ci font naître. Cette tentative de cerner les contours d'une esthétique de la production prend appui sur une « culture » du travail et une « culture » du lieu dont les racines se trouvent au cœur même de l'activité d'élevage et au cœur du contexte social de la société ruralo-paysanne localisée. Il est aussi sous-entendu par là que si le contexte des aides agri-environnementales incite les éleveurs à « entretenir le paysage » (Candau et Deuffic, 2004), (Dobremez et al., 2010), les valeurs sensibles attachées au travail tendent à le déborder. Et c'est bien le travail de l'éleveur dans l'espace qui forme le centre de notre attention.

Comment dès lors se manifeste cette esthétique de la production dans le travail de l'éleveur ? À travers quels objets ? De quelles façons et de quelles pratiques en est-elle l'émanation ? Une première investigation dans la littérature grise consacrée aux relations entre pratiques agricoles et paysages en dessine quelques contours. Partons dès lors en quête d'une culture et d'une géographie qualitative auprès d'éleveurs.

4.3 Inscrire la qualité de son travail dans les paysages : une préoccupation qui ne date pas d'hier

*« C'est en regardant le paysage qu'ils voient les marques de leurs pratiques d'agriculteurs et qu'ils y observent les bonnes manières de cultiver, comme celle de bien labourer un champ et de n'y laisser aucune trace qui puisse être interprétée comme un travail négligé. »
(Luginbühl, 2001b)*

4.3.1 Le paysage tel un livre de compte : inscrire les résultats de son travail

Ainsi que le formule Claude Janin dans ce long extrait, la volonté d'affirmer à autrui (la société d'interconnaissance) sa *présence sociale* inciterait à veiller à la manière dont s'inscrivent, en ses terres, les résultats de son travail. Il s'agirait, selon la dénomination de ce géoagronome, d'une sorte de « paysage-intuitif ».

« (...) Pour les paysans, imprégnés de la culture de leur pays acquise au fil des générations et au fur et à mesure d'inventions et d'adaptations au milieu, la fierté du métier, le sens du "travail bien fait" s'appuyait sur la mise en valeur de son espace, lui-même considéré comme patrimoine hérité et à léguer. (...) C'est en montrant le fruit de son travail que chacun pouvait s'affirmer. Cela supposait une attention particulière portée à l'impact visuel des pratiques. Vue la rareté des documents écrits, c'est dans le paysage que chacun écrivait pour les autres acteurs le résultat de son travail : l'importance du tas de fumier ou le nombre de bêtes dans les prés étaient signes de réussite. Mais également l'état des surfaces, des

lisières des haies étaient révélateurs d'un travail bien fait dans la mesure où il révélait le souci de ne rien perdre ni rien gaspiller. Les rendements des surfaces étant moindres et le travail moins productif qu'aujourd'hui, le peu laissé en bordures des champs ou perdu dans les parcelles représentait une part importante des récoltes » (Janin, 1995).

4.3.2 Faire le propre dans les prés

Dans ce même ordre d'idée, Yvan Droz constate que, dans les fermes jurassiennes (helvètes), « pâturages, champs et domaines exigent un entretien qui ne répond pas aux seuls critères de la rentabilité économique, mais reproduit et accroît le capital prestige de l'agriculteur » (Droz, 2002). Bien que l'attachement suisse pour le « propre-en-ordre »⁴⁵ n'est plus à décrire, on relève cependant une constante paysanne à faire le propre dans les prés. Dans ce système de représentation du travail agricole, les prés, les prairies, les parcours, en somme les surfaces en herbe *doivent* être tenus propres. On peut comprendre que les prairies concentrent toute l'attention des éleveurs. D'elles en effet dépendent l'alimentation hivernale des troupeaux, donc l'autonomie fourragère quand le foin est rare et cher⁴⁶. Convoitées, elles constituaient longtemps un signe extérieur de richesse ainsi que le relève Pierre Bourdieu dans le Béarn (Bourdieu, 2002).

Mais à quoi correspond au juste la recherche du propre dans le pré ? Il est difficile d'en donner une définition précise tant celle-ci est en réalité variable suivant la saison ou, pour être plus précis, suivant l'état et la qualité de l'herbe. Dans le cas d'une prairie fauchée, rendre le pré propre en fin d'hiver correspond à dégager la surface de tout ce que la morte saison aura pu apporter en branchage, pierrailles (suite aux coulées de neige par exemple), taupinières et gazons soulevés. En début d'été, le propre est obtenu par une fauche de qualité, ainsi que par un ratissage qui ne laisse que peu de foin au sol après récolte. En automne, c'est le prélèvement de la plus grande partie de la biomasse végétale par le pâturage qui renverra le sentiment de propreté du pré. De façon générale, cette attention à la propreté s'étend à l'ensemble des surfaces en herbes ; seuls les moyens qui rendent propres, qui font le propre, changent. Dans les parcours et les estives, c'est par exemple le passage du feu qui assure cette fonction. « *''Ça fait propre ; c'est propre, c'est net ; c'est nettoyé ; (...) il y a deux qualités : l'une, c'est un terrain net, propre, alors là elles [les bêtes] vous le pacage au ras du sol. Et puis, c'est une herbe qui a été fumée par la cendre. L'herbe est meilleure parce qu'elle a eu une fumure''* », décrit ce « maître du feu » pastoral à l'anthropologue Nadine Ribet (Ribet, 2006).

Ne serions-nous pas en présence d'une certaine représentation de la Nature humanisée où

⁴⁵ Quelques exemples photographiques de ces paysages suisses du « propre-en-ordre » sont présentés dans un article de mon blog intitulé « Retour de vacances (pastorales) » : <http://lechampdacote.over-blog.com/article-retour-de-vacances-pastorales-82157551.html>

⁴⁶ La situation n'en est que plus vraie lors d'épisodes de sécheresse printanière et estivale comme en 2011 où, en de nombreuses régions, au mois de mai, les prairies présentaient un état physiologique comparable à celui du mois de juillet habituellement ; les troupeaux devant être alimentés au pré avec le fourrage puisé dans les stocks hivernaux.

cette propreté recherchée serait entendue au sens d'un *pré propre à l'herbe*, c'est-à-dire propre à sa croissance et au renouvellement de celle-ci ? Toutes ces formes d'attentions visent alors à façonner les conditions de production de l'herbe. Cette catégorie végétale désigne alors le fourrage, la pâture autant que la qualité des surfaces et des états végétatifs de ce couvert végétal herbacé. Dès lors, le *pré rendu propre* serait propice à la belle herbe, au sens bien évidemment du beau productif.

Cette forme d'équation est poussée à son extrême dans les « prés d'eau », ces prairies de fauche irriguées autrefois courantes dans les Pyrénées, obtenue par dérivation d'un cours d'eau en de multiples rigoles striant la pente. Henri Cavaillès en a donné de belles descriptions en évoquant les « verdure magnifiques et continues » du plateau de Saugué par exemple (Cavaillès, 1923b). C'est aussi l'aspect quasi jardiné, semblable « à une pelouse d'agrément » qui devait attirer l'attention des agronomes de l'Inra en désignant ces prés arrosés et manuellement fauchés de « *peigné vosgien* ». « En toute saison, la végétation est égale, souvent courte mais de bel aspect ; l'entretien est visiblement soigné jusqu'aux limites de la parcelle (...) » (INRA-ENSSAA, 1995). Ce mode de culture de l'herbe procède d'une adaptation à la rareté de la ressource, où les vaches laitières, à l'attache toute l'année, sont affouragées en vert. La fauche devait éviter le gaspillage dû au pâturage et au piétinement. On comprend dès lors l'enjeu de soigner ces prés. Cependant, comment ne pas voir également une représentation du travail bien fait où le *pré* doit être à l'image de l'idée que se fait l'éleveur de parcelles bien tenues ? Tout se passe, dans ce cas, comme si la rareté de la ressource faisait naître la fierté de présenter ce dont on est capable de produire – d'en mettre plein la vue.

A contrario, relèvent les agronomes, cet éleveur qui s'est agrandi en reprenant des prairies libérées s'expose au regard et à la critique de ses voisins. « Il a ainsi contribué au maintien de l'ouverture du paysage, mais ne peut plus figurer ses interventions sur les prés et les parcs : il n'est donc plus producteur du "*peigné vosgien*", ce qui fait dire par d'autres éleveurs que "*ses prés ne sont pas faits*" » (INRA-ENSSAA, 1995).

4.3.3 Faire bonne figure. Soigner son devant de porte comme son visage

Ces mêmes agronomes font aussi le constat à la fin des années 70 qu'en relevant des pratiques manuelles (entretien des rigoles, irrigation, fauche, affouragement), ce modèle du « *peigné vosgien* » est en sursis, voué à disparaître dans un avenir relativement proche. En effet, lorsque change le système de production, analysent ces observateurs, la gestion des ressources évolue et avec elle le mode d'élevage : les vaches sortent au *pré*. Le *peigné* tend alors à s'éclipser du paysage au profit de « simples » prés et pâtures, sauf dans les dernières zones de replis, à proximité de l'habitation. Se joue ici le souci de bien paraître. Aux abords de la maison, c'est en effet l'image première que l'on donne à voir, comme un devant de porte balayé. On se donne alors pour obligation de soigner ses prés, de faire bonne figure, d'entretenir ses prés au *peigne fin*. Le cas de cet éleveur de 81 ans rencontré à Campan

CP_A_002) est éloquent. Aidé de ses neveux, il détient une centaine de brebis. Alors que je me rendais chez lui, cet homme alerte, fauchait, à la faux, les abords de sa maison. Son explication vaut tout commentaire. *“Je nettoie un peu, là, ça fait plus propre devant la porte. Si c’est en herbe [haute], ça va pas. Ça, c’est comme une personne qui ne se rase jamais !”*

4.3.4 La motofaucheuse et la faux pour éviter faucher en rond

« Moi je maniais la faux d'un grand geste convaincu (...), m'efforçant de mettre la lame bien à plat, le talon rasant le sol pour ne laisser subsister aucuns de ces "plumeaux" qui, à jamais, déshonoreraient le faucheur. »
Henri Vincenot⁴⁷

S'il en va de l'honneur du faucheur de ne laisser subsister après le passage de la faux (de la motofaucheuse ou de la rotative) aucun brin qui dépasse dans le pré, il importe également de porter attention aux limites de la parcelle, aux « bordures » ainsi qu'on les nomme dans les Pyrénées. Au sein de cette géographie de la qualité paysagère, se distinguent, particulièrement, les accès (chemin et entrée de parcelle), les pourtours (clôture ou muret, lisière ou ripisylve,) et, selon les cas, des éléments internes au pré tels que rigole ou talus, arbre ou rocher. Il s'agit d'attributs qui définissent la parcelle sans en constituer la partie la plus productive. C'est notamment à travers eux, par leur soin ou leur négligence, que le paysage témoigne de la façon dont l'agriculture occupe - et s'occupe - du territoire. Faucher l'herbe au plus près de ces objets répond à trois raisons distinctes et complémentaires. L'une, de l'ordre technique, correspond à faciliter le travail de récolte du fourrage : contourner le talus ou l'ancienne rigole non fauchés est en effet plus contraignant de la contourner au moment de l'endainage que de les faucher à la motofaucheuse ou à la faux si besoin est. La seconde est de prévenir l'envahissement des plantes indésirables (ronces, orties, arbustes) qui risqueraient de *“salir”* la parcelle tout en réduisant sa qualité et sa surface pastorale. La troisième extrêmement dépendante des deux premières exprime la fierté de *“finir son pré”*.

Sur ce point, Bernadette Lizet rapporte la différence en matière de pratiques de fauche, en Brévon d'un côté et en Val d'Abondance de l'autre. Tandis que dans le premier territoire, l'économie de manœuvre de la fauche au tracteur conduit à « faucher en rond » les parcelles, il en est autrement en Val d'Abondance. L'auteur rapporte en effet que « la belle-fille du leader de l'AOC [Beaufort] a poussé au rachat d'un motoculteur pour figoler le travail réalisé au tracteur dans les pentes. Ce qui motive une telle conduite, c'est le goût de la belle action technique. (...) La Conseillère [agricole] commente : *“C’est parce qu’ils vont au bout de leur métier, ils fabriquent, ils commercialisent.”* (...) Et la discussion s'engage sur les raisons profondes d'un tel contraste, de la désaffection agricole du Brévon, aux passions paysannes qui ne comptent pas les heures en Abondance. La relance du produit par l'AOC a bien eu comme effet de *“tenir”* le paysage d'Abondance, alors que l'exercice ordinaire

⁴⁷ Vincenot H., 1984, *L'œuvre de chair*, Paris: Denoël, (Folio), 372 p.

de la part paysanne de l'activité professionnelle a conduit à l'ensauvagement du pays en Brévon. » (Lizet, 1998)

Semblable différence d'attitude s'observe parfois au sein d'un même ensemble prairial, comme ici, sur le plateau de Saugué. Ainsi témoigne cet éleveur de la Haute vallée du Gave de Pau (GP_B_008) prenant à témoin les prés contigus aux siens pour décrire toute la subjectivité et les valeurs qu'il s'applique à mettre en œuvre en fauchant. *‘‘On a évolué d'un côté, mais on a perdu en qualité de travail, de fourrage et de finition aussi... C'est pas fini comme autrefois. Il y avait une nécessité, il y avait le souci d'avoir bien fait son boulot. Il y avait ce souci-là, et ça c'est important aussi. Là [désignant de sa houlette le pré fauché d'un éleveur voisin] il s'approche au maximum avec sa motofaucheuse ou son tracteur mais bon, après il passe pas avec la faux pour raser le mur. Moi, je suis désolé, mais j'y tiens encore, moi j'ai pas fini mon champ tant que je n'ai pas fini ça et une fois que c'est fini, je peux dire c'est pas trop mal, c'est joli. C'est joli. Ça me rapporte rien, si ce n'est un petit brin de satisfaction personnelle, c'est tout. C'est une sorte de satisfaction, de fierté personnelle aussi, parce qu'on peut être fier d'avoir bien fait son boulot.’’*

Comment mieux exprimer les valeurs par lesquelles l'éleveur reconnaît son « bien travailler », garant tout à la fois de la qualité du fourrage et de la qualité de finition du pré ?

Cette satisfaction personnelle prend d'autant plus de valeur à ses yeux qu'elle participe d'une continuité d'action. En perpétuant la finition « d'autrefois », lui-même, éleveur, tend à prolonger le travail qui entretient la qualité des terrains reçus en héritage (Mercier, 2008). Cette géographie qualitative de l'espace pastoral incarne une façon d'entrer dans le cours du temps. Les valeurs du travailler incarnent alors une patrimonialité de l'action, qui se veut respect de l'héritage mais aussi acte d'engagement pour le futur.

4.3.5 Parer les bêtes, marquer l'espace

Envisageons cette fois un autre aspect d'une géographie qualitative inscrite dans l'espace pastoral. C'est moins l'herbe et la tenue des parcelles qui sont en jeu, mais une autre partie tout aussi indispensable du système de production : le troupeau. Celui-ci est de la même façon que les parcelles entouré d'attentions esthétiques. Elles n'ont d'autres buts que de manifester l'appartenance des bêtes en glorifiant leur détenteur, et d'inscrire la visibilité sinon l'ostentation de l'ornement dans une géographie pastorale. Encore une fois, cette pratique *intentionnée* dépasse parfois de beaucoup la dimension strictement pratique d'un marquage de reconnaissance ou de repérage de ses animaux.

Un premier exemple est fourni par Mariel Jean-Brunhes Delamarre. Celle-ci remarquait lors de son enquête ethnographique à Saint-Véran qu'une fraction réduite des bêtes étaient ensonnaillée. Une simple clochette, un collier des plus sobres contrastait avec le souvenir qu'elle conservait des colliers ornements des moutons transhumants de Provence. Sonnaillies et colliers font en effet l'objet de soins de la part des éleveurs transhumants. L'ornementation se veut en effet l'égal du prestige et de l'aisance de l'éleveur. Et, ainsi que le remarque la

filles du géographe Jean Brunhes : « Le berger de transhumance traverse aussi, au cours de ses déplacements, plusieurs localités et, sans doute, alors qu'il parcourait de grandes distances à pied, avait-il le souci et la fierté de parer « son » troupeau. La situation est tout à fait différente lorsque le berger est sédentaire, ou encore lorsqu'il l'est dans les conditions où il remplit cette tâche à Saint-Véran... » (Jean-Brunhes Delamarre, 1970).

Bernadette Lizet retrouvait semblable pratique dans le Beaufortain, et notamment auprès du responsable du Syndicat d'alpage de Lens dont elle cite la réponse à une question sur l'utilité des cloches. « *'Il faut reconnaître, tous les alpagistes, ils sont beaucoup conditionnés par les cloches. C'est quelque chose de sacré, les cloches. Ça a toujours été, et ça reste. C'est sacré, parce qu'on les fait faire, on met la croix dessus, la date, les initiales....'* » (Lizet, 1998). Certes la raison pratique n'est pas à mésestimer pour retrouver ses bêtes en alpage ou pour l'effet d'entraînement des cloches en mouvement sur la troupe, lors de déplacements. Mais que dire de ces représentations paysagères à l'effigie du chalet d'alpage trônant dans son environnement sylvo-pastoral, qui ornent ces « courroies de luxe » des cloches présentes chez certains éleveurs que l'auteur a rencontré⁴⁸ ? Tout se passe comme si, on souhaitait marquer la propriété des animaux, mais aussi, par une sorte de mise en abyme, marquer l'appartenance de ces animaux au territoire, en représentant la qualité sylvo-pastorale des lieux qu'ils pâturent sur leur collier.

Enfin, les marques de propriété pérennes (entaille à l'oreille, scarification) dont sont porteurs certains troupeaux nomades procèdent de cette même logique. À la base de cette pratique se trouve l'utilité pour la gestion technique du troupeau (identification, protection contre le vol etc.). Pour autant remarque Etienne Landais, la complexité de certaines entailles d'une ou des deux oreilles n'est pas qu'un simple marquage. Il représente bien davantage une armoirie, ou une « héraldique rudimentaire », dans tous les cas un « marquage identitaire » (Landais, 2000). Des valeurs hautement symboliques et religieuses l'accompagnent. Il s'agit donc d'un véritable message, dont le sens s'adresse aux tiers, du moins à ceux qui sont capables d'en décrypter le sens. Pour certains peuples pasteurs nomades, note par ailleurs l'auteur, « en raison de l'instabilité des repères spatiaux et de la dispersion des segments de lignages » en raison de leur formule technique « qui repose sur la dispersion et la mobilité des unités de production en fonction de l'état des ressources naturelles », cette pratique correspond à un marquage de l'espace effectué par le truchement des animaux. « En Mongolie par exemple, le message véhiculé par les Tamaga portés par les chevaux est d'abord destiné au cavalier (mongol) étranger qui chevauche à travers la steppe vide, sans limite ni repère, et qui peut grâce à elle se faire une idée précise de l'identité et de la position sociale de leurs propriétaires, et par là des droits d'usage qui structurent le territoire pastoral qu'il traverse. »

⁴⁸ Voir par exemple, la photographie n°4 en page 46 de cet article.

5 Conclusion au chapitre

A l'issue de ce rapide - et très incomplet - parcours dans le monde des attentions sensibles et de l'investissement subjectif des travailleurs agricoles, nous sommes face à une géographie pastorale de la qualité paysagère saturée de significations. Celles-ci restent implicites et souvent inaperçues par l'observateur extérieur qui apprécie les paysages. Elles sont par contre parfaitement explicites pour ceux qui partagent un regard initié rompu à l'appréciation du travail et des modes de production inscrits dans le territoire.

Se dégage de cette première approche l'idée de normes, teintées d'injonctions (« il faut, on doit ») qui pousse ou oriente le travailleur dans son action. Il ne s'agit pas de normes clairement définies, fixées ou stabilisées par une charte d'engagement, mais bien davantage d'une infinité de manières de faire, de variations d'objectifs propres au travailleur, mais dans laquelle se retrouve le groupe local. Ainsi que le décrit Jean-Claude Kaufmann à propos des normes sociales qui régissent l'action ménagère : « Chaque individu a son système de gestes qui lui est propre. Théoriquement libre d'inventer à sa guise, le regard des autres lui dit cependant quelles sont les normes et les limites à ne pas dépasser » (Kaufmann, 1997). La plupart de ces normes sont ainsi le produit du groupe professionnel local, tout au plus trouve-t-on des similitudes dans le monde de l'élevage, mais relevons qu'elles lui sont *internes*. Elles se distinguent en cela des autres normes produites par l'agriculture, et notamment à travers « l'entretien du paysage », définie par le respect d'un cahier des charges des bonnes pratiques de gestion agri-environnementale. Resterait à percer de quelle manière ces deux systèmes de normes du travail bien fait en agriculture, interne et externe au groupe, s'interpénètrent, s'acculturent. Une démarche comparative d'explicitation des normes en jeu serait en cela nécessaire, mais dépasserait cependant le cadre de cette recherche doctorale. Néanmoins, des travaux de sociologie rurale ont évalué la prise en compte du paysage par les agriculteurs dans la souscription de MAE. Il apparaît avant tout que le paysage ne représente pas une catégorie de l'action pertinente au regard des agriculteurs - celle-ci est définie par les sociologues et les agronomes comme un « paysage laborieux » (Dobremez et al., 2010). Apparaît plus pertinent aux agriculteurs la volonté de s'engager en faveur du « maintien du propre » ou de « l'entretien de l'espace », notions, relèvent ces auteurs, « qui reste[ent] indissociable[s] de la finalité productive de leur métier. » En cela, les mesures contractuelles les plus prisées restent celles qui ne bouleversent pas les habitudes en places et les pratiques déjà effectives sur l'exploitation (Candau et Deuffic, 2004, 2006). Il est à se questionner si les engagements choisis ne correspondraient pas, finalement, à ceux qui s'inscrivent au plus près des normes locales de la profession, à ceux qui respectent le mieux les codes d'honneur de la société locale et à ceux qui préservent la subjectivité des travailleurs. Partant de ce constat, cette présente recherche s'en tiendra à mettre à jour les significations du travail agricole bien fait dans les trois vallées pyrénéennes considérées.

Chapitre 2

L'hypothèse de « l'entre-tenir »

Problématique, position de recherche, terrain

Il y a une dimension exploratoire qui rend la recherche palpitante. S'avancer dans un foisonnement d'idée, de travaux et de concepts, y placer ses marques, baliser l'étendue et progresser sur le terrain de recherche sans en connaître l'issue véritable. Les voies à emprunter peuvent être déjà toutes tracées ou à défricher. La notion paysanne d'« entretien de la montagne » correspond ainsi à une des pistes apparues sur le terrain. Je l'ai suivie, explorée. Restait à la sonder, à questionner ses significations, à percer ses contenus implicites. Ce chapitre propose d'en rendre compte, de mettre à jour cette notion de terrain, née au terrain. Il en élabore le contenu, pour en faire l'hypothèse centrale de cette recherche d'un « entre-tenir ». Ce terrain de recherche – trois vallées pastorales pyrénéennes d'un secteur central de la chaîne – n'est cependant pas « neutre ». De nombreux travaux questionnent, chacun suivant une piste et des concepts qui lui sont propres, ce rapport des éleveurs à la montagne. Ce chapitre présente alors, au cœur de ces axes de recherche, les parti-pris, limites et balisages ici adoptés pour construire mon approche. Elle s'appuie sur la comparaison de trois vallées. La présentation de ces trois terrains et des raisons de ce cadrage géographique pyrénéen est aussi l'occasion d'exposer plus particulièrement les échelles d'analyse et leur emboîtement. La démarche paysagère est en effet basée sur un franchissement d'échelle et un aller-retour entre les différents niveaux scalaires. Ils proposent un glissement de la vallée aux « terroirs » en passant par l'échelle intermédiaire de « situations paysagères ».

1 « Entre-tenir la montagne » : du paradigme paysan à l'hypothèse de recherche

Ces termes d'« entretien », d'« entretien de la montagne » sont constamment revenus au cœur des discussions avec les éleveurs pyrénéens⁴⁹. En Oueil-Larboust comme à Campan, nombre d'entre eux réfèrent leurs pratiques, ou certaines de leurs actions, comme en guise de justification, à la volonté ou à la nécessité d'entretenir. *“Ça permet d'entretenir.”* De l'un à l'autre, ils entretiennent... qui de l'herbe, qui un pré, des animaux, ou tout ensemble, quand par là même ils s'investissent dans l'allure de la pâture.... Au fil de l'enquête, d'abord centrée sur les pratiques agricoles et leurs liens aux paysages, apparaissait cette notion d'« entretenir » qui semblait suffisamment large pour contenir un ensemble de significations différentes. Mais lesquelles ? Cette notion fait partie du langage de l'élevage au sens où elle semble être ce par quoi la pratique agricole se désigne le plus volontiers. Mais de quelle pratique, ou mieux : de quelles pratiques parle-t-on ?

L'intérêt porté à l'expression paysanne de « l'entretien de la montagne » est en première instance lié au postulat méthodologique qui consiste à prendre au sérieux les propos des interlocuteurs, à se livrer à une écoute, entendue au sens le plus fort de son acception ethnologique. Il s'agit d'une écoute attentive, d'une écoute qui va de pair avec l'enjeu de laisser s'exprimer les gens. « Laissez parler, n'est-ce pas, et vous apprenez beaucoup » déclare Jacques Hainard pour caractériser son comportement d'ethnologue. Cela permet, renchérit-il, « d'être vraiment attentif à ce qui paraît banal, mais (...) le banal il est à découvrir et ça, c'est pas simple »⁵⁰.

Nous chercherons dans un premier temps à inscrire la notion « d'entretien de la montagne » dans un contexte général de l'emploi du terme, avant de dégager un ensemble d'hypothèses par lequel est structurée la suite de cette thèse.

⁴⁹ L'avant-lire a pu retracer les linéaments d'un questionnement qui remonte plus loin que le démarrage de cette recherche, en plongeant plus profondément ses racines dans mon être. Par résonance, sans doute devais-je me montrer davantage sensible, sinon aiguillonné par la curiosité, à écouter cette notion.

⁵⁰ Dans un entretien radiophonique avec Simone Douek Douek S., 2010, Jacques Hainard (1/5, 15 octobre 2010), in: *A voix nue (émission radiophonique)* (Lebrun J., ed.): France Culture..

1.1 De « l'entretenir » à « l'entre-tenir »

1.1.1 Une large notion...

Remarquons en premier lieu qu'il n'appartient pas en propre aux éleveurs de faire référence à un « entretien de la montagne ». Cette formule est aussi employée par d'autres, dans des domaines qui touchent certes à l'agriculture ou au pastoralisme, mais qui concernent plus largement la valorisation patrimoniale, la préservation des milieux, ou encore la fermeture des paysages. S'il n'est pas de notre propos de procéder à un recensement des différents usages du terme, ni d'en faire l'analyse précise, relevons en guise d'illustration quelques emplois de la formule qui apparaissent dans les premières pages d'un moteur de recherche courant d'Internet, à la saisie du mot-clé « entretien de la montagne ».

Sur le site Internet de la commune pastorale de Saint-Véran⁵¹ on trouve, par exemple, que *« c'est lorsque l'on voit tous les prés bien fauchés, que l'on mesure l'importance du travail des agriculteurs pour l'entretien de la montagne.... »*⁵² L'entretien est ici dans la qualité (paysagère ?) des prés et dans la reconnaissance du rôle des agriculteurs. Pour le conseil de développement du Pays Basque, *« l'entretien de la montagne basque pose problème par la multiplication de zones intermédiaires non entretenues »*⁵³. Un rapprochement semble ici établi par des élus entre l'entretenu et le maintenu, et plus précisément en ce qui concerne les zones intermédiaires, l'entretien serait opposé à l'abandon. D'après cette source (Internet), l'entretien de la montagne est associé à un ensemble plutôt vastes d'aménités liées à l'activité pastorale, et qui ferait de celle-ci sa raison d'être principale avant sa fonction de production. *« Le pastoralisme n'a pas seulement une fonction d'élevage. Il a aussi un rôle dans le maintien des paysages, l'entretien de la montagne, le débroussaillage et la prévention contre les incendies, l'entretien des chemins, le maintien d'une structure sociale, etc... Mais c'est aussi la vie en montagne »*⁵⁴. Enfin, du côté publicitaire, le message de cette société agro-alimentaire nous dit que c'est l'économie du fromage fermier, à travers la valeur ajoutée du produit, qui permet les conditions d'un maintien de l'activité agricole laitière en montagne, *« donc »* son entretien : *« La fabrication de fromages à la ferme permet aux agriculteurs de mieux valoriser leur production de lait. (...) Déguster du fromage de Savoie fermier contribue donc bien à l'entretien de la montagne »*⁵⁵.

« L'entretien de la montagne » apparaît de ce point de vue, aux yeux de la société globale, plus large que la production agricole, voire, pour certains, peut-être même plus « noble » que

⁵¹ C'est cette même commune qui a fait l'objet d'une vaste enquête ethnogéographique dont Mariel Jean-Brunhes Delamarre a tiré son livre, déjà cité, « Le berger dans la France des villages » (voir au chapitre précédent le paragraphe 1.1.1)

⁵² <http://www.saintveran.com/Activites-a-Saint-Veran-en-automne>

⁵³ Conseil de développement du Pays Basque –Euskal Herriko, Garapen Kontseilua, « Concilier l'agropastoralisme, la forêt et les activités de loisirs dans la montagne basque », Rapport adopté par le Conseil de direction du 15 décembre 2003, (en ligne) <http://www.pyrenees-pireneus.com/Pastoralisme-foret-loisirs-Basque.pdf>

⁵⁴ <http://www.pyrenees-pireneus.com/Pastoralisme-RoleMilieuNaturel.htm>, rubrique « Le rôle du pastoralisme sur le milieu naturel »

⁵⁵ <http://www.reblochon-paccard.fr/savoir-faire/pourquoi-choisir-un-fromage-fermier.html>

l'élevage. Cette dernière activité semble être davantage un outil (de gestion) qu'une finalité. Et ceci d'autant plus qu'une complicité de faits est désormais reconnue entre entretien de la ressource pastorale et « entretien » des écosystèmes (maintien de la biodiversité)... et du paysage. *Nous retiendrons que l'on a surtout affaire à des significations différentes, et que celles qui émergent dans l'emploi du mot fait par les éleveurs ne recoupent, semble-t-il, que partiellement d'autres emplois.*

1.1.2 De « l'entretien de la montagne » à « l'entretien du paysage »

La question de « l'entretien » est souvent associée, en matière d'élevage, à celle de « paysage ». Apparue il y a une vingtaine d'années, la notion « d'entretien du paysage » relève d'un ensemble d'actions visant à *entretenir* certaines configurations ou structures paysagères, définies comme représentatives d'un paysage, et à ce titre dignes d'être maintenues en (l')état ; dans tous les cas dignes d'être prises en charge par la gestion de l'agriculteur. Cet objectif de préservation du paysage est indissociable de la reconnaissance du caractère multifonctionnel de l'agriculture. Considéré ainsi, l'entretien s'apparente à une catégorie d'actions de l'intervention publique (Candau et Le Floch, 2002), sinon à une conception normative (Candau et al., 2007) dont le but premier concerne surtout le maintien – au sens de la conservation – d'un état physionomique des choses. Ce faisant, par l'entremise de la règle (norme d'action), du contrat et de la contribution publique, le risque a été pointé « d'aller dans le sens d'une autonomisation de l'apparence, d'un renforcement de l'indépendance du paysage vis-à-vis de l'ensemble des réalités physiques ou sociales qu'il devait refléter » (Briffaud, 2001). Par ailleurs, on a pu montrer que l'incitation à l'entretien du paysage était diversement acceptée et appropriée par la profession agricole. Les mesures agri-environnementales les plus facilement et massivement mises en œuvre correspondent à des pratiques déjà effectives dans les exploitations et qui ne bouleversaient pas les habitudes de travail en place (Candau et Deuffic, 2006). Jacqueline Candau et Philippe Deuffic (2004) relèvent la distinction opérée, par les agriculteurs qu'ils ont enquêtés, entre ce qui appartient à « l'entretien du paysage », fait « pour les touristes » suivant des actions et des mesures contractuelles de gestion définies en dehors d'eux (parfois même jugées contraires à l'objectif de production et de rentabilité), et ce qui appartient à « l'entretien de l'espace ». Cette notion, plus englobante, semble plus légitime à leurs yeux car relevant d'une nécessité technico-économique, comme si en fin de compte elle « allait de soi ». Elle est définie comme inhérente à leur activité, et on peut supposer qu'elle relève d'une culture du travail, où l'entretien de l'espace serait une manière de maintenir les conditions de possibilité de la production agricole. Mais qu'est-ce à dire, alors ? Que sous-entend le caractère englobant d'un « entretenir l'espace » ? Que recouvre-t-il et qu'associe-t-il comme dimension(s) de la pratique agricole ?

On fait ici l'hypothèse que « l'entre-tenir » des éleveurs pyrénéens correspond en priorité à cette seconde acception, – qu'il a un lien fondamental avec le travail, le faire, la pratique, envisagés à travers leur finalité productive. On fait également l'hypothèse que loin d'évacuer la dimension sensible et symbolique de la relation au territoire, cette vision de l'entretien en

constitue, pour les éleveurs, le foyer ; l'hypothèse aussi que le paysage lui-même participe de cette perception qualitative en tant qu'empreinte, témoin ou trace du travail de l'éleveur. Le parti ici adopté consiste ainsi à ne pas dissocier a priori *utilité fonctionnelle des pratiques pastorales et utilité symbolique*. Nous supposons par là que l'« *entretien de la montagne* » revêt ces deux dimensions ; que le bel aspect de la pâture, renvoie à un jugement de beauté en regard de son (beau) potentiel de production et qu'à travers ce dernier, par lui, les qualités visuelles du beau productif sont susceptibles d'appréciations esthétiques. Cette esthétique renvoie à celle de la production, telle que caractérisée par Florence Weber, qui la distingue de celle, largement codifiée, de l'esthétique de la contemplation. « L'esthétique de la production », écrit-elle, « désigne la perception de ceux qui s'intéressent aux conditions de production du monde sensible, c'est-à-dire qui ont à la fois les moyens de connaître son processus de production et un intérêt pour cette connaissance, et qui doivent leur jugement de goût à cette connaissance même » (Weber, 2009)⁵⁶.

Pour autant, s'il est à supposer que les agriculteurs observent d'abord les paysages de leur lieu de travail et de vie à travers ce filtre de « l'esthétique de la production », quelles sont les convergences avec les formes de regard – contemplatif, hédoniste – porté en ces mêmes lieux ? Pour le dire autrement, comment l'appréciation paysagère du touriste et du non-agriculteur, dominante dans la société, rencontre-t-elle et influe-t-elle sur la perception de l'agriculteur ? S'il y a influence, sinon même *emprunt* (Albert-Llorca et Tharéry, 2008), comment s'exprime-t-elle, du côté des éleveurs pyrénéens ? La question se pose d'autant plus que les populations agricoles de montagnes sont le plus souvent dépendantes de l'économie touristique. Et dans les Pyrénées qui plus est, le tourisme est ancien et s'est profondément renouvelé depuis les années 1970 avec les pratiques de masse, hivernales d'abord, estivales ensuite (Despin, 2003). Ainsi que le montre cet auteur, la notion de « ressource paysagère », qui est aussi une ressource patrimoniale, est ici importante. Dans quelle mesure ces deux paysages, de l'éleveur et du touriste, se rencontrent-ils autour de cette notion de ressource paysagère et de la nécessité ressentie de son entretien ?

La notion « d'entretien de la montagne » semble ainsi une sorte de conception globalisante – et à ce titre on pourrait parler de « paradigme », d'un paradigme paysan – à travers laquelle les éleveurs lient ensemble, sans distinctions, ou hiérarchie apparente, différentes dimensions de leurs pratiques : la dimension productive, certes, mais aussi la dimension sociale, la dimension patrimoniale ou encore la dimension paysagère et parfois environnementale.

Elle met en cohérence ce qui ne semble pas séparé, ni même séparable d'une signification multiple. Elle aide à construire la cohérence d'un rapport complexe à la montagne et à soi-même, d'une pratique d'élevage et d'une identité à multiples facettes, construites l'une et

⁵⁶ Et cette auteure de préciser : « L'esthétique de la contemplation désigne la perception de ceux qui peuvent et qui souhaitent, au contraire, s'abstraire de toute information sur la production du monde sensible et qui doivent leur plaisir esthétique à leur position d'extériorité absolue par rapport à ces producteurs, à leur méconnaissance des processus de production ».

l'autre par agrégation, réajustements et adaptations. L'hypothèse serait donc que « l'entretien » est une notion-creuset, qui lie pratiques et paysage, mais aussi pratiques et construction identitaire dans un contexte de mutation profonde du sens même du métier d'éleveur et de « l'habiter » en montagne. « L'entretien de la montagne » des éleveurs semble contenir différentes dimensions qui qualifient la pratique pastorale et ses espaces, le vivre-ensemble et le partage de l'espace, et le rapport aux changements, aux évolutions sociales et paysagères des territoires.

En d'autres termes, on peut poser l'hypothèse que se cache derrière le paradigme paysan de « l'entretien » – qui ne saurait être réduit à une pure représentation – la réalité d'un « entre-tenir », c'est-à-dire d'un « tenir ensemble » qui recouvre à la fois une dimension sociale et une dimension spatiale, ainsi qu'un « tenir au milieu », qui recouvre une dimension temporelle. Ce sont ces trois dimensions que nous allons maintenant détailler comme suit :

- 1) la dimension spatiale du « faire tenir ensemble » et maintenir l'emprise pastorale
- 2) la dimension sociale du « tenir ensemble »
- 3) la dimension temporelle du « tenir entre deux états »

1.2 « L'entre-tenir », une dimension spatiale du faire tenir ensemble et maintenir l'emprise pastorale

1.2.1 « Entre-tenir » pour produire

Paré d'un objectif de production – animale et fourragère – « entre-tenir » devrait donc d'abord s'entendre au sens de l'activation permanente (ou de la ré-activation) du potentiel productif des espaces pastoraux. L'enjeu concerne la gestion de l'herbe, de sa croissance et de son prélèvement en vue de son renouvellement. Replacé dans un contexte montagnard, de pente, d'exposition et de gradient saisonnier de la pousse végétative, ce principe appelle la mise en œuvre de logiques de gestion dans l'espace et dans le temps, et la mise en œuvre de pratiques spécifiques de conduites du couvert herbeux (déprimage, pâturage, fauche, etc.). Un des objets de cette recherche est ainsi de connaître les façons d'entretenir. On aura l'occasion d'insister ici sur ce caractère pluriel et varié des modes d'action et de gestion du couvert herbeux, que ce soit à l'échelle d'une vallée pastorale, mais bien davantage encore au sein d'un même terroir. Cela revient à postuler qu'il n'existe pas un fonctionnement pastoral type dans les Pyrénées, mais une diversité de formes d'élevage et d'utilisation des terrains, et que les raisons sont multiples et relèvent autant de décisions individuelles que collectives. L'effondrement de la cohésion sociale de la société paysanne d'après-guerre aurait en effet conduit les éleveurs à adopter individuellement une grande variété de réponses personnelles, chacun poursuivant « son » travail d'éleveur en lien avec une

trajectoire personnelle. *Les paysages pastoraux sous leurs divers aspects physiologiques seraient ainsi le reflet de cette pluralité de façons de produire et de justifier son activité.*

« En effet, au cours de ces dernières décennies, les exploitants cohabitant à l'intérieur de mêmes territoires, petits ou grands, ont adopté des itinéraires individualisés aboutissant à des combinaisons d'activités les plus diverses. Leurs situations locales, leurs pratiques techniques comme leurs comportements, voire leurs références éthiques et même leurs modes de vie se sont différenciés.(...) Les liens entre pratiques agricoles et paysages se sont compliqués. Ils sont moins lisibles qu'au temps où tous les agriculteurs se ressemblaient davantage, alors même qu'on a besoin d'une plus grande intelligence des évolutions paysagiques » (Brossier et al., 2008) *Ainsi chercherons-nous à connaître auprès des éleveurs comment s'opère, individuellement et collectivement, ce maintien d'un état productif des emprises pastorales. L'espace (les répartitions spatiales), le temps (temporalité pastorale et évolution) et le paysage seront les entrées et les outils de cette saisie contextualisée des opérations pastorales de ménage des champs.*

En la matière, la démarche géoagronomique couplée à celle du paysage a montré la richesse qu'apporte le franchissement des échelles, le passage de l'échelle de l'exploitation à celle du « terroir⁵⁷ » (ou d'une portion caractéristique) (INRA-ENSSAA, 1995) (Defontaine, 1986). L'entrée reste, d'un côté, celle de l'exploitation agricole en tant qu'unité élémentaire de fonctionnement, avec un interlocuteur unique également (chef d'exploitation, ou « porte-parole » d'un GAEC), le choix méthodologique privilégiant l'entretien individuel. Mais l'entrée par le paysage de l'autre côté permet aussi de saisir, dans la spatialité du terroir et à travers les formes observables, les répartitions/confrontations des surfaces pastorales (prairies, prés, parcours), les modes d'utilisation de l'espace dans le temps annuel et saisonnier. Elle permet d'observer enfin, dans le versant, le paysage créé par la contiguïté des différents élevages, suivant la gestion de leur assiette spatiale et en rapport avec leur trajectoire d'évolution (élevage d'un jeune agriculteur, d'un pluri-actif, d'un retraité...).

Nous chercherons, en définitive, à dégager l'ensemble des actes et des pratiques qui témoignent, du point de vue des éleveurs, d'un « entre-tenir » la ressource. L'accent sera mis sur les pratiques mais aussi sur leur traduction paysagère, et leur relation au regard et aux discours. Il s'agira de cerner les modalités pratiques et les valeurs attachées à un « entre-tenir » pastoral, dont le principe est d'agir sur les processus qui renouvellent la ressource, et sans préjuger de ce que recouvre précisément la notion de « ressource » chez les éleveurs.

1.2.2 Produire pour « entre-tenir ». L'entretien comme fin

Si « l'entre-tenir » des éleveurs répond à une nécessité productive – un travail de pilotage en vue de soutenir la production – l'inverse demande à être questionné. À savoir, comment la production en elle-même, par le travail et les pratiques qui la sous-tendent, produit un entretien, permet « d'entre-tenir ». *Est ici interrogée la dimension visuelle du travail qui semble*

⁵⁷ Sur l'utilisation faite de cette notion dans la démarche géoagronomique, et que nous reprenons dans cette présente recherche, voir le paragraphe 2.2.2.

elle-même dépendante du maintien du potentiel productif.

L'entretien s'entend dans un sens physiologique de maintien d'un certain état des apparences. Ce serait comme chercher dans les prés, en tout anthropocentrisme, à « faire bonne figure ». Derrière ce qui semble un impératif visuel se cache bien plus qu'un effet de paraître ou de façade. Toute une culture du métier semble s'exprimer. Une culture qui n'est pas exempte d'une certaine représentation du *travail bien fait*, du bel ouvrage, mais une culture qui tire aussi, et surtout, son existence de sa raison productive.

Il a été fait allusion précédemment à des travaux ayant questionné la notion contemporaine « d'entretien du paysage ». Ceux-ci ont notamment tenté d'évaluer l'appropriation du concept de paysage par les agriculteurs et d'évaluer l'acceptation des mesures contractuelles ressortissant des aides agri-environnementales « paysagères » (Laurent, 1994), (Dobremez et al., 2010). *Nous nous détacherons de ces approches pour préférer aborder plus largement ce qui relève d'une dimension qualitative à l'œuvre dans le travail, les gestes et le regard des éleveurs – ce que Florence Weber, déjà citée, propose de nommer une esthétique de la production.* Cette expression de la qualité de la production, qui n'est pas dénuée de sensibilité au résultat visible du travail, s'inscrit effectivement dans les paysages, mais sans que ce caractère paysager soit spécifiquement et uniquement recherché. Elle est davantage destinée à faire sens, pour et auprès des éleveurs qui savent décrypter sa signification, par le partage d'un code commun de lecture des résultats du travail dans les paysages.

Si c'est par l'entrée du paysage qu'elle sera ici abordée, les contours de cette dimension qualitative de la production agricole seront plutôt à rechercher dans les rapports de la production à l'espace perçu, dans les rapports des éleveurs à l'espace des terroirs, dans la production consciente des formes visibles de la production agricole (Deffontaines, 1994b, 2007). Elle sera, pour tout dire, reliée à une géographie de l'élevage, mieux à une géographie de la qualité paysagère de l'espace pastoral. Cette géographie de la qualité relève d'une perception richement nuancée, c'est-à-dire de la perception de celui qui observe le lieu de sa pratique et le lieu de la pratique des autres. Nous avons pu montrer précédemment à ce propos que le regard des éleveurs laisse supposer un coefficient de différenciation de la qualité des lieux, bien supérieur à celui qu'on peut trouver dans un regard extérieur.

Une autre forme d'entretien, relative au patrimoine familial, ne peut se passer de la production. En effet, hériter de terrains pastoraux, c'est être détenteur d'une richesse qui s'évalue essentiellement à son potentiel de production. Pour en maintenir et pour renouveler cette richesse, il faut produire et reproduire ce patrimoine. Ainsi témoigne cet éleveur corrézien : « Je me sens légataire d'un patrimoine : j'entretiens les espaces naturels, les points d'eau, les haies, les terres. Certes le système de primes nous y oblige. Mais c'est notre environnement et notre outil de travail que nous protégeons pour les générations à venir. » (Graal et Lebaube, 2002).

1.2.3 Faire tenir ensemble les espaces de la pratique

« L'entre-tenir » se comprendrait comme une façon de piloter les processus naturels suivant un art « du faire-faire ou du faire-avec » (Larrère, 2002). Mais sans doute aussi comme une manière de faire tenir ensemble les espaces pastoraux.

Les pratiques pastorales en montagne sont traditionnellement fondées sur un modèle d'utilisation saisonnière et étagé des ressources. Dans les Pyrénées – nous aurons l'occasion d'y revenir – on distingue le fond de vallée et le monde des villages généralement voués aux cultures et à la production des fourrages, les quartiers pastoraux de granges d'utilisation intersaisonnière, et le domaine estival des hauts herbages. Tout l'enjeu des pratiques pastorales est de miser sur ces répartitions dans l'espace et dans le temps pour favoriser une utilisation optimale des ressources. Ce sont ces pratiques, notamment basées sur les déplacements des hommes et des troupeaux, qui mettent en relation le haut et le bas de la montagne ; ce sont elles qui cousent le proche (les terroirs) et les lointains (les hautes estives) et qui donnent corps au territoire, toujours fortement identitaire, de la vallée. Ces pratiques, parviennent-elles partout à réaliser cette « couture » des espaces ?

Les changements de système d'élevage et des structures sociales des élevages engagés notamment depuis l'après-guerre ont conduit à redéfinir les rythmes d'utilisation pastoral (Balent and Barrué-Pastor, 1986; Barrué-Pastor, 2000). *Nous questionnerons, dans ce contexte, les changements opérés tant au niveau de l'espace-temps des pratiques agricoles que sur ce que cela suppose du rapport des éleveurs à la montagne. Comment se représentent-ils les espaces pastoraux et plus largement les espaces de la montagne, le rapport haut/bas (l'ici en bas et le là-bas en haut) ? Comment se construit ou se reconstruit le sentiment d'appartenance à une vallée, à la fois espace des ressources et espace social identitaire ?*

1.3 « L'entre-tenir », une dimension sociale du tenir ensemble

1.3.1 Tenir ensemble, mais aussi tenir entre soi

L'ensemble en question donne la mesure d'un collectif en cause, d'une société d'éleveurs bien davantage qu'un individu, seul, isolé dans ses herbages. En effet, cette question du tenir ensemble renvoie aux différentes structures sociales et institutionnelles qui forment « l'encadrement » social de l'agriculture. Nous nous intéresserons aux formes d'organisation collective de gestion de la ressource, aux formes de partage du foncier, aux ententes, et aux relations entre agriculteurs et voisins. Entre héritage d'organisations paysannes et innovation sociale en ce domaine, quel est le poids structures sociales dans la gestion et l'évolution des paysages ? De la même manière, il s'agit d'interroger la relation famille/exploitation, dont on peut penser, par hypothèse, qu'elle joue un rôle fondamental (pluri-activité, inscription de la logique dans le temps long) dans le maintien des pratiques.

Le point de départ de la démarche – mais nous y reviendrons plus loin – s'opère dans la rencontre de l'éleveur considéré en tant qu'individu ; et c'est dans la spécificité des cas individuel qu'il faut aller chercher la trace des différents paramètres d'ordre social qui déterminent les destins d'éleveurs. Quels éleveurs retenir ? Fallait-il partir de groupes constitués ?

Divers groupes au sens socio-typologique se présentent à nous, avec l'avantage d'être clairement identifiables, permettant ainsi de naviguer dès le départ en terrain balisé par des catégories reconnues, reconnaissables :

- L'ensemble des éleveurs ovin et bovin. Ils dominent numériquement le paysage de l'élevage, ils représentent ceux par qui est largement identifiée l'activité pastorale pyrénéenne contemporaine. Devais-je passer dans l'ombre les éleveurs de chèvres et de chevaux ? Cette minorité passe quasi inaperçue dans les comptages statistiques, mais acquiert, par contraste, une certaine visibilité dans les paysages : silhouette d'isard de la chèvre alpine chamoisée, « ruban de mariée » électrifié des clôtures à chevaux.
- Le groupe des éleveurs professionnels (toutes races confondues). En détenant les plus importantes troupes animales et surfaces en herbe exploitées, ces professionnels de l'agriculture assurent l'essentiel de la production et de la gestion pastorale. Mais que faire de ceux qui, officiellement retraités, restent, avec quelques brebis et deux ou trois hectares, fidèles à l'activité d'élevage ? Cette « bricole » en à-côté ne se mesure pas en termes marchands. Elle alimente l'économie domestique du don et de l'échange, assurant par là un « indéniable profit symbolique » (Weber, 2009). L'existence sociale serait sans doute le premier de ces profits. Le maintien d'un « devant de porte » entretenu, synonyme d'estime de soi et de respectabilité, un autre. Non négligeables, ces faits participent d'un jardinage assurant un aspect soigné au paysage jusque dans ses moindres recoins.
- Les groupements de producteurs. La haute vallée du Gave de Pau se prêterait le mieux à cette entrée avec l'existence de l'Association interprofessionnelle du mouton Barèges-Gavarnie qui entoure l'AOC ovine du même nom, ou de la SARL des Moutonniers du pays Toy, bien qu'en Oueil-Larboust un noyau d'éleveurs se regroupe pour l'abatage et la commercialisation de ses bovins. L'inégale ampleur de ces collectifs d'intérêt économique (et identitaire), au sein des vallées (entre les races animales) et entre les vallées rend l'analyse comparative peu opérante.

Le parti finalement retenu considère le groupe d'éleveurs dans son sens le plus large, sans effet d'appartenance particulière, sinon celui de partager une même vie à élever des herbivores domestiques. « Ne plus partir de groupes constitués, mais des modes de vie » (Sansot, 1991). Ce parti pris anthropologique dû à Pierre Sansot sera le nôtre, en le croisant à celui, géographique, de s'attacher préférentiellement aux éleveurs - sans distinction - présents au sein d'entités paysagères où l'analyse est approfondie.

Enfin, et c'est là un autre parti pris, le choix des personnes rencontrées a été fait à de *partir*

des espaces et des paysages, et non de catégories d'éleveurs. Même si celles-ci se distinguent sur tous les terrains, il s'agit bien d'interroger les relations a priori dialectiques qui unissent ces différentes manières de pratiquer l'élevage aux spécificités du paysage et de l'espace local. Procéder ainsi donne tout son sens à la comparaison.

La lecture sociale de cet entre-soi de l'élevage dans l'espace cherche à mettre à jour les agrégations, liens et ignorances réciproques des relations sociales des éleveurs entre eux. L'espace est particulièrement en jeu. C'est l'espace de la ressource qui cristallise, pour son accès, tensions, tentatives de mainmise et négociations de son faire-valoir avec la société locale qui est en possession d'une partie du foncier. *L'accent sera porté aux effets paysagers des ententes, conciliations et individualités, comme à ceux des formes des regroupements sociaux et paysagers avec les géométries qu'ils dessinent.*

1.3.2 Tenir entre soi : expression d'un sentiment d'appartenance et d'identité

Vouloir entre-tenir le pays serait chercher à maintenir un « territoire du nous » (Weber, 1998), manifestation d'un être ici/être d'ici (Sencébé, 2004), synonyme d'attachement de l'éleveur « emplysé » à son pays.

Quel rôle joue le paysage dans ces processus ? On peut se demander si les paysages, pour les agriculteurs, ne seraient pas au centre des regards, c'est-à-dire un point de convergence se devant de refléter les valeurs du travail du groupe social, ses idéaux et ambitions territoriales. « L'identité en tant que sentiment vécu », exprime en effet Guy Di Méo, « s'avère toujours très sensible à toutes les formes de mise en scène spatiale qui relèguent un groupe à un espace donné » (Di Méo, 2002). *Nous nous demanderons alors si certaines attentions particulières visant à soigner la qualité visuelle des prairies, si certaines pratiques spécifiques de gestion de l'espace ne doivent pas leur existence, en dépassant la stricte nécessité de la production, à ce cadre de référence lié à l'identité pastorale d'un territoire à soi et d'un territoire du nous.*

Cela situe, pour une part, l'approche du paysage dans cette thèse : le paysage est considéré comme une valeur au centre du jeu social et du jeu de construction identitaire dont les pratiques d'élevage sont inséparables. Il l'est d'autant plus que l'attente paysagère portée par la société globale est forte et ancienne en montagne. Le paysage apparaît-il pour autant dans le discours des éleveurs comme une pure injonction extérieure ? Est-ce l'exclusion de cette valeur ou de cette façon de se tourner vers l'espace qui est support d'identité, ou celle-ci se construit-elle en connivence avec une approche spectatorielle de la montagne ? On peut aussi interroger l'existence d'un « paysage de l'éleveur », d'une façon de voir et de dire, d'apprécier et de représenter, qui serait revendiquée comme propre.

Mais dans la thèse, le paysage est aussi envisagé sous un autre angle : en tant que structure matérielle portant l'empreinte des pratiques pastorales et de leur mutation, c'est-à-dire aussi

du système socio-culturel dans lequel s'inscrit l'élevage. Ainsi s'établit le lien entre deux constructions paysagères, symbolique et matérielle.

En cela, l'hypothèse formulée consiste à penser que les activités d'élevage dans les Pyrénées relèvent d'une production agricole marchande mais participent également d'une production culturelle au sens large, celle d'un groupe (culturel) investi dans un territoire (territorialisation) auquel des valeurs et des significations sont attribuées (paysage). Le paysage a-t-il chez les éleveurs le statut d'un bien produit ? Dans quelle mesure, dans ce cas, l'éleveur intègre-t-il l'idée de participer à la production d'un « bien commun » ? Mais alors d'un bien commun à qui ?

1.4 « L'entre-tenir », une dimension temporelle du tenir entre deux états

Les paysages pastoraux pyrénéens sont à la fois l'expression des paysages passés, héritage du fonctionnement agro-sylvo-pastoral des vallées paysannes peuplées, à la fois porteurs d'une configuration paysagère nouvelle, dont la trame se dessine depuis les années 1970. Contemporaine de l'exode rural, cette configuration paysagère résulte pour l'essentiel d'un ajustement de l'usage du territoire et des ressources, par suite de la spécialisation pastorale liée à l'élevage allaitant, de la mécanisation et de l'adaptation des pratiques agricoles, et du développement des pratiques touristiques (hivernales et estivales) en montagne. Abandon des parcelles non mécanisables, concentration de la fauche sur les anciennes terres cultivées, délaissement des secteurs trop pentus ou éloignés, c'est dans cet ajustement qui relève de la renégociation du rapport de la société locale à son territoire, que trouvent leur origine les dynamiques paysagères constatées. Dès lors, les paysages manifestent une situation d'entre-deux, entre abandon et vitalité, entre déprises et emprises pastorales. Entre ces deux états, l'incertitude règne. Celle-ci tend à nourrir des perceptions négatives soulignant la perte des surfaces pastorales, la fermeture des paysages et l'étiollement de la communauté des éleveurs qui en serait la cause première. Mais cette incertitude ne favoriserait-elle pas des actions volontaristes de prise en charge de la gestion de l'espace, permettant d'assurer un entretien à minima ?

Nous nous intéresserons à ces actions relevant d'une prise en charge volontaire de la gestion de l'espace à des fins de limitation de la progression de la friche, à des fins de maintenir herbeuse la surface du parcours même sous-utilisé, à des fins de contenir les lisières et les limites parcellaires.

Notre hypothèse est que les dynamiques végétales de reconquête et la transformation des paysages seraient moins actives que ce que les discours d'éleveurs laissent penser. S'il ne fait pas de doute que les paysages pastoraux ont connu, un temps, des dynamiques très fortes, le phénomène reste à questionner dans sa réalité présente, comme dans sa répartition effective. À l'échelle d'une vallée se dessine une géographie des paysages pastoraux

présentant différents faciès, allant de l'emboisement ponctuel au ré-investissement pastoral. Le discours pessimiste sur l'enfrichement n'est évidemment pas réductible à un constat objectif. Il exprime peut-être d'abord une angoisse face à la « déprise sociale » et l'affaiblissement des communautés paysannes.

2 S'intéresser à l'entretenu des paysages. De la déprise aux emprises pastorales, renverser le regard

Que l'activité agricole diminue son emprise, baisse en intensité ou cesse totalement, et la réponse des milieux se fait sans attendre : les paysages manifestent des signes d'un travail qui n'est plus fait, ou plus de la même manière. Ce pré laissé intact sans prélèvement par la fauche ou par le pâturage, laissera apparaître, dès la première saison, une surface plus rugueuse. Au printemps suivant, l'intensité de son vert se verra atténuée par le feutrage en place des chaumes desséchés. Ses limites, comme les traces de son passé cultural, perdent en netteté avant de s'estomper. L'aspect abandonné s'ensuit de peu avec l'installation de plantes opportunistes alors associées à la friche. Que ce pré avec d'autres à proximité laissent paraître ces signes d'abandon ou de sous-utilisation et l'on conclura vite à la déprise... Le terme, souvent associé à l'expression « fermeture des paysages », a fait florès ces dernières années. Sans doute est-ce une constante anthropologique de voir en premier lieu le travail qui ne se fait plus ou moins, plutôt que celui réellement effectué ; d'observer dans les paysages l'évolution, la progression des lisières plutôt que la trame ouverte de la « clairière » ; en somme de s'attacher au « plein » de la forêt en extension plutôt qu'au « creux » de l'herbage maintenu. La recherche dans le domaine pastoral a été dominée ces trente dernières années, en France, par cette pensée paradigmatique de la perte, de l'évolution régressive des paysages. Sur fond de déploration, géographie, agronomie et écologie se sont données pour objectif d'apporter un éclairage sur l'avenir des paysages pastoraux en focalisant sur les effets de la déprise dans les territoires de montagnes.

La position de recherche ici établie propose une inversion de la perspective, en s'intéressant aux emprises, à ce qui est tenu, « entre-tenu ». Pour éclairer et justifier cette posture, il s'agit de prendre la mesure des ambitions qui nourrissent les travaux entourant la « déprise ». Seront développées ensuite les perspectives ouvertes par ce basculement de l'attention vers le *maintenu*, et le sens de *l'entretenu* des paysages.

2.1 Quand l'agriculture recule, le “paysage diminue” : de déprises en surprises

En prétendant s'intéresser à l'élevage en montagne pyrénéenne, il n'est pas rare de s'entendre dire en ces vallées, au comptoir du café ou auprès d'éleveurs : *‘‘Ici, c'est la forêt qui gagne !’’* (OL_A_005) ; *‘‘Les arbres grandissent et les branches finissent par se donner la main’’* (CP_A_002). L'activité d'élevage est automatiquement associée à la forêt, la progression de cette dernière étant vécue comme le symptôme de l'abandon et du déclin de la première. Une gravité accompagne ces propos. Quand l'agriculture recule, affirme cet éleveur de Sainte-Marie-de-Campan (CP_A_002), *‘‘le paysage diminue’’*. Tel un organisme diminué quand les forces le quittent, le paysage est lu à travers le filtre de la perte.

Ainsi que l'ont montré les auteurs d'une « petite chronique » de la notion de « fermeture du paysage », cette expression désigne à la fois le phénomène d'extension spatiale d'une végétation ligneuse postculturale, à la fois le ressenti (oppression, enfermement...) des populations vivant la rétraction des surfaces agricoles au profit d'une enforestation. Vraisemblablement apparue dans le courant des années 1970 estiment ces auteurs, la notion est aussi « en elle-même le produit d'une construction sociale » (Le Floch et al., 2005). En témoigne notamment l'inflation de son utilisation en tant qu'élément de vocabulaire, bien au-delà des sphères de la recherche et de l'aménagement. « De force d'interpellation, elle devient norme d'appréciation de certaines évolutions des espaces ruraux », et va contribuer à nourrir, en aval, le paradigme du maintien de paysages ouverts. La recherche dans le domaine du pastoralisme et des paysages en montagne pyrénéenne s'est largement emparée de la déprise agricole et paysagère comme objet central.

2.1.1 30 ans de recherches pastorales au cœur des phénomènes d'abandon dans les Pyrénées

Les « paysages de la dégradation » (pastorale) versus *la dégradation des paysages* s'inscrit dans une véritable rhétorique séculaire des discours entourant la montagne pyrénéenne. Apparu durant le XIX^e siècle, ce thème – pour ne pas dire ce mythe au sens de Roland Barthes⁵⁸ - connaît une histoire faite de rebonds et de retournements. Les travaux en histoire de l'environnement, notamment conduits par Jean-Paul Métaillé pour le massif pyrénéen, l'ont particulièrement retracée ; il ne paraît pas nécessaire d'y revenir sauf pour souligner comment ce même terme finit, au fil des 150 ans écoulés, par désigner la chose et son contraire. En effet, bien avant de désigner les symptômes contemporains de la déprise pastorale et de l'enfrichement, cette dégradation signifiait d'abord celle causée par « l'incurie pastorale » des paysans porteurs de pratiques archaïques. Il s'agissait du point de vue des forestiers alors principaux propagandistes d'une vision de la montagne « surpâturée »

⁵⁸ Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris: Seuil, (Points), 233 p.

et en cela « dévastée » (Métaillié, 1988), (Métaillié, 2006)⁵⁹. Un siècle et demi plus tard la dégradation est devenue synonyme d'abandon ; autre « symptôme » agricole, la déprise des élevages engendrant la fermeture des paysages.

L'importance des phénomènes en cause, avec des dynamiques de reconquête très actives et particulièrement visibles dans les paysages, ainsi que l'émergence, parallèlement, des préoccupations environnementales et paysagères vont concentrer les recherches, dès la fin des années 1970, sur les processus de la déprise pastorale. On cherchera globalement à « évaluer les causes et les vitesses d'évolution » de l'enfrichement (Balent and Barrué-Pastor, 1986)⁶⁰ ; à évaluer la durabilité des paysages (écosystèmes) en référence à un modèle agro-pastoral jugé optimal pour la mise en valeur des milieux (Di Pietro, 1996) ; ou encore à comprendre « comment les systèmes d'élevage et leurs transformations depuis 1950 ont contribué à l'abandon de terres agricoles en montagne » (Mottet, 2005).

Les mécanismes de la déprise pastorale et de ses conséquences sur les paysages semblent désormais globalement connus. De plus, les travaux sur la longue durée historique conduits durant cette même période, permettent de mesurer avec quelle célérité les mutations contemporaines se sont produites. Un basculement en moins d'un siècle aura transformé un modèle agro-sylvo-pastoral d'exploitation totale de la montagne en un modèle herbagé recentré, localisé et spécialisé, quand le passé des paysages témoigne de transformations graduellement opérées, en faisant parfois coexister des modes différents de mise en valeur des ressources, au long d'une rumeur multiséculaire (Galop, 1998; Galop et Métaillié, 2008) (Rendu, 2003) (Davasse, 2006).

Sur la base de cette lecture diagonale, une question se pose. Cette focalisation des « approches pastoralistes » sur les forces centripètes qui tendent à refermer les paysages et à réduire l'utilisation des ressources pastorales n'ont-elles pas fait perdre de vue les fonctionnements pastoraux en place qui maintiennent sur la colonisation végétale une force centrifuge ? N'ont-elles pas oblitéré les effets de relances pastorales ainsi que le suggère Corinne Eychenne (2006) ? Cette perception des paysages par la négative n'a t-elle pas eu pour effet de masquer des phénomènes d'adaptation des activités d'élevage et d'investissement des éleveurs pour maintenir l'espace pastoral ouvert et productif ?

L'histoire d'un vallon des Vosges du Sud, observé à trente ans d'intervalle est sur ce point éclairante.

⁵⁹ Voir aussi : Barrué-Pastor M., Métaillié J.-P. (dir.), 1993, *La "Vallée aux catastrophes", Déterminants physiques et représentations sociales des risques naturels en vallée de Barèges (Canton de Luz, Hautes-Pyrénées)*, Toulouse: CIMA-URA 366 CNRS, Université Toulouse-le-Mirail, (Rapport de recherche pour le Ministère de l'Environnement), 198 p.

⁶⁰ Dans le cadre plus global du programme pluridisciplinaire « Elevage pyrénéen » financé par la DGRST qui regroupait les équipes INRA, CNRS et ENSA.

2.1.2 La surprise de l'Envers de Thiéfosse. L'histoire d'un vallon à trente ans d'intervalle

Revenu trente ans plus tard sur son terrain d'étude des Vosges du Sud, un groupe d'agronomes et d'économistes de l'INRA, auteur du devenu célèbre « Pays, paysans, paysages » (INRA-ENSSAA, 1995) constate, non sans *surprise*⁶¹, que le scénario imaginé d'abandon agricole et d'enfrichement de certains terroirs, non seulement ne s'est pas réalisé, mais qu'au contraire, les « paysages sont restés attrayant grâce aux maintien d'une agriculture qui s'est révélée résiliente » (Brossier et al., 2008). L'histoire du vallon de Thiéfosse est sans doute illustratrice de cet état de fait.

Ce vallon étroit se terminant en cul-de-sac et correspondant à un terroir d'exposition « envers » (ubac) est alors décrit au milieu des années 1970 comme un « paysage [qui] donne une impression générale d'abandon du territoire », avec ses « quelques 300 hectares, en friche pour la plupart, sans avenir économique imaginable ». Les prairies les mieux soignées, celles du fameux « peigné vosgien », sont liées, dans la proximité des fermes, à des pratiques manuelles sursitaires (fauche à la faux, drainage/arrosage par rigoles) pour l'exploitation du potentiel herbagé des bas-fonds humides dans un modèle d'affouragement en vert de vaches laitières à l'attache. Les parcelles plus à distance sont destinées à la récolte mécanisée du foin pour les plus accessibles, sinon clôturées pour le pâturage bovin ou ovin. Ces pratiques, cependant, concernent 40 ha, soit approximativement la moitié des terres qui ont été exploitées. À cette constatation, se joint celle de l'introduction de la mécanisation qui risque de contraindre lourdement l'usage à venir des prairies humides. Et enfin, la dynamique d'enfrichement présente sur le haut du versant, crée une mosaïque de petites pâtures entourées de bois...

Trente ans plus tard, constatent les agronomes, le paysage n'est certes plus le même, mais demeure entretenu. Le peigné vosgien a fait place à des pâtures et des prés de fauche, mais « les prairies ont été maintenues et même agrandies, et un éleveur y réside. » Il revient à une exploitation équestre pratiquant l'agritourisme et mobilisant des ressources fourragères à distance d'avoir « déjoué[e] le pronostic sur l'envers de Thiéfosse. »

Si la durabilité d'une telle initiative reste en suspens en l'absence de garantie foncière sur le long terme, tempèrent nos observateurs, la trajectoire pastorale réellement accomplie dans l'intervalle des trois décennies démontre l'enjeu de porter intérêt, tant que la situation agricole et territoriale le permet, aux possibilités du maintien agricole *devant*, et sans doute en priorité à l'évaluation des éventualités de l'abandon agricole. Le scénario de l'Envers de Thiéfosse montre en effet les capacités de reprise de terres, d'inventivité de projets agricoles, en somme de réponses, sinon de réactivités, de la société locale à ce qu'elle vit comme une « crise » de gestion des paysages. Les paysages justement jouent et ont pris un rôle que l'analyse agronomique d'alors ne pouvait prévoir - participant elle-même, en quelque sorte, d'une forme de reconnaissance de la qualité paysagère produite par les pratiques agricoles. « Plus qu'autrefois, expriment encore ces mêmes auteurs en 2008, on a vraiment l'impression

⁶¹ Je reprends leur terme.

que la qualité des paysages est un élément dans l'identité du « pays » et que l'attachement des résidents à ce pays s'est encore renforcé ».

2.2 Inversion. Questionner « l'emprise » des activités d'élevage ; comment les éleveurs « tiennent » les paysages ?

La question posée par l'enfrichement et la fermeture des paysages consiste à voir en ce phénomène la progression de la friche et des boisements, comme un plein qui gagne l'espace pastoral. Celui-ci apparaît alors en creux, tel un espace ouvert lacunaire et discontinu, qui aurait vocation à se combler.

Il s'agit ici d'inverser la perspective pour s'intéresser à ce *qui demeure sous emprise agricole* face à ce qui est dépris – à ce qui est entretenu par rapport au délaissé. Cette inversion, qui n'est pas sans lien avec le procédé de développement photographique, s'entend comme l'obtention d'un film positif à partir du film négatif. Ce qui pouvait apparaître en creux, en négatif de la forêt devient ici un espace en positif, c'est-à-dire plein ; plein du bruissement continu des activités humaines à sa surface, plein des valeurs et des regards portés à et sur lui. Le changement d'orientation du regard investit le paysage des emprises pastorales à l'échelle des terroirs de vallée. Le questionnement scientifique tente lui de mettre à jour les logiques et les modes de gestion des surfaces entretenues. Le sens des pratiques des éleveurs est recherché. Le mot, pris dans sa double dimension, convoque le sens en tant que *direction*, *orientation* des pratiques d'élevage, tout comme le sens en tant que *signification*, pour l'éleveur, des valeurs subjectives qu'il introduit par et dans son travail sur l'espace.

2.2.1 Quelles emprises pastorales ?

L'intérêt porté aux emprises pastorales constitue autant l'angle d'attaque par lequel cette thèse s'empare de la relation paysage/pastoralisme, autant le cœur de la réflexion qui, l'ordonnant, fait converger différentes entrées d'analyse et d'explication.

Par emprises pastorales, on entend les espaces aujourd'hui concernés par les activités d'élevage. L'action des hommes se conjuguent sur ces espaces à l'action animale qui, par prélèvements – fauche, pâturage - et restitutions – épandage des fumiers et déjections naturelles -, assurent le renouvellement de la ressource en herbe. Si le caractère herbeux pourrait définir dans sa généralité le paysage des emprises pastorales, il ne paraît pas suffisant comme élément de caractérisation. Interviennent aussi, et sont pris en compte dans ma démarche, un ensemble d'objets du paysage indissociables du fonctionnement pastoral. Objets construits, comme les dispositifs relevant de l'accès (chemin, piste, entrée de parcelle), de la contention des animaux (clôture, parc de tri), de l'abri (étable/bergerie, grange), de l'alimentation (abreuvoir, râtelier) ou encore d'un héritage culturel (mur d'épierrement, rigole

d'arrosage). Entrent en compte parallèlement dans les paysages des emprises pastorales ces objets hybrides de nature façonnée tels les arbres d'ombrage, les haies bocagères, et plus largement la végétation arbustive et ligneuse « spontanée » dûment contrôlée sinon, à défaut, tolérée. Les emprises pastorales sont définies à la fois par des critères d'appréciations physiologiques, par les structures qui les composent, et par les pratiques et les regards mêlés dont elles sont support. Cette définition renvoie à une approche du paysage qui ne dissocie pas les formes observables des causes, multiples, qui en sont à l'origine. « Derrière les formes du paysage, il y a la vie » clame le paysagiste Gilles Clément (Clément, 2004). Cette recherche plus que tout, en stipulant la nécessité d'une ethnogéographie du paysage, se fait fort d'assurer l'hybridation d'une saisie du pratiqué et du perçu des éleveurs en lien avec la matérialité évolutive des espaces sous leur emprise. L'espace pastoral est pratiqué en fonction d'un perçu, mais est aussi perçu parce que pratiqué (Blanc-Pamard, 1986)⁶². La question du perçu – de la *perception socialisée*, selon Florence Weber (2009) – renvoie à celle du regard ; d'un *regard* d'éleveurs dont il s'agit d'interroger la spécificité. Ce regard, on en fait l'hypothèse, ne se détache pas de l'action : il la nourrit, autant qu'elle s'en nourrit.

2.2.2 Emprises et terroirs de vallée

Par « *terroir* » on entend l'ensemble des terrains privés qui entourent les villages jusqu'aux limites des pâturages communs. Nous retenons de ce terme discuté en géographie, qu'il s'agit d'un « territoire aménagé par l'homme » et qu'il correspond au « territoire administré par un village [et] exploité par une communauté » (George, 1970). En ce sens, « le mot *terroir* désigne, souligne Pierre George, ce que d'autres appelle *finage* ». Ce terme renvoie également à la méthode géoagronomique dans laquelle nous nous inscrivons en partie. Pour celle-ci, le *terroir* est une échelle d'analyse du paysage entre la vallée la parcelle, et les *terroirs* correspondent à « des ensembles physiologiques, au plus de quelques centaines d'hectares, dans lesquels les marques de l'activité agricole présentent des aspects particuliers » (INRA-ENSSAA, 1995). Enfin, en retenant cette notion, nous voudrions aussi faire référence au passé agricole des paysages pastoraux pyrénéens étudiés, dont les traces sont nombreuses au niveau des villages et des quartiers de granges (rideaux de culture, murs-terrasses, rigoles, etc.) et dont dépend une part de la fertilité actuelle des prairies (Balent et Barrué-Pastor, 1986).

C'est donc à l'échelle des *terroirs* de vallée que seront avant tout considérées ici les emprises pastorales. Non que les hauts pâturages d'emprise collective ne soient pas présents : ils participent de l'analyse des logiques d'élevage en tant que « fait pastoral total », inscrit dans un rapport temporo-spatial à la verticalité de la montagne. En effet, ce haut, estival, n'existe que dans son rapport avec un bas, d'inter- et de contre-saison. L'inverse est aussi vrai, mais demande sans doute à être davantage nuancé.

Deux principales raisons expliquent ce choix de porter préférentiellement la recherche aux

⁶² « L'enquêteur se servant du commentaire des agriculteurs sur leurs pratiques s'aperçoit bien vite qu'il n'y a pas de perception sans pratique », relève Chantal-Blanc Pamard

terroirs de vallées. La première tient, pour les Pyrénées tout au moins, à l'abondance des travaux scientifiques qui entourent les estives, majoritairement sur le plan des pratiques (Bornard et Brau-Nogué, 2000), des relations sociales (Eychenne, 2006) et du « vécu expérientiel » des éleveurs (Moneyron, 2003). Les rapports d'analyse (Docob Natura 2000 par exemple) et autres diagnostics pastoraux ne sont pas en reste et fournissent une riche documentation. Juste en contrebas, les paysages des bas de versant et fond de vallée focalisent moins l'attention. Les travaux les plus récents sont globalement axés sur l'histoire des paysages et la constitution de scénarios d'évolution (Barrué-Pastor, 2000) et concernent la dégradation, l'abandon. Sur ce point, les zones intermédiaires occupent le devant de la scène (Galop et Métaillé, 2008). Pour la période contemporaine, la thèse de Juliette Carré (Carré, 2010) fournit une contribution importante. Elle apporte une lecture approfondie des paysages des deux vallées – la vallée de Vicdessos (09) et la haute vallée du Gave de Pau (65) –, en reconstituant, sur le mode comparé et régressif à partir d'une lecture des paysages présents, le scénario de leur évolution séculaire et des modes d'action territoriales. De manière générale cependant, le lien entre la situation des paysages pastoraux pyrénéens et les fonctionnements d'élevage présents demeure à construire. Le modèle d'organisation pastoral des paysages à trois étages, élaboré par Henri Cavaillès au début du XX^e siècle, fait encore largement référence. Demeure-t-il pertinent à présent ?

La seconde raison tient quant à elle à la volonté de mettre à jour, en ces terres privées, les interactions entre la dynamique des paysages, les logiques d'utilisation des emprises pastorales et les perceptions qui les accompagnent. Ce choix privilégiant l'échelle « terroir » tient également au fait qu'ils représentent, pour les éleveurs, les terrains privilégiés du travail et de la vie sociale ; ce sont des « espaces de concernement⁶³ », c'est-à-dire des lieux, des parcelles où on se sent particulièrement investi par leur valeur, autant productive que visuelle. Ainsi que nous le verrons plus loin, un jeu de regard porté par la société locale se déploie en ces espaces de concernements. *Nous nous poserons notamment la question de savoir comment les éleveurs s'emparent - au sens plein - des herbages. Comment en d'autre terme la perception de la fermeture des paysages est intégrée (ou non) au jeu des pratiques ? Comment en retour l'impression de régression quantitative et qualitative des espaces pastoraux – ‘la diminution du paysage’ – nourrit l'adaptation des modes d'action pastorales ?*

⁶³ Cette forme substantive peu courante est empruntée au langage géoagronomique deffontainien : « Le sentiment d'appartenance à un lieu, à un territoire, se manifeste par un concernement. » Deffontaines J.-P., 1986, "Un point de vue d'agronome sur le paysage. Une méthode d'analyse du paysage pour l'étude de l'activité agricole", in: *Lectures du paysage*, Paris: Foucher p. 33-52.

3 Emprises pastorales : trois vallées pyrénéennes pour terrain d'analyse comparée

3.1 Comment les élevages entretiennent les montagnes... mais quelles montagnes pastorales choisir ?

3.1.1 De la France des montagnes au massif pyrénéen

La question peut, avec pertinence, être posée pour nombres de territoires ruraux de montagne, hauts et bas massifs confondus. Des Pyrénées aux Alpes, et du Massif Central aux monts de l'Est les façons dont les élevages « tiennent » les espaces pastoraux, intéressent. Chacun de ces espaces est susceptibles d'inspirer des pistes attendues en matière d'action, en vue d'une gestion durable de ces régions d'élevage à l'herbe. Cette interrogation sous-tendait déjà mon voyage paysagiste en agriculture⁶⁴. Ce dernier m'a conduit à parcourir les versants herbeux de la France des moyennes montagnes. Ce même terrain élargi aurait pu nourrir une thèse itinérante fondée sur l'analyse et la confrontation d'une diversité de situations paysagères à l'échelle d'un pastoralisme hexagonal. La difficulté logistique devant l'éloignement des montagnes pastorales d'une part, la complexité de l'exercice scientifique comparatif d'autre part ont amené à un recentrage de la recherche sur le massif pyrénéen.

Une attirance explique en partie ce choix. Elle naît d'un souvenir. Celui de ce relief m'apparaissant, depuis le massif vosgien d'où je l'observais, avec une sorte de mystère et de grandeur en barrant, sur ma carte d'écolier, tout le quart sud-ouest de la France. Une envie assortie d'une curiosité intellectuelle motive ensuite ce cadrage géographique. Celle de s'investir dans une entreprise collective pour y apporter une contribution personnelle. La montagne Pyrénéenne fait l'objet d'un fort investissement de recherche depuis la fin des années 1970. Depuis cette époque en effet, « les paysages ont été (et continuent d'être) un terrain partagé et un laboratoire expérimental pour toute une série de chercheurs menant des investigations dans le domaine de l'environnement et du paysage » (Davassee et al., 2011). Réaliser une recherche doctorale « paysagiste » sur ce même terrain donnait la possibilité de s'appuyer sur les données acquises et de les compléter à mon tour. Quand les racines multimillénaires de ces paysages ont été sondées, occasion m'était donnée de proposer, sur un pas de temps subactuel, une lecture originale des paysages pastoraux présents, à partir notamment du regard et de la perception des éleveurs. J'entrevois ainsi cette thèse comme une contribution au dessin d'un morceau de cette immense fresque de connaissances en trois dimensions de la relation de l'homme à l'environnement montagnard

⁶⁴ Se reporter à l'avant-lire.

pyrénéen inscrite dans la durée.

Ce faisant, l'ensemble du versant nord de ce massif, sur plus de 430 km déployé, était à l'origine envisagé comme échelle et cadre de travail. Des Pyrénées-Orientales aux Pyrénées-Atlantiques, cette échelle aurait fourni une lecture transpyrénéenne de la situation contemporaine des paysages et du pastoralisme. Formulé ainsi, l'exercice prenait un parfum de transhumance qui ne manquait pas de séduire le paysagiste que je suis, nomade à ses heures. Doctorant transhumant parmi les Transhumants...

3.1.2 Du massif pyrénéen à trois vallées d'élevage allaitant

Se reporter à la carte de présentation des trois vallées retenues comme terrain, p. [8]

Du rivage méditerranéen à la côte atlantique, l'analyse des paysages et des pratiques pastorales est-elle tout bonnement réalisable à un degré de finesse suffisant pour manifester les nuances entre vallées ? Comme j'en doutais, ma transhumance⁶⁵ s'est finalement bornée à rejoindre, périodiquement, trois hautes vallées pastorales du centre de la chaîne : la haute vallée du Gave de Pau et la vallée de Campan dans les Hautes-Pyrénées, auxquelles s'ajoutent, plus à l'est, les vallées d'Oueil et de Larboust en Haute-Garonne, pour une partie plus orientale de la chaîne. La vallée d'Ossau dans les Pyrénées-Atlantiques complétait initialement ce cadre, pour être finalement abandonné après une phase exploratoire. L'orientation laitière et fromagère de l'élevage de cette vallée la singularise en effet fortement des autres, très massivement allaitantes. Le contrepoint qu'elle fournissait était certes de nature à enrichir le panel des manières pastorales de tenir les paysages, mais risquait d'attirer la comparaison entre paysages de l'élevage allaitant d'un côté et paysages de l'élevage laitier de l'autre. Au demeurant, un tel objet de recherche ne manque pas de pertinence, ni de richesse. Mais, avec trois autres territoires valléens, se présentait la difficulté d'adapter une forme méthodologique d'investigation des paysages qui nécessite, irréductiblement, présence sur place, arpentages « tout azimut » et fréquentation répétée.

Mon choix s'est porté sur la comparaison des formes d'entretien de la montagne entre vallées pyrénéennes d'élevage allaitant. Une raison majeure explique ce choix : celle d'inscrire cette recherche dans une géographie de l'élevage française dominée par ce type d'élevage. Pour l'année 2009⁶⁶, les vaches allaitantes représentent 4150 000 de têtes contre 3 673 000 vaches laitières. Pour les brebis, l'écart est plus grand encore avec 3 740 000 de têtes pour les nourrices, contre 1 306 000 pour les laitières.

⁶⁵ Partant de l'Entre-deux-Mers (33) où je réside, j'effectuais alors ma transhumance sur les traces de ces brebis jadis hivernées dans les vignobles girondins, ainsi qu'étudié par Henri Cavaillès dans sa géographie des déplacements de troupeaux Cavaillès H., 2003 (1931), *La transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne*, Pau: Cairn, 132 p., et conté par Etienne Lamazou dans ses mémoires de berger pyrénéen Lamazou E., 1995, *L'ours et les brebis*, Paris: Payot & Rivages, 204 p..

⁶⁶ Sources GraphAgri 2010 : Ministère De L'agriculture, 2010, "GraphAgri France 2010", Paris: Ministère de l'agriculture p. 123-140.

Ainsi, en s'intéressant aux formes d'entretien pastoral de la montagne à partir du massif Pyrénéen, on peut considérer que la portée des résultats, à un niveau suffisant de généralisation, dépasse ce massif pour concerner plus largement la France des monts enherbés et des troupeaux allaitants. À cela s'ajoute le choix de retenir trois vallées marquées par une inégale vitalité sur le plan de la dynamique agricole et par un gradient d'enfrichement des paysages plus fort d'Est en Ouest. Là encore préside à ce choix, la volonté de couvrir un panel de situations pastorales et paysagères en mesure de refléter la mosaïque territoriale qui compose la France pastorale (Bornard et Brau-Nogué, 2000).

3.1.3 Trois vallées aux paysages contrastés

La haute vallée du Gave de Pau est la plus montagnarde d'entre toutes, par la vigueur de ses versants, son encaissement, et la succession de ses bassins intramontagnards entrecoupés de gorges étroites. Célèbre en particulier pour ses trois imposants cirques glaciaires – Gavarnie, Estaubé, Troumouse – et ses stations thermales, ses paysages font l'objet d'une reconnaissance de leur qualité entamée au XVIII^e siècle (Briffaud, 1994) et poursuivie de nos jours par leur récent classement au patrimoine mondial de l'Unesco. Ces paysages agropastoraux n'en ont pas moins connu de profondes évolutions durant le XX^e siècle en se parant d'herbage en lieu et place des anciennes terres emblavées, tandis que les terrains les plus pentus ou éloignés se sont boisés après abandon. Il reste de cette adaptation des pratiques d'élevage et de simplification de l'usage des versants, des emprises pastorales globalement tenues et « entre-tenues », support d'un élevage ovin dominant, pour partie engagée dans une démarche de qualité sous le label AOC. Enfin, le thermalisme (de Saint-Sauveur et Barèges) et plus globalement aujourd'hui le tourisme (hivernal et estival) n'est pas ici sans liens avec le maintien d'une activité pastorale vivante, dynamique et partiellement en voie de renouvellement.

Voisine de la première, la longue vallée pastorale de Campan se présente tout autrement. Large, ouverte, sa dissymétrie prononcée de versants dégage, en rive gauche de l'Adour, de longues pentes enherbées, sièges d'un élevage à l'herbe connu et valorisé depuis au moins le XVII^e siècle. Décrite par les premiers touristes pyrénéistes comme une petite Suisse pyrénéenne par l'étendue et la qualité de ses prairies, cette vallée fournissait jusqu'au début du XX^e siècle la ville thermale de Bagnères-de-Bigorre en produits laitiers frais (crème, beurre) avant de se convertir, depuis, à l'élevage allaitant ovin et bovin, pour une part dédié à l'exportation. Son large fond plat est amplement mis en valeur par des exploitations agrandies à la recherche de prés de fauche mécanisables. Les terroirs les plus pentus, parsemés de granges, sont le siège de transformations parfois opposées. S'ils ne sont pas abandonnés, ils sont utilisés en pâturage d'intersaison et d'été, même si on observe aussi, parfois, des reprises de terrains pour la fauche.

Enfin la vallée d'Oueil et du Larboust apparaît comme la plus touchée par le recul de l'élevage. Au cœur de cette ramification de deux vallons formant un vaste bassin pastoral en amont de la ville thermale de Bagnères-de-Luchon, il ne subsiste qu'un faible nombre

d'éleveurs par commune. Les paysages des versants montrent les signes de cette régression agricole. S'ils restent globalement ouverts en soulane, on constate une avancée forestière dans les versants en ombrée. L'ensemble témoigne de changement d'usages, tels qu'une transformation en parcours d'intersaison des anciens terroirs de granges et des terres les plus pentues parfois aux portes des bourgs. Agro-pastorale, jusqu'au début du XX^e siècle, cette double vallée était le siège d'une production réputée de veau sous la mère notamment, dont on faisait commerce auprès des restaurateurs Luchonnais. L'élevage s'est ensuite orienté vers des formes allaitantes, tandis que les liens commerciaux locaux se sont globalement épuisés, en dehors de quelques tentatives de ventes directes. La population active agricole est vieillissante et nombre d'éleveurs proches de la retraite sont sans repreneurs.

Ainsi sommes-nous en présence de trois cas d'évolutions à la fois similaires et différenciées de territoires pastoraux montagnards. Les similitudes correspondent à la fois au rôle du pastoralisme dans la gestion et l'entretien des paysages, et l'importance du tourisme dans l'économie de ces vallées. La crise de l'élevage se développe sur un fond commun, mais prend une expression nuancée dans chaque vallée. La vallée d'Oueil-Larboust paraît en cela plus touchée que celle de la haute vallée du Gave de Pau, et Campan semble se situer entre les deux.

3.2 Une approche comparée à l'échelle des terroirs de vallée

L'approche comparée ici mise en œuvre donne la possibilité d'étudier les singularités et les traits partagés des modes « d'entre-tenir » la montagne, entre ces trois vallées. L'analyse croisée se veut une manière de rendre compte de la diversité des formes paysagères produites et des formes de gestion pastorales qui s'y rapportent. Elle révèle les nuances de perceptions des paysages ainsi que le rôle et le poids des systèmes d'acteurs. L'approche est réalisée pour chaque territoire à un niveau englobant qui est celui de la vallée ou d'une entité valléenne, mais se recentre pour gagner en précision à un niveau d'analyse plus fin en s'appuyant sur des « situations paysagères » concrètes à l'échelle de terroirs. L'approche comparée se définit ainsi par une mise en rapport des données oscillant entre l'échelle de détail de la parcelle ou du terroir et l'échelle plus générale de la vallée. Reste à préciser les limites retenues pour caractériser les entités « vallées » et les entités « terroirs » ici considérés, et notamment leur délimitation concrète en chaque territoire d'étude.

3.2.1 Jeux et emboîtements d'échelle : vallée, situations paysagères et terroirs

Se reporter à la planche iconographie intitulée : Echelles, lieux de la recherche et intégration des données, p. [9]

Le premier niveau d'analyse correspond à celui la vallée. Le découpage proposé repose sur une lecture des paysages et une enquête exploratoire, basé sur le critère d'une certaine cohérence des paysages et des fonctionnements territoriaux ainsi que sur le sentiment d'appartenance des personnes rencontrées. Ce faisant, d'un territoire à l'autre, la vallée recouvre des réalités territoriales et administratives variées, que les paragraphes suivants vont expliciter un à un. L'ensemble géographique ainsi délimité définit le niveau global d'analyse, celui de l'échelle valléenne.

L'analyse paysagère se décline à un niveau inférieur, à l'échelle des terroirs, cibles d'investigations poussées, et à l'échelle d'ensembles parcellaires pour approcher les perceptions des éleveurs et les fonctionnements pastoraux. C'est entre ces deux niveaux d'appréhension – dans le va-et-vient continu entre terroirs et ensembles parcellaires – que sont étudiées les emprises pastorales, du point de vue des facteurs qui les *tiennent* et les *maintiennent* dans le temps. Reste qu'entre l'échelon vallée et l'échelon terroir, les articulations d'échelles demeurent difficiles à maîtriser. Le terroir rend compte d'une partie des fonctionnements pastoraux à son échelle mais ne permet pas de les restituer dans une totalité temporo-spatiale du rapport des élevages à la montagne. L'échelle valléenne de son côté engage une généralisation qui tend à gommer les nuances et les particularités des formes d'entretien de la montagne.

Entre ces deux échelles, s'intercale dans ma démarche celle du paysage, et plus précisément un niveau d'analyse à l'échelle de « situations paysagères ». Directement issu de la « méthode paysagiste », ce niveau d'analyse se décrit en tant que territoire localisé d'action, formant un ensemble paysager cohérent et pertinent de ce point de vue. Les études paysagistes sont plus coutumières des termes d'*unité* ou d'*entité paysagères*, en axant les démarches d'« Atlas » ou de « Plan de paysage » sur la délimitation préalable de ces unités paysagères à l'échelle d'un territoire. Je prends ici le parti de me détacher de ces démarches. La première raison est d'échapper aux controverses qui entourent la définition et l'utilisation de ces notions « d'unité » et « d'entité paysagère ». La seconde raison tient à la volonté de me départir de la forme du constat paysager – à laquelle est intimement associée la notion d'unité paysagère, pour préférer une délimitation paysagère relative à l'action elle-même, et en particulier ici aux pratiques des éleveurs. Les situations paysagères ont ainsi été sélectionnées au nombre de deux par vallée, à l'issue d'une lecture de repérage des paysages, suivant quatre critères fondamentaux : (i) il s'agit de lieux où demeure une emprise pastorale, (ii) de lieux qui rassemblent une diversité de cas en termes de formes paysagères et de pratiques pastorales, de lieux (iii) où des évolutions paysagères sont engagées ou de lieux porteurs de changements prévisibles dans un court terme, et de lieux enfin (iv) qui sont soit concernés par une démarche de projet, soit qui se prêtent particulièrement à de telles démarches.

Les investigations sont principalement orientées en direction de ces situations paysagères, mais ne les contiennent pas toutes. Entretiens auprès d'éleveurs comme suivis photodiachronique explorent plus largement les paysages, de sorte à ne pas perdre de vue l'ensemble du territoire valléen.

3.2.2 Délimitation et localisation des emboîtements d'échelles sur le terrain valléen

La délimitation valléenne retenue pour la Haute vallée du Gave de Pau correspond à celle que les habitants, les éleveurs en particulier, utilisent pour désigner leur pays, il s'agit du « Pays Toy ». Celui-ci se calque en réalité, sur un plan administratif à l'échelle du canton de Luz-Sauveur, soit 17 communes pour une surface de 44500 ha environ, qui est aussi et peut-être surtout l'échelle de l'ancienne communauté de vallée, et celle de l'actuelle Commission syndicale de la vallée de Barèges qui gère les estives. Ce territoire correspond aussi à celui de l'AOC Barèges-Gavarnie. Cette haute vallée se distingue de la basse vallée des Gaves formée par le bassin d'Argelès-Gazot. Elle s'ouvre en amont des gorges de Pierrefitte et s'étend jusqu'à la crête frontière des cirques glaciaires, en rassemblant deux principaux sillons que sont la Vallée de Barège ou Vallée du Bastan et la vallée de Gavarnie. Les deux situations paysagères qui ont focalisé l'analyse correspondent pour l'une à cet ensemble paysager que forme une tranche de vallée composée par le versant de Sers d'un côté et de Betpouey et Viella de l'autre, à laquelle se raccordent, du point de vue fonctionnel, les hauts plateaux de granges qui dominent Barèges. Pour l'autre, il s'agit d'un transect élargi, prenant en écharpe le quartier de grange du Campbieil, le terroir de Gèdre et Gèdre-dessus avec le terroir du plateau pastoral de Saugué.

Le territoire retenu pour la vallée de Campan correspond à celui de cette vaste commune de plus de 9500 ha. L'échelle du canton ne semblait pas ici la plus appropriée, en englobant notamment les communes de Gerde et d'Asté. Placées aux portes de Bagnères-de-Bigorre, elles composent d'autres paysages largement plus ouverts sur la plaine, et supportent d'autres logiques d'élevage. Cette entité valléenne s'ouvre au droit du bourg de Campan, rassemble les vallées de La Séoube et de Gripp et s'étend jusqu'au sommet du Pic du Midi de Bigorre. Cette entité correspond également à un territoire fortement identitaire : ceux de Campan ne sont pas ceux de Lesponne (Commune de Bagnères-de-Bigorre) ni ceux d'Asté. Une tranche de vallée dessine une situation paysagère de versant à versant entre la Bouche et le vallon d'Arimoula, en aval de Sainte-Marie-de-Campan. Le versant de Laurence d'un côté et de l'ensemble pastoral Sarrat-de-Bon/Pradille composent l'autre situation privilégiée d'étude.

La vallée d'Oueil et du Larboust, regroupe, comme son nom l'indique, deux vallées qui s'ouvrent en amont de Bagnères-de-Luchon, et s'étendent jusqu'aux sommets limitrophes avec La Barrouse côté Oueil et la vallée du Louron, en Larboust. Ce territoire de 20 communes correspond à une partie du canton de Luchon, qui en compte 11 autres inscrites sur les versants de l'ample vallée de La Pique. Le choix de faire porter l'analyse sur cette

portion du canton s'explique ainsi par la cohérence paysagère de ce bassin montagnard de quelque 16740 ha. Une première situation paysagère est composée de versant à versant par les communes de Saint-Paul-d'Oueil et Saccourvielle en rive gauche de la Neste, et de Benqué-dessous-et-dessus en rive droite. Enfin, une situation paysagère se dégage de tout le vallon occupé sur la soulane d'Espiau par la commune de Cathervielle.

Chapitre 3

Méthode d'ethnogéographie des paysages

« Je pratique une sociologie du regard et du cheminement, parcourant les paysages comme les livres, inlassablement mais sans systématique. Je regarde, j'écoute, je rumine et tente de faire sens, puis pars déjeuner dans une auberge. Le savoir n'a pas de bons lieux ni de bons moments ; bienheureux dans ce métier celui qui sait quand il travaille et quand il fait autre chose. »
Jean Viard⁶⁷

Un assemblage. Il y a dans la méthode d'ethnogéographie des paysages ici développée cette façon qu'a Jean Viard de tenter de faire sens par le regard, l'écoute, la rumination. Sans doute la jubilation de parcourir de « bons lieux » et, avec les éleveurs, de vivre de « bons moments » y tient-elle une place d'importance dans l'économie de cette connaissance. Et que dire de ces « lieux-moments » (Soudière, 2008) d'intense ravissement, lorsque l'approche sensible, l'observation répétée, la compréhension des pratiques d'élevage éclairent les paysages d'une lumière nouvelle.

L'ethnogéographie des paysages mise en œuvre ne répond donc pas d'une méthode mais d'un ensemble de méthodes empruntées et assemblées au sein d'un dispositif apprêté au besoin de l'hybridité qu'appelle l'objet, tout en hybridité, qu'est le paysage. L'assemblage des méthodes en question s'articule autour de trois entrées. L'une est à caractère spatial, elle a trait à l'analyse des paysages, à leur « lecture » et à leur interprétation. Une autre est à

⁶⁷ Viard J., 1990, *Le tiers espace. Essai sur la nature*, Paris: Méridiens Klincksieck, (Analyse institutionnelle), 152 p.

caractère temporel à travers l'approche des dynamiques paysagères. Et une autre enfin, à caractère social, s'appuie sur la récolte du témoignage des éleveurs, sur l'analyse de leurs pratiques comme du sens de leur travail. Pour une part, les méthodes relèvent des savoir-faire constitués par la pratique professionnelle paysagiste, ici remobilisés et adaptés à des fins de recherche. Pour une autre part, il s'agit des méthodes issues de la géographie et des sciences humaines et sociales plus largement, en cela acquises *in-itinere* et adaptées au besoin du questionnement ethno-géo-paysagiste. L'originalité de la démarche tient dans leur étroite imbrication tout au long de la recherche.

Le paysagiste s'est aménagé une place dans les métiers liés à l'espace et aux territoires en fondant sa pratique sur le paysage. Celui-ci n'est pas uniquement le lieu de l'intervention, il est bien davantage. Il correspond à une manière d'aborder le territoire par sa dimension sensible à travers une approche qualitative de l'espace et ce, en vue de l'action – plus précisément du projet, pour reprendre un terme consacré. En se désignant comme paysagiste, cette recherche doctorale ethnogéographique marque non seulement sa filiation avec cette profession et avec ses façons de travailler, mais stipule aussi son caractère applicable autant que la place accordée au sensible, au qualitatif, à l'affectif dans le rapport au territoire.

En ce sens, ce chapitre vise à préciser ce qui fait généralement défaut à la pratique paysagiste, à savoir l'explicitation de la méthode sur laquelle se fonde la démarche d'observation sensible et d'interprétation des données. Il montrera que cette lecture des paysages, aussi sensible soit-elle, ne relève pas, comme on le reproche souvent aux praticiens du paysage, d'une subjectivité autocentrée, mais se constitue sur la base de connaissances issues d'interprétations multisources. Au rang de ces données, interviennent celles acquises à partir notamment de l'analyse paysagère diachronique où figurent, nombreuses, les séries de photographies répétées au sol à pas de temps variables. Figure aussi, et *sur un même plan*, la richesse de l'apport ethnographique issue de la rencontre multiple, et elle aussi répétée, d'éleveurs choisis. Enfin, l'héritage paysagiste se mesure également par la place accordée à l'image sous toutes ses formes. Photos en séries, cartes, mais aussi blocs paysagers dessinés et autres dessins au trait forment un assemblage iconographique qui ne saurait être le pendant illustratif du corps de texte. Il s'agit d'une écriture véritable, avec ses codes et ses propres règles de présentation, appelant une lecture spécifique. C'est en ce sens que découle le parti pris, sans doute radical aux yeux de certains, de présenter cette thèse en deux volumes distincts, d'écriture textuelle d'un côté et d'écriture imagée de l'autre, ... à lire en parallèle !

1 Paysages. Abords sensibles

« Instants volés, c'est souvent très tôt le matin et en demi-saison, ou quand le temps change, que se réveille le ton de ces lieux-moments, comme juste après une pluie d'été dans les Pyrénées, quand la lumière aussitôt inonde l'asphalte de la route et rend plus proches, à les toucher, et ainsi dire lavées, les premières montagnes. »
Martin de la Soudière⁶⁸

1.1 Une économie de la connaissance à même le sensible

1.1.1 Une force d'émotion à mobiliser

Le paysage est avant tout affaire de perception, il fait appel à la sensibilité et mobilise l'émotion. Expérience esthétique de l'environnement (Devanne et Le Floch, 2008), la force d'émotion éprouvée face à ou dans un lieu, pour saisissante qu'elle soit, est parfois décisive⁶⁹. Elle est parfois déroutante et pour cela souvent mise de côté ; le chercheur ne sachant qu'en faire et, par crainte de non scientificité, la délaisse⁷⁰. Elle porte cependant en elle un pouvoir

⁶⁸ Soudière M., (De La), 2008, *Lignes secondaires*, Grâne: Créaphis, 177 p.

⁶⁹ Pour seul exemple citons ce qu'exprime Jean Malaurie à l'aube de son expédition arctique auprès « Des Derniers Rois de Thulé » dont on sait comment celle-ci retentira sur le cours de sa vie et de son oeuvre. Comment ce jeune géomorphologue qui revient de deux missions au Hoggar pour y étudier les pentes d'éboulis et l'érosion des pierres désertiques, se retrouve-t-il attiré par ce grand Nord ? « Pourquoi le Nord et non le désert Saharien [...] ? Si j'avais à répondre, comme pour me débarrasser de la question, je dirais : parce que c'était loin, quelque part dans les brumes et les banquises où les premiers hommes de la préhistoire, les paléolithiques, chassant le mammouth avaient franchi le détroit de Béring pour peupler les Amériques alors désertes, et jusqu'à la Terre de Feu. À plonger au plus profond de ma mémoire, je confesse que c'est une émotion esthétique qui m'a d'abord retenu en Bois de Disko [...] une émotion imprégnée d'eau.(...) » Jean Malaurie, cité par Borm J., 2005, *Jean Malaurie. Un homme singulier*, Paris: Éditions du Chêne, 191 p.. Lire aussi les premières pages de Malaurie J., 1989, *Les derniers rois de Thulé*, Paris: Plon, (Terre Humaine), 840 p.

⁷⁰ Sans entrer dans les détails, mentionnons qu'un pan de la géographie du paysage, quantitativiste et modélisatrice, notamment élaborée par l'école dite de Besançon, définit les structures matérielles objectives des paysages, nommées « paysage visible absolu », à partir d'un œil théorique Ormeaux S., 2005, "Le paysage, entre l'idéal et le matériel", in: *La polyphonie du paysage*, Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), Lausanne: Presses Polytechnique et universitaires Romandes p. 71-99.. Il s'agit en quelque sorte d'une perception neutre, à partir d'un œil... sans point de vue. L'enjeu scientifique est de contribuer à l'élaboration de connaissances les plus objectives qui soient, de façon à dépassionner le débat paysager et à le sortir des affrontements de goût et de couleur. Seulement, le transfert vers l'action fait surgir un écueil, et non des moindres : chercher à s'abstraire de la perception sensible ordinaire n'est pas gage de réussite des débats et des projets à l'œuvre, mais tend, au contraire, à la faire revenir au galop, ainsi qu'en témoigne, par expérience, Laurent Couderchet, 2004, "L'illusion du visible. Paysage et aménagement d'infrastructure de transport d'électricité", in: *L'évaluation du paysage, une utopie nécessaire ? Actes du colloque de Montpellier 15-16 janvier 2004*, Puech D., Anne-Rivière H. (dir.), Montpellier: CNRS-Université Paul Valéry p. 59-73.

d'action, une heuristique probante en matière de paysage. Certains ne s'y sont pas trompés en accordant de l'importance à la « première impression » face à un paysage. Cette impression première et intuitive est alors tenue pour fondatrice. Issue d'« un regard rapide » et d'une appréciation « globale [qui] fait appel à tous nos sens » (Deffontaines et al., 2006), elle constituerait une introduction incontournable à la compréhension d'un paysage⁷¹, notamment par la fraîcheur des questionnements qu'elle ferait naître. « Le premier regard a une qualité que l'on ne retrouve pas dès lors qu'interviennent les interrogations sur ce qui se voit » stipule néanmoins le géoagronome. (Deffontaines, 2004). Mais une fois les premières impressions vécues, interceptées, que faire des émotions paysagères qui ne manquent pas de surgir tout au long d'une recherche en forme de compagnonnage avec des paysages ? Que faire de ces « lieux-moments » qui font *surgir*, à la faveur de conditions météorologiques particulières, d'un éclairage différent, d'un changement saisonnier ou encore d'une *disposition du regard*, une réalité paysagère jusque-là inaperçue ? En effet, relève Georges Didi-Hubermann, « il y a des images qui surgissent devant nous et nous livrent à un état de surprise totale » (Augé et al., 2011).

Ne nous coupons pas des émotions et de notre sensibilité, mobilisons-les comme capacité d'étonnement, comme manière d'enrichir, sinon de renouveler, et ainsi d'approfondir, notre regard, notre expérience et notre compréhension des lieux (Maulion, 2009). « Ne vivons-nous pas à même le sensible, à même la terre, immergés ou confrontés à un horizon matériel ? », interroge Pierre Sansot (Sansot, 2009). *Aborder les paysages par le sensible s'entend ainsi comme une mise à l'épreuve de la sensibilité dans l'entreprise scientifique*. Il ne s'agit pas d'une phase initiale où seul le commencement serait propice à se laisser gagner par l'émotion paysagère. Cet abordage aux rives du sensible, au sens d'une prise de possession des paysages, procède d'une lecture et d'une perception *imprégnées* d'un paysage (Gouriou, 2010), en tant que fruits d'un cheminement de recherche ; un cheminement établi dans le va-et-vient entre observations in-situ et connaissances acquises, mais aussi dans la somme des allers-retours entre laboratoire et terrain.

1.1.2 Du sens au sensible, et inversement

Insistons sur cette méthode de recherche qui est loin d'être acquise dans les milieux paysagistes. Les positions en la matière divergent. Pour les uns, attachés à la sensation première, le savoir et les connaissances savantes sont considérés comme des trouble-jeux qui détournent le concepteur de toutes les sensations que lui fournit son « esprit libre [d'] analyses scientifiques » (Freytet, 2005). Quand d'autres, face à eux, déplorent, à la manière de Gilles Clément, cette manière « de voir le monde briller et s'en féliciter sans chercher à débusquer l'origine des enchantements » (Clément, 2004). Connaître « l'origine des enchantements » serait pour ceux-là une manière d'augmenter le plaisir de la sensation.

⁷¹ On lira aussi la chronique de Jean-Claude Flamant consacrée à « Une journée d'étude au pays de Farebique et Biquefarre », le 20 avril 2006 où, à l'invitation du Groupe de Camboulazet, Jean-Pierre Deffontaines se livrait à la lecture du paysage d'un vallon aveyronnais : http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=1740

La controverse est vive et n'apparaît pas du propos de ce travail de la développer davantage⁷². Contentons-nous d'affirmer comment s'est construite et affinée cette sensibilité aux paysages pastoraux par l'enrichissement des connaissances à la fois acquises par le terrain et auprès des éleveurs notamment, à la fois par l'appui des travaux scientifiques. *L'objectif premier reste l'élaboration d'une recherche à caractère paysagiste où les paysages pastoraux sont au centre.* Il s'agit de ne pas les perdre de vue, et l'ensemble du dispositif méthodologique est construit de façon à constamment focaliser le regard et la construction de la connaissance sur et à partir des paysages. *On peut dès lors se questionner sur le lien entre voir et savoir, ressenti et connaissance. Lequel précède l'autre ?*

Pour certaines pratiques paysagistes, comme il vient d'être abordé, le voir et le percevoir serait un fondement à l'analyse paysagère, un préalable où le savoir n'entrerait que secondairement en ligne de compte. La sensibilité du professionnel en la matière serait la plus à même, par l'aptitude de celui-ci au ressenti et par son expérience, à décréter le paysage. Le point faible de cette méthode de travail se situe bien ici, en faisant reposer l'explicitation sur une sorte de « génie » personnel et d'ultrasensibilité innée, telle une vocation, que se partageraient les paysagistes avec les artistes. Ce faisant, nombre d'observateurs issus des sciences de l'environnement et de l'aménagement, pour le moins critiques, n'ont pas manqué de souligner que ce type d'approche ferait davantage apparaître la personnalité du paysagiste en question que la réalité paysagère⁷³...

Pour autant, cette aptitude sensible et la capacité à mobiliser son ressenti paysager n'est pas à négliger, ni à évincer si promptement. La formation des professionnels du paysage⁷⁴ repose, pour une part, sur un apprentissage de cette aptitude. Il s'agit de réussir à la mobiliser avec avantage. Tout l'enjeu pédagogique revient alors à faire expérimenter aux étudiants-paysagistes une démarche de travail qui permette et fasse l'articulation entre le visible des paysages et les fonctionnements territoriaux, entre approche sensible et approche « documentée »⁷⁵.

⁷² Pour plus de détails, se reporter à la question que pose Serge Briffaud, « Quel paysage pour les paysagistes ? » : Briffaud S., 2011, "Quel paysage pour les paysagistes? Un retour sur l'expérience de l'école du paysage de Bordeaux", in: *Le paysage. Retour d'expérience entre recherche et projet*, Bertrand G., Briffaud S. (dir.), Mont-de-Marsan: Conseil Général des Landes p. 26-36.

⁷³ Il n'est que de citer, sous la piquante plume de Georges Bertrand, le constat qu'il dresse : « En effet, si les "projets" paysagers se multiplient grâce aux nouvelles lois et chartes concernant la gestion des territoires, ils manquent souvent de charpente et de contenu. Il faut surmonter les insuffisances des recherches théoriques ou fondamentales qui ne proposent pas encore de méthodes très pertinentes. On gère, au plus pressé, de vieux arsenaux scientifiques plus ou moins remis au goût du jour, comme les monographies géographiques ou bien les étiques études d'impact. De leur côté, les aménageurs-développeurs se contentent d'inventaires approximatifs. Au centre du débat et premiers responsables, les paysagistes, pour la plupart à court de formation scientifique, jouent sur leur libre-arbitre et laissent trop souvent courir leur subjectivité en se cachant derrière des discours esthétisants opaques et parfois prétentieux. » Bertrand G., 2009, *En passant par le paysage... parmi lieux et milieux, environnements et territoires*, Toulouse: Université de Toulouse Le Mirail (Institut de Géographie Daniel Faucher), (Géodoc), 66 p.

⁷⁴ Elle est sanctionnée, à l'égal de celle des architectes, par un diplôme d'Etat, le DPLG (délivré par le gouvernement), à Bac +6, avant, en ce qui concerne l'Ensap de Bordeaux, un imminent passage au modèle universitaire européen LMD.

⁷⁵ C'est du moins l'un des objectifs pédagogiques assignés à l'atelier de projet semestriel de fin de 3^{ème} cycle de la formation paysagiste de l'Ensap de Bordeaux, intitulé « Paysage et projet de territoire », coordonné par le géographe Bernard Davasse, aux côtés duquel, depuis 6 ans, j'assure l'encadrement des étudiants. Au sein d'une démarche de projet de territoire à la petite échelle ou échelle régionale

La démarche ici construite ne subordonne, ni n'accorde de prééminence à l'une ou à l'autre des formes d'accès au réel. Elle cherche d'un côté à atteindre la profondeur d'un regard sensibilisé à certains faits paysagers. Dans ce cas, la démarche documentée (ou informée) a permis de « faire entrer » dans le regard, de *faire exister* au percevant une certaine réalité des faits qui aurait pu rester, sans cela, *inaperçue*. La progression inverse, vers la profondeur du paysage, était tout autant recherchée en se basant sur la perception sensible. En faisant apparaître ou *survenir* des paysages - pour reprendre le terme de Georges Didi-Hubermann - des formes spécifiques d'entretien ou de dynamiques d'évolution dans le paysage, le questionnement qui apparaissait traçait la piste d'investigations nouvelles auprès des élèves informateurs ou vers des travaux existants. « Retenons surtout ceci : que le paysage raconte, sous la jouissance esthétique, une *autre* histoire, il développe un *autre* sens. » (Besse, 2000a)

1.2 Un paysage de relations

Du paysage, les définitions abondent. Nombreux ont été les auteurs, ces vingt dernières années, à alimenter « la » théorie du paysage. Au sein de ce concert polyphonique, le travail de Jean-Marc Besse⁷⁶ se signale particulièrement. Il apporte moins en effet une voix supplémentaire au chapitre qu'une tentative de mise en ordre et de mise en lumière des différentes conceptions du paysage. M'essayer à la définition, élaborer ma propre définition comme pour éclairer certains choix méthodologiques ou souligner l'appartenance de cette thèse à d'éventuelles chapelles me semble vain, sinon peu pertinent. Délaissant cette pensée de la substance qui cherche à définir ce *qu'est le paysage*, je lui préférerais une *pensée de la relation*, pour exprimer quelles ont été ici les relations établies aux paysages et l'usage qui en a été fait.

1.2.1 Assemblages et organisations spatiales. Le paysage comme relation entre objets

Le paysage est en ce sens pris en tant que structure matérielle objective. Il n'est pas seulement une représentation, il n'est pas qu'un regard. Il existe dans la relation entre ce

(département, Pays ou ensemble d'intercommunalités), l'exercice pédagogique propose aux étudiants un cheminement leur permettant, à partir d'une approche sensible et intuitive des paysages, de réussir tout en s'appuyant sur elle à la dépasser, pour mettre en relation la dimension visuelle des paysages avec les fonctionnements territoriaux dont elle est l'expression. Pour plus de détails, voir :

<http://www.bordeaux.archi.fr/etudes-de-paysage/programmes/3eme-annee.html>. Pour un exemple concret, voir également le travail mené au second semestre de l'année universitaire 2010-2011 à l'échelle du département du Cantal, à la demande de la DDT : <http://www.cantal.equipement.gouv.fr/l-action-pedagogique-ddt-ensapbx-r1261.html>

⁷⁶ Le plus abouti de ces travaux d'orchestration est sans conteste le dernier en date. Cependant, à travers ces trois écrits se lisent l'évolution de la pensée du chercheur et l'approfondissement de son travail : Besse J.-M., 2000a, *Voir la terre, six essais sur le paysage et la géographie*, Arles: Actes sud/ENSP/Centre du paysage, 161 p, Besse J.-M., 2000b, "Le paysage et les discours contemporains. Prolégomènes", in: *Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur*, Brisson J.-L. (dir.), Besançon: Les éditions de l'Imprimeur, (Jardins et paysages), p. 71-89, Besse J.-M., 2009, *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles: Actes Sud/Ensp, 227 p..

regard et cet espace à la surface de la Terre (Berque, 1990, 1995). Dans sa factualité, le paysage apparaît comme assemblage évolutif d'objets, porteurs de formes et de dynamiques inscrits dans un espace. Témoins et révélateurs de constants réagencements dans le temps, les paysages expriment alors des organisations sociales et « quelque chose du projet de la société qui a produit ces paysages » (Besse, 2009). À travers la *description* littéraire et la *transcription* graphique des paysages, l'accent est alors mis sur la composition des paysages, sur l'organisation des objets, sur les régularités comme sur la distinction des différences, nuances parfois infimes, qui font le singulier des lieux.

1.2.1.a Une surface sensible et indiciaire. Paysages et changements d'apparences

S'ils sont inscrits en étendue, les paysages emboîtent également des temporalités. Temps long et temps rapprochés instruisent en permanence un registre où la réécriture des formes pastorales au fil des saisons et des ans implique une relation au changement. Cette variabilité s'inscrit à la surface des paysages comme un léger tremblé qui exprime, à l'égal des traits du dessin⁷⁷, l'inachevé, le geste interrompu mais aussi sans cesse recommencé. « Dans l'entêtement du trait naît la matière » exprime avec justesse Louis Pons (Pons, 1968). Les gestes et les pratiques des éleveurs sont écritures, ou plus exactement inscriptions superposées, qui font naître, dans leur répétition, la matière même des paysages. La répétition photographique des temps faibles - telle que décrite plus loin - est de nature à faire apparaître, sinon à révéler pour reprendre la métaphore photographique, une matérialité paysagère faite de micro-changements participant de la course du temps, telles ces vaguelettes blanchissant la mer d'écume tandis que progresse la lame de fond de la marée.

Ces micro-changements, insignifiants à l'échelle des temps longs de l'environnement (Barrué-Pastor and Bertrand, 2000), prennent un sens, sont signifiants pour qui se montre sensible à leur expression. Les éleveurs, nous l'avons décrit, partagent un regard en connaissance de leurs propres actions qui les rend sensibles à ces infimes changements. La distinction de ces changements par l'observation répétée permet l'ajustement des pratiques, comme le déploiement de certaines d'entre elles destinées à manifester son « bien travailler » dans le paysage, en tant que reflet du jeu social local. L'identification de ces infimes variations saisonnières et, parfois, décennales est recherchée pour informer le regard, pour se « rapprocher » autant que faire se peut du regard des éleveurs, et dégager de la matière même des paysages, les permanences, inerties ou relatives stabilités des formes paysagères.

⁷⁷ Comment exprimer mieux que l'artiste dessinateur – plasticien Louis Pons ce caractère foncièrement inachevé du dessin ? : « Zut, ce dessin n'est pas terminé. J'ai oublié 800 fourmis. » ou encore : « On parle d'achever un dessin. Faut-il qu'il soit malade ? » Pons L., 1968, *Le dessin*, Paris: Robert Morel, 101 p.

1.2.2 Les ressorts du travail bien fait. Relation au paysage, vécu paysager et esthétique de la production des éleveurs-habitants

En reconnaissant une valeur au paysage ordinaire (Lelli and Paradis, 2000), la géographie des sensibilités a montré que les habitants ordinaires des paysages ordinaires portent et recherchent des valeurs à leur cadre de vie, en en faisant un paysage (Bigando, 2008). Ils sont porteurs d'un « vécu paysager » (Bigando, 2006). Partant, la Convention Européenne du Paysage enjoint désormais, pour les opérations de protection, de gestion et d'aménagement des paysages, de prendre en compte le regard et plus globalement les « aspirations des populations en ce qui concerne les caractéristiques paysagères de leur cadre de vie » (Conseil-de-l'Europe, 2000). Ce contexte émergent, en pleine effervescence, ouvre de nouveaux horizons à la pratique paysagiste, dans l'expérimentation et le développement de formes de médiation paysagère (Henry et al., 2011b) (Pernet, 2009)⁷⁸. Le constat, globalement partagé, est le suivant : « Le rapport esthétique ou sensible étant insuffisant pour réorganiser la relation de la société au territoire, la seule créativité du paysagiste, bien que nécessaire, ne suffira pas. Le paysagiste, aussi expérimenté soit-il, est placé devant la nécessité de comprendre les relations pratiques et abstraites que la société et les différentes catégories d'acteurs entretiennent avec leur territoire et leur environnement. Cela suppose de considérer les activités humaines qui modifient les paysages au sens de territoires et les représentations dans leurs dimensions symbolique, esthétique et éthique... que la société, dans sa diversité (acteurs politiques, associatifs, etc.) se fait du paysage. » (Baudry et al., 2010)

« Lorsqu'on est sensible au mystère des gens, on veut savoir. Surtout ne pas juger, mais pour comprendre. Le démon de la curiosité dans l'acceptation première du mot », écrit Pierre Assouline par la voix du principal protagoniste de son roman « Etat limite » (Assouline, 2003)⁷⁹. Dans le cadre de ce travail, la curiosité est portée à décrire la relation des éleveurs aux paysages, et plus particulièrement les formes de perception de cette catégorie d'habitants et de producteurs de paysages à la fois. Il s'agit de décrire les paysages tel qu'ils sont perçus et suivant les attentions que leur portent les éleveurs rencontrés. Le travail agricole est en effet traversé de significations qui s'incarnent dans un registre de valeurs auprès de la société locale et dans un registre de formes, dont la particularité est d'être en prise sur l'étendue. Le travail agricole s'inscrit en marques visibles dans les paysages. Les agriculteurs en général, tout comme les éleveurs pyrénéens se montrent sensibles à ces marques et entretiennent avec leur « pays » une relation affective, sinon amoureuse. Celles-ci laissent entrevoir une géographie de la qualité paysagère du pastoralisme. En plus de l'analyse du sens des pratiques pour les éleveurs, seront donc recherchées les formes d'expression qui définissent le travail bien fait, et par là seront approchées les formes de relation établie avec la dimension sensible du pays.... ses paysages.

⁷⁸ Voir aussi les blogs de l'Association Passeurs et celui du Collectif Alpage qui, en tant que paysagistes (de l'Ensap de Bordeaux), développent une pratique professionnelle exclusivement engagée sur le principe de médiation et de mise en partage des paysages : <http://assopasseurs.blogspot.com/> <http://alpage.over-blog.fr/>

⁷⁹ Pour retrouver la citation au sein du paragraphe duquel elle est tirée, se rendre à la rubrique « Glanures » de mon blog : <http://lechampdacote.over-blog.com/categorie-11531319.html>

1.3 En toute transversalité

Au centre de cette recherche d'ethnogéographie se trouvent *les paysages pastoraux*. Cependant, la méthode élaborée repose, elle, sur *le paysage*. Le passage du pluriel au singulier manifeste d'un côté (au pluriel) la réalité d'espaces géographiques à partir desquels « l'entre-tenir la montagne » est questionné ; de l'autre (au singulier) l'outil, mobilisé au cœur du dispositif méthodologique⁸⁰. Ce faisant, il n'est pas de place spécialement affectée au paysage dans cette recherche. Il est partout, constamment mobilisé, *en toute transversalité*. Autant lors des reprises de vue photographiques que durant l'enquête ethnographique, autant recherché en filigrane de la littérature scientifique, qu'abordé frontalement durant de longues marches à pied, le paysage devait constituer le cœur de cette relation particulière instaurée avec les lieux et les espaces de la pratique pastorale pyrénéenne. Nous n'insisterons sans doute jamais assez sur le potentiel heuristique que détient le paysage pour qui s'empare de cet outil de terrain, au terrain. Il ne s'agit pas d'un outillage, ni d'un appareillage sophistiqué. Il est bien différent. Certes plus inconsistant, et plus largement empirique, il est un moyen d'accéder à une certaine réalité de faits socio-spatiaux, et d'atteindre ce rivage sensible où la subjectivité de l'habitant colore et teinte de significations les objets, les formes, les agencements constitutifs des paysages.

Le paysage présente l'avantage de sa simplicité. Il n'est qu'à regarder autour de soi : sauf épais brouillard, il est là, à étendre sa présence obstinée. En terrain de montagne, la pente le dresse continuellement à portée de main. Du doigt, on peut désigner ; de la pointe du bâton, on peut dessiner dans le vent ces formes, ce type d'herbe, cette manière d'entretenir la parcelle, à propos de quoi le paysagiste-chercheur est venu rencontrer l'éleveur. Certes le paysage présente des biais, en tant que vision partielle et partielle d'un territoire. En enquête sociale, non sans quelques précautions ou « détournements », il peut intimider. L'entrelacement des méthodes ethnogéographiques consiste justement à ne pas se laisser tromper par les apparences premières. Le paysage acquiert en effet toute sa valeur d'outil dès lors qu'il se voit intégré, placé au centre d'une pluralité de perceptions et placé dans le rythme de temporalités multiples et emboîtées, pour en moduler son appréciation dans l'espace et dans le temps.

Le caractère transversal ainsi accordé au « paysage-outil » se retrouve à divers niveaux de la démarche scientifique. Il renvoie en premier lieu à un positionnement ou plutôt à l'attitude de recherche, en réalité proche de l'ethnologue au terrain, où il s'agit de *regarder éloigné et du dedans les paysages ; en somme de rechercher une forme dialectique de « dépaysement-empayement »*. Il correspond, en second lieu, à la mise en œuvre de ce que les paysagistes après les géographes nomment classiquement une « lecture des paysages », plutôt

⁸⁰ Semblable distinction est opérée pour faire du paysage un support de dialogue territorial auprès des habitants dans une démarche de projet de territoire. En ce cas, « on ne parle plus du paysage en général mais des paysages en tant que représentations d'un territoire donné appelé "pays" ». Michelin Y., 2005, "Le paysage dans un projet de territoire : quelques pistes pour une démarche de médiation paysagère", in: *La polyphonie du paysage*, Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), Lausanne: Presses Polytechnique et universitaires Romandes p. 143-177.

développée ici sous la forme d'un *décryptage de l'empreinte des activités d'élevage dans les paysages*. Cette traversée du paysage se retrouve aussi, abordée dans les points suivants, en support d'une observation photographique diachronique, dans le but de se donner les moyens de percevoir du temps dans l'espace géographique, ou plus exactement de *saisir dans les paysages les temps qui passent et s'y impriment*. Elle se retrouve aussi comme moyen de faire parler les éleveurs, en procédant à un « détour par les formes observables » (Deffontaines, 2007) pour initier un *dialogue avec les paysages* (Blanc-Pamard, 1986) au sein de l'enquête ethnographique.

Explicitons pour commencer cette « attitude déplacée » - au sens donné par Marc Augé (2011) - de l'ethnologue et plus largement de tout arpenteur du social au terrain, consistant à entrer dans le « paysage » tout en en restant éloigné, et finalement à tenir cette place intermédiaire, d'être *ici sans être d'ici*, faisant tout à la fois le confort et « l'inconfort du terrain » (Soudière, 1988).

1.4 Regarder éloigné et du dedans ; rechercher « l'empayement » ou comment on devient un chercheur « empaysé »

Toute la question que pose le paysage en termes de méthode ethnogéographique est de savoir gérer la distance dans sa relation à lui. Tout à la fois se maintenir à distance, ainsi que, dans une posture classique, spectatorielle, se tient un observateur qui a conscience de regarder la campagne « comme une expérience en soi » (Williams, 1977). Tout à la fois tenter de réduire cet éloignement du regard et du regardeur, pour s'approcher au plus près, et observer du dedans sa fabrique et auprès de ceux à qui revient sa production. Pour autant, ce n'est pas l'échelle d'observation qui entre, seule, en ligne de compte. Gardons-nous de penser qu'il suffirait de rétrécir la focale, à la parcelle ou au détail, pour être du côté du proche, de « l'endotique⁸¹ ». La proximité au paysage s'obtient, au contraire, par le type de regard porté. Il s'agit d'un regard non pas uniquement sensible à la surface des choses, mais un regard emprunt d'une connaissance qui donne sens aux objets et aux formes observés. Ce « regard informé » (Larrère and Larrère, 1997), avec la sensibilité qui l'accompagne, relève alors d'une démarche de construction expérientielle d'une connaissance qui, affirmons-nous avec Serge Briffaud (2011), « loin d'éteindre l'expérience esthétique, la stimule et l'enrichit ».

C'est en jouant sur ces deux tableaux que s'obtient cette façon d'être à la fois extérieur au pays, de « regarder les choses du dehors », et ainsi d'être *dépaysé*, et à la fois en prise sur la compréhension des fonctionnements territoriaux à l'œuvre et être, de cette façon, comme « empaysé ». *Tout au long de cette thèse, la démarche adoptée devait s'articuler autour de ce déplacement d'un mode à l'autre d'observation du paysage, de l'observateur dépaysé*

⁸¹ Sur cette notion voir le stimulant ouvrage décrivant l'objet d'une ethnologie de proximité « dont le projet est de restaurer de l'étrangeté en des mondes proches ou familiers » Urbain J.-D., 2003, *Ethnologue mais pas trop*, Paris: Payot & Rivages, 285 p.

au scrutateur empaysé.

1.4.1 Du dépaysement...

Le dépaysement est connu de tous pour ce sentiment de flottement dans un univers où nous n'avons que peu de prise sur lui. Un détachement en quelque sorte, où on détache l'amarrage au quotidien, au trop familier. Placé sous le signe de la régénération de l'être, le dépaysement est le sentiment atteint, ainsi qu'on le formule trivialement, en « changeant de décor ». Au fond, ne serait-ce pas davantage le souhait de se changer soi, d'être autre⁸² dans ce décor autre ? Ce dépaysement est souvent obtenu, qu'importe la distance, au prix d'un déplacement dans l'espace, lorsque virevoltent nos habitudes courantes et nos repères géographiques habituels.

Si les Pyrénées pouvaient présenter un changement et par là susciter « l'exotisme » d'avec mes montagnes de référence - celles, vosgiennes, de mes jeunes années -, ces terres d'élevage avaient beaucoup moins la saveur de l'étrangeté. Au contraire même, j'étais heureux de vivre une certaine familiarité avec les herbages et avec les éleveurs⁸³. Dépaycé ?, Pas tout à fait.

Le dépaysement recherché dans cette entreprise scientifique est autre. Il se signale moins par l'état d'abandon à la nouveauté que par une activité raisonnée de relation au paysage. À l'égal de l'ethnologie de proximité, ce dépaysement-là agirait comme une façon de se déprendre de sa perception ordinaire par une « capacité d'étonnement, [par une] aptitude à la surprise » (Urbain, 2003). Il s'agit alors, pour transférer à l'étude des paysages ce qu'exprime ce même auteur, de « rapatrier cette féconde extériorité, cette autre "distance" chez nous. Elle ne relève pas du froid détachement de ladite "objectivation" mais de cet éloignement sensible qui fait voir autrement et d'où surgit en tout lieu le sentiment d'étrangeté. »

« Regardez bien, vous êtes passé par ici des centaines de fois : est-ce que vous savez où vous êtes et ce qui s'y passe ? » (Vasset, 2007). Comment mieux exprimer que l'étrangeté, le dépaysement, même en des mondes familiers, est une affaire de regard ; qu'il relève d'un décalage de la perception et d'une façon d'interroger la réalité de notre monde. En son « Livre blanc », Philippe Vasset le relate parfaitement⁸⁴ : le dépaysement est chez lui secrété

⁸² Changer de vie, être autre, vivre un dépaysement pour apaiser les bleus à l'âme... Pascal Quignard l'exprime à merveille à travers le personnage d'Ann Hidden. Pour littéralement changer de vie, cette célèbre pianiste accablée de tourments, décide, un jour, n'en pouvant plus, de tout quitter, de se séparer de tout ce qui la relie à sa vie parisienne, avant de se lancer dans un road movie européen, changeant d'identité vestimentaire à chaque frontière, avant de s'échouer sur cet éperon insulaire d'Ischia pour ainsi vivre, avant que son passé ne la rattrape, comme hors du temps, sur ce balcon qu'offre sur la mer la Villa Amalia Quignard P., 2006, *Villa Amalia*, Paris: Gallimard, 298 p..

⁸³ Cette « familiarité » avec les éleveurs, essentiellement ressentie à travers le sentiment d'être « à l'aise » auprès d'eux et de partager une partie au moins de leur vécu, devait retentir, ainsi que nous le verrons plus loin, sur le déroulement même et la forme des enquêtes.

⁸⁴ « J'ai commencé à m'intéresser aux cartes quand j'ai compris qu'elles n'entretenaient que des rapports très lointains avec le réel. (...) Pendant un an, j'ai donc entrepris d'explorer la cinquantaine de zones blanches figurant sur la carte n°2314 OT de l'Institut géographique national qui couvre Paris et sa banlieue. Au cours de cette quête, j'espérais, comme les héros de mes livres d'enfant, mettre au jour le

par le regard porté sur place à ces espaces lacuneux, figurés en blanc dans le dessin des cartes IGN. Il n'est pas le seul. Avec « Zones », Jean Rolin (1995) porte une même attention d'écriture poétique à ces zones qui ne sont de loin pas « la zone », tant elles sont fourmillantes de sens et de vie. Ce dépaysement, ne surgit-il pas aussi dans la façon qu'a Georges Perec de questionner ce lieu parisien pour tenter d'en épuiser le sens (Perec, 1975) ?

À l'échelle des vallées pyrénéennes étudiées, le dépaysement comme posture de recherche ne commence sans doute pas par la fréquentation des hauts lieux pastoraux. Ma capacité d'étonnement se cultivait dans leur ombre, dans « l'infra-ordinaire » de ces (bas-) lieux pastoraux, dans ces « choses communes » des activités d'élevage : dans ces façons de faucher la limite parcellaire, dans l'attention portée à la tenue du pré, dans ces mots de « l'entre-tenir la montagne » qui racontent *‘une façon de travailler et une façon de vivre au pays’* selon la formule de cet éleveur (OL_C_007).

Le dépaysement comme démarche active de recherche apparaissait ainsi dans les manières de questionner les paysages et d'être étonné par eux. Curieusement, ce décalage recherché dans la perception ne se manifestait qu'en cessant de leur être extérieur. Pour le dire autrement, ce n'est pas l'observateur à distance qui était atteint, touché dans sa sensibilité mais, bien au contraire, « l'observateur incorporé » (Urbain, 2003) en prise sur une connaissance intime avec les lieux du dépaysement. En effet, ce n'est que pour les avoir fréquentés assidûment, voire frénétiquement, que Jean Rolin, que Philippe Vasset font surgir l'exotique de ces lieux d'incertitude en marge des grandes villes. Le dépaysement du regard est alors rendu possible par l'étroit corollaire de son investissement dans l'intime des lieux, dans la connaissance approfondie de ces paysages. Dialectiquement, ce dépaysement du regard n'apparaît qu'à la condition d'un « empayement » dans les paysages.

1.4.2 ... à « l'empayement » comme manière d'entrer en connivence avec les paysages

Qu'on me permette ce néologisme, « empayement », pour exprimer une certaine idée de « connivence » avec les paysages (Sautter, 1979). En relevant d'une action volontaire et active, s'« empayser » serait, d'une façon, l'anti-thèse du dépaysement où l'on se laisse gagner par l'abandon de nos repères en dérive. À l'égal de l'ethnologue en son terrain, s'empayser serait, pour le paysagiste, une recherche d'imprégnation et relèverait de la volonté d'être en prise sur le territoire étudié, d'accéder à sa trame vivante, comme pour mieux s'approcher des paysages et des gens qui « font » le « pays ».

Pourquoi vouloir ce néologisme quand d'autres se bousculent déjà autour de la racine « pays » ? En effet, au plus proche, il y a ce mode de développement qualifié de « paysien » par Claude Janin (1995) pour signifier l'idée d'un développement local et d'une économie territoriale basée sur le paysage et le partage d'une culture paysagère⁸⁵. Plus éloigné, et

double fond qui manquait à mon monde » (op.cit)

⁸⁵ « Plus profondément, la lecture du paysage peut permettre aux acteurs, c'est du moins notre hypothèse, d'explicitier le sens qu'ils donnent à leur paysage et de se construire ou de mieux asseoir une

plutôt construit sur la base du « paysan », se trouve le concept bourdieusien « d'empaysannité », pour désigner la condition de classe de ceux qui « deviennent conscients de ce qu'il reste en eux de paysan » (Bourdieu, 2002). La « paysannité » serait ressentie face à la citadinité, et notamment provoquée par l'urbanisation des bourgs ayant pour effet, d'après Bourdieu le Béarnais, une « ''paysannisation'' des hameaux ».

Vouloir ce néologisme, c'est vouloir exprimer que la connivence aux paysages n'est pas qu'une affaire de rapport au visible ; que la lecture des paysages ne peut s'en tenir à la seule appréciation par le regard des formes paysagères. Vouloir ce néologisme, c'est (ré)affirmer cette nécessité de regarder les « choses » du *dedans*, car le paysage « est avant tout l'expérience de la proximité des choses » (Besse, 2000a). En tant qu'expérience, le paysage est un vécu qui se forge dans le parcours, la rencontre, les allers et retours. De là, s'ensuit une méthode reposant sur un important travail de terrain, d'arpentage en marche à pied plus précisément, visant à approcher les paysages au plus près, dans leurs diverses configurations, dans les multiples plis et replis de leur déploiement. De là tient également cet investissement paysagiste dans une *ethnogéographie de la rencontre*. Celle-ci se voit ainsi mise en œuvre à travers les dialogues tenus dans les paysages avec les éleveurs, pour entendre leurs façons de travailler et de vivre le « pays », pour entendre leurs façons de penser leur relation sensible à la montagne pastorale, pour m'approcher en définitive de leur vécu paysan de l'espace.

Se sentir « empaysé » ne revient pas pour autant à se confondre avec l'enfant du pays. Ce ne sera jamais l'intention, ni même le cas. Le paysagiste ethnogéographe restera toujours cet autre qui se *déplace*⁸⁶, qui pose des questions parfois *déplacées*, et restera à jamais un *déplacé*, celui qui ne vient pas du pays, qui n'y est pas né, quand bien même il est relativement connu, qu'il possède une documentation enviée, qu'il fait preuve d'un savoir géographique remarqué et d'une lecture amoureuse des paysages. Il restera à jamais extérieur ; un *rattrait*⁸⁷ des Pyrénées.

A quoi reconnaît-on la réussite de « l'empayement » ? Je l'ai mesuré en la capacité à tenir une conversation avec un éleveur en sachant la relancer sur un point précis d'observation du paysage, par la connaissance des principaux toponymes ou de détails constitutifs de l'originalité d'un lieu. Mais elle se mesure dans l'étonnement non feint de mes interlocuteurs.

identité territoriale. Le paysage apparaît comme le "liant social" permettant aux acteurs de s'approprier et de s'inscrire dans le sens du développement "paysien". Dans un tel concept, il paraît difficile de "faire l'économie" du paysage. » (*op. cit.*)

⁸⁶ J'emprunte cette lecture du déplacement proprement ethnologique à cette « vie en double » exprimée par Marc Augé : « L'ethnologue est toujours en train de voyager à l'intérieur de lui-même : il se déprend de son moi intime pour occuper un lieu qui n'est pas non plus celui de l'autre, mais un espace intermédiaire où il rencontre un ou plusieurs "informateurs" qui eux-mêmes se sont déplacés vers lui ; (...) L'ethnologue et l'informateur sont tous deux déplacés, ils ont une attitude "déplacée" et posent des questions parfois "déplacées" car leur position à elle seule relativise la notion de place et les met à distance de l'évidence ordinaire des autres. (...) L'ethnologue est relativement à l'aise dans cette situation de déplacement ; il s'y retrouve et s'y retrouvera toujours dans la mesure où il n'est jamais à sa place. Quant à l'informateur, il est encore moins à sa place que l'ethnologue dans cette affaire et risque d'y laisser des plumes, une fois parti celui dont il était, aux yeux des siens, que le double éphémère. » Augé M., 2011, *La vie en double*, Paris: Payot & Rivages, (Manuels Payot), 267 p.

⁸⁷ Ce terme régional jurassien exprime le fait d'être « une pièce rapportée » : quelqu'un qui n'est pas d'ici ou pas de la famille. Dans sa « poésie du village », Martin de la Soudière livre quelques belles pages au thème « d'être là sans être d'ici » à travers le portrait d'une *rattrait*, Rose Vines. Cf : Soudière M., (De La), 2010, *Poétique du village. Rencontres en Margeride*, Paris: Stock, (Un ordre d'idées), 259 p.

Je pense à cet éleveur (GP_C_015) gardant ses brebis, assis sur un muret, à l'orée du village et qui, au détour de la conversation improvisée, me lance :

“Ah, vous connaissez aussi ? Mais vous connaissez tout vous !”

La satisfaction fut toute égale d'entendre dire par cette dame d'un âge très respectable, mère d'un éleveur (GP_A_001) s'adressant au journaliste-écrivain qu'elle croyait avoir devant elle :

“Ah, mais vous en connaissez plus que nous ! Vous avez de la retenue pour retenir tous les coins.”

Prises sur le vif, ces exclamations font l'agréable de l'enquête et, je ne m'en cache pas, ne sont pas sans apporter quelques secrètes satisfactions au chercheur en son terrain.

Bien entendu, cette « position intermédiaire » d'être devenu familier des paysages sans être d'ici présente des avantages. J'entrevois principalement celui d'occuper une position sociale en extérieur à la scène étudiée et de pouvoir ainsi rencontrer à sa guise tous types d'éleveurs, sans risque vis-à-vis des susceptibilités affleurantes. Il y aussi le confort de pouvoir se permettre, parfois en fausse naïveté, des questions qui peuvent paraître déplacées, tant elles pourraient tomber sous le sens de l'éleveur. Ou son contraire, interroger un fait banalisé à force d'habitude. A-t-on jamais imaginé un éleveur de lui-même se questionner sur le sens du propre dans ses prés ?

Mais l'inconfort peut tout autant prendre place et venir ternir l'émerveillement des paysages. Celui-là a trait au sentiment parfois éprouvé de n'être pas à sa place justement, en étant celui qui vient questionner, enquêter. Comme s'il paraissait vain ou déplacé, sinon futile, de mener une telle recherche au contact d'un univers social – où plongent mes propres racines – dans lequel le travail véritable est celui qui produit du palpable, et est le produit de l'effort physique, non de l'intellect...

2 Sur le terrain des paysages

« Courir comme on tombe,
à contreflot dans le bruit foulé des herbes,
la joie sur la peau, mille aiguilles
caressantes. »
François Emmanuel⁸⁸

C'est au terrain et en situation que cette recherche procède. Elle tient, dans ses fondements théoriques et dans son développement méthodologique, à cette relation fortement engagée du chercheur au cœur de la situation de recherche. Ainsi, la notion de *terrain* s'entend ici au sens plein et premier du terme que lui donnent originellement la géographie et l'ethnologie : un *terrain* qui n'est pas seulement un cadre, une délimitation d'étude mais bien un *terrain au sens d'un territoire* faisant l'objet d'une exploration approfondie, d'une implication sociale auprès des acteurs locaux et d'une analyse de la situation locale par lesquelles naissent questionnements, hypothèses, concepts et résultats (Retraillé, 2010). Selon l'ethnologue Michel Agier (2004), « le "terrain" est comme la terre, il se malaxe, se triture, on le sent, on le travaille ». On doit y revenir, sans cesse, comme au jardin, soulever l'horizon humifère porteur des richesses et biner la surface durcie des certitudes trop vite acquises. Le terrain enrichi de toutes les rencontres et les confrontations qui font le terreau de la recherche. « La joie sur la peau », il se vit aussi par tout son corps, ainsi que le fait le jardinier à quatre pattes sur sa plate-bande.

2.1 Arpentages

Se reporter à la figure présentant les méthodes de travail au terrain, p. [8]

2.1.1 Au terrain pyrénéen

La haute vallée du Gave de Pau représente à bien des égards un terrain-test. Elle fut l'objet d'une première phase de travail, d'analyse des paysages et d'enquête sociale, durant le mois de septembre 2005 à l'occasion de ma participation, au sein du Cepage, au programme de recherche « Paysage et développement durable : histoire, évaluation, propositions. Le cas du massif transfrontalier de Gavarnie/Mont-Perdu, paysage inscrit au

⁸⁸ Emmanuel F., 2004, *La lente mue des paysages*, Tournai: La Renaissance du Livre, 157 p.

patrimoine mondial de l'humanité.» Devait apparaître à cette occasion, la pertinence de l'entrée des pratiques d'élevage comme biais pour aborder les paysages avec les éleveurs. Devait également émerger, de ce qui allait devenir une recherche préparatoire⁸⁹ à la thèse, les premières formulations d'une relation et d'une utilisation affective des herbages de la part de certains éleveurs. Les entretiens d'alors, auprès de quinze éleveurs, constituent toujours une base de travail non négligeable. Simplement, ils font l'objet d'un réinvestissement de l'analyse, par une réécoute et une réinterprétation des propos enregistrés.

Cette première implication en ce terrain aura permis de fonder le parti méthodologique de cette thèse, qui est de recentrer et de concentrer l'analyse à l'échelle de situations paysagères apparaissant comme spécifiques, dans un incessant dialogue entre échelle de la vallée et échelle des terroirs. Cette connaissance plus avancée des lieux de cette vallée aura par ailleurs permis, durant un certain temps au moins, de concentrer les investigations aux deux autres terrains d'enquête. Des occasions de séjours ont cependant été nombreuses. Si elles ne donnaient pas forcément lieu à des rencontres d'éleveurs⁹⁰, elles auront permis de mettre en place la démarche d'observation photographique diachronique⁹¹, et d'en assurer le suivi. Ce faisant, le retour à une phase de travail associant entretiens ethnographiques et arpentages paysagistes s'est effectué plus tard, lorsque les données récoltées dans les deux autres vallées montraient, en ce terrain, les lacunes d'une enquête différemment orientée à l'origine. Après quelques entretiens en mi-octobre 2009, une série de rencontres orchestrées mi-mars 2011⁹² aura permis d'enrichir autant le panel des éleveurs que la diversité des points de vue et des manières d'« entre-tenir » la montagne.

Le travail de terrain a suivi une autre marche en vallée de Campan et en Oueil-Larboust. Il a été initié au cours de l'été 2008 par une phase exploratoire de découverte et en quelque sorte de prise de possession des paysages. Ces premiers arpentages auront permis de dégager une vision d'ensemble des paysages et de leur organisation spécifique en chaque vallée. Une moisson de photographie les accompagne. Il en découlera l'identification des

⁸⁹ Henry D. (dir.), 2007, *Une approche ethnogéographique du paysage. Evolution des pratiques pastorales et effets sur les paysages de la haute vallée du Gave de Pau (Pyrénées centrales)*, Toulouse: Université Toulouse-Le-Mirail 98 p.

⁹⁰ Ces séjours étaient effectués dans une autre perspective, à dimension pédagogique. Il est en effet institué à l'Ensap de Bordeaux que la nouvelle promotion d'étudiants paysagistes participe, dès sa rentrée scolaire, à un voyage en quelque sorte initiatique destinée à mettre en place, au cœur des paysages, les premiers enseignements de la formation. Comme il est de tradition que la Haute vallée du Gave de Pau soit le théâtre de cette initiation paysagiste et de cette socialisation estudiantine, mon tour venu d'être en position de transmettre, je n'ai pas manqué, au sein de l'équipe enseignante, de procéder aux premières lectures pastorales des paysages. Ainsi, les lieux parcourus avec les étudiants permettaient de garder le contact avec le terrain et par là d'assurer une partie des reprises de vues photographiques.

⁹¹ La mise en place du protocole d'observation et du choix des points de vue plus spécifiquement orientés a bénéficié de l'expérience et des bons tuyaux délivrés, lors d'investigation commune sur le terrain, par la paysagiste Juliette Carré de deux ans mon aînée de thèse. Cf. Carré J., 2010, *Le temps des paysages. Evolutions paysagères et gestion durable des territoires en montagne pyrénéenne*, Thèse de doctorat de Géographie-aménagement, Toulouse II - Le Mirail, sous la dir. de Métailié J.-P., (soutenue le 12 février 2010), 492 p.

⁹² Cette ultime phase d'enquête en cette vallée a été effectuée en compagnie de l'agronome et enseignante de l'Institut des Sciences agronomiques du Centre Universitaire d'El-Tarf (Algérie) Saida Matallah dans le cadre d'un stage de terrain organisé par le Cepage à l'adresse de cette doctorante accueillie au laboratoire ADES (UMR 5185 CNRS/Université de Bordeaux) souhaitant bénéficier d'une initiation géographique aux techniques d'enquêtes sociales auprès d'éleveurs.

situations paysagères, et la sélection des principaux lieux d'observations diachroniques.

Par la suite, les sessions de terrain en vallée de Campan se sont déroulées au courant de l'année 2009, à raison d'une semaine fin mai et de dix jours consécutifs durant le mois d'octobre. Préside ici, dans le choix de ces moments du calendrier pastoral, celui des changements saisonniers (mis à l'herbe, descente d'estive, fenaison pour l'été 2008) et des contrastes végétatifs qui sont, méthodologiquement parlant, mis à profit dans l'observation des changements paysagers inter-saisonniers, et dans la récolte de la parole des éleveurs. La saison offre en effet une circonstance à l'enquête, elle la teinte - au propre comme au figuré - et parfume différemment le bouquet des mots.

En Oueil-Larboust, le calendrier de terrain reprend ce même schéma saisonnier réparti sur l'année 2009, avec des séjours à la semaine, mi-avril, puis mi-mai et un dernier courant septembre de la même année.

2.1.2 Des marches et démarche

Arpenter la montagne. Parcourir tout azimut, s'immerger, se sentir comme enveloppé. De marches en marches, l'attitude qui prévalait tout au long de la recherche au terrain consistait à prendre la mesure des paysages. Chaque retour sur place était l'occasion de fréquenter assidûment ces paysages ; parfois pour en découvrir de nouveaux, souvent pour revenir inlassablement en ces mêmes lieux, en ces situations paysagères qui focalisent l'attention et que je découvrais à chaque fois changées. J'ai mes propres circuits. A chaque fois répétés, ils agissent comme une sorte de rite, avec des passages obligés et les lieux de vénération. Le plateau de Saugué par exemple est de ceux-là. C'est « mon » lieu, je ne saurais séjourner en cette haute vallée du Gave de Pau sans m'y rendre, souvent en premier, comme pour le saluer et comme pour m'y « retrouver ».

Marcher offre un rythme de découverte propice à la lecture des paysages. La marche constitue en elle-même une expérience paysagère où tout le corps est en émoi. C'est une manière tactile, cinétique et kinesthésique d'entrer dans le paysage ; à moins que ce ne soit la substance des paysages qui s'imprime en nous. Cette investigation par les pieds est méthodologiquement riche pour la diversité des vues qui s'égrènent au fil du parcours, pour les possibilités de rencontre fortuites, pour les arrêts d'émerveillement, pour les pauses photographiques, et pour ces hauts lieux de casse-croûtes panoramiques improvisés. Marcher sur ses propres traces, suivre les mêmes circuits participe de cette méthode de découverte des paysages, où la répétition, loin d'altérer l'acuité du regard, la stimulait au contraire. Mais la répétition quasi obsédée des mêmes rondes dans les paysages avait aussi pour origine l'objectif d'enregistrer une série d'états paysagers à partir de mêmes points de vue photographiques reconduits dans la ronde des saisons - il s'agit de la méthode photographique diachronique d'observation des paysages décrite plus loin. Mes cheminements sont ainsi étroitement associés aux points d'observation des paysages faisant l'objet d'une reprise de vue systématique. Ils les relient en une « course » à flanc de versant.

Leurs tracés sont présentés dans les documents graphiques afférents aux localisations cartographiques de ces points « d'arrêts sur image ».

Tel un jeu des sept erreurs, on cherche alors, d'une fois pour l'autre, à repérer les changements, les nouveautés, on considère les invariants. La mémoire des paysages en est le support. Lorsque celle-ci est mise en doute, il reste la mémoire photographique pour témoigner, celle des séries de reprise de vues. Elles sont de toutes les marches, toujours à portée de main. On comprend dès lors comment cette lecture des paysages tient de la traque. À la manière du braconnier, on cherche à débusquer des traces, des indices, un ensemble d'informations qui signale le déroulement de la vie pastorale, consignée à même les paysages. La sensibilité est à l'épreuve pour apprécier cette surface indiciaire, mais n'est pas seule en compte. Elle convoque à ses côtés la connaissance accumulée des lieux issue d'observations répétées, et du témoignage des éleveurs. Voici donc un des premiers jalons de cette « lecture des paysages », ce mot-valise en forme de boîte noire de la pratique professionnelle paysagiste, tant revendiquée, si peu caractérisée. Retenons qu'il s'agit, en étant sur place, au coeur des paysages, d'une observation attentive, à la fois basée sur l'expérience, l'émotion et la documentation, visant à fournir un faisceau d'informations à interpréter.

Il serait cependant erroné de laisser entendre un unique accès aux paysages par la marche à pied. Lorsque le temps était compté, entre deux rendez-vous ou dans une étroite fenêtre de soleil, il n'a pas été toujours possible de me laisser aller au plaisir des marches longues. Les déplacements automobiles participent de mes chemins de rondes paysagistes. Précisons, à toutes fins utiles, qu'on peut cependant s'adonner à ce type d'investigation paysagiste sans être chercheur aux mollets et aux cuisses d'acier. Néanmoins, il restera toujours, au bout de la piste, ô joies pédestres, que certains points de vue hauts perchés nécessitent une marche d'approche...

2.1.3 Relevés

Il y a dans mes chemins de ronde quelque chose de l'attitude de la sentinelle, sens aux aguets. Ce n'est cependant pas en gardien que s'inscrivaient ces marches et ces reprises de vues photographique obstinées, coûte que coûte. C'est plutôt une veille, organisant la consignation des variations et des stabilités paysagères. Le travail de terrain qui s'est en effet étalé dans le temps « long » d'une thèse - sans doute une des dernières, désormais, qui a pu « prendre son temps » - a bénéficié de ce recul de plusieurs années d'observations. Rappelons-le, il est de six ans en Haute vallée du Gave de Pau, de quatre années pour les autres vallées. Durant ce laps de temps, les paysages pastoraux apparaissent dans ce qu'ils ont de foncièrement mobiles et changeants. C'est d'ailleurs cette mobilité intersaisonnière paysagère qu'exploite la photographie diachronique au sol. En donnant ce temps au temps des paysages, il devenait alors possible de baser l'observation sur le relevé, la consignation des états paysagers. Le relevé est de type cumulatif, il est mise en mémoire, il est aussi, à force d'observation, amélioration de la qualité du regard. Il s'agit d'un « procédé d'expansion » à

la manière de François Bon (2000)⁹³ basée sur une prise de note cumulative. Il y a celle, classique, de quelques mots griffonnés dans le carnet de terrain. Il y a celle, mais sans systématique, d'une saisie photographique focalisée sur un détail, une situation, un état, mais aussi sur un éclairage singulier ou une ambiance touchante, jugés, ensemble, significatifs. Ici apparaît un second jalon de la lecture des paysages. Loin des dimensions esthétisantes où on relègue le paysage à une sorte d'idéal formel à lire suivants ses plans successifs, ses points de fuites et autres lignes de force, la « lecture » ici mise en œuvre est une perception informée par l'expérience (physique, corporelle, sensitive) des lieux et par l'accumulation de relevés traduisant des agencements spatiaux, des organisations d'objets liés aux pratiques d'élevage et, plus précisément, aux pratiques d'entretien de la montagne. L'arpentage de la montagne porte en lui cette manière d'aiguiser la perception, de l'enrichir à partir des enregistrements (réliniens, photographiques) des modalités paysagères de « l'entre-tenir ». Il reste alors à faire tendre cette lecture vers l'interprétation, celle qui produira un savoir, support de l'action.

2.2 Décryptage. Paysages et formes paysagères des activités d'élevage

Rappelons que ce sont les lieux définis comme relevant de situations paysagères spécifiques qui font prioritairement l'objet de cette investigation paysagiste. L'objet des relevés effectués se situe du côté des empreintes, ces inscriptions que ne manque pas de laisser le travail agricole dans les paysages comme autant de faits géographiques. « Qu'est-ce donc qu'un fait géographique ? Une inscription. Et quels sont les objets du regard géographique ? Des traces, des empreintes de l'activité humaine et plus généralement de la "vie", qui passe sur le sol en y laissant ses marques. La notion de paysage trouve dans cette définition du fait géographique sa pleine légitimité. Le paysage, aux yeux du géographe, est une empreinte » (Besse, 2000a).

2.2.1 Empreintes et signatures

Sillon de terre, rang de culture, andain de foin, alignement de piquets, râtelier, etc. autant d'attributs de l'agriculture qui empreignent les paysages. Il y a dans la notion d'empreinte l'idée de trace laissée à son insu. Toutes traces relèvent-elles pour autant de l'impensé, de l'en-soi du travail agricole ? Pour partie certainement. Pas toutes cependant, ainsi que le montre le précédent chapitre. En s'attachant au point de vue des éleveurs et aux sens attribués à leur travail, le parti ethnogéographique considère ce qu'il peut y avoir de volontaire et de pensé dans la mise en œuvre de certaines pratiques d'élevage. Pour des

⁹³ L'ouvrage « Paysage fer » procède lui-même d'une écriture paysagère pas expansion. Chaque semaine, sur cette même ligne Paris-Nancy, l'auteur consigne « ce qui traverse la vue un instant et s'y implante » : « Ne pas relire, accumuler seulement ces notations d'instant, puisque le même train, de jeudi à jeudi en permettra la répétition, que ne changeront, mais lentement, que le cycle perceptible des saisons et des lumières » (op. cit).

agriculteurs à « forte conscience territoriale » (Poinsot, 2008), l'empreinte relève alors davantage de l'inscription en tant qu'écriture volontaire, pour ne pas dire, à la suite de l'éleveur Denis Michaud (Michaud, 2003), d'une « signature » de son travail.

Observons les paysages comme un ensemble d'empreintes laissées par les pratiques d'élevages, et de signatures du travail bien fait, intentionnellement manifestées par l'éleveur en ces parcelles. C'est bien ce caractère délibéré de ces dernières qui distingue ces deux faits géographiques. Plus globalement, appartiennent au registre des empreintes celles parfois profondes qui traversent le temps des paysages pour nous parvenir en héritage. La signature ne sous-entend pas, a contrario, le temporaire, l'inscription vite effacée du palimpseste. Qu'en est-il de cette bergerie récemment construite par ce jeune éleveur Toy ? Le bardage bois appliqué aux parties aériennes comme la volumétrie générale accordée aux constructions alentour manifestent clairement sa fierté d'éleveur attaché à présenter son nouvel outil de travail qui permet de valoriser son « pays ». C'est ainsi le témoignage de l'éleveur sur ses pratiques qui permet d'opérer au glissement d'un registre à l'autre, en somme d'apprécier l'intentionnalité.

Au sein des emprises pastorales et plus précisément au sein des terroirs, le regard s'attache aux répartitions inter-saisonnières des prés de fauche, des pâturages et des secteurs de parcours et de zones d'estives. On s'intéresse aux limites entre ces composantes herbagères des paysages, à leurs déplacements ou au contraire à leur relative fixité, tant à l'échelle de l'année qu'à l'échelle de pas de temps plus larges, des transformations amorcées après-guerre. Généralement, la matérialisation des limites renseigne sur leur caractère permanent ou temporaire des distributions spatiales des usages de l'herbe. Ce faisant, la présence et le type de clôture, informe l'usage de la parcelle, son maintien ou non en état et sur l'intensité de cet usage.

L'état des surfaces en herbe au sein même des îlots parcellaires fournissent un instantané de l'utilisation des ressources, les textures du tapis herbeux mais aussi ses couleurs, selon des variations internes ou des effets de contraste avec les abords sont également informateurs. Tout comme la qualité du prélèvement de l'herbe, jugé aux refus, à leur présence et à leur éventuelle gestion font partie du regard scrutateur. Ces nuances sont particulièrement relevées : elles pourront être questionnées au fil de saisons à venir ou au fil d'un dialogue avec un éleveur.

L'analyse des paysages s'intéresse par ailleurs à tout ce qui relève de ces pratiques fines d'entretien des abords parcellaires. Les abords des constructions (habitations, bâtiments d'élevage et granges foraines), mais aussi l'ensemble des talus, « recoins d'herbe », lisières et haies qui bordent les parcelles apportent au regard aiguisé une information de nature paysagère relative aux modes d'entretien de la montagne. La manière dont sont pris en compte les dispositifs hérités tels que mur-limite, mur-terrasse, rigole, rideaux de culture, et arbres, apporte un renseignement sur le comportement de l'éleveur dans son rapport à la ressource.

Le regard s'attache aussi à relever la présence de pratiques caractéristiques de

débroussaillage, de feu courant, de création d'accès ou de clôtures nouvelles, qui laissent présager une gestion active de l'espace pastoral. Dans le même ordre d'idées sont répertoriées les activités d'élevage sur les secteurs un temps sous-utilisés ou abandonnés.

Si l'exposé de la méthode paysagiste d'observation-analyse des paysages insistait sur la richesse de la répétition des observations dans le temps, il paraît nécessaire de relever, autre jalon de la lecture des paysages, l'importance des changements d'échelle. Il n'est pas une échelle préférable à d'autres. Ni à la parcelle, ni au versant ou au terroir. C'est foncièrement ici une démarche multiscalaire, mais qui repose en permanence sur un itératif changement d'échelle. Ainsi, la bonne échelle, c'est celle des passages et du glissement : de la parcelle au terroir, du terroir à la vallée, et inversement. La démarche itérative ne s'arrête pas là. Elle devait également s'établir entre informations recueillies par l'expérience d'observations attentives et informations recueillies par lectures de travaux scientifiques et auprès d'éleveurs. Le témoignage des éleveurs aide en cela à focaliser le regard, à prendre en compte et à apprécier, dans les paysages, ces marques sensibles du travail agricole. C'est en sachant cela, que les paysages prenaient une autre saveur, que l'inscription ou la signature de certaines pratiques apparaissaient au regard. « Oui, le savoir nourrit et renverse la vision » (Serres, 2003) !

2.2.2 Décrypter plus que lire les paysages

Dans les paysages, il n'est pas de signes préalablement connus qu'il s'agirait de reconnaître, ni de signes dont le sens serait pour tous égal et définitivement fixé. Plus que de signes connus, le principe d'analyse du paysage consiste à isoler des indices, des informations, suivant l'interrogation que l'on poursuit, et le point de vue que l'on porte (paysagiste, agronomique, historique). Il n'est pas d'observations des paysages qui ne soient guidées par une question, une problématique tendue vers l'action (Deffontaines et Mathieu, 2007; Deffontaines et al., 2006). « Nous sommes conduits à une autre science du déchiffrement, dans laquelle il s'agit moins de chercher à lire dans le paysage, l'expression d'un montage culturel préalable, dont il serait la traduction voilée, que de fouiller littéralement dans ses plis, et de le sonder, pour y trouver la trame de sa "vérité" secrète ou, du moins, de sa nécessité intérieure. Le paysage ne dit rien, en ce cas, il indique » (Besse, 2000a).

L'application apportée à décrire l'implication au terrain du paysagiste-chercheur, les observations répétées, multiscalaires et itératives, ainsi que les informations récoltées en parallèle, montre en quoi cette démarche n'est pas une simple lecture des paysages. Elle n'est pas cette sorte de préalable sympathique, en forme de balade de reconnaissance d'un territoire ou de tour d'horizon, après quoi, le travail de recherche – le vrai – commencerait⁹⁴ ! Ici le décryptage opéré rejoint l'idée d'un cheminement, d'une construction pas à pas d'une interprétation des paysages par les causes qui les produisent. Sa finalité

⁹⁴ C'est pour l'avoir réellement vécue, que je m'autorise à évoquer cette situation de la sorte.

consiste à proposer un récit d'interprétation, fruit de ce véritable travail d'enquête multisource. Ce décryptage des paysages est dynamique, il les inscrit au sein de processus multiples écologiques et sociaux qui les ont produits et les produisent. Les paysages sont ainsi abordés en tant que produits complexes et évolutifs, résultant d'une combinaison de faits et d'interactions constantes, d'ordre écologique, socio-économique, culturel, etc. « Le paysage est un espace social. Il faut s'intéresser, plus généralement, aux formes spatiales et à leur diversité, aux éléments structurants et aux dynamiques, aux morphologies et aux flux qui les traversent et les bouleversent, aux discontinuités de l'espace et aux circulations, car tous ces traits permettent de caractériser un paysage (point de vue géographique) » (Besse, 2009).

3 Une ethnogéographie par mots et par vaux : rencontres d'éleveurs en leurs paysages

« Nous nous sommes installés autour de notre hôte sur un point haut de l'alpage,
pour parler "paysage". »
Bernadette Lizet⁹⁵

Avec celle des paysages, la rencontre d'éleveurs devait constituer un moment fort du travail de terrain. Elle est fondatrice de l'enquête ethnographique, ce terme désignant cette investigation sociale menée à la manière d'enquête auprès de ceux qui réalisent l'activité pastorale. En quête de quoi ? En quête de la « parole oubliée » des paysages, celle qui dit en quoi ce ménage des champs est aussi le théâtre de faits et de gestes agricoles qui, loin d'être anodins, racontent une façon d'être et de vivre sa vallée, de se penser éleveur en montagne, mais aussi de travailler et de conduire sa ferme au « vu et au su » de tous⁹⁶. L'enquête exprime également ce cheminement vers les éleveurs à partir de la lecture-analyse des paysages et des questions qu'elle aura soulevées. En ce faisant témoins directs des agissements agricoles, les paysages les relatent en partie. Les paysages donnent des indications, suggèrent des lieux et des pratiques dont les sens échappent à l'observateur. Les sens, profonds, qu'accordent les éleveurs à leur travail en montagne restent à percer ; ils ne sont pas donnés *a priori*, tout comme la signification multiforme de l'« entre-tenir » la montagne. Enquêter, donc, pour percer la surface durcie du sens commun ; partir en quête de ce qui pourrait fonder « notre propre anthropologie⁹⁷ »... celle de l'espace et des paysages du pastoralisme pyrénéen.

⁹⁵ Lizet B., 1998, "Le génie des alpages. Paysage, vache, fromage en Abondance", *Revue de géographie alpine*, vol. 86, n° 4, p. 35-50.

⁹⁶ Ce *tous* en question, nous l'avons vu, exprime autant ce voisinage de la société micro-locale des éleveurs et des habitants des vallées, qu'il exprime, plus indistinctement, ce « public des montagnes » nombreux et varié et, plus insaisissable encore, la société globalisante, *a priori* porteuse d'une attente envers une agriculture (de montagne) garante de paysages entretenus.

⁹⁷ Allusion est ici faite à la formule en forme d'appel de Georges Perec « Approche de quoi ? » : Perec G., 1989, *L'infra-ordinaire*, Paris: Seuil, (La librairie du XXI^e siècle), 121 p.

3.1 Rencontres circonstanciées et entretiens conversationnels

Se reporter à la planche iconographique intitulée : Port-folio, avec les éleveurs, p. [10]

La démarche qualifiée d'ethnographique dit combien l'approche se range du côté des méthodes dites qualitatives en reposant, à l'égal de l'investissement expérientiel du corps aux paysages montagnards, sur un investissement personnel fort auprès des éleveurs. L'investissement se situe du côté de la relation sociale même qui ne saurait être qu'un jeu de rôle défini entre deux acteurs sociaux – un questionneur face à un répondant – se tenant à distance respectable, sans imaginer que les rôles puissent un temps s'inverser ou en tout cas puissent être aménagés, pour ouvrir l'échange sur un plan plus proprement humain. L'investissement se mesure également en termes de temps passé auprès des éleveurs, où l'enquête entretenait cette saveur des contacts renouvelés par des passages répétés.

Pour le dire en deux mots, les entretiens ethnographiques sont établis sur un mode compréhensif auprès d'informateurs choisis, à partir d'enquêtes à passages répétés et basées sur la forme d'un dialogue autour d'un récit de pratiques et d'un dialogue avec les paysages.

Quarante-cinq personnes ont été rencontrées et ont livré témoignage au sein des trois vallées. À l'exclusion des discussions informelles à l'auberge, au café ou dans les commerces, elles sont quarante-cinq, donc, ces personnes qui m'ont reçu parfois à deux reprises – quelquefois même par trois fois –, qui m'ont consacré du temps, qui ont accepté ma présence lors d'*entretien en cours d'action*⁹⁸ et qui, toutes, se sont prêtées au jeu de la discussion que je leur proposais au creux des pratiques d'entretien de la montagne. Pour la confiance accordée à témoigner « micro ouvert », pour les documents prêtés, pour les recommandations établies et, plus que tout, pour l'accueil en tout lieu très bon qui m'a été réservé, je renouvelle ici toute ma gratitude à l'ensemble de ces personnes qui sont intimement liées aux conditions de possibilité de cette recherche. Trente-cinq sont éleveurs ; les autres dix représentent pour la plupart des élus et des techniciens chargés de l'encadrement agricole. C'est sur cette parole collectée que repose en grande partie la lecture informée des paysages pastoraux et l'exposé du point de vue de ceux qui y mettent leur cœur à l'ouvrage.

3.1.1 Déroulements et circonstances

Il importe de préciser le déroulement de l'enquête ethnographique pour signifier combien elle ne saurait correspondre à une phase bien délimitée d'entretiens qui précéderait ou suivrait une phase d'analyse des paysages. Point de phase ni de temps précis tantôt dévolus à

⁹⁸ Pour une explicitation du terme, voir plus loin la description des conditions recherchées de l'entretien circonstancié.

l'arpentage des paysages, tantôt consacrés aux rencontres d'éleveurs. L'un et l'autre participent, en complète et complice « indiscipline », d'un mode de travail au terrain qui ne sépare pas les questions posées aux paysages de celles posées aux éleveurs qui les travaillent. Cette complicité est la base de mon projet d'ethnogéographie des paysages. C'est alors au cours de séjours dans les vallées respectives que devaient alterner rencontres – et, souvent, retrouvailles – des éleveurs et des paysages, au fil des sessions de travail au terrain renouvelées à différentes saisons.

Si ce déroulement de l'enquête devait être graphiquement représenté sur la frise des cinq années de cette thèse, le codage le plus approprié serait assurément le pointillé en une répartition multiple et multipliée. Ce dessin montrerait combien cette recherche est empreinte de temps : celui qui passe et qui laisse la maturation de la réflexion se faire, les hypothèses se reformuler et les questions s'ajuster entre les sessions de terrain ; celui du temps qu'il fait, en accordant aux saisons de l'enquête l'importance qu'elles-mêmes revêtent pour les activités pastorales. On comprend dès lors ce qu'il peut y avoir d'empirique et de phénoménologique dans cette ethnogéographie des paysages : les entretiens avec les éleveurs, s'ils font écho à une trame préétablie, s'ajustent en permanence aux *circonstances* – météorologique, saisonnière, pastorale, paysagère – de *l'ici et du maintenant* du dialogue établi. La parole recueillie se veut la plus proche expression d'une réalité subjectivement vécue et la plus proche énonciation des pratiques d'élevage en cours. La circonstance offre une alternative à ce qu'il peut y avoir de convenu aux propos tenus par habitude⁹⁹, elle permet un décentrement de la relation d'enquête vers le concret du quotidien, des pratiques du moment et des surfaces pastorales qui les ancrent.

L'entretien circonstancié n'a pas de meilleur moment ni de bon lieu. Toutes circonstances portent une richesse potentielle pour l'échange en sachant faire feu de tout bois. En voici quelques exemples recherchés ou mis à profit dans le cours des rencontres d'éleveurs.

- *Faits de saisons et faits paysagers.* Parler de la pluie et du beau temps avec un éleveur n'est sans doute pas aussi banal qu'avec son voisinage. Saisons et climats influent directement le déroulement du travail agricole, tout comme la marche saisonnière des paysages. La discussion est facilitée et s'en trouve enrichie : les pratiques d'élevage sont évoquées en référence à ces faits visibles et perceptibles dans les paysages (et par son corps).
- *En cours d'action.* Ce terme, qui fait référence à l'analyse de situation de travail, désigne ces entretiens profitant d'occasions créées par l'accompagnement des éleveurs sur les lieux de travail et au cours de leurs pratiques, telles que le pansage

⁹⁹ On ne peut nier une certaine habitude, dans le monde agricole et plus encore dans ces vallées pyrénéennes largement visitées et étudiées, à recevoir en sa ferme des visiteurs d'un jour, dilettantes ou professionnels, venus s'enquérir des modalités du travail d'élevage en montagne. Avec la force de l'habitude, un discours s'est institué suivant à peu près toujours le même déroulé : année d'installation, cheptel, surface... C'est pour parer – et couper court – à cette « mise en scène » que la discussion est rapidement circonstanciée vers un fait de saison et/ou de paysage.

des animaux à l'étable, un trajet et une visite des bêtes au pré¹⁰⁰ ou encore durant un après-midi de garde. Outil en main ou les pieds dans l'herbe, l'éleveur a l'impression de moins perdre son temps, ses paroles sont comme plus libres, et plus profondes aussi ; comme si la parole se trouvait déliée par l'action.

- *Support graphique.* Lorsqu'en intérieur l'entretien est privé de la relation physique ou visuelle aux paysages, il reste la mobilisation de supports graphiques. Ce sont parfois l'une ou l'autre photographies accrochées au mur et qui mettent en paysage une scène de travail ou la grange en montagne, c'est la carte IGN, fidèle compagne au terrain, c'est aussi ce document entré par la petite porte dans les fermes et dont on mesure sans doute mal les effets géographiques retentissants sur la perception des agriculteurs : le registre parcellaire graphique (RPG). Sur fond photographique aérien – certes souvent de moindre qualité, en noir et blanc et aux cadrages resserrés –, il s'agit de la délimitation des emprises parcellaires de l'exploitation agricole concernées par les MAE. Désormais présent en chaque élevage, son recours est grandement utile à l'obtention d'une information spatialisée. Il est alors étonnant de constater avec quelle facilité les éleveurs s'y repèrent, et décrivent, avec finesse, des éléments du paysage dont la vue zénithale n'apporte qu'une représentation approximative et tout en nuance de gris. « *Quand on les connaît [les parcelles], on sait où c'est, avec tout le temps qu'on y passe !* » Voici l'explication, simple en vérité, qu'en donne cette éleveuse d'Oueil-Larboust (OL_A_002) : c'est une façon de se remémorer, en vue du dessus, un terrain intimement connu du dedans, dont les montagnards peuvent déjà percevoir la vue oblique et plongeante en s'élevant dans le versant ou en gagnant un sommet.

En matière de support graphique, les séries photographiques diachroniques étaient, dès l'origine de la recherche, envisagées en incomparable support d'enquête. Contre toutes attentes, elles ne furent que de peu d'aide, et n'avaient qu'un rôle de second plan. Montrer aux éleveurs la chronique photographique des évolutions paysagères ne suscitait pas d'engouement particulier et de propos particuliers. Tout au contraire, l'entretien prenait une tournure nostalgique qui enfermait les propos dans un passéisme faisant regretter les bonnes façons de travailler et de tenir jadis les prés propres. Avec le recul, j'analyse l'impasse à laquelle conduisait ces photographies répétées pour l'entretien au fait que celles-ci rendaient par trop visible et ostensible le recul agricole et social de la vallée. C'est comme si la perception de ce qui apparaissait aux éleveurs comme perte, ce faisait image d'une déchéance de la part d'une société qui n'arrive plus à tenir - à entre-tenir - son territoire pastoral.

¹⁰⁰ Pour une description plus détaillée, voir le récit : « Le voyage aux Pyrénées... en tracteur », in Henry D., 2010, "Les éleveurs, l'herbe et la montagne : un paysage de la pratique pastorale ? Éléments d'ethnographie paysagiste en Pyrénées centrales", *Projets de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/les_eleveurs_l_herbe_et_la_montagne_un_paysage_de_la_pratique_pastorale

Cet empirisme de la rencontre conditionne le déroulement des dialogues avec les élèves.

Ces dialogues prennent en eux-mêmes une tournure à chaque fois imprévisible et à tout le moins non contrôlée à l'avance. Il n'y a pas un déroulé type d'une rencontre et pas deux entretiens qui poursuivent le même déroulement protocolaire. C'est là tout le rôle que joue la trame d'entretien en assurant les liens et une certaine cohérence de l'un à l'autre des dialogues tenus. Quand bien même les propos prennent des chemins détournés, il me revenait, au fil de la discussion et selon les circonstances, à amener l'élève à aborder les thèmes importants, à délivrer les informations essentielles, et plus que tout à exprimer le sens accordé au travail dans les différents lieux du travail. Cette trame d'entretiens se résume alors à une liste d'items, sans ordres ni formulations par trop précis. On comprend dès lors ce que peut avoir de théorique la trame ici annexée dans le sens où, si elle a été de toutes les rencontres, bien calée dans le carnet de terrain, et de ce fait non visible à l'interlocuteur. Ni les mots utilisés, ni l'ordre de ceux-ci ne se retrouvent *textuellement* dans l'une ou l'autre discussion. Cet aspect en quelque sorte « improvisé¹⁰¹ » des entretiens n'apporte sans doute pas le confort d'un questionnaire à suivre à la lettre ; il réclame même, davantage, d'être pleinement présent dans l'interaction mais aussi, tout en veillant à ne pas orienter le sens, d'en être partie prenante¹⁰². Mais en fin de compte quel plaisir ! Quel plaisir de vivre un moment d'échange et d'avoir l'impression, en quittant la personne, d'avoir avec elle vécu un moment particulier d'échange humain – à ce moment on peut dire que l'entretien a « pris », comme la mayonnaise monte et prend, l'enquêté s'est engagé dans la relation, comme face à lui l'enquêteur venu le questionner (Beaud et Weber, 2003). Ici se mesure ce que peut apporter « l'empayement », quand l'interlocuteur, se rendant compte de l'implication du chercheur en son terrain, investit par contrecoup plus pleinement la discussion¹⁰³. Sans doute se livre-t-il davantage, sans doute est-il amené à rendre plus concrets et plus précis ses propos.

¹⁰¹ Ce sont les questions qui possèdent un caractère improvisé dans le sens où celles-ci ne sont pas formulées d'avance, *in abstracto*, mais trouvées à partir de ce qui vient d'être dit par l'informateur. En ce sens, l'entretien se fait « enquête à l'intérieur de l'enquête » Kaufmann J.-C., 2006, *L'entretien compréhensif*, Paris: Armand Colin, 126 p..

¹⁰² Manière d'affirmer, avec d'autres, ce que peut avoir de relativement inopérant la neutralité de l'enquêteur – si elle existe – pour ce type d'entretien conversationnel. Ma démarche rejoint ces situations d'« interaction où l'enquêteur intervient en donnant *parfois* son point de vue ou, plus souvent et plus exactement, propose des éléments de réflexion à l'enquêté. Les interventions de l'enquêteur peuvent aider l'enquêté à "sortir de lui-même" et fût-il doté de ressources culturelles de "poids" et à faire qu'il dise plus que ce qu'il aurait probablement dit dans une autre situation d'entretien "classique" » Legrave J.-B., 1996, "La "neutralité" dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence", *Politix*, vol. 9, n° 35, p. 207-225.

¹⁰³ C'est largement le point de vue défendu par le pastoraliste Philippe Daget pour qui une enquête pastorale ne peut réussir que si elle converge très fortement, à s'y confondre, avec une enquête ethnographique. La confiance gagnée auprès de l'élève pour qu'il accepte de se livrer n'a d'égale, selon Philippe Daget, que l'investissement personnel de l'enquêteur-ethnographe intéressé par l'ensemble des aspects de la vie pastorale (famille, relations sociales, etc) et détenteur d'un langage et de savoirs pratiques proche des personnes enquêtées. Voir ses propos recueillis par Elsa Faugère : Faugère E., Daget P., 2003, "Enquête pastorale et enquête ethnographique: vers une anthropologie symétrique? Entretien avec le Dr Philippe Daguet, pastoraliste, CIRAD-EMVT", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 11, n° 1, p. 46-50. .

L'enquête sociale est en elle-même le fruit de déroulements. Le choix des éleveurs et les prises de contacts procèdent, ainsi qu'on le fait pour une bobine, en tirant le fil des interconnaissances et des recommandations amies. Deux fils ont été tirés en même temps, ils s'entremêlent bien souvent. L'enquête est faite de ce maillage et s'immisce en lui. Un premier fil est à coloration sociale et même institutionnelle. Il s'agit des contacts transmis par les personnes chargées de l'encadrement agricole rencontrées en début de travail au terrain. La liste comporte ses propres critères d'assemblages, cependant les éleveurs rencontrés sont invités à fournir d'autres recommandations permettant ainsi d'ouvrir le panel et, parfois, de constater les entrecroisements. Un second fil est, lui, à coloration spatiale et paysagère. Il s'agit d'éleveurs sélectionnés à partir de l'observation des paysages et en raison du fait que la ferme ou des parcelles sont présentes au sein des situations paysagères étudiées.

Finalement, le panel obtenu est élaboré en croisant ces deux fils, et en recherchant la diversité des formes de pratiques et d'attitude vis-à-vis de l'entretien. Si la représentation (statistique) n'est pas le but visé, l'attention est néanmoins portée à recueillir le témoignage de la diversité des conceptions de « l'entretenir la montagne », mais où prime la *qualité* de l'échange sur la quantité¹⁰⁴. Ainsi qu'il a déjà été précisé plus haut, figurent dans le corpus des personnes enquêtées, sans prééminence, les éleveurs qui exercent en activité principale, ceux en pluri-activité - la proportion est forte en ces vallées touristiques -, et ceux qui occupent des terrains, du temps libre ou un statut social (parfois tout ensemble) avec quelques têtes laineuses : retraités agricoles surtout, résidents parfois.

“Oh moi éleveur ? On ne peut pas considérer que je sois éleveur, oh non, on ne peut pas vivre avec 30 moutons !” (GP_C_015)

Même s'il ne se considère pas éleveur au prisme de l'économie et de la rentabilité, nous le considérons comme porteur d'une certaine représentation de la montagne, de son « travail » de retraité et de l'action de prélèvement de ses brebis sur les paysages. L'attention a par ailleurs été accordée, dans le déroulé des fils de l'enquête sociale, à rechercher les différences d'âge, à s'attacher à la diversité des structures d'exploitations agricoles, comme à entendre, également, la parole des femmes : les femmes d'éleveurs parfois en arrière-plan de leur mari lorsque celles-ci sont présentes au cours de l'entretien (rare) mais surtout en tant que femme ayant statut d'agricultrice, éleveuse à titre d'activité principale ou secondaire. Les tableaux établis montrent l'attention à constituer un corpus cohérent au regard des critères fixés, et leur répartition par catégories spatiales (vallée, situation paysagère, terroir).

Au total, ce sont vingt éleveurs qui ont été rencontrés en cette haute vallée du Gave de Pau. Quinze constituaient le noyau initial de 2005, quatre de ceux-là ont été revus. Cinq autres complètent le corpus, et cinq personnes non-éleveurs mais liées à l'activité agricole élargissent le réseau d'informateurs. À Campan, douze éleveurs et cinq autres personnes composent le corpus. Et en Oueil-Larboust, treize éleveurs se sont prêtés au jeu de l'enquête,

¹⁰⁴ En effet, « la qualité des résultats dépend avant tout de la qualité des énoncés recueillis et de la place que l'on est capable de faire aux représentations qui les inspirent, et qui doivent aussi inspirer les interprétations que le chercheur fait de ces énoncés » Landais E., Deffontaines J.-P., 1994, "L'espace d'un berger. Pratiques pastorales dans les Ecrins", in: *A la croisée des parcours. Pasteurs, éleveurs et cultivateurs*, Blanc-Pamard C., Boutrais J. (dir.), Paris: ORSTROM p. 321-336..

parfois deux et pour certains trois fois. Trois autres personnes (un élu et deux techniciens de l'encadrement agricole) complètent le corpus.

3.1.2 Ecouter, laisser « courir » la parole

“Des mecs comme toi, aussi coquin, il y en a pas beaucoup hein ! Non, mais qui sait écouter et tout, et qui va savoir... Bon, tu es intéressé par ça...” (OL_A_004)

Savoir écouter. Cette disposition à être pleinement attentif à la parole de l'autre ; cette façon de susciter la parole sans l'interrompre quand bien même les débordements du strict cadre de l'entrevue sont nombreux ; cette manière d'encourager la parole et de créer les conditions propices à sa pleine expression est à la base de la démarche. Plus largement, sans doute est-ce aussi une qualité, si l'on en croit cet éleveur, cultivée en mon jardin personnel. Elle a été mise à profit en vertu d'un principe méthodologique relevant du souci éminent de laisser exprimer ce que les personnes ont à dire et à raconter. Il est certes parfois déroutant de se laisser emmener par la personne qui parle, comme si nous ne contrôlions plus l'entretien sollicité. Il ne s'agit pourtant pas d'une faiblesse mais bien d'un acte réfléchi, ressortissant pleinement du bon vouloir de l'enquêteur (Beaud, 1996). L'ethnologue Léonore Le Caisne l'exprime parfaitement dans ce documentaire radiophonique diffusé sur France Culture : *« Pour la comprendre, pour pouvoir resituer cette parole-là, il faut que je sache qui me parle. Il faut que je comprenne un peu ce qui intéresse ces gens, ce qui les touche, et donc je les laisse parler, je me laisse prendre dans la relation avec eux. Je crois que c'est ça le vrai travail de l'ethnologue. C'est se laisser emporter, d'aller là où ils veulent, puisque ce qui m'intéresse c'est eux quand même. Donc c'est là où ils m'emmènent, et j'y vais¹⁰⁵. »*

Cette qualité d'écoute va de pair avec la démarche consistant à entrer en compréhension avec les personnes enquêtées, en tant qu'elles sont « dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus » (Kaufmann, 2006). Puisque cette ethnogéographie des paysages pastoraux cherche à approcher le sens et les significations des pratiques d'entretien des éleveurs, c'est à travers cette écoute que pouvaient être entendus et enregistrés des propos qui dépassent les seules considérations fonctionnelles des pratiques pastorales. L'occasion d'entendre dans la bouche de l'éleveur l'évocation de valeurs du « bien travailler », était évidemment mobilisée pour l'inciter à développer son propos, et tenter d'éclaircir le sens, en s'aidant au besoin des paysages pour faciliter la verbalisation.

¹⁰⁵ Retranscription personnelle des propos de Léonore Le Caisne tenus face au micro de Sonia Kronlund, dans « Un ethnologue sur le terrain » Kronlund S., 2010, Un ethnologue sur le terrain (R), in: Les pieds sur terre (Robert C., ed.): France Culture..

3.1.3 Revenir

Le retour auprès de l'éleveur-informateur fait ici pleinement partie de la méthode, consistant à mener des entretiens approfondis en plusieurs fois, deux étant le plus courant. Du temps peut parfois s'écouler entre ces passages, comme ce fut le cas en haute vallée du Gave de Pau, puisque quatre années séparent la première phase d'enquête de la seconde. Occasion était en ce cas donnée de faire le bilan des évolutions et changements produits dans ce laps de temps. Dans les deux autres vallées, le temps écoulé se mesurait à quelques semaines ou quelques mois, offrant ainsi aux entretiens la circonstance d'une saison, de paysages végétaux et de pratiques différentes.

Ce passage répété de l'enquête visait plus particulièrement les éleveurs dont la qualité des informations ne faisait aucun doute. Ce sont pour la plupart des personnes qui manifestaient un investissement certain dans l'enquête, qui en étaient d'une façon partie prenante, en acceptant de passer du temps et de se prêter au jeu de la discussion renouvelée. Avec le recul, des points et zones d'ombres pouvaient être précisés, et d'autres hypothèses testées. Revenir vers une même personne permettait en outre de varier les lieux et les situations d'entretien.

3.2 Récits de vie et de pratique, et dialogue avec les paysages

Reste que pour garantir la « réussite » des entretiens, il est indispensable que les personnes se sentent concernées et, mieux encore, valorisées pour les savoirs dont elles sont détentrices. La méthode ici mise en œuvre s'inspire grandement de la façon, tout en délice et en sensibilité, dont Pierre Sansot (Sansot, 1995) établit sa relation aux caravaniers du lac de Charavines pour étudier leur rapport à l'espace et au paysage lacustre : « Le sociologue leur parle, sur le ton de la conversation, de choses et d'autres, du temps qui passe, des longues après-midi qu'il faut occuper, des environs sans user du terme de paysage qui intimide ». La « ruse méthodologique » consiste, en toute *simplicité* – si on peut dire – à les faire s'exprimer sur ce qu'elles connaissent le mieux. N'est-ce pas leur travail et leurs pratiques que les éleveurs connaissent le mieux et sont mieux à même d'énoncer ?

3.2.1 Détour par les pratiques d'élevage

Ce pourrait être le mot d'ordre de l'enquête ethnographique pastorale : faire parler les éleveurs de leurs pratiques ! Pas des paysages, mais des pratiques, et plus largement du travail agricole. Dans le choix de laisser de côté le paysage – du moins en apparence – comme objet des entretiens, préside avant tout le parti de libérer la parole à partir de ce qu'il y a de plus trivial et de plus facilement énonçable dans la vie de l'éleveur au travail : ses pratiques du moment, celles des temps à venir, et celles qui ont été et qui n'ont plus cours.

Ce faisant, l'éleveur est invité à replacer ses façons présentes de travailler dans la trame de sa vie et ainsi de tracer son propre « parcours pastoral ». Il s'agit de ramener la parole au fait que c'est la personne qui intéresse, avec son histoire, sa trajectoire de vie, ses autres activités hors élevage. En cela, plus que le récit d'une tranche de vie au sens ethnobiographique (Poirier et al., 1996), c'est la description des pratiques et des espaces de la pratique qui offre, par détour, une incursion dans le domaine du récit biographique. Il s'agit de situer – de faire situer – les modalités du travail présent par rapport à un avant, et en perspective d'un futur possible. L'avant en question correspond aux pratiques et aux fonctionnements pastoraux hérités du modèle agro-pastoral parental, comme aux évolutions produites et engendrées par l'éleveur depuis son installation. Le futur est celui, important, des modifications souhaitées et celui de la transmission/reprise de la ferme, en tant qu'elle conditionne les modes de travail présent.

L'expérience acquise en matière d'enquête sociale agricole - aux Pyrénées et ailleurs - montre en effet que l'entrée des pratiques d'élevage se révèle un moyen efficace pour atteindre la personne, atteindre les différentes dimensions de son travail, et par là, son rapport au paysage. En effet, ainsi que le formule Chantal Blanc-Pamard (1986) « l'enquêteur se servant du commentaire des agriculteurs sur leurs pratiques s'aperçoit bien vite qu'il n'y a pas de perception sans pratique ».

En effet, je ne suis pas agronome. Ce ne sont pas en tant qu'elles renseignent le cœur du fonctionnement de l'agrosystème que les pratiques de l'éleveur intéressent prioritairement cette recherche. Mais ce qui fait que cette recherche est ethnogéographique, c'est qu'elle s'intéresse à la fois aux spatialités, aux temporalités et aux façons de travailler qui entrent en jeu dans la gestion des paysages pastoraux ; à la fois à ce qui fait résolument partie des propos et du travail du praticien et qui renvoie à ses jugements perceptifs, ses sentiments, ses raisons, sa mémoire d'expériences passées, sa rationalité subjective.

Et le paysage dans tous ça ? Il est présent, mais sans dire le mot, au prix d'un second détour. C'est le paysage des formes observables dont on se sert avec l'éleveur pour approfondir et enrichir l'échange à partir de ce qui est perçu, dans l'entretien circonstancié. En opérant à ce détour par les pratiques puis par les « formes observables » (Deffontaines, 2007), il ne s'agissait pas de faire parler les éleveurs sur le paysage, mais par les paysages ; à partir de la médiation offerte par les paysages (Henry et al., 2011a).

3.2.2 Détour par les formes observables

Le paysage pastoral, objet de la recherche, en est également ici le support : il est conçu comme le tiers d'une relation tripartite établie entre éleveur et chercheur au cours de la relation d'enquête. On cherche ainsi à instaurer avec le praticien, un « dialogue avec le paysage » (Blanc-Pamard, 1986) dans l'objectif de faciliter la verbalisation des pratiques d'élevage, l'expression des valeurs accordées aux lieux, et le témoignage des transformations de l'espace vécu. La situation d'échange prend soit appui sur la montagne pâturée lors de dialogues les « pieds dans l'herbe », soit à partir de documents graphiques, RPG ou

photographies. Dans la situation d'échange face à la montagne avec l'éleveur, la discussion s'organise à partir de ce qui est visible depuis le lieu où stationnent et observent enquêteur et enquêté. Le terrain qui est foulé, les parcelles du premier plan et les éléments du paysage qui le structurent, ainsi que le versant opposé deviennent prétexte à une somme de questions à la fois localisées et précises. À partir de ces éléments perceptibles, de leur organisation spatiale, de leur configuration ou de leur texture, l'informateur est amené à énoncer ses pratiques, ainsi que les raisons de ses pratiques, qui permettent de lire et d'interpréter la portion de paysage soumise à l'appréciation des deux protagonistes. Ainsi, la fonction médiatrice du paysage, utilisée dans cette démarche, se situe à ce niveau.

On comprend dès lors que ce double détour, par les pratiques d'abord et les paysages ensuite est un moyen d'ancrer les propos tenus à une réalité matérielle, pratiquée, vécue et perceptible. En effet, ce n'est pas tant l'expression du « ressenti paysager » de l'éleveur qui est recherchée que l'énoncé de ses pratiques pastorales, ainsi que les raisons de ses pratiques dans le lieu. Ce mode d'enquête par observation conjointe engage non seulement le praticien à rendre compte de son travail *ici-et-maintenant*, dans le présent du paysage perçu, mais également en référence au *temps rond* (Pierret et al., 2000), cyclique, de la gestion pastorale saisonnière, ainsi qu'au *temps long* des évolutions concernant les pratiques, l'affectation et l'occupation de l'espace. L'ensemble de ces informations permet alors de déduire et d'interpréter le rapport des éleveurs aux ressources pastorales locales, ainsi que le regard et les attentions qu'ils portent à leur espace de travail.

3.3 Enregistrements et retranscriptions

Si cette démarche d'ethnogéographie trouve pour origine l'envie – toute personnelle – d'entendre les mots, la parole, de ceux qui produisent des paysages en vivant de l'élevage, elle tient pour autre fondement, de la donner cette parole. Autant dire de la restituer, au plus près de son énonciation, et de la mettre en lien avec les pratiques et les paysages qui ont été supports de cette même énonciation. Reste, pour ce faire, à « cueillir cette parole » dans le bouquet des mots largement offert par les éleveurs rencontrés. Empruntant largement à la méthode d'entretien compréhensif présentée par Jean-Claude Kaufmann (2006)¹⁰⁶, l'analyse et le travail interprétatif de cette parole qui raconte « l'entre-tenir la montagne » repose sur son enregistrement sonore et un passage à sa forme écrite.

¹⁰⁶ On retrouve aussi d'utiles indications de méthode (variations autour d'un même thème) en présentation des différentes enquêtes micro-sociales dirigées par l'auteur, telles que : Kaufmann J.-C., 1997, *Le cœur à l'ouvrage, Théorie de l'action ménagère*, Paris: Nathan, 350 p, Kaufmann J.-C., 2004, *Corps de femmes, regards d'hommes, Sociologie des seins nus*, Paris: Nathan (Pocket), 294 p..

3.3.1 *Saisir la parole, de l'oral à l'écrit*

Avec l'accord préalable des personnes rencontrées, tous les entretiens ont fait l'objet d'un enregistrement numérique. L'enregistreur, un simple dictaphone de la taille d'une (grosse) clé USB cumule l'avantage de sa grande autonomie d'enregistrement et de sa petitesse. Résultat : calé dans le creux de ma main, passant quasi inaperçu, il se fait vite oublier. Chaque soir, les fichiers audio numériques sont nommés et classés dans la mémoire de l'ordinateur. Quand bien même l'enregistrement livre une véritable atmosphère sonore d'où la voix de l'interlocuteur n'émerge parfois qu'à peine des bruits parasites (bêlements, jappements ou, plus que tout, l'entêtant cliquetis du rodéo de la petite cuillère au fond de la tasse à café), leur format permet aisément l'écoute et la réécoute.

L'ensemble des témoignages est intégralement retranscrit, mot à mot¹⁰⁷, pour les besoins de l'analyse qualitative. Autant l'ordre des passages auprès de la même personne, que le fil de la discussion est conservé. Quelques corrections sont opérées au fil de la saisie et visent simplement à supprimer les tics de langage. Autant que possible, la ponctuation tente de transmettre le rythme de la parole, avec ses silences, ses hésitations, ses redites ou ses mots en cascades. Le texte ainsi produit est par contre annoté des mimiques et gestes de la personne, suivant les indications consignées en parallèle dans le carnet de terrain. Quelques lignes sont ajoutées à cela pour présenter le contexte de l'entrevue, les conditions et ambiances de l'entretien, ainsi que le déroulement général de la rencontre lorsque celle-ci est rythmée par des déplacements.

Enfin, la retranscription du matériau oral récolté est suivie par un important travail d'analyse qualitative. Celle-ci s'ordonne suivant une grille de dépouillement organisée de façon à faire émerger des faits, le sens caché d'une relation sensible au pays, bien souvent non dite en tant que telle, mais logée ou exprimée dans les mots et les attitudes de la production agricole.

3.3.2 *Analyse et interprétation*

De fait, l'analyse privilégiée ne cherche pas à effectuer un traitement quantitatif des entrevues, mais un traitement qualitatif. Ce sont les lectures successives de chaque texte produit par la retranscription de la parole des éleveurs qui assure, suivant l'angle de lecture choisi, cette interprétation des informations de toutes natures données. Il s'agit avant tout de fouiller les explications, de sonder le sens des locutions, de les confronter. L'investigation au creux des mots s'entend comme manière de dégager des concepts, de construire des typologies ou encore de bâtir des modèles explicatifs.

Trois lectures ont assuré cette enquête dans l'enquête :

- La première lecture s'attache à relever l'ensemble des données qui permettent de dresser le portrait de l'éleveur et de son élevage, ainsi que les indications des lieux

¹⁰⁷ L'ouvrage collectif consacré aux récits de vie aura fourni de précieuses indications : Poirier J., Clapier-Valladon S., Paul R., 1996, *Les récits de vies. Théorie et pratique*, Paris: PUF

fréquentés et des principales dates du calendrier pastoral. Une fiche par éleveur est renseignée suivant ces entrées. Cette fiche est par ailleurs mise en parallèle avec les données géographiques récoltées durant la ou les entrevues : sur fond photographique aérien ou à partir du RPG emprunté, il s'agit du dessin des rythmes temporo-spatiaux annuels suivi par le troupeau.

- La seconde lecture vise à consigner, à partir d'une entrée spatiale (pré de fauche et pâture des fonds de vallée, zone intermédiaire, estive), ainsi qu'avec une entrée gestion de la ressource, l'ensemble des pratiques et des points de vue développés par les personnes interrogées. Une phrase de citation par éleveur renseigne la pratique relevée. Leur accumulation permet les confrontations/comparaisons ou la mise en évidence de similitudes.
- La troisième lecture consiste à recenser les différentes catégories du travail des éleveurs dans lesquelles se rangent des modalités spécifiques d'entretien de la montagne : entre-tenir, tenir entre soi ; entre-tenir et sentiment d'appartenance ; entre-tenir pour produire ; produire pour entre-tenir ; entre-tenir, notion patrimoniale.

En définitive, la démarche qualitative ici mise en œuvre consiste, en se basant sur le respect de la parole donnée, en une recherche de sens qui éclaire les rapports productifs/affectifs des éleveurs à la montagne dans la mise en œuvre de leurs pratiques. Sourire narquois au visage, cet éleveur (OL_A_003), qui ne semble pas dupe de la démarche d'enquête, en livre ici l'esprit avec justesse : « *Il faut écouter tout le monde, comme ça on en prend et on en laisse...* »

4 Dans la ronde du temps photographique : les paysages du temps qui passe

« En croyant s'activer dans un espace stable, nous mortels journallement tissons, trame sur chaîne, de l'éphémère à du millénaire, du lent sur du foudroyant, dessinons quelques traits fugitifs sur de la tapisserie milliardaire. L'espace, alors, apparaît comme une marqueterie de temps. »
Michel Serres¹⁰⁸

L'observation diachronique du temps qui passe et qui s'imprime dans les paysages constitue le troisième pilier de cette méthode d'ethnogéographie des paysages. Entre la lecture des paysages qui est celle de la dimension spatiale et l'approche sociale de l'ethnographie du sens des pratiques d'élevage pour les éleveurs, l'observation photo-diachronique apporte la dimension du temps. Plus précisément, elle permet d'inscrire les relations société/nature dans les temps écologiques et les temps sociaux. Ces paysages du temps qui passe se font alors « l'image sensible de l'entrecroisement des durées sociales et écologiques » (Briffaud et Davasse, à paraître). À travers les répétitions photographiques, ils donnent « une réalité immédiate aux phénomènes de durée » (Métaillé, 1986).

La mise en œuvre de cette méthode d'observation des paysages par la lorgnette du temps est largement inspirée des travaux de recherche doctorale et postdoctorale de la paysagiste Juliette Carré (2010, 2011), avec qui j'ai partagé du temps - si je puis dire - autant sur place, en reprise de vues, qu'en partage de points de vue. Nous n'avons pas en effet manqué d'échanger nos trouvailles photographiques en ce terrain commun de la haute vallée du Gave de Pau, et d'échanger idées et formulations paysagistes autour de ce procédé photographique. Une partie des reprises de vue contemporaines concernant les situations paysagères et terroirs étudiés en haute vallée du Gave de Pau lui revient. Lui revient également d'avoir formulé, et l'histoire des usages de la photographie répétée pour l'étude des paysages dans la durée, et l'adaptation de la méthode aux besoins de la recherche en paysage. Il ne paraît pas nécessaire de revenir sur cette base théorique et pratique ainsi établie. Par contre, cette histoire et cette adaptation de la méthode sont ici rappelées en tant qu'elles permettent de saisir à la fois la continuité de ma démarche d'observation pastorale diachronique, à la fois son apport novateur en forme d'ouverture à une autre dimension temporelle : celle des *pas de temps rapprochés*. Cette autre dimension du temps, qui est celles des faibles amplitudes, ne semble pas avoir été encore explorée avec systématique par la recherche paysagère, mais paraît adaptée à la dimension pastorale des paysages étudiés.

¹⁰⁸ Serres M., 2003, *L'Incandescent*, Paris: Editions Le Pommier, 350 p.

4.1 Reprises de vue multiples

Aborder les paysages par l'outil photo-comparaison permet d'interroger leur dimension évolutive en retraçant leur dynamique de transformation, pour interpréter le présent et les phénomènes perceptibles actuels en référence à la situation paysagère historique fixée dans la « copie de sauvegarde » (Métailié, 1988) que les photographies passées constituent. Il s'agit ainsi d'utiliser l'effet de désignation du temps qui passe opéré par la photographie, en jouant sur l'enregistrement multiple d'une succession d'images réglée par un *intervalle de temps*. Point de vue et périodicité sont deux points essentiels qui définissent les conditions de reprises de vue.

En matière de *réitération photographique* pour l'observation de paysages dans le temps, le travail de Juliette Carré (2010) énonce des principes méthodologiques simples guidés par l'objectif pratique d'informer d'une situation paysagère. Pour ce faire, le décalage du point de vue de quelques mètres est parfois nécessaire (voir par exemple p. [55] du volume d'images), le changement saisonnier est recherché (voir par exemple p. [76]), l'information colorée de photographies chromatiques est importante pour l'étude des paysages. Mais il est tout aussi important, insiste la paysagiste, de rechercher, pour un même site, à croiser plusieurs séries photographiques diachroniques, comme sera recherché le croisement de ces points de vue avec une investigation « dans la profondeur du champ photographique » et la récolte d'autres supports graphiques (photographies actuelles, photos aériennes, cartes, cadastre ancien) en vue de l'interprétation ultérieure.

La méthode d'observation diachronique des paysages ici mise au point ne déroge pas à l'esprit de ces précédents travaux et s'appuie sur eux. Pour chaque situation paysagère, des ensembles de photographies ont été constitués, en rassemblant des séries photographiques diachroniques principales (centrées sur les paysages de la situation paysagères), des séries diachroniques secondaires à plus large échelle spatiale, et des séries de photographies contemporaines. Après avoir abordé la question spatiale du point de vue, reste à préciser le point de méthode qui concerne l'échelle temporelle, c'est-à-dire du pas de temps écoulé entre les clichés dans la constitution même des séries.

4.2 Une rétro-observation à pas de temps variables et multiples

Le temps est au cœur de ce dispositif méthodologique. C'est par lui que la photographie prend une valeur indiciaire en fixant la trace de ce qui a été. En mesurant l'écart entre le « maintenant » du regard et le « alors » de la prise de vue initiale, apparaissent les évolutions, changements ou inerties des paysages. Mais de quel écart de temps parlons-nous ? En se basant sur des cartes postales anciennes le pas de temps est celui dicté entre la photographie présente et la date du cliché d'alors. En faisant reposer l'Observatoire

photographique du paysage sur la commande publique de photographies adressée à des photographes professionnels (Bertho, 2009), l'observation diachronique se base sur l'écart entre les deux missions, soit quatre à cinq années. Le pas de temps peut-être ramené à l'année dans le cadre d'observatoire poursuivi ou établi au sein d'une structure porteuse tel qu'un PNR par exemple. Ces pas de temps sont-ils les plus appropriés en toutes situations et pour tous paysages ? La réponse paraît dans tous les cas liée aux objectifs assignés à l'observation du temps des paysages.

Le parti méthodologique ici retenu est de s'attacher à saisir, par l'image photographique, la marqueterie de temps qui tisse les paysages pastoraux, autrement dit à faire reposer l'observation diachronique sur une modulation de pas de temps. Les paysages sont en effet les produits d'une histoire longue dont la compréhension éclaire les dynamiques en cours. À une échelle séculaire, nous sommes dans l'illustration d'un temps « fleuve », c'est-à-dire d'un temps qui passe, et qui dépasse bien souvent de beaucoup l'échelle de la perception humaine. Mais les paysages pastoraux sont aussi *simultanément* les produits d'une histoire plus courte, à l'échelle de quelques décennies, ayant trait à l'évolution et à l'adaptation des pratiques d'élevage contemporaines. Ainsi, tout en prenant appui sur ces temps longs des paysages, ma démarche souhaite s'emparer d'autres pas de temps davantage liés aux temps vécus par la génération d'éleveur en place. Il s'agit alors des derniers moments de la frise du temps pastoral, les trente dernières années, c'est-à-dire d'un temps contemporain aux pratiques d'élevage en cours dans les vallées pyrénéennes. Elle met pour cela en perspective temps longs et temps courts, et s'articule autour du temps qui tourne et qui s'enroule autour des saisons.

4.2.1 Les temps longs des paysages : cent ans de photo-répétition

Cette investigation des temps longs des paysages est largement redevable à la pratique de la reprise de vue photographique initiée dès 1982 à l'échelle de la chaîne pyrénéenne, par Jean-Paul Métailié¹⁰⁹. En basant l'observation diachronique sur un fonds rassemblé à partir des archives des services forestiers, de cartes postales anciennes, de collections de scientifiques, puis ensuite sur une collection contemporaine établie à mesure des recherches d'histoire de l'environnement, ce travail aura permis de constituer de véritables séries photographiques diachroniques, à trois ou quatre dates réparties sur le XX^e siècle. Cent à cent trente ans d'histoire et de dynamiques paysagères y sont consignées. L'important travail iconographique réalisé par Juliette Carré dans sa thèse aura été de poursuivre la collecte en l'actualisant et de la doter d'outils d'analyse et d'interprétation pour les deux vallées concernées (Videssos et haute vallée du Gave de Pau).

Pour les besoins de cette thèse, une sélection a été opérée dans les séries constituées du « fonds Métailié », pour retenir, suivant leur localisation au sein de chaque vallée et leur

¹⁰⁹ Il sera à l'initiative de la création de la Banque d'images des patrimoines et territoires (BIPT), « cellules de recueil, de numérisation, de sauvegarde, d'indexation et de valorisation iconographique du laboratoire Géode, et de la Maison des sciences de l'homme de Toulouse. Voir : <http://w3.msh.univ-tlse2.fr/bipt/>.

cadrage, les points de vue les plus à même d'exprimer et de retracer l'évolution séculaire de ces paysages d'abord agro-sylvo-pastoraux, et majoritairement sylvo-pastoraux ensuite. Les points de vue ont fait l'objet d'une réitération, venant ajouter à la dernière photographie de la série, datant des années 80 à 90, une reprise de vue contemporaine. Ont donc été constitués pour environ cinq points de vue par vallées, des séries où s'intercalent, bien souvent, entre source ancienne fin XIX^e- début XX^e siècle et vue présente, des clichés des années 60 et 80 (voir par exemple p. [27] ou p. [138]). Suffisamment rare, cette richesse iconographique mérite d'être soulignée. Ces séries photographiques multidates permettent en effet d'observer les nuances et les effets retard de l'évolution des paysages par rapport aux causes sociales qui en sont à l'origine. Il en est par exemple de cette dynamique, largement constatée et fort visible, dite de fermeture des paysages, qui trouve des origines dans la première vague d'exode agricole durant la seconde moitié du XIX^e siècle, puis dans la seconde et massive vague de dépopulation des montagnes de l'entre-deux et de l'après-guerre, pour ne s'exprimer, dans les paysages, qu'à partir du début des années 80 jusqu'à nos jours. Dès lors, on ne peut que constater, avec les personnes interrogées sur cette base photographique, l'ampleur de ce mouvement de fond, qui vient de plus loin qu'elles, et qui par des effets d'inertie et de seuil, connaît une forte accélération depuis les années 1990. Serait-ce la raison de cette sorte de défiance ressentie auprès des éleveurs à l'encontre de ces clichés, où ceux-ci ne peuvent que formuler un aveu d'impuissance face à ces « temps longs¹¹⁰ » et ces temps forts de l'évolution séculaire des paysages ?

4.2.2 Les temps courts des paysages : investir les pas de « temps faibles »

Pour rendre compte de l'évolution des paysages pastoraux à l'échelle des pratiques d'élevage en cours, c'est-à-dire à l'échelle où les éleveurs exercent une prise sur la gestion des paysages, il est apparu nécessaire d'investir d'autres temporalités, plus courtes, plus rapprochées. Avec la mise en mémoire photographique, il s'agit d'approcher des dynamiques qu'ont pu connaître les éleveurs en place et donc, pour ce faire, de rapprocher les pas de temps sur le court terme révolu. En somme il s'agit d'investir des pas de « temps faibles » des paysages.

C'est au photoreporter Raymond Depardon que nous devons cette formule de « temps faibles ». Elle s'énonce *a contrario* des « temps forts », ceux des photo-choc de la vie événementielle. Les temps faibles sont ceux de l'écoulement lent de la vie au quotidien, sans fard mais pourtant si présent, au plus près des gens. Il s'agit, pour ce photographe, de faire « l'éloge du moment qui n'a pas d'importance, qui est entre deux. Un moment qui n'est pas un moment privilégié, mais bien plutôt un moment ordinaire, un temps faible » (Depardon, 2000). Entre les moments généralement privilégiés de la photoreconduction et qui expriment, souvent avec choc, les phases marquantes de la transformation des paysages, il s'agit ici de

¹¹⁰ Ce temps long n'est bien évidemment pas celui du palynologue ou de l'anthracologue mais celui, toute proportion gardée, ramené à l'échelle de la perception humaine et dont la longueur correspond à trois ou quatre générations d'éleveurs.

s'intéresser à ces moments de faible durée historique, une décennie, deux décennies tout au plus. Ils ne sont pas sans importances, ces moments, même si les changements peuvent paraître peu marquants. Ils signalent la fabrique des paysages en train de se faire, à pas lents, par petites touches.

Reste que pour la mise en œuvre de cette observation photographique sur faibles pas de temps, l'accès aux sources tient de la gageure. La difficulté réside en ce que rares sont les photographies de la vie ordinaire des éleveurs sur fond de paysages, à partir des années 1980, 1990, et même 2000. Ces photographies existaient auparavant pour la production de cartes postales « ordinaires¹¹¹ », ainsi que pouvaient le pratiquer des photographes de renom tel Alix dans les Pyrénées. L'arrêt de cette production photographique en 1961 coupe le chercheur en paysage d'une information imagée importante¹¹². Pourtant, c'est peu de le dire, les paysages pyrénéens n'ont pas manqué d'être photographiés à ces époques récentes. Seulement, les clichés restent pour la plupart attachés à des (hauts-) lieux de prédilection qui « font paysage ». Quand bien même des photographes amateurs ont pu s'adonner à leur loisir et saisir l'ordinaire des paysages pastoraux, ils sont pour la plupart extérieurs aux vallées, et sont ainsi peu ou pas connus : leur clichés demeurent inaccessibles¹¹³. La piste des photographies elles-mêmes détenues et prises par les éleveurs devait également être très vite abandonnée. Quand ils existent, ces clichés s'emparent des moments festifs de la vie familiale plus que de paysages¹¹⁴.

Bien heureusement, quelques exceptions confirment ces règles. Pierre Laventes, photographe amateur résident à Luz-Saint-Sauveur a accepté, avec la complicité de Juliette Carré, de nous ouvrir ses cartons de photographies. Ils contiennent de nombreux clichés de paysages prises à partir de la fin des années 70. De même pour la vallée de Campan, Tim Agerbak à photographié les environs de ce qui était alors sa résidence secondaire sur les hauts de La Séoubé. Les diapos qu'il a bien voulu mettre à ma disposition fournissent quelques vues, importantes, des paysages du milieu des années 1960 aux années 1990.

En Haute vallée du Gave de Pau et à Campan, nous bénéficions d'un dispositif original de suivi photographique orchestré par la DDAF de l'époque. De 1994 à 1999, certains points d'observation de parcelles et îlots faisant l'objet de la MAE « Article 19 » ont été annuellement rephotographiés suivant trois focales : panorama à l'échelle de la vallée, vue large à l'échelle d'un îlot significatif, et vue rapprochée couvrant un ensemble parcellaire (Amblard-

¹¹¹ Qu'on ne se méprenne pas, l'ordinaire de ces cartes postales tient au sujet traité – la vie ordinaire, les paysages ordinaires - non de la qualité de l'image en elle-même.

¹¹² Pour plus de détail sur le fonds Eyssallet du studio Alix, versé à la ville de Bagnères-de-Bigorre le 25 mars 2005, se reporter au site Internet du catalogue en ligne : <http://www.fondsphotographiqueeyssallet.com/>

¹¹³ L'une ou l'autre piste fut un temps suivie sur indication d'éleveur, mais abandonnée, vu la difficulté et, il faut le dire, un manque de temps à se faire enquêteur auprès de la veuve de monsieur untel, résidente improbable d'un faubourg parisien dont les photographies me seraient, peut-être, utiles.

¹¹⁴ Ainsi que le note Sylvain Maresca au terme de son enquête orale sur l'introduction de la photographie dans la vie quotidienne, « les premiers modèles d'Instamatic (petits appareils entièrement automatiques et bon marché) sont commercialisés en France en 1963 ». Ce faisant « le registre de prédilection de la photographie amateur est la photographie de famille » Maresca S., 2004, "L'introduction de la photographie dans la vie quotidienne", *Etudes photographiques*, vol. Institutions du photoreportage, n° 15, p. <http://etudesphotographiques.revues.org/index395.html>. Voir aussi Dacos M., 2002, "Le regard oblique", *ibid.* vol. mai 2002, n° 11, p. 44-67. <http://etudesphotographiques.revues.org/index270.html>.

Ladurantie, 1999). Ces dernières vues, plus particulièrement, ont été mises à profit et reconduites, dix ans après (voir par exemple p. [78] ou [132])

Une autre source provient de la production de clichés scientifiques. Il s'agit pour une part, de photographies contemporaines prises par Jean-Paul Métaillé sur une période allant des années 1980 au milieu des années 90 et couvrant largement les trois vallées. Il s'agit pour une autre part des images réalisées par Serge Briffaud lors de ses excursions pédagogiques en vallée du Bastan. En ce sens, le versant de Betpouey est largement (sur)représenté. En réalité, ce qui ne semblait être des clichés pris au titre d'instantané illustrant un processus en cours est devenu, dans ma démarche, une source photographie, tête de la réitération des pas de temps faibles.

Avec la reprise de vue actuelle, ces clichés ont permis la constitution d'autres séries diachroniques, courtes, mais illustratrices, parfois avec finesse, d'évolutions et de changements tout à fait marquants : enrichissement et boisement d'une parcelle, pratiques d'entretien des parcelles et agrandissement ou rétraction de l'emprise, spécialisation de l'usage des pâtures. Leur nombre est inégal entre les vallées et dépend des sources auxquelles j'ai pu avoir accès.

4.2.3 Photographier le temps rond des paysages

Pour assurer la base de la réitération photographique, la méthode repose et est dépendante, quelque soit son ancienneté, d'une photographie initiale. C'est à travers l'existence de ce cliché qu'est alors réglé l'angle de vue et la pertinence des éléments des paysages observés. C'est à travers elle également qu'est réglé le pas de temps, par l'écart entre le moment d'alors et le moment présent (Tardy, 2007).

Un autre travail photographique s'est en parallèle engagé. Il repose tout à la fois sur le choix de l'angle de vue et sur le choix du pas de temps entre réitérations. Ces reprises de vue abordent ainsi les paysages à l'échelle des très faibles pas de temps, basée sur les changements saisonniers et leurs variations interannuelles. Nous rejoignons ici l'observation du détail infime, d'ordre phénologique, en quelque sorte attachée à un « mode mineur » de la réalité des paysages.

En référence au « mode mineur de la réalité » décrit par Albert Piette (1988, 1992), autre conjonction géographique avec l'ethnographique, ces photographies s'attachent à saisir la ronde du temps à travers les changements saisonniers des paysages. Le moment des reprises de vue est alors choisi pour exprimer, suivant les saisons, les contrastes végétatifs, les variations de gestion des surfaces en herbe, ainsi que les pratiques visibles dans les paysages (fenaison par exemple).

Ces photographies du temps rond se sont révélées importantes pour manifester les nuances de végétations auxquelles sont sensibles les éleveurs, comme pour littéralement dessiner des limites entre modes de gestion de l'herbe à l'échelle de la saison végétative (voir par exemple p. [29]). Ces photographies saisonnières sont particulièrement adaptées à rendre

compte de la réponse des milieux à certaines pratiques de gestion du couvert herbeux (feux pastoraux, parcage d'animaux) comme à illustrer sur le mode mineur l'évolution à petites touches des paysages (voir par exemple p. [77] et [80]). Le choix des points de vue relève ici entièrement de choix opérés pour les besoins de la recherche, ils reflètent en eux-mêmes un parti d'analyse. Ainsi trouve-t-on des séries photographiques du temps rond adossées à des séries diachroniques longues. Mais plus globalement, le choix du point de vue de ces photographies cycliques relève d'une volonté de couvrir un ou des points de vue jugés significatifs d'une partie de terroir

4.3 Le temps de l'interprétation

La constitution des séries photographiques diachroniques avec l'investigation sur le terrain qui l'accompagne pour la reprise des vues est la première étape de saisie du temps qui passe dans les paysages. Mais elle ne constitue que la première étape d'une démarche qui en compte une seconde, importante, d'analyse comparée, visant la désignation des faits, l'interrogation des durées et, plus que tout, le croisement et l'interprétation. L'observation photographique diachronique ne livre en effet toute sa richesse qu'à la condition de l'exploitation rigoureuse des traces contenues et désignées par la photorépétition.

4.3.1 Lire et dessiner le passage du temps

En photographiant les changements des paysages pastoraux, des pratiques y sont consignées, parfaitement lisibles à un moment donné du cycle végétatif, de la saison ou des années. Par superposition photographique, ces pratiques dessinent des traces, des marquages qui, suivant leur nature, s'impriment ou s'estompent. S'intéresser à ces traces, relever les modifications, mais aussi souligner les permanences rend lisible la structuration des paysages. Pour ce faire, c'est la dernière photographie en date qui constitue le point de départ, c'est son analyse qui organise la rétro-observation.

Par l'observation comparée, il s'agit d'acquérir une lecture experte du paysage, entendue au sens d'une lecture profondément riche de la façon dont les modes d'élevage inscrivent leur marque dans les paysages. En s'attachant aux changements, à ce que le paysage contient de phénologique et d'évolutif, il s'agit pour une part de se rapprocher de la connaissance – de l'expertise – qu'ont les éleveurs de leurs parcelles à partir de leurs pratiques et leur observation régulière. Il s'agit, pour une autre part, et cette fois en remontant plus loin dans le temps, d'informer le regard des transformations passées produites, et qui expliquent la constitution même des paysages visibles. La démarche est en cela déductive, avec le présent des paysages comme point de départ et finalité de compréhension.

Ici encore l'analyse qualitative du contenu des paysages photographiés est préférée à l'analyse quantitative visuelle des clichés, essentiellement basée sur le comptage de pixels et

la comparaison statistique. Par observation attentive comparée, on cherche à faire apparaître les différences, les nouveautés, en somme tous changements apparus dans le laps de temps qui sépare les deux clichés. Parallèlement, on s'intéresse aussi à noter ce qui ne paraît pas évoluer, ce qui demeure relativement stable, ou évoluant lentement. Ces deux entrées sont complémentaires pour montrer en quoi les pratiques d'élevage entretiennent les paysages et, d'une façon, maintiennent (ou non) les emprises pastorales. L'usage du dessin est ici un précieux allié de l'observation, en tant qu'il permet de rendre visible, par codage graphique, les observations diachroniques. Les graphismes appliqués à l'image la plus récente sont destinés à l'explicitier, en figurant les changements comme en manifestant les éléments fixes des paysages.

4.3.2 Croiser les sources, construire une interprétation, élaborer un récit

L'interprétation photographique, si elle est une base de travail importante, est complétée en la croisant avec d'autres sources. C'est bien cette articulation entre photographies diachroniques au sol avec un ensemble documentaire constitué de photographies aériennes diachroniques, de travaux scientifiques et des témoignages d'éleveurs, qui permet l'élaboration d'un récit interprétatif. L'enjeu se situe bien ici : retracer le scénario des changements paysagers produits en démêlant l'écheveau des inerties, latences et décalages qui se manifestent et s'imbriquent dans un même paysage. L'intérêt est d'un côté porté à relever les changements d'affectation ou de nature des espaces pastoraux dans leur rapport à l'adaptation des pratiques d'élevage depuis les années 1970. Il est d'un autre côté recentré sur les espaces maintenus sous l'emprise des éleveurs, de manière à détailler leurs limites, leurs évolutions internes ou leur grande permanence paysagère à partir des pratiques qui s'y déroulent. Il s'agit de construire la trajectoire de leur évolution qui explique leur configuration spécifique actuelle.

5 Restituer les paysages et la parole des éleveurs.

Conclusion au chapitre

L'originalité de la méthode d'ethnogéographie des paysages pastoraux mise en œuvre repose sur une combinaison d'approches qui, bien plus qu'une mise bout à bout de démarches, joue sur leur entremêlement. L'analyse des paysages n'est pas séparée de l'étude des pratiques d'élevage qui les produisent, ni de la prise en compte du point de vue et de la subjectivité des éleveurs qui mettent du cœur à l'ouvrage pour les « entre-tenir ». L'hybridation qui en résulte se présente alors comme un mélange de caractères, il s'agit d'une transdisciplinarité qui est aussi un mélange des genres où le savoir professionnel paysagiste est mis à profit et articulé aux modalités de la recherche scientifique dans ses dimensions à la fois géographique, à la fois anthropologique.

Les trois vallées étudiées ont fait l'objet de séjours successifs et répétés à différentes saisons. Car au fondement de la méthode se trouve le travail au terrain, mais pas n'importe quel terrain : il s'agit du terrain des paysages, comme matérialité à explorer, comme matérialité à vivre, où l'approche des paysages est avant tout l'expérience d'un vécu qui ordonne et donne sens aux connaissances par ailleurs acquises. C'est aussi un support concret de l'action et de la perception des éleveurs, placé au centre des discussions, et au cœur des questionnements relatifs aux modalités pratiques et subjectives de « l'entre-tenir la montagne ».

Largement inspirée de précédents travaux à visée ethnogéographique portant intérêt aux perceptions qui découlent de pratiques de l'espace et aux pratiques mêmes de production agricole, la démarche ici développée se caractérise en plus par la dimension intégratrice de l'entrée paysagère autant que par l'importance accordée à la dimension sensible du paysage. Un savoir-faire paysagiste est ici en jeu. La mobilisation de ce bagage participe activement des méthodes d'enquête sociale et de réitération photographique, quant à leur orientation, à leur mise en œuvre et à l'analyse des données. Au-delà du travail d'acquisition des données au terrain, reste à l'ambition ethnogéographique de cette recherche sa capacité à rendre compte autant des paysages que du travail et de la parole des éleveurs, avec cette même sensibilité et ce même mélange des genres. Ici encore, l'entrée est celle des paysages ; ici encore est mobilisée, pour rendre compte des paysages, une compétence paysagiste à témoigner des paysages perçus comme à manipuler les arts graphiques - du dessin notamment – et de l'iconographie paysagère plus largement.

À travers ce cinquième point en forme de conclusion au chapitre méthodologique, il paraissait important de formuler l'attention portée à la retranscription, en mots et en images,

de la richesse des données ethnogéographiques assemblées autour des paysages pastoraux et du travail des éleveurs. Cette attention, elle est celle de l'écriture ; elle est celle de la représentation dessinée des paysages et de la géographie pastorale ; elle est celle, enfin, de l'assemblage photographique et, au sens large, de la composition iconographique.

5.1 Ecrire la parole des éleveurs, décrire les pratiques d'élevage et les paysages

L'écriture qui compose ce présent volume et plus particulièrement la présentation du travail au terrain se veut une écriture impliquée, au plus près de l'expérience vécue. « Parce qu'après tout, écrit Marc Augé, ce dont on peut parler le mieux, c'est ce qu'on croit avoir ressenti » (Augé et al., 2011). Ainsi cette écriture se veut à la fois sensible et descriptive, attachée à saisir les faits, mais aussi à les replacer dans le contexte social, géographique et historique qui les engendrent et les expliquent. Ce parti d'écriture se décline en trois modes de présentation ethnogéographique, à travers (1) la lecture interprétative des paysages, (2) la description narrative de la rencontre d'éleveurs et la présentation de leurs pratiques et points de vue et (3) la restitution de la parole des éleveurs et des conditions de l'énonciation. Plus qu'un choix – ou un artifice - de présentation, cette narration d'une recherche au plus près des paysages et des éleveurs pyrénéens est intimement constitutive de la recherche même. Plus précisément, en tant que cette recherche est spécifiquement paysagiste, ce mode narratif s'entend comme l'exigence de rendre compte d'une saisie des paysages pastoraux en une sorte de globalité de perception qui ne séparerait ni l'agir (les pratiques pastorales), ni le percevoir et le dire de l'éleveur, de l'approche sensible paysagiste.

5.2 Dessiner les paysages et la géographie pastorale

*« Le dessin c'est l'ombre de ce que je pense »
Tomi Ungerer*

L'emploi du dessin et plus globalement des représentations graphiques des paysages est courant chez les paysagistes. Cet outil d'expression est largement manipulé pour ses capacités à rendre compte d'un paysage, comme à témoigner d'un point de vue, d'une idée et d'un projet. Familier de ce type d'expression crayon en main, je n'ai pas manqué, une fois encore, de mobiliser cette aptitude paysagiste pour communiquer et décrire, de manière sensible et visuelle et en cela complémentaire au texte, les paysages pastoraux.

L'élaboration de représentations dessinées, la pratique du dessin, s'entendent ici comme un mode d'observation exigeant, qui force alors l'observateur/dessinateur à entrer dans le paysage, en vertu de l'immédiateté que le dessin établit avec le processus intellectuel qui

accompagne les observations et les descriptions. De fait, dans cet exercice de traduction graphique, c'est à la fois l'impression d'ensemble qui est recherchée, à la fois ce qui produit le paysage, en termes d'organisation géographique, de répartition et d'assemblage des objets dans l'espace, ou de marques apparentes de pratiques sociales.

Cette représentation n'est jamais en cela une transcription fidèle de la réalité perçue, mais bien une construction. En effet, écrit Joëlle Gonthier-Cohen (1987), « la construction d'un dessin (...) n'aura rien à voir avec ce que nous pourrions nommer "un calque" des apparences, mais (...) sera la trace tangible de savoirs élaborés à partir d'analyses, de déductions, de confrontations d'hypothèses et de faits, d'approximations et de relevés. Bref, ce sera une étude scientifique traduite graphiquement ». Pour le dire autrement, l'acte de dessiner oblige à devoir soi-même comprendre le paysage pour en dégager les caractéristiques principales, au regard d'une problématique particulière. C'est en cela que le dessin est élaboration. Il est le reflet d'une prise de position du chercheur par le croquis (Périgord et Piantoni, 2004) pour livrer une représentation épurée, simplifiée, mais interprétée de la réalité d'un paysage. Les informations textuelles qui l'accompagnent, annotations, commentaires et légende renforcent son pouvoir de désignation et organisent alors la médiation du visible au lisible.

En accentuant le dessin sur l'organisation fonctionnelle du paysage, ces représentations graphiques sont surtout conçues, ici, comme mode d'expression des résultats de recherche. Ces dernières sont alors utilisées pour rendre compte des fonctionnements territoriaux, figurer les évolutions et les dynamiques à l'œuvre, représenter les logiques temporo-spatiales du pastoralisme dans les paysages, comme exprimer l'empreinte paysagère des pratiques d'entretien de la montagne. Dans une perspective d'action, ces mêmes représentations sont d'utiles moyens de poser la question du futur, en dessinant la prospective d'un devenir paysager possible ou souhaité. Précisons que cet acte du dessiner n'est en rien apparenté à une quelconque démarche artistique, même s'il mobilise pour une part la sensibilité de l'auteur. Il ne répond pas non plus d'une recherche esthétique, même si la qualité plastique n'en est pas pour autant évacuée. Elle est même soignée et particulièrement réfléchie en tant qu'elle participe du mode d'expression, et qu'elle garantit sa réception auprès du lecteur, comprise en termes de lisibilité et d'intelligibilité.

Retenons en définitive que l'expression dessinée ici mobilisée correspond à un procédé analytique de représentation des paysages pastoraux et de transcription d'un savoir élaboré. Pour ce faire, le tracé ne se limite pas au croquis perspectif - auquel le dessin est communément apparenté et réduit. Il combine en parallèle aux séries photographiques différents modes de représentation graphique, associant croquis, coupe, schéma, cartographie et bloc paysager. Ces modes de représentation, du plus figuratif (croquis) au plus composé (bloc paysager) et du plus analytique (croquis) au plus synthétique (schéma de fonctionnement) (Mendibil, 2008), sont déployés sur le papier comme autant de points de vue multipliés et d'angles d'analyse d'une même portion d'espace. En effet, c'est dans la mesure où est saisie l'intelligence des éléments, de leur forme et de leur fonctionnement, que le paysage, aux creux des lignes dessinées, se trouve alors capté dans toute sa « profondeur ».

5.3 Assembler les photographies, composer l'iconographie

Enfin, en dernière instance, il convient d'insister sur le déploiement iconographique opéré à travers l'effort de présentation. Celui-ci passe par le choix de présenter des assemblages d'images de diverses natures, des plus photographiques au plus dessinées, destinés à faire sens dans leur confrontation et leur complémentarité. Photographies aériennes et croquis côtoient schémas et photographies répétées au sol, ou encore blocs paysagers et photographies sérielles.

Ces assemblages en question se présentent sous la forme de fiches thématiques. Il s'agit d'un outil dérivé de la pratique des paysagistes qui en font un usage courant en matière d'études paysagères. Ces fiches se définissent en tant que présentation ordonnée d'une information graphique, où la disposition des images entre-elles, parfois leur confrontation de nature, participe d'une lecture multiforme d'une même portion de paysage.

Au rang des thématiques, trouve-t-on :

- des fiches de lecture des paysages à l'échelle d'une situation paysagère ou de terroirs. Celles-ci reposent sur un assemblage de mode de représentation graphique et proposent une multiplication d'angles de vue et de présentation des paysages ;
- des fiches de photographies sériées. Quasi exclusivement composées de photographies, ces fiches reposent sur la mise en série de photographies visant à exprimer sur un même thème la variation des paysages. « Souvent, le sens des différents éléments d'une photographie ne devient intelligible qu'à partir du moment où l'image est intégrée dans un ensemble de photographies qui guide l'interprétation » (Attané et al., 2008). C'est aussi une façon de dépasser le cas unique, et d'accéder à une possibilité de généralisation d'observations que rendent compte les clichés sériés.
- des fiches synthétiques de présentation géographique des logiques d'élevage et des pratiques d'entretiens à l'échelle d'un élevage. Ici, domine l'usage et l'assemblage de croquis, schémas et blocs paysagers visant à présenter une vision de synthèse ;
- des fiches de mise en ordre des séries photographiques diachroniques. Elles ordonnent la chronologie et au-delà, l'importance des séries entre-elles, en vues principales et vues secondaires.

SECONDE PARTIE

« ENTRE-TENIR » LA MONTAGNE

PAYSAGE ET ETHNOGÉOGRAPHIE COMPARÉE DU TRAVAIL DES ÉLEVEURS EN TROIS VALLÉES PYRÉNÉENNES

Cette seconde partie est consacrée à la présentation, à la comparaison et à la mise en perspective des données relatives aux paysages et à « l'entre-tenir la montagne », dans les trois vallées pyrénéennes retenues comme terrain d'étude. L'entrée paysagère est à la base de ce travail d'analyse. C'est par elle et à travers elle que s'ordonne la recherche ethnogéographique des modalités de « l'entre-tenir ». Plus précisément, on cherche :

- (1) à savoir comment « l'entre-tenir » se manifeste dans les paysages à travers notamment leurs évolutions et leurs changements ;
- (2) à caractériser l'adaptation et l'évolution des pratiques agricoles ;
- (3) à comprendre les motivations des éleveurs, les rôles qu'ils se donnent, leurs modes d'organisation sociale, leurs perceptions des paysages et leurs raisons de « l'entre-tenir »

Cette partie comporte quatre chapitres : un chapitre introductif, un chapitre par vallée (3).

Le chapitre introductif propose une description problématisée et comparée des paysages pastoraux de chaque vallée. Basée sur un travail de terrain, cette description s'intéresse à l'organisation des paysages et à la répartition des différentes emprises pastorales qui les constituent actuellement. En procédant par changements d'échelle¹¹⁵ avec la vallée comme unité de base, elle repose notamment sur la caractérisation des séquences paysagères qui structurent les paysages valléens, et à partir de ce premier découpage, sur l'identification de situations paysagères spécifiques, desquelles sont isolés un ou plusieurs terroirs, qui représentent la base de l'analyse ethnogéographique. Ces jeux d'échelles et ces découpages paysagers sont représentés pour chaque vallée, en cartes, dans le volume d'images en pages 18, 65 et 97

Les trois chapitres suivants sont consacrés – dans cet ordre – à la vallée d'Oueil-Larboust, à la vallée de Campan et à la haute vallée du Gave de Pau. Ils s'organisent sur un même plan de présentation. Chaque chapitre comporte deux études de cas à l'échelle de terroirs, qui s'organisent suivant une entrée paysagère et diachronique d'abord et une entrée par les pratiques et la parole des éleveurs ensuite. Le choix de présentation adopté est en effet de relier l'approche des paysages et des pratiques agricoles aux témoignages oraux, en un même chapitre.

Il s'agit, dans un premier temps, de procéder à l'analyse des évolutions paysagères de chaque terroir. On s'appuie sur l'ensemble des séries photographiques diachroniques commentées dans le volume d'images pour construire cette lecture historique. Elle s'organise suivant un déplacement et un jeu d'échelles entre des vues générales et des photographies répétées centrées sur un détail. La description opère par ailleurs une traversée du temps en s'établissant à l'entrecroisement des durées qui transforment les paysages : on trouve celles (i) cycliques, liées à la phénologie végétale, celles (ii), majoritaires, des trois dernières décennies, et celles (iii) en forme d'incursions historiques à l'échelle du XX^e siècle écoulé. Il s'agit

¹¹⁵ Voir à ce propos la planche iconographique en p. [9] du volume d'images, qui présente ce changement scalaire de l'analyse paysagère.

principalement de saisir les paysages et leurs emprises pastorales dans la dynamique de leur évolution réciproque, en les concevant comme un état, nécessairement temporaire, produit par les transformations passées et celles en cours.

Dans un second temps, on propose pour chaque terroir étudié de présenter, sur un mode narratif, la rencontre des éleveurs, la description de leurs pratiques et de leurs points de vue. Ces textes, consacrés à faire la *relation* du témoignage oral des éleveurs, se situent à mi-chemin entre la tranche de vie et le récit de pratiques. Ils tentent de replacer un ensemble de propos, sélectionnés et réordonnés, dans une cohésion d'ensemble qui relie les actes et les représentations que la personne donne d'elle-même. Ces textes ont, en outre, de particulier d'inclure l'observateur par un court texte introductif qui situe les lieux, les conditions et les ambiances de l'énonciation. Le témoignage ne vaut en effet, pour nous, que s'il est replacé dans le contexte d'une *rencontre* – de la rencontre ou des rencontres dans le cas d'enquête à passage répété –, entre le chercheur et ceux qu'il étudie.

Enfin, le troisième point rassemble l'interprétation des données des deux études de cas, en posant la question : « Qu'est-ce qu'entre-tenir la montagne ? ». On cherche alors à présenter les modes « d'entre-tenir » sur les plans spatial, temporel et social.

Insistons, pour finir la présentation de cette seconde partie, sur le fait que celle-ci est étroitement reliée au volume d'images. Nous invitons plus que tout le lecteur à considérer ensemble textes et images en une lecture croisée des deux volumes de la thèse.

Chapitre introductif

Paysages et emprises pastorales en vallées d'Oueil-Larboust, de Campan et du Gave de Pau Description croisée

Commençons par observer et par décrire, à l'échelle des trois vallées considérées, les paysages et les activités pastorales qui les caractérisent.

En elles-mêmes, ces trois vallées se différencient par un tracé, des profils de versants et des modes d'occupation de l'espace qui influent sur la structuration des paysages et sur leur perception. Si, néanmoins, on retrouve globalement une organisation tripartite similaire, issue de l'héritage d'un système agro-sylvo-pastoral basé sur l'utilisation saisonnière de trois étages pastoraux distincts, ces paysages portent chacun des emprises pastorales variées. Entre les herbages de fonds de vallée et des basses pentes entourant les bourgs, ceux des quartiers de granges et ceux des quartiers d'estive d'altitude, ces emprises pastorales sont en effet marquées par différentes facettes d'un entretien assuré par les pratiques d'élevage contemporaines. Or, si l'étendue et les modes de gestion de ces espaces pastoraux sont variables à l'échelle même des versants, dès lors que l'on introduit la dimension spatiale, l'analyse paysagère montre également d'amples nuances et variations au sein d'une même vallée. Bas et haut versant, basse et haute vallée connaissent ainsi des dynamiques paysagères contrastées, en fonction non seulement des emprises pastorales qui s'y trouvent, mais aussi des modes d'entretien de la montagne qu'on y pratique.

Ce chapitre correspond à l'entrée d'analyse, par les paysages, des trois vallées formant le cadre d'étude. On y trouve une description structurée des paysages pastoraux et une « descente » dans les échelles spatiales. La planche iconographique du volume d'images intitulée « Echelles, lieux de la recherche et intégration des données » en présente l'organisation, voir p. [9]. Il s'agit à proprement parler d'une articulation et d'un jeu de va-et-vient entre différents niveaux d'analyse. Le premier niveau est l'ensemble valléen à partir duquel sont distinguées des séquences paysagères, et à l'intérieur desquelles ont été retenues des situations paysagères. Le partage en séquence permet d'organiser une lecture du paysage adapté à un contexte valléen à partir d'un découpage en portions homogènes et cohérentes d'une vallée du point de vue des paysages. Le niveau inférieur, celui la situation paysagère, se décrit en tant que territoire localisé d'action, formant un ensemble paysager cohérent et pertinent de ce point de vue. C'est notamment à partir de l'identification de ces situations, présentant notamment un aspect paysagers particuliers de « l'entre-tenir », qu'ont été conduites les investigations auprès des éleveurs et en matière de reprises de vue photographiques.

En définitive, cette lecture ordonnée et multiscalaire des paysages pastoraux se veut une base à l'analyse comparée des modalités de « l'entre-tenir » la montagne pyrénéenne. Elle constitue également un préalable permettant de justifier les choix effectués dans les chapitres suivants qui proposent des études de cas problématisées, entre l'échelle d'une situation paysagère.

1 Des paysages marqués par le recul pastoral en vallée d'Oueil et du Larboust

1.1 Un ensemble de vallées aux portes de Bagnères-de-Luchon

C'est d'abord par cette étonnante vallée de la Pique que se fait l'arrivée en Luchonnais. Étonnante par ses airs alpins : large fond plat, ample ouverture du relief encadrée de versants à pic en rive gauche pastoraux sur les sommets tutoyant les 2000 mètres et parsemés de bourgs en rive droite. Elle n'est pas sans rappeler la haute vallée du Rhône, celle des Alpes valaisannes, entre Sion, Sierre et Brig par exemple. Au creux de son bassin intra-montagnard, Bagnères-de-Luchon marque un seuil. À partir de là, et avant les « Bordes du Lis », - un quartier pastoral de fond de vallée en aval des estives du Cirque du Lis -, la vallée n'est que bois sombres et relief resserré. À partir de là s'ouvre également, en amont d'un passage en gorge boisée, un ensemble composite de vallées et de paysages formés par les vallées d'Oueil, du Larboust et, plus avant encore, par celle d'Oô. Chacune d'elles se démarque des autres par des caractéristiques paysagères propres. Elles forment néanmoins une entité montagnarde pastorale aux confins de La Barousse au nord et du Louron à l'ouest, dont Luchon est, depuis l'aval, le passage obligé. La ville thermale se présente ainsi comme capitale locale aux portes des deux vallées étudiées, dont elle a été jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale un débouché économique important pour la production animale montagnarde (veau sous la mère, agneau) prisée par l'hôtellerie. Depuis, ces liens économiques de dépendances entre agriculture et tourisme se sont reconstruits à travers notamment l'activité salariée de nombre d'éleveurs (thermes, stations de ski, casino, services municipaux).

1.2 Des paysages de soulanes pastorales

Se reporter à la carte de la vallée d'Oueil-Larboust, p. [17]

Des trois vallées d'Oueil, du Larboust et d'Oô qui composent cette entité intra-montagnarde, cette dernière se démarque par son ampleur, son orientation nord-sud et sa configuration de profonde et haute vallée en cours d'essoufflement pastoral. Il ne reste que peu de structures sociales, pastorales et paysagères abondamment décrites et analysées par la recherche agronomique et géographique au milieu des années 1980 (Balent and Barrué-Pastor, 1986). Bien que procéder à un état des lieux comparé à partir de ces travaux eût été intéressant,

ceci sortait de l'ambition de saisir et de comprendre les logiques du maintien des emprises pastorales. La vallée d'Oô a, pour cette raison, été provisoirement écartée de cette recherche¹¹⁶.

La caractéristique des deux autres vallées tient dans leur orientation générale qui marque une claire opposition de versants. Relativement étroite et longue d'une dizaine de kilomètres, la vallée d'Oueil présente un tracé Nord-Ouest/Sud-Est, similaire à celui de la vallée de Campan. Par contre, l'ombrée est ici un court versant pentu et massivement couvert d'une sapinière. C'est la soulane qui accueille l'essentiel des habitations et des activités pastorales, à la faveur de larges surfaces planes de fond de vallée ou de bas de versant. Les vallons secondaires qui l'entaillent scandent la vallée et impriment un rythme de découverte des paysages, de telle sorte qu'ils ne se donnent à voir que progressivement, vallon après vallon. C'est le cas de l'ensemble des six villages dont l'implantation et l'organisation de l'espace pastoral sont intimement liées et reliées à cette vallée secondaire qui s'ouvre à leur droite.

Le Larboust – auquel appartient la vallée d'Oô évoqué ci-dessus – se présente comme une vallée beaucoup plus ouverte et marquée par une véritable soulane sur le flanc sud de la montagne d'Espiau, basse (inférieure à 2000 mètres), en forme de dos de baleine et peu couverte d'arbres. Les dépôts glaciaires et les vallons qui les entaillent forment un ensemble de plis et de replats entre 1000 et 1400 m d'altitude qui multiplient les facettes d'exposition et ainsi contribuent à la qualité et à la diversité de ces terroirs fertiles dont on n'a pas manqué de tirer parti. Ces vallons participent également de la qualité paysagère de la vallée en renfermant en leurs creux des micro-paysages dont la variété ne se découvre qu'intimement. Ceci est particulièrement sensible dans le Haut-Larboust, à partir de Garin qui en marque sa limite inférieure. Cette organisation du territoire à partir d'un vallon siège d'une ressource multiple et variée, se retrouve également pour les gros bourgs du Bas-Larboust (Saint-Aventin, Castillon-de-Larboust, Cazeaux-de-Larboust), mais à la faveur de vallons du versant nord tel celui du Céciré ou de terroirs éloignés jusqu'en vallée du Lis.

Fond de vallée, replats de versant, vallon et sommets pastoraux forment ainsi l'unité de fonctionnement du système agro-sylvo-pastoral hérité en reposant sur la complémentarité et la disponibilité des ressources en fonction d'une spatialité doublement étagée, à l'échelle du versant et du vallon (ou de la vallée principale). Elle n'en reste pas moins une unité cohérente et fonctionnelle pour l'étude des modes d'élevage présents et constitue une efficace clé d'interprétation des paysages et de l'entretien des emprises pastorales. Les situations

¹¹⁶ Il n'empêche qu'en dehors des hautes estives, ses paysages pastoraux ont été parcourus, que des reprises de vue photographiques ont été effectuées, tout comme des rencontres d'éleveurs. Ces données pourront être ultérieurement complétées et exploitées. Il y aurait matière à dresser un état des lieux comparé à vingt-cinq ans d'intervalle de transformations sociales, pastorales et paysagères et ainsi reconstituer le scénario d'abandon agricole produit en cette vallée, qui est le lieu d'un tourisme d'excursion et de randonnée, ancien et toujours vivace vers les lacs d'altitude (lac d'Oô, d'Espingo). Celui-ci pourrait par ailleurs être mis en perspective des similaires travaux d'observation environnementale au prisme des paysages, conduits par le Cepage dans le cadre de l'OHM Pyrénées Haut Vicdessos Carré J., Davasse B., 2010 à paraître, "Paysage, évolutions paysagères et stratégies d'action en territoire montagnard. Les cas comparés des hautes vallées du Gave de Pau et du Vicdessos (Pyrénées centrales)", in: Colloque Actes du 135e Congrès du CTHS, 6-10 avril 2010, Neuchâtel, (en ligne), Davasse B., Briffaud S., Carré J., Henry D., Rodriguez J.-F., 2012 à paraître, "L'observation environnementale au prisme du paysage. Dynamiques paysagères, actions territoriales et représentations socio-spatiales contemporaines dans le territoire de l'OHM Pyrénées-Haut Vicdessos", *Sud-Ouest Européen*, vol., n°, p. .

paysagères retenues en Oueil-Larboust s'inscrivent à l'échelle de cette organisation pastorale autour d'un vallon.

C'est cette même entrée d'analyse des paysages à partir de l'unité de fonctionnement agropastoral du vallon qui est utilisée aussi bien à Campan qu'en haute vallée du Gave de Pau, autorisant ainsi la comparaison entre ces trois territoires valléens.

1.3 Séquences et situations paysagères

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [18]

La vallée d'Oueil est marquée par deux principales séquences. Ce sont également deux séquences que l'on retrouve dans les paysages du Larboust.

Les deux vallées d'Oueil et du Larboust se distinguent l'une de l'autre par leurs paysages et par leur fonctionnement pastoral. Elles sont ainsi abordées l'une et l'autre en tant qu'entité propre.

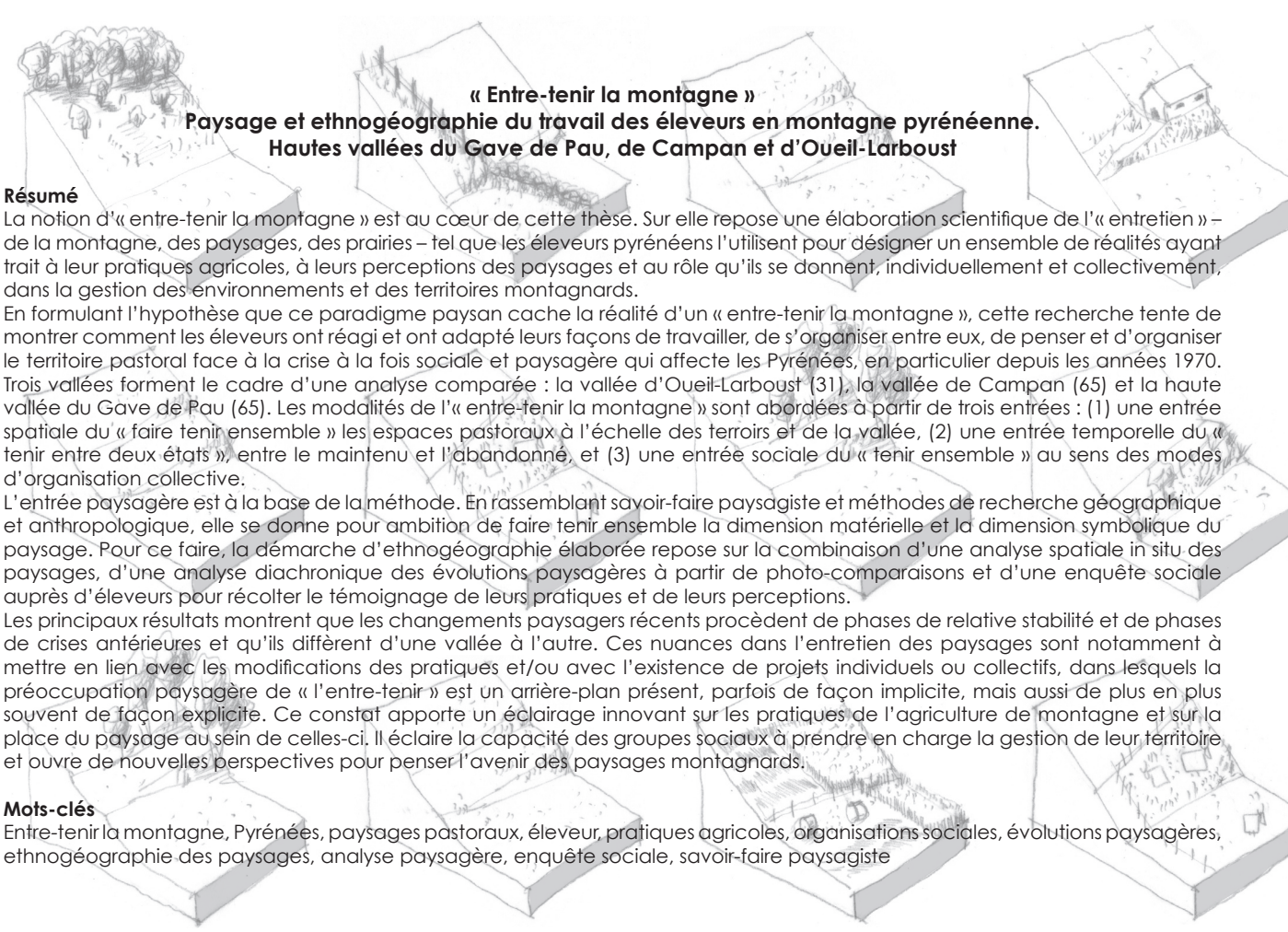
En Oueil, les deux séquences paysagères distinguées s'étendent de l'entrée en gorge jusqu'au Kiosque de Mayrègne pour l'une, et du Kiosque de Mayrègne à Bourg d'Oueil pour l'autre. La première fait l'objet d'une analyse approfondie en tant que situation paysagère retenue.

1.3.1 De l'entrée de la vallée d'Oueil au Kiosque de Mayrègne

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [19]

Cette première séquence présente des caractéristiques originales par rapport au reste de l'Oueil. Son orientation d'abord, avec une direction générale nord-sud. On a ainsi un versant rive gauche exposé ouest-sud-ouest, plutôt boisé et un autre, rive droite, exposé est-nord-est, très marqué par l'action glaciaire : le débordement du glacier d'Oô par dessus les crêtes du Cap de la Serre a notamment contribué, par ses dépôts successifs et étagés, à la richesse du terroir de prairies de fauche au-dessus du village de Benqué.

Cela se traduit dans les paysages par un relief qui est plus évasé, en forme de « bassin pastoral », entre une gorge courte et rapide côté aval et un relatif pincement du relief côté amont au niveau du Kiosque de Mayrègne. Le versant en rive droite est ici moins abrupt et, contrairement à toute l'ombrée forestière qui se déroule ensuite jusqu'au bout de la vallée, présente un caractère pastoral. Depuis le fond de vallée et jusqu'en contre-bas de Benqué-Dessous-et-Dessus, la route départementale est accompagnée d'un paysage soigné de prés de fauche. Entourant et dominant les deux noyaux de ce village, l'emprise pastorale qui occupe les anciennes terres cultivées et les prés fauchés, se présente sous la forme d'un paysage bocager où alternent pâturages et boisements clairs. La gestion relève du pâturage



« Entre-tenir la montagne » Paysage et ethnogéographie du travail des éleveurs en montagne pyrénéenne. Hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust

Résumé

La notion d'« entre-tenir la montagne » est au cœur de cette thèse. Sur elle repose une élaboration scientifique de l'« entretien » – de la montagne, des paysages, des prairies – tel que les éleveurs pyrénéens l'utilisent pour désigner un ensemble de réalités ayant trait à leur pratiques agricoles, à leurs perceptions des paysages et au rôle qu'ils se donnent, individuellement et collectivement, dans la gestion des environnements et des territoires montagnards.

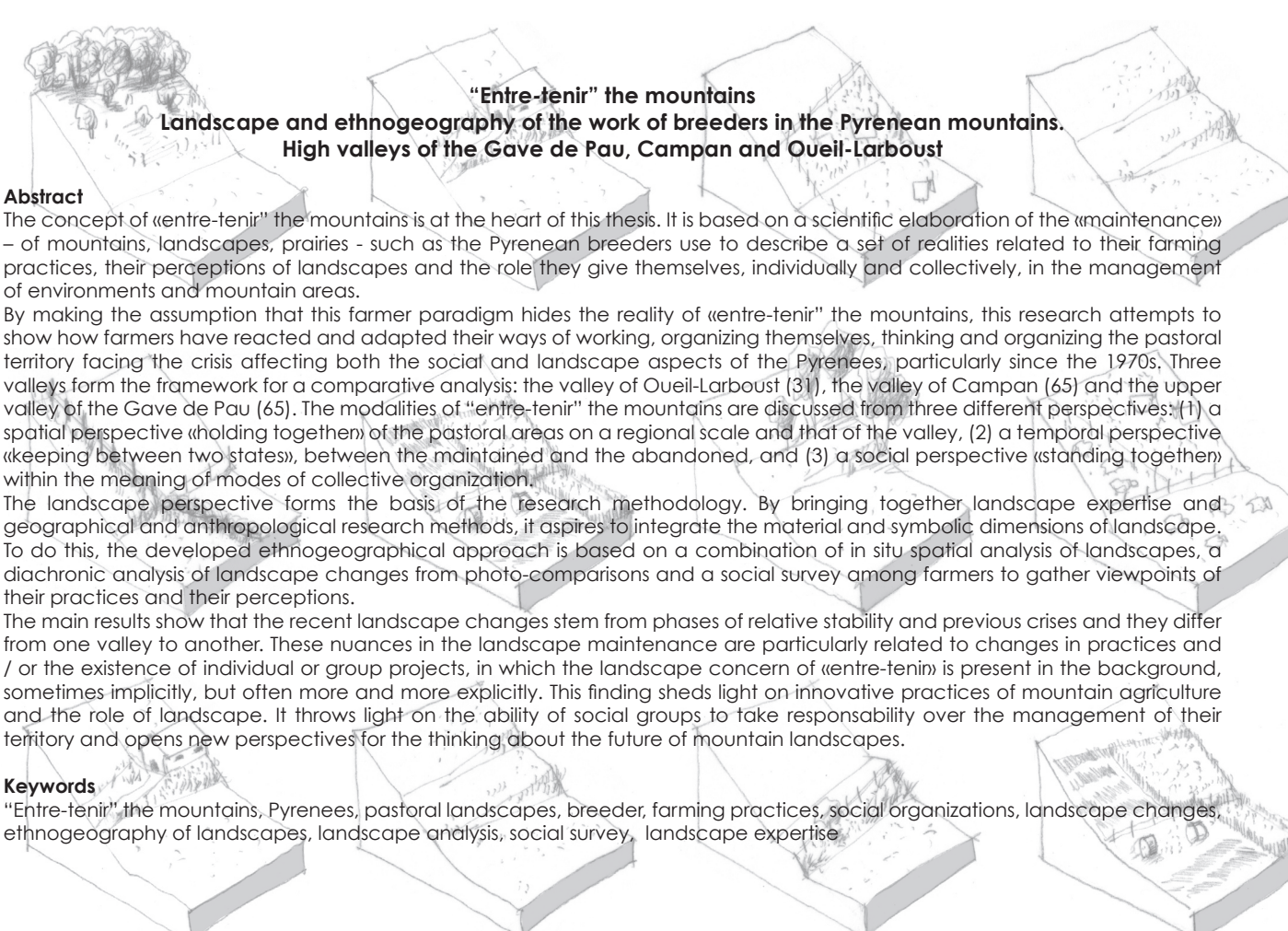
En formulant l'hypothèse que ce paradigme paysan cache la réalité d'un « entre-tenir la montagne », cette recherche tente de montrer comment les éleveurs ont réagi et ont adapté leurs façons de travailler, de s'organiser entre eux, de penser et d'organiser le territoire pastoral face à la crise à la fois sociale et paysagère qui affecte les Pyrénées, en particulier depuis les années 1970. Trois vallées forment le cadre d'une analyse comparée : la vallée d'Oueil-Larboust (31), la vallée de Campan (65) et la haute vallée du Gave de Pau (65). Les modalités de l'« entre-tenir la montagne » sont abordées à partir de trois entrées : (1) une entrée spatiale du « faire tenir ensemble » les espaces pastoraux à l'échelle des terroirs et de la vallée, (2) une entrée temporelle du « tenir entre deux états », entre le maintenu et l'abandonné, et (3) une entrée sociale du « tenir ensemble » au sens des modes d'organisation collective.

L'entrée paysagère est à la base de la méthode. En rassemblant savoir-faire paysagiste et méthodes de recherche géographique et anthropologique, elle se donne pour ambition de faire tenir ensemble la dimension matérielle et la dimension symbolique du paysage. Pour ce faire, la démarche d'ethnogéographie élaborée repose sur la combinaison d'une analyse spatiale in situ des paysages, d'une analyse diachronique des évolutions paysagères à partir de photo-comparaisons et d'une enquête sociale auprès d'éleveurs pour récolter le témoignage de leurs pratiques et de leurs perceptions.

Les principaux résultats montrent que les changements paysagers récents procèdent de phases de relative stabilité et de phases de crises antérieures et qu'ils diffèrent d'une vallée à l'autre. Ces nuances dans l'entretien des paysages sont notamment à mettre en lien avec les modifications des pratiques et/ou avec l'existence de projets individuels ou collectifs, dans lesquels la préoccupation paysagère de « l'entre-tenir » est un arrière-plan présent, parfois de façon implicite, mais aussi de plus en plus souvent de façon explicite. Ce constat apporte un éclairage innovant sur les pratiques de l'agriculture de montagne et sur la place du paysage au sein de celles-ci. Il éclaire la capacité des groupes sociaux à prendre en charge la gestion de leur territoire et ouvre de nouvelles perspectives pour penser l'avenir des paysages montagnards.

Mots-clés

Entre-tenir la montagne, Pyrénées, paysages pastoraux, éleveur, pratiques agricoles, organisations sociales, évolutions paysagères, ethnogéographie des paysages, analyse paysagère, enquête sociale, savoir-faire paysagiste



“Entre-tenir” the mountains Landscape and ethnogeography of the work of breeders in the Pyrenean mountains. High valleys of the Gave de Pau, Campan and Oueil-Larboust

Abstract

The concept of “entre-tenir” the mountains is at the heart of this thesis. It is based on a scientific elaboration of the «maintenance» – of mountains, landscapes, prairies - such as the Pyrenean breeders use to describe a set of realities related to their farming practices, their perceptions of landscapes and the role they give themselves, individually and collectively, in the management of environments and mountain areas.

By making the assumption that this farmer paradigm hides the reality of “entre-tenir” the mountains, this research attempts to show how farmers have reacted and adapted their ways of working, organizing themselves, thinking and organizing the pastoral territory facing the crisis affecting both the social and landscape aspects of the Pyrenees, particularly since the 1970s. Three valleys form the framework for a comparative analysis: the valley of Oueil-Larboust (31), the valley of Campan (65) and the upper valley of the Gave de Pau (65). The modalities of “entre-tenir” the mountains are discussed from three different perspectives: (1) a spatial perspective (holding together) of the pastoral areas on a regional scale and that of the valley, (2) a temporal perspective («keeping between two states»), between the maintained and the abandoned, and (3) a social perspective (standing together) within the meaning of modes of collective organization.

The landscape perspective forms the basis of the research methodology. By bringing together landscape expertise and geographical and anthropological research methods, it aspires to integrate the material and symbolic dimensions of landscape. To do this, the developed ethnogeographical approach is based on a combination of in situ spatial analysis of landscapes, a diachronic analysis of landscape changes from photo-comparisons and a social survey among farmers to gather viewpoints of their practices and their perceptions.

The main results show that the recent landscape changes stem from phases of relative stability and previous crises and they differ from one valley to another. These nuances in the landscape maintenance are particularly related to changes in practices and / or the existence of individual or group projects, in which the landscape concern of «entre-tenir» is present in the background, sometimes implicitly, but often more and more explicitly. This finding sheds light on innovative practices of mountain agriculture and the role of landscape. It throws light on the ability of social groups to take responsibility over the management of their territory and opens new perspectives for the thinking about the future of mountain landscapes.

Keywords

“Entre-tenir” the mountains, Pyrenees, pastoral landscapes, breeder, farming practices, social organizations, landscape changes, ethnogeography of landscapes, landscape analysis, social survey, landscape expertise

et a, semble-t-il, permis de limiter l'enfrichement total de ces terrains. L'avenir de cette forme de gestion et d'entretien extensif pose néanmoins question aujourd'hui. Enfin, en contact direct avec ces pacages, s'ouvre, à partir de 1200-1300m, et jusqu'au sommet qui culmine à 1840 m, l'estive communale.

Sur le versant d'en face, en soulane se trouvent les communes de Saccourvielle et de Saint-Paul-d'Oueil, toutes deux marquées par des formes d'entretien et des paysages spécifiques.

L'emprise pastorale qui entoure le bourg de Saccourvielle se présente comme une auréole entretenue entre un boisement récent (frêne, noisetier) qui couvre le bas du versant et la hêtraie-sapinière qui en occupe quasiment toute la haute. A l'exception de quelques prés fauchés en contre-bas de la route d'accès, cet ensemble de terrains regroupé en association foncière pastorale (AFP), fait essentiellement l'objet d'un entretien par le pâturage. Le paysage témoigne des profondes transformations qui se sont produites dans le passé récent : un abaissement de la limite inférieure de la forêt, piquetage arbustif et arboré... Mais, on note néanmoins une relative stabilisation de la dynamique de colonisation végétale et de « fermeture du paysage » - le terme paraît ici approprié. Saint-Paul-d'Oueil contraste en cela de sa voisine par des ensembles de prés encore fauchés, essentiellement groupés en fond de vallée. Le reste des surfaces pastorales côté Saccourvielle et sur le flanc de la vallée que commande le bourg, correspond à des pâturages. Les lisières en progression et, par place, l'aspect vieilli de ces herbages laisse cependant supposer une utilisation moindre.

Prises ensemble, ces trois communes proposent des formes paysagères proches mais en même temps nuancées. Celles-ci semblent le résultat de trois trajectoires d'évolutions spécifiques à chaque commune, suite notamment à la diminution du nombre d'éleveurs. Des réponses spécifiques ont semble-t-il été adoptées pour garantir le maintien de l'entretien pastoral des versants, comme c'est le cas, par exemple, avec l'AFP de Saccourvielle. C'est sur la base du constat d'une confrontation de manières « d'entre-tenir » et, peut-on dire de projets sur l'espace, que nous avons retenue cette situation particulière de formes paysagères et de modes d'entretien différenciés comme terrain d'étude. Il semble en effet pertinent d'approfondir, ici, l'analyse approfondie de « l'entre-tenir la montagne ».

1.3.2 Du Kiosque de Mayrègne à Bourg d'Oueil

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [20]

Cette séquence de vallée est marquée par une ombrée quasi uniformément couverte d'une épaisse sapinière, face aux vastes emprises pastorales de la soulane. Des herbages occupent le bas de ce versant. Ce sont globalement des prés de fauche dans les secteurs de pente modérée, marqués par des lisières franches en face de Bourg-d'Oueil et de Mayrègne, qui contrastent avec des secteurs de pâtures entrecoupées de parcelles de reboisement en

résineux (« timbre-poste ») face à Cirès par exemple. Avec le fond de vallée bocager aplani – qui correspond à du remplissage fluvio-glaciaire – et les meilleurs emplacements en bas de soulane, à Bourg-d'Oueil ou entre Cirès et Caubous, cet ensemble forme l'essentiel des prés de fauche. La soulane présente un paysage structuré par les bourgs. Un vaste domaine de pâture la couvrant jusqu'au sommet, lorsque des boisements ou des secteurs embroussaillés ne viennent pas l'entrecouper. Bourg-d'Oueil se signale par un GAEC à trois et un nombre plus conséquent d'ovins et de bovins élevés. Il en résulte, dans ces terroirs portant les marques apparentes de leurs anciennes mises en culture (rideaux de culture, pente régulière, pierriers), un entretien essentiellement assuré par un pâturage printanier et automnal. Dès les beaux jours, et après un passage dans les prés de fauche, les brebis élevées à Bourg-d'Oueil les parcourent librement jusqu'en limite de Mayrègne. Si l'ensemble paraît tenu, des dynamiques de colonisation localisées en contre-bas des boisements existants et dans les anciens vacants, s'observent.

En Larboust également, deux séquences paysagères se distinguent dans les paysages, marquant la différence entre le Bas et le Haut-Larboust.

1.3.3 De Saint-Aventin à Cazeaux-de-Larboust, les paysages du Bas-Larboust

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [21]

Les paysages du Bas-Larboust ont de spécifique le fait de présenter en une même unité de lieu trois formes contrastées d'entretien pastoral au sein d'emprises en évolution. Les dynamiques paysagères liées au recul agricole s'expriment en effet fortement dans le bas de la vallée et sur les terres pentues dominées par Saint-Aventin, comme sur l'ensemble du bas de l'ombrée. Hormis quelques parcelles pâturées, les signes de l'abandon pastoral sont en ces terres patents : enrichissement de la prairie et développement arboré concourent à refermer les anciennes emprises pastorales en donnant le sentiment d'un couvert quasi continu d'arbres, et ce dès l'entrée de cette vallée pastorale.

En amont de Saint-Aventin et de la route départementale qui traverse le bourg, cette portion de versant présente un paysage de parcours pastoral. Cultivés dans le passé, ces terrains privés sont piquetés d'arbustes. On observe actuellement un pâturage de proximité, sous la forme d'un parcours ovin, qui tend à limiter la colonisation végétale. On retrouve cette même tendance au développement arbustif, et même arboré, dans les secteurs de pâtures qui séparent Bernet et Billières de l'estive d'Espiau.

A contrario, les terrains faiblement pentus entourant Castillon et Cazeau-de-Larboust correspondent pour beaucoup à des prés de fauche, et renvoient l'image d'un paysage entretenu et spécialisé dans la production herbagère. S'exprime ici un phénomène observé en vallée d'Oueil, et que l'on retrouve également dans les autres vallées du cadre d'étude, à savoir une nette distinction des prairies, entre celles favorables à la mécanisation et qui font

l'objet de pratiques suivies de production/renouvellement de la ressource, et celles, bien plus étendues, entretenues par un simple pâturage, ou alors délaissées.

Il est finalement étonnant de constater que les paysages pastoraux actuels expriment un fort décalage avec la richesse, pour ne pas dire la relative prospérité, du Bas-Larboust de jadis (Graff, 1979) réputé pour ses terroirs à céréales, ses vastes quartiers herbagers (granges de Gourron, vallée du Lis) et ses vastes estives (Superbagnères).

1.3.4 De Garin au col de Peyresourde, les paysages du Haut-Larboust

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [22]

C'est la séquence la plus pastorale de tout l'Oueil-Larboust qui s'ouvre à partir de Garin. Les versants ne portent véritablement de boisements que dans le fond de la vallée, au-delà de Jurvielle. C'est ainsi un vaste ensemble herbagé qui se présente, avec un ordre et une structuration paysagère comme inversés par rapport aux paysages des autres vallées. Ici, l'essentiel des arbres se situe dans le bocage du fond de vallée et des premières pentes aux abords des villages, ainsi que sous la forme d'une colonisation végétale dans les anciens terroirs cultivés sur les flancs des vallons. Le reste de l'espace est entièrement couvert d'herbages jusqu'au sommets, avec la particularité de s'étendre sur toutes les facettes du relief, sans distinction entre ombrée et soulane.

On retrouve ici les trois mêmes types d'emprises pastorales décrites en Oueil, avec une semblable répartition et une similaire spécialisation. Le fond de vallée, large et ouvert, correspond aux principaux lieux de récolte du fourrage hivernal. Les prés de fauche constituent l'essentiel des herbages étendus sous les haies de frêne. On constate néanmoins la présence de parcelles abandonnées et boisées dans les parties les plus humides de ce fond de vallée arrosé. On les retrouve également sur les basses pentes, intercalées entre des pâtures et des constructions qui tendent à s'égrainer le long de la route départementale 76, en étirant, sous la forme d'un tissu lâche, la silhouette et la structure des villages denses.

En amont, l'emprise pastorale de pâturages d'intersaison couvre les parcelles privées jusqu'en limite des terrains communaux. C'est ici que l'on constate les dynamiques de colonisation végétale, ainsi que notées dans le Bas-Larboust, bien que les pratiques observées du pâturage extensif en grand parc ont la capacité d'en ralentir la progression. L'emprise pastorale est globalement maintenue dans ses limites quand bien même sa nature tend à se transformer en parcours pastoral à l'image de celui de Saint-Aventin.

Enfin, le caractère pastoral du Haut-Larboust est aussi obtenu par la continuité paysagère entre les versants et le vaste domaine d'estive. Cette continuité est particulièrement sensible par la grande visibilité de l'ensemble de la structure étagée des paysages de la soulane, ainsi

que par l'absence de transitions ou de boisements entre les différentes emprises. En empruntant la route du Col de Peyresourde, il est étonnant de s'élever au-dessus du fond de vallée et d'être par là même au pied de l'estive de Garin.

Cette structuration étagée des paysages qui concerne tout le Haut-Larboust, se retrouve à l'échelle de chaque vallon commandé par un village. Les paysages pastoraux de la commune de Cathervielle ne dérogent pas à cette organisation. Seulement, ces herbages sont, pour leur grande majorité, entretenus par un seul éleveur, le dernier de sa commune.

Face à une telle situation de crise sociale du pastoralisme, il semble pertinent d'étudier l'évolution des paysages, et les adaptations opérées pour globalement maintenir, jusqu'à présent, l'entretien pastoral du vallon. C'est sur cette base que nous retenue cette situation paysagère particulière du vallon de Cathervielle, comme terrain d'étude pour mener une analyse approfondie de « l'entre-tenir ».

1.4 Des paysages aux emprises pastorales simplifiées à l'échelle de courts versants

Les courtes distances qui séparent les bas de versant des sommets pastoraux confèrent aux paysages une caractéristique propre à cette vallée, et qu'on ne retrouve pas dans les autres territoires valléens étudiés. Les différentes emprises mobilisées par les élevages se concentrent à tel point que les paysages de la pratique pastorale apparaissent ici dans une unité de lieu et, plus que tout pour la soulane du Larboust, dans une globalité de perception. Le contraste est ici fort avec les différentes emprises pastorales de Campan ou de la haute vallée du Gave de Pau, étendues, mais davantage compartimentées et fractionnées à l'échelle de la vallée tout entière. Sauf pour le Bas-Larboust, prédomine essentiellement un fonctionnement vertical à l'échelle d'un même versant, depuis les lieux d'hivernage vers les lieux d'estivage.

Les emprises pastorales se répartissent dans l'espace en fonction d'une logique simple, essentiellement dictée par l'étagement et les possibilités de mécaniser la récolte des fourrages. Ainsi distingue-t-on les fonds de vallée portant l'essentiel des prés fauchés, les versants globalement entretenus par le pâturage à l'exception de quelques parcelles fauchées dans les secteurs favorables, et les estives en partie haute et sur les sommets. Ce sont ces trois logiques de fonctionnement, ces trois gradients altitudinaux et ces trois formes d'emprises qui caractérisent, dans leur simplification, les paysages pastoraux de l'Oueil et du Larboust.

Cette simplification de l'usage des terrains, cette tendance au développement du pâturage extensif sur les versants et ce jusqu'aux portes des bourgs, est à relier à la situation présente de l'élevage en ces vallées. Prédominant largement l'élevage ovin allaitant avec des effectifs atteignant 6500 ovins et l'élevage bovin allaitant représentant 1040 têtes. L'essentiel des

animaux nés et élevés en ces vallées est destiné à la vente sous la forme de broutards. Les formes de valorisation directe des produits sont peu développées en Oueil comme en Larboust ; ce sont des vallées de naissance.

Du point de vue du nombre d'éleveurs, il est faible en Oueil, plus important en Larboust, mais en diminution constante. Si des installations s'observent et des reprises d'élevage sont en cours, la tendance dominante et prévisible est à la baisse vu que 37 éleveurs, soit plus de la moitié, ont plus de cinquante ans. Concernant les structures d'exploitations, si le nombre des effectifs ovin est en baisse (de 14500 en 1988 à 10846 en 2008 à l'échelle du canton), l'effectif bovin connaît une augmentation (1540 en 1988 et 1901 en 2008 à l'échelle du Canton). Ces chiffres traduisent cependant mal les disparités entre la taille des élevages et la tendance à la constitution de gros troupeaux détenus par un nombre réduit d'éleveurs spécialisés ou regroupés au sein d'une exploitation en commun (GAEC).

Données de 2008	Oueil	Larboust	Canton de Bagnères-de-Luchon
Nombre d'éleveurs¹¹⁷	9	51	94 dont : 1/3 à temps plein, 1/3 double-actif, 1/3 avec activité complémentaire (saisonnière)
Ovins	1450	5023	10846
Bovins	120	920	1901

Enfin, la répartition par classes d'âge, montre qu'en 2000, à l'échelle du canton¹¹⁸, les éleveurs de moins de 40 ans représente 21,8% des effectifs, contre 42,9% des 40 à 54 ans, et 35,3% des 55 ans et plus. Ces données laissent supposer qu'un certain nombre d'éleveurs vont cesser leur activité dans les dix ans à venir, ce qui en situation de faible effectif, comme en Oueil, peut remettre considérablement en cause l'entretien de la montagne aujourd'hui encore assuré.

1.4.1 Des fonds de vallée de prés de fauche bocagers

Les fonds de vallée constituent une entité paysagère spécifique à l'Oueil-Larboust en ce qu'ils sont bocagers. Il s'agit d'un maillage de frênes qui marque les limites de parcelles et la ripisylve des cours d'eau. Ces arbres portent les traces et les formes caractéristiques des pratiques d'émondage qui avaient cours dans le passé. La taille régulière des branches latérales est aujourd'hui abandonnée. Les arbres sont laissés à leur libre développement. La densité bocagère qui en résulte peut occasionner une gêne pour la récolte du fourrage. Elle

¹¹⁷ Source : Animation pastorale 2008, Antenne de la Chambre d'agriculture de la Haute-Garonne à Luchon. Sont ici considérés comme éleveurs, les personnes possédant plus de 20 ovins ou caprins, plus de 5 bovins.

¹¹⁸ Source : Insee, *Chiffres Clés, Bagnères-de-Luchon*, mis à jour le 30 juin 2011 (<http://www.insee.fr/fr/bases-de-donnees/default.asp?page=statistiques-locales.htm>)

participe également de l'impression de « remplissage » du fond de vallée qui va de pair avec un sentiment de fermeture des vues au niveau des villages¹¹⁹.

L'emprise pastorale des fonds de vallée correspond essentiellement à des prés de fauche. À l'exception de quelques parcelles particulièrement aplanies à la hauteur des bourgs, ils concentrent la grande majorité de la production de fourrage hivernal. L'entretien pratiqué par la fauche, complété par un déprimage printanier et par un pâturage des regains à la descente d'estive, façonne des paysages particulièrement soignés, et où les bordures et talus font l'objet de pratiques spécifiques de gestion. Il reste que, sur le plan de la logique fonctionnelle des élevages, cette spécialisation et cette concentration de la fauche au fond de vallée, se fait au détriment des prairies de versant. Mais, surtout, elle ne permet pas aux élevages d'assurer leur autonomie fourragère. Le fonctionnement d'une partie des élevages d'Oueil et du Larboust repose sur cette complémentarité plaine/montagne. Le foin, acheté sur pied ou récolté sur des parcelles en fermage, est acheminé vers les étables ou bergeries de montagne, quand ce ne sont pas une partie des animaux qui hivernent en plaine, en pension ou dans des fermes en location. Les éleveurs évoquent pour raison essentielle la simplicité de récolte des vastes parcelles de plaine, faciles à travailler et faciles à récolter (meilleures conditions climatiques qu'en montagne).

En définitive, ces prés de fauche font l'objet d'un entretien visant à maximiser la production de foin, mais représentent une portion insuffisante des besoins en fourrage de la part des principaux élevages de montagne.

1.4.2 Des terroirs de versants pâturés aux allures de parcours pastoraux en limite des villages

Les versants en soulane sont marqués par la présence des villages, de forme regroupée (sauf pour le « village-rue » de Saint-Paul-d'Oueil) et qui occupent le rebord de plus ou moins larges nappage morainiques sur le flanc d'un vallon. Ces mêmes versants portent les traces de leur ancienne mise en culture. Murs-terrasses ou rideaux de culture, les témoignages ne manquent pas d'apparaître dans les paysages sous la forme de striations régulières, à la faveur de conditions d'éclairage (rasant, de fin de journée) ou climatique (saupoudrage de neige) particulières.

De vastes emprises de pâturages couvrent les versants, englobant les abords anciennement cultivés des villages, et s'étendent jusqu'aux limites des estives. Cette dernière limite, qui est foncière et saisonnière, ne connaît pas de réalité paysagère en Larboust ; elle se matérialise tout au plus par une clôture dominant les anciens terroirs de cultures. En Oueil, cette limite est formée par les boisements qui marquent les versants à partir de 1350-1400 m. Ainsi, ces vastes

¹¹⁹ Ce sentiment de fermeture exprimé par des éleveurs, ainsi que nous le verrons plus loin à l'échelle des situations paysagères, est repris dans le Plan de gestion de l'Espace rural élaboré à l'initiative de l'ACVA Sivom-Du-Canton-De-Luchon, Acva-Luchon/Saint-Béat (dir.), 2001, *Plan de gestion de l'Espace rural par Vallée assorti d'une Charte Paysagère*. Tome 1: *Diagnostic Technique*. Tome 2 : *Synthèse / Enjeux / Programme d'actions / Fiches actions*: Association Cantonale de Vulgarisation agricole Luchon/Saint Béat, (1), 104+ 98 p..

emprises pastorales sont le siège quasi exclusif du pâturage des ovins et des bovins allaitants. Dès la mise à l'herbe au printemps, ces espaces servent de parcs de proximité, comme on peut le voir à Saint-Aventin pour un troupeau ovin de Castillon-de-Larboust, ainsi que de pâturages d'intersaison. Dans les enceintes clôturées, constituées, comme à Cathervielle, d'un regroupement de parcelles privées, parfois communales, les animaux sont déplacés suivant l'avancement des saisons pour pâturer l'herbe qui s'y trouve.

Dans ces vallées peu élevées et en lien direct avec les différents espaces pastoraux, les quartiers de granges sont peu développés et s'organisent en continuité des anciennes terres cultivées, a contrario des deux autres vallées, où ceux-ci occupent de véritables emprises spécifiques sur le plan pastoral et paysager. Les granges sont intégrées aux villages en Oueil, tandis que dans le Larboust, elles forment des regroupements ("Labach") au fond des vallons, répartis sur une ligne aux environs de 1300-1350 m et correspondant à une phase de stationnement du glacier d'Oô. Autrement dit, ces quartiers de granges sont installés au niveau de terres fertilisées par les dépôts morainiques et aux endroits où coulent de nombreuses sources.

Jusqu'à l'après-guerre, le pâturage des parcelles privées en vaine pâture était strictement réglementé et, en dehors des dates prévues, reporté en basse estive (Graff, 1979). L'analyse des paysages laisse observer que le pâturage d'intersaison n'occupe pas actuellement d'espace spécifique, mais tend à s'étendre à toute l'emprise des versants en-deçà de l'estive. En focalisant ce fonctionnement à l'échelle des deux situations paysagères choisies, nous nous demanderons dans quelle mesure nous ne sommes pas en présence d'une vaine-pâture, plus ou moins consentie par les propriétaires des nombreuses parcelles, à l'échelle de l'année. En tout état de cause, ces emprises pastorales présentent un faciès de parcours pastoral, par ces arbres qui se développent (souvent au pied des anciens murs-terrasses, sur les limites), par ces églantiers, ces prunelliers ou ces ronciers qui piquettent la surface des herbages.

1.4.3 Des « parcs d'altitude » et des estives à une heure de marche des villages

Les emprises pastorales d'estives placées à une heure de marche des bourgs ne manquent pas de conférer aux paysages leur qualité, de par cette lisibilité offerte d'un même regard aux espaces pastoraux. Elles ne manquent pas non plus d'apporter une note vivante particulière aux paysages par des animaux présents à la vue depuis le bas de versant, même en plein été ; chose que les vallées de Campan et plus encore la haute vallée du Gave de Pau ne permettent pas avec leurs estives hautes et éloignées. Les estives présentent des milieux ouverts, au couvert herbeux ras, et sont globalement bien entretenues. Des dynamiques de colonisation peuvent être observés en limite basse (développement de genévrier), au contact des lisières ou de la limite supérieure de la forêt, mais restent circonscrites et plutôt marginales. Ces paysages sont également constitués :

- d'équipements pastoraux, pistes, cabanes, points d'abreuvement, parcs de tri ; ils

sont relativement discrets et participent à marquer l'ambiance pastorale des lieux.

- d'équipements touristiques dont les plus visibles, hors enneigement, sont liés aux stations de ski (Superbagnères, Agudes, Bourg-d'Oueil).
- d'éléments d'un patrimoine culturel et symbolique singulier, qui faisait déjà de la montagne d'Espiau une attraction particulière au XIX^e siècle pour ses blocs erratiques et ses cercles de pierres (Cromlechs).

Ces pâtures d'altitude représentent 12000 ha pour l'Oueil et le Larboust, vallée d'Oô comprise. Leur gestion s'inscrit ici dans un fonctionnement spécifique par rapport aux deux autres vallées qui ont d'ailleurs chacune le leur. Les estives sont gérées par des groupements pastoraux (GP) créés peu de temps après la « Loi Pastorale » qui les a instaurés en 1972. On compte ainsi 16 GP répartis en 2 GP mixtes (ovin et bovin), 10 GP bovin et 4 GP ovin. Les GP accueillant les bovins sont la plupart à dimension communale comme à Cathervielle, ou fonctionnent par regroupement de communes comme le GP ovin et bovin du Mont-Né en Oueil. La montagne d'Espiau fait office de cas particulier. Une distinction de « montagne » a été opérée suivant un gradient altitudinal. On trouve la montagne à vache, globalement clôturée, et qui s'étend dans le fond des vallons au droit de chaque commune. Elle fait l'objet d'un GP bovin communal. Et au-dessus, sur les 1200 ha du sommet, on trouve une association foncière pastorale (AFP) libre de la montagne d'Estiau, créée elle en 1991, et qui « prend en charge » ce qui relevait du territoire indivis de six communes.

2 Les paysages d'un pastoralisme en évolution au sein de l'ample vallée pastorale de Campan

2.1 Comme une invite, une ample vallée ouverte

Se reporter à la carte de la vallée de Campan, p. [64]

L'arrivée en vallée de Campan est toute autre qu'en sa voisine la haute vallée du Gave de Pau. Ici, elle s'annonce. Depuis Bagnères-de-Bigorre et notamment depuis les Allées de Coustous axées et mises en perspective vers la montagne, la silhouette des paysages pastoraux se dessine par-delà les toits. Comme une invite. Point de resserrement ou de passage en gorge au sortir de la ville thermale, mais un ombilic qui se présente avec toute l'ampleur et le dégagement de son large fond plat drainé par l'Adour. Aisée, la progression fait se succéder un ensemble de panorama comme un long travelling de cinéma sur les paysages, d'un bord à l'autre des versants qui l'encadrent, hauts élevés. Ce n'est que loin engagé dans la profondeur du sillon glaciaire que cette scénographie paysagère cède sa place, en amont de Gripp d'un côté, de la Séoubé de l'autre, à ces lacets montagnards qui tournent et retournent constamment (la vue sur) les paysages, pour aborder la montée vers les deux cols du Tourmalet et d'Aspin.

2.2 Des paysages pastoraux d'ombrée

Moins profondément enserrée dans la haute chaîne que sa voisine, la vallée de Campan s'étend davantage vers le nord au contact du piémont, à des altitudes globalement moindres. Non seulement son ouverture en entonnoir mais aussi cette proximité avec Bagnères-de-Bigorre en fait une vallée facile d'accès, et l'agriculture aura très tôt bénéficié de cette situation en termes d'échanges commerciaux vers le piémont et la plaine. Cette vallée présente une orientation générale Nord-Ouest/Sud-Est entre Campan et le col d'Aspin et une orientation plutôt Nord – Sud pour la vallée de Gripp, descendue en arc de cercle tendu des hauteurs du Pic-de-Midi-de-Bigorre jusqu'à sa rencontre avec le plateau de Payolle au droit de Sainte-Marie-de-Campan. Bien qu'en ombrée, c'est la rive gauche de l'Adour (de Campan à Payolle) qui est la plus largement habitée et la plus densément occupée par les activités d'élevage. Celles-ci sont rendues propices à leur développement et à leur maintien par l'ouverture du versant, sa pente modérée mais aussi l'abondance des eaux de surface qui l'arrosent. La soulane, elle, très escarpée, peu arrosée, n'est pas habitée

(sauf à la Laurence) et, quand elle n'est pas forestière, présente un faciès de parcours pastoral et de boisements clairs (chênaie).

Des vallons secondaires ramifient, en rive gauche, ce sillon principal à sa perpendiculaire. Hormis celui du Rimoula, ces vallons n'entaillent que peu profondément les versants, et n'occasionnent pas, de ce fait, un compartimentage du relief tel qu'en haute vallée du Gave de Pau. De fait, les paysages se présentent pas de véritables discontinuités, mais un enchaînement de séquences dans le passage d'une nuance paysagère à l'autre.

2.3 Des séquences paysagères distinctes

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [65]

2.3.1 De Campan à Sainte-Marie-de-Campan

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [66]

Une première séquence paysagère s'ouvre à la rencontre de la vallée de Lesponne, juste en aval de Campan, et s'étire jusqu'à Sainte-Marie-de-Campan ou plus précisément jusqu'à la confluence de l'Adour de Payolle et de l'Adour de Gripp. L'opposition des versants qui la caractérise est la plus forte, la plus spectaculaire. D'un côté, en rive droite de l'Adour, une soulane abrupte découpée dans le massif calcaire du Lhéris en rive droite de l'Adour, de l'autre, en rive gauche, une ombrée étagée adossée à un massif schisteux et métamorphique nord pyrénéen. Un versant comme une barre rocheuse culminant entre 1400 et 1500 m, face aux contreforts, comme des racines plongeantes, de sommets avoisinant les 2200 m et dominés par ce bastion avancé de la haute chaîne, le Pic-du-Midi-de-Bigorre culminant à 2876 m.

Cette soulane calcaire, qui présente des anciennes granges avec des vestiges de prairies et de mises en cultures, se caractérise aujourd'hui par une végétation de parcours avec chênaie claire en partie basse, lande à buis, et pelouse sèche plus en amont.

Face à celle-ci, on trouve un long versant herbager, des prés de fauche et des pâtures entrecoupé de boisements dans les ressauts du relief. Ces herbages sont en particulier sillonnés par un important dispositif de rigoles, autrefois destinées à l'irrigation, que l'on remarque aujourd'hui à l'état de trace. Ce mode de culture de l'herbe par submersion des rigoles, exigeant en main d'œuvre semble abandonné. Quelques amenées d'eau qui parcourent la basse estive au niveau des Cabanettes sont encore en fonctionnement.

Enfin, la dernière opposition paysagère, est celle d'un versant pâturé et quasi inhabité côté La Bouche - du nom du buis, *Buxus* en latin, qui le couvre majoritairement – face au versant du Peyras, parsemé de fermes, de granges, étagées jusqu'à la limite avec les estives à 1250 m environ. Spectaculaire, ce contraste des paysages n'a pas manqué de susciter l'intérêt des

visiteurs depuis le XVIII^e siècle, en faisant de la visite des cabanes d'Ordincède et du casque du Lhéris une excursion paysagère et botanique de choix, prisee et abondamment décrite (Briffaud, 1994).

Il ressort comme caractéristique paysagère en rive gauche de cette séquence, les larges emprises herbagères tenues : les lisières sont nettes entre bois et prés, peu de signes d'enfrichement sont apparents. Ces paysages portent les signes d'élevages actifs qui ne délaissent que peu de ressources en herbe, même dans les pentes les plus accentuées ou en marge des estives. On remarque néanmoins une forte spécialisation des terrains. Les parcelles de fond de vallée sont massivement dévolues à la production de foin ; quelques-unes d'entre-elles sont semées de maïs, mais cette production est cependant limitée en surface comme en étendue et s'arrête en aval de Sainte-de-Marie-de-Campan¹²⁰.

Sauf aux abords du Peyras où les pentes sont fauchées, les autres herbages de versants sont quasi exclusivement pâturés à l'échelle du vallon d'Arrimoula. On observe même autour d'anciens quartiers de granges (Les Cabanettes) un pâturage bovin estival. En rive droite sur le versant de La Bouche, le devenir de la partie basse, buissonnante à boisée paraît davantage incertain. On observe des signes de colonisation ligneuse (noisetiers, semis de chênes, développement arbustif). Néanmoins, la pratique du feu pastoral reste active et régulière en ce secteur et permet d'en limiter le développement.

En définitive, nous avons affaire à des paysages pastoraux globalement tenus, quand bien même on observe un gradient d'entretien différencié, entre le fond de vallée couvert de prés parfaitement fauchés et des versants pâturés présentant des évolutions perceptibles dans les modes de gestion de la ressource. Ces changements de mode d'entretien sur les marges du terroir autour du vallon d'Arrimoula posent question. A quelle logique d'utilisation de la ressource renvoie ces nuances de « l'entre-tenir » ? C'est sur la base de ce questionnement, et plus globalement, sur le constat de changements plus globaux des paysages et de la gestion pastorale qui a motivé le choix d'approfondir l'analyse ethnogéographique à ces espaces qui entourent le vallon d'Arrimoula.

2.3.1 De Sainte-Marie-de-Campan à Payolle et de Payolle au Col d'Aspin

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [67]

Une seconde séquence s'étend depuis Sainte-Marie-de-Campan jusqu'au pincement du relief en aval de Payolle. L'opposition en termes de forme du relief y est toujours vive. Par

¹²⁰ Selon le dicton que détient cet éleveur (CP_A_005) de sa grand-mère, on peut semer du maïs dans la vallée tant que le Pic du Midi est visible (c'est-à-dire jusqu'à l'aval de Sainte-Marie-de-Campan). Au-delà, lorsque trop engagé dans la vallée ce sommet tutélaire n'est plus visible, les conditions ne paraissent plus propices à cette culture.

contre, pour pastoral qu'il soit en contre-bas (dans la première séquence paysagère), le versant de la rive droite est ici globalement forestier, seulement entrecoupé d'estives en partie haute, et d'une partie herbagère reposant sur un nappage morainique au droit de la Laurence. Boisé en minces bandes recouvrant l'accentuation du relief au contact du fond de vallée, le versant en rive gauche de l'Adour de Payolle se présente, à l'égal du Peyras, largement herbagé et arrosé, parcouru de nombreuses rigoles en partie bouchées, et surmonté de vastes estives couvrant les sommets. Il est occupé d'habitats en fond de vallée et partie basse et, plus haut, de granges réparties jusqu'à la limite des propriétés foncières entre terres privées et collectives. Ici encore l'entretien des parcelles est soigné, et les parcelles souffrant d'un manque de gestion apparaissent dans les fortes pentes (sortie de la Séoube) ou dans les terrains mouillés à tendance hydromorphe (peu mécanisables) du Sarrat-de-Bon. Enfin, une caractéristique forte de ces lieux se trouve dans la présence des granges, mais plus particulière dans leur usage à titre touristique. Beaucoup d'entre-elles sont transformés en résidence secondaire.

Le versant de la Laurence en face est constitué, au-dessus des parcelles mécanisables et largement entretenues par la fauche, et en contrebas de l'estive et du "Courtáou de Plat" de tout un espace pentu ("Les Clotes") présentant des signes d'abandon et de reprises de terrain à la fois. Des bovins se partagent l'herbe printanière et estivale, tandis que la construction d'une bergerie en contrebas laisse supposer un futur déploiement d'un pâturage de proximité.

Une sous-séquence se distingue de Payolle au col d'Aspin. Elle présente une organisation similaire d'un versant à l'autre, avec un fond de vallée occupé d'herbages et d'équipements touristiques (station de ski de Payolle), des versants boisés jusqu'à 1400 m environ, surmontés d'estives jusqu'aux crêtes, du Col de Beyrède au Signal de Bassia en rive droite, aux abords du Col d'Aspin en bout de vallée, et des Quatre Véziaux en rive gauche.

Cette diversité de modes de mise en valeur de l'herbe entre la Laurence et les terroirs du Sarrat-de-Bon et de Pradille, accompagnée d'un phénomène de reprise en main de terrains nous intéresse. Il semble en effet intéressant d'approfondir les raisons de ce redéploiement des pratiques sur le versant pentu de la Laurence. Il semble par ailleurs pertinent de questionner les relations sociales entre éleveurs et touristes, dans la gestion des prairies qui autour les « granges de vacances ». Ce sont notamment ces raisons qui ont décidés de retenir ces deux terroirs en vis-à-vis pour mener une investigation de l'histoire récente de ces paysages, de leurs modes « d'entre-tenir » et relations sociales et des représentations paysagères entre ceux qui sont d'ici et ceux qui n'en sont pas.

2.3.2 Deux séquences en vallée de Gripp

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [68]

Deux sous-séquences paysagères marquées occupent la vallée de Gripp.

L'une, en partie basse, s'ouvre à partir de Sainte-Marie-de-Campan et s'étire jusqu'à Artigues. Elle se caractérise par un fond de vallée plat, herbager, parsemé d'habitats de part et d'autre des rives de l'Adour de Gripp, et encadré par de sombres boisements qui couvrent l'abrupte et basse partie des deux versants. Soustraites à la vue depuis le fond de vallée, de vastes et hautes estives dominent la hêtraie-sapinière sur les flancs des Crêtes de Cots – qui surplombent également la Séoubé – et sur les flancs du Cap de la Toula en rive gauche.

L'autre, en amont d'Artigues jusqu'au col du Tourmalet (qui donne accès à la vallée de Barèges) s'étend dans le vaste amphithéâtre du relief un domaine pastoral asylvatique. Prisées par les éleveurs, ces estives sont aussi le siège d'un tourisme d'été mais surtout d'hiver avec la station de la Mongie.

2.4 Des emprises pastorales mosaïques et des paysages en cours de simplification

Cette configuration générale de la vallée rend particulièrement prégnante l'activité d'élevage ovin dans les paysages. Celle-ci est dominante avec 7250 têtes contre 490 bovins et 160 équins (RGA 2000). Ces effectifs animaux enregistrent une légère progression entre 1988 et 2000, pour retrouver un niveau comparable à celui de 1979. Durant ce laps de temps cependant, le nombre d'exploitations n'a cessé de décroître : toutes exploitations confondues, le nombre passe de 166 en 1979 à 138 en 1988 pour atteindre 79 en 2000. Cette diminution de moitié des élevages laisse entendre, devant la relative stabilité du nombre d'animaux, un phénomène de reprise-agrandissement des structures et d'agrandissement de la taille des troupeaux. Les profils d'éleveurs sont ici variés, et la taille du cheptel élevé par exploitation peut varier entre 50 et 2000 brebis. En ce sens, la répartition des exploitants par temps de travail fournit d'utiles indications. A l'échelle du Canton de Campan¹²¹, sur 133 chefs d'exploitation et de coexploitants recensés en 2000, 50 d'entre eux exercent à temps complet, soit 37,5%. S'il n'est pas exclu que les éleveurs double-actifs aient augmenté leurs effectifs, il est à supposer que la tendance à l'agrandissement soit le fait d'élevages les plus engagés dans une logique entrepreneuriale. Or la répartition par tranches d'âge, où les éleveurs de 55 ans et plus représentent 48,1 %, laisse entendre que ce ne sont pas eux les plus à même d'agrandir leurs exploitations. Ce sont davantage ceux de 40 à 54 ans (33,8%) ainsi que les moins de 40 ans (18%) ; autant dire que le plus gros des effectifs animaux est détenu

¹²¹ Source : Insee, *Chiffres Clés, Campan*, mis à jour le 30 juin 2011 (<http://www.insee.fr/fr/bases-de-donnees/default.asp?page=statistiques-locales.htm>)

par un petit nombre d'élevages. Les statistiques montrent également un faible renouvellement à venir des exploitations.

Suivant les saisons et les lieux, les paysages se trouvent particulièrement marqués par cette présence animale, autant dans leurs dimensions visuelle que sonore. Cette visibilité est à relever, tant elle permet d'inscrire le rôle gestionnaire de l'élevage dans les paysages, et tant cette visibilité n'est pas partout donnée, du moins pas avec autant d'ampleur, en haute vallée du Gave de Pau par exemple, qu'ici. Cette visibilité est permise par les grandes étendues herbeuses d'un seul tenant (non entrecoupées de boisements) qui marquent le fond de vallée, comme c'est le cas de Campan à Sainte-Marie-de-Campan et tout au long de la vallée de Gripp. Enfin, en partie haute de la vallée, cette visibilité est à l'échelle d'un domaine pastoral estival étendu, largement accessible et parcouru par les routes touristiques des Cols d'Aspin et du Tourmalet.

2.4.1 Un large fond de vallée spécialisé, herbager et habité

Deux composantes principales occupent le fond de vallée : l'emprise des prés de fauche et l'emprise des espaces construits. En la matière, l'organisation de l'habitat contraste fortement avec les vallées voisines du Gave de Pau et d'Oueil-Larboust. Le bourg de Campan et le regroupement de Sainte-Marie-de-Campan composent les deux seules véritables entités agglomérées au milieu d'un semis d'habitations à l'échelle de l'ensemble de la vallée. Si des quartiers s'observent – Saint-Roch, Galade, Le Pont de Rimoula, la Séoube – la forme dominante de l'habiter est la dispersion des constructions au long des routes. Une dispersion qui tend d'ailleurs à s'accroître en occupant les prairies de bords de voie. La conséquence est la formation d'un cordon d'habitat quasi continu et le renforcement de la pression foncière en ces terres planes, entre éleveurs et logique agricole d'une part et logique de construction d'autre part.

Les prés de fauche qui occupent massivement les terres planes du fond de vallée viennent jusqu'à toucher la route départementale, principal axe de circulation, et rendent ainsi perceptibles les pratiques qui s'y déroulent. En mars-avril, les vastes troupes laineuses y sont particulièrement visibles ainsi que sur les basses pentes des versants, où, parquées dans des parcs (généralement temporaires), elles assurent un déprimage avant de gagner les pâturages d'altitude courant mai. Plus tard, ce sont les pratiques liées à la récolte des foin qui marquent les paysages de ces herbages. Si l'on excepte la fauche effectuée sur les hauts de la Séoube et sur des îlots au Peyras, l'essentiel des stocks hivernaux y est constitué. L'emprise de ces prés est ici parfaitement tenue, et même portée à son maximum. La concurrence qui s'exerce en ces terres mécanisables à bonne productivité herbagère est forte entre élevages. Il n'est pas de parcelles abandonnées. Un soin particulier semble être porté aux bordures, ces limites parcellaires qui demeurent fauchées, ou du moins débroussaillées – au *“rotofil”* pour reprendre un terme en usage –, quand en d'autres lieux, la simplification du travail mécanisé les laisse à leur libre développement. Il semblerait qu'une

conscience du « bien travailler », encourageant à la mise en œuvre de pratiques spécifiques d'entretien dans la finesse des limites, s'exerce en ces herbages placés au centre de tous les regards : ils entourent non seulement les habitats, mais bordent aussi constamment la route du fond de vallée. De par cette proximité des lieux fréquentés, ce paysage d'herbages, que l'on peut qualifier de soigné, suscite l'impression d'ensemble d'une vallée entretenue, quand bien même d'autres dynamiques sont observables sur les versants.

2.4.2 Des versants aux formes d'entretien contrastées

Entre rive droite et rive gauche, le contraste est marqué comme il déjà a été soulevé. Côté La Bouche, un boisement clair succède une vaste emprise de parcours pastoral à flanc de versant et d'estive au sommet. En face, prés de fauche, pâtures, bois, fermes dispersées et granges se répartissent en mosaïque jusqu'à la limite basse des estives. Des secteurs sont plus particulièrement favorables à la mécanisation des pratiques et sont de ce fait essentiellement dévolus à la fauche. La diversité paysagère de cette vallée apparaît ici plus grande que la structuration étagée des emprises pastorales décrites dans le Luchonnais.

De manière générale cependant, on observe en-deçà des estives, des boisements de feuillus répartis sur les accentuations du relief. Parfois anciennes, ces parcelles forestières sont pour certaines, au moins sur leurs lisières, incluses dans l'espace pâturé. Les limites sont marquées et, dans leur globalité, ne laissent que peu percevoir de phénomène d'extension du bois. Entourant et enserrant ces bois, s'étendent de vastes emprises d'herbe. Celles-ci correspondent pour leur majorité à des pâturages d'intersaison. Les clôtures fixes – de moins en moins nombreuses – et mobiles – ce sont des filets dont la facilité d'usage est à mettre au compte de leur adoption récente et massive –, suivent les limites des parcelles qui sont ici utilisées à titre individuel par chaque éleveur, à la différence des formes de regroupements de pâtures opérées en Oueil-Larboust.

Les abords des fermes du Peyras et les hauts de la Séoube font exception par la fauche qui est pratiquée : pour le premier lieu, elle est réservée aux parcelles les plus facilement mécanisables et correspondent pour certaines à la persistance de la fauche pédestre (motofaucheuse). Dans le second lieu, il s'agit de secteurs de granges particulièrement favorables (Le Sarrat-de-Bon, Pradille) et majoritairement dédiés à la récolte du fourrage, suivie du pâturage des regains, ainsi que l'on en trouve également en haute vallée du Gave de Pau. En ce sens, les emprises pastorales qui correspondaient aux quartiers d'intersaison dans le modèle de fonctionnement agro-pastoral tripartite (Cavaillès, 1923a), n'apparaissent pas en tant que paysages pastoraux spécifiques. Elles ne se distinguent pas véritablement des secteurs habités dans le sens où les herbages sont pâturés et répondent à un même fonctionnement intersaisonnier que ceux des bas de versant. Si l'espace intermédiaire des granges existe, s'il fait en quelque sorte partie de la réalité des paysages-palimpseste par la présence des granges, il semble de moins en moins constituer une réalité fonctionnelle pour l'élevage et une réalité pastorale du point de vue des paysages.

Les granges sont ici dispersées (sauf Les Mailhs) et sont encadrées par une unité de surface en

proportion de la quantité de fourrage que le fenil peut contenir. Pour une large partie, ces granges ont cependant perdu leur utilité pastorale au profit d'un engouement, à partir des années 1970-80, pour la villégiature. Transformés en résidences secondaires, les bâtiments acquièrent d'autres fonctions, alors que la gestion des terrains qui les entourent reste globalement confiée aux éleveurs. Des conflits et des tensions peuvent en naître, entre éleveurs et membres des classes sociales accédant à ces propriétés et porteuses de certaines représentations de la nature. Entendre les éleveurs donner leur point de vue sur ces divergences permet d'analyser leur propre représentation de la nature et du rôle qu'ils s'accordent en termes de gestion et d'entretien des terrains.

En définitive, les versants offrent une grande visibilité « paysagère » aux activités d'élevage, mais la tendance observée, et qui reste à caractériser à l'échelle de situations paysagères spécifiques, est la simplification des formes paysagères et des usages pastoraux.

2.4.3 De vastes estives en gestion communale globalement tenues

A partir de 1200 mètres en moyenne s'ouvrent les vastes étendues herbeuses des estives. Elles se répartissent essentiellement en rive gauche de l'Adour, en couvrant les cirques et vallons du versant nord de la haute chaîne. Pour une large part d'entre elles, elles s'inscrivent en continuité des pâtures qui entourent les granges. Il n'est qu'en vallée de Gripp où les estives n'apparaissent pas, depuis le fond de vallée, dans le prolongement des versants. Ailleurs, ces pâturages d'altitude ordonnent une lecture des paysages en une globalité et une synthèse de perception des espaces du pastoralisme. Si continuité paysagère il y a, ce sont les éléments de détail, la modification du couvert herbeux, l'absence de clôtures et la présence d'équipements spécifiques en partie basse comme les parcs de tri et les pierres à sel qui signalent le changement de statut foncier et de forme d'entretien.

Représentant 6000 ha d'herbages, ces montagnes pastorales sont ici de propriété communale. C'est à ce même niveau communal que s'organise leur gestion. L'instance décisionnaire est le conseil municipal (où siège un éleveur) à partir des travaux d'une commission consultative composée de huit à dix éleveurs associés (non élus). 20 unités pastorales subdivisent - pour faciliter l'attribution des MAE - cet ensemble foncier. Elles se superposent, de façon assez complexe, à un régime de propriété sur le territoire administratif d'autres communes du Canton (Asté) ou du piémont (Bagnères-de-Bigorre).

Trois vachers, employés par la commune de Campan, assurent la bonne marche de l'estivage, les travaux d'entretien (équipements) et notamment une mission de surveillance des troupeaux¹²². Ces derniers représentent entre 8000 et 9000 ovins et environ 500 bovins de provenance valléenne (soit une cinquantaine d'éleveurs), à quoi s'ajoute la transhumance de 1200 bovins extérieurs. L'accueil de ces transhumants, qui s'acquittent, eux, d'un droit de pâturage, relève à la fois d'une volonté d'entretenir la montagne en recherchant un complément au prélèvement des troupeaux locaux pour obtenir *“des estives relativement bien*

¹²² Ainsi que le formule cet éleveur, élu à Campan, *“On ne peut pas laisser 1200 vaches [transhumantes] sans mettre un minimum de moyens derrière”* (CP_A_005).

chargées'' (CP_A_005). Il tient à la fois à garantir une rentrée d'argent, à partir de laquelle peut être financés les postes de vachers et des investissements en termes d'équipement ; ce dont bénéficient l'ensemble des éleveurs.

Les hautes estives, qui sont aussi les plus connues et les plus fréquentées par le tourisme (autour de la station de ski de la Mongie, du Col du Tourmalet et aux abords du Pic-de-Midi-de-Bigorre) sont les plus entretenues, et les plus prisées des brebis qui passent l'été en altitude. Par contre, les basses estives, et notamment de certaines « montagnes » dites difficiles, sont sujettes à la colonisation active d'arbres et d'arbuste. C'est le cas de vallons étroits et escarpés tels la '*montagne de Bourg*' ou l'unité pastorale d'Empièye, mais plus globalement, de tous ces pâturages communaux qui étaient, jusque dans les années 1960 à 1970, le lieu de dépaiissance privilégié des vaches laitières et de travail, gardées à proximité des granges hautes (unités pastorales de Courade, du Castet, ou encore d'Artigussy).

3 Des paysages pastoraux étendus mais fractionnés en haute vallée du Gave de Pau

3.1 Une vallée encaissée, une arrivée qui se gagne

Se reporter à la carte de la vallée de la haute vallée du Gave de Pau, p. [96]

La haute vallée du Gave de Pau offre au premier abord le spectacle de son relief. C'est par une gorge étroite qu'on y pénètre par l'aval en quittant l'ample ouverture du bassin d'Argelès-Gazost. Le passage est étroit, boisé, assombri. La route, qui s'élève des rives du Gave profondément encaissées, longe, frôle, négocie en permanence son passage au flanc de la paroi élancée. Les boisements partout présents accentuent encore de leur verticalité sommaire l'effet de gorge. Au sortir de celle-ci, l'ouverture occasionnée par l'évasement du relief et l'éclat de lumière retrouvée aux abords du bassin de Luz-Saint-Sauveur sont d'autant plus saisissants. Un lieu se dégage, une intériorité. Elle donne le sentiment d'une arrivée au cœur de la montagne. On peut dire à ce moment-là : « Ça y est, j'y suis. Me voici arrivé en haute vallée du Gave de Pau ! » Point d'arrivée. Mais aussi point pour de nouveaux départs.

3.2 Intériorité : des paysages pastoraux dans le cercle des montagnes

L'impression d'intériorité ne saurait être qu'une première impression du voyageur juste débarqué à Luz. Elle se présente comme une *constante paysagère* à l'échelle de toute la vallée. Son relief, en une ramification de profondes vallées et de vallons secondaires, la compartimente particulièrement. Cette haute vallée du Gave de Pau se présente en elle-même comme la réunion de deux principales vallées, aux spécificités paysagères marquées pour l'une comme pour l'autre. D'un côté, se trouve la vallée de Gavarnie. Elle s'étire suivant un axe Nord/Sud en une succession de gorges et d'ombilics depuis les trois hauts cirques glaciaires qui la dominent. De nombreuses vallées secondaires la ramifient en formant de petits bassins intramontagnards aux confluences. D'un autre côté s'ouvre la vallée affluente de Barèges ou vallée du Bastan. Elle se signale par son orientation générale Nord-Est/Sud-Ouest et par une forte dissymétrie de ses versants, entre les fortes pentes de la « soulane¹²³ » et celles plus adoucies de « l'ombrée ».

¹²³ Les guillemets pour signifier qu'il ne s'agit pas d'une véritable soulane. Le terme est néanmoins utilisé par commodité.

« On est ici réellement dans la vallée la plus montagnarde des Pyrénées, dans la partie la plus emblématique de la chaîne, qui a attiré depuis des siècles voyageurs et pyrénéistes. La puissance des reliefs rocheux, les torrents en cascades et les versants déboisés viennent accentuer les traits de ce paysage intramontagnard » (Barrué-Pastor et Métaillé, 1993).

En cette haute vallée, il n'est que peu de lieux qui ne s'ouvrent pas sur le versant opposé, il n'est que peu de vues dont l'horizon ne soit pas borné par le cercle des montagnes. Même haut en altitude, les paysages ne sont qu'intériorité de la montagne de par cette succession de versants abrupts et de cirques qui empêche toute perception d'ensemble, d'un seul regard. Seules quelques situations paysagères privilégiées offrent, encore que partiellement, une vision plus englobante de la vallée, tels le Pic de Bergons (2068m), le Pic de Viscos (2141m), l'épaule de Coumély, ou encore le site singulier du verrou glaciaire de Saint-Justin.

À cette compartimentation des paysages de la vallée s'ajoute celle qui se joue dans la verticalité des versants. C'est le profil même des versants qui tend à renforcer l'impression d'encerclement des montagnes. L'auge glaciaire mais aussi les rebords des moraines latérales présentent des flancs particulièrement abrupts, et qui plus est massivement boisés aujourd'hui. Depuis les principales voies de communication de bas de versant, il en résulte une perception fortement prégnante des boisements. En entrecoupant la continuité des versants pastoraux depuis le fond de vallée, ceux-ci font écran et tendent à dissimuler les emprises pastorales et plus globalement l'étendue des hauts versants.

3.3 Des séquences et des situations paysagères délimitées par les bassins intramontagnards

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [97]

L'une des principales caractéristiques paysagères de cette vallée glaciaire apparaît dans cette scénographie d'une intériorité montagnarde, où une gorge resserre le paysage, un verrou l'exhausse et un ombilic le dilate. En se répétant d'amont en aval (ou inversement), cette succession dessine différentes séquences paysagères identifiables. Quatre séquences où alternent gorges et ombilics se retrouvent ainsi au long du Gave de Gavarnie. Si les paysages des étroits participent du sublime de la montagne en se faisant l'antichambre de bassins intramontagnards, ils sont essentiellement boisés et ne comportent pas (ou plus) d'emprises pastorales. Pour cette raison, la description paysagère qui suit les écarte pour se concentrer sur ces ouvertures en forme de bassin qui accueillent les activités pastorales.

3.3.1 De Chèze à Luz-Saint-Sauveur, des paysages pastoraux et habités au sein d'un large bassin de vie intramontagnard

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [98]

Cette première séquence paysagère s'ouvre progressivement au droit de Chèze et de Viscos pour se refermer au niveau du pont Napoléon à la sortie de Saint-Sauveur. Le relief est relativement encaissé, étroit en aval et s'élargissant à la jonction de la vallée du Gavarnie et de la vallée de Barèges où sont installés de part et d'autre du Bastan, les bourgs de Luz-Saint-Sauveur et d'Esquièze-Sère.

Ce paysage est marqué par les herbages de fond de vallée et de bas de versant ainsi que par le quartier de granges de l'Estibe qui domine Luz-Saint-Sauveur sur le flanc du Bergons. Jusqu'au droit de Sazos et Vizos, les surfaces planes sont étroites en fond de vallée et largement occupées en prés de fauche tandis que s'élèvent rapidement les versants. Des bourgs groupés et construits en escalier sur la pente s'accrochent en rive droite. Quelques parcelles fauchées mais surtout des pâtures les auréolent, telles des clairières ouvertes par rapport aux boisements qui occupent les pentes accentuées en lieu et place de quartiers de granges abandonnés. Ces boisements couvrent alors les pentes jusqu'à la limite inférieure des estives. La structuration du versant en rive gauche est similaire, à la différence que les clairières pastorales, marquées de prés de fauche et de pâtures, sont davantage étendues à la faveur d'une déclivité moins forte. Cette partie basse de la vallée est véritablement la plus touchée par le recul agricole entamé depuis l'après-guerre et apparaît, ainsi qu'observé à Saint-Aventin en Bas-Larroust, comme la plus boisée.

Cette séquence paysagère est également caractérisée par l'ensemble bâti d'Esquièze-Sère en rive droite du Bastan, d'Esterre et de Luz en rive gauche. Cet ensemble bâti forme un bassin de vie au cœur de la montagne composé de commerces, d'équipements d'accueil touristique et d'habitations aux logiques d'urbanisation assez disparates. Il résulte d'un fort développement entamé depuis une trentaine d'années entraînant une vive concurrence entre ces deux formes d'occupation de l'espace : le construit et le pastoral¹²⁴. Les prés de fauche qui entourent ou qui s'insèrent dans ce tissu de constructions, représentent des espaces clé de production de fourrage hivernal. Ils conditionnent le maintien d'une partie des élevages certes établi dans le bassin de Luz, mais sont également reliés à des espaces pastoraux répartis à l'échelle de la vallée. On comprend dès lors l'enjeu que représentent ces emprises d'herbe pour le maintien de l'élevage, mais aussi pour la gestion et la qualité des paysages de toute cette vallée.

¹²⁴ Voir sur ce point l'analyse qu'en livre Juliette Carré dans sa thèse : Carré J., 2010, *Le temps des paysages. Evolutions paysagères et gestion durable des territoires en montagne pyrénéenne*, Thèse de doctorat de Géographie-aménagement, Toulouse II -Le Mirail, sous la dir. de Métailié J.-P., (soutenue le 12 février 2010), 492 p.

3.3.2 De Luz à Barèges, un paysage pastoral en archipel, dynamique et entretenu en ombrée

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [99]

Cette séquence paysagère correspond à la partie la plus habitée de la vallée du Bastan avec les villages groupés, installés sur des replats morainiques. On trouve Viella et Betpouey en rive gauche, Viey et Sers en rive droite. Ils forment ensemble un noyau de vie pastorale ancien, si l'on en juge à la présence du patrimoine des églises (richesse d'ornementation des retables tel celui de Sers notamment) et à l'organisation générale des villages (Métailié, 2000).

Le paysage est marqué par une forte opposition de versants, avec en soulane des pentes réglées très accentuées, des vallées secondaires courtes et étroites, des étendues réduites d'herbages et des quartiers de granges pour beaucoup abandonnées en rive droite. L'ombrée au relief adouci et modelé par d'épais dépôts morainiques présente des emprises pastorales plus étendues et plus largement entretenues. Leurs limites sont tenues, et leurs surfaces globalement soignées. Les élevages paraissent ici plus nombreux et dynamiques. Ils assurent l'entretien des prés de fauche s'étendant principalement, en dehors des rives du Bastan, autour des bourgs de Viella et de Betpouey, et autour des granges hautes dans les secteurs favorables à la mécanisation. Les pentes les plus accentuées sont gérées par le pâturage, en demi-saison notamment, lorsqu'elles ne sont pas enforestées. Contrairement à l'autre versant, les paysages de cette ombrée ne portent pas de dynamiques de colonisation végétale en cours ou récentes.

A l'échelle de la haute vallée du Gave de Pau, on se trouve ici en présence des plus importantes surfaces en herbe où persiste la fauche dans la pente. Les emprises pastorales sont de plus globalement entretenues par des pratiques fines de gestion des herbages qui renforcent et participent de leurs qualités paysagères. Ceci laisse supposer la présence d'élevages dynamiques. On note cependant une différence de maintien des pratiques dans l'opposition paysagère soulane et ombrée. Alors que dans les autres vallées étudiées, la fauche dans les pentes est globalement abandonnée, elle reste ici activement pratiquée. Le choix d'étudier plus en détail cette situation paysagère particulière repose sur ce constat. Nous tenterons de comprendre quelles sont les logiques spatiales sociales qui président au maintien pastoral, tout comme nous questionnerons le sens des pratiques et les représentations des éleveurs.

3.3.3 De Barèges au Col du Tourmalet : boisements et quartiers de granges entretenus aux portes des estives

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [100]

Cette séquence paysagère s'ouvre au niveau de Barèges, cité thermale et touristique occupant une position à part. Construite en fond de vallée, elle est encadrée par les versants de l'Ayré et du Capet. Abrupts, avalancheux et soumis à l'érosion torrentielle, ils auront suscité d'importants travaux de Restauration des Terrains en Montagne portés par l'Etat à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle (Barrué-Pastor et Métailié, 1993). Ils sont aujourd'hui massivement boisés.

Mises à part ces forêts, pour partie domaniales, le paysage est caractérisé par les emprises pastorales des Plateaux de Sers en rive droite du Bastan, et des estives qui couvrent l'ensemble des hauts-sommets, du Pic-du-Midi-de-Bigorre jusqu'au massif du Néouvielle en passant par le Col du Tourmalet (qui permet, hors période hivernale, la jonction avec la vallée voisine de Campan). Ces montagnes pastorales sont aussi des montagnes touristiques fréquentées en été avec l'ascension du Tourmalet, l'accès à l'Observatoire du Pic-de-Midi-de-Bigorre, les chemins de randonnée, comme en hiver avec la station de ski de Super-Barèges.

Le paysage en amont de Barèges est ainsi marqué entre une rive gauche globalement boisée et l'ensemble des Plateaux de Sers qui occupent, en rive droite, tout le replat morainique du bas de la « soulane ». Ce quartier pastoral se signale dans les paysages par la présence d'un vaste ensemble de prés de fauche entretenus, de granges et d'aménagements de la pente (murs-terrasses, étraves de protection des granges contre l'avalanche). Il s'agit d'un paysage de qualité qui, bien qu'ayant enregistré des évolutions marquantes dans la partie aval des plateaux (Midaou, Aygat), fait l'objet de pratiques fines et attentionnées de gestion de l'herbe.

Nous nous intéresserons plus particulièrement à ce terroir, pour ce que ses emprises de prés de fauche d'altitude, similaires au plateau de Saugué et qui rappellent à certains égards celles relevées sur les hauts de la Séoube en vallée de Campan, représentent de manières spécifiques « d'entre-tenir » la montagne.

3.3.4 Le bassin herbagé de Gèdre et les vastes cirques de la montagne pastorale et touristique

Se reporter à la planche iconographique de cette séquence paysagère, p. [101]

Le bassin de Gèdre marque la confluence de la vallée de Gavarnie et de la vallée en auge d'Héas et, de manière secondaire, de la vallée suspendue du Campbieil et de la vallée d'Aspé (Saugué). Ses principales caractéristiques paysagères apparaissent dans l'ensemble

de prairies bocagères globalement entretenues qui entourent le bourg de Gèdre. Des quartiers de granges haut placés l'encadrent. Il s'agit de celui de Campbieil, et de ceux des épaulements glaciaires des plateaux de Coumély et de Saugué. A la différence des deux autres quartier de granges, le plateau de Saugué reste le lieu où on trouve des prés fauchés, des pratiques fines d'entretien des limites et une utilisation intersaisonnière par le pâtre avant et après l'estivage.

Les différences d'entretien pastoral sont fortes entre ces trois quartiers de granges. Cela forme une situation paysagère particulière que nous avons fait le choix de retenir pour approfondir l'analyse des fonctionnements pastoraux et l'histoire des paysages. On va plus précisément centrer les investigations sur le plateau de Saugué pour tenter de comprendre comment celui-ci reste entretenu.

Plus en amont, cette séquence regroupe les paysages des trois cirques de la haute partie de la vallée. Sauf le bourg de Gavarnie, elle correspond à la zone centrale du Parc National des Pyrénées, et fait l'objet d'une inscription au Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'Unesco. Elle se singularise sur le plan pastoral par ses estives les plus prisées et les mieux desservies. Hormis l'estive de la vallée d'Ossoue et celle du fond du Cirque de Gavarnie, celle des Espécières, des Espuguettes, celle du Cirque d'Estaubé et du Cirque de Troumouse sont globalement bien pâturées par des troupeaux nombreux.

Le « bassin » de Gavarnie, formé à la confluence de la vallée d'Ossoue et du prestigieux Cirque de Gavarnie, est le plus connu et le plus touristique de la vallée. Il ne porte plus véritablement les traces d'un terroir agro-pastoral placé aux portes des riches et hautes estives du massif. Les dernières emprises en herbe qui lui restent s'étendent entre le bourg et le verrou qui ferme l'ombilic de « la Prade ». Ce sont à la fois des prés de fauche et des pâturages qui, s'ils ont leur utilité pour les élevages qui les entretiennent, sont également importants pour la mise en valeur et la scénographie d'arrivée au Cirque, face aux dynamiques de colonisation arborée qui les entourent.

3.4 Paysages et fonctionnements pastoraux d'une vallée pastorale dynamique

En cette vallée encore, à l'égal des deux autres, l'élevage ovin domine, avec un effectif de 7679 brebis mères en 2000¹²⁵, dont une partie sous appellation d'origine contrôlée, depuis 2003 : l'AOC Barèges-Gavarnie. L'effectif bovin compte, lui, 918 têtes.

L'entretien de la montagne est ici assuré par 146 exploitations (toutes exploitations confondues), dont le nombre décroît (elles étaient 201 en 1988), quand bien même les

¹²⁵ Source : RGA 2000.

effectifs animaux élevés ne connaissent pas la même évolution. Ainsi qu'observé en vallée de Campan, la tendance est à l'agrandissement des troupeaux, tandis que les exploitants exerçant à temps plein comptent à 50 % de l'effectif. La double ou la pluri-activité est largement corrélée à l'attractivité touristique de la vallée où les éleveurs trouvent un complément de revenu à travers une activité saisonnière (station de ski) et/ou d'accueil (gîtes ruraux). On peut supposer qu'une partie des pratiques d'entretien réalisées ou maintenues dans les herbages doivent leur origine à la diversité de profils d'éleveur et à une « tradition », de longue date instaurée, de relations sociales et économiques entre élevage et tourisme.

Si la structuration des paysages pastoraux répond à certains égards à une organisation tripartite de l'espace faisant s'intercaler des quartiers de granges entre les fonds de vallée et les estives, l'approche géographique des paysages laisse apparaître des différences à l'échelle de la vallée. Ces différences se jouent sur le degré d'utilisation intersaisonnière des quartiers de granges et sur leur différence d'entretien.

3.4.1 Des étroits fonds de vallée et des abords de villages réservés à la fauche

Les fonds de vallée sont étroits en cette vallée. Les terrains plats se présentent ainsi sous la forme d'îlots en archipel à la faveur des élargissements et des bassins intra-montagnards que vient non seulement fragmenter le relief mais aussi les logiques de construction. Il s'agit quasi exclusivement de prés fauchés qui s'intercalent entre les cours d'eau, les voies de communication et de plus en plus, dans le bassin de Luz, entre les quartiers d'habitation.

Des emprises de prés de fauche entourent globalement les bourgs et concernent de ce fait des terrains en pente. Une autre caractéristique de ces paysages, qui témoigne d'une certaine vitalité de l'élevage, est l'aspect soigné, quasi jardiné, de ces parcelles fauchées jusqu'aux extrêmes limites, talus y compris. Lorsque ces herbages sont proches des routes, les abords sont également parfaitement entretenus. Si on peut mettre cet entretien sur le compte de la nécessité en cherchant à maximiser la récolte de foin dans un contexte où les terres mécanisables sont limitées, on peut également déceler des formes d'attention au travail bien fait, sur lesquelles nous nous attarderons plus loin.

3.4.2 Un entretien différencié des quartiers de granges suivant leur accessibilité

A l'égal de la vallée de Campan, les quartiers de granges entretenus se signalent dans les paysages sous la forme d'un semis de constructions en pierre dans les herbages. Généralement adossés à la limite inférieure des estives, ils sont disposés sur les rebords d'une moraine ou d'un épaulement. Ces quartiers offrent ainsi de saisissantes situations de balcon sur les paysages environnants. Granges et herbages forment des ensembles structurés par des aménagements agro-pastoraux de la pente, des dispositifs paravalanches et des systèmes

d'amener d'eau pour l'irrigation des prairies tout à fait spécifiques, à valeur patrimoniale. On note une forte disparité entre des quartiers demeurés sous emprises des élevages et ceux sous-utilisés ou totalement abandonnés. Peu de granges croulent cependant. Elles représentent un patrimoine recherché pour la villégiature.

Les quartiers de granges les plus abandonnés, ceux où l'utilisation pastorale est faible, se trouvent majoritairement accrochés aux flancs escarpés de la rive droite du Gave, depuis Chèze jusqu'à Viey, ou sur les rebords de vallons étroits et perchés (tels le Barrada, Bué). En saison hivernale, on voit apparaître d'entre les ramures défeuillées, l'ampleur des anciens terroirs cultivés au dessus de Viey par exemple, à travers les aménagements de la pente que sont les murs-terrasses en pierre et les granges transformées pour la villégiature qui s'y enchâssent.

Certains autres quartiers, comme celui des plus hautes granges de Betpouey et de la partie aval des Plateaux de Sers demeurent sous emprise pastorale. Les emprises en question se détachent des plus fortes pentes par un faciès de parcours pastoral. Il s'agit principalement de pâturages d'intersaison.

Enfin, complètent ce gradient d'entretien les quartiers de granges fauchés et pâturés des Plateaux de Sers, de l'Estibe et de Saugué. Ils composent des paysages de qualité par cette persistance de la fauche, d'un entretien soigné des bordures, formant avec les granges des ensembles patrimoniaux reconnus¹²⁶. Ce sont des lieux de production de foin. Les possibilités d'accès par route ou par piste carrossable et la pente modérée, tiennent sans doute pour beaucoup dans le maintien de ce type de pratique.

3.4.3 De lointaines et remarquables estives en gestion syndicale

Une autre caractéristique paysagère de cette vallée réside en ce que ses estives sont des espaces d'altitude visuellement déconnectés des bas de versant. Elles s'étendent sur les flancs des cirques et des versants des hauts sommets. Hormis quelques-unes d'entre elles qui sont traversées par des routes touristiques (celle du Tourmalet, celle des Espézières et celle payante en été de Troumouse), elles restent de ce fait des entités pastorales éloignées et nécessitent une approche au mieux par piste pastorale sinon par la marche. Cette disposition fait qu'il est nécessaire de véritablement s'y rendre et de les parcourir pour prendre la mesure de ces 24000 ha d'estives en indivision qui coiffent les sommets de l'ensemble valléen du « Pays Toy ». Pour autant, ces estives comptent parmi les plus prestigieuses des Pyrénées : ce sont, pour les plus accessibles et les plus emblématiques d'entre elles, des endroits très fréquentés des touristes et des randonneurs. Le Cirque de Gavarnie, le Cirque de Troumouse, mais aussi le Col de Boucharo en sont.

L'entretien de ces grandes étendues d'herbe rase aux confins de la haute montagne est à la

¹²⁶ En témoigne l'abondance de photographies illustrant le quartier de Piets sur les plateaux de Sers et le travail du CAUE des Hautes-Pyrénées par exemple pour reconnaître la qualité architecturale et patrimoniale des granges. Voir : <http://www.caue-mp.fr/65-hautes-pyrenees-documents/les-vallees-de-luz-et-gavarnie.html>

fois assuré par la présence des troupeaux valléens de juin à fin septembre et par l'accueil des transhumants, à hauteur de 6600 brebis et 1940 bovins pour l'année 2009¹²⁷. Ces estives, propriétés indivises de 17 communes, sont ici placées – autres formes de gestion qui se distingue des deux autres territoires valléens étudiés – sous le giron de la Commission syndicale de la vallée de Barèges (CSVB). Depuis 1839, celle-ci assure la gestion de 40000 ha de terrains collectifs portant bois, herbes ou rochers (dont 24000 ha d'estives). Une commission pâturage, composée de syndics valléens, élus dans leurs communes, veille à la bonne répartition de la charge animale par quartiers en fonction de l'accueil des transhumants.

Les pelouses les plus en altitude connaissent peu d'évolutions marquantes. Les principales dynamiques s'observent dans leur partie basse, en limite directe des granges, par une colonisation arbustive (genévriers) et arborée (bouleaux), dans les quartiers réputés difficiles (escarpés, pierreux) tel le Cirque du Lis dans le vallon du Barrada, ou encore dans les estives de la basse vallée, celles qui couvrent les sommets en aval de Luz. Si la pratique du feu pastoral est peu observée en cette vallée, la CSVB mène des opérations de débroussaillage, telles qu'observées dans les bas-vacants de Betpouey, pour dégager et ré-ouvrir au pastoralisme des espaces par trop colonisés.

¹²⁷ Source : Commission syndicale de la vallée de Barèges.

4 Conclusion au chapitre introductif

Les paysages décrits dans ce tour d'horizon des trois vallées étudiées apparaissent largement pastoraux. Quand bien même le nombre d'éleveurs ne cesse de décroître depuis l'après-guerre, ces paysages montagnards restent fortement empreints des activités agro-pastorales qui les ont façonnés, et sont encore marqués par les activités pastorales qui contribuent à leur entretien. Si on relève des secteurs où la mise en valeur des terroirs a régressé, tel Saccourvielle ou Benqué en Oueil et Saint-Aventin en Bas-Larboust, tel certains quartiers de granges escarpés ou éloignés en haute vallée du Gave de Pau, les emprises pastorales qui caractérisent ces paysages semblent peu soumises à des transformations marquées. Les terroirs herbagers sont certes différemment gérés d'une vallée à l'autre, mais leurs emprises paraissent stables et leurs limites actuelles tenues. Si ces paysages, agro-pastoraux jusqu'au milieu du XX^e siècle, ont fortement évolués en passant à un modèle d'exploitation exclusivement pastoral en moins de cinquante ans, la situation présente n'affiche pas - ou plus - le même rythme de transformation. Tout se passe comme si la rétraction des surfaces agricoles et l'ajustement des emprises pastorales aux capacités de gestion de la société locale des éleveurs avaient eu lieu durant ces dernières décennies et que la situation au sein des terroirs de vallée s'était globalement stabilisée. Le constat mériterait d'être nuancé pour certaines estives, et notamment, quelle que soit la vallée, pour leurs parties basses où la limite supérieure de la forêt tend en effet à s'élever dans les versants.

On note cependant peu de signes d'enfrichement récent ou en cours à Campan et dans la haute vallée du Gave de Pau. La situation est légèrement différente en Oueil-Larboust où on peut relever, par place, comme à Saint-Paul-d'Oueil, une poursuite de certaines dynamiques de colonisation. Elles semblent l'expression paysagère à retardement d'un relâchement de l'entretien plus ancien. On peut dès lors se demander comment s'est opéré l'ajustement en matière de gestion des ressources. Mais on observe aussi, en parallèle, des indices de reprise de terrain, à Saint-Paul-d'Oueil, à Campan, comme dans la vallée de Barèges. En cela, n'est-on pas, à certains endroits, à la fin d'un « cycle d'entretien » ?

Y répondre, revient à questionner les modes d'entretien de ces terrains, à questionner les modes de gestion pastorales actuelles et leur organisation sociale, et à comprendre, avec les éleveurs, les raisons pratiques et subjectives de « l'entre-tenir ».

Tableau de synthèse. L'entretien de la montagne : des paysages, des emprises, des fonctionnements pastoraux nettement différenciés d'une vallée à l'autre.

	Vallée d'Oueil et du Larboust	Vallée de Campan	haute vallée du Gave de Pau
Vallée	Longue et étroite vallée peu encaissée avec opposition de versants marquée en Oueil Large, peu élevée, vaste soulane pastorale d'Espiau Entrées des deux vallées en gorge boisées et abandonnées	Large ombilic glaciaire ouvert sur le piémont marquée par une forte dissymétrie de versant De hauts versants pastoraux	Compartimentation du relief glaciaire. Vallée « refermée », profonde aux versants hauts et abrupts Scénographie des paysages de gorge, verrou, et ombilic Entrée de vallée moins entretenue que les hauts
Fond de vallée	Bocager, regroupe la majorité des prés de fauche. Globalement tenu	Large, regroupe habitat et prés de fauche, entretien soigné	Étroit, sauf dans les bassins Archipel de prés de fauche entretenus
Habitat	Habitat groupé en bourgs denses sur les replats de bas de versant, au droit d'un vallon	Sauf Campan et Sainte-Marie-de-Campan, habitat dispersé au long des voies du fond de vallée	Habitat groupé en villages occupant un bassin ou le rebord d'une terrasse morainique ou d'un cône de déjection
Versants	Essentiellement pâturés. Maintien en herbe par pâturage extensif d'intersaison en grands parcs Allure et fonctionnement similaire à des parcours pastoraux	Fauchés autour des secteurs habités et mécanisables Pâturage en parc individuel avant et après l'estive	Compartimentés par le relief. Forte discontinuité des herbages par les boisements Prés de fauche dans les pentes mécanisables, pâtures en secteurs pentus non accessibles. Pâturages à la fois individuels et collectifs (automne)
Quartier de Granges et zone intermédiaire	Pas de granges en Oueil Quartiers éloignés en Bas-Larboust Quartiers au fond des vallons sur la soulane du Haut-Larboust Secteurs pâturés (parcours pastoraux) fonctionnant comme pâturages d'intersaison ou comme basse estive	Disparité de situations suivant accès et pente Spécialisation en prés de fauche si terrains mécanisables Pâturage d'intersaison voire estival dans secteurs pentus Granges recherchées pour la villégiature. Pression foncière sur les terrains autour	Granges dispersées dans les herbages au sein de quartiers Disparité entre quartiers abandonnés et quartiers restés pastoraux suivant accès et pente Granges recherchées pour la villégiature
Estives	Estives proches des bourgs. Gestion par communes, sous forme de GP, sauf l'indivision du sommet d'Espiau, gérée par une AFP	Principales estives sur la haute chaîne. Globalement entretenues, sauf en partie basse, colonisée d'arbres. Gestion communale, à partir d'une commission consultative. Travaux en régie et salariat de trois gardiens vachers	Couvrant les hauts sommets, elles sont lointaines, déconnectées, sauf les plus touristiques 17000 ha en indivision sur 17 communes Gestion syndicale par la Commission syndicale de la vallée de Barèges. Travaux en régie et salariat de trois gardiens de troupeaux

L'entrée par le paysage est riche pour le questionnement ethnogéographique. L'analyse paysagère montre en effet des « régularités pastorales », mais aussi des différences de gestion de l'herbe, non seulement entre vallées, mais aussi au sein d'un même territoire valléen. Au rang des régularités, une même constante paysagère se retrouve à l'échelle des trois vallées étudiées : celle d'emprises pastorales de fond de vallée, largement tenues, faisant l'objet de pratiques soignées de gestion de l'herbe. Ici s'exprime sans doute le mieux la capacité de production des élevages allaitants (bovin et ovin) pyrénéens à travers la qualité paysagère qu'apporte la continuité des prés fauchés jusqu'aux limites, bordures comprises. Si on cherche en ces terres facilement mécanisables à entretenir au mieux la production herbagère, sans doute sont-elles aussi soignées en ce qu'elles doivent, proches des habitations et des voies de communication, représenter le travail bien fait. Les résultats des entretiens menés auprès des éleveurs présentés ci-après devraient éclairer cet aspect subjectif des pratiques d'entretien.

Autre régularité : une clé de lecture des paysages à partir du facteur pente. Celui-ci délimite les parcelles mécanisables et celles qui ne le sont pas. Une nouvelle structuration des emprises pastorales s'observe partout où les parcelles fauchées sont celles qui peuvent être travaillées avec des engins motorisés. Des nuances s'observent cependant selon les vallées, indiquant que la contrainte physique n'est pas identique pour tous, selon la rareté ou la disponibilité de la ressource en herbe et le recours à des fourrages de provenance extérieure.

Une autre régularité, corolaire du travail mécanisé des herbages, correspond aux accès. La desserte par des routes ou des pistes semble beaucoup compter dans le maintien des emprises fauchées et pâturées des hauts plateaux. Elle introduit en cela une nette différenciation des modes d'entretien d'un versants à l'autre ou d'une partie à l'autre d'une même vallée en fonction de l'existence ou non de ces voies d'accès.

Ainsi, les pentes qui ne sont pas actuellement mécanisées sont, dans l'ensemble, soumises au pâturage. Sauf quelques cas de pâturage estival repéré à Campan¹²⁸, cet entretien des espaces pastoraux par la dent du bétail est essentiellement organisé en fonction de l'estivage. Il s'agit d'un pâturage de printemps et d'automne. Suivant les vallées, l'organisation des espaces de pâturage dans les versants diverge : elle est sous forme de grands parcs en Oueil-Larboust à la manière de parcours pastoraux rassemblant de fait diverses parcelles ; elle est plus individuelle à Campan, quand la haute vallée de Gave de Pau présente une mise à disposition des herbages sous forme de vaine-pâture aux intersaisons.

On se rend dès lors compte que derrière la généricité du terme « d'entretien de la montagne » se cachent différentes réalités. La question de l'entre-tenir la montagne ne recouvre ainsi pas les mêmes aspects de pratiques, ni les mêmes enjeux pastoraux, ni même sans doute la même signification suivant la situation sociale des territoires en question.

¹²⁸ Eric Bordessoule qui relève cette même reconfiguration des emprises d'estive dans la montagne cantalienne utilise le terme de « fausse estive » Bordessoule E., 2004, "Un outil pour une meilleure connaissance des dynamiques et de la gestion des pâturages d'altitude. L'exemple de l'enquête pastorale conduite en 1999 dans le Cantal (contexte d'élaboration, méthodologie, principaux enseignements)", in: *L'évaluation du paysage, une utopie nécessaire ? Actes du colloque de Montpellier 15-16 janvier 2004*, Puech D., Anne-Rivière H. (dir.), Montpellier: CNRS-Université Paul Valéry p. 175-190..

Comment les éleveurs assurent-ils l'entretien de la montagne ? Quels sont les moyens, ajustements des pratiques et « aménagements » fonciers par lesquels ils maintiennent les emprises pastorales ? Quelles sont leurs motivations et les significations de l'entre-tenir pour les éleveurs ? Et, plus que tout, comment envisager l'avenir de l'entretien des emprises pastorales avec la baisse prévisible du nombre d'éleveurs dans la décennie à venir ?

L'objet des chapitres qui suivent est ainsi d'éclairer le sens des pratiques : autant du point de vue de l'éleveur au travail que du point de vue des évolutions produites et en cours, des pratiques et des paysages.

Il est question ci-dessous de 6 situations particulières localisées et problématisées, regroupées en trois chapitres (correspondant chacun à une vallée). Dans chacun de ces trois chapitres, On s'attachera d'abord (1) aux évolutions paysagères récentes (100-150 ans), localisées à des situations paysagères bien précises, individualisées plus haut sur la base de l'analyse préalable des paysages. Cela permet en particulier de repérer la crise « paysagère » des années 1970 ; (2) ensuite, il est question, à partir des témoignages, des initiatives et des projets des éleveurs qui s'installent à l'époque ainsi que des réponses qu'ils ont donné à cette crise (3) enfin, on trouve les interprétations que l'on peut en faire en mettant en relation pratiques, individuelles et collectives, et effets sur les paysages. Les matériaux utilisés sont l'observation, les photographies répétées, les discours des éleveurs.

Chapitre 1

L'entretien de la « dernière heure » en vallée d'Oueil et du Larboust

“On entretient par le fauchage et par le pacage tout le bas de la vallée. Si vous le fauchez pas, vous ne pouvez pas l'entretenir. C'est une façon d'entretenir, et c'est une façon de vivre ici au pays.” (OL_C_007)

Ce chapitre présente l'analyse des modalités de « l'entre-tenir » en deux situations paysagères : l'une, côté Oueil, à travers les trois terroirs en vis-à-vis de Saint-Paul-d'Oueil, de Saccourvielle et de Benqué-Dessous-et-Dessus ; l'autre, côté Larboust, à travers le vallon de Cathervielle.

Ces deux cas d'étude sont successivement abordés à partir d'une entrée paysagère diachronique et d'une entrée sociale narrative. Dans un premier temps, l'analyse des photographies répétées s'intéresse aux changements paysagers, aux modes de répartition des surfaces herbagères et aux limites des emprises pastorales dans le temps écoulé des trois à quatre dernières décennies. Dans un second temps, le récit de la rencontre d'éleveurs choisis livre le témoignage de leurs pratiques et de leurs perceptions.

A partir de ces données ethno-géographiques, on cherche ensuite à répondre à la question : *Qu'est-ce qu'« entre-tenir la montagne » en Oueil-Larboust ?* Sachant que cette vallée compte globalement peu d'éleveurs restants, on s'attache à dégager les moyens mis en

œuvre par ceux-ci pour (1) « faire tenir ensemble » les espaces pastoraux et garder la maîtrise de la montagne, (2) maintenir la ressource pastorale et prévenir les reconquêtes végétales, et (3) « tenir entre soi » le « pays ». Cela passe notamment par une mise en perspective (1) des évolutions paysagères et de l'adaptation des pratiques d'élevage, (2) des modes d'organisation sociale de la ressource et (3) du sens que les éleveurs accordent à leur action.

1 Paysages et pratiques d'élevage des terroirs de Saint-Paul-d'Oueil, Saccourvielle et Benqué : prise en charge et adaptation de la gestion pastorale par les derniers éleveurs

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [18]

Avec ces trois communes qui marquent l'entrée de la vallée d'Oueil, nous sommes en présence d'une situation paysagère spécifique. Spécifique au sein des terrains d'analyse de cette thèse en ce qu'elle occupe à elle-seule une séquence paysagère décrite au chapitre précédent. L'interprétation des paysages qui suit sera donc davantage axée sur la saisie des particularités de chacune de ces communes. Spécifique également dans le sens où cet ensemble pastoral qui forme une unité de lieu est marqué par des trajectoires d'évolution contrastées des paysages et des formes d'entretien pastoral. Elle est enfin spécifique relativement à la situation sociale de l'élevage en ces communes. Si Saint-Paul-d'Oueil compte trois éleveurs en activité, Saccourvielle en accueille un en permanence et un transhumant au sein de son AFP, tandis que Benqué n'en compte actuellement plus qu'un.

Les paragraphes qui suivent s'attachent dans un premier temps à décrire les paysages et à retracer le scénario d'évolution des emprises pastorales de chacun de ces territoires communaux à partir de l'analyse photo-diachronique et de relevés de terrain¹²⁹. Ils s'attachent dans un second temps, en se basant sur le témoignage des éleveurs et sur la description de leurs pratiques, à rendre compte des formes d'entretien des paysages et des adaptations à la situation sociale et paysagère opérées.

¹²⁹ Les paragraphes qui suivent sont conçus comme des synthèses issues de l'analyse croisée des séries photographiques diachroniques de la situation paysagère et des terroirs. L'analyse détaillée de chaque série, image par image est, elle, effectuée en commentaires, au droit des clichés rassemblés dans le second volume. Intervient plus que tout ici, pour qui veut approcher ces paysages dans la finesse de l'analyse paysagiste, un nécessaire croisement des niveaux de lecture proposés.

1.1 Saint-Paul-d'Oueil, Saccourvielle et Benqué : trois communes pour des trajectoires d'évolutions paysagères différenciées

1.1.1 Saint-Paul-d'Oueil, les paysages d'un entretien pastoral recentré

Se reporter aux planches iconographiques du terroir de Saint-Paul-d'Oueil, p. [23 à 31]

1.1.1.a De fortes évolutions paysagères à l'échelle du XX^e siècle, des dynamiques ralenties ces vingt-cinq dernières années

Le contraste de paysage est saisissant si l'on s'en tient à comparer la photographie la plus récente avec le cliché le plus ancien datant des années 1930 (>série n°1). L'ampleur des changements est importante. Agro-pastoral, le terroir est cultivé à son maximum au début du XX^e siècle. Les champs montent haut sur la soulane pourtant escarpée, et investissent des parcelles aujourd'hui incluses dans le parc communal¹³⁰ à la sortie du bourg (>série n°2). Le paysage est largement ouvert, pour ne pas dire dénudé. Les arbres ne sont pourtant pas absents, ils forment un bocage qui enserre le bourg et maille les prés d'herbe du fond de vallée. Mais leurs silhouettes en plumeau sont étroites et renseignent sur les émondages régulièrement pratiqués afin de récolter une ressource pastorale complémentaire (feillée) et des branchages combustibles.

Si on introduit d'autres pas de temps dans la comparaison avec les clichés des dates clés des années 1960 et 1980, l'évolution paysagère n'apparaît pas linéaire. Cette évolution est extrêmement rapide entre 1934 et 1960. Elle se poursuit jusqu'à nos jours mais de manière moins vive, et comme ralentie ces vingt-cinq dernières années. En effet, si l'on assiste à une véritable mutation des paysages entre le début du XX^e siècle et les années 1960 par le passage d'un système de production agro-pastoral à un élevage pastoral concentré spatialement, on constate aussi que les principaux changements paysagers s'accomplissent avant les années 1980 (>séries n°1, 2 et 4). Depuis cette période, des transformations sont certes apparentes, mais sont moins fortes et davantage localisées. Elles concernent, (i) la poursuite par effet d'inertie de la colonisation des versants et du vallon qui domine le bourg, (ii) l'épaississement des haies bocagères, et (iii) l'ajustement des emprises pastorales fauchées aux possibilités d'entretien d'un groupe d'éleveurs réduit.

Remarque : La suite de l'interprétation diachronique des paysages se tiendra principalement à caractériser les évolutions paysagères de ces vingt-cinq à trente dernières années, en ce qu'elles correspondent au temps de l'action et de l'entretien pastoral des éleveurs rencontrés.

¹³⁰ *''Avant, on y cultivait là, quand j'étais gosse, mais il y a belle lurette. On y faisait des lentilles par là.''*
(OL_A_003)

1.1.1.b Rétraction des emprises fauchées sur les basses pentes à proximité du bourg et maintien dans le fond de vallée

Les basses pentes de la soulane portent encore des cultures au milieu des années 1960. Celles-ci vont progressivement être remplacées par de l'herbe dans le courant des années 1970. On constate en 1984 que ce passage à l'herbe s'accompagne d'un repli de la fauche sur les parcelles les plus planes à proximité de la route de Saccourvielle, tandis qu'une teinte plus claire délimite l'espace pâturé, par rapport à la soulane alors colonisée par le *Brachypode* (>série n°1).

Les emprises de prés de fauche en contre-bas du bourg, autour de Maylin et dans le fond de vallée se sont, quant à elles, maintenues. Elles représentent des espaces importants de production de fourrage. La fauche n'a pas été abandonnée, mais des parcelles semblent au contraire avoir été reprises au début des années 1980 date où se sont installés mes informateurs. Ce phénomène n'est pas photographié mais est décrit de manière concordante dans plusieurs témoignages.

“Moi, j’ai repris en 1979. Il y avait cette déprise agricole, c’était en friche, même les terrains plats étaient en friche. C’était ni fauché, ni pâturé. Il y avait là, à l’entrée du village, (...) il y avait les bardanes, c’étaient des arbres pratiquement. C’était impressionnant.” se souvient cette éleveuse (OL-A-002). *“Moi, quand je suis arrivé ici, il y a 30 ans, c’était abandonné, il n’y avait plus d’exploitant qui travaillait les terres. Il n’y en avait qu’un au village. Et en fait, on a quand même repris le foncier, on est arrivé à trois, on a quand même un peu repris le foncier de la commune pour le remettre en état.”* explique cet autre éleveur (OL_A_001). D’autres encore insistent sur le fait que l’entretien pastoral de ce terroir a connu un moment de relâchement. Il fut sans doute de courte durée¹³¹. Suffisant cependant pour que les terrains soient comparés à de la *“brousse”* et que ce soit perçu comme *“dégueulasse”*, mais pas trop long cependant, de sorte que *“ça s’est renettoyé”* : *“en le refauchant, c’est revenu.”* Et cette éleveuse de conclure : *“Il y a eu une reprise, il y a 30 ans”* (OL_A_003). Cette situation critique de crise sociale et paysagère a compté, ainsi que nous le verrons dans les témoignages d’éleveurs, comme élément déclencheur de l’installation d’un groupe d’éleveurs, tous de la même génération, à qui nous devons cette reprise.

1.1.1.c Un paysage de fond de vallée « rempli » par un bocage dense

Depuis certains points de vue, lorsque les arbres sont feuillés, le paysage du fond de vallée paraît fermé, bouché à la vue (>série n°4). Le parcours de ces herbages permet néanmoins d’apprécier, sous les ramures, l’étendue d’un thalweg entretenu par des prairies fauchées et pâturées. C’est là un contraste paysager fort entre un espace stratégique pour les élevages et un paysage arboré dont on a, par place, une toute autre perception. Cette situation résulte d’un fort développement végétatif des haies bocagères, suite à l’abandon des

¹³¹ *“En fait, ça s’enfriche très très vite. Ça datait peut-être de cinq ou six ans.”* (OL_A_002)

pratiques régulières qui les émondaient et qui maintenaient l'emprise des houppiers réduite¹³². En 1983 déjà, la perspective sur le vallon est profondément modifiée. L'angle de vue du cliché le plus récent n'est pas tout à fait identique et renforce l'effet de remplissage par les arbres. Il permet néanmoins de constater la persistance des herbages, dans les trouées de la maille bocagère. Les photos aériennes diachroniques montrent de même l'épaississement des haies mais aussi la persistance des surfaces pastorales qui les entourent.

1.1.1.d Un paysage de versants pâturés entre persistance pastorale et dynamique d'enfrichement

Depuis les années 1960, les versants sont quasi exclusivement devenus des pâturages. Seules les parcelles à l'arrière des habitations et proches des routes sont fauchées (voir ci-après). Le reste correspond à des espaces pentus le plus souvent soumis à l'embuissonnement. L'emprise du parc communal (>série n°2 et 7) est particulièrement affectée. La colonisation à partir du vallon et en lisière basse de la forêt de conifères est active en 1985 et se poursuit actuellement. Si le parc est utilisé au printemps et à l'automne, les éleveurs laissent peu de temps leur troupeau y pacager, '*parce que c'est pas de la trop bonne herbe*' (OL_A_003). Les fougères occupent largement les espaces qui ne sont pas couverts d'arbres (>série n°7). Les autres herbages, en rive gauche comme en rive droite, ont peu évolué ces deux à trois dernières décennies. Si les arbres déjà présents ont pris de l'ampleur, les surfaces en herbe n'ont pas été conquises par la végétation ligneuse. La fréquentation des animaux durant l'intersaison est sans doute en cause. Ce sont des zones de parcours. Mais en situation chaude et sèche, la présence massive du Brachypode penné, ainsi que le révèle la succession photographique intersaisonnière (>série n°3), est aussi en cause en bloquant les successions végétales à un stade herbacé, par son implantation conquérante et monopolistique (Vabre, 1986).

1.1.2 Les paysages d'une clairière pastorale maintenue grâce à l'association foncière pastorale de Saccourvielle

Se reporter aux planches iconographiques du terroir de Saccourvielle, p. [32 à 41]

1.1.2.a Une forte mutation paysagère depuis le début du XX^e siècle, des évolutions contenues depuis 25 ans

On peut parler ici de véritable mutation paysagère. À Saccourvielle, comme pour sa voisine Benqué sur le versant opposé (voir ci-après), au milieu du XIX^e siècle, la montagne est

¹³² '*Là regardez les arbres, la hauteur qu'ils ont ; tout est caché par les arbres, quoi. En été, on ne voit plus rien, c'est fini. (...) Alors qu'avant, ils étaient beaucoup plus bas, les frênes, comme ils les élaguaient chaque année. Chaque année ou chaque deux ans ou trois ans, ils devaient le faire, mais enfin, c'était plus régulièrement en tout cas que maintenant.*' (OL_A_003)

dénudée au point de paraître minérale et aride (>série n°1). La forêt est repoussée haut sur le versant et présente un faciès de lisières fortement pastoralisées (arbres clairsemés aux maigres houppiers). En moins d'un siècle, ces paysages de montagne exploitée à son maximum en 1850-1860 se couvrent de boisements, non seulement en lieu et place des espaces de parcours sur le flanc des ravins, mais aussi dans les anciennes prairies de Castelblanca et les terres cultivées au-dessus du bourg

Au début du XX^e siècle, c'est déjà un paysage en évolution qui est photographié (>série n°2). C'est une chance de posséder et de pouvoir comparer ces clichés anciens à 50 ans d'écart. En 1900 en effet, à une date qui fait souvent référence comme point de départ d'analyse diachronique, le système agro-sylvo-pastoral bouge sur ses marges. Les paysages manifestent des changements d'emprise par suite d'un allègement de la pression sur le milieu montagnard. À cette époque les plus hautes parcelles de la soulane sont déjà enfrichées les champs semblent s'être concentrées dans des limites qui restent aujourd'hui celles des pâturages les plus ouverts. La dynamique de reconquête et de colonisation arborée est donc ancienne sur les marges. Elle se poursuivra ensuite dans le courant du XX^e siècle en gagnant toute la partie amont du terroir. Dans les années 1980, elles apparaît sous la forme de boisements denses (noisetiers, bouleau, frênes principalement mais aussi hêtres et quelques sapins).

Comparativement à cette forte progression des boisements, ces vingt-cinq dernières années n'ont été le siège que de faibles évolutions (>séries n°1 et 3) : celles-ci se concentrent dans le vallon et pour une part en amont de la piste pastorale et forestière qui apparaît en travaux sur la photo aérienne de 1979. Ailleurs, en amont du bourg et du côté de Castelblanca, la forêt de reconquête est restée dans les mêmes limites actuellement qu'au début des années 1980.

1.1.2.b Une clairière pastorale maintenue autour du bourg depuis la création de l'AFP

Le paysage actuel, avec ses boisements en contre-bas du village et ses boisements qui le dominant, délimite une clairière pastorale autour de Saccourvielle. Elle résulte de la gestion commune des terres privées par une AFP. L'ensemble du terroir de la commune est aujourd'hui couvert d'un parcours pastoral, avec la présence caractéristique d'arbustes épineux, de lisières souples en partie pâturées, et d'un couvert herbeux mêlé de refus. On ne note pas d'évolutions majeures depuis les années 1985. Autant à travers les vues obliques que depuis la vision zénithale, le paysage est globalement resté ouvert : sa gestion par le pâturage a maintenu une pression sur le couvert herbeux qui se démarque en début de saison végétative de la soulane côté Saint-Paul-d'Oueil, moins ou pas pâturée (>séries n°4, 6, 7 et 8). La ressource en herbe est globalement prélevée de manière extensive. On remarque même que l'enceinte pâturée sur la soulane paraît mieux entretenue qu'à la fin des années 1960, même si on relève en parallèle le développement de jeunes arbres (>séries n°4 et 6).

Les herbages pentus en contre-bas du village ont de même peu évolué. Ils sont pour partie

fauchés et pour une autre partie pâturés par des chèvres. Ils correspondent aux terrains valorisés par un chevrier, locataire permanent et à demeure de l'AFP (>séries n°2, 3 et 6).

1.1.2.c Un paysage de lisières sylvo-pastorales élargies descendant bas dans le versant

La série photographique n°5 constituée d'une répétition dans la même année montre un paysage de lisières pâturées assez claires. Elles sont formées d'accrus ayant colonisé les terres abandonnées avant les années 1980. L'intérêt de cette série est de constater que ce n'est pas un milieu fermé : des clairières et des espaces en herbe se distinguent nettement entre les ramures non encore feuillées du mois d'avril. S'il y a eu colonisation arborée, on ne peut, ici, qualifier la dynamique paysagère du versant de véritable « fermeture du paysage ». L'espace reste ouvert et un pâturage sous couvert, type pré-bois, se maintient. On peut même supposer que les bovins y trouvent ressource et refuge durant les plus fortes chaleurs estivales. Il s'agit de lisières sylvo-pastorales que l'on retrouve déjà présentes dans les paysages de Saccourvielle au début du XX^e siècle, mais localisées beaucoup plus haut dans le versant, en empiétant sur le massif forestier. Elles se sont ici repositionnées dans les limites nouvelles de la gestion pastorale du dernier quart de siècle. Le nouveau paysage de Saccourvielle est sans doute en train de se mettre en place et est à observer à travers ces ambiances de parcs boisés (photos n°2 et 5 du portfolio). Celles-ci marquent également une partie du paysage des versants pâturés de Saint-Paul-d'Oueil et de Benqué. Dans un contexte récent de valorisation des agroécosystèmes associant des arbres hors-forêt (agroforesterie et sylvopastoralisme), ces pâturages boisés pourraient constituer un nouvel argument environnemental et paysager du rôle de l'élevage en montagne : piégeage du carbone, développement de la biodiversité, qualité paysagère (Guérin, 2008).

1.1.3 Les paysages d'un entretien extensif de la « dernière heure » à Benqué-Dessous-et-Dessus

Se reporter aux planches iconographiques du terroir de Benqué, p. [42 à 49]

1.1.3.a De l'importance prise par les arbres bocagers et de reconquête dans les paysages

Dans les années 1950, le paysage de Benqué se caractérise par un versant largement pastoral avec des arbres en faible proportion, présents sous la forme d'un maillage bocager. Tel que le montrent les clichés anciens des séries n°1 et 2 ainsi que la photo aérienne de 1948, ceux-ci sont émondés et n'occupent que peu de volume aérien. Ce sont des arbres fourragers extrêmement liés à l'activité pastorale.

Le paysage photographié par Taillefer en 1964 porte encore les traces de ces pratiques paysannes. L'émondage des frênes paraît encore pratiqué, des champs demeurent cultivés entre une marquerie de prairies. Ce paysage montre néanmoins les signes de dynamiques

en marche avec des haies épaissies formant un micro-boisement au contact de l'estive, avec un premier piquetage d'arbres dans la pelouse estivale. La vue zénithale de 1948 n'en porte pas encore trace.

Quatre décennies après le passage du géographe, les frênes laissés à leur libre port ont pris une ampleur considérable au point d'effacer la lisibilité de la structure bocagère et de donner le sentiment d'un boisement clair. D'un autre côté, les anciens champs sont transformés en prairies au plus près du village, tandis que le reste est couvert d'un boisement de hauts frênes.

1.1.3.b De l'arrêt des cultures au pâturage extensif dans le « pré-bois » du bocage

Le basculement s'est produit à la fin des années 1970. Les dernières terres ouvertes sont transformées en prairies, et le paysage de Benqué devient exclusivement pastoral. Les prés de fauche sont principalement localisés dans le fond de vallée, et auprès des routes sur les premières pentes du versant, entre Benqué-Dessous et Benqué-Dessus. Le reste du terroir communal correspond à un « bocage pastoral ». Son entretien est assuré par un pâturage extensif qui reçoit des vaches à l'année (>séries n°1 et 4).

La série photographique n°5, centrée sur l'estive, témoigne d'une même dynamique de changement de mode de gestion pastoral. La pelouse semble au début des années 1980 sous-pâturée, alors qu'elle paraît mieux utilisée ces dernières années, quand bien même on note un fort développement de la fougère. Mais surtout, une différence s'impose : sur cette montagne pastorale gérée collectivement, une clôture est érigée à cette même époque. Elle matérialise l'emprise communale des estives dont la gestion est désormais confiée à des éleveurs valléens ou non-valléens, rassemblés en un Groupement pastoral. A ce moment-là, une « communauté technique » d'éleveurs (Darré, 1985) prend forme en remplacement de l'ancienne communauté paysanne valléenne. Ce ne sont désormais plus les municipalités qui organisent la vie et la gestion pastorale des communaux et herbages indivis, mais la profession agricole elle-même (praticiens et techniciens), autour de collectifs d'éleveurs locaux ayant-droit et transhumants usagers de la même montagne.

1.1.4 D'une même logique d'exploitation agro-pastorale des terroirs aux modes de gestion différenciés des emprises pastorales par communes

Les différentes façons « d'entre-tenir » la montagne aujourd'hui observées d'une commune à l'autre de cette situation paysagère ne se comprennent qu'en référence au scénario d'évolution des paysages et de transformation des rapports de la société locale à la ressource pastorale. En cela, la constitution de séries photographiques diachroniques à l'échelle du XX^e siècle écoulé permet d'une part d'illustrer de quels processus d'adaptation

et de quels scénarios d'évolution les emprises pastorales actuelles sont le résultat. Elle permet d'autre part d'inscrire les modes d'entretien et les pratiques d'élevage actuels dans la trame d'évolution des paysages pastoraux.

De précédents travaux se sont attelés, dans le Luchonnais, à périodiser et à construire le récit de cette transformation agro-pastorale (Barrué-Pastor, 2000) (Métailié, 1986). Tout en s'appuyant sur eux, nous nous attacherons essentiellement ici à restituer les principales phases de cette transformation des paysages en focalisant sur les modes d'entretien et d'utilisation des espaces qui les caractérisent.

Situation paysagère St-Paul-d'Oueil/Sacccourvielle/Benqué	
Scénario commun de mise en valeur et d'évolution pastorale à l'échelle de la situation paysagère	- 1880-1940 Relative stabilité de l'agro-pastoralisme malgré un exode rural prononcé. Paysages peu boisés entretenus au maximum des terroirs. Evolutions à la marge à partir de 1900
	- 1940-1970/80 Arrêt progressif de l'agro-pastoralisme, orientation vers l'élevage. Vieillesse de la population paysanne Forte transformation des paysages : rétraction des surfaces cultivées, arrêt de l'émondage des haies de frêne et enrichissement avec accélération après les années 1960
1970-80 seuil : crise sociale et paysagère	
Scénario différencié d'entretien pastoral et d'adaptation à la crise sociale et pastorale	- 1980-2010 Paysages d'herbages et de bois. Installation en début de période de jeunes agriculteurs spécialisés dans l'élevage. Prise en charge par les éleveurs de l'entretien de la montagne par des modes de gestion pastorale spécifiques et différenciés suivant les communes. Transformations mineures des paysages avec des emprises pastorales qui restent relativement maintenues, avec cependant une poursuite de la colonisation arbustive et arborée sur les marges. La situation paraît fragile. Les éleveurs sur qui repose cet entretien vont progressivement prendre leur retraite. Ne se situe-t-on pas à la fin d'une phase ?

Deux principales phases, relevant de deux scénarios de mise en valeur de la montagne pastorale, se détachent. Pour la première, le scénario d'utilisation des espaces est similaire aux trois communes. Leurs paysages, s'ils enregistrent quelques nuances (sur l'ombrée de Benqué notamment par rapport à la soulane), présentent de grandes similitudes. Leurs modalités de mise en valeur agricole sont proches. Pour la seconde phase en revanche, le scénario se complexifie, et on voit apparaître dans les clichés les plus récents une différenciation des manières d'entretenir la montagne et de conduire les élevages d'une commune à l'autre.

Les paysages actuels ne représentent pas véritablement l'aboutissement d'un recul agricole et d'un abandon pastoral, car le processus n'est pas linéaire de l'après-guerre à nos jours. Des temporalités se détachent. Les années 1970-1980 marquent un seuil entre un passage à vide dans la gestion de l'espace et une réaction de la société locale. La gestion de l'espace et la mise en valeur pastorale des terrains face à l'enfrichement font à cette époque l'objet d'attentions et d'inventivité. En effet, la situation paysagère de l'entrée de la vallée d'Oueil montre que l'entretien de la montagne relève d'une prise en charge spécifique par les éleveurs restants. L'AFP de Saccourvielle mise en place par les derniers habitants-éleveurs de l'époque en est un exemple, et les initiatives prises plus tard par les éleveurs de Saint-Paul-d'Oueil et de Benqué un autre. Après avoir présenté les pratiques et les points de vue des éleveurs rencontrés, nous aborderons les modes de gestion adoptés, les « projets » et les représentations d'un « entre-tenir » la montagne qui en découlent.

1.2 Ces éleveurs de Saint-Paul-d'Oueil et de Benqué qui prennent en charge la gestion de l'espace pastoral

Ils sont en tout et pour tout cinq éleveurs à résider et à travailler au sein de cette situation paysagère¹³³. En plus de quelques autres personnes, ils ont tous été rencontrés par deux fois au minimum, et même par trois fois pour certains. La multiplication de ces rendez-vous, et la diversité des circonstances de la discussion - en intérieur, en visite dans les prés, sur un pas de porte - ont favorisé l'expression d'une parole sensible liée aux pratiques d'entretien, comme l'expression d'un rapport affectif aux lieux. Trois de ces « rencontres » ont été retenues et sont ici relatées pour la richesse du matériau ethnographique récolté¹³⁴.

¹³³ Ne sont pas comptés, les éleveurs transhumants, utilisateurs d'estives ou de l'AFP de Saccourvielle dans le sens où ils n'ont pas de rapport au lieu autre que celui la montagne pastorale le temps de l'estivage.

¹³⁴ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la vallée d'Oueil-Larboust, p. [11]

1.2.1 “Je m’étais mise à l’agriculture pour ça pour nettoyer et pour entretenir” : Portrait d’une jeune retraitée de l’élevage

[OL-A-002 - 10.04.2009 + 13.05.2009 + 21.09.2009 - Dans et autour de son domicile. Dialogue avec le paysage : carte postale ancienne (collection personnelle), marche dans ses prés Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Elle venait de rentrer à l'heure de notre premier rendez-vous. Après-skis aux pieds, vêtements de montagne, teint hâlé, c'est la monitrice de ski qui m'accueille. En ce début avril, la neige n'est pas loin, et la station des Agudes reste ouverte. Nous nous installons d'abord à l'intérieur, où le poêle Godin ronronne comme un chat. “Voilà, j’ai vendu le troupeau” annonce-t-elle dès le début de la discussion. Je ressens comme une lourdeur dans ses propos, comme une page difficile à tourner pour l'éleveuse qu'elle est d'abord. “J’avais un peu mal au cœur quand même, surtout que j’ai passé ma vie à faire de la sélection.” C'est un lien affectif avec ses brebis difficile à rompre. Tandis que la conversation est lancée, retraçant son parcours de fille qui n'est pas issue de l'élevage, nous abordons la question des terrains. Il m'intéresse de savoir comment ceux-ci vont désormais être entretenus : qui prend le relais, et avec quel mode de gestion ? Et puis, autre question vive, celle de l'entretien du tour de maison... La réponse est simple. Elle n'est finalement pas surprenante quand on a affaire à une identité d'éleveur qui est mise à mal avec la séparation du troupeau : “Il m’en reste sept, j’ai pas pu tout vendre. J’ai quelques lapins, des poules et sept brebis” m'annonce-t-elle sourire aux lèvres. Sept brebis, pour s'occuper, lorsque la saison de neige est finie, sept brebis pour consommer le fourrage de ses prés juste à l'arrière de sa maison. Nous nous y rendons. Ce sont les plus “plats”, les plus “jolis”, ceux qui ont bénéficié de toute l'attention de la sélectionneuse ovine pour apporter le meilleur dans la bergerie. Une même visée m'apparaît : A l'attention portée aux brebis répond l'entretien des parcelles et l'attachement à les garder propres.

1.2.1.a Un « élevage-passion » en réaction à la friche

S'installer en agriculture est un véritable projet pour celle qui n'est pas directement issue du monde l'élevage et qui exerçait un métier dans le tertiaire à Luchon. C'est d'un côté la passion pour les brebis qui l'a incité : “C’était par plaisir, j’avais choisi ce métier, par plaisir. Parce que les bêtes, c’est vraiment une passion.” C'est d'un autre côté la volonté de réagir face à l'enfrichement des terrains autour de son village :

“Moi, j’avais repris à la fin des années 70, j’étais secrétaire médicale et monitrice de ski, et quand j’ai vu la déprise qu’il y avait, c’est ce qui m’a motivé de repartir dans une formation accélérée agricole.” Et l'éleveuse d'expliquer : “En 1979, il y avait cette déprise agricole, c’était en friche, même les terrains plats étaient en friche. C’était ni fauché, ni pâturé. Il y avait là, à l’entrée du village, (...) il y avait les bardanes, c’étaient des arbres pratiquement. C’était impressionnant. Il fallait la hache pour les couper.”

Ainsi notre éleveuse reprend la ferme de son oncle avec une cinquantaine d'ovins, démissionne de son poste salarié mais conserve son activité salariée d'hiver. Remarquons combien cet élevage-passion fait tourner les rythmes de vie autour de lui et se conjugue avec une dimension familiale. En effet, également moniteur de ski, son mari travaille également à Luchon, et bénéficie d'horaires aménagés. Ainsi profitait-il d'une baisse du rythme de travail aux thermes pour participer aux travaux de fénaison.

Cet élevage-passion laisse aussi apparaître la dimension subjective de plaisir, avant même celle de l'économie. A la question de savoir si l'élevage était viable économiquement sans le travail à côté, la réponse est sans détour : *“Ah non. Non. Moi, c'était mon plaisir. Que mon plaisir. J'aurais pu le rendre viable, moi c'était plus pour mon plaisir. Après, le travail que je fais l'hiver, c'est mon plaisir aussi, alors finalement, ça ne m'a jamais embêté de donner quelques euros de plus pour acheter à manger pour les moutons.”*

Quelques semaines avant notre première entrevue, l'exploitation comptait encore 130 brebis pour une trentaine d'hectares de terrain, dont dix en propriété et dix à quinze hectares fauchés. A la question qui concerne l'entretien futur de ses terrains, c'est l'ex-présidente du GP ovin de Saint-Paul-d'Oueil qui répond, avec son souci de l'entraide notamment, qu'elle oriente vers des jeunes éleveurs qui s'installent. Favoriser le travail de ceux qui se lancent, même si l'un d'eux est extérieur à la vallée, montre sa préoccupation à trouver des solutions durables d'entretien, où non seulement les terrains privés seront pâturés, fauchés, mais aussi la montagne, estives incluses qui pourra rester entretenue.

“Je les ai cédés à de jeunes agriculteurs qui voulaient agrandir leur exploitation, et un jeune qui est en plaine, qui met les brebis en montagne et qui en avait besoin. De toute façon, il était déjà au GP ici, et il mettait une certaine quantité de brebis ici, déjà. Il a déjà quelques propriétés ici, mais la surface ne lui suffisait pas par rapport aux bêtes qu'il avait.”

1.2.1.b “On a tout réhabilité”

Est-ce le fait d'être à l'aube de sa retraite ? Mon interlocutrice n'aura de cesse de rappeler combien il lui a fallu se battre pour obtenir de *“jolis prés”*. Elle évoque l'énergie consacrée, au moment de son installation, à d'abord *“réhabiliter”*, c'est-à-dire remettre en état. Il lui fallu commencer par arracher les arbustes qui commençaient à piquer le couvert herbeux. *“Tout a été fait artisanalement. On a acheté un petit transporteur, qu'on a encore (...). On attelait avec une chaîne et on arrachait. Au début, on avait pas trop les moyens, parce qu'on a commencé, on n'avait pas trop de subventions.”* Elle relate que par la suite, durant sa vie d'éleveuse, il fallut poursuivre ses efforts pour entretenir le combat contre l'envahissement des plantes opportunistes. *“Alors au début c'était des épines noires, des bardanes. Après, une fois que c'était bien propre, c'était des orties, enfin bref, le pré le plus joli, ça été la guerre constante...[rire]”*

“Le pré le plus joli” donne ici une indication agronomique. Le *“joli”* en question correspond moins à une appréciation esthétique, qu'à une appréciation fonctionnelle qui qualifie un

terrain peu pentu qui peut être facilement ‘travaillé’. Nous l'avons parcouru au fil d'une déambulation dans ses parcelles. Il est en lisière du bourg, desservi par la route. Tout laisse penser qu'il devait être envahi sur les pourtours, à partir des bordures.

1.2.1.c “C'est du cousu main” : un entretien manuel « haute-couture »

La dimension manuelle m'interpelle et revient sous différentes formes dans ses propos autour du travail de la main. Dans le métier de l'élevage, la main demeure irremplaçable, pour le contact avec l'animal et ici pour une partie des travaux d'entretien. En désignant du doigt un endroit d'une parcelle que nous parcourons, elle décrit un travail de désherbage des orties.

“Là, je l'ai fait pour les orties. Mais ça, c'était du cousu main pratiquement. Mais ça a marché. Dans ce pré plat qui fait 3 ha, il y en a pratiquement plus, mais enfin, j'ai quand même pratiquement mis tout mon temps d'agricultrice. Et arrivé à la fin de la campagne, j'arrête, c'est propre [rires]. C'est frustrant, mais bon !”

Le ‘cousu main’ utilisé pour qualifier l'action évoque le travail en finesse comme en haute-couture, où l'exigence technique rivalise avec la recherche esthétique. Le terme invite en tout cas à filer cette métaphore. Les efforts manuels sont reliés au fait que dans cette structure d'exploitation qui utilise les bergeries héritées, le pansage s'effectue... à la main.

“Quand il faut distribuer le foin à la main, hann ! Ça pique ! Même sèches, elles piquent, alors j'avais de boutons plein les bras. J'ai horreur de ça, les orties, alors j'ai essayé de les faire partir. [rire] Et, arrivée à la retraite, il n'y a plus d'orties !”

La dimension esthétique est présente puisqu'une fois le pré débarrassé de ces orties envahissantes, le voici propre - le registre est bien ici celui d'une certaine forme d'esthétique liée à la production qui qualifie le temps de travail et la qualité du travail. On pourrait le traduire ainsi : « c'est du beau travail qui a permis de rendre ce pré propre ».

1.2.1.d “De toute façon, il n'y a que les bêtes qui peuvent entretenir l'espace”

On pourrait croire ces propos incohérents avec les précédents. Faire reposer l'entretien sur l'animal paraît opposé à l'esprit d'un travail de dentelle étroitement lié à la main de l'éleveur. Le changement de registre est ici lié aux changements et d'espaces et d'échelle. On passe en effet de la parcelle au versant (ou, du moins, à une partie de celui-ci).

“L'entretien de l'espace ; surtout l'entretien de l'espace, moi, j'y tiens. Ça alors là, moi j'y tiens vraiment, parce que c'est vraiment très important. De toute façon, il n'y a que les bêtes qui peuvent entretenir l'espace. Là justement, dans tous les villages, se pose le problème de cet espace intermédiaire qui est plus une question d'esthétique pour beaucoup qu'une question, moi je dirais de sécurité en cas d'incendie, ou autre. Pour beaucoup, c'est une question d'esthétique. Oui, oui, pour le tourisme. C'est vrai qu'on vit du tourisme, mais il faut vivre aussi d'autre chose.”

Nous sommes en effet ici passés à l'échelle de l'espace intermédiaire qui, dans cette vallée, surmonte directement les bourgs.

“C’est quand même intéressant de les faire bien sur-pacagé à un moment donné. Peut-être pas sur-pacager mais bien pacager pour que ce soit comme si ça avait été fauché.”

La force de pâturage est ici compris en complément du travail de l'homme dans les pâturages et sur les espaces de parcours, où la dent animale doit prélever comme la faucheuse : régulièrement, *“sans en laisser”* c'est-à-dire sans (trop de) refus. *“Moi, je trouve, il faut quand même tous les animaux, pour bien entretenir l'espace, parce que le refus des uns est mangé par les autres, ça fait un meilleur entretien de l'espace, je trouve, il y a un meilleur équilibre.”* Et de compléter *“Plus, il y a de complémentarité entre les espèces, mieux l'entretien se fait.”*

1.2.1.e “Tant que je pourrai, j'entreprendrai”

A l'heure de la retraite agricole, l'inactivité n'est pas pour tout de suite. Comme pour les brebis dont on a peine à se séparer, il semble difficile de laisser les terrains sans plus les entretenir.

“Je ne sais pas comment ça va devenir là aussi. Là on a donné les terres en location, donc moi je vais demander à ce qu'on entretienne quand même un peu le tour quoi. Ils ont quand même du matériel agricole. Le tour de la maison, c'est relativement plat et tout, donc je garde quelques brebis, pour faire entretenir, peut-être que je vais les mettre en estive un ou deux mois, et je reprendrai mon débroussaillage pour les orties, que je faisais à tout prix en bas, là-bas, mais que je ferai là aussi, autour de la maison. Tant que je pourrai, j'entreprendrai, ça c'est sûr !”

Apparaît la question de l'entretien de ses terrains comme une considération importante, notamment pour ce qui est du *“tour de maison”* que l'on se réserve, en dernière instance. Les pratiques décrites, l'attention qui va être désormais reportée en priorité aux chez-soi, fait penser au jardin que l'on entretient à son image.

Mais dans ses propos apparaît également, dans une perspective plus ouverte sur la montagne tout entière, la question d'« entre-tenir », d'un tenir ensemble la montagne pour son image touristique, et contre les risques incendie.

“Et puis l'entretien, on est là un peu pour ça aussi, quoi. On nous appelle un peu les jardiniers de la montagne, mais c'est un peu ça quoi. Parce que le jour où il n'y aura plus de bêtes ou autre, déjà, il n'y aura plus cet aspect visuel qui est quand même plus agréable, mais après ce sera les incendies, ce sera..., c'est quand même grave quoi. Parce que la richesse des villages, c'est les forêts mais si jamais la montagne n'est pas entretenue, il y aura les risques d'incendie, même par un simple orage. Donc il faut un minimum d'entretien.”

Et puis, l'entretien apparaît enfin, pour qui s'est installé en réaction à la friche, comme l'œuvre de toute une vie. Elle marque une raison d'être, une manière de vivre et de s'investir dans le pays que l'on aime. Difficile, en ce cas, d'arrêter du jour au lendemain.

“Bon, j'ai pris la retraite, mais tant que je serai valide, je continuerai le débroussaillage. Je m'étais mise à l'agriculture pour ça, pour nettoyer et pour entretenir, donc je continuerai aussi quoi.”

1.2.2 “Préoccupés par l’entretien de l’espace” Rencontre avec un couple d’éleveurs ovin double-actifs

[OL-A-003 - 09.04.2009 + 15.05.2009 - Dans et autour du domicile. Dialogue avec le paysage : carte postale ancienne (collection personnelle), depuis le devant de porte face à la montagne. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

La maison est installée sur un replat qui domine le vallon de la Neste. De belle architecture, elle forme un angle avec la bergerie que prolonge un mur d'enceinte. La cour est pavée, une joyeuse basse-cour y caquette. On y pénètre par un imposant portail en bois, à double vantaux. Il vient de rentrer, et porte encore le bleu de travail vert : celui des jardiniers attachés à l'entretien des espaces-verts. C'est elle qui m'a fixé le rendez-vous. Elle ne va pas tarder, elle est au bout de la vallée, en mairie, pour le secrétariat. Nous entamons la discussion, devant le portail, face au Mont-Né. Ses yeux sont rivés sur la montagne. Comme en traque. Pourtant, en ce mois de mai, elles n'y sont pas encore, ses brebis. Sans doute un réflexe de berger, ou de chasseur. Tandis qu'elle nous rejoint, nous gagnons l'intérieur à la recherche de photos qui témoigneraient de l'état des paysages en leurs jeunes temps. Mais les paysages n'étaient pas photographiés comme tels, et les cadrages resserrés privilégient les personnes aux arrière-plans. Tant pis pour les clichés. La discussion n'en sera pas moins riche à l'évocation de leur parcours pastoral.

Tous deux exercent une activité à côté. Mais tous deux continuent d'élever des brebis. Comme s'il ne pouvait en être autrement. *‘Il y a tous le temps eu des brebis dans la famille, alors...’*

Je comprendrai, plus tard, dans la discussion avec le couple, que laisser tomber les brebis, c'est laisser les terrains sans entretien. Chose qui ne paraît pas imaginable. Encore plus, sans doute, que ce couple, avec quelques autres dans la vallée, représente la dernière fraction d'éleveurs en activité. Ils ont connu l'abandon des terrains à la fin des années 1970. Même les prés de fauche pour une courte période ont été délaissés. Ils les ont *‘repris’*. Ils se sont arrangés entre eux pour simplifier le travail et améliorer l'entretien. La zone intermédiaire justement, ces terres de parcours pentues qui dominent la maison, est sous-utilisée malgré le passage des brebis, et le pâturage en suivant des génisses du voisins. Elle leur fait *‘mal au cœur’*. Je ressens combien compte, pour eux, la dimension identitaire, tout comme semble compter la dimension affective de la gestion des herbages qui entretiennent le « pays », - pays dont ces éleveurs se représentent les garants.

1.2.2.a “C’est pas le revenu que ça rapporte”

‘Oh, nous on n'en a pas beaucoup, on en a 120-130 [bêtes] au total. C'est-à-dire qu'on travaille ailleurs, sinon, il faudrait 500 ou 600 brebis. En ce moment, c'est le minimum.’

Nous rencontrons ici un couple, se définissant tous deux éleveurs quand bien même ils

occupent chacun un autre poste salarié. La double-activité n'est pas liée à leur projet d'installation comme on a pu le constater pour d'autres personnes, dans cette vallée ou ailleurs. *“Au début, on faisait que ça, l'agriculture à temps plein”*, explique-t-elle. J. était berger en montagne. Il gardait notamment sur l'Antenac. Il a arrêté à la naissance de leurs enfants et travaille depuis aux thermes, de mars à octobre. L'éleveuse, elle, assurait bénévolement, en parallèle, le secrétariat d'une mairie depuis 1986, avant de se voir embauchée pour cette même fonction par les sept communes de la vallée.

DH : *Qu'est-ce qui vous incite à en garder [des brebis] alors ?*

Lui : *“[silence] ... comme ça... ”*

DH : *Par plaisir ?*

Lui : *“J'aime ça...[silence]. C'est pas le revenu que ça rapporte.”*

Pour élever sa centaine de brebis, le couple dispose de 15ha de terrain, dont la moitié est fauchée. Cela représente environs les deux tiers de la quantité de fourrage nécessaire. Le reste est acheté. La stratégie adoptée est d'hiverner des brebis à l'entretien. L'agnelage a lieu le plus tôt possible à l'automne pour vendre des agneaux légers. *“Donc, elles sont uniquement à l'entretien, donc pour peu qu'elles sortent un peu dehors, on complémente un peu et c'est bon. Mais quand elles restent tout le temps dedans, ça bouffe. Donc on achète du foin.”*

Au printemps, les brebis pâturent le versant pentu à l'arrière de la maison située sur la rive droite de la Neste. Elle sont aussi conduites, en complément, dans les prés de fauche pour un déprimage (photo n°5 du port-folio de Saint-Paul-d'Oueil). *“Elles y passeront un peu. Le jour où on aura pas trop de temps, on va les y mettre.”* A partir du mois de mai, *“les brebis sont dans le fond du village, sous la rangée d'arbres”*. Elles passeront un peu de temps dans le parc communal avant de monter en estive, sur l'Antenac, jusqu'au 15 octobre.

La question du temps, notamment de son manque, revient souvent dans les propos des deux informateurs, souvent d'ailleurs pour regretter que l'entretien ne peut plus se faire comme ils le souhaiteraient. *“Après, on peut pas être partout. Nous on a une trop petite structure pour pouvoir vivre que de ça, donc on est obligé de faire autre chose, donc, fatalement, le temps... il est pas...”*

1.2.2.b S'organiser, s'arranger pour entretenir les terrains

Des terrains, *“oh, on en a partout. Partout, partout. C'est morcelé. (...) c'est très morcelé, ici, il y a beaucoup de petites parcelles quoi.”*

Pour parer à cette contrainte foncière, il reste l'entente entre voisins pour se simplifier le travail.

Ainsi l'éleveuse d'expliquer : *“Tout le dessus de la maison, comme c'est en pente, on le fait [le foin], en vrac. On fauche à la motofaucheuse et après on le rentre en vrac.”* Mais ailleurs, des travaux sont réalisés en commun avec un éleveur dont le siège d'exploitation et certains terrains sont

voisins. Ils s'entendent ainsi pour faucher et récolter les parcelles contiguës en même temps, de façon à ce que cet éleveur agrandi qui dispose de matériel agricole puisse *‘mettre en botte’* leur foin. En retour, ils laissent cet éleveur bovin disposer librement de leur pâturage d'intersaison lorsque les brebis sont éloignées. Celui-ci peut enclore plus facilement ses génisses qu'il laisse pâturer autour du bourg plus longtemps que les rythmes habituels, de manière à augmenter la pression de pâturage (voir ses pratiques et son point de vue ci-après).

Les arrangements visant à « entre-tenir » ne concernent pas uniquement les éleveurs entre eux, mais également les propriétaires des terrains, dans une certaine limite tout de même. On touche ici à la « terre des aînés » (Mercier, 2010), aux propriétés de familles, aux susceptibilités. Si le pâturage des terrains est librement consenti, les clôtures un peu moins.

‘Le grand pré qui est là, moi, j'ai une parcelle, là alors, je ne sais pas si vous voyez. Alors les gens sont d'accord tant qu'on le pacage comme ça, tant que les bêtes y vont librement. Mais si demain vous leur dites ‘On va clôturer’, ils ont l'impression qu'on leur vole leurs terres quelque part. Tant que c'est comme ça, ça va, mais si vraiment vous voulez clôturer pour faire nettoyer, c'est-à-dire clôturer au carré, je ne sais pas s'ils seraient d'accord.’

‘Les gens, ils ont conscience aussi que ça nettoie. Mais, après, il n'y a pas de règlement au sens strict du terme.’

Le pâturage permet de faire en sorte que ce soit *‘nettoyé’* : l'herbe est en partie prélevée, la végétation est contenue. Mais cela reste irrégulier, et sur ces bas versants où les dynamiques végétales sont puissantes, le pâturage animal ne remplace pas le travail de l'homme. *‘Disons que si demain il n'y a plus de bêtes, ça va être le désert parce que la nature, elle reprend vite le dessus. De toute façon, pour nettoyer, vous le voyez, c'est net, il n'y a que la fauche pour nettoyer vraiment.’*

1.2.2.c Pour entretenir, il faut être en nombre suffisant

L'habitude de l'entraide est sans doute en lien avec le contexte de déprise agricole dans lequel s'est installé ce couple à la fin des années 1970. Avec quelques autres éleveurs, ils formaient ainsi un noyau de jeunes bien décidés à reprendre les terrains, et à s'organiser en conséquence.

‘Mais ça, demandez-lui à J.-L. on était dans le même sac. Dans les premières années, on avait enlevé les ronces, il y avait des bardanes comme ça [geste de la main vers le plafond], c'était des arbres... oui, oui, c'était vraiment embroussaillé. C'est-à-dire que les gens vieillissaient, ça va faire comme maintenant...’

Notre éleveuse se souvient :

‘J. est arrivé en 1979, donc pile il y a 30 ans, il n'y avait pratiquement plus d'agriculteurs, donc il n'y avait plus rien de fauché, c'était la brousse. Et puis, il y a J.-L., C. et moi qui avons repris, là sur Saint-Paul. Et [un autre éleveur de Saint-Paul] qui s'est augmenté, donc lui [son mari], il l'a vu dégueulasse, ça c'est renettoyé. Par exemple, tout ce qu'on fauche avec J.-L., il n'y avait plus rien de fauché, il y avait des ronces. Oui la Coumania, derrière chez C., il y

avait des ronces, des orties, et c'est vrai qu'en le refauchant, c'est revenu. Il y a eu une reprise il y a 30 ans. Et puis maintenant... à nouveau... Évidemment ceux qui avaient 20 ans, il y a 30 ans, ils en ont 50 !''

Si le contexte de l'élevage a changé, le rapprochement avec la situation sociale d'alors paraît évident pour ces éleveurs :

''On est de moins en moins nombreux, il faut dire ce qui est. Dans la vallée d'Oueil, vous rendez compte, on est A., sur Benqué avec des bovins, le chevrier qui a une trentaine de chèvres sur Saccourvielle, J.-L. et nous ici, G. à Mayrègne, et le Gaec à Bourg, c'est tout. Donc, pour entretenir l'espace, ça fait pas.... [silence, ne finit pas sa phrase].''

1.2.2.d "L'entretien de l'espace, c'est une préoccupation"

''Pour moi, c'est vrai que l'entretien de l'espace, c'est une préoccupation, quand même.''

Et l'éleveuse de continuer : *''C'est inquiétant parce que dans quelques années, si ça continue, s'il n'y a plus d'agriculteurs, il faudra payer quelqu'un pour entretenir l'espace quoi.''*

L'inquiétude concerne plus particulièrement les premières pentes qui dominent les bourgs. En effet, souligne l'éleveuse, *''tout ce qui est bon, ça se fauche, là on peut trouver des amateurs. Mais après, des mauvais endroits, ils n'en veulent pas.''*

''Moi, je vous dis, cette zone intermédiaire, c'est dommage qu'elle ne soit pas plus entretenue, moi, elle me fait mal au cœur.''

On ressent là ce qu'il peut y avoir d'affectif dans la gestion de l'espace pastoral et d'attachement aux paysages de sa vallée. L'entretien des terrains – et de la montagne – est une préoccupation vis-à-vis des changements d'apparence, de l'aspect abandonné qui en résulte. La zone intermédiaire qui est actuellement sous-utilisée fait *''mal au cœur''* car le groupe d'éleveurs n'arrive plus à la tenir et à maintenir ses qualités pastorales. La persistance de l'entretien de la montagne préoccupe en raison des liens qu'établit l'éleveuse entre des paysages entretenus et l'attractivité touristique – donc économique – de la vallée. *''Le tourisme c'est bien beau, mais les mecs, ils arrivent, c'est joli, c'est vert, c'est fauché, ça va, mais s'il y a des ronces jusque''*

Enfin, apparaît également pour elle qu'un entretien pastoral qui perdure, c'est aussi le signe d'un groupe d'éleveurs actif et dont le travail est visible dans les paysages.

1.2.3 Un pâturage tournant pour mieux entretenir. Voyage en tracteur auprès d'un éleveur bovin

[OL-A-001 - 08.04.2009 + 14.05.2009 Au domicile, dans l'étable et dans les prés. Dialogue avec le paysage : parcours en tracteur, carte IGN, dessin des îlots parcellaires sur fond photographique aérien. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale.]

La pâture¹³⁵, l'étendue apparaissent soudain de la brume. J'entrevois la Neste qui déborde d'entre les arbres et la ligne piquetée d'une clôture rejoindre, au flanc d'un revers, plus haut, la route de Bourg d'Oueil. Puis les contours se troublent à nouveau et la vue s'estompe dans le ruissellement de la vitre où s'écrase cette neige de printemps mouillé. Ne nous parvient à ce moment, dans la cabine du John Deere, qu'un halo pastoral d'un vert de jeunes pousses et de feuillée juvénile. Puis le paysage surgit à nouveau, lavé par l'essuie-glace. C'est sa proposition, à J.-L., le voyage en tracteur. Utile, par temps de pluie, pour visiter ses Limousines qui dépriment l'herbe du fond de vallée, et en profiter pour "voir le pays". Dans les heurts du chemin, mal assis sur le garde-boue métallique, cramponné au dictaphone d'une main, à l'arceau de la cabine de l'autre, je vis dans mon corps tout « l'inconfort du terrain » (Soudière, 1988) mais aussi, mentalement, le plaisir toujours renouvelé, auprès de l'éleveur, d'un « dialogue avec le paysage » (Blanc-Pamard, 1986).

Arrêt dans le creux du thalweg : quinze génisses au dos rond, la vallée en enfilade. "Maintenant, on fait passer les animaux sur les prairies de fauche. Et là, je fais de la pression jusqu'au 20 juin à peu près, pour essayer de limiter la végétation autour du village. Après le troupeau monte". Entre-temps, une clôture mobile sera tendue, en rupture de pente, pour mettre en défend "le plus beau", récolté plus tard, début juillet. Comme en surimpression du relief, ce dispositif temporaire de contention va dessiner le paysage du fauché et du pâturé, dans l'objectif de reporter le prélèvement végétal aux parties non mécanisées des parcelles "réservées à la pâture". "Après, à l'automne, les animaux reviennent, ils ont du pacage correct. Si vous voulez, les enfants, quand ils viennent jouer au village, et puis les promeneurs, ils peuvent aller se promener quoi". Le pâturage tournant participe alors d'une gestion prévisionnelle de la ressource, de façon à disposer, à l'issue de l'estivage, d'une "herbe fraîche", renouvelée. Mais J.-L. exprime aussi, d'une même voix, que cette stratégie spatiale adoptée depuis une dizaine d'année, n'est pas réductible à une stricte volonté de mise en valeur agricole. D'autres objectifs l'accompagnent, comme "nettoyer [par le pâturage] le dessous du village", rendre accessible la vallée aux usagers, ou encore organiser un pâturage tournant dans les

¹³⁵ Ce texte est extrait d'une publication parue, en ligne, dans *Projet de paysage* : Henry D., 2010, "Les éleveurs, l'herbe et la montagne : un paysage de la pratique pastorale ? Éléments d'ethnogéographie paysagiste en Pyrénées centrales", *Projets de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/les_eleveurs_l_herbe_et_la_montagne_un_paysage_de_la_pratique_pastorale

pent des anciens quartiers de granges pour "limiter un peu toutes les épines" et "que ce soit à peu près correct".

1.2.3.a Un parcours pastoral jalonné d'étapes marquantes

La trajectoire de notre éleveur débute en 1980 avec le rachat de la ferme de Saint-Paul-d'Oueil auprès de sa famille maternelle. Il est à ce moment âgé d'une trentaine d'années, est moniteur de ski l'hiver et employé à Luchon depuis dix ans. Il conserve au début son travail hivernal et élève des Gasconnes avant de préférer la race Limousine, plus adaptée au marché de l'exportation (veau maigre et broutard). Il s'en suit un agrandissement progressif de la surface, dans un contexte de faible nombre d'éleveurs sur la commune (voir plus loin).

Une seconde étape a lieu au début des années 1990 avec la reprise de la ferme de (la famille de) son père à Cazeaux dans la vallée voisine du Larboust. A ce moment, son élevage fonctionne sur ces deux pôles de Saint-Paul et de Cazeau, et se verra complété par un autre pôle, en plaine. Cette dernière ferme est destinée à l'hivernage d'un lot de 15 bovins et à la récolte d'une partie du foin nécessaire pour garnir le stock en montagne.

2004 marque une étape supplémentaire avec la mise en place de la vente directe. *" Mon épouse s'est trouvée au chômage et donc on a développé une activité de vente directe, et aussi on a un gîte rural. "* Entre un quart et un tiers de la production est vendu sous forme de caissettes de viande, livrées dans la région toulousaine.

Actuellement, l'élevage compte une centaine de bovins, avec 70 mères. En plus des deux membres du couple, un salarié aide notamment en période estivale. S'il a désormais pris sa retraite de moniteur de ski, l'éleveur est et a été impliqué auprès de plusieurs instances de représentation de l'agriculture : à la Chambre d'agriculture jusqu'en 2007 après un mandat de douze ans, au Crédit Agricole, à la MSA. Il est par ailleurs président de l'association des éleveurs des deux cantons.

Le témoignage qui suit rend compte du fonctionnement de la ferme et de l'entretien des terrains autour du siège initial de Saint-Paul-d'Oueil. Les pratiques d'élevage ayant cours dans les autres pôles de la ferme ont été évoquées de manière à saisir la logique ensemble de l'exploitation.

1.2.3.b Reprise, remise en état du foncier et arrangements entre voisins

"Quand on est arrivé, il y avait le père de M.-P. qui partait avec son cheptel en plaine l'hiver, et puis, il y avait un autre agriculteur qui avait une centaine de brebis. Moi, je me suis installé en même temps que C., et après, M.-P. a repris l'exploitation de sa mère. "

Et l'éleveur de continuer le récit de la situation sociale et paysagère en crise à ses débuts.

‘‘Il y a 30 ans, c’était abandonné. Il n’y avait plus d’exploitant qui travaillait les terres. Il n’y en avait qu’un au village. Et en fait, on a quand même repris le foncier, on est arrivés à trois, on a quand même un peu repris le foncier de la commune pour le remettre en état.’’

Même concordance de témoignage avec les deux précédents. Ces éleveurs se sont installés dans une ultime phase de désagrégation de la paysannerie locale et ont repris en main des terrains, pour les soustraire à l'enfrichement. Il n'est sans doute pas exagéré d'affirmer que ce groupe d'éleveurs a véritablement pris en charge l'entretien du terroir communal, comme porté par l'ambition territoriale et paysagère d'entretenir ce qui pouvait l'être, en parallèle au désir d'élever des animaux.

La surface gérée par cet élevage est d'environ 75 ha, *‘‘ce qui ne veut pas dire grand chose ici’’* C'est sans compter, en effet, *‘‘tout le collectif : le collectif des communaux où les animaux passent une bonne partie de l’été.’’* Et l'éleveur de préciser que la moitié est en propriété et l'autre partie en fermage. *‘‘Il y en a une partie qui est maîtrisée, et l'autre partie qui l'est moins. Si vous voulez, dans un espace donné, vous avez 20 propriétaires, vous en avez la maîtrise de 15 parcelles, et il y a cinq parcelles, où les propriétaires sont disséminés partout dans le monde, et qu'on utilise et qui ne sont pas comptabilisés.’’* Nous avons affaire à une sorte d'arrangement foncier issu d'un regroupement de parcelles homogènes pour en faciliter la gestion, ainsi que pourrait le faire une AFP. L'accord est ici tacite avec les propriétaires, ce système permettant à leurs terrains d'être *‘‘entretenus’’*.

Parallèlement, mon interlocuteur explique que pour faciliter le travail face à l'éclatement des parcelles, les éleveurs se sont arrangés entre eux, procédant à des échanges informels de parcelles. Il en résulte une division du foncier privé de la commune en quatre lots. *‘‘Donc là, normalement, c’était l’agricultrice qui était ici qui avait ce secteur. Là, ma voisine, elle a cette partie et la vallée qui monte c’est moi qui l’occupe. (...) Nous, ici, la maîtrise on l’a plus ou moins. Mais, si vous voulez, on n’est pas en règle parce qu’on fait des échanges.’’*

1.2.3.c Un calendrier de pâturage et une gestion adaptée, du fond de vallée à l'estive

La logique de pâturage mise progressivement en place résulte de ces arrangements fonciers et d'une volonté d'entretenir au mieux l'ensemble des herbages, pentus ou non. Pour ce faire, depuis le fond de vallée, les jeunes bovins¹³⁶ vont graduellement pâturer les pentes dans les anciens secteurs de granges et prés de fauche d'intersaison, avant de gagner une basse estive.

Dès leur mise à l'herbe, les bovins occupent tout le fond de vallée en contre-bas de Saint-Paul, jusqu'à la limite avec la commune de Mayrègne.

¹³⁶ Un allotement est pratiqué au sein de l'exploitation. Les herbages de Saint-Paul-d'Oueil sont destinés aux vêles et aux génisses, puisque l'estive, gérée par un GP ovin, ne comporte pas de taureaux.

‘‘Elles ont toute la vallée. Et maintenant [mi-mai], je vais commencer à les contenir pour laisser repousser le foin pour la fauche. Je les tiens plus longtemps ici dans les prés parce que je vais faire du foin en plaine aussi. Comme j’ai pas mal de bêtes, je suis obligé de faire comme ça.’’ Et l’éleveur de préciser : *‘‘Normalement c’est jusqu’à la première semaine de mai qu’elles pâturent tout. En général, au 8 mai, on dégage, on essaie de libérer les parties qu’on fauche. C’est-à-dire qu’on reclôture sur les parties pentues.’’*

Du 8-10 mai, jusqu’au 20 juin, les bêtes vont ensuite passer sur des parties réservées au pâturage dans la vallée secondaire qui s’ouvre en amont du bourg.

‘‘L’été, j’ai des animaux dans des vieux prés. Après, on a aussi repris une partie du foncier privé qui n’a pas été utilisé depuis 30 ou 40 ans, que l’on reprend au début de l’estive ou en fin de l’estive, et elles aiment bien : ils sont un peu plus gras et l’herbe est meilleure. Après, je monte plus haut, à la limite du communal, pour essayer de jouer avec la pousse de l’herbe, pour pouvoir profiter de la qualité en fonction du temps. Toute la partie basse du communal, c’est une entente avec le GP, puisque je fais partie du GP de Saint-Paul, qui est essentiellement avec des ovins, et moi, j’utilise cette partie-là.’’

A la redescente, elles pâturent à nouveau ces terrains puis en sens inverse, tout le fond de vallée. *‘‘Elles sont dehors jusqu’à ce qu’on enferme, en général pour le 10 décembre.’’*

1.2.3.d Un pâturage tournant pour mieux gérer la ressource et entretenir les pentes

Cette manière de conduire la gestion de la ressource entre prés de fauche et pâturages puis entre pâturages d’intersaison et d’estive résulte de pratiques contemporaines qui répondent à un double objectif : de valoriser et renouveler la ressource fourragère d’un côté et d’un autre côté de maintenir une pression de pâturage dans des secteurs sensibles dans les pentes autour du bourg.

‘‘Voilà, ça change un peu, au niveau des pratiques, avec les animaux. Avant, on lâchait les animaux tout d’un coup. Tandis que là, on les garde par lots et on essaye de valoriser tout ces espaces.’’

DH : Ce « avant » que vous évoquez, c’était quand ?

‘‘C’était à peu près il y a 30 ans. Si vous voulez, on a mis progressivement en place des nouvelles pratiques, c’est une forme de pâturage tournant quoi. On a modifié notre système si vous voulez, parce qu’avant, on partait beaucoup plus tôt en montagne. Les clôtures mobiles, on en faisait pas avant. (...) Les clôtures mobiles, c’est depuis 10-15 ans. C’est depuis le Plan de gestion en gros.’’

Ce plan de gestion est un travail de réflexion conduit à l’échelle du canton et qui a réuni plusieurs acteurs de la gestion territoriale. Il a débouché sur un programme d’action détaillé (Sivom-du-Canton-de-Luchon and ACVA-Luchon/Saint-Béat, 2001)(voir plus loin). Il propose notamment la prise en charge de l’émondage des haies bocagères et du pâturage des secteurs sensibles en pente. Ces propos m’interpellent, je l’invite à travers plusieurs relances à

préciser la réflexion qui entoure la mise en œuvre de ce pâturage tournant.

“On a commencé à le faire avec le plan de gestion, il y a à peu près une dizaine d’années. On voyait bien qu’il y avait des problèmes sur la qualité des fourrages d’une part, mais aussi autour du village, on avait des soucis, parce qu’on avait une végétation trop abondante, et qui gênait un peu tout. Déjà, au niveau de la sécurité, par rapport aux promeneurs, aux enfants qui vont jouer autour du village, et après, par rapport au feu, c’est important. Donc vous voyez, ici, rien qu’avec les chevaux qui utilisent cette partie, sur l’axe de la vallée, c’est quand même intéressant d’avoir ces chevaux, ça fait un entretien correct.”

On retrouve ici la parole de l'éleveur impliqué dans l'encadrement agricole. Il aura dès le départ mis en œuvre les préconisations de gestion issues de ce « projet de territoire ».

“Il y a une partie que je fauche et une partie que je ne fauche pas, parce qu’il y a des dévers. Entre les deux, je mets une clôture mobile et donc je passe évidemment sur des propriétés dont je n’ai pas la maîtrise, mais les gens disent rien parce que c’est entretenu. On met une clôture mobile pour laisser commencer à pousser les ressources fourragères que l’on va faucher ; et les autres [ressources] par contre, pour les contenir davantage, plus longtemps, pour ne pas qu’elles prennent trop d’ardeur, parce qu’après, l’automne, ça na plus de valeur nutritive. Alors que si on les utilise plus tard, jusqu’au 20 juin, après c’est meilleur, en automne, c’est encore bon, ça fait une bonne deuxième coupe.”

1.2.3.e Enjeux pastoraux et paysagers, géographie d'un entretien prioritaire

Des emprises et des lieux spécifiques se dégagent des propos de l'éleveur en tant qu'espaces portant un enjeu de gestion. L'axe de la vallée a été précédemment cité, ainsi que les abords du village. Une géographie d'un « entretien prioritaire » du territoire paraît se dégager. Le bourg de Saint-Paul-d'Oueil est installé sur une moraine dont le rebord ménage des pentes, aujourd'hui abandonnées. L'éleveur a engagé une démarche de reprise en main, grâce aux animaux, pour défricher et mieux entretenir ces abords.

“Sur Saint-Paul, moi j’ai repris beaucoup de surface dessous le village, où il n’y avait rien avant. Et avec ce système-là, on a permis de remettre, je dirais que ce n’est pas parfait, mais on maîtrise un peu la végétation.”

Dans un premier temps, le passage des vaches (pression de pâturage) a permis de réduire les ronciers et de dégager le sous-bois. Le pâturage est dans un second temps envisagé pour contenir l'ardeur de la végétation. L'entretien s'entend comme une action qui souhaite garder la maîtrise des dynamiques végétales, au moins dans ces espaces sensibles et stratégiques des lieux de vie du bourg.

“Moi, quand je suis arrivé, c’était pas pacagé du tout, et ça veut dire que c’était la forêt vierge. Tandis qu’en laissant les bêtes jusqu’au 20 juin, ça calme vraiment la végétation, parce que la pousse, la vraie pousse, elle est maintenant [mi-mai] jusqu’au 14 juillet. Donc, ça calme vraiment la végétation, et après, vers le 20 juin, par là, on monte d’un cran. Et à ce moment-là, on garde ces espaces-là, quand on retourne après en descendant.”

Ce paysage correspond aujourd'hui, avec les frênes qui se sont développés, à des sous-bois pâturés.

En définitive, cet éleveur ne concourt pas seulement à entretenir des paysages, mais l'organisation des pâturages et le partage de l'espace participent tout autant à leur réinvention. Des paysages nouveaux peut-on dire en résultent, reflets à la fois des mises en valeur passées du terroir et des modes de gestion actuelles.

C'est également le cas pour ces anciens quartiers de prés de fauche en limite d'estive. Suite à l'abandon de cette "zone intermédiaire" - ainsi que les éleveurs désignent eux-mêmes cet espace - des arbres se sont installés à l'intérieur de ces larges alignements de frênes bocagers. Le pâturage qui est à nouveau pratiqué, en partie sur la période estivale, tend à créer un pré-bois, qui n'est pas sans rappeler, du point de vue des formes paysagères, ces lisières pastoralisées ainsi qu'observées sur d'anciens clichés à Saccourvielle. La comparaison est toute relative entre ce qui émanait d'une forte pression sociale sur le milieu pour en retirer un maximum de ressource, et qui apparaît comme une adaptation contemporaine de la gestion sociale des ressources face à la « pression des milieux ».

DH : Quels types d'intervention pour reprendre les terrains ? Broyage, abattage ?

“Non, non avec les animaux seulement. C’était en fait des anciens prés de fauche, et rien qu’avec les animaux, on a réussi à reprendre pas mal. Bon, c’est pas parfait. Si on voudrait aller plus loin, il faudrait des équipements spécifiques.”

L'action de "nettoyer" ou de "renettoyer" revient ici essentiellement aux animaux. Ce sont eux qui sont mis à profit pour participer à l'entretien de la montagne. Dès que la pente ou l'absence de moyens mécaniques adaptés limitent le travail de l'éleveur, se sont les bovins qui y suppléent.

“Ce triangle ici, je le fauche. Par contre, cette bande, je ne l'utilise pas ; je ne peux pas la faucher parce que ce n'est pas facile d'accès. Alors là, même chose que dans la pente, je vais mettre un fil et je vais le faire pacager pendant un mois, un mois de plus.”

Qu'on se garde cependant d'assimiler cette démarche en faveur de l'entretien d'espaces stratégiques comme relevant d'une volonté d'embellissement et de jardinage de la nature, sans autres considérations que la recherche d'un beau à voir. Pour cet éleveur, nous sommes loin de ces considérations romantiques de la vie et du travail en montagne. Le paysage à pourtant toute sa place : c'est un paysage en tant qu'espace de ressources pastorales utiles à l'élevage, c'est en même temps un paysage en tant que territoire à vivre, à parcourir et sans doute à faire découvrir.

“Là, je mets la pression jusqu'au 20 juin, et après à l'automne, les animaux reviennent, ils ont du pacage correct. Si vous voulez, les enfants quand ils viennent jouer au village, et puis les promeneurs, ils peuvent aller se promener quoi.”

Quand l'agréable se définit par son utilité...

2 Un vallon, un éleveur. Paysages et pratiques d'élevage à Cathervielle

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [18]

Avec Cathervielle, nous sommes, côté Larboust, en présence d'un terroir et d'un espace pastoral qui organisent et qui occupent tout un vallon creusé dans la soulane d'Espiau. L'entité de ce vallon correspond à une situation paysagère spécifique pour l'unité qu'elle représente. C'est une unité de paysages inscrits dans un bassin versant et c'est une unité de fonctionnements pastoraux par leur organisation dans la verticalité du thalweg. Cette unité de lieu induit une forte cohérence et une importante proximité entre les différents étagements pastoraux de sorte que l'analyse du terroir proprement dit est difficilement séparable du reste de l'espace pastoral des vacants communaux et de l'estive. Il ressort, en définitive, un ajustement de la démarche où les deux échelles d'analyse – de la situation paysagère et du terroir – se confondent ici en une seule : le vallon. Nous verrons par la suite que pareil ajustement scalaire est opéré en vallée de Campan, autour du vallon d'Arrimoula pour des raisons à la fois similaires et différentes. Ainsi, les séries de photographies répétées privilégient des vues croisées autour du thalweg, de flanc à flanc du vallon, comme des vues lointaines et englobantes (>voir la carte de localisation des reprises de vue p.[53]).

Le choix de ce vallon tient en outre au fait qu'il est représentatif d'une caractéristique forte des paysages du Larboust, et plus précisément de la séquence paysagère du Haut-Larboust entre Garin, Poubeau, Jurvielle, et sous une forme quelque peu nuancée Portet-de-Luchon et Gouaux-de-Larboust. Enfin, la situation sociale est ici telle que l'entretien de la montagne est en grande partie réalisé par un éleveur en activité aidé de deux éleveurs retraités. Elle s'apparente fortement au terroir de Benqué, quant aux adaptations de la pratique et aux modes de gestion élaborés pour garder la maîtrise des dynamiques végétales et, plus globalement, de la montagne.

2.1 D'un terroir cultivé à « l'entretien extensif » de la soulane d'Espiau

Se reporter aux planches iconographiques du terroir de Cathervielle, p. [51 à 62]

2.1.1 Des transformations paysagères fortes en cinquante ans, un enrichissement contenu du terroir

L'iconographie paysagère historique est pour ce terroir moins abondante qu'en Oueil et principalement concentrée sur le sommet d'Espiau. Celui-ci attirait les touristes d'alors pour ses curiosités (blocs erratiques, cromlechs) et était en même temps source d'inquiétude de la part des forestiers de la RTM qui jugeaient le pastoralisme trop intensif en lui imputant la cause de la « dégradation de la montagne » (Métaillié, 1988). Le village de Cathervielle, qui n'est pas au départ d'excursions touristiques comme pouvait l'être Oô par exemple, a été moins photographié. De fait, en matière de témoignage historique, il reste comme support d'analyse la photographie aérienne de 1948 qui donne de précieuses indications quant aux formes paysagères du système agro-pastoral d'alors dans le vallon, ainsi que le cliché du géographe Taillefer, qui représente une vue générale de Cathervielle à une date charnière du milieu des années 1960 (>série n°1). Cette photographie témoigne en effet d'un basculement en train de se faire. L'existence de ces deux sources historiques permet d'établir des rapprochements avec les terroirs étudiés en Oueil, en montrant que nous sommes dans un même contexte de changements et avec des temporalités similaires.

En 1948, c'est un paysage agro-pastoral intensément cultivé et maîtrisé qui est photographié d'avion. Le bocage, qui occupe le fond de vallée et le creux du thalweg ainsi que la partie amont du vallon aux abords de "Labach", est dense et se compose d'arbres émondés aux étroits houppiers. Un ensemble de petites parcelles de forme allongée au long des courbes de niveau compose une mosaïque de teintes variées dans les secteurs cultivés les mieux exposés, tandis que le creux plus humide et arrosé du vallon est occupé de plus vastes parcelles herbagères.

En 1965 pour la vue oblique (>série n°1), en 1970 pour la photographie aérienne, le paysage présente des signes d'évolution sur les marges supérieures du terroir. En ces lieux, des herbages ont pris la place des cultures. On distingue également une végétation moins rase, telle celle de parcours pastoraux ou de parcelles enrichies. De manière générale, l'émondage des arbres paraît à cette date abandonné. Nous sommes là en présence des dernières manifestations paysagères de l'exploitation agro-pastorale du terroir, tandis que s'amorce la mise en place de la physionomie des paysages d'herbe et d'arbres que nous connaissons actuellement.

On relève ici comme en Oueil que les changements paysagers ont été importants durant les

deux à trois décennies d'après-guerre. Comparés à cela, ils paraissent moins actifs durant les trois décennies qui ont suivi, jusqu'à aujourd'hui (>séries n°2 et 7). Certes, les arbres se sont développés, et des foyers de colonisation apparaissent ça et là entre les années 1980 et nos jours (>série n°2), mais le terroir reste globalement entretenu. Entendons par là, que les dynamiques de colonisation paraissent globalement maîtrisées.

2.1.2 Une concentration de la fauche dans le fond du vallon et en bas de pente, sous un bocage épaissi

Si nous manquons de témoignages photographiques pour comprendre les étapes de la transformation herbagère des paysages de vallon, il n'en reste pas moins que la situation actuelle montre la persistance des prés de fauche dans le fond du vallon, et la concentration de ces derniers sur les basses pentes légèrement aplanies, en lieu et place des parcelles qui étaient encore cultivées au milieu des années 1960. Ces prairies se distinguent aisément en automne, lorsque les regains teintent les paysages d'un vert tendre. Ceux-ci se démarquent alors des pacages alentour par leur teinte plus franche et leur texture plus lisse et moins irrégulière (>séries n°3, 4 et 7).

La différence, déjà perceptible dans les années 1970, est l'arrêt de l'émondage des frênes. Cela se traduit en photo aérienne par exemple, mais aussi et surtout tel que le perçoit en vue oblique le marcheur qui emprunte le chemin de la Passéjade ou l'habitant, par une densité d'arbres de sorte que le fond du vallon apparaît comme entièrement boisé et fermé à la vue (>séries n°4, 5 et 7).

2.1.3 Des paysages de parc arboré dans les versants pâturés

En amont des prés fauchés et jusqu'à la limite de l'estive ont pris place des parcours pastoraux. Ce sont des pâturages extensifs organisés en grands parcs. Ils se démarquent de l'estive proprement dite par une teinte légèrement différente, d'un vert à peine plus soutenu que l'on peut sans doute attribuer à une rente de fertilité dans les terres qui ont été défrichées, travaillées et amendées (>série n°2). Ce passé cultural justement a favorisé les accumulations de terres en bas de parcelles, de sorte que l'on visualise aujourd'hui l'histoire de ce paysage de « rideaux de culture » (>série n°3) et l'évolution des mises en valeur successives dont il est la résultante. Le pâturage extensif de ce terroir joue ici un rôle important dans le sens où il évite l'embroussaillage à l'arrière du village et participe à visualiser ce patrimoine paysager.

Parallèlement, les arbres forment à l'échelle de tout le vallon une composante paysagère nouvelle. Ce ne sont plus seulement des arbres bocagers enserrés autour des prairies de fauche, mais des frênes de plein vent qui, en occupant plus largement les anciennes terres cultivées, forment des pâturages arborés ; une sorte de pré-bois aux allures de parcs paysagers (>séries n°4, 5 et 6), ainsi que nous relevions l'ambiance et les qualités pastorales (abris pour le bétail) à Benqué comme à Saint-Paul-d'Oueil.

2.1.4 Des paysages d'estive dans le quartier de granges

Le quartier de granges de ''Labach''¹³⁷ pourtant si proche du village¹³⁸ a perdu son utilisation de terroir à foin et de dédoublement de la ferme en altitude par l'hivernage des brebis dans les granges. Celles-ci sont pour certaines transformées pour la villégiature. D'autres, laissées vacantes, ne sont plus guère utilisées par les éleveurs.

Les terrains qui leur sont attenants, en amont, ne se distinguent de l'estive que par les aménagements dont ils ont été l'objet dans le passé : rideaux de culture murs-limite en pierre, frênes bocagers. Leur surface en herbe est aujourd'hui assimilée au fonctionnement de l'estive ainsi que nous le verrons plus loin, mais sans toutefois bénéficier des mêmes pratiques d'entretien. On voit clairement apparaître dans la série n°6, les limites et les démarcations qui sont formées dans les paysages par l'organisation sociale de la ressource, entre l'estive, de gestion communale, et les parcelles privées (>séries n°5, 6 et 7). D'un côté, la maîtrise foncière assurée par le GP de Cathervielle a permis la réalisation d'un feu pastoral pour stopper le développement des genévriers et rajeunir la ressource à leurs pieds ; de l'autre, la proximité des granges d'une part rend délicat le passage d'un feu et l'absence d'organisation établie du foncier d'autre part limite les possibilités de mise en valeur pastorale.

2.2 Auprès du « dernier » éleveur de la commune

Pas tout à fait le dernier mais presque. En réalité, ils sont trois éleveurs présents dans la commune, à qui s'ajoutent deux agriculteurs voisins exploitants quelques parcelles à Cathervielle. De ce groupe de trois, deux sont retraités de l'élevage et possèdent encore quelques vaches. Quant au dernier, c'est le seul qui demeure en activité principale et qui possède un troupeau conséquent. L'enquête sociale l'a privilégié suite à une phase exploratoire, pour son implication dans la gestion pastorale en tant que président du GP bovin de Cathervielle, et pour sa manière d'évoquer un « entre-tenir la montagne ». Il s'est de plus montré intéressé par cette recherche et a bien voulu témoigner, par trois reprises, et en différentes situations, de son travail et de ce qui est aujourd'hui son engagement à entretenir le vallon de Cathervielle¹³⁹.

¹³⁷ Signalons que « Labach » et quartier de granges sont des termes synonymes.

¹³⁸ En comparaison, notamment, de la distance et de la différence d'altitude qui séparent les granges des villages dans la haute vallée du Gave de Pau.

¹³⁹ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la vallée d'Oueil-Larboust, p. [11]

2.2.1 Celui qui n'a "pas envie de voir ce pays se perdre" : Une rencontre pédestre d'étable en estive avec le dernier éleveur bovin allaitant de la commune

[OL-A-006 - 09.04.2009 + 10.05.2009 + 24.09.2009 - Dans l'étable, dans les "pâturages intermédiaires", et visites des bêtes en estive. Dialogue avec le paysage : déplacement automobile, marche en montagne, annotation de la photo aérienne. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Le bâtiment à la sortie du village est reconnaissable entre tous. Il fait partie du lot de ces étables et de ces bergeries construites au milieu des années 1980 dans le cadre d'une recherche-action conduite par le CIMA (futur GEODE) et par l'Ecole d'architecture de Toulouse (Barrué-Pastor et al., 1987). Il se compose, à la manière d'une église, d'une nef centrale, plus haute, flanquée de deux bas-côtés correspondants au logement des vaches. Je l'y retrouve à l'intérieur. Il distribue à ses bêtes au son des « matinales » d'une radio bien connue du service public. L'étable en est toute emplie. Nous discuterons là un moment entre deux cornadis. L'air est un peu piquant à l'extérieur, il neigeait encore la veille en ce début avril. Ce sera pour plus tard la visite au pré, lorsque ses vaches seront sorties. Nous pourrions les rejoindre ensemble, durant une de ses tournées régulières.

Rendez-vous pris, nous nous retrouvons un mois plus tard. Départ en « C15 » pour les granges de "Labach" installées sous la ramure épaisse des frênes bocagers, au creux du thalweg, un peu en amont du village. Tandis que nous marchons sur le flanc du vallon, la vue s'ouvre progressivement sur le vallon et sur le paysage : Cathervielle est en contre-bas et le Haut-Larboust en arrière-plan. Qu'espérer de mieux comme support d'enquête ? Au fil des réponses de l'éleveur, un dévoilement se fait. Par ses mots et par ses gestes, des limites se dessinent à mes yeux, des parcs se détachent des versants et la complexité du foncier m'apparaît. Là des terrains privés pâturés collectivement "par le cheptel de la commune", et là des prés dont l'abandon pour la fauche est si ancienne, qu'ils sont intégrés à l'estive. A travers ces enclos qui dessinent de nouveaux partages de l'espace, ce sont autant de « lieux-moments » de la gestion de la ressource que l'éleveur et le GP bovin font se succéder durant la saison végétative pour entretenir au mieux la montagne. Son souci, exprime-t-il à maintes reprises, et de réussir à gérer "l'abondance d'herbe" au moment de son démarrage fin mai, début juin, pour "bien faire pacager" et pour assurer son renouvellement.

Au troisième rendez-vous, nous nous retrouvons au matin d'une journée ensoleillée de septembre. Un temps idéal pour une marche en montagne à la rencontre des vaches. Depuis l'étable, nous tirons droit dans la pente et marchons à travers les différents parcs, comme au long d'un transect, jusqu'au fond du vallon où se trouvent les vaches venues s'abreuver. Ici encore, au fil de cette marche et des pauses pour observer, reprendre souffle et dialoguer, je me réjouis de cette circonstance d'enquête où l'éleveur livre passionnément tout un savoir, une perception de la montagne, une manière de parler de lui et de son travail. Ses mots ne

sont pas uniquement ceux du pastoralisme, ils abordent plus largement ceux qui définissent aussi sa raison d'être et sans doute son identité professionnelle ; celle d'un éleveur qui n'a *''pas envie de voir ce pays se perdre''*.

2.2.1.a Réinventer les conditions d'élevage pour vivre au pays

''Moi, je me suis installé ici... moi, j'étais fonctionnaire, 12 ans. Si je suis revenu ici, ... on était trois frères, ils [les parents] nous ont élevé ici sur l'exploitation, on a très bien vécu. Et c'est vrai que moi je n'ai pas envie de voir ce pays se perdre, quoi. Au niveau agriculture, c'est toute la vie sociale qui... Ben après, si tout le monde se barre, s'il n'y a plus que des résidences secondaires dans le pays, je pense que ce sera triste.''

En 1980, notre éleveur a une trentaine d'années et décide de reprendre la ferme de ses parents après une période de travail salarié. La raison de son installation se situe sans doute au carrefour de son parcours de vie et de la situation sociale de la vallée à cette époque. La population agricole était vieillissante et en faible effectif : quatre autres éleveurs sont en effet recensés dans la commune en 1981. Les effets de la déprise agricole et rurale d'après-guerre commencent à se faire sentir dans les paysages, ainsi qu'en témoignent les photographies de Jean-Paul Métailié ; les questions environnementales émergent à ce moment et on commence à parler de « fermeture des paysages ». Il s'agit du « temps de la déprime/déprise agricole » ainsi nommé et situé par Monique Barrué-Pastor dans la période entre 1954 et 1988 d'après ses travaux sur la commune de Castillon-de-Larboust (Barrué-Pastor, 2000).

La déprime en question est celle du défaitisme de la société locale qui ne laissait pas entrevoir d'avenir possible à l'agriculture. Il faut dire que l'inquiétude de la « fin des paysans » et de la désertification rurale pesait à ce moment sur les consciences. Mon interlocuteur s'en souvient, en stipulant que le défi a été relevé en partie grâce à un groupe de jeunes éleveurs, comme lui, décidés à développer un élevage ; mais un autre élevage, sur d'autres bases de travail et sans doute aussi avec d'autres idéaux ou fondements identitaires, comme celle notamment de « vivre au pays »¹⁴⁰ - ou de prouver qu'il est possible de le faire !

''Nous, on a réussi dans les années 80, c'était une gageure. Tous les gens, avant, nous disaient : 'L'agriculture, c'est fini'. Et puis bon, il s'est trouvé qu'on a été plusieurs à reprendre des exploitations, bon on s'est équipé en matériel ; des cheptels de cinq ou six vaches, on est passé à des cheptels de 30 ou 40 vaches ; on a fait les bâtiments, tout ça. Mais après, au niveau qualité de vie, on est passé à côté.''

L'éleveur témoigne ainsi que la perpétuation de l'activité d'élevage passait par un certain nombre de ruptures et de changements de pratiques par rapport à celles, traditionnelles, qui étaient en vigueur dans le monde paysan d'alors.

¹⁴⁰ Un autre éleveur, de l'Oueil, participant de cette même vague d'installation l'exprime actuellement avec ses mots : *''Il faut aimer la montagne et avoir surtout l'envie d'y rester. Voilà. (...) Il faut aimer l'élevage, il faut aimer les animaux, ça c'est impératif. Et puis, il faut aimer son pays quoi ! [rire]''*. Et d'ajouter, un peu plus tard dans la discussion : *''à l'entretien par le fauchage et par le pacage tout le bas de la vallée. Si vous le fauchez pas, vous ne pouvez pas l'entretenir. C'est une façon d'entretenir, et c'est une façon de vivre ici au pays.''* (OL_C_007).

“J’ai repris l’exploitation de mon père qui avait 8-10 vaches et qui avait 60 brebis. On avait le bâtiment dans le village, la maison familiale avec le bâtiment d’écurie, et on avait des moutons à la grange [de Labach].”

Plus particulièrement, mon interlocuteur nourrissait un autre projet, de diversification et de vente directe : une véritable rupture. *“Moi, mon idée, quand je me suis installé, c’était pas de m’installer en viande, je voulais m’installer en yaourt ; en transformation yaourt. Et puis, ça n’a pas pu se faire.”* Les raisons sont économiques et familiales.

Au final, il fallut s’adapter pour travailler avec une main d’œuvre réduite – c’est-à-dire lui seul –, sur de plus grandes surfaces et avec un plus important cheptel. Il fallut parallèlement s’organiser autour de nouveaux collectifs d’éleveurs et mettre en œuvre de nouveaux outils de gestion.

“Nous, quand on s’est installé, c’est vrai qu’on avait des objectifs. Les bâtiments, ils n’existaient pas, c’était agrandir l’exploitation au niveau foncier, c’était s’équiper en matériel qui n’existait pas. Mon père, il avait une paire de vaches et une charrette, et une motofaucheuse, c’est tout ce qu’il avait. Donc nous on avait ces objectifs-là, et on s’est lancé là-dedans, on a fait des CUMA, on a fait des GP.”

Ayant démarré sur une structure mixte, l’éleveur se spécialise dans l’élevage bovin allaitant. Le troupeau est actuellement composé de 40 mères de race Gasconne, en plus de huit génisses de renouvellement. L’essentiel de la production correspond à des brouards vendus à la descente d’estive vers l’Espagne et l’Italie. Une partie est néanmoins valorisée en direct à destination du marché local. Ce sont les vaches de réforme qui, une fois engraisées, sont transformées dans une boucherie de Marignac née du regroupement en SARL de plusieurs éleveurs du canton, dont deux de la vallée d’Oueil-Larboust.

2.2.1.b Une réorganisation du foncier à l’amiable pour gérer la ressource

L’élevage compte 22 ha en prés de fauche à quoi s’ajoute l’ensemble des pâturages de différents statuts. En réalité, l’exploitation s’étend quasiment sur l’ensemble du vallon, aussi bien dans les terres privées que dans les vacants communaux. Si la basse estive, réservée aux bovins est gérée par un groupement pastoral, le reste du foncier privé est pris en charge sous la forme de regroupements de parcelles. Il s’agit de parcours pastoraux, notamment sur les parties hautes et pentues du terroir, principalement utilisés durant les intersaisons ; ce que l’éleveur nomme sa « zone intermédiaire ».

“Sous le chemin de la Passéjade, on a récupéré toute une partie, c’est la zone intermédiaire, qu’on ne fauche plus et qu’on utilise pour le cheptel de la commune, au printemps et à l’automne.”

Cet ensemble fonctionne telle une AFP, mais sans les statuts, ni la reconnaissance explicite de la maîtrise d’usage.

DH : Si je comprends bien, c’est une zone intermédiaire qui est devenue collective...

“Oui, c’est ça, c’est ce que je disais tout à l’heure, c’est des zones privées, mais mis en collectivité. Ça passe par des accords à l’amiable, ça passe essentiellement par ça. Il n’y a jamais eu de politique [de regroupement foncier], si tu veux.”

On trouve une double logique d'utilisation dans la tension qui s'exprime entre une maîtrise foncière avérée à partir de baux et une maîtrise d'usage précaire issue d'accords verbaux ou d'un laisser-faire tacite des propriétaires terriens.

D'un côté, l'éleveur y trouve tout compte pour le bon fonctionnement de son élevage, ainsi qu'il l'exprime :

“Si on devait vivre chacun chez soi sur ses parcelles ou avec des baux ruraux, on aurait du mal, quoi. Moi, ici, par exemple, derrière, j’ai mes pacages avec mes génisses. Ben, j’ai plein de surfaces que j’ai pas la maîtrise foncière. Je les utilise, les propriétaires savent que je les utilise, ils n’ont jamais voulu me faire un bail dessus. Voilà.”

Et l'éleveur de conclure :

“Il n’y a pas de règlement écrit. Avant tout était réglementé, là maintenant non. Ils [les propriétaires des terrains] sont contents parce que c’est pacagé, et c’est plus ou moins nettoyé, mais ils ne veulent pas aller plus loin. Quand on a essayé d’aller plus loin, quand on a essayé de faire une AFP, la grosse majorité s’est opposée. Ici, au niveau du foncier, on a jamais rien réussi.”

D'un autre côté, on comprend aussi que ce même éleveur y trouve les moyens d'assurer, au nom de la collectivité cette fois, une forme de gestion qui permet de nettoyer et de limiter l'embroussaillage, telle une façon d'entretenir le territoire de montagne *a minima* et avec les moyens du bord.

2.2.1.c “Bien faire pacager la montagne pour qu'elle reste bonne”

Une partie des pratiques d'élevage consiste à organiser le pâturage et la rotation des animaux dans des parcs pour gérer *“au mieux l’abondance d’herbe”*, notamment au printemps, lors du coup de fouet de la pousse végétative à partir de la mi-mai jusqu'à mi-juin.

“Bon l’herbe commence à pousser avec l’altitude. Elle pousse d’abord dans les anciens prés, donc les bêtes, dans un premier temps, elles pacagent là. Et après, elles vont au fur et à mesure, en juin, juillet, elles vont monter. Elles vont monter plus haut et après, elles vont passer beaucoup plus de temps sur l’estive communale elle-même. Et à l’automne, elles redescendent un petit peu sur les parties privées.”

Ainsi le pâturage tournant a pour objectif de *“pacager au mieux l’abondance d’herbe qu’il y a au départ. Pour pas qu’elle se perde. Parce qu’après, si elle mûrit trop, si elle est trop haute, elles [les vaches] en veulent plus. A l’automne au contraire, elles reviennent et c’est elles qui choisissent leur pacage. En faisant ce système-là, c’est mieux pacagé, on aura moins d’herbe mauvaise.”*

De la même manière, des ajustements ont été réalisés, cette fois dans le cadre du GP, pour associer des herbages privés au fonctionnement de l'estive.

“Toutes ces parcelles au-dessus des granges, c’est du privé. C’est du privé qu’on a intégré dans l’estive dans les années 80 à peu près. La clôture de l’estive démarre ici [à l’arrière des granges]. Ça a été intégré dans l’estive parce qu’en fait ces parcelles ne se travaillaient plus, donc elles étaient pacagées au même titre que l’estive, et puis après, bon les propriétaires privés ont été d’accord pour les intégrer dans l’estive, parce que ça permettait de les entretenir plus facilement.”

Dans ses propos reviennent constamment l’objectif d’un côté de bien faire pacager pour entretenir la qualité et l’appétence de la prairie, et d’un autre côté, de bien faire pacager pour maintenir l’herbe et limiter la colonisation arbustive. C’est en réalité une même finalité, où l’entretien est synonyme de maintien de la pression anthropique sur le milieu pour éviter son ensauvagement, et en même temps synonyme de renouvellement de la ressource herbacée. C’est ce qu’expriment ces deux citations :

“Si c’est pas pacagé, c’est pas bon. Il faut quand même, au niveau du pacage en montagne, il faut que les montagnes soient pacagées convenablement, sinon, ce sera source à problème.”

“Si la montagne n’était pas pacagée, le résultat il est là, vous auriez ça ! [désigne du doigt un amas de genévriers, d’où pointent de jeunes frênes].”

S’exprime d’un côté l’éleveur dont l’objectif est d’assurer une bonne qualité d’herbe à son troupeau et en même temps l’habitant des montagnes, que la pérennisation de l’entretien et de la qualité des paysages préoccupe.

Si beaucoup, dans la profession agricole, refusent d’être assimilés à des gestionnaires de la nature ou à des jardiniers de la montagne, cet éleveur se sent néanmoins comme investi, au nom de la collectivité, d’une charge d’entretien. Tout se passe comme s’il lui revenait d’organiser et de réaliser l’entretien de la montagne. En tout cas, il en prend la responsabilité, lui qui est proche de la retraite.

“Parce que ça, les écobuages et tout ça, maintenant si moi, si je suis pas là pour l’initier ça, il y aura personne dans la commune qui va dire : ‘On va faire un écobuage, on va essayer de trouver du monde et puis voilà’. Ça, si on le laisse comme ça, dans 20 ans, vous y revenez, vous y rentrez plus une bête là-dedans.”

S’il se sent responsable de l’initiative à impulser, on se rend compte que certains travaux réclament un partage du travail, et ne peuvent se passer d’une organisation à plusieurs. Est-ce cela qui définit aussi l’« entre-tenir » la montagne ?

3 Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en Oueil et en Larboust ?

L'analyse des photographies répétées a dans un premier temps permis de montrer de quelles évolutions et phases d'évolution les paysages des terroirs étudiés sont le résultat. Sur le plan spatial et temporel, elle montre notamment que la décennie 1970-1980 marque un seuil important avec une dynamique de transformation des paysages ralentie et davantage localisée ces trois dernières décennies, par rapport aux bouleversements paysagers complets survenus entre 1960 et 1980.

L'existence de ce seuil apparaît également sur un plan social, à travers les témoignages des éleveurs présentés dans un second temps. Ces éleveurs, en nombre réduit, se sont installés à cette période (ou peu de temps auparavant) pour la majorité de ceux rencontrés, et leurs motivations ne semblent pas étrangères à ce contexte de crise à la fois sociale et paysagère. Les pratiques agricoles comme la gestion des espaces pastoraux ont été adaptées en rapport notamment aux nouvelles façons de travailler – changement de système d'élevage et de structure sociale des exploitations – et de chercher à tenir et à « entre-tenir la montagne ».

C'est l'objet de ce troisième point que d'approcher les significations du paradigme paysan de « l'entre-tenir », sur les plans spatial, temporel et social. On s'intéresse plus particulièrement pour ces terroirs aux regroupements et aux modes de gestion du foncier – c'est le « tenir-ensemble » les espaces pastoraux – ; comme aux ententes nouées entre éleveurs – dimension du « tenir-entre-soi » la montagne. On cherche par ailleurs à montrer comment s'exprime le désir « d'entre-tenir la montagne » au sens de garder une certaine maîtrise des dynamiques végétales de reconquête et au sens des significations qui sont attachées par les éleveurs.

3.1 « Entre-tenir » : faire tenir ensemble les espaces pastoraux et garder la maîtrise de la montagne

3.1.1 Partage du foncier privé et réorganisation des emprises pastorales

Hormis dans le fond de vallée où les parcelles sur les rives de la Neste sont plus vastes, le foncier se présente sous la forme d'un puzzle d'une multitude de petites parcelles. Ce morcellement est à la fois issu du partage successif des terres et le fruit d'une répartition ancienne des exploitations au sein de l'ensemble des facettes agro-écologiques du terroir (sur les placages morainiques de la soulane, autour du village et autour des granges, dans le fond de vallée humide) pour en tirer les différentes ressources. Avec une moins forte pression sur le foncier, ces critères ainsi que la bataille pour l'accès à la terre ont perdu de leur vivacité. La dynamique a plutôt été, ces deux à trois dernières décennies, d'organiser le foncier pour simplifier les pratiques d'élevage, et de permettre le déploiement d'un entretien pastoral plus optimal sur l'ensemble du terroir et parfois même sur la proche estive. Il en résulte ici des façons distinctes de regrouper la multiplicité des parcelles, selon la situation sociale de chaque commune. Le système de partage et de regroupement du foncier est le plus développé à Saint-Paul-d'Oueil qui comptait quatre éleveurs jusqu'il y a peu, alors qu'à Cathervielle et à Benqué, l'éleveur restant a pu réorganiser la distribution foncière de son exploitation, et par extension de l'espace pastoral, avec une relative liberté. A Saccourvielle, la crise sociale était telle qu'en l'absence d'éleveur, la solution envisagée a été l'instauration d'une association foncière pastorale (AFP).

3.1.1.a « Petits arrangements entre amis » : le partage du foncier à Saint-Paul-d'Oueil

“Le bas, c’était utilisé par l’agricultrice qui [avant sa retraite] avait des moutons l’hiver sur cette bande-là. Et évidemment, elle avait cette contrée aussi. Elle, elle a cette partie du village. Ensuite, il y avait un agriculteur qui était au-dessus du château qui avait une partie du milieu et qui passait par en haut (...). Avec la voisine, nous on est de l’autre côté, et moi, je monte vers la vallée, au bord du ruisseau là-bas [La Neste]. En fait, on a fait des échanges qui ne sont pas forcément réglementaires au niveau de engagements PAC.” (OL_A_001)

La lecture du paysage que propose cet éleveur procède d'un décodage de l'organisation sociale de la gestion de la ressource et par conséquent d'un déchiffrement de la manière dont ce terroir est resté entretenu. Ce regard informé est important pour comprendre le fonctionnement de ce terroir et l'entente amiable mise en place entre les utilisateurs du terroir. Ils étaient quatre jusqu'en 2009. Il s'agit d'un découpage informel en quartiers réalisé à partir de la localisation des bâtiments d'élevage de chacun. Si les délimitations semblent partagé par tous, il ne s'agit pas pour autant de limites franches et fixes. Entre voisins de quartier, *“on s'arrange”*, et la pâture qui est libérée par les brebis de l'un, peut être

fréquentée par les bovins de l'autre.

‘‘Comme ici dessus [un parcours à l'arrière de la maison], il le fait pacager, on lui laisse ce quartier. Quand on s'en va là-bas (dans le parc communal), il a le quartier ici quoi, on s'arrange entre nous, pour pas s'embêter. Parce que s'il fallait qu'on fasse clôturer chaque propriétaire sa parcelle, on ferait des clôtures toute la semaine.’’ (OL_A_003)

Ce partage traduit bien les accords passés mais surtout les relations amiables entre éleveurs de même génération. Ils se sont installés dans un même contexte de relâchement agricole et semblent partager une même envie d'élever des animaux pour être éleveur et pour contribuer à entretenir les surfaces pastorales, afin d'éviter le retour de la friche.

D'un côté, affirmés comme tels, ces arrangements « entre amis » cherchent à simplifier la tâche, tant pour éviter de faire *‘‘des clôtures toute la semaine’’* que pour faciliter la fauche et la récolte du foin dans des parcelles regroupées¹⁴¹. D'un autre côté, la raison semble également de parvenir à une meilleure gestion pastorale dans la répartition du pâturage. Dans son quartier, chaque éleveur peut organiser ses parcs suivant la saison, en fonction des parcelles fauchées et des secteurs de parcours autour. C'est typiquement le cas de cet éleveur qui organise ses parcs avec des parties fauchées et des secteurs pentus. Après une mise à l'herbe au printemps sur la totalité de la surface, des clôtures mobiles maintiennent les animaux plus longtemps sur les pentes et notamment dans les endroits sujets au développement ligneux. Il s'agit à la fois de limiter l'embroussaillage et de favoriser le renouvellement de la ressource pour le pâturage automnal.

‘‘On a fait un peu le travail d'une AFP aussi. Après, [c'est] sans le vouloir, implicitement, on l'a fait quand même.’’ (OL_A_002)

Ce regroupement et ce partage du foncier sont effectivement proches de la configuration d'une AFP, sans toutefois en avoir ni le statut, ni de pérennité assurée. Cela relève d'un bricolage foncier, certes opérant mais somme toute précaire. Il repose en effet sur le « bon vouloir » des propriétaires, et sur la bonne entente des membres du groupe. En 1993, l'« Inventaire et diagnostic agricole¹⁴² » de la vallée d'Oueil relevait que 11% des parcelles utilisées étaient en propriété pour 24% étaient en fermage, contre 65% en location verbale. Plus de la moitié des surfaces sont ainsi entretenues et prises en charge par les éleveurs, sans garantie spécifique à moyen et plus long terme. Cela a des répercussions notamment sur la manière de s'approprier ces parcelles et d'investir du temps et/ou de l'argent pour entretenir la ressource pastorale (fertilité, densité bocagère), au-delà de la simple cueillette d'herbe.

Cette précarité apparaît avec plus de réalité lorsque les lignes de partage et les responsabilités évoluent ces dernières années. La retraite prise par deux éleveurs appelle en effet le groupe à se renouveler, et à devoir sceller de nouvelles ententes avec les nouveaux

¹⁴¹ *‘‘On s'était délimité chacun son quartier, autant pour pacager que pour faucher, c'est-à-dire que moi j'en fauchais à d'autres personnes de ce côté-ci, les autres en fauchaient à moi de l'autre côté, on s'était un peu arrangés comme ça. J'espère que ça continuera.’’ (OL_A_003)*

¹⁴² « Inventaire et Diagnostic de la vallée d'Oueil » de Janvier 1993, réalisé par l'Association cantonale de vulgarisation agricole de Luchon/Saint-Béat et la Chambre d'agriculture de la Haute-Garonne.

arrivants sur les lieux. Ils sont deux. L'un est éleveur bovin récemment installé dans le Bas-Larboust et reprend avec ses vaches une partie de la soulane de Saint-Paul-d'Oueil jusqu'en limite communale de Saccourvielle (> photo n°1 du portfolio du terroir de Saint-Paul-d'Oueil et série n°8 du terroir de Saccourvielle). L'autre est éleveur ovin de la région de Toulouse. En plus de prendre des locations autour du bourg pour organiser un pâturage d'intersaison, il devient aussi le président du GP. Arriveront-ils, ensemble, à créer une dynamique de groupe, pour partager les mêmes valeurs d'un entre-tenir associant entraide et volonté de garder au mieux la maîtrise des dynamiques végétales ?

3.1.1.b Un terroir en « libre disposition » pour le dernier éleveur de Benqué

L'entretien du terroir de Benqué par un seul éleveur résulte d'une situation extrême. Il a été quasiment le seul à reprendre une ferme dans les années 1980, alors que les uns et les autres, paysans âgés, éleveurs sans succession, cessaient leur activité. *‘‘Il n'y avait personne en 1978, tout le monde prenait la retraite’’* (OL_A_005). Il s'est ainsi retrouvé, au fil du temps, le dernier éleveur à utiliser les ressources pastorales de ce terroir et du coup à pouvoir l'entretenir.

Une enquête réalisée en janvier 1966 à l'échelle du Canton¹⁴³, recense alors 11 fermes à Benqué, pour 95 bovins élevés et 215 ovins. Il s'agit de structures paysannes de faibles surfaces (3,14 ha en moyenne) tenues par des paysans âgés : la moyenne d'âge est de 55 ans, avec un seul éleveur de moins de 40 ans et deux de moins de 50 ans. La tendance prévisible de réduction des effectifs se confirme une quinzaine d'années plus tard à l'occasion du programme de recherche-action conduit par le CIMA (GEODE) sur la construction de bâtiments d'élevage en montagne - dont mon interlocuteur fait partie. Les chercheurs relèvent qu'en ce début des années 1980, il reste à Benqué deux éleveurs... (Barrué-Pastor et al., 1987). Cette déliquescence de la société locale durant les années 1970-1980 aura permis et facilité l'accès de cet éleveur à une grande part des terres libérées. Celui-ci en avait réuni 15 ha pour s'installer, et s'est progressivement agrandi pour en compter aujourd'hui une cinquantaine d'hectares. *‘‘Ça s'est fait tout seul, je n'ai pas eu à discuter. C'était logique pour tout le monde’’* explique-t-il. Les propriétaires des terrains, qu'ils soient habitants de Benqué ou éloignés de la vallée lui confient leurs biens fonciers pour que les prairies soient *‘‘nettoyées’’*. Ils ne s'engagent pas tous pour autant dans un contrat de fermage. Quasiment la moitié des prairies utilisées par cet éleveur sont en effet en location verbale¹⁴⁴.

Il n'en demeure pas moins que les parcelles ont pu être regroupées pour en faciliter la gestion (voir plus loin). Hormis les prés de fauche dont les 17 ha sont répartis dans les parcelles les plus planes proches des routes, le reste de la surface pastorale bocagère est regroupé en différents parcs. Ceux-ci se répartissent autour des noyaux villageois et jusqu'à la limite de l'estive en incluant l'ancien quartier de granges.

¹⁴³ Il s'agit d'un cahier rassemblant des données manuscrites attribué à Claude Lucbert. Ce document est archivé à l'antenne pastorale de la Chambre d'agriculture de la Haute-Garonne basée à Luchon.

¹⁴⁴ D'après « *Inventaire et Diagnostic de la vallée d'Oueil* », (op.cit.).

En définitive, l'organisation de la gestion de ce terroir est proche d'un fonctionnement d'association foncière pastorale, mais sans contrat, sans statut ni périmètre définis et surtout sans structure (associative) organisée qui concrétise et institutionnalise le regroupement foncier. Ce dernier est ici de fait. C'est l'éleveur de la commune qui le porte et le rend possible parce qu'il est connu, parce qu'on lui fait confiance et parce que finalement on compte sur lui pour assurer un entretien des prairies. L'envers de cette simplicité d'organisation amiable de la gestion de la ressource est sa fragilité. Avec un éleveur qui dispose d'un contrat de confiance mais qui se voit dans les dix à douze ans à venir sans succession directe, comment envisager la pérennisation de l'entretien pastoral du terroir en l'absence d'une maîtrise foncière assurée ?

La gestion de l'estive communale est ici confiée à un GP bovin constitué et représenté par des éleveurs transhumants. Ils dédient ce pâturage à des génisses. L'éleveur de Benqué semble ne pas entretenir de relation particulière avec ces agriculteurs de plaine. Si, comme il a pu être montré, la création des GP a pris part à des effets de relance pastorale en montagne, elle a par là même contribué à achever la dissociation entre le groupe professionnel d'éleveurs et la communauté villageoise (Eychenne, 2003). Ici, la rupture est encore plus forte avec ce transfert de responsabilité de la gestion de l'estive communale à un groupe social extérieur à Benqué et à la vallée. Cette gestion « externalisée » de l'estive introduit une coupure sociale et territoriale dans la gestion pastorale de la commune. On trouve ainsi deux catégories d'utilisateurs d'espaces pastoraux, l'éleveur local et les transhumants étrangers et deux types d'espaces, qui se distinguent entre haut et bas de versant, ainsi que deux formes de propriété, communale et privée.

Avec un léger différé dans le temps, le même scénario s'est produit à Cathervielle à la différence près, cependant, que le GP bovin est resté dans le giron des éleveurs locaux et que des aménagements fonciers ont introduit d'autres partages de l'espace, dans l'intention d'entretenir (tout) ce qui peut l'être.

3.1.1.c Des parcelles privées regroupées et pâturées en collectivité en marge du GP bovin à Cathervielle

Du point de vue social, on se trouve à Cathervielle dans une situation proche de celle de Benqué. La chute des effectifs agricoles s'est principalement opérée dans les années 1970. En 1966¹⁴⁵, onze exploitations étaient dénombrées avec une moyenne d'âge de 59 ans, contre cinq, toutes exploitations confondues, au RGA de 1979. La commune est actuellement le siège de trois élevages dont deux sont tenus par des exploitants retraités.

Ce sont ces derniers éleveurs qui participent à l'entretien du vallon et plus précisément qui en assurent la gestion : par la fauche qui est localisée ; par le pâturage qui est étendu et se confond avec le fonctionnement de l'estive. Deux formes d'organisation se distinguent alors. Il y a celle concernant les prés de fauche mécanisables : elle est individuelle et sujette à des tensions pour l'accès aux prairies depuis que deux éleveurs des communes voisines viennent

¹⁴⁵ Cahier manuscrit attribué à Claude Lucbert (op.cit).

en exploiter. Il y a de l'autre côté celle concernant les pâturages étendus sur les terres privées de l'ancien terroir cultivé. Il s'agit de ce que nomme l'éleveur rencontré de *'zone intermédiaire'* ou *'d'estive intermédiaire'*, dont le rythme et le calendrier d'utilisation sont pensés en complémentarité de l'estive. Plus spécifiquement, le mélange des troupeaux mais aussi la mise en collectivité de ces terrains au sein de grands parcs, sont une sorte d'extension de l'organisation du GP bovin. Ce sont les mêmes membres qui sont concernés et qui régulent l'intensité de pâturage (durée, rotation entre parcs) pour utiliser au mieux la ressource (hauteur, appétence) entre zone intermédiaire et estive. Il s'agit pour eux d'assurer un prélèvement printanier en mai-juin, avant la mise en estive, pour trouver une repousse appétante de la pâture à l'automne, de fin septembre à mi-novembre.

La mise en œuvre de cette réorganisation du foncier à l'amiable est en elle-même le résultat d'un processus d'adaptation du territoire pastoral au changement de pratiques d'élevage, qui a d'abord concerné les vacants communaux à partir du milieu des années 1970, avant de s'étendre donc aux pâturages privés. A cette époque, ce changement, c'est celui du passage de la production de veaux de boucherie à la production de broutards. Reflet d'un changement social et économique, les répercussions sont importantes en termes de pratiques et de paysages. Côté pratiques, alors que jusqu'à présent les vaches laitières étaient gardées en estive durant la journée et ramenées par le vacher le soir auprès de leur veau, les vaches allaitantes restent désormais en estive avec leur suite. Du coup, côté paysage, on voit apparaître de manière inédite des clôtures, la contention remplaçant désormais la garde. En effet, explique cet éleveur : *“On a fait en sorte d'organiser l'estive pour faciliter le travail, avoir moins de travail, ne plus descendre les bêtes au niveau du village. Et pour cela, il fallait clôturer la partie basse des estives, pour protéger les terrains qui se fauchent. Et à partir de là, on a créé les GP.”* (OL_B_006). Le GP bovin est mis en place en 1981 sur les vacants communaux de Cathervielle correspondant à la partie non sommitale de la montagne d'Espiau¹⁴⁶.

Finalement, la capacité à s'organiser entre éleveurs pour *tenir-ensemble* l'estive était active avant la mise en œuvre de l'outil GP. Dans ces conditions, on comprend alors l'origine de cette mise en collectivité des pâturages privés actuellement relevée, même en dehors du GP. On peut constater que le dispositif n'est ici pas l'élément déclencheur de l'entente entre éleveurs, mais vient lui donner de la visibilité et un cadre légal.

Enfin, cette dimension du *tenir-ensemble* se retrouve également de manière élargie entre éleveurs de la soulane cette fois. Elle se concrétise dans l'organisation et dans l'entente des GP bovins des communes voisines de Jurvielle, de Portet-de-Luchon et de Billhère pour salarier en commun un employé préposé à la surveillance de la bonne marche de chaque estive communale (surveillance des vaches et des clôtures, entretien des points d'eau, etc.).

¹⁴⁶ Le sommet correspond, lui, à une montagne à brebis en indivision. Un GP ovin est locataire de l'ensemble de ces pelouses sur la base d'une AFP libre entre six communes : Portet-de-Luchon, Jurvielle, Poubeau, Garin, Billière et Cathervielle.

3.1.1.d Une association foncière pastorale en appui à la gestion du terroir de Saccourvielle suite à la crise « paysagère » des années 1970

L'entretien de l'ensemble du terroir de Saccourvielle est aujourd'hui assuré par un regroupement des parcelles au sein d'une AFP. Plus particulièrement, deux formes de valorisation des ressources se distinguent entre les deux « locataires » de l'AFP. La majeure partie de la surface est louée à un éleveur transhumant qui organise le pâturage d'été de ses bovins ainsi que de ceux qu'il prend en gazaillh¹⁴⁷. Le tout représente entre 40 et 50 bovins. Une autre partie, d'une dizaine d'hectares, correspond au domaine d'un chevrier installé en contre-bas du village. Arrivé en 1980 en effectuant un retour à la terre, celui-ci a bénéficié du regroupement foncier pour s'installer avec ses chèvres laitières dont il continue aujourd'hui à transformer le lait pour vendre les fromages en direct sur le marché de Luchon. Alors que les bovins transhumants ne pâturent qu'une partie de l'année, cet élevage de chèvres a réintroduit la présence d'animaux à l'année, de prés de fauche et de pâture ainsi qu'une économie de proximité (vente directe), dans une commune qui a traversé une crise économique et sociale profonde au début des années 1970.

La création de l'AFP en 1976 s'inscrit dans un contexte de réflexion élargie à l'ensemble de la vallée d'Oueil, face à la crise généralisée de l'entretien pastoral qui touchait cette vallée à l'époque. Dans l'optique de faciliter la gestion des terrains, les instances de l'encadrement agricole suggéraient de mettre en place une AFP intercommunale qui regrouperait le foncier des sept communes de l'Oueil (Soubabere, 1993). L'idée est restée au stade d'étude, sauf dans cette commune de Saccourvielle particulièrement touchée par le recul agricole. Le maire de l'époque, aidé du conseiller agricole et de la DDAF s'est mobilisé pour convaincre les propriétaires de son enjeu. La constitution de l'AFP a, semble-t-il, été possible par l'absence d'éleveur et par la menace de la friche. C'est en tout cas l'avis que partagent plusieurs des interlocuteurs rencontrés à Saint-Paul-d'Oueil et à Benqué.

‘‘A Saccourvielle, par exemple, ils ont résolu le problème en faisant une AFP. Mais là aussi, il faut qu'il y ait une déprise totale, finalement, il faut que ce soit l'abandon complet, et qu'il n'y ait plus personne pour que quelqu'un prenne l'initiative et que ce soit des gens extérieurs finalement qui reprennent ou que le maire ou une personne du village prenne l'initiative, [et] contact les propriétaires terriens qui ne travaillent plus la terre. (...) Dans un premier temps, on voit que l'intérêt financier disons, même si on fait venir des bêtes de l'extérieur. Après, l'intérêt, il est à plus long terme : il est que le paysage, il est nettement plus joli entre guillemets.’’ (OL-A-002)

Ou cette autre personne de reconnaître aujourd'hui son rôle visible dans les paysages en matière de gestion de la ressource pastorale :

‘‘Il n'y avait plus personne. Ils n'ont pas opté pour la mauvaise solution, au moins ça entretient. Même que le dessus du village, c'est entretenu.’’ (OL_A_003)

¹⁴⁷ Désigne le fait d'amontagner des animaux de la plaine, moyennant une redevance. Il s'agit d'une démarche individuelle d'un éleveur qui prend en pension d'animaux de la plaine pour les mêler à son propre troupeau.

Malgré l'exemple de cette réussite, l'outil AFP est facteur de nombreux blocages. La commune de Saint-Aventin, dont les enjeux que représentent les évolutions paysagères à l'entrée du Larboust ont été décrits dans le chapitre introductif, a déjà tenté une première fois de rassembler et de convaincre les propriétaires, mais sans succès. Par contre Artigues, ce village perché qui domine la vallée de la Pique, représente un autre exemple de réussite pour ce terroir pourtant pentu, et accueillant pour le moins aujourd'hui quatre élevages, répartis au sein de ce regroupement des surfaces pastorales.

3.2 "Gérer l'abondance de l'herbe" : prendre en charge la gestion pastorale, maintenir la ressource et prévenir l'envahissement

Après le « tenir-ensemble » lié aux aménagements et aux regroupements fonciers des espaces pastoraux, on s'intéresse ici aux modalités de « l'entre-tenir » la montagne, prises par l'angle des pratiques et des modes de gestion de la ressource.

Les nouvelles organisations sociales de gestion et de partage du foncier mises en place à partir du début des années 1970 jusqu'à nos jours (AFP, GP, ententes amiables), s'inscrivent dans un contexte de crise sociale et de changement de pratiques. Ce contexte, c'est celui du passage au système bovin allaitant, c'est celui de la diminution globale du nombre des élevages, de la réduction de la main d'œuvre et de l'avènement de l'exploitation agricole unipersonnelle. Il s'en suit un ensemble d'adaptations quant aux fonctionnements pastoraux qui s'exprime de différentes façons dans les paysages de chaque terroir communal : mise en œuvre de clôtures et de parcs, regroupement foncier, pâturages extensifs dans les parcelles autrefois cultivées, etc. Mais ces réarrangements socio-spatiaux de la ressource et ces paysages sont aussi le reflet d'un mot d'ordre que semblent se donner les éleveurs : *« gérer l'abondance de l'herbe »*¹⁴⁸. On va tenter de montrer que les dispositions en matière de pâturage associent à l'action de prélèvement par les bovins, des objectifs de renouvellement intersaisonnier de la ressource, de déploiement spatial optimal et d'entretien localisé d'espaces sensibles à caractère paysager.

3.2.1 Fauche localisée et pâturage à l'année dans les terroirs de Benqué et de Saccourvielle

Mise à part la différence de statut de l'organisation foncière vue précédemment, l'entretien des espaces pastoraux dans ces deux terroirs de Benqué et de Saccourvielle est globalement similaire. Des pâtures extensives occupent l'essentiel des terres autour des villages, tandis que

¹⁴⁸ Formule due à cet éleveur de Cathervielle (OL_B_006) que l'on peut retrouver dans le témoignage de « Celui qui n'a pas envie de voir ce pays se perdre », au paragraphe 2.2.1.

la surface de prairies de fauche est réduite et localisée au plus près des bâtiments et des routes, dans les secteurs les plus favorables à la mécanisation.

A Saccourvielle, le paysage de parcours pastoral autour du village est le résultat d'une utilisation estivale des pâturages. Il s'agit d'une estive clôturée organisée pour des bovins transhumants du piémont. Des parcs ont été délimités : l'un est exclusivement réservé aux chèvres, tandis que les autres servent à organiser la rotation du troupeau de vaches.

Des travaux d'aménagement pastoraux ont pour cela été engagés telles que l'installation des clôtures ou la création de points d'abreuvement. Permis par les financements (de l'Europe et de l'Etat via la Région) auxquels l'AFP peut prétendre, ils ont été portés par ses membres, et notamment par celui qui a été son président durant plus de vingt ans. Des archives spécifiques aux travaux, conservées dans les services de l'ex-DDAF à Saint-Gaudens, ont été consultées. Elles montrent une chronologie des faits, des investissements dans la durée, mais aussi différentes formes d'engagement et de gestion relatives à un temps où le président habitait la commune et où plusieurs éleveurs en dehors du chevrier se partageaient l'emprise de l'AFP – ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Un travail qui ne pouvait être mené dans le cadre de cette recherche resterait à faire : il pourrait consister, dans une dimension comparée avec l'AFP d'Artigues dans la vallée de la Pique, à une évaluation du dispositif AFP appliqué au niveau du village. Il pourrait notamment contribuer à éclairer les connexions entre ce mode « d'entre-tenir la montagne » et les politiques publiques qui entourent et succèdent à la Loi pastorale.

Il n'en reste pas moins que le maintien d'un pâturage estival autour du village, plus des opérations de débroussaillage associées, ont permis de limiter l'enfrichement et la progression des lisières ainsi que constaté à travers les photographies diachroniques. Les éleveurs voisins y sont sensibles. Il est intéressant de relever qu'ils valorisent le *''bien pacagé''*¹⁴⁹, des vaches à la clôture, et qu'en conséquence *''c'est vraiment propre''* notamment dans le secteur de la chèvrerie : grâce à l'éleveur caprin, *''l'espace a pu être très bien entretenu''*¹⁵⁰.

Côté Benqué, l'entretien de l'ensemble des herbages bocagers qui entourent les deux noyaux villageois, est assuré par les vaches du dernier éleveur de la commune. Son troupeau reste sur place à l'année en raison d'une organisation en parcs au printemps et d'un libre-pâturage ensuite. Ainsi, au moment de la mise à l'herbe, le troupeau pâture autour du village, avant qu'il ne gagne la totalité du terroir jusqu'au niveau des granges de Saint-Sernin. Cet éleveur qui a l'ensemble du terroir de sa commune en « libre disposition » a dès son installation adopté ce principe¹⁵¹ en reprenant les bases d'un fonctionnement pastoral déjà simplifié par les derniers paysans présents.

¹⁴⁹ *''Comme là-bas, on voit, c'est bien pacagé à Saccourvielle, on voit bien le rectangle, qu'on voit. Et là, il y a des vaches, mais elles sont à la clôture.''* (OL_A_003)

¹⁵⁰ *''Sur Saccourvielle, c'est vraiment propre, c'est là où l'AFP a fait le parc des vaches. (...) Il [le chevrier] a pu y mettre les chèvres et tout, chacun a eu sa zone et de cette façon-là, ça a pu être entretenu, l'espace a pu être très bien entretenu.''* (OL_A_002)

¹⁵¹ *''De suite à mon installation, les animaux restaient autour du village.''* (OL_A_005).

Parallèlement au pâturage des vaches, l'éleveur, qui réalise en à-côté des travaux agricoles, gère les refus par broyage dans les parties accessibles au tracteur. C'est une façon pour lui de veiller au renouvellement de l'herbe et, ainsi qu'il l'exprime, de réussir à *''contenir''* les ronciers (OL_A_005) ; même si, explique-t-il comme à regret, *''pour nettoyer, il faut de la main d'œuvre''*.

En définitive, le sens que l'éleveur semble accorder à « l'entre-tenir » semble lié à l'objectif de maintenir. Maintenir une pression de pâturage, maintenir les ronces en respect, suivant ses capacités de travail. C'est ce que semblent reconnaître les éleveurs voisins¹⁵², et c'est ce que lui-même interprète de « l'attente » des villageois : que l'herbe soit maintenue contre les ronces, que l'accès et le passage soient maintenus, c'est-à-dire, en gros, que les pâtures restent pâtures.

''Cette génération, ils ne voient pas pareil que l'on suive [l'entretien]. Ils n'ont pas le même œil. Ils travaillent sur Luchon. Le week-end, ils chassent. Ils sont contents qu'il reste des pâtures, ça évite les ronces, on peut passer.''(OL_A_005)

3.2.2 Pâturages d'intersaison extensifs et aménagement des limites de l'estive à Cathervielle et à Saint-Paul-d'Oueil

En dehors du fond de vallée et des premières pentes mécanisables qui sont fauchées, la caractéristique de ces terroirs est de porter de vastes espaces de pâturages d'intersaison à l'emplacement des anciennes terres cultivées. Ces herbages accueillent quelques ovins d'éleveurs double-actifs à Saint-Paul-d'Oueil, mais le principal entretien est assuré, dans les deux cas, par des troupeaux bovins. Ces derniers correspondent à des élevages en activité principale. Notons que sur les trois troupeaux concernés à Saint-Paul-d'Oueil, un est d'installation récente. Il s'inscrit sur la soulane dans une phase de reprise des prairies jusque-là peu ou insuffisamment utilisées par des brebis, dont il prend en quelque sorte le relais.

Les deux autres élevages ont développé une forme d'entretien par le pâturage que l'on pourrait qualifier de rationné et de prévisionnel. Les deux fonctionnent sur un regroupement de parcelles privées en parcs de grande taille, et sur une étroite complémentarité avec l'estive toute proche.

A Saint-Paul-d'Oueil, le troupeau bovin est mis à pâturer sur l'ensemble du fond de vallée, pour un passage rapide d'une semaine à dix jours pour déprimer les prairies. S'en suit la mise en place d'une clôture de refend visant à concentrer le pâturage sur les *''dévers''* et les parties en pente proches du village, qui ne sont pas fauchées, mais que l'on cherche à entretenir néanmoins. Le principe, selon l'éleveur, est de réussir à mettre *''de la pression, jusqu'au 20 juin à peu près, pour essayer de limiter la végétation autour du village''* (OL_A_001). On

¹⁵² *''L'espace reste bien entretenu et tout, donc il y a quand même un aspect positif dans cette situation.''* (OL_A_002)

déleste ensuite ces prés pour laisser la repousse en vue de l'automne. Le troupeau gagne alors des pâturages plus en amont, sur d'anciens prés de fauche et sur une partie basse de l'estive, pour y passer une partie de l'été. L'accord passé avec le GP ovin permet en effet à cet éleveur d'utiliser un secteur de basse estive peu fréquenté des brebis estivées.

Pour Cathervielle, le fonctionnement d'un pâturage tournant est sensiblement le même. Les parcelles privées qui ne sont plus fauchées sont regroupées, elles forment une zone de pâturages intermédiaires, et sont clôturées en deux à trois parcs de grande taille. Une partie basse de l'estive est de même compartimentée en deux à trois parcelles, en vue de faire tourner les vaches. Elles commencent dès la mise à l'herbe dans la *'zone intermédiaire'* avant de gagner l'estive début juillet. *''Les bêtes n'ont qu'une idée, c'est de partir en montagne et par contre, dans les zones intermédiaires, on a de l'herbe qui pousse et elles n'arrivent pas à consommer tout ça. On a de l'herbe à profusion, qui se perd en fait. Il arrive souvent qu'il s'en perde.''* (OL_B_006)

Le principe est bien le même qu'à Saint-Paul-d'Oueil : donner aux bovins une herbe jeune plutôt que trop mûre, et permettre d'assurer une repousse correcte en prévision d'un pâturage post-estive. *''Avant, on lâchait les animaux tout d'un coup. Tandis que là, on les garde par lots et on essaye de valoriser tous ces espaces.''*

La mise en œuvre de ce pâturage tournant est récente, elle est issue de l'élaboration d'un « Plan de gestion » (voir ci-après). L'objectif est double :

''On a commencé à le faire avec le plan de gestion, il y a à peu près une dizaine d'années. On voyait bien qu'il y avait des problèmes, sur la qualité des fourrages d'une part, mais aussi autour du village, on avait des soucis, parce qu'on avait une végétation trop abondante, et qui gênait un peu tout.'' (OL_A_001)

3.3 Entre-tenir "pour ne pas que ce pays se perde" : organisations sociales et sens des pratiques

3.3.1 Tenir-entre-soi. Organisations sociales et formes de prise en charge de « l'entre-tenir » par les éleveurs

Penchons-nous sur la dimension sociale de « l'entre-tenir la montagne », celle du *tenir-entre-soi*. La manière dont les éleveurs organisent la gestion pastorale en Oueil-Larboust¹⁵³ ou, pour être plus précis, *s'organisent entre-eux*, se situe entre démarches individuelles et prises en charge collectives.

3.3.1.a Des groupes et des ententes ; la crainte de l'éleveur agrandi

En dehors des groupements pastoraux, les modes de fonctionnements pastoraux sont ni

¹⁵³ La considération est d'abord valable pour l'échelle des terroirs étudiés, mais peut être généralisée à l'échelle de toute la vallée.

totalement individuels, ni spécifiquement liés à une organisation collective. Les types d'organisation sociale des éleveurs laissent plutôt apparaître des formations de groupes non organisés sur le plan institutionnel, basés sur l'entente et les relations amicales. C'est typiquement le cas des éleveurs de Saint-Paul-d'Oueil qui, d'un commun accord, se sont répartis en quartiers le terroir pastoral de la commune. C'est ce type de relation, dérivée d'une habitude à travailler ensemble dans le GP, qui a favorisé le regroupement des pâturages privés de Cathervielle, et leur gestion *“en collectivité”*. Les accords entre éleveurs sont là implicites, ils recherchent la simplicité et en même temps innovent en trouvant de nouvelles formes d'organisation sociale (cf. paragraphe suivant).

Leur faible nombre aura sans doute favorisé ces rapprochements. Dans le contexte des années 1970-80, l'ancienne communauté paysanne valléenne qui régissait la vie et le territoire agropastoral, disloquée, fut remplacée par d'autres formes de sociabilité liées à l'arrivée de nouvelles populations en montagne (citadins en résidence secondaire notamment). Ce sont d'ailleurs elles qui ont parfois pris le pouvoir local. Un transfert de compétence s'est de même effectué en direction de la communauté des éleveurs. A partir de ce moment-là (contexte de la Loi pastorale de 1972), ce ne sont désormais plus les municipalités qui organisent la gestion pastorale des vacants communaux. Des conflits d'intérêt pouvaient s'en suivre. *“Avec le GP, on a dû se défendre ou se solidariser, ce qui est plus exact”* se souvient cette éleveuse de l'Oueil (OL_A_002). Il revient dès lors aux éleveurs – avec les techniciens agricoles qui les accompagnent – de prendre en charge la gestion pastorale des estives. Parallèlement, il est fort probable que le contexte de déprise agricole et de crise paysagère au moment de leur installation ait pu faire naître ce besoin d'agir de concert, de tenir ensemble le pays.

Aujourd'hui, les éleveurs rencontrés font part de leur crainte, face à ce qu'ils entrevoient comme les prémisses d'une nouvelle crise sociale par une chute prévisible des actifs agricoles. Ils craignent le non-remplacement des éleveurs – d'eux-mêmes – à leur retraite et craignent le risque d'une prise de position monopolistique sur le foncier d'un nombre réduit de « gros élevages ». Ce scénario est notamment nourri par l'exemple d'un GAEC à trois qui occupe la majeure partie de la haute vallée d'Oueil au-delà de Mayrègne. Cette perspective suscite l'angoisse, pour les conséquences sociales et paysagères que cela engendrerait.

“Après, c'est la vie après. Si on est un gros au lieu de quatre petits, il n'y a plus de vie sociale, non plus. Moi, l'aspect vie sociale, ça me préoccupe aussi. (...) Moi, c'est vrai que l'entretien de l'espace, c'est une préoccupation, quand même.” (OL_A_003)

Et cette même personne de continuer :

“Et puis bon, le souci aussi, tout ce qui est mécanisable avec de gros tracteurs, ben ça va rester entretenu... [hésitation] voilà [rire amère].” (OL_A_003)

Le non-dit de la phrase, sans doute trop difficile à entendre pour être dit, c'est que le reste, le foncier non accessible aux (gros) moyens mécaniques risque de devenir peu ou faiblement

entretenu.

Ainsi, on comprend que la mise en avant de cette figure de l'éleveur agrandi est une manière de se définir par exclusion : la pluralité des éleveurs et des modes de conduite face à un modèle opportuniste ; les ententes et le partage de tâches collectives (cas de travaux en estive, comme l'entretien de points d'eau ou l'organisation de feux pastoraux¹⁵⁴), contre un entretenir réduit. C'est à travers l'évocation du scénario du pire – mais le « pire » arrivera-t-il ? – que l'on mesure, a contrario, l'attachement des éleveurs à leur pays face à la désolation s'il venait à *'se perdre'*. On entend ici la perte exprimée au sens d'un entretien qui ne se fait plus, et d'une image, d'une qualité des lieux qui disparaît ou se transforme. On entend aussi la perte d'une vie locale paysanne, celle qui participe à faire le pays, sa vie et ses relations sociales.

« L'entre-tenir la montagne », on le voit, est une question sociale. Pour les éleveurs rencontrés, il ne peut se faire et s'envisager que si des hommes – des hommes et des femmes agriculteurs – restent présents et en nombre suffisant. C'est ce que formule cet éleveur de la vallée d'Oueil :

“Oui, c'est ça, il faut arriver à garder les animaux sur le territoire. Des animaux et des hommes...” (OL_A_001)

Des animaux et des hommes pour « entre-tenir » : entre-tenir la montagne au sens pastoral, et entre-tenir la vie. Ces deux manières de « l'entre-tenir » sont pensées comme les conditions qui permettent de garder le pays – d'éviter qu'il ne se perde ; ce qu'exprime cet éleveur du Bas-Larboust de façon claire :

“D'après moi, quand il y a de l'entretien quelque part, il y a une vie. Quand il n'y a plus d'entretien, il n'y a plus de vie.” (OL_C_009)

3.3.1.b Perspective de recherche : quelle existence et quelle dynamique des collectifs d'éleveurs ?

On se trouve ici en présence d'éleveurs qui portent une vision d'un « tenir-ensemble la montagne » comme une sorte de conscience partagée et de sentiment d'être les garants d'un « entre-tenir ». Néanmoins, plus qu'un même groupe unifié, les modes d'organisation sociale laissent davantage apparaître l'existence de groupes multiples, plus ou moins organisés, aux intérêts divers. Au rang de ceux-ci, on trouve les groupements pastoraux ou les ententes circonstanciées comme celle qui réunit les éleveurs de Saint-Paul-d'Oueil par exemple.

Reste à comprendre comment se concrétise le « tenir-ensemble » du point de vue des liens, des alliances (institutionnelles et informelles) ou des dissensions. En un mot, il s'agirait d'éclairer

¹⁵⁴ *“Dans le village, moi, je trouve qu'on était bien. On était quatre agriculteurs, c'était bien, il y avait de la place pour tout le monde, quoi qu'on en dise, autant pour l'entraide, pour tout, quoi. Et pour le GP, il vaut mieux qu'il y ait suffisamment de monde, il vaut mieux qu'il y ait quelques petits entre guillemets que deux gros éleveurs. Ça ne suffit pas pour les corvées, et surtout que le plus gros, il fait rien. L'entretien pour la bonne marche du GP, l'entretien des points d'eau, l'entretien des parcs de contention, l'entretien de la cabane, tout l'entretien qu'il y a.” (OL_A_002)*

« l'entre-tenir » du point de vue de la dynamique des collectifs d'éleveurs. Cette perspective de recherche, dont nous ne ferons qu'esquisser ici l'idée générale, pourrait s'appuyer sur l'existence de différents travaux d'études ou de réflexions lancées ces trente à quarante dernières années en matière de gestion et de projet de territoire. Des travaux universitaires tels que le mémoire de maîtrise de Véronique Soubabère ont fait une première recension autour notamment des opérations OGAF et AFP (Soubabère, 1993) ; le programme de recherche-action sur la construction de bâtiments d'élevage (Barrué-Pastor and Barrué, 1991) pourrait être questionné, comme la plus récente démarche engagée par l'ACVA et le Sivom du Canton de Luchon pour la réalisation d'un Plan de gestion de l'espace rural (Sivom-du-Canton-de-Luchon and ACVA-Luchon/Saint-Béat, 2001). Enfin, pourraient être également approchés, sur la base d'enquêtes sociales, les réseaux d'alliances et de concurrences pour l'accès au foncier. Le travail de l'ethnologue Claude Mercier en vallée d'Aure fournit des pistes relatives à l'existence de réseaux d'entente ou de préférence ou de faveur accordée au premier voisin (Mercier, 2010).

A première vue, de nombreuses tentatives existent pour fédérer les éleveurs en Oueil-Larboust, mais paraissent ne pas avoir abouties, ou pas totalement. Quels en sont les tenants et les aboutissants ? Quels sont les freins ? Et surtout, quels pourraient être les leviers pour développer des actions collectives inscrites dans la durée ? L'entrée paysagère, à travers notamment une démarche de médiation paysagère sur la base de l'enquête ethnogéographique, ne pourrait-elle pas apporter un appui à la mise en œuvre d'un projet agricole partagé pour ce territoire ?

3.3.2 Les paysages de « l'entre-tenir »

Se reporter aux planches iconographiques de « L'entre-tenir » à dire d'éleveurs, p. [50 et 62]

Décrivant leurs pratiques, les éleveurs enquêtés¹⁵⁵ mobilisent un certain nombre d'appréciations sensibles, de formes de perception et de termes qui expriment le « bien travailler », c'est-à-dire le résultat d'un travail qui apporte satisfaction. Un certain nombre de critères d'appréciation apparaissent, au rang desquels prennent place ceux relevant de l'apparence – paysagère notamment – des herbages, aux côtés de ceux plus strictement productifs. Ce faisant, des lieux et des espaces spécifiques se détachent de leurs propos en raison des attentions qu'ils concentrent, et de la manière dont les éleveurs se sentent concernés par eux. On peut ainsi entrevoir qu'une géographie – *leur géographie* – de la qualité paysagère émane de leur conception de « l'entre-tenir ». Ce paragraphe cherche à en dessiner les contours, tout comme il s'intéresse à relever les formes de sensibilité, les représentations paysagères, et les influences qui modèlent les représentations que se font les

¹⁵⁵ En plus des enquêtes menées à l'échelle des terroirs, on prend ici en compte l'ensemble des enquêtes du corpus d'éleveurs. Il s'agit autant des éleveurs qui composent le corpus principal et dont le témoignage est présenté dans ce chapitre, que les autres personnes rencontrées (éleveurs, élus) et composant le corpus secondaire. Se reporter au corpus d'enquête sociale de la vallée d'Oueil-Larboust du volume d'images, p. 11.

éleveurs d'eux-mêmes et de leur travail pastoral.

3.3.2.a L'entretien autour des villages : géographie de la sensibilité paysagère des éleveurs et prise en compte du regard touristique

Les témoignages recueillis comportent un certain nombre d'indications géographiques à travers lesquelles les éleveurs expriment un « concernement » vis-à-vis de l'entretien. Ce sont des lieux, pour le dire autrement, qui suscitent une attention particulière, et sur lesquels un discours paysager est porté. *‘‘Autour du village, on avait des soucis, parce qu'on avait une végétation trop abondante, et qui gênait un peu tout.’’ (Saint-Paul-d'Oueil, OL_A_001) ; ‘‘Les ronces, elles arrivent à deux pas des maisons.’’ (Cazeaux-de-Larboust, OL_C_009) ; ‘‘ Même que le dessus du village, c'est entretenu.’’ (Saccourvielle, OL_A_003) ; ‘‘Sur l'axe de la vallée, c'est quand même intéressant d'avoir ces chevaux, ça fait un entretien correct¹⁵⁶.’’ (Saint-Paul-d'Oueil, OL_A_001).*

Les espaces sur lesquels sont majoritairement exprimés un avis esthétique, une crainte ou un enjeu de gestion, se trouvent dans la proximité des villages, en périphérie, dans la « zone intermédiaire » qui les domine, ou proche des voies routières. Ce sont des paysages de proximité que l'on voit tous les jours, ce sont aussi des lieux particulièrement visibles par les touristes. Plusieurs personnes font part d'une sensibilité à cette dimension touristique et l'intègrent en tant que préoccupation ou objectif d'actions pastorales. Elles font en cela preuve d'une posture de distanciation pour décentrer leur perception et adopter le regard qu'elles s'imaginent être celui des touristes.

‘‘J'imagine quand même que les touristes qui passent préfèrent voir des espaces entretenus que ... [ne finit pas sa phrase]’’ (OL_C_008)

A Saint-Paul-d'Oueil, des mesures de gestion sont prises pour permettre et faciliter la découverte de la vallée. On cherche, par exemple, à maîtriser la végétation autour du village pour *‘‘avoir un meilleur coup d'œil au niveau de l'agrément’’* et que *‘‘les promeneurs [puissent] aller se promener quoi’’ (OL_A_001)*. Ou cet éleveur de Cazeaux-de-Larboust qui s'inquiète de la progression de la friche face à ce qu'il estime être un manque de considération de certains maires du Larboust pour les espaces pastoraux péri-villageois, en préférant concentrer les efforts de valorisation touristique à des actions de fleurissement intra-villageois. *‘‘Ils ne s'avisent pas que les ronces, elles arrivent à deux pas de la maison. (...) Alors maintenant ils emploient encore des ouvriers communaux pour arroser les fleurs, mais bientôt, il faudra qu'ils les emploient pour couper les ronces et des arbustes, s'ils veulent que c'est un peu d'aspect encore.’’ (OL_C_009)*. Il faut ajouter, pour montrer le cocasse de la situation et la complexité du regard en jeu, que cet éleveur sexagénaire fut lui-même, avant sa retraite salariée, jardinier à Luchon ! Ici donc, c'est bien l'éleveur-habitant qui s'exprime en portant un regard non pas jardinier (ou jardinesque) mais paysager sur sa vallée ; un éleveur dont la

¹⁵⁶ Notons l'emprunt au vocabulaire géographique fait par cet éleveur, président de l'ACVA (Association cantonale de vulgarisation agricole) et qui a activement participé au « Plan de gestion de l'espace rural ».

perception de sa vallée est modulée par son lien au tourisme.

Pour comprendre ces formes d'attachement exprimées envers une certaine qualité paysagère, il faut d'une part se replacer dans le processus d'évolution historique de ces paysages depuis l'après-guerre et plus particulièrement depuis les années 1970. Ainsi que nous l'avons vu à travers l'analyse photodiachronique, les terroirs de vallée et notamment la proximité des villages sont des lieux qui ont connu de fortes transformations liées à l'épaississement des frênes bocagers, à l'arrêt des cultures sur les soulanes du Larboust et à la mise en place de pâturages extensifs au faciès de parcours pastoraux. D'autre part, il est sans doute nécessaire de considérer que ces populations agricoles de montagne ont peu à peu appris à penser leur territoire et les manières de l'entretenir pour qu'il « présente bien » vis-à-vis du regard touristique et en fonction de la fréquentation touristique. Notons en cela la proximité de Bagnères-de-Luchon, haut-lieu du tourisme pyrénéen depuis le XVIII^e siècle. Les manifestations sensibles exprimées se situent sans doute dans ce va-et-vient entre « regard intérieur » (Larrère and Larrère, 1997) et regard extériorisé, entre vallée pastorale comme territoire à vivre et vallée comme paysage à voir et à fréquenter.

Il convient alors de souligner comment cette sensibilité paysagère des éleveurs et ces pratiques de « l'entre-tenir » se construisent et sont pensées dans leur lien avec le tourisme et avec le rôle que leur attribue la société en montagne. Trois modalités se dégagent.

1) Adopter le regard du touriste

Il s'agit d'une disposition du regard notamment prise par cette éleveuse monitrice de ski qui mime et se glisse dans la position du touriste en développant un regard sur les paysages depuis les lieux de fréquentation touristique. Adopter ce regard lui permet par exemple de renouveler son appréciation du rôle de l'AFP de Saccourvielle en matière d'entretien pastoral, en constatant, de loin, les effets paysagers visibles¹⁵⁷. C'est aussi, pour elle, adopter une forme de regard touristique qui valorise les vues d'ensemble. Ainsi utilise-t-elle la vision panoramique offerte depuis la station de ski des Agudes au service de sa pratique agricole. Cela se traduit par le contrôle visuel exercé de loin sur l'état d'enneigement de la soulane, de façon à anticiper l'organisation d'un feu pastoral. *‘‘On attend que ça fonde de ce côté-là. Alors, depuis la station, je surveille.’’ (OL_A_002)*

2) Prendre position par rapport à l'attente sociale d'entretien des paysages

On touche ici au positionnement des éleveurs et au fondement de leur identité à travers l'attente sociale de paysages entretenus. Cet éleveur qui est par ailleurs investi sous différentes casquettes auprès d'instances de représentation politique de l'agriculture, en a clairement conscience : *‘‘Ce que la société attend de nous ici, c'est l'entretien. Qu'on gagne de*

¹⁵⁷ *‘‘Sur Saccourvielle, c'est vraiment propre. C'est là où l'AFP a fait le parc des vaches. Et c'est nickel. Et depuis les Agudes, justement, on voit.’’ (OL_A_002)*

l'argent ou qu'on en gagne pas, ils s'en foutent royalement.'' (OL_C_008)

Mais il réfute en même temps l'idée selon laquelle son rôle serait celui-là uniquement. Cette prise de position lui permet d'affirmer et de revendiquer une identité d'éleveur certes en prise sur le tourisme et l'attente sociale, mais attachée à la fonction de production de l'agriculture. Manière de dire que l'entretien de la montagne est d'abord pour lui un travail et une manière de travailler et une manière de chercher à en vivre. *''Après, l'animal ce sera l'outil, c'est un outil de gestion et d'entretien. Bon après, nous, on va pas, on va le revendiquer en tant qu'outil de production mais... c'est normal.*'' (OL_C_008)

3) Agir et inclure dans sa pratique des objectifs de qualité paysagère

Enfin, une dernière manifestation de la prise en compte de l'activité touristique procède d'actions ou de modes d'entretien qui répondent à un double critère, à la fois productif et touristique-paysager. C'est le cas, déjà cité, du pâturage des abords de Saint-Paul-d'Oueil, où le maintien momentané d'une pression animale printanière est destiné à *''ralentir la végétation pour avoir, à l'automne, une meilleure repousse déjà, mais aussi pour avoir un meilleur coup d'œil au niveau de l'agrément, au niveau touristique''* (OL_A_001). En matière de représentation paysagère, on voit l'association dans un même registre de la bonne ressource et de l'agrément, comme une manière de prendre en compte l'attente sociale et le rôle paysager de l'agriculture, tout en ne cessant pas d'être fondamentalement agriculteur.

3.3.2.b Faire pacager comme si ça avait été fauché. Les valeurs de la fauche...

La fauche (pratique), l'aspect fauché (perception) reviennent dans les propos des éleveurs comme une valeur centrale. On cherche à faucher ce que l'on peut (dans le fond de vallée principalement), sinon à compléter l'entretien de la parcelle par le pâturage pour les parties trop pentues inaccessibles aux tracteurs. L'illustration de ce cas de figure est apporté, notamment, par le pâturage tournant rationné que pratique cet éleveur de Saint-Paul-d'Oueil en contre-bas du village. Le cas échéant, lorsqu'on ne fauche pas les prairies, la valeur de référence est le « *pâturé-comme-si-ça-avait-été-fauché*¹⁵⁸ ».

Autant pour juger de la valeur de la ressource que pour apprécier l'aspect du pâturage – les deux souvent se confondent –, ce qui est mis en valeur, c'est le caractère ras de la prairie : *''Il faudrait que ce soit rasé comme si ça avait été fauché.*'' (OL_A_002).

Faucher, c'est rechercher un aspect idéal d'un couvert herbeux homogène, constitué d'une herbe dense, sans autres plantes.

''La bête, ça n'entretient pas l'environnement, c'est pas vrai. Si c'est pas fauché, si c'est tout en

¹⁵⁸ *''C'est quand même intéressant de les faire bien sur-pacager un moment donné, peut-être pas sur-pacager mais bien pacager pour que ce soit comme si ça avait été fauché.*'' (OL_A_002)

ronces et toutes les saloperies, la bête elle va pas le manger'' (OL_C_010). Sans doute peut-on voir, pour cet éleveur bovin, une représentation de la prairie où ne doivent être présentes que des espèces herbacées, sous prétexte qu'un « herbivore est censé ne manger que de l'herbe » (Meuret, 2006). Des travaux d'observation du comportement alimentaire de ces herbivores (vache, chèvre et brebis) ont montré les limites de ce qui tient de « paradigme de l'herbage ». Ils ont notamment appuyé le fait que l'animal peut exprimer des choix alimentaires plus variés, notamment sur milieu hétérogène tel que des parcours embroussaillés, s'il y est invité (ibid¹⁵⁹).

Ainsi donc, il n'y aurait que la fauche pour conserver un aspect jugé acceptable, sinon valorisant pour l'éleveur. Cette représentation idéale de l'herbage tenu propre par la fauche – faucher contre *''toutes les saloperies''* qui font sale – tient aussi à une autre dimension. Elle est moins liée à la composition intrinsèque de la parcelle en herbe, qu'au travail que l'on y fait et à ce que ce travail exprime de la présence de l'homme dans la montagne.

''Moi, je suis déjà un peu trop vieux pour ... et le peu que je fais, le peu que je fauche, c'est toujours quelque chose où c'est que la mauvaise végétation ne gagne pas. Voilà. [On entretient] en le fauchant ! Sinon ce serait encore déjà pire.''' (OL_C_009).

Pour contextualiser, ce propos a été recueilli dans un quartier de granges, où l'éleveur, qui se définit lui-même comme *''le dernier des mohicans''*, est le seul à maintenir la pratique de la fauche¹⁶⁰. On entend dans ses propos – mais il n'est pas le seul à l'affirmer – combien faucher représente une valeur : plus qu'agronomique, elle est anthropologique au sens où elle permet de garder la mainmise de l'homme sur le territoire. Mainmise se comprend au sens de s'emparer et de prendre possession d'un territoire, mais aussi « main-mise » au sens physique du travail de l'homme, de sa main ou de ses extensions par l'outillage. Faucher, ce n'est pas seulement prélever l'herbe, c'est aussi invariablement assurer un ensemble de travaux qui permettent une bonne repousse (fumure) et qui rendent la fauche possible (étaupinage, enlèvement des branches mortes, etc.).

''Oui, c'est pâturé, oui c'est vrai que c'est pâturé, mais, comme je vous dis, ce n'est pas fauché, et c'est de l'herbe maigre maintenant tout ça. C'est de l'herbe qui n'est pas fumée, c'est des terrains qui ne sont pas entretenus, alors ça donne pas du bon...' (OL_C_009)

Ainsi faucher, c'est entretenir le bon (de la ressource), c'est aussi ce par quoi l'homme maintient son identité d'agriculteur en gardant la mainmise sur son outil de travail, c'est-à-dire en restant maître des forces de la nature – ou de certaines d'entre elles – par leur pilotage en vue de produire (Larrère, 2002). Il en va sans doute de l'honneur de l'agriculteur de conserver, et en l'occurrence d'entretenir, son outil de travail par la fauche notamment.

¹⁵⁹ Voir aussi : Meuret M., 1997, "Prairies, Parcours: comment utiliser les compléments?", *Réussir-Pâtre*, vol. 445, n°, p. 19-22.

¹⁶⁰ C'est d'ailleurs encore le seul à fréquenter vraiment cet espace intermédiaire. Les autres éleveurs ne s'y rendent que pour la montée en estive.

3.3.2.c Faire pâturer pour arriver à tenir l'espace pastoral

A défaut de pouvoir faucher, le pâturage est, à l'échelle cette fois des versants pastoraux, conçu comme l'outil de gestion qui certes nourrit les animaux, mais relaie également le travail de l'homme pour entre-tenir¹⁶¹.

Notamment dans la proximité des lieux de vie et de passage, le pâturage est conçu pour entretenir, c'est-à-dire pour prélever la ressource et permettre à l'herbe de se renouveler, mais aussi concomitamment lutter contre le développement de ces herbes, arbustes ou jeunes arbres non consommés qui modifient et le pâturage (sa valeur) et l'aspect des paysages¹⁶².

On a vu précédemment les valeurs qui régissent les représentations paysagères des éleveurs : le paysage est apprécié s'il est bien pacagé, c'est-à-dire s'il est bien pacagé comme s'il avait été fauché. Ainsi les éleveurs se montrent sensibles aux limites entre ce qui est pacagé et ce qui ne l'est pas ou plus¹⁶³, autant dire entre ce qui est entretenu et ce qui est délaissé.

“Vous voyez le carré, là, sous le rocher. Ça c'est pacagé. Ça, c'est Sacourvielle, ça, c'est l'AFP. Ça c'est pacagé. (...) Regardez la différence entre ce qui est pacagé et ce qui n'est pas pacagé à côté.” (OL_A_003)

3.3.2.d Affectivité paysagère

En dernier lieu, une autre dimension de la relation des éleveurs à leur « pays » ne peut être passée sous silence. Les mots et les pratiques de certaines personnes rencontrées disent combien en effet être éleveur et « entre-tenir la montagne » est aussi une affaire de cœur. Pour certaines pratiques et dans certains endroits plus particulièrement, tels des « petits coins de paradis » (Menadier, 2010), on met du cœur à l'ouvrage. Il y a dans cette relation subjective au travail agricole quelque chose qui tient à l'affectivité éprouvée pour les lieux de vie qui sont aussi parfois des lieux de la mémoire familiale, pour ce qui fonde l'identité de la personne, ou ce par quoi l'éleveur reconnaît la qualité de son travail. Voyons de quelles motivations et formes de relation ressortissent les liens affectifs énoncés en Oueil-Larboust.

1) Une relation amoureuse à son pays

“Moi, je vous dis, cette zone intermédiaire, c'est dommage que ce soit pas plus...[entretenu ?]. Moi, elle me fait mal au cœur.” (OL_A_003)

Pour cette éleveuse, c'est l'état du paysage, qui est un état de sous-utilisation de la zone intermédiaire, c'est-à-dire d'un secteur pentu de parcours qui domine sa maison, qui lui va

¹⁶¹ *“On a toujours un peu de mal à la faire entretenir cette zone intermédiaire, et là, justement, elle est entretenue par les vaches.” (OL_A_003)*

¹⁶² *“Quand c'est pacagé, ça reste bon. Sinon, c'est les mauvaises herbes qui prennent le dessus.” (OL_A_002).*

¹⁶³ *“Ça, c'est ce qu'on fauche, et en dessous, la lisière, c'est un peu moins net, parce qu'on voit quelques petits arbres qui poussent. Mais c'est quand même pas trop mal, parce qu'on arrive à tenir quand même un peu avec la pression.” (OL_A_001)*

droit au cœur. Le lien affectif s'entend comme une relation amoureuse avec son chez-elle, avec ces espaces qui forment son paysage familial. Cette relation fait aussi preuve d'attachement à certaines qualités paysagères ou, du moins, à certaines qualités d'entretien ainsi que le formule cet éleveur de la vallée d'Oueil :

“Aimer son pays, c'est y rester, en prendre les avantages et les inconvénients, et voilà, essayer de composer avec les éleveurs de la plaine pour nettoyer l'environnement, si on veut que ça reste à peu près comme c'est, pour le tourisme quoi.” (OL_C_007)

2) Attachement à l'entretien

“L'entretien de l'espace, surtout l'entretien de l'espace, moi, j'y tiens. Ça alors là, moi j'y tiens vraiment, parce que c'est vraiment très important.” (OL_A_002)

On retrouve la relation amoureuse à son pays, qui se conjugue ici avec une passion pour l'élevage et une passion à un attachement à entretenir les parcelles. Souvenons-nous de la rencontre avec cette éleveuse de la vallée d'Oueil qui s'était *“mise à l'agriculture pour ça, pour nettoyer et pour entretenir”*¹⁶⁴ (voir paragraphe 1.2.1). L'attachement se joue en partie sur un registre paysager en concernant l'amélioration (et productive et de l'aspect) des parcelles.

3) Affectivité pour l'héritage familial et entretien d'un patrimoine

“Parce que c'est par respect de ce qu'on m'a laissé. Voilà. Il y en a qui se moquent de ce qu'on a machiné, mais moi, je respecte ce qu'on m'a laissé, et ça, je ne l'oublie pas. Cette grange, le bétail, c'est ce qu'on m'a laissé à Labach et le travail qu'on m'a enseigné. Pour moi, cette hargne c'est ça !” (OL_A_009)

On peut difficilement être plus clair. La hargne dont il est question, c'est celle de cet homme qui conçoit une relation mémorielle forte envers ce patrimoine matériel et immatériel reçu en héritage. Cette relation affective s'entend comme paysagère dans le sens où elle s'inscrit dans un paysage : cette grange utilisée et rénovée fait paysage, parce qu'on apprécie de la voir ainsi dans un état d'entretien qui honore ceux qui l'ont bâtie et léguée, mais aussi parce qu'on peut l'apprécier puisqu'entourée de prairies fauchées.

¹⁶⁴ *“Quand j'ai vu que c'était des tiges là, les orties, les broussailles arrivaient au ras des maisons, ça a été le facteur déclenchant là. De voir tout abandonné comme ça, c'était vraiment...” (OL_A_002)*

4 Conclusion au chapitre

Trois principaux points se dégagent en conclusion au chapitre.

1) Phase de stabilisation/ralentissement des dynamiques paysagères sur la période 1980-2010

L'analyse des photos diachroniques apporte des résultats inédits en vallée d'Oueil et du Larboust. Elle montre un ralentissement des dynamiques paysagères à partir des années 1980 jusqu'à nos jours. Même si ces évolutions ne sont toutefois pas stoppées, elles se sont davantage exprimées sur les marges des terroirs, dans les secteurs de déprise déjà avancée ou dans les zones les plus pentues. Ainsi donc, *la situation paysagère actuelle laisse penser que cette période correspond à un cycle d'entretien de la montagne*. Il fait suite à un moment de crise sociale de la paysannerie locale et un moment de crise paysagère durant la décennie 1970-1980. Plus précisément, crise sociale et crise paysagère semblent ici quasi-concomitantes, ce qui est nouveau à l'échelle des XIX-XX^e siècles. On assiste sans doute également à un « effet boule de neige » de dynamiques paysagères débutées dans les années 1900. Cependant, la situation sociale de l'élevage laisse craindre un possible basculement à venir, avec les départs prévisibles à la retraite d'une majorité d'éleveurs en activité et le peu de candidats à la reprise.

2) Réaction de la société locale par l'installation d'éleveurs et mise en place de modes de gestion adaptés au contexte local

Les faibles évolutions paysagères constatées en ces terroirs ces trente dernières années laissent penser que les pratiques et les modes de gestion mis progressivement en place ont permis de maintenir les emprises pastorales et de ralentir les dynamiques de colonisation végétale. Ce constat laisse également penser que les éleveurs ont développé une prise en charge volontaire de la gestion pastorale de ces terroirs, pourtant dans un contexte de spécialisation et de séparation de l'agricole et du politique. Ils ont peu à peu élaboré des pratiques nouvelles adaptées au contexte social et territorial, ainsi que des modes de gestion en rupture avec les modèles hérités. Cela passe par des formes d'ententes circonstancielles entre éleveurs, et des « regroupements amiables » du foncier. Ces manières réinventées de pratiquer l'élevage laissent imaginer une forme de résilience du pastoralisme en ces vallées, s'il n'était le caractère précaire du l'usage de foncier et des formes d'organisation collective au niveau des terroirs.

3) Développement d'un mot d'ordre partagé pour tenir ensemble et « entre-tenir la montagne »

Ces réponses locales à une crise de l'entretien pastoral sont le fruit d'adaptations et de prises de conscience qui se sont étalées dans le temps. Elles sont en même temps une sorte de reflet de l'évolution globale du rapport de la société contemporaine à la montagne et aux paysages. Les politiques agricoles et pastorales, le développement du tourisme hivernal et estival auquel une partie des éleveurs est liée, l'arrivée en montagne de nouvelles populations porteuses de leurs propres représentations paysagères, tout cela semble être le contexte général dans lequel les éleveurs rencontrés ont évolué.

Il resterait cependant à approfondir les liens entre ces démarches d'éleveurs et le contexte des politiques publiques d'accompagnement agricole depuis les années 1970. L'hypothèse qui se dégage serait qu'au moment où se mettent en place les politiques agri-environnementales visant le soutien à la gestion pastorale et aux pratiques extensives (Article 19, etc.), les éleveurs d'Oueil-Larboust ont déjà acquis une conscience à agir en ce sens et leurs « projets » sont déjà en place. Dès lors, l'adoption des aides ne serait que plus évidente pour eux, et répondrait à un effet d'opportunisme plus que d'incitation. Il s'agit d'une piste de recherche établie à partir des résultats ici obtenus, qui demande à être approfondie.

Ainsi donc, une sorte de mot d'ordre paraît partagé entre les éleveurs. Il peut se résumer à cette double formule : *“gérer l'abondance de l'herbe”* et *“éviter que ce pays se perde”*.

Elle laisse penser que « l'entre-tenir » formulé par ces éleveurs concerne une gestion territoriale à partir d'une vision globalisante. Les espaces de « concernement » ne correspondent pas uniquement à l'assiette foncière de l'exploitation, mais plus largement aux espaces pastoraux du terroir ou de la commune.

Par ailleurs, ce vouloir gérer l'abondance de la ressource est à la fois une gestion productive qui consiste à faire pâturer la ressource au meilleur moment de la croissance pour entretenir une herbe rajeunie jugée meilleure pour les bêtes. Il est à la fois une gestion extensive de type préventif dont l'objectif est de maintenir les pâturages dans un certain état face à la crainte de leur embroussaillage. C'est aussi une façon de maintenir l'ouvert, c'est-à-dire le passage, l'accès, la découverte de la vallée. En ce sens, l'analyse du témoignage des éleveurs montre qu'ils sont sensibles et qu'ils prennent désormais en compte ces dimensions paysagères et touristiques dans leurs pratiques.

Chapitre 2

« L'entre-tenu » des paysages en vallée de Campan

‘‘L’entretien, c’est ça, il faut que ce soit de qualité. C’est beaucoup de travail. Le problème c’est qu’avant, ils travaillaient peu de surface. Maintenant, on est amené à faire plus de surface, et il faut faire suivre les bordures, les machins. (...) Il n’empêche que l’on est énormément jugé là-dessus, et les prés, ils sont en priorité pour les gars qui bossent bien.’’ (CP_A_005)

Ce chapitre consacré à la vallée de Campan s’intéresse aux dimensions sociales et paysagères de « l’entre-tenir » à partir de l’analyse de deux situations paysagères. La première, en aval de Sainte-Marie-de-Campan, s’inscrit à l’échelle du vallon d’Arrimoula ; la seconde au niveau de la Séoubé, repose sur le vis-à-vis de terroir entre la Laurence en rive droite de l’Adour de Payolle, et le terroir du Sarraat-de-Bon et de Pradille en rive gauche (voir carte de présentation des situations paysagères et des terroirs, p. [65]).

Suivant la même construction que le précédent chapitre, l’entrée paysagère et notamment l’analyse diachronique des photographies répétées cherchent dans un premier temps à caractériser les évolutions et les dynamiques paysagères de ces trois à quatre dernières décennies. Elles apparaissent ici moins vives et ne portent pas les mêmes effets de seuil qu’en Oueil-Larboust. Il revient, dans un second temps, à partir de l’entrée sociale, à chercher du côté des pratiques des éleveurs les raisons de la persistance de l’entretien pastoral et de la

qualité des paysages campanois.

A ce propos, on cherche à montrer comment « l'entre-tenu » des paysages est à Campan synonyme d'un « tenir entre soi et les autres », en raison de la dynamique des élevages et de la concurrence qui s'exerce sur le foncier. On s'attache ensuite à caractériser l'adaptation des modes de gestion pastorale qui « tiennent » la montagne entre hauts et bas herbages, c'est-à-dire entre estives et terroirs de vallée. C'est enfin le jeu social de « l'entre-tenir » que l'on tente de cerner, entre éleveurs, propriétaires et touristes à partir de la dimension subjective des pratiques et plus généralement à partir d'une culture du « bien-tenir » les prairies.

1 Paysages et pratiques d'élevage de la situation paysagère la Bouche/vallon d'Arrimoula : des paysages entretenus et des changements ténus

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [65]

Légèrement en aval de Sainte-Marie-de-Campan, le vallon d'Arrimoula et son vis-à-vis avec la soulane de la Bouche forment avec le fond de vallée qui les relie, une entité paysagère forte et cohérente à plus d'un point de vue.

Sur le plan fonctionnel de la pratique agricole d'une part, le bas de versant de la rive droite est historiquement fortement relié aux fermes des rives de l'Adour. Il le reste aujourd'hui en tant qu'espace de parcours communal, et les estives qui le surmontent sont, pour partie, fréquentées par des brebis de ce secteur de vallée. Sur le plan des paysages, un tel vis-à-vis, de tels contrastes d'un versant à l'autre font d'autant mieux percevoir les qualités et les caractéristiques de l'un et l'autre. De plus, en matière d'observation, le chemin muletier tracé en travers de la Bouche offre une excursion touristique en direction du courtáou d'Ordincède et du Casque du Lhéris de longue date prisée pour les vues panoramiques qui relient ces deux versants¹⁶⁵. Repartir de ces mêmes lieux et de cette même façon d'observer le paysage pastoral, c'est aussi s'inscrire dans une histoire et une culture des modes d'observation, quand bien même le questionnement ici développé est propre au monde pastoral contemporain.

Les photographies diachroniques sélectionnées et propres à cette partie de la vallée n'ont pas écartées la rive droite mais se concentrent néanmoins essentiellement sur et autour du vallon d'Arrimoula (>voir la carte de localisation des reprises de vue). La raison tient au fait que la démarche de recherche privilégie l'analyse du terroir – ainsi que défini auparavant –, et celui-ci se trouve majoritairement localisé en fond de vallée et sur le versant en ombrée. Ce sont ces deux entités spatiales qui portent les sièges d'exploitation et l'essentiel, aujourd'hui, des ressources pastorales. La Bouche est surtout une annexe, un parcours pastoral complémentaire.

¹⁶⁵ Entre autre référence, citons la description d'une excursion à la « Pène de l'Héris » du Guide Joanne : « La Pène de l'Héris, au pied de laquelle on arrive, après avoir dépassé quelques cabanes, est une masse énorme de calcaire, taillée presque à pic sur une hauteur de 40 mè. environ. (...) Cette sommité offre à la fois à l'observateur et la magnifique vue dont on jouit de l'Héris sur la plaine de Labarthe et le cours de la Neste, et celle non moins admirable que présentent, vues d'Ordincède, les vallées de Campan, de Gripp et de la Séoube. » (Je souligne), Joanne A. L., 1858, *Itinéraire descriptif et historique des Pyrénées de l'Océan à la Méditerranée*, Paris: Hachette, 683 p..

Voir également dans la thèse de Serge Briffaud, au sein du chapitre III consacré à « L'invention des Pyrénées pastorales », les paragraphes relatifs aux formes de regards et notamment à la valorisation, par les touristes du XVIII^e siècle, des contrastes paysagers, p. 384-389. Briffaud S., 1994, *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards (XVI^e-XIX^e siècle)*, Toulouse: AGM, CNRS, 529 p..

Par contre, ce vallon d'Arrimoula ne constitue pas (ou plus ?), à la différence de celui de Cathervielle vu précédemment, une unité de gestion cohérente à caractère autonome. Ainsi que nous le verrons ultérieurement – et la comparaison intervalléenne prendra son sens à ce niveau – les logiques de gestion sont ici diverses et disparates, de par la diversité des éleveurs qui exploitent les herbages du vallon.

1.1 Des paysages pastoraux entretenus par des pratiques agricoles localisées et simplifiées autour du vallon d'Arrimoula

Se reporter aux planches iconographiques du terroir la Bouche/vallon d'Arrimoula, p. [69 à 81]

1.1.1 Des évolutions paysagères mesurées ces cinquante dernières années

Remarquons d'emblée combien le paysage pastoral qui entoure le vallon d'Arrimoula a faiblement évolué ces cinquante dernières années. En comparaison des terroirs de Cathervielle ou de Saint-Paul-d'Oueil dans le Luchonnais et de celui de Betpouey en haute vallée du Gave de Pau (voir plus loin), les changements sont ici d'ampleur mesurée. Si pour ceux-là le qualificatif de transformation paysagère paraît adéquat, ce serait plutôt celui d'*évolution douce* qui conviendrait mieux à cette partie de la vallée la Campan. Certes des changements s'observent entre les années 1930 et nos jours pour la série issue d'un cliché de Henri Gaussen (>série n°2) et entre la photo aérienne de 1954 et celle de 2007 (>voir Le paysage en vue zénithale), mais c'est une évolution sans grande rupture, sans basculement.

La différence avec les autres vallées étudiées dans cette thèse, tient au fait que Campan est de longue date une vallée pastorale. Elle ne connaîtra pas, dans son histoire récente, celle du XX^e siècle et des années d'après-guerre, le passage d'un système de production agro-pastoral à « axe céréalier¹⁶⁶ », à un mode d'élevage pastoral allaitant. Pour autant, il y a eu un changement du système d'élevage bovin aux alentours des années 1970, mais celui-ci s'est opéré par glissement d'un modèle à un autre, c'est-à-dire d'un élevage laitier avec production de veaux de boucherie, à un élevage allaitant.

¹⁶⁶ Le terme est utilisé pour qualifier le système de production de la première moitié du XX^e siècle en Oueil-Larboust dans la thèse de Graff B., 1979, *L'Oueil et le Larboust, 1900-1950, Deux vallées paysannes (Etudes des systèmes de production)*, Thèse de doctorat, Toulouse-Le-Mirail, sous la dir. de Kayser B., (soutenue le novembre 1979), 110 p.

1.1.1.a Des « paysages du lait » aux « paysages du broutard » Aperçu historique d'un glissement de système à l'autre

Pour bien mesurer cet aspect évolutif du paysage campanois, un appoint historique paraît nécessaire. Référons-nous à l'analyse du « modèle d'Arcadie montagnarde » que représente cette vallée pour les voyageurs du XVIII^e siècle, livrée par Serge Briffaud dans sa thèse. L'historien y cite notamment Louis de Froidour, le grand-maître des Eaux-et-Forêts qui, devançant l'élite des « voyageurs aux Pyrénées », est venu sur les lieux en 1667. « [La vallée de Campan] est en effet, à l'époque de la découverte de la chaîne, l'une des rares vallées pyrénéennes vraiment "pastorale". Dotée de débouchés faciles vers la plaine, elle a pu se spécialiser très tôt dans l'élevage et exporter ses produits – et notamment son célèbre beurre – vers les villes du piémont. Grâce au numéraire ainsi obtenu, elle a pu consacrer une place minimale à l'agriculture. Froidour a eu lui-même parfaitement conscience du caractère exceptionnel, à l'échelle des Pyrénées centrales, d'un tel fonctionnement économique : "Figurez-vous, écrit-il, que cette vallée contient au moins huit cents feux ; qu'il ne s'y dépouille pas un grain de blé, pas un grain de raisin, ni fruit quelconque ; que toute la richesse ne consiste qu'en bestiaux et qu'il n'y a autre commerce que celui du bétail et de la vente du beurre et du fromage". » (Briffaud, 1994)

Cette production de crème et de beurre associée a, semble-t-il, perduré en tant qu'élément de l'économie de la vallée jusqu'à l'entre-deux-guerres. L'élevage de veaux de boucherie a pris ensuite le pas aux côtés de l'élevage ovin, tandis que l'excédent de lait de vache était transformé à la ferme pour l'autoconsommation principalement (Cavaillès, 1923a). Les années 1970 marquent un tournant. C'est le passage d'une économie de l'élevage laitier à une économie de l'élevage allaitant avec l'introduction de races à viande (Gasconne ou Limousine en remplacement de la Lourdaise) pour la production de broutards.

Avant cela, un ajustement de la pratique s'est produit durant l'entre-deux-guerres. Si jusque-là le lait était tiré en partie basse des estives, dans ces villages de cabanes nommés « *courtáus*¹⁶⁷ », la difficulté de recrutement des bergers à cette époque et l'accroissement des ressources fourragères, signalés par Henri Cavaillès (1923a), encourage la stabulation du bétail. Les « *courtáus* » seront délaissés au profit d'un recentrage de la traite dans les granges hautes, attenantes aux estives. Ces mêmes granges seront par la suite moins utilisées et celles ayant perdu leur vocation agricole feront l'objet de convoitise immobilière pour les transformer en résidence secondaire à partir des années 1960-1970.

¹⁶⁷ Tels ceux cités par Cavaillès comme les plus importants, d'Empieye sur la rive gauche de l'Adour de Gripp, de Tramezygues et de la Mounguia, en amont des Artigues ; du Teillet et d'Ordincède sur la rive droite de l'Adour. On retrouve aussi d'autres appellations pour « *courtáu* » telles *cortal*, *coveyla*, *cujala*, ... dans d'autres vallées pyrénéennes. Pour une illustration de ce fonctionnement et des aménagements attenants à Campan, voir Buisan G., 2000, *Des cabanes et des hommes. Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales. Vallée de Campan et de Lesponne*, Pau: Cairn, 199 p, Buisan G., 2002, *Hier en vallée de Campan. Vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales*, Pau: Cairn, 240 p.

1.1.1.b Principales évolutions paysagères aux marges du terroir des années 1950 à nos jours

L'observation diachronique réalisée depuis le début du XX^e siècle, pour la série n°7 cadrée sur le versant de la Bouche, depuis les années 1930 (>série n°2) ou à partir de 1954 pour les photographies aériennes, montre que les principales évolutions paysagères se situent aux marges des terroirs. Il s'agit des zones de contact avec les parcours communaux de proximité, telles que la partie haute du vallon au niveau de la montagne de Bourg côté ombrée, et telle que la partie basse de la Bouche, dans les endroits où s'intercalent parcelles privées avec granges, herbages, bocages, et terres communes. Ce sont des évolutions qui caractérisent un recul agricole, ou une moins forte pression humaine sur le milieu. Elles se manifestent dans les paysages à partir du milieu des années 1950 jusqu'à nos jours, par une colonisation arborée des parcours de soulane qui dominent le fond de vallée d'un côté, et l'épaississement des lisières des bosquets et des petits massifs boisés de l'autre (>série n°6). A ce titre, le fond du vallon et les pentes les plus fortes du thalweg sont les plus touchés. On ne constate par ailleurs pas de réel abandon de parcelles qui aurait conduit à leur reboisement. Par contre, un changement d'échelle de perception de paysage apparaît à travers les trois photographies aériennes, lié à la fois au volume pris par les haies – concomitant au développement des lisières –, à la fois au changement de la taille du parcellaire exploité. En 1954, vu d'avion, le sol du terroir¹⁶⁸ est particulièrement marqué par la découpe complexe des parcelles exploitées. Ce découpage reste présent en 2007, mais atténué, dès le cliché de 1989, dans son effet mosaïque par les regroupements de parcelles opérés.

1.1.2 Maintien de la fauche et dynamique d'urbanisation en fond de vallée

La vue panoramique sur l'ombrée de la série n°1 donne une lecture de la structuration de ce paysage, où se détache particulièrement le fond de vallée. Outre ses caractéristiques physiques – une belle largeur de terrains plans qu'on ne retrouve pas, d'ailleurs, en Oueil-Larboust et encore moins dans la vallée voisine côté Barèges ou côté Gavarnie –, il se voit quasiment délimité par un trait continu entre le fauché et le pâturé des premières pentes. Il ne présente pas d'évolution majeure sur le plan agricole : la fauche est maintenue sur toute sa surface et même soignée jusqu'aux limites des parcelles, entre la fin des années 1980 et nos jours (>séries n°1 et 4). Les photographies de temps faibles montrent à travers les pratiques visibles à différentes saisons qu'il s'agit là des herbages stratégiques de récolte du fourrage : déprimage printanier de certaines parcelles (>séries n°8 et 9), épandage de fumier (>série n°4). La série photographique n°1 renseigne aussi un phénomène généralisé à l'ensemble de la vallée, lié à l'installation de bâtiments d'élevage de type hangar, au milieu des herbages et à distance du chapelet d'habitations structuré par l'axe routier. On en voit ici un exemple à proximité de la confluence entre le ruisseau d'Arrimoula et de l'Adour.

¹⁶⁸ La photographie aérienne de 1954 prise à une date estivale montre particulièrement bien la réalité du terroir, en tant qu'ensemble agronomique de terres privées en mosaïque, par rapport aux surfaces pastorales collectives du parcours de la Bouche en rive droite de l'Adour et des estives des Cabanettes de la rive gauche.

Parallèlement, entre le début du XX^e siècle avec la série n°7, les photos aériennes et la série n°1 de la fin des années 1980, la répétition photographique rend visible un phénomène d'urbanisation continu. Si des secteurs non bâtis isolent encore des regroupements en quartiers (Galalde, Saint-Roch), les nouvelles constructions tendent à remplir les interstices de part et d'autre de la route départementale 935. Associé à cela, on note aussi le développement de murs, de haies de jardins et de végétation horticole autour de ces habitations, qui font perdre la transparence du fond de vallée et les liens visuels sur l'espace agricole depuis la route touristique (>série n°7 tout particulièrement et série n°3).

1.1.3 Fauche localisée et développement des pâturages dans les versants

L'évolution paysagère du versant de l'ombrée laisse apparaître, entre les années 1980 et nos jours, différentes tendances avec des effets de localisation et de pentes assez fort. Quatre tendances peuvent être dégagées des séries n° 2, 3, 4, 5, 6 et 10.

Un repli de la fauche dans les premières pentes entre les années 1980 et nos jours

Ce phénomène est particulièrement visible pour les quartiers de Nougues et Couya (>séries n°3 et 4) où les pentes sont, sauf exception(s), laissées en pâturage entre le milieu des années 1980 et le cliché le plus récent. Il s'agit bien de pâturages permanents, que le changement saisonnier entre les deux derniers clichés de la série n°4 montre parfaitement. Relevons néanmoins que le « carré » d'herbe qui reste fauché correspond à l'attitude et à l'habitude d'un éleveur. Pour autant, cette spécialisation de l'usage de la ressource en fonction de la déclivité sera-t-elle accentuée ou modifiée avec la création de dessertes (certes annexe à l'activité agricole, voir le commentaire de la série n° 5), et la pression exercée sur le foncier ?

Une localisation des parcelles fauchées en pôles autour d'Arrimoula et du Peyras

Les séries photographiques n°2 et 3 rendent compte de pratiques au carrefour entre des logiques d'éleveurs qui maintiennent la fauche par habitude – éleveurs âgés et/ou éleveurs pratiquant la fauche pédestre – et des possibilités topographiques de mécanisation du travail de récolte du fourrage. En ce sens, la série n°6 semble témoigner d'un double mouvement entre la fin des années 1980 et 2009. On assiste d'un côté à une reprise de la fauche sur les parcelles qui entourent une ferme entre 1979 et 1999, et parallèlement – le phénomène est visible en 2009 –, un changement de nature du pâturage dans la partie haute du terroir qui correspond au quartier de granges « les Cabanettes », avec une fréquentation estivale.

Des versants pâturés à l'année et des pâturages estivaux ?

Ce changement de type de pâturage est sans doute le phénomène qui illustre le plus – ou le mieux –, dans les paysages, la structure sociale de l'élevage campanois. Il s'agit de

marqueurs paysagers que l'on ne retrouve pas de manière aussi tranchée dans les deux autres vallées étudiées. On voit d'un côté des parcelles en pente pâturées quasiment à l'année dans le quartier de Nougues. Elles sont le fait de petits élevages tenus en à-côté d'une retraite ou d'une double-activité (>série n°4). Ces formes d'élevage jouent un rôle en matière « d'entretien du paysage » en maintenant une pression animale sur les premiers ressauts du relief, particulièrement visibles depuis la route. Les transformations de la nature de l'herbage, avec la progression en taches du Brachypode penné, montrent aussi l'enjeu qui pèse sur ces micro-lieux, en termes de gestion à l'avenir.

Et d'un autre côté, illustré par la série n°10, apparaissent des parcs de grande taille constitués dans les quartiers de granges, et correspondant à un pâturage d'été, privé.

Transformation des granges et résidentialisation

Enfin, ce phénomène guère visible, pourtant présent un peu partout à l'échelle de la vallée, est ici illustré par la chronique paysagère de l'aménagement du versant, à savoir la création d'un accès et la transformation radicale de la grange en habitation. Cette dynamique est la conséquence d'un marché foncier relativement bloqué et le reflet d'un désir d'habiter la nature (ou des paysages de qualité). Il resterait ici à poursuivre, à rythme rapproché dans un premier temps, le suivi photographique pour analyser les « effets collatéraux » de ces travaux, sur les parcelles alentour (maintien du pâturage ou reprise de la fauche ?) et sur les relations entretenues entre cette maison en devenir et l'espace pastoral tout proche.

Au final, l'assemblage de ces séries photographiques diachroniques montre des paysages qui n'ont pas foncièrement changés de nature pastorale, quant aux emprises et à leurs limites. On relève principalement ces trois à quatre dernières décennies des changements d'affectation dans l'usage de la ressource pastorale entre prés de fauche, pâturages d'intersaison et pâturages d'été, et une spécialisation spatiale des terrains les moins pentus.

Ces changements sont-ils les prémisses d'autres à venir, à savoir l'intensification des pratiques mécanisées sur les parcelles favorables (dans le fond de vallée notamment), s'accompagnant d'une extensification du pâturage sur les versants ?

Dans tous les cas, cette présente situation paysagère constituée de paysages pastoraux globalement entretenus par des « pratiques de gestion attentives » – les limites sont tenues, les lisières avec les bois sont franches, il y a peu de traces d'abandon récent – invite à questionner les pratiques des éleveurs et les raisons de faire ce qu'ils font. C'est ce que nous allons voir avec la rencontre de trois d'entre eux.

1.2 Ces éleveurs qui, chacun à sa manière, contribuent à « entre-tenir » le vallon d'Arrimoula

On trouve plusieurs éleveurs autour du vallon d'Arrimoula. Quelques-uns, retraités, double-actifs ou éleveurs agrandis occupent les pentes côté Peyras et Nougues, et d'autres, plus nombreux, en provenance de toute la vallée, se partagent le très convoité fond de vallée. L'enquête a cherché à rencontrer ce panel d'éleveurs. Trois d'entre eux sont ici présentés, dont deux rencontrés à deux reprises. L'un est retraité et élève des brebis, un autre double-actif s'occupe de chevaux et est guide de tourisme équestre. La dernière personne rencontrée est éleveuse mixte ovin et bovin et membre d'un GAEC à trois. Ces trois éleveurs ont en commun d'avoir toutes ou partie de leurs terres en ce terroir¹⁶⁹.

1.2.1 Nettoyer pour “faire propre” et faire bonne figure. De l'herbe fraîchement coupée à la toile cirée de la cuisine, rencontre d'un éleveur ovin retraité

[CP_A_002 - 28.05.2009 + 31.05.2009 - Dans et autour de son domicile. Dialogue avec le paysage : discussion sur le pas de porte. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Alors que j'arrive près de chez lui après avoir remonté le vallon d'Arrimoula, je le vois, en bras de chemise, maniant la faux le long de la route. Il a déjà couché l'herbe d'une mince bande de pré entre le goudron et la clôture Ursus et termine une entrée de parcelle. Tandis que je le rejoins, me réjouissant de le voir à l'œuvre et de pouvoir dialoguer au soleil dans l'odeur sucrée de l'herbe juste coupée, il s'arrête et m'invite à regagner sa maison pour discuter. – ‘On peut aussi parler pendant que vous fauchez’, je lance enthousiaste. ‘Ohh non. Non, non. Parce que le souffle manque. J'ai 81 ans, vous voyez.’

Je le savais plus tout jeune. On me l'a justement conseillé pour son vécu de l'évolution de l'élevage à Campan et des manières de travailler qui vont avec. Il en paraît dix ans de moins, et demeure éleveur. Des brebis paissent dans la pente, en contre-bas de la maison. Elles sont là, avant de partir à la montagne, ‘pour nettoyer, là’ dit-il. ‘Pour ne pas faucher.’

Je garde ces mots en réserve tandis que nous rentrons pour prendre place autour de la toile cirée, dans la cuisine, devant la fenêtre qui regarde le vallon. J'ai d'abord envie de faire sa connaissance, de connaître mieux l'éleveur, sa vie d'éleveur. C'est un mode de vie avant d'être un travail, et à l'heure de la retraite, un mode d'existence : celui qui permet, auprès des bêtes, de rester en vie. Voici ce qu'il livre de sa motivation à toujours avoir des brebis, malgré son âge : ‘Je vais vous dire pourquoi. Pour vivre, j'en aurais assez [de l'argent]. Mais c'est un but de me lever le matin pour aller soigner les bêtes. C'est là que ça se passe [montre sa tête]. Je

¹⁶⁹ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la vallée de Campan, p. [12]

pourrais être tranquille, me lever à 9-10 heures, mais ça va pas ça. Ça, c'est un but, et qui aide à vivre. J'ai fait ça toute ma vie, et bien voilà. Faut bouger, voilà. Et ça, je crois que... c'est ma vie.''

1.2.1.a Une vie d'éleveur, une identité à maintenir

Notre homme occupe sa retraite avec 50 brebis sur les 3ha qui lui restent, du haut de ses 81 ans. Ses neveux l'aident pour les gros travaux (fenaison) et pour rejoindre les brebis qui estivent, en face, à La Bouche. Un complément de fourrage est acheté. 25 agneaux environ sont chaque année produits, et sont écoulés à partir d'un réseau d'échange dans la famille et de vente *''à droite et à gauche''*. On comprend ainsi qu'entretenir des brebis, aller les soigner tous les jours (quand elles ne sont pas en estive) donne un sens à sa vie, et que le commerce des agneaux et l'entraide familiale lui permettent aussi de continuer à exister. C'est une façon de maintenir son identité d'éleveur.

Quelques dates fortes jalonnent son parcours de vie, elles marquent des changements et des réorientations de production et de pratiques. Il y a celle de sa retraite en 1990, synonyme de réduction de son système de production ovin et l'arrêt des vaches. Avant cela, il y a dans les années 1980, le changement de production bovine, par le passage d'une production de veaux de boucherie¹⁷⁰ à celle de broutards de race Limousine.

Ce changement de production entraîne une modification des pratiques notamment dans l'utilisation du pâturage qui aura des conséquences paysagères visibles peu de temps après.

Ainsi qu'il l'explique, du temps de l'élevage des veaux de boucherie, les vaches étaient maintenues durant la belle saison dans la basse estive de Bourg pour être rentrées matin et soir dans l'étable à proximité. Une partie du lait était destinée au veau, l'autre était *''tirée''* pour la fabrication de beurre. Avec le passage au système allaitant, les vaches ne sont plus rassemblées et restent en *''liberté''* dans l'estive. En perdant sa fonction de pâturage de proximité, il est vraisemblable que la partie basse de la montagne pastorale ait été moins entretenue à partir de ce basculement de la décennie 1980-1990.

Avant sa retraite, son élevage comptait une centaine de brebis et 12 vaches allaitantes, sur 15 ha de terrains privés, dont 8 à 10 ha étaient fauchés. Les brebis qui jusque-là estivaient dans le vallon d'Arizes sont depuis une vingtaine d'années placées à La Bouche par commodité d'accès.

Actuellement, dès la sortie des bergeries, *''elles s'en vont vers le 10 mai, en face, là, à La Bouche.''* Elles en reviennent début novembre, et pacagent encore dans les prés autour de la maison jusqu'aux premières chutes de neige.

¹⁷⁰ La production de veaux de boucherie prend elle-même place à la production de lait pour la crème et le beurre qui faisait la renommée de Campan aux XVIII^e et XIX^e siècle. Les vaches à lait étaient traites en montagne, dans les *courtáou* (villages de cabanes où vivaient les vachers) localisés en partie basse des montagnes. L'arrêt de l'utilisation de ces cabanes s'est opéré au début du XX^e siècle. Cf : Cavaillès H., 1923a, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris: Armand Colin, 413 p.

1.2.1.b Des brebis pour nettoyer

Une autre façon de maintenir son identité d'éleveur est de continuer à garder ses prés propres, et notamment ceux du tour de maison. Ce sont eux qui signent sa présence dans le paysage, parce que c'est nettoyé, c'est-à-dire, pour lui, parce que c'est fauché. Ou, à tout le moins, parce que c'est pacagé. La valeur centrale, c'est la fauche. C'est par cette action de prélèvement homogène qu'il garde la maîtrise de la végétation, et c'est ce travail de récolte qui lui permet d'élever (de nourrir) ses brebis.

''Il faut ramasser le foin pour nourrir les bêtes l'hiver. Et c'est parce qu'on ramasse le foin qu'on nettoie les parcelles... Vous voyez, quand c'est fauché, c'est plus propre que quand il y a l'herbe et les ronces.''

A défaut, les brebis relaient la fauche qui ne peut plus se faire. Le pâturage intervient alors pour nettoyer un minimum, pour ne pas laisser se perdre la valeur de l'herbe.

''Avant on le fauchait tout ça, maintenant on le fait pacager tout ça. On a une quinzaine de brebis, pour faire pacager, pour nettoyer.''

Cette dimension de l'entretien prend tout son sens parce que c'étaient des prés fauchés. Et les prés de fauche, on l'a vu, c'est ce qui permet de nourrir le troupeau en hiver. Ils ont une grande valeur aux yeux de l'éleveur, c'est la valeur de la ressource et notamment de sa qualité. Mais l'éleveur attache aussi de l'importance à ce que ses parcelles restent (bien) entretenues, parce qu'elles viennent jusqu'à toucher la maison, parce que ce sont elles que l'on voit en premier depuis la cour qui les surplombe.

''Elles pacagent là, on va les y laisser jusqu'à cet été celles-là. Ça, ça nettoie. Pas comme on le fauche, si vous voulez, mais enfin, elles enlèvent le plus gros. ''

DH : Oui, bien sur. Mais si c'est pâturé, est-ce que c'est nettoyé ?

''Pas pareil. Pas pareil, ah non. Parce que les bêtes, s'il y a des ronces, elles ne vont pas toucher les ronces. Et ça se propage. Parce que ça fait des racines : aujourd'hui c'est là, demain c'est plus loin.''

Apparaît en arrière-plan ce qu'on pourrait définir comme une crainte de l'envahissement. Il semble que la transformation des paysages qui marque la vallée depuis les années 1980-1990, soit entrée dans sa façon de percevoir ses terrains et la végétation qui s'y trouve. Il faut se replacer dans le contexte de l'énonciation pour relativiser ses propos. Comme nous l'avons vu précédemment, les paysages de cette vallée ont faiblement évolué. Par contre, c'est le fond de vallon, d'où il parle, qui a connu un phénomène de reboisement localisé (>série n°2). Sans doute est-ce cela qui nourrit sa perception de la propagation des ''*ronces*'' . En tout état de cause, tout laisse à penser qu'il aurait intégré à son regard et à ses pratiques la problématique d'une « fermeture du paysage », ce qu'il nomme lui ''une diminution du paysage'' avec ce qu'elle peut susciter de peur et ce qu'elle peut signifier en termes de mort sociale et économique.

“Si vous revenez ici dans dix ans, vous trouverez une différence dans la vallée, dans le paysage. Ah oui, il n’y a que les vieux qui touchent la faux. C’est bien simple.”

Et de continuer, après une relance :

“Ah non, j’ai pas dit qu’il va évoluer le paysage dans dix ans, il va diminuer. Ah oui, il y a une différence. Ou alors, il faut qu’il y ait un revirement. Il va diminuer parce que les vieux vont partir de l’autre côté de la barrière et les jeunes n’auront pas le goût de nettoyer. Ils l’ont jamais fait, ils ne vont pas prendre une faux pour nettoyer”

Son goût à nettoyer viendrait de là. L’éleveur retraité agirait en réaction à cette diminution (qu’il pense) prévisible du paysage, en cherchant à préserver l’ouverture, mieux à l’entretenir tant qu’il est là. Sa motivation semble aussi alimentée par la volonté de présenter, à l’adresse des touristes, une vallée conforme à une certaine image, et par la volonté, personnelle cette fois, de faire bonne figure. C’est en quelque sorte offrir son travail à un double regard, celui des visiteurs de passage, et celui d’une société locale qui s’entre-regarde.

1.2.1.c Nettoyer pour “faire propre” : entre donner une bonne image touristique et une bonne image de soi

DH : C’est important que ce soit nettoyé pour vous ?

“Ahh, ça fait plus propre. Et oui, ehh ! Quand c’est propre, quand il n’y a pas de foin et tout ça, c’est plus agréable à voir aussi. Et puis, il y a autre chose : moi je vais partir bientôt, mais tant qu’on nettoiera, il y aura un site. Une fois que les ronces, que la saloperie va s’y mettre, il n’y aura plus de site. Et les gens ne viendront pas non plus. Les estivants, qu’est-ce qu’ils aiment ? Ils aiment la propreté, les gens. La verdure, la propreté. Ça, ça y fait beaucoup.”

Ce n’est pas seulement l’éleveur qui s’exprime et qui cherche à valoriser ses herbages et la ressource. C’est l’homme du lieu, c’est l’habitant qui porte un regard sur son pays et une certaine représentation de ce qu’il doit être. C’est aussi l’habitant d’une vallée touristique qui a conscience de ce que le tourisme représente (pour l’économie locale), et qui inclut à sa perception les critères d’appréciation qu’il s’imagine être ceux des touristes : une vallée propre, sans broussailles, et la (belle) verdure des prés fauchés. Ce sont ni plus ni moins les valeurs à travers lesquelles sont lus et représentés les paysages de Campan dès le XVIII^e siècle, par ces voyageurs qui ont contribué à forger à cette vallée un « modèle d’Arcadie montagnarde » (Briffaud, 1994).

Il exprime d’un autre côté que sa motivation à entretenir ses terrains relève de critères esthétiques (une herbe courte, fauchée, sans ronces) qui s’appliquent plus particulièrement à certains espaces, comme ceux du devant de porte et des abords de la grange.

“Tout autour de la grange, il y a des orties en certains endroits aussi, et tout ça, c’est pas beau à voir. Quand c’est fauché, tout ça, c’est mieux.”

“ Je nettoie un peu là, ça fait plus propre devant la porte. Si c'est en herbe, ça va pas. Ça c'est comme une personne qui ne se rase jamais. ”

On relève ici une autre forme d'attention, moins tournée vers la société extérieure que vers son amour-propre et l'affectivité qui l'attache à ces lieux. Ces lieux autour desquels sa vie tourne, ces lieux qui, quelque part, le caractérisent.

“Moi, j'en ai assez pour vivre, mais j'ai l'amour du travail et de la propreté. Et tous les vieux, c'est ça. On a fait ça toute notre vie, et la propreté, c'est quelque chose. Ça c'est comme une personne qui ne se rase pas, ça fait plus propre quand il est rasé que quand il a la barbe. ”

D'une façon, il s'identifie à ses prés, et d'une autre façon, la montagne est identifiée à un visage qui ne doit pas porter de marques de négligence, comme une barbe de trois jours par exemple. Ses prés sont propres, soignés, comme lui soigne son apparence ; la montagne et plus particulièrement les abords de sa maison font bonne figure, comme le fait son visage rasé.

1.2.2 Des chevaux par passion, la montagne comme ressource multiple. Rencontre avec un éleveur, guide de tourisme équestre en montagne

[CP_A_004 - 06.10.2009 - Dans et autour de son domicile. Dialogue avec le paysage : discussion sur le pas de porte, à partir de la carte IGN et du RPG. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

En arrivant chez lui, je n'avais d'yeux que pour le paysage qui s'offre depuis sa maison accrochée à la pente. Un magnifique panorama sur la vallée, baignée de cette lumière si particulière que réfléchit le calcaire blanc de La Bouche. Je comprendrai après coup en quoi il s'est *“amouraché de cet endroit”*, au point de décider de vivre dans ce qui était à l'origine une grange achetée par son père pour y passer les vacances.

Il m'accueille un biberon à la main ; un de ceux utilisés pour alimenter ou compléter les agneaux. Nous entamons la conversation durant la tétée. Je m'enquis de son élevage ovin. *“Oh, ça c'est juste fantaisie. Ça c'est pour moi. Pour avoir des animaux et à la limite pour manger un peu les refus des chevaux. ”* C'est en fait l'éleveur de chevaux que l'on m'a conseillé et que je suis venu rencontrer. Car non seulement il n'est pas d'ici – de la vallée – mais qui plus est, il fait partie de ces quelques éleveurs de Campan qui ne se consacrent ni aux vaches, ni aux brebis. Il m'intéresse de saisir ses motivations, de connaître ses pratiques d'élevage, l'accès au foncier pour un étranger (à la vallée), mais aussi sa relation à la montagne et à « l'entretenir ».

1.2.2.a **"Brebis, chèvres, chevaux. J'ai tout élevé, sauf des vaches"**

"Je suis d'abord éleveur, je fais de l'élevage de chevaux, et de ça, il y a 30 ans, 35 ans même. J'élève une race pas commune, c'est des chevaux américains, des Appaloosa, pour faire du tourisme équestre avec."

L'élevage équin est pour lui une passion à laquelle il s'adonne depuis son installation en agriculture en 1974. Pour autant, l'utilisation faite des chevaux a évolué depuis ses débuts. Ce sont des changements successifs qui s'inscrivent dans une histoire singulière, celle de cet homme porteur d'idéaux et qui effectue un retour à la terre, et celle en arrière-plan d'une évolution qui accompagne les changements des rapports sociaux à la montagne. Retraçons brièvement avec lui cette trajectoire pastorale avant d'en venir aux chevaux.

"Quand j'ai fini mon école d'agriculture, je suis venu m'installer ici. D'abord avec des brebis, des chèvres, des chevaux. J'ai tout élevé, sauf des vaches. Dans une volonté de vivre de manière le plus autarcique possible, parce qu'il faut replacer ça dans le contexte, c'était post-soixante-huitard..."

Etant extérieur à la vallée, son installation paraissait pour le moins étrange aux gens de la vallée, se souvient-il.

"Eux, leurs jeunes avaient tous foutu le camp en ville pour aller gagner leur vie à l'usine. Donc les vieux, ils l'avaient mauvaise ça. Les jeunes étaient partis, et moi, j'étais jeune et je revenais, (...). 'Vous n'allez pas y rester', ils me disaient."

L'accès au foncier lui a été permis dans ce contexte de dislocation de la société locale avec l'exode rural. Néanmoins, ce n'étaient pas les plus belles parcelles, celles que les autres - les éleveurs restants - ne voulaient pas. La situation a quelque peu évolué, il a désormais accès au secteur plat, mais la pression entre éleveurs reste importante, et la signature de baux rare.

L'élevage de chèvres laitières a d'abord primé durant une petite décennie en atteignant jusqu'à 120 têtes. Le lait est alors en partie vendu en laiterie et en partie transformé sur place en fromages suivant le rythme des saisons, touristiques notamment, pour être proposé sur les marchés. *"Quand il y avait plus de tourisme, je faisais plus de fromages."*

Il exerce parallèlement une activité salariée. *"Au début oui, il a fallu, enfin quasiment tout le temps, parce que bon, j'avais quand même fait des emprunts pour acheter des granges et un peu de matériel."* La liste est longue des métiers exercés, certains ont en commun d'être saisonniers ou occuper qu'une partie de la journée, de manière à s'occuper de la ferme entre temps.

La production caprine s'est brutalement arrêtée suite à un sinistre qui a en grande partie détruit les installations.

"J'ai complètement arrêté les chèvres, là, et j'ai développé plus les chevaux que je faisais déjà depuis le début. Déjà des Appaloosa. Mais là, je ne faisais pas de tourisme équestre. Le tourisme équestre, c'était il y a 25 ans."

1.2.2.b La montagne de La Mongie au centre de l'élevage et du tourisme équestre

Pendant quelques temps, tout en travaillant à-côté, il s'est lancé dans la production de chevaux pour vendre les reproducteurs, avant de développer, dans les années 1980, la partie tourisme équestre. Le troupeau compte actuellement vingt chevaux.

''Je suis guide de tourisme équestre. Moi, à 56 ans, je joue encore au cow-boy et aux indiens.

Moi, les chevaux, je les aime bien, bon je tire sur personne [rire] je m'amuse, j'aime la randonnée en montagne, j'aime le bivouac, faire des campements le soir, voilà, c'est ça.''

Sa principale période d'activité correspond aux mois de juillet et août, avec un accueil des touristes à La Mongie.

On comprend dans ces conditions que son centre d'activité est la montagne. Pour lui, elle constitue, l'été, une double ressource. C'est d'un côté la ressource touristique qui lui permet de vivre, de tirer ses revenus et de payer la pension des chevaux l'hiver. C'est de l'autre côté la ressource pastorale, abondante et gratuite, dont il tire l'alimentation du troupeau aussi longtemps que possible. L'éleveur nous explique son fonctionnement :

En dehors de l'estive ses terrains représentent environ 25 ha. 16 ha sont officiellement déclarés et partagés avec un de ses fils qui s'est associé à lui. Ce sont pour l'essentiel des pâturages utilisés durant les intersaisons, c'est-à-dire entre le moment où les chevaux sont en estive durant l'été, et en pension dans la plaine durant l'hiver.

''Dès qu'il y a de l'herbe à la montagne, je les fous à la montagne. Moi, mes prés, c'est juste un passage transitoire. L'été, j'ai pas besoin, l'hiver non plus j'ai pas besoin d'herbe. J'en ai besoin le printemps, pour les sorties de l'hivernage pour pouvoir les ramener chez moi, et après l'automne, je les descends le plus tard possible en hivernage. Donc c'est la Mongie – les Cabanettes, les Cabanettes - mes prés, mes prés – l'hivernage. Et dans l'autre sens au printemps. Donc j'alterne les prés avec quelques boules de foin que j'achète.''

La surface de ces pâturages fluctue également au gré des propositions de *''mettre [les] chevaux pour nettoyer''*. *''Ça veut dire passer un coup de tondeuse quoi. La plupart du temps, quand il y a trop d'herbe et tout ça, après il s'y fout les ronces. Ils [les propriétaires] sont plus contents quand c'est bien pâturé autour [des maisons, des granges], quand c'est bien rasé, quand c'est bien ras. Donc c'est de la tonte d'herbe sur pied on va dire. Ça n'a pas vertu de bail ou quoi que ce soit. Les chevaux le mangent et eux, leur satisfaction, c'est de voir leur terrain nettoyé, rasé, voilà. Ce sont des résidences secondaires.''*

1.2.3 **“Le paysage est beau, il est entretenu, c’est pas nous qui broutons” Rencontre avec une éleveuse, membre d’un GAEC à trois**

[CP_A_001 - 29.05.2009 + 06.10.2009 - Dans et autour du bâtiment d'élevage et au domicile des beaux-parents paysans. Dialogue avec le paysage : discussion sur le pas de porte. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Un carré d'herbe plus verte attire l'attention au niveau du quartier Nouguès non loin du vallon d'Arrimoula. Alors que toutes les parcelles alentour, dans cette partie basse du versant, correspondent à des pâturages, celle-là est fauchée. Le suivi photographique interannuel mis en place, sur la base notamment d'un cliché de Jean-Paul Métailié pris à la fin des années 1980, montre une pratique répétée et qui perdure au delà d'un effet de circonstance. La parcelle est connue dans la vallée, comme son exploitant. L'utilisation de cette entrée paysagère à l'enquête sociale m'oriente vers un GAEC d'éleveurs, que l'on m'avait par ailleurs recommandé, sur critère socio-professionnel cette fois, pour être un des plus grand élevages mixtes de Campan.

De ces trois membres, je rencontrerai l'agricultrice, épouse d'un des deux frères associés. La première fois seule, au niveau du bâtiment d'élevage principal ; la seconde fois auprès de ses beaux-parents, paysans campanois, à l'origine de l'élevage repris par le GAEC.

Elle n'est pas originaire de la vallée et le précise comme pour s'en excuser et en même temps situer son point de vue. *“Bon je vais parler des pratiques, mais moi, je suis une pièce rapportée. Je ne suis pas originaire d’ici. Maintenant, j’en suis imprégnée, donc je peux en parler.”* Sa position intermédiaire, extérieure-imprégnée, n'en est que plus intéressante pour la manière dont elle peut décrire les pratiques de « l'entre-tenir », qu'elle a sans doute dû découvrir avant de s'en imprégner.

1.2.3.a **Un GAEC entre tradition et modernité**

Le GAEC est constitué de trois structures agricoles montées indépendamment et à des dates différentes par les membres d'une même famille. Une première correspond, en 1991, à une installation en reprise familiale directe¹⁷¹, une seconde, en 1992, à la reprise de la structure d'un tiers, et une troisième en 1998, sur la base d'une grange et de terrains cédés par un voisin. Un des membres exerce encore une activité saisonnière salariée à La Mongie, tandis que tous, un temps, ont de même travaillé en à-côté de la ferme.

¹⁷¹ Du temps des parents, le cheptel comportait une centaine de brebis et dix vaches pour la production de veaux de boucherie. Du beurre était également produit jusqu'en 1975, pour être commercialisé auprès de clients attirés des environs. Ces informations recoupent celles obtenues auprès de cet éleveur âgé du vallon d'Arrimoula.

La structure foncière du GAEC issue de ces assemblages repose sur 48 ha de terrains *“déclarés à la PAC”*, dont 23ha en location verbale. L'élevage mixte se compose de 50 têtes pour les bovins de race Gasconne et de 580 têtes (mères et agnelles) pour les ovins de race Aure et Campan. Les veaux sont vendus à trois mois tandis que les agneaux sont vendus finis pour une partie et en agneau de lait pour l'autre.

Le système d'exploitation peut être considéré comme agrandi et en partie modernisé. Il repose encore en effet sur les legs d'un fonctionnement pastoral hérité, qui consiste à utiliser, en rotation, les granges éparpillées dans les prés pour l'hivernage de lots d'animaux. L'étable et la bergerie récemment construites sur le modèle d'un hangar agricole à l'architecture soignée, accueillent les 2/3 des animaux : *“...même pas la totalité des vaches, donc euh... après, il y a encore je ne sais pas combien de bâtiments autour qui ont encore des brebis à l'intérieur. 50 par-ci, 50 par-là... [rire].”*

Et l'éleveuse d'expliquer : *“La grange correspond à 40 brebis à peu près, voire 50, et puis voilà. Elles broutent autour et on complémente avec le foin de cette grange, et puis quand il n'y a plus d'herbe, plus de foin, eh bien on change d'endroit. On change de grange.”*

Cette pratique d'hivernage éclaté et tournant est pour partie assurée par le père, 88 ans, qui relie chaque jour d'hiver plusieurs de ses granges, dont celle du quartier Nougues. Ainsi s'explique que la parcelle soit encore fauchée : le foin est rentré dans le bâtiment pour être distribué sur place aux brebis. Et elle reste fauchée parce que *“mon mari est un peu kamikase”* commente cette personne.

1.2.3.b “C'est la montagne qui nous sauve”

La surface fourragère pour l'alimentation hivernale n'est pas en proportion des animaux élevés. Un 1/3 environ du foin nécessaire est acheté, mais reste néanmoins une affaire de famille puisque c'est un beau-frère de la commune voisine d'Asté qui le produit. Une autre partie des achats correspond aux compléments destinés à finir les agneaux.

“Faut pas se leurrer, 45 ha... (...) après, nous, si vous voulez, ce qui nous sauve entre guillemets, et ce qui fait aussi notre raison d'être ici, c'est la montagne ! Tout ça, pendant qu'elles sont six mois là-bas, c'est gratuit quoi ! [rire]”

Les troupeaux estivent plus précisément sur deux montagnes, l'une pour les brebis et les vaches dans le secteur Le Pla, les Mailhs, le Teich, l'autre pour les brebis seulement, du côté des Cabanettes, jusqu'au Pic-de-Midi-de-Bigorre. C'est ainsi un élevage qui s'inscrit largement à l'échelle de la vallée, depuis les prés du fond jusqu'aux sommets pastoraux de ses deux rives, et même à l'échelle du canton, en prenant en compte l'approvisionnement en fourrage.

La mise en estive a lieu dès que les conditions le permettent, mi-avril, début mai sans passage préalable, pour le plus gros de la troupe bovine, dans les prés, hormis une petite mise à l'herbe préparatoire : *“Mais bon, c'est l'histoire d'une journée, où elles se délient les pattes et après, elles montent avec la bétailière et hop.”*

Elles y restent jusqu'aux premières chutes de neige, mi-novembre, pour ensuite pâturer les regains ou les parcelles pentues et réservées à cet effet, avant la rentrée en étable.

“Les vaches en fait, on les fait un peut paître avant de les rentrer dans les bâtiments, mais dans des pacages en bas, à nous, dans des petits îlots. Et après, à partir du moment où elles sont sous clé, elles y restent, quoi.”

Le calendrier de pâturage des brebis est similaire, de la mi-mai à la mi-novembre, à la différence qu'une partie d'entre elles, celles qui ne sont pas suitées, pacagent les soulanes dès que les journées d'automne et d'hiver le permettent.

1.2.3.c Pour l'allure des veaux et de la pâture

Globalement, les vaches ne pâturent pas avant de gagner la montagne, sauf pour certaines mères dont on souhaite augmenter la lactation pour en faire profiter les veaux qui doivent ensuite être vendus. Certaines pâtures sont réservées à cela.

“C'est des prés qui ne sont pas fauchés, vraiment en pente, qui ont même manqué d'entretien à un moment donné et qui n'étaient même plus broutés. On y met les vaches, par respect un peu de l'allure. Là, actuellement, il y a un groupe de vaches avec des veaux, pour qu'elles fassent du lait avant d'expédier les vaches en haut, et ces veaux-là, on va les faire partir, on va les vendre. Donc on les maintient là pour qu'elles fassent du lait et que les veaux soient jolis.”

Notons que ce type de pâturage, effectué par un lot précis d'animaux et sur des parcelles particulières, permet non seulement d'améliorer l'allure des veaux de manière à ce qu'ils soient jolis à la vente, mais aussi d'améliorer l'allure de la pâture. On peut aussi se demander si le pâturage effectué ne permettrait pas de ralentir l'allure, au sens cette fois de vitesse de propagation, d'une dynamique végétale dans des parcelles qui ont un temps manqué d'entretien.

Cette question de l'allure, au sens de l'apparence physique et plus précisément de paysage¹⁷², revient dans son propos lorsqu'elle explique le différent avec un voisin, résident occasionnel d'une maison de vacances. Ce différent est né avec la construction du nouveau bâtiment d'élevage. Cet homme est mécontent de le voir de près chez lui, au titre qu'il lui gâche le lieu-dit.

“Mais c'est à la mesure de ce que l'on a besoin. Des bâtiments de 15m², on en a plein quoi. Vous, vous venez vivre ici, je lui ai dit, parce que vous trouvez que le paysage est beau, qu'il est entretenu, mais je lui ai dit : C'est pas nous qui broutons.”

Le paysage est beau parce qu'il est entretenu proclame cette agricultrice. Si ce ne sont pas les éleveurs qui broutent, ce sont néanmoins eux qui élèvent des animaux qui mangent l'herbe. L'entretenu qui rend beau le paysage se situerait ainsi du côté du travail de l'éleveur et dans les qualités d'un paysage qui manifeste ce travail - faire pâturer pour améliorer l'allure

¹⁷² Il est à noter que ce mot de « paysage » a été spontanément prononcé par la personne sans que l'enquêteur, qui se garde de l'utiliser sans moment opportun du dialogue, l'ait introduit.

des veaux et de la pâture – ou certaines pratiques qui relèvent et du fonctionnement agricole et d'une mise en valeur paysagère.

L'entretien se situerait entre le fonctionnel et l'esthétique ou, plus précisément, dans l'alliance de ces deux dimensions. Quoi qu'il en soit, on note l'importance de l'attention esthétique portée au résultat du travail, envers le produit du travail agricole que ce soit le veau (l'animal) ou le paysage. Le paysage, exprimé comme tel par la personne, est observé et apprécié pour son esthétique ; pour son esthétique pastorale.

Reste à savoir quels sont ces critères esthétiques, quelles sont les pratiques et les attentions qui entretiennent le paysage et ce qu'elles signifient pour les éleveurs.

1.2.3.d Entretien pour maintenir un usage et un aspect

Dans l'exemple ci-dessous, l'entretenir s'entend également au sens de maintenir l'usage d'un dispositif agricole hérité, qu'est le réseau de rigoles. Certaines de ces rigoles traversent les prés de fauche. Elles demandent à être entretenues pour les utiliser en tant que telles (l'irrigation par submersion), et leur présence nécessite un entretien particulier pour faucher l'herbe jusqu'au bord. Nous reviendrons plus loin d'ailleurs sur la notion de bordure.

“On s’est regroupé un peu, mais bon. Il faudrait voir à la PAC, il y a des îlots, mais enfin, il y a des îlots où il y a des rigoles, où il y a toujours un obstacle, c’est jamais tout bien... . Voilà, qui dit rigoles, dit entretien aussi d’ailleurs, pour faucher, pour pas que ça bouche. Certaines sont encore en eau, pas toutes, mais certaines on s’en sert pour irriguer. On fait circuler l’eau dans les endroits où l’eau n’est pas suffisante. Si le temps [la météo] le fait tout seul, on ne le fait pas. C’est du travail en plus. Ça, c’est le beau-père qui le fait.”

L'autre dimension de l'entretenir concerne ici la dimension spatiale et patrimoniale : maintenir l'emprise agricole – lutter contre l'avancée du bois – pour conserver la mémoire des anciennes mises en valeur. C'est aussi maintenir l'aspect agricole, c'est-à-dire l'herbe contre la friche, le beau face au “moche”.

“Entretenir, c’est ne pas laisser à l’abandon. Après on peut le voir différemment, après, il y en a, les écolo-un-peu-trop-dans-leur-truc, qui vont dire : Après tout, ça ne me gêne pas qu’il y ait de la friche qui pousse. Et bien moi, ça me gêne ! Parce que je crois que... quelque part, ça a existé comme ça, il y a plein d’endroit, je vois au-dessus de chez nous, tout ça, c’était fauché, à une époque c’était brouté, là, maintenant, ça s’est fermé complètement. Le bois a avancé. Pour y expédier les brebis, on est obligé de les expédier avec la chienne et au bout d’un moment, elles se barrent parce que l’herbe est dure. Et petit à petit, c’est moche.”

1.2.3.e Entretien des bordures pour finir le travail : entre incorporation d'une injonction et « pression sociale » locale liée à une certaine représentation du paysage agricole

Les deux longues citations qui se suivent et se complètent méritent d'être reprises *in extenso* pour l'enchaînement des idées notamment et des aspects de « l'entre-tenir ».

‘‘Nous, le pré, il est fait dans sa globalité. On le fait une fois par an, on va pas y passer..., mais on le fait jusqu’au bout. Je crois aussi que ça peut s’envisager que comme ça. Au bout d’un moment, quand vous ne faites plus les bordures et tout ça, ça se ferme, c’est forcé. Et en plus, nous, comment dire, on a un petit peu la contrainte entre guillemets, parce que les gens qui nous cèdent [le terrain], ils ont envie que tout ce qu’ils nous ont cédé soit nickel. Ils ont pas envie... C’est que des truc verbaux, à un moment donné, s’ils ne sont pas satisfaits, ça m’étonnerait qu’on se l’entende pas dire, voire qu’ils changent [de fermier] quoi.’’

‘‘C’est sûr que l’on gagne pas de temps à faire ça, c’est beaucoup de temps à passer. Mais on ne se pose pas la question dans ce sens-là, parce que, que ce soit mon mari ou mon beau-père, ils ont été éduqués de cette façon-là, ça fait partie du travail. Bon, moi je m’y colle, parce que je ne vois pas comment je pourrais faire autrement. Bon, moi je crois que c’est ça. Ça se transmet aussi ce genre de trucs.’’

Relevons le point d'honneur qui est mis à faire le pré dans sa globalité, en gros à ne pas en laisser. Ce serait signe de négligence. En laisser (de l'herbe, des orties), serait aussi un signe de faiblesse, comme un pas en arrière devant un adversaire, ici représenté par la crainte de la friche. On craint que *‘‘ça se ferme’’*, on redoute la perte de la prairie.

Finir le pré, c'est aussi une culture qui *‘‘fait partie du travail’’* : elle est héritée d'un temps, pas si lointain pour le père octogénaire, où rien ne devait – et ne pouvait – se perdre. Le moindre brin d'herbe devait être ramassé. Dans cette famille où le père, défini comme le *‘‘spécialiste du finissage [des prés]’’*, est encore présent, cette culture s'est transmise, et est mise en œuvre. Si désormais on utilise un peu moins la faux au profit du *‘‘rotofil’’*, mon interlocutrice explique par ailleurs que la bordure est fauchée en même temps que l'intérieur de la parcelle, et que *‘‘le bon’’* du bord (ce qui n'est pas épineux) est passé dans le foin : *‘‘Après, tout ce qu’on peut récupérer, on le récupère.’’*

On remarque aussi la manière dont ce qui *‘‘fait partie du travail’’* forme une injonction face à laquelle on ne voit pas comment on pourrait faire autrement, tellement intériorisée qu'on ne se pose même plus la question.

Mais ce que dit aussi le « on ne peut pas faire autrement », c'est cette sorte de pression ou de contrainte sociale exercée par les propriétaires à l'encontre des fermiers. *‘‘Ils veulent que ce soit nickel.’’* La encore prévaut une représentation esthétique où le pré doit être propre, et rendu beau parce qu'on aura valorisé ses ressources au maximum. C'est une représentation que semble encore porter la société locale, et qui définit une esthétique paysagère. Des prés fauchés porteurs d'une herbe courte et entretenue, à l'image d'une Arcadie de montagne ?

2 Vers une reprise des emprises ?

Paysages et pratiques d'élevage dans les terroirs de la Laurence/le Sarrat-de-Bon – Pradille

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [65]

On se trouve ici en présence d'une situation paysagère située au niveau de la Séoubé, allant de versant à versant entre le courtáou de Pla en rive droite de l'Adour de Payolle et le courtáou de Courtalets en rive gauche. Plus précisément, il s'agit de deux terroirs en vis-à-vis, avec la Laurence en soulane et le terroir herbager englobant le Sarrat-de-Bon et Pradille, en ombrée. Le choix est de considérer ensemble ces deux terroirs, non seulement pour les vis-à-vis qu'ils entretiennent, mais pour les liens qui les unissent dans le fonctionnement actuel des élevages rencontrés (voir ci-après).

Après avoir présenté les tendances d'évolution paysagère de ces dernières années à l'échelle de la situation paysagère, la lecture historique des paysages aborde séparément les deux terroirs, dans un souci de clarté.

Les séries photographiques se basent, pour les vues d'ensemble, sur les exceptionnels jeux de relations visuelles entre les versants (>voir la carte de localisation des reprises de vue). Ceux-ci permettent de lire les différentes nuances paysagères au fil du temps long (décennies) et du temps rond (année, saisons) nuances qui découlent des modes de gestion des espaces pastoraux. En ce qui concerne les vues anciennes, c'est ici une enquête de voisinage qui a permis d'en récolter. Nous les devons d'une part à une néo-habitante du Sarrat-de-Bon qui fait collection de cartes postales anciennes de son nouveau lieu de vie, un bâtiment de ferme hérité de sa famille ; et d'autre part à un amateur de photographie qui réalisa des diapositiv des environs de la grange qu'il venait d'acquérir pour les vacances dans les années 1960, et qu'il habite à l'année, désormais.

2.1 La Laurence et le Sarrat-de-Bon – Pradille : une soulane de pâturages extensifs face à un terroir à foin en ombrée

Se reporter aux planches iconographiques des terroirs de la Laurence/le Sarrat-de-Bon – Pradille, p. [82 à 94]

2.1.1 Une situation paysagère, deux versants, deux formes d'évolution pastorale

Le constat d'une évolution modérée des paysages établi pour le vallon d'Arrimoula reste valable à l'échelle de cette situation paysagère, si on considère les paysages dans leurs grandes lignes. On ne constate pas de reboisements massifs, et le caractère pastoral de ces paysages domine largement (>voir Le paysage en vue zénithale et série n°1). Ici aussi apparaît au fil des ans, entre 1954, 1989 et nos jours pour les photo aériennes, une colonisation arborée dans la zone de contact entre la basse estive et le haut du quartier de granges – ce phénomène est particulièrement visible du côté du Pradille mais également entre le haut de la Laurence et le courtáou de Pla, où le boisement tend à s'épaissir et à descendre la pente.

Par contre, les fortes pentes qui caractérisent ici la rive droite, sont marquées par un enrichissement au stade herbacé à fruticé, sur le haut du terroir (>série n°1, cliché de mars 2011), tandis que les accentuations du relief au contact du fond de vallée en rive gauche se reboisent entre le milieu des années 1950 et nos jours. Ce recul agricole opéré dans une majeure partie du terroir de la Laurence a pour conséquence d'introduire une dissymétrie de versants, pâturé et abandonné d'un côté, largement fauché de l'autre, se traduisant aujourd'hui par une diversité de formes d'entretien.

Ici également, le changement de taille d'exploitation parcellaire est patent entre 1954 et 1989, avec un paysage actuel formé de grandes parcelles perpendiculaires à la pente en rive gauche, par rapport à la multitude de lopins formant un patchwork au milieu des années 1960.

2.1.2 La Laurence : d'un terroir de petites parcelles aux vastes parcs pâturés, d'un abandon localisé à une reprise

En comparant la carte postale Alix des années 1950-1960¹⁷³ et le cliché actuel, le changement paysager est assez prononcé à cette échelle et avec ce mode de

¹⁷³ En l'absence de date sur la carte postale elle-même et d'oblitération du timbre, l'évaluation de la période de prise de vue a été faite en fonction des bâtiments de l'ancienne colonie de vacances au niveau de la Séoube, avec l'aide d'habitants.

représentation paysagère « à portée de regard¹⁷⁴ » (>série n°2). Cette observation diachronique en vue oblique apporte à l'analyse paysagère une autre réalité perceptive que la vue zénithale répétée aux mêmes dates. Disons que les deux formes d'observation se montrent ici indissociables. Cette série (n°2) est importante pour comprendre la manière dont les travaux entourant la construction d'une bergerie et le broyage des terrains alentour (>séries n°4 et 5), s'inscrivent dans une dynamique de reprise de l'emprise pastorale (voir également, plus loin, le témoignage d'une éleveuse ovin, paragraphe 2.2.1).

Ainsi donc, on constate que le paysage des années 1950 se trouve engagé dans un double mouvement : une persistance de pratiques paysannes sur des parcelles de faible taille (présence de cultures céréalières ?) et une utilisation du terroir jusqu'à mi-pente d'un côté ; et d'un autre côté un abandon de la partie haute, avec des signes de colonisation et de sous-utilisation des herbages. La modification qui apparaît également fortement dans le « paysage de l'habitant », est le boisement actuel quasi-continu du rebord de la terrasse fluvio-glaciaire ; rebord qui était fauché sinon cultivé du temps où Alix a pris le cliché noir et blanc, mais dont l'abandon était par place amorcé. Enfin, le fond de vallée autour de la Séoubre reste largement entretenu et les modifications paysagères sont essentiellement liées à l'urbanisation : développement de l'habitat, de centres de vacances et de végétation de jardins.

L'autre mode d'observation diachronique déployé sur ce terroir investit les temps faibles, par des reprises de vue intersaisonnières et interannuelles (>séries n°1 et 3). Ces pas de temps sont importants pour comprendre les modes de gestion pratiqués et pour rendre compte de micro-changements paysagers, certes localisés et peu perceptibles encore, mais qui ont de l'importance pour saisir l'amorce d'une dynamique de reprise.

On se rend compte ainsi que le fond de vallée et le bas de versant correspondent à des prés de fauche étendus entre les habitations, ce jusqu'aux limites de la mécanisation du travail sur les pentes. Les logiques d'urbanisation sont à relever. Elles se manifestent par des implantations d'habitations assez récentes et disparates qui tendent à fragmenter sinon à cloisonner les herbages. Plus en amont dans le versant, les paysages manifestent au fil des saisons la présence de grandes unités de gestion qui contrastent avec l'ancienne marqueterie parcellaire et qui correspondent à des pâturages extensifs, clôturés, où paissent des bovins durant la saison estivale. Est-ce un nouveau paysage d'estive à la Laurence ?

D'un autre côté, issues d'un travail de repérage et d'analyse fine des paysages, les séries n°4 et 5 montrent, à l'échelle de deux années de photorépétitions, les changements paysagers liés à la construction d'une bergerie. Ce choix de point de vue aura motivé la rencontre de l'éleveur impliqué (voir ci-après). Nous assistons là, notamment sur les clichés les plus récents, aux démarrages d'une reprise du pâturage sur le haut du versant, abandonné depuis au moins un demi-siècle. Au printemps 2011, un broyage du couvert herbeux est pratiqué.

Il resterait, en termes d'enjeu scientifique, à poursuivre l'observation photographique et à la

¹⁷⁴ Selon la formule de Collot M., 1995, "Point de vue sur la perception des paysages", in: *La théorie du paysage en France*, Roger A. (dir.), Seyssel: Champ Vallon p. 210-223.

compléter par l'analyse des communautés végétales et du comportement des brebis au pâturage. Ce suivi permettrait en effet de constituer un référentiel pratique et technique d'une situation de reprise de l'entretien pastoral sur une soulane pyrénéenne de moyenne altitude (1200m).

2.1.3 Le Sarrat-de-Bon/Pradille : continuité des pratiques et spécialisation d'un quartier de granges en terroir à foin

Les clichés qui ont servi de base à un certain nombre de réitérations photographiques sont ici parfaitement datés du fait de diapositives qui portent la date – ou au moins l'année – de leur développement : 1965. En cette période d'après-guerre et de seconde vague d'exode rural, les paysages manifestent un recul de l'entretien pastoral, ou du moins, constaté sur la série n°6, un recul de la fauche. La prise de vue estivale montre clairement des parcelles qui ne sont plus fauchées. Il manque ici un cliché intermédiaire, qui pourrait renseigner des évolutions dans les décennies suivantes. En tout état de cause, on observe aujourd'hui au moins le maintien de pratiques fines d'entretien des parcelles, sinon une reprise ou la poursuite de la fauche en de nombreux secteurs. Les parcelles qui ne sont plus fauchées ces dernières années correspondent soit à des terrains pentus (>série n°6) soit à des sols difficilement mécanisables à tendance hydromorphe (>série n°11).

Ce terroir qui correspond dans sa partie haute à un quartier de granges, présente ainsi les caractères paysagers d'un espace pastoral prisé pour la récolte du foin (>série n°1). La tendance à la reprise de la fauche localement observée (>série n°12), n'est pas sans similitude avec la dynamique constatée depuis le milieu et la fin des années 1980 sur les plateaux de Sers dans la haute vallée du Gave de Pau (voir ci-après). Pour ce quartier de granges qui domine Barèges, des photographies prises à la fin des années 1980 permettent de constater qu'il y a eu, depuis, dans cette vallée et pour ce secteur de terrains mécanisables, un redéploiement de la fauche et de l'entretien pastoral d'une manière générale.

Quoiqu'il en soit, on relève dans les paysages de ce terroir campanois un entretien suivi et soigné des prés de fauché. Les délaissés (fauche en rond) sont plutôt rares (un exemple néanmoins série n°10), quand bien même s'observe de manière générale une simplification de la mise en valeur des terrains. En effet, la richesse de ces prairies provenait de leur irrigation à partir de rigoles régulièrement tracées dans les pentes. Elles sont aujourd'hui pour la plupart abandonnées¹⁷⁵ et représentent plutôt une contrainte de gestion des bords.

¹⁷⁵ A noter toutefois que certaines rigoles mères restent toujours en eau et bien entretenues : gazon coupé, linéaire dégagé, bords fauchés. On peut en voir le long de l'ancien chemin du Sarrat-de-Bon, qu'une association de néo-résidents locaux s'occupe d'entretenir, voire même de tondre, pour en permettre la fréquentation pédestre.

En définitive, le constat principal qui ressort de cette analyse paysagère diachronique, est le maintien du pastoralisme et de ses emprises. Les secteurs véritablement abandonnés sont rares dans la vallée, et les surfaces qui se reboisent ou qui se sont reboisées, restent limitées. L'élevage est relativement dynamique – en comparaison notamment à la situation agricole de l'Oueil-Larboust – quand bien même le nombre de structures d'exploitation décroît régulièrement (une diminution de moitié entre 1970 et 2000, ainsi que vu dans le chapitre introductif). Par contre, il apparaît que les emprises pastorales campanoises sont restées entretenues à la suite d'ajustements du fonctionnement pastoral, d'adoption de nouveaux modes de gestion et de maintien de certaines pratiques jugées indispensables à la bonne tenue des parcelles. C'est ce que nous allons voir dans les témoignages suivants, ainsi que dans la troisième partie de ce chapitre.

2.2 Quels sont les modes « d'entre-tenir » de ces jeunes éleveurs de la Laurence et du Sarrat-de-Bon ?

Ce sont les rencontres de deux éleveurs sur les quatre dont le siège d'exploitation se trouve en ces terroirs, qui sont ici relatées. Les raisons pour lesquelles deux d'entre eux ont été écartés de l'enquête tiennent pour l'un à son système de production (des ânes et des lamas) et pour l'autre, par pudeur, aux difficultés personnelles qui traversent son exploitation. D'autres éleveurs, de Sainte-Marie-de-Campan ou de Gripp, exploitent quelques parcelles. Certains ont été rencontrés, ils font partie du corpus d'enquête secondaire. Leurs propos ne sont pas repris ici en raison de l'éloignement de ces parcelles du centre névralgique de leur ferme, et pour l'utilisation sporadique des parcelles qui est faite. Leurs points de vue sont par contre pris en compte dans le point suivant (3.3) qui s'intéresse aux dimensions sociales et subjectives de « l'entre-tenir ». On le comprend, préférence a été donnée à deux éleveurs qui ont une véritable utilisation et une attache avec ces lieux¹⁷⁶.

¹⁷⁶ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la vallée de Campan, p. [12]

2.2.1 “Se faire un petit quartier” et “rattraper tout ça”. Rencontre avec une éleveuse ovin

[CP_B_006 - 09.10.2009 - Autour d'une table à l'intérieur de son domicile. Dialogue avec le paysage : à partir de la carte IGN. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

La rencontre de cette éleveuse est typiquement le cas d'un contact qui a été pris à la suite de l'analyse des paysages de la Séoube. L'élément déclencheur a été la bergerie, repérée et photographiée dès une première phase de terrain pour être en construction. Le bâtiment retient en effet l'attention moins par son architecture que par son positionnement à la Laurence, au pied d'un quartier de soulane peu utilisé. Le choix de cette implantation spatiale porte a priori un vrai programme en soi qui peut être décrit comme suit : faire de ce terroir pastoral abandonné dans sa partie haute un pâturage de proximité. Restait à vérifier cette supposition. Deux outils sont mobilisés : un suivi photographique interannuel (>séries photographiques n°3 et 4 du terroir de la Laurence), et une enquête – le terme n'en est que plus vrai ici – auprès du maître-d'œuvre dudit bâtiment d'élevage. C'est ainsi qu'après renseignement dans le voisinage, je me retrouve face à cette éleveuse, dans son domicile de la vallée de Gripp.

Agricultrice et mère de famille, son temps est compté. La discussion ne peut s'appuyer sur une visite des lieux. J'utiliserai ma connaissance de ce paysage pour nourrir le dialogue et pour le diriger vers le pourquoi de ce bâtiment à cet endroit-là.

2.2.1.a Eleveuse, comme le reste de sa famille

Son installation est récente et remonte à janvier 2004. Elle fait suite à un autre parcours de vie entamé avec un travail salarié dans une structure touristique de la vallée. Mais cette activité se révélait incompatible avec la manière dont elle voulait élever ses enfants. Parallèlement à cela, sa belle-mère prenait sa retraite de l'élevage, et son ami, exploitant forestier, *“ne voulait pas que les terrains se perdent, il voulait continuer les brebis, il voulait continuer à conduire les tracteurs, à faire du foin et tout.”*

Son projet d'installation tient aussi au fait qu'elle a grandi dans le milieu de l'élevage – *“déjà je suis d'ici, ma mère avait des brebis”* – et au sein d'une *“grande famille d'agriculteurs”* : sa mère à Campan, une sœur éleveuse à Bagnères-de-Bigorre, un frère de même à côté de Bagnères, une belle-sœur en vallée d'Aure, un cousin et sa tante à Cieutat. Elle-même parle d'un réseau familial, où circule notamment l'information sur les aides agricoles à obtenir. *“On est aidé, après il ne faut pas hésiter à faire tous les dossiers qu'il faut. (...) Nous, on rechigne sur rien [parle des aides à l'ours]. Il y a plein d'aides comme ça, pour lesquelles il faut y aller.”* En plus de la DJA, elle évoque mais sans plus de détail la PHAE, ainsi que le contrat « Prairies fleuries » que propose le Parc national des Pyrénées.

Cette conjonction de facteurs l'a décidée à prendre la suite de ses beaux-parents à partir de

la structure d'exploitation qui était la leur, à savoir 15 vaches et 120 brebis, réparties en plusieurs bergeries dont deux à la Séoube, qui est le siège d'exploitation, l'une au Pradille. La construction d'une bergerie intervient donc dans ce contexte d'un modèle de production hérité mais inadapté, car il requiert présence sur place et main d'œuvre abondante. Ce qui n'est pas son cas. Elle vit dans la vallée de Gripp et travaille seule avec le troupeau, même si elle bénéficie de l'aide ponctuelle de son conjoint pour les travaux mécanisés.

L'élevage est aujourd'hui spécialisé en ovin et compte 200 brebis pour la vente d'agneaux légers à une coopérative. La troupe est exclusivement nourrie au foin et au regain, sans complémentation, pour atteindre un système très économique.

20 ha sont déclarés à la PAC et 5 ha sont *'en battement : ils appartiennent à des gens qui ne veulent pas que je les déclare.'* L'ensemble se répartit à La Séoube, et plus précisément à La Laurence, à proximité de la nouvelle bergerie. Ils correspondent pour l'essentiel à des prés de fauche, ainsi qu'elle l'explique :

''J'ai un ami très kamikaze, qui va partout. Et comme on en fauche à la motofaucheuse, il doit y en avoir que deux hectares qui sont uniquement pâturés. Parce qu'il y en a beaucoup en pente. On en fauche beaucoup à la motofaucheuse. ''

2.2.1.b Après la construction de la bergerie, reprendre et nettoyer les terrains de parcours

La volonté de se simplifier la tâche, au niveau notamment du pansage hivernal, a décidé la construction de ce bâtiment. Désormais, fourrages et animaux sont regroupés en un seul lieu, dans cette bergerie auto-construite : *''On ne voulait pas faire un bâtiment en métal, parce qu'il est exploitant forestier aussi.''*

DH : Qu'est-ce qui a présidé au choix de cet emplacement ?

''Déjà, c'est le seul terrain dont je suis propriétaire à la Séoube. En fait, là au-dessus, il y a plein de terrains. Nous, on arrive au bois, donc là, on a 1,80 ha, et après, il y a plein de terrains sur les côtés. Il y en a à mes beaux-parents, en indivision et tout. Et ces terrains-là, ils sont souvent pas enneigés l'hiver, la neige part en premier là.''

L'hypothèse se vérifie donc, et elle est aussi confirmée par le cliché le plus récent du suivi photographique : tout le haut du terroir, peu pâturé, est destiné à servir de parcours en connexion directe avec la bergerie.

''En bas, je peux y mettre à peu près 200 brebis dans le bâtiment, donc après, je peux aller les garder trois heures de temps l'après-midi, par en haut dans ces pentes-ci. On peut rien me reprocher, si je les garde... ''

En effet, la surface vouée à la dent des brebis n'est pas toute en maîtrise foncière, *''donc, on espère que les gens nous laisseront [pâturer]. Là, les gens, les ont toujours laissées pacager, normalement personne ne dit rien [surtout dans les pentes].''*

Ainsi qu'elle l'exprime, l'idée est de réussir à *“se faire un petit quartier”* dans le versant qui domine la bergerie. Ce serait un quartier d'hiver (avec son déneigement précoce) et un quartier d'intersaison avant et après la mise en estive (au Teich, sous le Signal de Bassia).

“La seule chose, il faut les y garder pour ne pas qu'elles descendent vers la bas. Après, elles vont s'habituer, les brebis. Il faut éviter qu'elles descendent trop et qu'elles mettent la zizanie en bas [dans les prés de fauche]. Parce que les gens de la Séoube, les gens qui sont propriétaires des terrains en haut, ils vont être plutôt contents d'y voir du bétail, tant qu'il reste en haut.”

Ces terrains sont abandonnés, et l'utilisation pastorale repose ainsi sur l'accord tacite des propriétaires. Le fait de garder les brebis implique une appropriation légère, ainsi que le fait le pâturage en vaine-pâturage. L'éleveuse estime avoir l'aval des propriétaires parce qu'en retour, les bêtes vont contribuer à nettoyer ces secteurs pentus et abandonnés.

“C'est en train de se salir. Il y a des frênes qui poussent et des ronces donc il faut essayer de rattraper un peu tout ça. C'est en train de se boucher quoi.”

DH : Rattraper tout ça, c'est rattraper l'herbe qu'il y a encore pour alimenter les brebis ?

“Rattraper tout ça, c'est essayer d'aller le broyer, pour le rendre propre. Parce que les brebis, elles veulent ce qui est bon. Donc, là-haut, il va falloir broyer une ou deux années pour essayer d'avoir de l'herbe bonne.”

On retrouve là une double conception paysanne de l'herbage autour de l'opposition propre/sale. Garder ces lieux propres ou mieux, les faire redevenir propres, renvoie à une manière de tenir l'espace. C'est tenir l'espace domestique, propre au pâturage ovin, face à l'espace ensauvagé, sali car non maîtrisé. Cette conception du propre n'est pas étrangère non plus à une représentation de la valeur pastorale, calée sur le modèle de la prairie fauchée, au couvert homogène. Or, de récents travaux de recherche qui s'intéressent au point de vue des brebis dans leur prise alimentaire, montrent que ce qu'elles veulent de bon, n'est pas forcément ce que s'imaginent l'éleveur. Il apparaît en effet que « les brebis apprécient de se constituer des mélanges très composites » de végétation, entre éléments fins et plus grossiers (Agreil et al., 2004)¹⁷⁷. Ces lieux sous-utilisés en limite du terroir de la Laurence ne sont peut-être pas tant salis en raison de leur valeur pastorale intrinsèque qu'en raison de l'image qu'ils renvoient et de la perception que se fait l'éleveur d'un pâturage entretenu.

¹⁷⁷ Voir aussi : Léger F., Meuret M., Bellon S., Chabert J. P., Guérin G., 1996, "Elevage et territoire : quelques enseignements des opérations locales agri-environnementales dans le sud-est de la France", *Rencontres Recherches Ruminants*, vol. 3, n°, p. 13-20. et Meuret M., 2006, Les pratiques pastorales entre temps court de l'alimentation des troupeaux et temps long des ressources et des milieux, in: *Académie d'agriculture de France, Séance du 31 mai 2006 "Actualité et modernité du pastoralisme"* (Bonnemaire J., ed.), Paris: Académie d'Agriculture de France.

2.2.2 “J’aime m’occuper des bestioles, j’aime faire les foins, j’aime entretenir le patrimoine” Rencontre avec un éleveur ovin et bovin

[CP_B_007 - 09.10.2009 - Autour d'une table à l'intérieur de son domicile. Dialogue avec le paysage : à partir de la carte IGN et de planches de photographies répétées. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Je l'ai rencontré pour la première fois à La Bergerie, du nom de l'auberge de La Séoube où j'ai établi mes quartiers lors d'une session de terrain. Le patron était au courant de l'objet de ma recherche pour l'avoir questionné sur les éleveurs présents dans les environs et notamment de ceux qui fauchent et pâturent au Sarrat-de-Bon. En connaissant un, il propose de lui parler de moi. Tenant sa promesse, il a joué l'intermédiaire en me présentant son ami et voisin éleveur, alors que celui-ci se trouvait au bar. Présentation faite, la discussion s'engage sur l'élevage. C'est l'automne, temps du retour de montagne. Ce n'est pas le meilleur moment pour passer du temps ensemble. Les bêtes sont descendues dans les prés de fauche au-dessus de la Séoube. Les clôtures à vérifier et autres travaux ailleurs le retiennent. Je comprends qu'il va être difficile de se retrouver sur place en journée. Tant pis, je n'insiste pas. Rendez-vous est néanmoins pris, un soir, à son domicile où, à défaut d'une visite paysagère de ses parcelles, j'emmène avec moi des planches de photographies répétées.

Il m'accueille dans le séjour de son domicile, pour nous installer à la table. Sa femme nous rejoindra plus tard, alors qu'elle rentre de son travail salarié en prenant parfois part à la discussion, en arrière-plan. Deux temps vont au moins se dégager au cours de notre entretien. Au discours d'éleveur dans un premier temps - on parle d'agrandissement, de simplification du travail, de manque de temps - vont succéder, dans un second temps, les propos, parfois contradictoires, qui touchent sa sensibilité, son identité, son implication sociale dans le quartier. Les termes de « l'entre-tenir » et de la représentation que l'éleveur se fait du pays(age), apparaîtront à ce moment.

2.2.2.a Une installation par reprise-agrandissement de deux structures familiales

Son installation, en 2000, s'opère en deux temps. La reprise, d'abord, de la ferme familiale qui comptait alors six vaches et son agrandissement immédiat. Puis, deux ans plus tard, la reprise de l'élevage de ses beaux-parents représentant 180 brebis et une dizaine de vaches.

“Actuellement, j'ai vachement diminué en brebis, j'en ai plus que 100, parce que j'ai monté en vaches, j'ai une quarantaine de vaches. En terrain aujourd'hui, j'ai 32ha, à la PAC.”

Croisé Blonde d'Aquitaine et Limousine, le troupeau bovin correspond à la production de veaux et de brouillards vendus en coopérative ou à des maquignons pour l'exportation.

Les brebis sont de race locale Auroise (Campan Aurois). Les agneaux sont vendus finis auprès

d'une boucherie-grossiste de Tarbes.

Quant aux terrains, sur les 32 ha déclarés, 4ha sont en propriété. Il y a 22 ha de prés de fauche, répartis en une vingtaine d'îlots depuis la Séoube (la Laurence, Sarrat-de-Bon) jusqu'à Sainte-Marie-de-Campan.

2.2.2.b Bénéfiques estives, un pâturage d'intersaison raccourci

Une partie de ses terrains qui s'étendent sur les hauts de la Séoube, à Sarrat-de-Bon, touche directement le domaine des estives. Cette grande proximité favorise la recherche d'une utilisation maximale de cette ressource pastorale. Elle occupe une place centrale dans le fonctionnement de l'élevage et tient une bonne place dans la représentation des surfaces pastorales que livre notre homme.

« En estive, on est bien servi. On essaie d'en profiter le maximum. En étant sur place, on les lâche, on les met le plus tôt possible à la montagne et on les redescend le plus tard possible. C'est le seul point bénéfique que l'on a ici en haut, c'est la montagne qui... (...) On essaie d'en profiter le maximum. »

Les pâturages sont pensés en tant que compléments. Ce sont les pentes non fauchées qui sont données à pâturer au printemps, en tant que surface d'attente.

“Ça dépend de la montagne. Si la montagne n'est pas assez bonne ou si ça a pas encore assez poussé, on les fait passer effectivement dans les prés, mais en général c'est dans les prés en pente, pas dans la fauche. Pas dans la fauche, parce qu'on est jamais en avance pour que ça pousse ici.”

Sinon, que ce soit pour les vaches ou pour les brebis, la pratique adoptée au printemps est de *“vite (...) les faire partir à la montagne”*.

A la descente d'estive par contre, la logique est différente. Elle consiste à organiser le pâturage des regains. *“On les met [dans les prés de fauche] à l'automne, les vaches, les moutons, au Pradille, au Sarat de Gay, il y en a partout.”*

Les troupeaux sont alors enfermés dans des parcs, ce qui n'est pas le cas au printemps, où les prairies de Sarrat-de-Bon sont livrées à la vaine-pâturage, avant la mise en estive.

“A l'automne, on essaie de clôturer. Chacun respecte on va dire sa propriété, parce qu'on sait que tout le monde en a besoin en même temps. Mais au printemps ici, il n'y a aucune clôture. Moi, les miennes [mes bêtes], elles vont chez le voisin, celles du voisin, elles viennent chez moi. C'est la transition juste pour partir en montagne, après, tout le monde respecte aussi qu'à partir, on va dire du 15 ou 20 mars, eh bien plus de bêtes dans les prés, voilà, ou du 10 avril s'il fait mauvais. Voilà, hein. Mais là tout le monde s'en va.”

Il relie ce fonctionnement basé sur le respect au fait de l'existence du petit groupe d'éleveurs, relativement solidaire, ce qui ne serait pas le cas dans le reste de la vallée de Campan.

“Nous ici à la Séoube, c'est vrai qu'on est que cinq ou six éleveurs et on s'entend super bien. Et puis tous. On s'entend super bien.(...) Mais il est vrai que dès qu'on va sur Sainte-Marie et à Gripp alors là... . Alors là, c'est la folie.”

2.2.2.c L'entretien du tour des granges et des maisons

L'éleveur explique par ailleurs que *“tout ce qui est mécanisable, tout ce qui est accessible, ça se nettoie”*, c'est-à-dire que la fauche est pratiquée, et que le foin est récolté. L'idée pour lui est de maximiser la récolte sur les parcelles les plus favorables, quitte à reprendre des terrains un temps dévolus au pâturage, à l'aide de moyens mécaniques, pour les faucher à nouveau.

Dans cette logique, les pentes qui nécessiteraient une fauche pédestre (motofaucheuse) sont laissées en pâturage, par manque de temps. Mais l'éleveur explique pourtant, au risque de la contradiction, le maintien de pratiques manuelles.

“On nettoie le bord des granges, ou le bord des résidences secondaires maintenant, et puis c'est tout. Après, les pentes, réellement, on fait quasiment plus. Ce qui est plus mécanisable en tracteur, on le fait plus : c'est les bêtes qui passent, on le fait pacager.”

Ces pratiques manuelles, on le voit, sont réservées à des lieux précis comme les bordures et les abords des granges. L'entretien des terrains est ici synonyme de « nettoyage esthétique » ('faire propre') de tout ce qui fait limite dans ou autour des parcelles.

On trouve d'un côté, pour les bordures, l'expression d'une certaine pression sociale à ce que *“les bordures soient faites”* à travers une surveillance exercée : *“Ici, il y a le regard”*. Sa femme complète en arrière-plan : *“Et s'il y a pas de regard, il y a le voisin !”*

Cela correspond à des terrains appartenant à des propriétaires de la vallée qui bien souvent acceptent un fermage ou une location verbale à la condition de garder la parcelle propre et nettoyée. Cela sous-entend aussi que ces mêmes propriétaires portent cette « culture de l'entretien » et partagent cette représentation du « propre et bien tenu ».

Ce n'est pas le cas, par contre, avec les propriétaires des granges, dans le quartier de Sarrat-de-Bon où se trouve une partie de son foncier. Ceux-là portent souvent d'autres appréciations et désirs pour les abords de ces bâtiments transformés pour la plupart en lieux de villégiature.

“Soit il faut faucher avant qu'ils arrivent, alors bon s'ils arrivent au 15 août, on s'en fout mais des fois ils arrivent au 1^{er} juin, alors là, on leur dit ça va pas être possible que le terrain soit propre. Ici, avant le 10-15 juin on ne commence pas. Et d'autres, c'est phénomène inverse, il faut surtout pas faucher tant qu'il y a des fleurs, c'est joli... D'autres, c'est de ne pas mettre de poison ou des pièges pour les taupes, parce qu'il y a un chat... y a tout ça. C'est plein d'exemples comme ça. Pour les pacages, c'est la même chose.”

A la question de savoir si ces gens extérieurs à la vallée incitent à faire les bordures et à faucher – passer le ‘*rotofil*’ – le long des bâtiments, l'éleveur introduit une nuance.

“Oh non, on le fait, on le fait parce que ça fait plus propre. Ça fait plus propre, donc tout le monde est content malgré que de plus en plus, le tour des résidences secondaires, c'est fermé. De plus en plus, ils plantent des arbres. Ils se passent la tondeuse de plus en plus aussi.”

Ces propos laissent penser que l'injonction n'émanerait pas directement de ces personnes.

Tout laisse penser qu'elle est ici intériorisée, à travers une sorte d'obligation que se donne l'éleveur. Il agirait alors pour que tout le monde soit content ; autant les vacanciers de trouver des paysages pastoraux entretenus, que lui, semble-t-il, de présenter une belle image de sa vallée et du lieu qu'il habite. On comprend cela à la manière dont il justifie le choix de ce métier, à la fois par amour des bêtes, à la fois par l'envie d'entretenir son « chez-lui ».

2.2.2.d Eleveur par amour des bêtes... et par envie d'entretenir le lieu de naissance et de vie

Evoquant son activité, les rythmes de travail et la rentabilité, l'éleveur reconnaît qu'il doit aux aides agricoles perçues la possibilité de faire "tourner l'exploitation", sans plus rentrer dans les détails que l'énumération rapide des principaux soutiens et dispositifs de rétribution des services environnementaux ; comme une question embarrassante, à laquelle il n'accorde pas beaucoup de crédit. Les autres revenus proviennent de la vente des animaux pour se constituer un salaire. Plus globalement, le système famille/exploitation bien qu'indépendant financièrement, repose aussi sur le salaire extérieur de son épouse. Celle-ci ne travaille pas à la ferme autrement que comme aide occasionnelle.

La faible rémunération moyenne des actifs agricoles à l'échelle nationale est connue, notamment dans les systèmes d'élevage extensif bovin¹⁷⁸. La question qui paraît alors centrale est celle de la motivation à élever des vaches. La réponse faite mobilise des valeurs d'attachement : "d'amour des bêtes" et de plaisir à exercer cette activité.

*"Il y a des jours, je lui ai dit [à sa femme] : je vais arrêter, je vais tout planter, je vais bosser ailleurs. Mais bon, il y a un amour. C'est beaucoup par amour des bêtes pour moi, par rapport aux vaches. Même si je m'en allais travailler ailleurs, je serais assez c** pour m'en garder une quinzaine, parce que je pourrais pas les vendre. Ça c'est clair. Voilà, et puis bon après, on a des avantages, n'empêche aussi, il ne faut pas voir que les inconvénients. On est capable de perdre deux heures de temps pour discuter avec quelqu'un. Il n'y a pas de patron derrière, on est pas tenu. On a une liberté de travail aussi. "*

A l'occasion d'une relance, l'éleveur fait en plus valoir la dimension identitaire de son travail. C'est une dimension qui définit son identité de personne, son être en quelque sorte pour celui qui est "né là-dedans". Apparaît également une autre dimension qui relève sans doute davantage d'une identité professionnelle en aimant "faire les foin" et en aimant "entretenir le patrimoine". Ces différents aspects de son identité et de sa passion d'éleveur transparaissent – et dans cet ordre – dans le dialogue qui suit. Il est repris *in-extenso*, tant il est éclairant.

"Je suis né là dedans aussi. Et puis c'est un boulot que j'aime. J'aime m'occuper des bestioles, j'aime faire les foin, j'aime entretenir le patrimoine. "

¹⁷⁸ Voir par exemple : <http://www.insee.fr/fr/ffc/ipweb/ip1068/ip1068.pdf>

DH : C'est à dire ?

''Eh bien, nettoyer, entretenir. Entretenir le village où je suis né, où j'habite tout simplement. Justement, limiter un peu les bois qui descendent. ''

DH : Concrètement, en pratique, ça veut dire quoi entretenir ? Est-ce que vous pourriez me détailler ?

''Entretenir, c'est-à-dire c'est les prés, les prairies qui restent prairies quoi. Que ça ne devienne pas en bois. Tenir l'espace que l'on a autour de nous, par la fauche, par la pâture. ''

Les différents aspects de ses pratiques d'entretien vus précédemment et qui pouvaient paraître contradictoires, prennent ici davantage de cohérence. Entre l'obligation de simplifier les pratiques en ne fauchant que les prés mécanisables et entre l'obligation qu'il se donne de passer la débroussailleuse autour des granges apparaît une même logique : celle de maintenir une identité d'éleveur. C'est celle de devoir s'adapter et d'aller par endroits au plus vite et au moins coûteux par souci de rentabilité pour maintenir son élevage et donc son existence professionnelle ; c'est celle d'accepter de passer du temps en d'autres endroits stratégiques, pour *''tenir l'espace''* auquel il s'identifie : le lieu où il a grandi, le lieu où il vit, sans doute aussi le lieu où il est (re)connu en tant qu'éleveur.

C'est dans cette même logique que notre éleveur possède également trois ânes. Le but : aider à entretenir les petits coins et les endroits difficiles du fond de vallée.

''Ça c'est juste pour nettoyer justement le tour des baraques qui sont là [dans le fond de vallée, à la Séoube], vraiment de la pente. Là où c'est vilain et accidenté, là où je peux même pas mettre les vaches, j'y fais passer les ânes, pour nettoyer. ''

''Ils restent au village dans des petits bouts de prairie ou de grange, comme ça pour nettoyer, juste pour nettoyer. (...) Frênes, ronces, tout y passe. Ça entretient bien. Bon, mais ça, c'est juste pour le plaisir, parce que là, au niveau rapport, y a pas, hein. ''

S'il y a un plaisir à les élever, ces ânes, qui ne vont pas en estive, sont aussi là pour jouer un rôle important : entretenir des espaces stratégiques qui présentent un risque d'embroussaillage. Ce sont les pentes qui encadrent la Séoube, ce sont les abords des maisons autour de son habitation, autant dire des espaces de vie du fond de vallée ; et des espaces particulièrement en vue par les automobilistes.

Cette pratique d'entretien localisé avec des ânes comme tondeuse-débroussailleuse écologique laisse entrevoir comment cet éleveur a fini par intégrer une dimension paysagère à son travail comme une composante de son activité. Mais pas n'importe quelle dimension paysagère : elle correspond à celle d'un « paysage intime », vécu par lui, l'habitant du lieu, et elle correspond en même temps à celle d'un « paysage vitrine », donné à voir aux autres qui vivent et fréquentent cette vallée touristique. Ainsi que le formule Eva Bigando, à qui nous devons cette distinction, « Le *paysage intime* d'un habitant correspond en général aux éléments paysagers retenus comme constitutifs d'une identité individuelle vécue sans

partage. Le *paysage vitrine* correspond davantage, quant à lui, à l'émergence d'un patrimoine paysager local à la fois témoin d'une identité collective et digne de la représenter vis-à-vis de l'Ailleurs et de l'Autre. » (Bigando, 2008).

3 Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en vallée de Campan ?

Analysés dans leur dynamique récente des trente à quarante dernières années, les paysages de la vallée de Campan ne contredisent pas l'image et le caractère pastoral qui leur sont attachés. Les signes apparents d'évolutions paysagères sont rares quand bien même les structures d'exploitation changent, et que la population agricole certes encore présente, connaît une érosion continue depuis l'après-guerre.

Tout se passe comme si les transformations à la fois des élevages et des manières de travailler étaient compensées sur le plan spatial et paysager par un certain nombre d'ajustements et de compromis des manières « d'entre-tenir ». En effet, les témoignages des éleveurs rencontrés laissent entendre qu'un facteur d'inertie aux changements des pratiques serait lié au « poids social » des propriétaires terriens, qui imposent un certain nombre de règles quant à la tenue des parcelles, et de manière générale quant à l'image de la prairie. Les éleveurs rencontrés semblent en partie porter cette culture de l'entretien, mais paraissent également comme pris entre deux feux. D'un côté, il s'agit pour eux de parvenir à un niveau d'entretien acceptable du point de vue de la pression sociale des propriétaires mais aussi du point de vue des attentes et des représentations paysagères des nouveaux venus dans la vallée, à savoir les propriétaires de ces « granges de vacances ». D'un autre côté, il s'agit de tenir entre tous dans un contexte de concurrence sur le foncier et d'entretenir les terroirs suivant les capacités d'un travail mécanisé au maximum et avec une main d'œuvre familiale réduite. Le tout semble faire l'objet d'un ensemble de compromis, de contradictions apparentes et d'ajustements au cas par cas.

Cette troisième partie s'attache à montrer de quels types d'ajustement et de simplification des manières de travailler procède « l'entre-tenir » à Campan ces dernières années, dans les rapports à la propriété foncière d'abord, dans les relations entre haut et bas de vallée ensuite. Elle cherche plus particulièrement à comprendre les significations des pratiques de finition du travail et à tirer les ficelles du jeu social qui se trame autour de l'image de la vallée, entre représentations des propriétaires, représentations des vacanciers, regards et pratiques d'éleveurs.

3.1 Tenir la montagne entre soi et les autres

Espaces pastoraux sous tension, concurrence foncière et dynamique d'agrandissement des élevages

3.1.1 Dynamisme de l'élevage et agrandissement des structures d'exploitation

Signalons d'emblée cette différence avec l'Oueil-Larboust vu précédemment. Elle est majeure pour considérer « l'entre-tenir » à Campan. Le nombre d'élevages reste ici élevé : au RGA de 2000, toutes catégories confondues, la commune de Campan compte 79 exploitations¹⁷⁹, dont 30 (soit 38%) sont des « exploitations professionnelles¹⁸⁰ », c'est-à-dire des élevages conséquents, tant en termes de surface exploitées qu'en termes de cheptel détenu. A titre d'illustration, la moyenne des surfaces agricoles utilisées pour les exploitations non professionnelles (soit 62%) est de 6 ha, contre 23 ha pour les autres, sachant que plus de la moitié des exploitations professionnelles (19 sur 30) s'établissent sur une surface moyenne équivalente à 31 ha. Autant dire que les surfaces par exploitation vont s'agrandissant.

En somme, l'entretien de la montagne à Campan est d'abord le fait d'un tissu d'exploitation qui tient le foncier dans ses mailles, quand bien même les mailles s'élargissent. Ce fait – l'agrandissement des structures – entraîne des conséquences évidentes sur la gestion des emprises pastorales, et nous verrons ci-après les ajustements opérés. Mais en attendant, deux effets peuvent être relevés :

Le premier est que « l'entre-tenir la montagne » relève d'un « tenir entre tous ». Autrement dit, l'espace pastoral est ici tenu par le nombre d'éleveurs et par leur diversité. Il s'agit d'une diversité faite de petites structures au profil paysan d'un côté et de structures d'élevage agrandies de type entrepreneurial de l'autre. C'est ainsi que s'explique le constat, réalisé à travers l'analyse paysagère diachronique, d'emprises pastorales demeurées globalement stables depuis les années 1970. Il n'y a pas véritablement d'abandon de surface : il y a par contre changement d'affectation de ces surfaces par effet de spécialisation, suivant la pente et la possibilité de mécaniser la fauche.

Corrélativement, le second effet est celui d'un espace sous tension où les terres libérées par l'un sont immédiatement reprises par un ou des autres. Les tractations sont nombreuses et l'éparpillement des îlots parcellaires est importants (voir ci-après).

L'analyse paysagère a permis de relever l'existence, au niveau du vallon d'Arrimoula par exemple, de petits élevages, tenus en à-côté ou par des éleveurs retraités. La tendance prévisible est l'amenuisement de cette diversité d'éleveurs. Ils sont pour beaucoup porteurs

¹⁷⁹ Ce nombre était de 138 en 1988 et de 166 en 1979 (source : RGA 2000).

¹⁸⁰ Sont considérées « exploitations professionnelles » au titre du RGA, celles dont le nombre d'unités de travail annuel (qui correspond à la quantité de travail d'une personne à temps complet pendant une année) est supérieur ou égal à 0,75 et dont la marge brute standard est supérieure ou égale à 12 hectares équivalent blé.

de micro-pratiques, et d'une gestion affective de leurs parcelles (voir par exemple le témoignage de cet éleveur octogénaire, au paragraphe 1.2.1). Leur disparition progressive risque d'entraîner à l'avenir, dans le contexte de reprise/agrandissement, des changements paysagers. Tout porte à croire que ceux-ci iraient dans le sens d'une simplification de l'usage des pentes non mécanisables notamment, par un développement plus important encore des pâturages extensifs à l'ensemble des surfaces de versant.

3.1.2 Dispersion du parcellaire d'exploitation

L'observation des registres parcellaires graphiques des exploitations (voir chapitre méthodologique) auprès des éleveurs rencontrés d'une part, ainsi que l'analyse du partage foncier opéré d'autre part à partir de la lecture des paysages durant les enquêtes sociales, font apparaître la dispersion et l'éclatement de l'assise foncière des exploitations (pour les plus grosses d'entre elles plus spécifiquement). Cette lecture paysagère du foncier montre aussi combien le fond de vallée est plus particulièrement au centre d'un partage complexe. Au niveau du vallon d'Arrimoula par exemple, les répartitions sont telles que l'on y trouve aussi bien des exploitants des quartiers avoisinants (Nouguès, Couya, Peyras), que ceux de Sainte-Marie-de-Campan relativement proches, mais aussi ceux de la haute vallée, au niveau de Gripp (soit à distance de 6 km environ). Dans la pente du terroir, si on considère une tranche comprenant les quartiers de Nouguès, Couya, les Cabanettes, on retrouve une logique proche, d'utilisateurs éparpillés à l'échelle de la vallée, avec, cependant, un phénomène nouveau décrit plus loin sur les rapports entre haut et bas, lié à la location d'un quartier de granges à un éleveur de la plaine en guise de pâturage estival.

“Déjà, ici, il n'y pas d'exploitation structurée. On a tous des bâtiments à droite, à gauche, des granges à droite à gauche, des prés à droite à gauche, avec 50 propriétaires. Et le propriétaire, il vous le donne à vous et pas forcément au voisin.” (CP_A_005)

Insistons donc, à la suite de cet éleveur, sur les mots « dispersion » et « éclatement » pour caractériser la structure foncière des plus importantes exploitations de Campan. C'est une particularité qui est propre à cette vallée puisqu'en Oueil-Larboust vu précédemment, différentes formes de regroupement foncier ont été mises en place par les éleveurs restants pour garder la maîtrise de la montagne. Puis, en haute vallée du Gave de Pau (voir plus loin), il s'agit davantage d'une fragmentation foncière liée à l'étagement de l'utilisation des espaces de la ressource.

Il est à noter également, à travers ce que laisse entendre cet éleveur, le poids relatif des propriétaires terriens dans la distribution spatiale des terrains suivant les éleveurs. Cette indication donne l'idée d'un contrôle et d'une mainmise par ceux qui ne pratiquent pas ou plus l'agriculture, dans le jeu social de « l'entre-tenir ». Ce point, qui concerne les rapports de force et les tensions dans les relations de « maison » à « maison » et au(x) premier(s) voisin(s)

pour le transfert de gestion de la terre, n'est pas davantage développé ici. L'ethnologue Claude Mercier (2008, 2010), en rappelant le contexte social du « système à maison » pyrénéen, a livré quelques belles pages à propos de la vallée d'Aure¹⁸¹. Par contre, nous aborderons plus loin un autre aspect de la relation à la propriété et à l'autre, en termes de pression sociale exercée par la société locale des propriétaires à l'endroit des éleveurs, autour de règles qui définissent le « bien-tenir » les parcelles (le propre, la finition, les bordures).

3.1.3 Tenir entre tous, mais chacun pour soi

On ne relève pas en vallée de Campan ces mêmes formes de regroupement circonstanciel d'éleveurs comme en Oueil-Larboust, par unités de terroir cohérent, comme le proposent les découpages communaux en Luchonnais. Une nuance apparaît néanmoins au niveau de la Séoubé. Les éleveurs qui y sont installés sont moins nombreux et semblent former un groupe d'entente, qui ne vas certes pas jusqu'à partager et répartir le foncier ; mais c'est un groupe – si l'on en croit un de ses membres – qui travaille avec « *respect* »¹⁸² et met en commun les pâturages au printemps. Ailleurs dans la vallée, les terroirs semblent davantage tenus par des formes de gestion individualiste et individualisée. Elles se traduisent dans les paysages à travers les découpages parcellaires, soit révélés par une différence de gestion entre fauche et pâture (comme c'est le cas à Couya, avec la série n°4 du terroir la Bouche/vallon d'Arrimoula), soit par la présence de clôtures, ou par un calendrier d'utilisation de l'herbe différent d'un éleveur à l'autre (>séries n°8 et 9 du terroir La Bouche/vallon d'Arrimoula).

Ainsi, l'entre-tenir – au sens d'un « *tenir entre soi les terrains* » – à Campan s'entend comme un jeu de forces en présence, où peuvent s'exprimer des clans (ceux de Gripp, ceux de la Séoubé), et des rivalités entre quartiers, à l'échelle de cette commune qui occupe une large partie de la vallée de l'Adour. Ce fait n'est pas nouveau. Dans son ouvrage « Entre la commune et la nation », Edouard Lynch (1992) montre comment un « ordre valléen » qui donnera naissance à la « cohésion municipale » de Campan est en réalité agité par un « climat de tensions constantes » et de rapports de force entre haut et bas de la vallée notamment. Dans la situation présente, les tensions foncières autour du « tenir l'ensemble des terroirs » seraient en plus exacerbées par les stratégies d'agrandissement des élevages encouragées par la faible valeur ajoutée de la production de « maigre ».

On ne trouve pas non plus de groupe d'entente pour la gestion des estives. Celle-ci est du ressort de la commune de Campan, bien qu'un GP fut un temps constitué, mais dissout par la suite. La question qui se pose alors, est celle de la capacité d'identification à un groupe, à

¹⁸¹ Sur la notion de « maison » et les relations aux premiers voisins mais plutôt sous la forme du don (entraide et coup de main) et de contre-don, on lira aussi, à propos d'une communauté pastorale basque, Sandra Ott S., 1993, *Le cercle des montagnes. Une communauté pastorale Basque*, Paris: CTHS, (Le regard de l'ethnologue), 267 p..

¹⁸² « *Il y a un respect aussi. A l'automne, on essaie de clôturer. Chacun respecte on va dire sa propriété, parce qu'on sait que tout le monde en a besoin en même temps. Mais au printemps, vous revenez au printemps ici, il n'y a aucune clôture. Moi, les miennes, elles vont chez le voisin, celles du voisin, elles viennent chez moi.* » (CP_B_007)

une communauté d'éleveurs, dès lors que les prises de décision collectives ressortissent du pouvoir municipal, où ne siège d'ailleurs, il convient de le préciser, qu'un seul éleveur. Ces relations sociales et de pouvoir entre un conseil municipal d'une commune pastorale et un groupe d'éleveurs utilisateur d'estive mériteraient d'être explorées, tant en termes de projets, de politique pastorale, que d'affirmation des identités, dans le contexte du pastoralisme contemporain. Cette recherche trouverait un appui comparatif tout à fait intéressant avec le contexte de gestion des estives de la haute vallée voisine du Gave de Pau, par une commission syndicale (CSVV). Cette dernière, nous le verrons plus loin, constituée au milieu du XIX^e siècle, est une assemblée d'éleveurs qui participe fortement à faire exister l'élevage et la communauté pastorale dans la vallée. Ce travail pourrait notamment s'appuyer, entre autre, sur les archives de la CSVV¹⁸³ ainsi que sur les délibérations du conseil municipal de Campan, autant que sur l'histoire de la courte vie du GP à partir d'enquêtes auprès de ses anciens membres. En se positionnant dans le contexte de gestion des estives de l'après « Loi Pastorale » de 1972, l'enjeu scientifique pourrait consister à éclairer le moment d'une reformulation du rapport des éleveurs aux estives mais également de l'apparition d'une autre vision sociale et sociétale de la montagne, face à la crise pastorale de cette époque, et de la montée en puissance, parallèlement, des préoccupations environnementales d'abord, paysagères et patrimoniales ensuite.

3.2 « Entre-tenir » la montagne à Campan : une danse pastorale à deux temps entre hauts et bas herbages

Après avoir montré comment « l'entre-tenir » la montagne à Campan se joue sur un tenir-ensemble des éleveurs à travers la dynamique sociale et les tensions sur le foncier agricole, penchons-nous à présent sur les ajustements des pratiques pastorales opérés ces trente dernières années pour entretenir les terroirs, et notamment sur les relations entre hauts et bas herbages.

3.2.1 Du rôle majeur des estives dans l'entretien des bas herbages des terroirs

Intéressons-nous aux perceptions de la « montagne » véhiculées par les éleveurs – ceux du corpus principal dont le témoignage est livré dans la partie précédente de ce chapitre, et ceux du corpus secondaire¹⁸⁴ –, avant de dégager la signification d'un « *tenir entre hauts et bas herbages* ».

¹⁸³ Cette piste de travail, un temps envisagée, n'a pu être poursuivie dans le cadre de cette thèse, mais l'idée exposée auprès de la secrétaire générale de la CSVV avait suscité de l'intérêt. Cette personne était prête à apporter son concours et à donner accès aux rayonnages d'archives.

¹⁸⁴ Se reporter au « Corpus d'enquête sociale de la vallée de Campan » dans le chapitre « Méthode d'ethnogéographie des paysages » du volume d'images.

‘‘Faut pas se leurrer, 45 ha... (...) Après, nous, ce qui nous sauve entre guillemets, et ce qui fait aussi notre raison d’être ici, c’est la montagne ! Tout ça, pendant qu’elles sont six mois là-bas, c’est gratuit quoi ! [rire]’’ (CP_A_001).

C’est une vision de la montagne pastorale bienfaisante, salvatrice, qui est (re)présentée. L’estive (l’espace pastoral) et l’estivage (la pratique) sont mis en avant comme l’atout des exploitations de montagne, face aux difficultés (pentes, rémunération du travail) qui semblent peser sur elles. C’est pour certains *‘‘la raison d’être’’* de l’élevage campanois, c’est ce qui rend possible le maintien des pratiques et donc l’entretien des terrains au niveau des terroirs de vallée. La montagne pastorale représente ainsi une ressource importante, non seulement en ce qu’elle est gratuite (pour les valléens), – et les éleveurs entendent ne pas s’en priver¹⁸⁵ – mais en ce qu’elle représente un *temps* passé où les bêtes ne sont pas en bas sur l’exploitation. Les représentations montrent que les estives sont moins pensées en tant que surface qu’en termes de temps pastoral. L’estive représente un *espace-temps*, ainsi que le formule cet éleveur dans la contraction qu’il utilise :

‘‘En termes de surface, moi je passe beaucoup de temps à la montagne.’’ (CP_A_003).

Sa phrase prend tout son sens en la replaçant dans le contexte d’une pratique où il associe un temps d’utilisation d’une haute montagne pastorale (La Mongie, Tourmalet, Pic-de-Midi-de-Bigorre) avec un temps d’utilisation d’une *‘‘montagne intermédiaire’’* durant les intersaisons. Installé au pied de la Bouche, sa stratégie consiste à prolonger « l’amontagnage » d’une partie de son troupeau (brebis non suitées par exemple) en la faisant paître sur les parcours communaux de la soulane au printemps et à l’automne. Une autre partie du troupeau (brebis pleines et en lactation) est répartie en lots dans les pacages de l’ombrée.

Ce système estivant n’a rien de proprement nouveau. Il est un principe organisateur des systèmes d’élevage montagnard en général, et pyrénéen en particulier où les hautes vallées bénéficient de droits d’usage sur « leurs montagnes ». Pour autant, dans certains contextes, les relations aux estives peuvent être au centre de nouvelles configurations spatiales. Ce n’est pas le cas ici, mais nous l’avons par exemple vu à Benqué-Dessous-et-Dessus, en vallée d’Oueil, avec une gestion de l’estive communale externalisée à un GP d’éleveurs du piémont. C’est aussi le cas en Ariège où Corinne Eychenne montre un phénomène récent d’utilisation de pâturages collectifs d’altitude par les troupeaux des zones nord et pré-pyrénéennes dans le cadre d’une « transhumance de proximité » (Eychenne, 2008).

Si l’accueil des troupeaux étrangers n’est pas à négliger¹⁸⁶ à Campan, la tendance, pour les élevages campanois, serait plutôt au renforcement du rôle de l’estive dans le fonctionnement de leur système de production. C’est un renforcement qui s’entend en termes de poids accordé aux pâturages collectifs pouvant aller jusqu’à la déconnexion de la taille des troupeaux estivés avec les capacités d’affouragement des surfaces de la vallée. Là

¹⁸⁵ *‘‘Dès qu’il y a de l’herbe à la montagne, je les fous à la montagne. Moi, mes prés, c’est juste un passage transitoire.’’ (CP_A_004)*

¹⁸⁶ Notamment en ce que la rentrée d’argent (les cotisations) permet la réalisation de travaux en montagne au bénéfice de l’ensemble des éleveurs locaux et étrangers.

aussi, rien de nouveau. Ce principe est à la base de la transhumance pyrénéenne (ovine) depuis les hauts pâturages pour accéder durant l'hiver à des ressources situées dans les basses plaines de Gascogne (Cavaillès, 2003 (1931)). Ce qui est nouveau ici, dans cette disjonction entre les capacités d'alimentation du haut (pelouses communales) et du bas (terres privées limitées et sous pression), c'est la sédentarisation des troupeaux dans la vallée. Le voyage des fourrages, c'est-à-dire leur acheminement vers les bergeries et les étables, remplace la transhumance hivernale des troupeaux. En effet, l'autonomie fourragère n'est pas toujours atteinte pour les élevages agrandis, soit parce que le blocage foncier ne le permet pas, soit – et les raisons peuvent être concomitantes – par choix économique lorsque les éleveurs estiment plus rentable d'acheter une partie du foin que de le produire sur place.

C'est le recours à un « bas », encore plus bas que celui de la vallée (communes du piémont, ou des régions productrices de foin comme la moitié sud-ouest du département du Gers) pour l'achat de fourrage, qui permet de maintenir la relation haut-bas à l'échelle de la vallée. Autre manière de tenir la montagne, de faire tenir ensemble les bas herbages privés au niveau des terroirs avec les ensembles de hauts pâturages communaux.

En définitive, l'entre-tenir la montagne à Campan se joue pour partie dans cet entre-deux du fonctionnement pastoral, entre le haut des estives collectives, et le bas des herbages privés, avec l'ensemble des tensions qui peuvent exister entre et à l'intérieur de ces deux ensembles socio-spatiaux. Nous avons tenté d'illustrer certaines de ces tensions, bien que d'autres apparaissent notamment au niveau de la gestion de l'estive entre la commune et la communauté des éleveurs, ou encore celles qui peuvent s'exprimer à l'endroit des éleveurs bovins étrangers admis en estive¹⁸⁷.

Cette dimension concerne la place et la considération réservées aux éleveurs étrangers par les locaux. Ces enjeux de pouvoirs et fabrication/renouvellement des identités ont été particulièrement illustrés en Ariège dans le travail de thèse de Corinne (Eychenne, 2006) ; il ne paraît pas nécessaire d'y revenir plus longuement. Par contre arrêtons-nous sur un autre aspect, autour des tensions sur la représentation sociale du troupeau transhumant. La rivalité, notamment exprimée par une éleveuse de Campan¹⁸⁸, se joue en ce que les vaches de la plaine, moins habituées à la montagne, resteraient dans les endroits les plus faciles de l'estive, et en cela obligerait ses vaches à elle, plus *“petites”* et qui *“bougent plus”* à circuler les pentes pour se *“remplir”*. L'inconvénient est du côté de l'éleveur local, du fait que ses vaches sont du coup moins faciles à rassembler et à comptabiliser. Cela rejoint, d'une façon, des travaux effectués par Michel Meuret (Meuret et al., 2006), basés sur des observations animales et enquêtes sociales auprès d'éleveurs alpins. Ses travaux montrent le rôle de

¹⁸⁷ Précisons que la commune de Campan n'admet sur ses estives que des bovins étrangers. Ils représentaient en 2009 un effectif de 1200 têtes (Source : élu de Campan, agriculteur et membre de la commission montagne en charge des estives).

¹⁸⁸ *“[Depuis l'introduction des vaches étrangères], les nôtres, elles ne trouvent plus leur compte, et elles sont quand même soucieuses de se remplir quoi. Les autres, tout ce qui est Limousine, encore que les Limousine..., mais il y a aussi des Charolaise, elles bougent pas trop, celles-là. Elles ne vont pas aller se risquer dans la pente quoi. Les nôtres par contre, elles sont petites. Elles bougent plus. Elles sont moins faciles à comptabiliser du coup, maintenant, mais bon.”* (CP_A_001)

« l'éducation » à la pente du jeune bovin pour son comportement futur en montagne. Il apparaît que ce comportement est moins lié à la race qu'à l'aptitude acquise – d'où le terme d'éducation encouragée par l'éleveur –, telle une agilité bovine à déjouer les pentes. Les conséquences se trouvent notamment au niveau de la prise alimentaire de l'animal-grimpeur et, de fait, à son croît (qui plus est quand il s'agit de broutards, comme c'est le cas ici). Mais l'autre conséquence s'exprime en termes de répartition spatiale du prélèvement de la ressource. L'animal éduqué et habitué¹⁸⁹ valorise mieux les milieux montagnards accidentés ou à tout le moins fragmentés par des pentes et des obstacles physiques (éboulis). Favoriser des troupeaux habitués aux pentes renvoie à une question de gestion durable des pâturages d'altitude, pour parer aux effets de stagnation de troupeaux (de plaine) moins agiles qui (sur)pâturent les lieux faciles et délaissent le reste¹⁹⁰.

Cela révèle, dans la problématique qui nous occupe, de l'importance du tenir ensemble hauts et bas herbages, estives d'altitude et prairies de terroir, pour garantir une meilleure gestion pastorale de l'ensemble des herbages, avec des troupeaux habitués aux pentes et au pâturage montagnard en général.

Ainsi, la « montagne pastorale d'été » représente une polarité forte. Les éleveurs expriment combien elle est une pièce importante du pastoralisme local. Elle est pensée et posée comme une condition de possibilité du maintien de l'élevage à Campan. Mais elle est également pensée en tant qu'elle est en relation avec un bas et avec des sièges d'exploitation qui restent dans la vallée. Se joue sans doute ici – ce point sera abordé plus loin – l'envie d'être éleveur et de vivre de et dans sa vallée. Dans ce contexte, l'accès aux estives semble commander « l'entre-tenir » des terroirs de vallées, mais le pâturage des troupeaux dans les terroirs pentus de la vallée pourrait contribuer, en retour, à une meilleure répartition du pâturage en altitude.

3.2.2 L'effacement de l'usage intermédiaire des quartiers de granges

Les principales modifications de pratiques agricoles ces dernières années concernent l'espace entourant les quartiers des plus hautes granges. En effet, le passage au système d'élevage allaitant dans les années 1980 conduit à une modification du rapport à ces lieux intermédiaires entre fond de vallée et estive. Cette modification des pratiques n'a pas été rapportée précisément par nos interlocuteurs sur le plan spatial. Tout au plus sait-on qu'à

¹⁸⁹ C'est l'animal à « haute qualité territoriale » ainsi nommé par l'éleveur Denis Michaud en référence à son travail de sélection pour favoriser, parmi ses vaches laitières de son troupeau (Montbéliarde), les plus aptes à valoriser la ressource pastorale des pré-bois jurassiens pour la production du lait. Il y a en plus dans sa démarche une recherche de typicité du produit et de qualité des paysages (utiliser et mettre en valeur les pré-bois abandonnés) dans le sens où le lait participe à la fabrication de fromages en AOC Comté. Michaud D., 2003, "La vache laitière à haute qualité territoriale (VLHQT)", *Le courrier de l'Environnement de l'INRA*, vol., n° 48, p. 45-52.

¹⁹⁰ Ceci est encore plus vrai avec la pratique du libre pacage comme c'est le cas ici où les bêtes sont surveillées mais non gardées.

cette période, les granges hautes perdent leur statut de lieu de rassemblement journalier des vaches laitières, tandis que le troupeau allaitant reste en estive, plus en amont. Le scénario est concordant avec le changement décrit à Cathervielle en vallée d'Oueil-Larboust, tant en termes de date que d'effacement de l'espace intermédiaire.

A défaut d'informations plus précises, on peut s'appuyer sur les paysages actuels – à partir de leur analyse spatiale et du témoignage des éleveurs – pour constater que ces quartiers de granges ne comportent plus un temps d'utilisation particulière. Il ne s'agit pas d'un basculement, mais plutôt d'un glissement progressif des pratiques dans le temps. Un premier glissement s'est produit au début du XX^e siècle, avec l'arrêt de l'utilisation des *courtâous*, et le recentrage des pratiques au niveau des granges hautes, dans une zone de contact qui associe basse estive et prairies privées. Avec le changement de système d'élevage dans les années 1970-80, on assiste alors à l'arrêt de l'utilisation conjointe de ces deux types d'espaces pastoraux et à la distinction claire entre *temps de l'estive* d'un côté et *temps du pâturage* dans les terroirs de l'autre. Actuellement, le recentrage et la simplification des pratiques entre prairies mécanisables et prairies pâturées, laisse supposer qu'une autre zone de contact s'établit au niveau du fond de vallée. C'est désormais là que se jouent les principaux enjeux de la conquête des ressources fourragères – et plus particulièrement des ressources en foin.

Dans ce glissement des pratiques vers le bas des versants, ce sont toutes les surfaces des terroirs qui deviennent une zone d'attente pour les troupeaux, entre estivage et hivernage. En effet, le pâturage d'intersaison, qu'il soit printanier ou automnal, ne concerne plus alors d'espace ou d'étagement précis. A la descente d'estive, les animaux sont parqués, en fonction des lots, dans les regains des prés de fauche, ou dans les pâturages en pente prévus à cet effet. Au niveau de la montée en estive, le pâturage devient semble-t-il – pour certains élevages au moins – limité, et on cherche à envoyer les bêtes à la montagne dès que les conditions (de ressource et de météo) le permettent. A ce moment, exprime cette éleveuse, *'' les vaches qui n'ont plus les veaux, on les monte à pied, justement par les Estupas, les Mailhs. Là, vous ouvrez la barrière et hop, elles sont déjà à la montagne''* (CP_A_001). Il est certain que la proximité de certaines estives favorise ces lâchers précoces en montagne. Le pâturage printanier, qui peut autant concerner certains prés de fauche du fond de vallée que des pacages dans la pente autour des granges hautes, est réservé à des lots d'animaux stratégiques (brebis-mères ou vaches-mères suitées). L'objectif relève de la conduite animale d'un côté et de la gestion prévisionnelle de la ressource de l'autre. Le prélèvement printanier est effectué de manière à trouver une herbe renouvelée en automne. Précisons donc que ce n'est pas un étage – l'étage des granges – qui est concerné mais que ce sont bien davantage des espaces spécifiques, c'est-à-dire des terrains, morceaux de parcelles ou de quartiers dont la pente empêche le travail mécanique. En ce sens, la pratique pastorale et l'entretien de la montagne développés à Campan ces dernières années ressortissent d'une « dance pastorale » à deux temps caractérisée par un ballet des animaux entre bas et hauts versants, entre le privé et le communal. La logique qui préside à la gestion des terroirs apparaît en ce cas moins dictée par le temps de la ressource (l'espace-temps d'une disponibilité étagée) que par la topographie de la ressource qui influe sur son caractère

mécanisable ou non, c'est-à-dire fauchable ou à faire pâturer. Cependant, l'exemple de reprise de parcelles en pentes fortes en vue de les faucher (au moins en partie) au niveau du terroir de la Laurence invite à nuancer quelque peu le constat général.

3.2.3 Manières d'entre-tenir les terroirs suivant la pente et le profil des éleveurs

Cet aspect de « l'entre-tenir » qui correspond à la mise en parallèle de la transformation des paysages avec l'évolution des pratiques agricoles, n'a pas été la recherche principale dans cette vallée. Il n'a pas, pour autant, été négligé et est présenté dans les paragraphes qui suivent de manière à permettre des parallèles et des mises en perspective comparatives avec les deux autres vallées étudiées dans cette thèse. La présentation est par contre abordée plus concisément, avec quelques aspects clé des transformations agricoles et paysagères. Ce parti pris tient principalement au fait que les modalités qui expliquent le maintien des paysages et les raisons de « l'entre-tenir » la vallée de Campan se trouvent, peut-être plus ici qu'ailleurs, dans les relations entre les groupes sociaux en présence : entre éleveurs et société locale par l'entremise des propriétaires terriens, entre éleveurs et touristes dont les résidents occasionnels des granges de vacances, et entre éleveurs enfin, dont les relations et les tensions internes ont été présentées ci-avant. Ainsi qu'il a déjà été explicité, les paysages tout comme la population agricole n'ont pas connu ici de véritables ruptures ou basculements, qui seraient à l'origine d'une prise en charge nouvelle et d'innovation sociale comme c'est le cas en Oueil-Larboust par exemple. La crise de l'élevage est ici une *''crise chronique''* depuis l'après-guerre, pour reprendre la formule d'un éleveur (CP_A_005). Elle se traduit en ajustements socio-spatiaux de la gestion des ressources et des paysages par glissements et adaptations progressifs, sans toutefois laisser présager, en présence d'une dynamique de l'élevage campanois, de changements définitifs de certaines situations ou affectations des surfaces pastorales. C'est ce que nous allons brièvement aborder.

3.2.3.a Un fond de vallée partagé, spécialisé dans la fauche

Le fond de vallée particulièrement long, large et plat représente une importante surface en herbe, entièrement dédiée à la fauche. C'est un espace sous tension que se disputent les éleveurs, ainsi que décrit précédemment. C'est aussi le lieu où s'expriment le plus de soins apportés aux bordures, et à l'entretien des prairies de manière générale. A la nécessité productive s'ajoute en effet, nous le verrons ci-après, la pression sociale exercée par les propriétaires désireux de voir leur bien de famille entretenu, suivant l'image qu'il se font d'une parcelle et d'une vallée bien tenue. En cela, la proximité des routes et des habitations dispersées en font des herbages particulièrement en vue et a priori particulièrement surveillés. A cela s'ajoute une autre forme de pression, exercée depuis les années 1980 à 1990 par l'urbanisation, principalement sous la forme de constructions et d'équipements touristiques (camping, centre de vacances) qui s'égrènent de façon quasi continue depuis le bourg de

Campan jusqu'à Sainte-Marie-de-Campan d'abord, puis de Sainte-Marie-de-Campan jusqu'à la Séoubé d'un côté et jusqu'à Gripp de l'autre.

3.2.3.b Le quartier de granges du Sarrat-de-Bon et Pradille : des terroirs à foin en prolongement du fond de vallée

Ces quartiers peu pentus et qui dominent la Séoubé et les parties habitées du bas de versant sont historiquement des terroirs de production d'herbe et de foin. Un important réseau de rigoles d'irrigation, en eau ou à l'état de traces, en témoigne actuellement. Selon Henri Cavaillès, on pratiquait sur ces sols morainiques fertiles, fertilisés et arrosés, jusqu'à trois coupes dans l'année (Cavaillès, 1923a). Foins et regains étaient stockés dans les granges, nombreuses et de belles proportions, réparties au long des chemins et de la limite avec l'estive. C'est encore le cas pour certaines aujourd'hui, mais la tendance dominante est l'abandon de ces bâtiments d'élevage dispersés pour favoriser le regroupement, bêtes et fourrage, en un seul lieu, en fond de vallée.

Les photographies diachroniques montrent que l'orientation principale de ces lieux reste, actuellement, la fauche et la production de foin, bien qu'un relâchement de l'entretien est visible en 1965 (>série n°6 du terroir de Pradille – Sarrat-de-Bon), et que des témoignages de diverses personnes s'accordent à dire qu'une partie de la surface fut un temps pâturée uniquement, par des vaches et des chevaux extérieurs à la vallée¹⁹¹. La reprise de la fauche dans le courant des années 2000 concorde alors notamment avec l'installation d'un éleveur rencontré (voir le récit de sa rencontre au paragraphe 2.2.2).

Si on retrouve une certaine continuité historique des pratiques dans la fauche et dans la récolte de foin, celle-ci n'est qu'apparente, depuis l'abandon de l'irrigation – la quantité de travail nécessaire à l'entretien des rigoles dépasse les possibilités d'éleveurs en charge de vastes surfaces herbagères – et depuis le changement d'usage de nombreuses granges. Ces constructions pastorales sont en effet pour beaucoup transformées en résidences secondaires. Le fonctionnement actuel de ces terroirs correspond à celui – plus abondamment décrit pour les plateaux de Sers ou le plateau de Saugué en haute vallée du Gave de Pau – d'une assimilation de ces surfaces de fauche à celles du fond de vallée. A savoir, le foin, qui n'est plus consommé sur place, est exporté vers les fenils du bas.

Les autres changements touchant aux pratiques pastorales découlent des usages de la villégiature, faisant de ces lieux des espaces partagés, de négociation avec les vacanciers ainsi que décrit ci-après.

¹⁹¹ *“Il y a beaucoup de gens de la plaine qui avaient pris des vaches et qui les enfermaient tout l'été. Au Sarrat-de-Bon, c'était le cas. Maintenant, tu vois que c'est tout fauché, mais pendant très longtemps, il y avait des chevaux tout l'été. Toute la crête du Sarrat-de-Bon, tous ces prés-là, mis à part un ou deux, n'étaient pas fauchés, il n'y avait que des vaches.” (CP_C_008)*

3.2.3.c L'entretien du vallon d'Arrimoula et du terroir de la Laurence entre fauche, pâturage et « fausse-estive »

Ces terroirs ont en commun d'avoir porté des formes de mise en valeur relativement poussées, avant de connaître depuis les années 1960 un ensemble d'ajustements qui, s'ils n'ont plus grand chose à voir avec les pratiques antérieures, leur permet de rester globalement entretenus. Du côté du vallon d'Arrimoula, il est frappant de constater l'importance des anciens aménagements liés au détournement de l'eau des torrents pour la conduire à flanc de versant sur toute la hauteur du terroir. On retrouve ces traces inscrites au sol de la basse estive par exemple, dans la photo aérienne de 1954. Des vues obliques telles que les séries diachroniques n°3 et 4 montrent des réseaux rectilignes, parcourant légèrement en biais les surfaces herbagères du bas de versant. Peu de rigoles restent en eau. Cette évolution est à la fois liée au changement de système d'élevage et au changement de la structure sociale de l'élevage d'après-guerre et notamment des années 1970-1980. Le système d'élevage allaitant, basé sur un pâturage extensif, introduit un autre rapport à la production fourragère. Celle-ci est moins sous pression, et se recentre dans les espaces les plus favorables, au niveau du Peyras, et au contact du fond de vallée à la Laurence. Parallèlement, la diminution de la main d'œuvre dans les exploitations et l'introduction du machinisme agricole ne sont plus compatibles avec l'entretien régulier que réclame cette hydraulique de rigoles peu profondes qui se bouchent facilement¹⁹². Un seul des éleveurs rencontrés a mentionné la présence et l'utilisation des rigoles dans ses parcelles¹⁹³, mais avec un vocabulaire qui évoque à la fois l'obstacle, la gêne et le travail supplémentaire que ces réseaux occasionnent, et à la fois l'utilisation sporadique en cas de pluviométrie insuffisante. Dans tous les cas, la gestion confiée au père octogénaire laisse penser à une pratique sursitaire, à l'avenir incertain.

Il résulte, en matière d'entretien pastoral de ce terroir, une relocalisation de la fauche autour des habitations, située dans le thalweg et au Peyras. Ces pratiques semblent surtout le fait d'une catégorie d'éleveur spécifique, double-actif ou retraité (voir le témoignage d'un de ceux-là au paragraphe 1.2.1). Autour, l'essentiel de la pente des versants correspond à des pâturages d'intersaison fermés de clôtures fixes ou plus récemment de filets, au bénéfice d'éleveurs répartis en différents secteurs de la vallée.

Une pratique récemment apparue se signale dans les paysages du vallon et à la Laurence par la présence de grandes unités de gestion pastorale au sein de parcs clôturés et par la présence d'animaux au pâturage, en dehors des estives et en plein cœur de l'été. Elle est suffisamment étonnante pour être remarquée (>série n°3 du terroir de la Laurence). Ces terres privées transformées en estive – en « fausse-estive » pour reprendre la formule d'Eric Bordessoule précédemment cité (en conclusion du chapitre introductif) – et louées à des

¹⁹² Sans donner d'indication de temps, Henri Cavaillès relève que « en toute saison, surtout à la fin de l'hiver, [le paysan campanois] répare et entretient ses canaux d'arrosage » (op. cit.).

¹⁹³ « Voilà, qui dit rigoles, dit entretien aussi d'ailleurs, pour faucher, pour pas que ça bouche. Certaines sont encore en eau. Pas toutes, mais certaines on s'en sert pour irriguer comme ça. On fait circuler l'eau, dans les endroits où l'eau n'est pas suffisante. Si le temps le fait tout seul, on ne le fait pas. C'est du travail en plus. Ça, c'est le beau-père qui le fait. » (CP_A_001)

Cette personne n'a par contre pas donné d'indications précises quant à la localisation de ce réseau d'eau encore en fonction, entre versant et fond de vallée.

éleveurs du piémont témoignent ici d'une des transformations à l'œuvre en matière de gestion pastorale. Il s'agit en quelque sorte d'une assimilation de ces parties hautes des terroirs à l'estive. Ceci est particulièrement vrai au niveau des Cabanettes pour le terroir du vallon d'Arrimoula, et suggère un parallèle avec les ajustements par exemple opérés à Cathervielle, d'inclusion des anciens prés de fauche des « Labach » dans le fonctionnement de l'estive.

La situation paraît plus complexe à la Laurence, où on observe et ce phénomène de pâturage estival d'un côté¹⁹⁴ et une reprise du pâturage de l'autre dans une partie haute du terroir. Ce secteur est d'ailleurs destiné à devenir un parcours pastoral de proximité dans le cadre d'une installation en agriculture (>séries n°4 et 5 du terroir de la Laurence, et le témoignage de l'éleveuse en question, paragraphe 2.2.1).

Cette dynamique de reprise en main des terrains invite à la prudence des jugements quant aux évolutions pastorales et paysagères possibles dans cette vallée. Dans un contexte où l'élevage reste dynamique et se renouvelle et où le foncier disponible est peu abondant, les choses ne paraissent pas ou moins fixées que dans d'autres territoires. Ainsi, des parcelles un temps pâturées sont, malgré pour certaines leur situation en pente forte, reprises plus tard par la fauche. Un pâturage délaissé un moment peu susciter une convoitise nouvelle dans un contexte d'installation, et d'un vouloir vivre de l'élevage au pays.

3.3 Pression et compromis : jeu social de « l'entre-tenir » campanois entre propriétaires, touristes et éleveurs

Cette partie s'intéresse aux modalités de l'entretien des prairies (principalement des prés de fauche) et notamment à toutes les pratiques de « finition » appliquées aux limites, qui semblent particulièrement vivaces à Campan. Les paysages de cette vallée doivent leurs qualités, certes à la dynamique agricole où les élevages présents participent à la gestion des vastes terroirs pastoraux, mais aussi à ces formes de gestion attentive et attentionnée des herbages. On va s'intéresser au sens de ces marques du travail bien fait pour les éleveurs, entre héritage d'une culture paysanne et exigence de rentabilité/rapidité du travail agricole contemporain. En parallèle à cette tension interne au travail de l'éleveur semble s'ajouter la pression faite par les propriétaires des terres, porteurs d'une certaine image et de leurs parcelles et de leur vallée. S'ajoutent également les représentations de la nature portées de l'extérieur par le groupe social des résidents qui occupent les granges à la belle saison, et avec qui les éleveurs doivent négocier l'entretien des prairies environnantes. Il se pourrait bien que « l'entre-tenir » la montagne à Campan soit pour partie le fait de ce jeu social qui incite

¹⁹⁴ *“Ils ont pris le terrain, avec des accords verbaux tout simplement pour le nettoyer. Elles [les vaches] nettoient tout le secteur” (CP_D_010), d'après le témoignage de cet élu de Campan, résident dans le voisinage de ce parc.*

les éleveurs¹⁹⁵ à se positionner entre l'entre-deux des représentations locales et des représentations extérieures, avec toutes les influences qui les nourrissent l'une l'autre.

3.3.1 Lieux et valeurs du bien « entre-tenir »

Se reporter aux planches iconographiques de « L'entre-tenir » à dire d'éleveurs, p. [81 et 94]

Dégageons en premier les lieux ou les éléments des paysages qui représentent le cœur de « l'entre-tenir », avec les valeurs (sociales et paysagères) qui les entourent.

3.3.1.a Entourage des maisons et devant de porte

Les abords des maisons, et tout particulièrement le devant de porte, font l'objet de pratiques attentionnées. *“Je nettoie un peu là, ça fait plus propre devant la porte. Si c'est en herbe, ça va pas.” (CP_A_002)* Il en est ainsi de cet éleveur retraité qui s'emploie à faucher l'entourage de sa maison de manière à maintenir une herbe courte. Nous sommes proches ici d'une représentation de son chez-soi pastoral comme un jardin, où l'herbe courte est valorisée en ce qu'elle est manifestation de la capacité à tenir son chez-soi et à maîtriser la nature¹⁹⁶. Les pratiques se font en finesse, avec attention et sans doute avec amour. Aussi, lorsque cet entretien des parcelles autour des maisons est délégué, les propriétaires attendent une certaine minutie, ainsi que l'indique cet éleveur ovin de Gripp : *“Là où ils sont le plus tatillons, c'est proche de la maison.” (CP_C_008)*

Mais l'herbe courte, dans le monde paysan, manifeste aussi le travail effectué, en tant que satisfaction de la récolte et espérance de la repousse : celle qui va fournir le fourrage indispensable à l'entretien des brebis. C'est ce qu'exprime parfaitement cet éleveur âgé en associant ces registres :

“Il faut ramasser le foin pour nourrir les bêtes l'hiver. Et c'est parce qu'on ramasse le foin qu'on nettoie les parcelles... Vous voyez, quand c'est fauché, c'est plus propre que quand il y a l'herbe et les ronces.” (CP_A_002)

A défaut de pouvoir être fauchées, les parties escarpées sont chez cet autre éleveur confiées à la dent des ânes, élevés précisément pour cet effet (voir plus loin).

“Ça, c'est juste pour nettoyer justement le tour des baraques qui sont là [à la Séoubé], vraiment dans la pente. Là où c'est vilain et accidenté, là où je ne peux même pas mettre les vaches, j'y fais passer les ânes, pour nettoyer.” (CP_B_007)

¹⁹⁵ L'ensemble du matériel ethnographique récolté par enquête est pris en compte pour cette analyse. Il s'agit autant des éleveurs qui composent le corpus principal et dont le témoignage est présenté dans ce chapitre, que les autres personnes (éleveurs, élus) rencontrées et composant le corpus secondaire. Se reporter au corpus d'enquête sociale de la vallée de Campan du volume d'images, p. 12.

¹⁹⁶ « Un beau jardin se caractérise en effet par ce qu'il exhibe de maîtrise dans la destruction du naturel », écrit Françoise Dubost. Lire notamment Dubost F., 1999, "Plates-bandes et herbes folles : les ethnologues au jardin", in: *Le jardin, notre double. Sagesse et déraison*, Hervé B. (dir.), Paris: Autrement p. 17-30..

Là encore, on ne cherche rien d'autre que de maintenir en herbe les pentes difficiles face au risque d'ensauvagement (non-maîtrise de la nature), et qui plus est de maintenir une herbe rajeunie, de façon à nettoyer le « sale » que les grandes herbes manifesteraient.

3.3.1.b “Faire le pré jusqu'au bout” : l'attention à la fauche des bordures

Dans ce même ordre d'idées du propre contre le sale, de l'herbe courte contre la grande herbe, un autre lieu de cristallisation est le bord des prés. L'attention est portée à ce que les limites, “c'est-à-dire les bordures des clôtures, des bords de l'Adour, des haies, etc.” (CP_C_008), soient entretenues par la fauche.

Et cet autre de préciser les pratiques qui entourent l'action de “faire les bordures” :

“Les bordures, c'est à la faux ou au rotofil. Bon maintenant, c'est beaucoup au rotofil. Quand on fait un pré, on le fait jusqu'au bout, donc on va jusqu'au ras du grillage et tout le bazar.”
(CP_A_005)

Ce sont avant tout les prés de fauche qui sont concernés. Le soin manifesté à ce que l'entretien du pré soit réalisé jusqu'au bout, peut être relié à une double raison. D'un côté, il y a la raison pratique et productive, où il s'agit de limiter ou de contenir le développement de plantes indésirables sur les limites parcellaires ; et d'un autre côté, liée à la précédente, il y a la raison sociale, celle de l'obligation imposée par les propriétaires, relativement à l'idée du propre. Ce sont les deux versants de la pratique qu'exprime cette éleveuse :

“Au bout d'un moment, quand vous ne faites plus les bordures et tout ça, ça se ferme, c'est forcé. Et en plus, nous, comment dire, on a un petit peu la contrainte entre guillemets, parce que les gens qui nous cèdent [le terrain], ils ont envie que tout ce qu'ils nous ont cédé soit nickel.” (CP_A_001)

On peut aussi comprendre l'attention portée de manière générale aux prés de fauche par le fait qu'ils se situent principalement dans le fond de vallée, donc dans les lieux de vie et de passage. Mais aussi, de par la dispersion de l'habitat propre à Campan, ils se situent constamment dans la proximité des maisons. Non seulement ces prés en sont en quelque sorte le prolongement physique, mais ils sont aussi au sens socio-spatial constitutifs de la « maison », c'est-à-dire de l'ensemble des biens (fonciers) qui font la maison, son honneur et sa réputation dans la représentation d'un « système à maison¹⁹⁷ ».

¹⁹⁷ Il convient cependant de souligner que les personnes rencontrées n'en ont pas fait mention. Est-ce un biais de l'enquête sociale en ne portant pas de question sur ce point ? Sur le rapport au sol et au « système à maison », se reporter au travail déjà cité de Mercier C., 2010, “La terre des aînés: représentation du sol dans le système à maison pyrénéen”, *Vertigo*, (en ligne) <http://vertigo.revues.org/10104>.

3.3.1.c Des pentes nettoyées. Des ânes ou des chevaux en remplacement de la motofaucheuse

“Il y a quand même de moins en moins de monde qui fauche à la motofaucheuse. Ce qu'on s'aperçoit, c'est que de plus en plus, on garde des chevaux, des trucs comme ça, dans les coins un peu difficiles. On est obligé de les entretenir par rapport à la prime à l'herbe si on veut pas que [la saleté ?, la forêt ?] gagne. On prend un âne, on prend un cheval. En fait, ça, c'est des choses qui, il y a 15 ans, n'existaient quasiment pas” (CP_A_005).

Plusieurs éléments essentiels se dégagent de ce témoignage.

Le premier est sans doute l'importance accordée à entretenir les pentes et les *“coins difficiles”*, de manière à éviter l'embroussaillage et le développement de la forêt. En effet, cette pratique visant à relayer la fauche pédestre par des « brouteurs-débroussaillieurs » est relativement récente et plutôt localisée dans la haute vallée, que ce soit côté Gripp (d'où cette personne s'exprime) ou du côté de la Séoubé. En ces lieux, plus profondément enserrés dans la vallée, les versants sont plus rapprochés et les basses pentes, au contact du fond de vallée, plus vigoureuses.

Le second élément est que cette forme de pâturage utilitaire est un ajustement de pratiques, un compromis trouvé pour gagner du temps pour ne plus faucher à la motofaucheuse, mais néanmoins garder la maîtrise des prés pentus. Tout se passe comme si l'éleveur mettait à point d'honneur à nettoyer ces parcelles¹⁹⁸ en raison de la proximité des lieux d'habitation et de l'attente des propriétaires des terrains et vis-à-vis du respect des engagements agroenvironnementaux. Notons tout de même que c'est une des seules fois que le contexte des aides agricoles apparaît en arrière-plan des pratiques¹⁹⁹.

En troisième élément, il convient de questionner le rôle des influences extérieures, notamment touristiques, vis-à-vis de l'adoption de ces espèces animales. L'utilisation du cheval comme force de tonte, ne serait-elle pas liée à la présence de chevaux de tourisme équestre dans la vallée, que ce soit à la Mongie (voir le témoignage d'un éleveur équin, paragraphe 1.2.2) ou à Payolle ? Est-ce aussi le fait de la présence d'un éleveur qui élève ânes et lamas ?

“Ils [des ânes] ne vont pas en estive ceux-là, ils restent au village dans des petits bouts de prairie ou de grange, comme ça pour nettoyer, juste pour nettoyer. (...) Frênes, ronces, tout y passe ! Ça entretient bien. Bon, mais ça, c'est juste pour le plaisir, parce que là, au niveau rapport, y a pas, hein.” (CP_B_007)

Enfin, un dernier élément qui se surajoute aux autres. Outre le fait que ces herbivores – qui ne mangent pas que de l'herbe – *“entretiennent bien”*, apparaît en plus ici, la notion de plaisir. Plus précisément dans le cas de cet éleveur, le plaisir est celui de ses enfants. Ceux-ci nouent, semble-t-il, une relation plus domestique avec les ânes, qu'avec les vaches ou les brebis du

¹⁹⁸ “Je pense que l'objectif premier, c'est surtout de nettoyer des endroits où on peut plus, qui sont à vous ou qui sont à des propriétaires. Le problème [avec un fermage], c'est que vous avez le bon, mais vous prenez aussi le mauvais, donc, on doit prendre ce qu'il y a à faire, (...) donc, c'est une façon de nettoyer, à mon avis, des coins un peu difficiles.” (CP_A_005)

¹⁹⁹ Il faut dire aussi qu'ils n'ont pas été spécialement invités à le faire durant les entretiens, mais qu'eux-mêmes n'y font que rarement allusion de leur propre chef.

père, élevés en plus grand nombre. C'est une pratique qui n'est certes pas nouvelle que d'élever des ânes²⁰⁰, mais qui revient ici par le biais de « l'entre-tenir » et du plaisir.

3.3.1.d Les abords de granges

Restent, en dernier lieu de cette géographie de la qualité paysagère, les abords des granges. Précisons que ce sont avant tout les granges hautes, réparties dans les prés de fauche et les pâturages. Rénovées et transformées, elles appartiennent pour beaucoup à des *“touristes”* en villégiature.

Dans la majeure partie des cas, lors des transactions, la grange est vendue avec sa parcelle. Cette dernière peut être plus ou moins grande puisqu'elle est généralement en correspondance avec la capacité de stockage du fenil de la grange. Dans tous les cas, cette surface pastorale dépasse de beaucoup et les besoins des vacanciers et leur capacité de gestion de la pousse herbeuse. L'entretien des herbages est alors confié aux éleveurs. Souvent, en ces situations, les règles de « l'entre-tenir » et les valeurs qui les sous-tendent n'émanent plus du monde paysan local, mais ressortissent des représentations de la nature et des paysages de ces néorésidents saisonniers. Les modes d'entretenir qui en découlent sont le reflet du dialogue et des compromis entre ces deux catégories d'utilisateurs – éleveurs locaux et vacanciers citadins – du même espace.

“Avec les résidences secondaires, c'est complètement différent. Ils sont moins exigeants, ils attachent moins d'importance à ça. Donc ce qui compte pour eux, c'est que ce soit nettoyé, ils se rendent moins compte que le... ils sont moins attachés à ces aspects-là, parce qu'ils sont moins habitués.” (CP_A_005)

Relevons à travers cette remarque, que le contact avec les propriétaires des granges permet à cet éleveur de relativiser ses propres pratiques. Tout se passe comme si l'autre regard, celui porté par le vacancier, mettait sur le devant ce qui fait valeur à ses yeux à lui. En retour, cela lui permettait de construire son identité d'éleveur entre ces deux formes de perception du paysage.

“Pour certains, il faut faucher avant qu'ils arrivent, alors bon, s'ils arrivent au 15 août, on s'en fout, mais des fois ils arrivent au 1^{er} juin, alors là, on leur dit : ‘Ça va pas être possible que le terrain soit propre.’ Ici, avant le 10-15 juin on ne commence pas. Et d'autres, c'est le phénomène inverse : il faut surtout pas faucher tant qu'il y a des fleurs, c'est joli...” (CP_B_007)

Cette autre personne indique les négociations nécessaires. L'éleveur a semble-t-il développé une conscience de ce que représente un paysage entretenu en tant qu'image de qualité pour les résidents des granges, mais en profite pour affirmer son identité d'éleveur, et non de

²⁰⁰ Henri Cavaillès (op.cit.) mentionne l'existence d'une « industrie mulassière (...) devenue particulièrement lucrative » après la première guerre mondiale, mais concernerait peu les vallées de la Bigorre, par rapport aux vallées béarnaises. Par contre, le développement du tourisme en montagne aura sans doute favorisé leur élevage par la suite.

« jardinier de la nature », au sens où « l'entre-tenir », la fauche en l'occurrence, est d'abord régie par le calendrier agricole et non par celui des vacances.

En d'autres circonstances, dans les secteurs de granges trop pentus, l'entretien relève du pâturage et de l'action de nettoyer – *‘passer un coup de tondeuse’* (CP_A_004) – avec le parcage des animaux (sur les hauts du Peyras, par exemple).

‘Après, ce qui leur importe, c'est qu'on les dérange le moins possible : pas de tas de fumier autour. Ah oui, ça ils n'aiment pas. Pas de fumier. Ou, il y en a certains, c'est pas de crottes autour de la maison. Ça peut être très embêtant, ça veut dire qu'il faut reclôturer en filet autour des maisons, parce qu'ils ne veulent pas se salir les pieds en arrivant et tout ça.’
(CP_A_005)

Ici, on comprend que la pratique de l'éleveur est jugée utile pour prélever l'herbe autour de la grange et que le terrain conserve son caractère pastoral. Mais en même temps, l'idée de nature véhiculée par les citadins, serait celle d'un pastoralisme sans animaux et surtout sans déjections. Ces mêmes personnes qui ne veulent pas *‘qu'on les dérange’*, aspirent à vivre une relation à la nature et au paysage sans animaux mais aussi sans hommes. L'espace pastoral est d'abord vu et conçu comme espace de récréation et de contemplation, où l'éleveur doit adapter sa pratique pour effacer la présence de son travail.

3.3.2 Raisons et passions du bien « entre-tenir » : entre habitude paysanne, sensibilité paysagère des éleveurs et « pression sociale » locale et extérieure

Intéressons-nous à présent à la manière dont les éleveurs justifient leurs pratiques. C'est leur point de vue que l'on tente ici de comprendre, à partir de leur position sociale. Pour autant, il ne s'agit pas de croire que les normes d'action et les raisons de « l'entre-tenir » soient auto-référentes, comme si les éleveurs n'évoluaient qu'en fonction des critères que la communauté locale se donne et se transmet. S'il y a effectivement, comme nous le verrons, transmission intergénérationnelle d'une « culture du bien-tenir », les évolutions du système social et du système technique d'élevage comptent également, tout comme l'influence de la société globale et en particulier celle des vacanciers, dans les manières de penser « l'entre-tenir » et de se penser éleveur, aujourd'hui, à Campan.

3.3.2.a “Ça fait partie du travail” : intériorisation d’une culture paysanne du travail

“C’est sûr que l’on gagne pas de temps à faire ça, c’est beaucoup de temps à passer. Mais on ne se pose pas la question dans ce sens-là, parce que, que ce soit mon mari ou mon beau-père, ils ont été éduqués de cette façon-là, ça fait partie du travail. Bon, moi je m’y colle, parce que je ne vois pas comment je pourrais faire autrement.” (CP_A_001)

Pour une part, les pratiques du « bien-tenir » les parcelles relèvent d’une façon de travailler, qui semble ici traverser les générations. Il y a acquisition de norme d’action, en même temps que l’on fait l’apprentissage des pratiques, et il y a *transmission*. Ces normes sont à ce point intériorisées, qu’elles sont constitutives du travail (“ça fait partie du travail”) et que du coup, on ne voit pas comment on pourrait y déroger. A tel point que malgré le temps nécessaire à l’application de ce bien-travailler, qui concerne tout un ensemble de pratiques fines de gestion des parcelles (faucher les limites, ramasser les branchettes des frênes, etc), le bien-fondé ne semble pas a priori questionné. A priori, car la personne qui s’exprime (et qui n’est pas issue du milieu de l’élevage campanois²⁰¹), met néanmoins en doute la productivité du travail vis-à-vis du temps à passer. En ces lieux circonscrits de l’entourage des parcelles et de tout ce qui fait bord avec quelque chose, la rentabilité ne se mesure sans doute pas en termes économiques. Mais en maintenant ces pratiques, sans doute maintient-on aussi un capital social et un honneur.

“Je veux dire que quand on fait, on fait quoi. On le fait une fois par an, on va pas y passer..., mais on le fait jusqu’au bout. Je crois aussi que ça peut s’envisager que comme ça.” (CP_A_001)

Il y a honneur à faire et à bien faire les choses, pas à moitié mais “jusqu’au bout”. Il y a “l’amour du travail et de la propriété” comme l’affirme ce retraité de l’élevage (CP_A_002), et il y a sans doute également l’estime de soi. L’implicite qui est contenu dans nombre de propos, ceux cités ici comme ceux qui apparaissent dans le récit des rencontres avec les éleveurs, c’est – au moins pour certains – de tenir sa position et sa respectabilité dans le jeu social local.

“Les bordures, etc, après, ça fait partie de l’identité d’ici, donc c’est important. Chez soi, on le fait volontiers, chez moi, je le fais avec plaisir. Chez les autres, pfff... Il n’empêche que l’on est énormément jugé là-dessus, et les prés, ils sont en priorité pour les gars qui bossent bien” (CP_A_005)

On se fait juger auprès des gens pour son travail, en quantité (celui qui est « bosseur »), mais aussi en qualité (être bon travailleur), et sans doute reconnaît-on les qualités de la personne à son travail. C’est notamment un facteur par lequel un propriétaire choisit le fermier de ses terrains (voir ci-après). Dans cette façon de mettre du cœur à l’ouvrage²⁰², ne peut sans doute pas être écartée non plus une volonté de donner à ses prés l’image que l’on se fait de son « pays » (ce qui fait son identité) et de ce que l’on s’imagine de l’attente des visiteurs de

²⁰¹ Son témoignage est à retrouver au paragraphe 1.2.3.

²⁰² “Il fallait bien travailler et tout se récupérait. Et puis il y a le fait que quand on laisse le pré nickel, c’est super joli. Il y a cet aspect : le travail bien fait.” (CP_A_005)

la vallée²⁰³.

3.3.2.b “On a du mal à suivre” : tenir les contradictions d'une même pratique

Parallèlement, apparaît dans les propos des éleveurs une discordance entre un degré d'exigence de « l'entre-tenir » issu d'une culture paysanne et l'évolution des façons de travailler.

“L'entretien c'est ça, il faut que ce soit de qualité, c'est beaucoup de travail. Le problème c'est qu'avant, ils travaillaient peu de surfaces. Maintenant, on est amené à faire plus de surface, et il faut faire suivre les bordures, les machins. On passe plus de temps à faucher les bordures par exemple, qu'à faucher le pré lui-même. (...) C'est pas évident.” (CP_A_005).

En effet, ces pratiques sont le reflet d'un système socioéconomique, à l'origine basé sur l'abondance de main-d'œuvre et sur la nécessité de tirer parti de toute la surface, de toutes les ressources disponibles. Aujourd'hui, le nombre de personnes sur l'exploitation est réduit, et les surfaces sur lesquelles reposent les élevages ont considérablement augmenté. C'est ainsi que les éleveurs expriment être pris comme entre-deux-feux : tenir autant que possible ce qui peut l'être, et ajuster les pratiques pour arriver à (pour)suivre l'entretien.

“Le seul problème, c'est que ça ne fonctionne plus avec la quantité de travail et les surfaces que l'on doit entretenir. On a du mal à suivre, alors bon, on fait ce qu'on peut.” (CP_A_005)

Une des simplifications du travail adoptée pour faucher les bordures est le remplacement de la faux par le “rotofil”. C'est une manière de gagner du temps, encore que ce constat n'est pas partagé²⁰⁴. C'est une manière de tenir propre la bordure, et de tenir l'image du pré. Une contradiction se dégage entre ce qui a suscité la pratique et ce qui la maintient. La faux, c'était pour faucher, à la fois pour faire propre, mais peut-être d'abord aussi pour récupérer la ressource des plantes du bord, par nécessité. La fauche mécanique d'aujourd'hui est-elle encore vraiment associée à la récolte de foin ou est-elle associée au maintien d'une pratique par habitude et par obligation sociale ?

Depuis une quinzaine d'années, estiment certains, les pratiques changent, s'allègent, ou se concentrent dans les secteurs stratégiques, ou selon les parcelles pour lesquelles on ne peut pas déroger. Entre en jeu, ici, le contrôle social exercé par les propriétaires des terrains.

²⁰³ “Les estivants, qu'est-ce qu'ils aiment ? Ils aiment la propreté, les gens. La verdure, la propreté. Ça, ça y fait beaucoup.” (CP_A_002)

²⁰⁴ Certaines personnes rencontrées utilisatrices et de la faux et de la débroussailleuse estime qu'il y a équivalence de temps à passer entre ces deux outils, pour entretenir les bordures. Ce serait alors une question d'habitude ? Ou une question d'identité, où l'éleveur, suivant l'image et la façon dont il se représente son métier, serait davantage enclin à valoriser l'un ou l'autre outil de fauche.

3.3.2.c L'héritage paysan du « tenir propre » ou la contrainte sociale des propriétaires valléens. Jugements et pression

‘‘Par contre, les propriétaires, ils vous donnent le terrain, c’est pour l’entretien. C’est-à-dire qu’il faut que le terrain soit bien entretenu. Bien entretenu, ça veut dire, qu’il y a des pratiques : faire les bordures, les rigoles curées, et tout ça. Les gens, surtout les anciens de la vallée, sont très attachés à cet aspect paysage justement, avoir des jolis prés, et avoir une jolie vallée. C’est très très important de faire les bordures, de curer les rigoles, et tout ça, d’avoir un joli pré fauché. En fait, la plus grosse contrainte, elle est là. C’est vrai que c’est énormément de travail.’’ (CP_A_005)

L'idée du propre n'est pas uniquement portée par les éleveurs qui auraient reçu cette culture par héritage. Elle s'exprime aussi en dehors d'eux, et parfois en dehors de leur façon de travailler aujourd'hui. En effet, dans certains cas comme ici, on comprend que l'éleveur agit en faveur d'une finesse d'entretien du pré de fauche, parce qu'il est tenu de le faire, et tenu de le bien faire. C'est la contrainte – ou la pression – des propriétaires qui s'exerce sur lui et à laquelle il ne peut vraisemblablement pas échapper, s'il veut conserver le droit de faucher et d'utiliser la parcelle. Tout se passe comme si un propriétaire attendait de l'éleveur d'honorer la valeur du bien confié par un entretien et un suivi régulier²⁰⁵, à défaut de quoi, il se réserve la possibilité de rompre l'accord verbal, en cédant à d'autres l'accès à la ressource²⁰⁶.

Les propriétaires, qui semblent unis par une même représentation collective de leur vallée et des manières de « l'entre-tenir », agissent en garant du maintien d'une identité : celle de la communauté locale reflétée par l'entretien d'une « jolie vallée » pastorale. Une sorte d'Arcadie où le paysage pastoral se doit d'exprimer la permanence de la communauté paysanne valléenne. « Ça, c’est pour les propriétaires de la vallée, oui. Les familles, les anciens, c’est quand même eux qui sont encore propriétaires de la majorité des terres » exprime cet éleveur (CP_A_005).

Pour autant, les valeurs de « l'entre-tenir » se situent-elles uniquement du côté des propriétaires ? Ou agissent-elles aussi, en creux, auprès des éleveurs, par souci d'appartenance, de respect des règles de sociabilité locale, par honneur ? C'est ce que laisse entendre cette personne :

‘‘Après, tu es rentré dans une propriété qui était, disons, propre, tout était fait selon les normes et les règles. (...) Quand tu rentres dans une propriété propre comme ça, même si les gens ne te le disent pas, tu fais en sorte de leur rendre propre, quoi.’’ (CP_C_008)

²⁰⁵ *‘‘Il y a des propriétaires tatillons. Ils te le laissent, t’as intérêt de le leur faire’’ (CP_C_008)*

²⁰⁶ *‘‘Et en plus, nous, comment dire, on a un petit peu la contrainte entre guillemets, parce que les gens qui nous cèdent [le terrain], ils ont envie que tout ce qu’ils nous ont cédé soit nickel. Ils ont pas envie... C’est que des trucs verbaux. A un moment donné, s’ils ne sont pas satisfaits, ça m’étonnerait qu’on se l’entende pas dire, voire qu’ils changent [de fermier] quoi.’’ (CP_A_001)*

3.3.2.d **Tenir l'image de la vallée : prise en compte de sa valeur paysagère, et de l'incidence du tourisme**

Un autre aspect du « tenir-ensemble » correspond enfin à celui de l'entretien que les éleveurs mettent en œuvre vis-à-vis de l'image et de la fréquentation touristique de leur vallée. Les propos et les manifestations sensibles à la qualité du travail bien fait semblent également ressortir d'une prise en charge volontaire par les éleveurs, fait à la fois d'adhésion aux normes imposées par la communauté, et du souhait de donner une belle image à sa vallée. Précisons que l'affluence touristique de Campan est ancienne, et dans cette vallée ouverte, les relations économiques, sociales et culturelles, avec la ville thermale de Bagnères-de-Bigorre datent depuis au moins le XVIII^e siècle.

Mais ces relations entre population agricole locale et population vacancière se sont renouvelées, depuis la fin des années 1970, dans le développement du tourisme et des emplois associés dont bénéficient une partie des éleveurs, mais aussi dans le développement d'autres pratiques touristiques. En effet, la villégiature dans les granges occasionne un autre rapport à l'espace pastoral, de type hédoniste, récréatif et contemplatif, qui nécessite aux éleveurs de s'adapter et de faire valoir leurs rôles et leurs façons de travailler.

Ceux-ci manifestent qu'ils prennent en compte les attentes extérieures. Ils les incluent à leur façon d'observer leur vallée en se mettant dans la peau du touriste, et ils les incluent à leur façon de mettre en œuvre certaines pratiques de l'entre-tenir. Il en est ainsi de cet éleveur qui essaie de se servir le moins possible de la motofaucheuse et de préférer confier l'entretien des pentes à ses bêtes (vaches ou brebis, ainsi qu'ânes dans les situations particulières), mais de réserver certaines pratiques manuelles d'entretien aux abords des granges. *“[Utilisation de la motofaucheuse :] Très très peu, on essaie de ne pas s'en servir, par manque de temps, tout simplement. Non, on nettoie le bord des granges, ou le bord des résidences secondaires maintenant [rire], et puis c'est tout.” (CP_B_007)*

Les principales valeurs de « l'entre-tenir » se jouent entre l'extérieur et l'intérieur de la vallée, entre les vacanciers et la communauté locale, sachant que les normes de la seconde est issues d'une tradition de fréquentation avec le tourisme. Campan est une vallée touristique qui se doit d'être accueillante pour des touristes dont on imagine qu'ils apprécient ses paysages pastoraux entretenus²⁰⁷, quand bien même on concède qu'ils ne portent pas le même regard ni ne recherchent les mêmes valeurs.

En définitive, le terme *“d'entretenir”* (les prairies) largement utilisé par les éleveurs est au centre d'un ensemble de significations de la pratique agricole où la dimension qualitative du travail n'est jamais très éloignée de sa dimension productive. Comme si l'une s'indexait à l'autre. *« Cette prairie est belle, parce que la récolte que l'on fait est bonne »*, pourrait-on dire pour résumer ce qui sonne comme un crédo paysan. Cette façon de considérer

²⁰⁷ *“La qualité des paysages, on le sait très bien, à une importance phénoménale sur le tourisme, les activités de sport d'hiver...” (CP_A_005).*

« l'entretenir » comporte une part de subjectivité : *‘‘L’entretien, c’est ça, il faut que ce soit de qualité’’* (CP_A_005). L'entretenir, c'est le « bien-tenir », avec ce que cette appréciation peut comporter de valeur morale, d'appréciation visuelle (paysagère) de la qualité, et d'impératif (*‘‘il faut que...’’*). Mais elle relève également de formes de sociabilité, où l'entretenir est un « entre-tenir », au sens d'un « tenir-ensemble » l'espace pastoral et son image, ou ce qui fait identité.

Les éleveurs, en premier lieu, sont au centre de cet entre-tenir, en *agissant entre* certaines valeurs intériorisées du « bien-tenir », avec ce que cela suppose de pratiques manuelles attentives, et la réalité d'un travail actuel largement mécanisé et déployé sur des exploitations de plusieurs dizaines d'hectares.

Mais l'entre-tenir ne se joue pas seulement dans la seule sphère des éleveurs en activité. Les éleveurs sont aussi, en second lieu, « tenus de bien tenir » – tenus de bien faire, si on préfère – par ce que les *propriétaires* des terrains attendent d'eux. A en croire les éleveurs interrogés, ces détenteurs du foncier sont majoritaires (au sens où les éleveurs ne détiennent qu'une faible part du foncier qu'ils exploitent²⁰⁸), ils habitent la vallée, et seraient issus du monde paysan, c'est-à-dire qu'ils portent un regard et certaines valeurs. Ils exercent en cela, étant présents sur place, un contrôle – si ce n'est une pression sociale – sur le travail exécuté. Cet éleveur l'exprime clairement. L'entretenir :

‘‘C’est le travail, c’est d’être soigneux. Je pense que c’est tout cet aspect soin qui compte le plus pour eux. C’est un peu une agriculture à l’ancienne. C’est être soigneux dans son travail. C’est faire du travail bien fait, bien fini. Ça c’est primordial.’’ (CP_A_005)

« L'entre-tenir » en troisième lieu, s'exprime du côté d'un « tenir-compte » des représentations extérieures portées par les propriétaires des granges notamment, dont les éleveurs sont fermiers ou utilisateurs gracieux des terrains qui entourent ces bâtiments agricoles transformés. Les exigences ne sont pas du même ordre, et c'est l'occasion pour les éleveurs de développer leurs propres représentations et l'image qu'ils se donnent ou souhaitent donner de leur métier et/ou de leur vallée, relatives à la façon dont ils ont intégré le regard touristique.

²⁰⁸ Se reporter par exemple aux données concernant la structure foncière des exploitations contenues dans les témoignages d'éleveurs présentés ci-avant.

4 Conclusion au chapitre

En conclusion au chapitre, trois principaux points se dégagent.

1) Une évolution des paysages par ajustements progressifs, sans rupture profonde depuis l'après-guerre et les années 1970, dans une dynamique de concentration des pratiques d'un côté et d'extensivité de l'autre

L'évolution des paysages, analysée à travers les séries photographiques diachroniques, ne montre pas, à l'échelle de la vallée de Campan, de basculements paysagers comme observés en Oueil-Larboust par exemple. Il ne s'agit pas véritablement d'une crise paysagère, mais plutôt d'ajustements des formes paysagères aux changements progressifs du système d'élevage. On n'observe pas d'abandon ni d'importants phénomènes de colonisation végétale en dehors des secteurs de basse estive, qui ont subi un premier changement d'utilisation au début du XX^e siècle, et un second durant la décennie 1970-1980. Ailleurs, l'emprise des terroirs reste globalement stable, seulement marquée par des changements d'affectation et de mise en valeur des surfaces pastorales : concentration de la fauche dans le fond de vallée et dans les secteurs favorables, et développement du pâturage extensif dans les pentes.

2) Maintien d'un tissu d'exploitations agricoles vivant qui « entre-tient » l'espace pastoral dans une dynamique de reprise-agrandissement des surfaces et de réagencement des relations entre hauts herbages de l'estive et bas herbages de vallée

La réduction du nombre d'élevages est réelle et continue. Elle fut sans doute un temps ralentie par une population paysanne double-active, et est dans tous les cas compensée sur le plan spatial par un agrandissement sans précédent des structures d'élevage. Ces dernières reposent en grande partie sur le temps de l'estivage, et un réagencement des relations entre hauts et bas herbages. Souvent, dans ce réagencement, les versants non mécanisables n'occupent plus qu'un rôle intermédiaire de pâturage, comme cela s'est produit en Oueil-Larboust à partir des années 1970-1980. Parallèlement, le manque de surfaces fourragères est compensé par l'achat de foin à l'extérieur de la vallée (dans le canton ou plus loin).

3) Les paysages sont en partie le résultat de tensions sur le foncier et d'une « culture de l'entretien » où prend part la société locale des propriétaires de terrains et la fréquentation touristique

Les qualités paysagères de la vallée de Campan tiennent à la persistance de pratiques fines

de gestion des herbages et notamment des prés de fauche principalement répartis autour des lieux de vie et de passage du fond de vallée. L'attention accordée au nettoyage des bordures et aux abords des bâtiments (maisons d'habitation et granges transformées en résidences secondaires), est pour partie l'expression du poids social des propriétaires des terrains. Ils sont majoritaires, habitent la vallée, et participent d'un jeu social fait de tensions et de tractations autour de l'idée du « propre » et de paysages « entre-tenus », comme marque d'existence de la communauté locale. En ce sens, l'action des éleveurs se définit par le fait qu'ils sont d'un côté « tenus de bien faire » (vis-à-vis de la société locale), et d'un autre côté obligés de « tenir compte » des attentes et des représentations de « la nature » des vacanciers, avec qui ils doivent confronter et ajuster leurs pratiques.

Chapitre 3

Les paysages d'un patrimoine à « entre-tenir » en haute vallée du Gave de Pau

''Ben oui, on aime bien. C'est plus joli. Et puis on travaille comme ça. Moi, j'ai appris comme ça. Je change un peu les façons de faire, mais ça reste quand même... Et puis on travaille plus facilement avec les engins et tout quand c'est propre. C'est plus facile. On a cette habitude ici encore comparé à d'autres vallées où ils ont arrêté de faire toutes les bordures.'' (GP_A_006)

Ce chapitre présente l'analyse des modalités de « l'entretenir » en deux situations paysagères : l'une dans la vallée de Barèges à travers les deux terroirs indissociables de Betpouey-Viella et des plateaux de Sers ; l'autre, dans la vallée de Gavarnie, au niveau du bassin de Gèdre, à travers le terroir du plateau de Saugué.

Pour ces deux cas d'étude, l'analyse paysagère diachronique passe par un changement d'échelle. On s'intéresse dans un premier temps à étudier la dynamique des paysages à l'échelle de la situation paysagère, avant de descendre au niveau du terroir retenu. Cela permet notamment, face à la complexité des paysages et en particulier des oppositions paysagères entre versants, de mettre en perspective « l'entre-tenu » des terroirs choisis, par rapport au reste des paysages qui les contient. A partir du témoignage des éleveurs, dont le récit est ensuite présenté, nous tenterons d'approcher les contours d'une culture de

l'entretien largement présente et perceptible dans les paysages de cette vallée.

Pour répondre à la question du Qu'est-ce qu'« entre-tenir la montagne en haute vallée du Gave de Pau ? », on s'attache à dégager les moyens mis en œuvre pour (1) « faire tenir ensemble » des espaces pastoraux éloignés, (2) réussir à « tenir entre tous » la cohérence sociale et territoriale, à travers notamment les liens à l'AOC Barèges-Gavarnie, et (3) à « entre-tenir » les paysages selon certaines valeurs aux confins de la production et des paysages, pour faire exister la vallée comme territoire du « nous ».

1 Paysages et pratiques d'une « culture de l'entretien » dans les terroirs de Betpouey-Viella et des plateaux de Sers

Se reporter à la carte des séquences et des situations paysagères, p. [97]

La situation paysagère représentée par les versants de Betpouey et de Sers correspond à deux versants opposés. Ce sont aussi trois communes qui se font face. On trouve en rive gauche Betpouey et Viella étendues sur le versant en ombrée sous la forme d'un découpage vertical, depuis les rives du Bastan jusqu'aux crêtes de la montagne du Bolou et du Pic d'Ayré. En rive droite, s'étire la vaste commune de Sers. Depuis le vallon d'Ets Toucouets, sa particularité est de prendre en écharpe tout le flanc de la soulane, en englobant les plateaux morainiques qui surplombent Barèges jusqu'aux sommets environnant le col du Tourmalet. Les paysages de cette commune s'organisent, à l'instar de Betpouey ou de Viella, dans un rapport vertical au versant, mais aussi dans un étagement longitudinal à la vallée, où les plateaux herbagés situés aux portes des estives constituent une zone intermédiaire « à distance ».

Cette portion de vallée a de spécifique l'étendue de l'ombrée entretenue de Betpouey face aux emprises pastorales resserrées de Sers (voir ci-après). Elle a aussi de spécifique de porter des plateaux herbagers sur une soulane d'altitude qui fonctionne, pour nombre d'élevages de Betpouey, de Sers, de Viella ou de Luz, en étroite complémentarité avec les prairies situées plus en aval. On peut se demander si la persistance de l'entretien des herbages de la vallée n'est pas dépendante de ce vaste secteur de prés mécanisables. Il apparaît dès lors intéressant d'associer ce terroir des plateaux de Sers à notre ethnogéographie de l'« entretenir la montagne » au niveau de la situation paysagère de Betpouey-Viella/Sers.

Les paragraphes qui suivent cherchent en premier lieu à caractériser les trajectoires d'évolution de ces différentes emprises pastorales (de soulane, d'ombrée, et de plateaux herbagers d'altitude), à l'échelle de la situation paysagère d'abord, avant de descendre ensuite au niveau des terroirs de Betpouey-Viella et des plateaux de Sers. Les pas de temps considérés privilégient ceux des trois à quatre dernières décennies, mais nous verrons que l'analyse photographique diachronique prend parfois appui sur des dates plus anciennes (de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle) pour situer les évolutions récentes dans une histoire – et une trajectoire – plus longue de transformation des paysages montagnards. En second lieu, il s'agit de saisir les logiques et les pratiques de leur entretien pastoral, sur la base du témoignage des éleveurs.

1.1 Des paysages de versants entretenus par la fauche : le terroir de Betpouey et Viella, et le terroir des plateaux de Sers

Commençons par replacer les paysages entretenus des terroirs de Betpouey et de Viella ainsi que des plateaux de Sers dans la trame des emprises pastorales qui les caractérisent et dans la chronique de leur transformation.

1.1.1 Des paysages aux emprises pastorales et aux évolutions contrastées à l'échelle de la situation paysagère

Se reporter aux planches iconographiques de la situation paysagère de Sers/Betpouey-Viella, p. [102 à 109]

1.1.1.a La fermeture des paysages, un phénomène à nuancer dans l'espace

Les séries photographiques diachroniques sélectionnées²⁰⁹ se basent sur des vues à l'échelle des versants et de la vallée (>séries n°1, 3 et 6), sur des vis-à-vis d'un bourg à l'autre (>séries n°4 et 5) ainsi que sur des emprises spécifiques telle que le fond de vallée (>série n°7) et telle que le quartier de granges du Plateau de Lumière en ombrée (>série n°8). En partant du présent des paysages, la lecture régressive des modifications paysagères à l'échelle de ce vis-à-vis de versants fait plus particulièrement apparaître les lieux et les emprises sur lesquels les pratiques pastorales qui entretiennent montagne restent le plus actives.

Le versant en ombrée de Betpouey et de Viella se démarque de celui de la soulane de Sers par les prés et les pâtures qui y sont étendus de façon quasi continue depuis le bourg jusqu'aux limites des estives. Le contraste est ici saisissant avec les environs de Sers, où les parcelles entretenues forment une couronne rapprochée autour du village, tandis que les boisements, non loin, s'épaississent dans les ravins et sur les rebords de la moraine latérale. Les emprises pastorales au niveau du bourg de Sers et à proximité des granges de « Labat », dans le vallon d'Ets Toucouets (non photographié), sont, elles, réduites et concentrées. Hormis le domaine pastoral estival, les plus vastes herbages de la commune de Sers se trouvent sur les plateaux d'altitude qui dominent Barèges. Enfin, compris entre ces deux versants, de part et d'autre du Bastan, le fond de vallée ne souffre pas d'abandon. Il est soumis à d'une double pression, pastorale d'un côté se concentrant sur les faibles surfaces planes de la vallée et immobilière de l'autre liée à l'extension de Barèges.

On constate ainsi que les évolutions paysagères dont sont marqués ces paysages pastoraux ne sont pas réductibles à une déprise qui s'inscrirait partout et de la même façon dans

²⁰⁹ Cf. carte de localisation des reprises de vue, p [103]

l'aspect des lieux. Dans le contexte du XX^e siècle marqué par l'exode agricole et rural, ce phénomène est plutôt à envisager, ici, comme la relocalisation et l'adaptation des pratiques agricoles en fonction de la capacité de gestion des éleveurs restants. Plus qu'un aboutissement d'une dynamique d'abandon, les paysages et leurs emprises pastorales sont à considérer comme le résultat d'une *redistribution* spatiale des logiques et des formes d'exploitation de la ressource.

1.1.1.b Une opposition paysagère marquée entre ombrée et soulane depuis 30 à 40 ans

Jusqu'à l'après-guerre, le scénario de mise en valeur de l'espace consiste à tirer au maximum profit de toutes les ressources, agraires, pastorales, sylvicoles. Quel que soit le versant, l'emprise agro-pastorale est large, elle occupe toute la montagne. Apparaissent durant l'après-guerre, les principaux changements sociaux et agricoles. Dans le contexte général (national puis européen) de modernisation et de spécialisation agricole, les paysans restants abandonnent progressivement les cultures et se spécialisent dans l'élevage. On peut estimer que c'est à partir de cette date que l'opposition paysagère s'est affirmée entre les versants, en marquant, de l'ombrée à la soulane, une différence dans l'ampleur des transformations paysagères. C'est ici l'ombrée qui est restée la plus pastorale. Avant d'analyser plus en détail sa dynamique paysagère, observons d'abord le phénomène sur le versant escarpé et rocheux autour du village de Sers.

1.1.1.c Autour de Sers, une rétraction de l'emprise des herbages en deux temps

Premier temps, 1950-1980 : rétraction latérale de l'emprise agricole

Les paysages de la soulane montrent en premier lieu une rétraction de l'emprise cultivée (> séries n°1 et 2). Les parcelles les plus éloignées du village de Sers, qui sont encore pour partie cultivées en 1956 sont envahies et les herbages sont colonisés par des arbustes. Tout au plus, ces herbages sont-ils pâturés au printemps lors de la mise à l'herbe où les brebis trouvent en ces terres de soulane, qui déneigent rapidement, de quoi compléter leur menu (ligneux, herbes plus « dures ») en plus du pacage des prés de fauche.

Second temps, 1980-2010 : Régression des prés de fauche dans les secteurs les plus pentus et les moins accessibles

Ce phénomène s'est produit ces 25 dernières années. Il s'agit d'une adaptation de l'emprise herbagère aux possibilités du travail agricole mécanisé (récolte du foin) amenant à privilégier les parcelles accessibles et les moins déclives. En parallèle, la reprise de vue laisse apparaître entre 1996 et aujourd'hui plusieurs tranches de travaux de voiries (>séries n°1 et 4). Successivement, ces voies entaillent l'éperon rocheux contre lequel Sers est accroché, pour desservir les plus hautes granges du bourg. S'ils ne paraissent pas liés à la pratique agricole, ces aménagements viaires vont-ils améliorer l'accès aux parcelles en amont du village et faciliter leur entretien ? Va t-on assister, ces prochaines années, à une reprise de la fauche sur

ces terrains ?

Par contraste, le scénario est plus complexe sur le versant de Betpouey et de Viella. Ainsi que nous le verrons ci-après, il fait intervenir, outre les caractéristiques physiques d'un large et épais placage morainique aux pentes moins fortes, des données sociales liées à la prise en main du devenir de ce terroir, par des projets d'aménagement facilitant les pratiques pastorales et, plus globalement, à une organisation sociale et une recherche de valorisation locale de la production ovine.

1.1.2 Des paysages entretenus et des dynamiques d'évolution stabilisées à Betpouey et à Viella

Se reporter aux planches iconographiques du terroir de Betpouey - Viella, p. [110 à 123]

1.1.2.a Un paysage qui évolue faiblement depuis 25 ans

Ce paysage se distingue des autres terroirs étudiés dans cette thèse, par la persistance de vastes emprises pastorales entretenues. Les prés de fauche sont largement présents, ils s'étendent haut dans le versant au-dessus du village et autour des granges. Des pâturages occupent les pentes les plus fortes. L'ensemble forme des emprises pastorales globalement tenues qui ne présentent pas de signes apparents d'évolution. De ce fait, le paysage change peu actuellement. Les transformations sont plus anciennes, comme si la dynamique d'évolution s'était depuis vingt à vingt-cinq ans stabilisée ou au moins ralentie et tenue à de plus faibles changements. C'est là le premier constat qui peut être formulé à la lecture transversale de ces neuf séries de photographies répétées.

1.1.2.b Un paysage pastoral de fond de vallée peu changé sinon par l'urbanisation

Les deux séries photographiques focalisées sur le fond de vallée à Cabadur, (Terroir de Betpouey, séries n°2 et 3) illustrent avec finesse les changements paysagers. Ils ne sont faibles qu'en apparence. La série n°2 montre plus particulièrement l'avènement, entre 1985 et 2009, d'un changement de mode de vie et de mise en valeur des herbages. Ce mode de vie reste essentiellement paysan au milieu des années 1980, avec la présence de potagers de bonne taille, de granges en usage (visible à la terre battue de la cour), et de prés de fauche utilisés à partir de ces mêmes bâtiments. Si l'arrosage de ces prés d'herbe est abandonné à cette date, la fauche pratiquée en finesse laisse apparaître l'emplacement des rigoles.

25 ans plus tard, la qualité de l'entretien des herbages reste identique. A travers le changement saisonnier des deux derniers clichés, la micro-topographie et les tracés anciens au sol restent bien visibles, signe d'une fauche attentive et soignée. Par contre, les

changements paysagers sont le fait des constructions et de leurs abords. Les bâtiments agricoles sont transformés en gîtes et appartements de vacances, tandis que de nouvelles constructions viennent étendre et même désorganiser - avec une orientation différente des volumes – la trame du hameau. Parallèlement, s'opèrent les travaux de voirie (> série n°3) qui complètent cette impression d'urbanisation²¹⁰ du paysage. Avec sa glissière bétonnée, la route prend un aspect de voie rapide. Il en est de même pour la risberme faisant office de fil d'eau enherbé ; elle est réduite d'année en année et est finalement supprimée. L'herbe au pré, pas dans les bas-côtés !

On peut néanmoins reconnaître à ce paysage entretenu une meilleure lisibilité avec l'enlèvement des panneaux, l'égavage des frênes et la suppression des accrus de jeunes frênes qui permet d'ouvrir et de libérer la perspective sur la montagne.

Cette dynamique de construction du fond de vallée concerne globalement toute la vallée de Barèges. Il s'agit d'un côté, comme l'illustrent ces deux séries photographiques, d'un déplacement vers l'aval de l'entrée de ville de Barèges. Ne pouvant que peu s'étendre vers l'amont, et pas du tout en largeur, la cité thermale tend à favoriser la multiplication des constructions en bords de route, jusqu'à former un cordon quasi continu, au détriment des surfaces pastorales et de la qualité des paysages (banalisation du fond de vallée herbagé). Il s'agit d'un autre côté, du déplacement des bâtiments d'élevage en bords de route. On les retrouve à Betspouey et à Viella. Les conséquences paysagères sont autres, puisqu'elles participent au contraire à inscrire l'activité d'élevage dans ces paysages perçus par les automobilistes. L'attention portée à leur architecture (volume) et au traitement de façade (composante bois en bardage) tend à valoriser ces constructions agricoles. Cette implantation en fond de vallée et en bord routier est aussi informatrice, sur un second plan d'analyse, du rôle joué par les voies de desserte pour l'élevage. Ce fond de vallée est en effet le point de contact entre deux sources d'approvisionnement en fourrage : celle issue du versant en contre-bas duquel le bâtiment se trouve, et celle issue des plateaux de Sers accessible par la route au long de laquelle ce même bâtiment est installé. Nous sommes en présence ici d'un paysage construit et entretenu à partir d'une redéfinition spatiale de l'utilisation de la ressource en herbe.

1.1.2.c Un lacs de pistes pastorales et de chemins de desserte

En restant sur le thème des voies de desserte, l'analyse des photographies aériennes diachroniques et des clichés répétés comme la série n°8, montre leur développement à partir des années 1980. Il s'agit d'un véritable lacs qui est peu à peu tracé au flanc des versants. Une première tranche est fraîchement réalisée sur la vue oblique de 1983, et une seconde tranche suivra. Résultat d'un politique volontariste menée par la commune de Betspouey, l'aménagement de ces dessertes, qui permet autant l'accès aux machines que

²¹⁰ Au sens ici d'un mode de vie et d'un mode d'aménagement de l'espace rural montagnard calqué sur une culture issue du monde urbain (modèle pavillonnaire de la maison et de son jardin enclot, modèle de voirie). Il s'agit de l'expression paysagère d'un phénomène par ailleurs relevé de « recompositions spatiales du peuplement et [d'] urbanisation des montagnes » Sacareau I., 2003, *Les montagnes. Une approche géographique*, Paris: Belin, (Sup. Géographie), 287 p..

l'acheminement du foin vers les étables et les bergeries, aura sans doute contribué au maintien des emprises pastorales et à la fauche au long du versant.

1.1.2.d Des emprises pastorales globalement maintenues autour des granges hautes depuis 25 ans

Les emprises pastorales entourant les granges hautes demeurent pour l'essentiel inchangées durant ces trois dernières décennies. Ce sont les espaces environnants qui se sont boisés, et qui prennent de cliché en cliché (>série n°8 et 9) davantage de prégnance visuelle. Ainsi le plus fort changement paysager de ces quartiers de grange est-il dû à la croissance des bouleaux qui colonisent les bas-vacants. L'ampleur prise par cette colonisation est forte, elle n'est sans doute pas étrangère au sentiment de fermeture des paysages en créant un écran qui met à distance les estives du reste des herbages privés.

Les premiers signes paysagers de cette colonisation apparaissent à la fin des années 1970 et au courant des années 1980. Il s'agit encore pour cette période d'un piquetage où les genévriers et les jeunes bouleaux sont clairsemés. Mais à ce moment-là, même si ces bas-vacants peuvent encore être ponctuellement pâturés, ainsi que témoignent les sentes à l'arrière d'une grange sur le cliché de 1983 de la série n°8, la dynamique de colonisation ligneuse semble déjà en place. Tout se passe comme si ce pâturage encore persistant se révélait insuffisant. Aussi, les photographies ultérieures, celles des années 1990, ne font-elles que dresser la chronique de la densification des bouleaux. L'origine de cette colonisation est antérieure aux clichés rassemblés ; il s'agit d'une discordance paysagère. Avec une moins forte pression sur le foncier, ce pâturage d'intersaison se déplace entre les années 1960 - 1980 à la faveur des plus hautes parcelles privées. Ce sont celles qui, dévolues au pâturage apparaissent avec une tonalité plus terne dans les clichés de 1983 et les suivants.

25 ans plus tard, on retrouve grosso-modo cette même répartition entre prés de fauche et pâturages. Les changements d'affectation par abandon de la fauche sont mineurs. On constate que même en présence de cette dynamique de colonisation arborée, les parcelles en contre-bas sont encore globalement entretenues et leurs limites restent nettes. Elles sont essentiellement utilisées au printemps et à l'automne par les animaux, principalement des brebis, qui les parcourent librement. Cette fréquentation aux intersaisons suffira-t-elle pour garantir ce maintien en état dans les années à venir ? La prolifération des arbres est-elle déjà en sommeil ?

1.1.2.e Un paysage de bas versant soigné par une fauche attentive

Les séries photographiques n°1, 4, 5, 6, 7 signalent une remarquable stabilité paysagère des abords du village de Betspouey. Peu de changement apparaissent dans les trente ans qui séparent, dans ces séries, la photo la plus ancienne de la plus récente. On ne note pas ici de recentrage de la fauche comme à Sers. Elle reste étendue sur tout le bas de versant, et les parcelles sont *'finies'* : elles sont fauchées jusqu'aux limites. On aperçoit pas non plus, ici, de fauche en rond, comme on peut l'observer en certains endroits de l'Oueil et du Larboust, et

quelque fois à Campan. Enfin, les photographies répétées sur des pas de temps rapprochés montrent la constance des pratiques d'entretien (>série n°5, 6, 7). Les talus, les abords sont d'année en année fauchés avec la même attention, de même que les haies, régulièrement éclaircies et élaguées. Nous sommes en présence d'un paysage productif, largement mis en valeur par l'élevage pastoral et porteur d'une culture du travail : celle qui met en œuvre des pratiques fines et renouvelées, garanties aussi bien du maintien de la qualité de la ressource herbagère que d'un travail bien fait qui satisfait "*le coup d'œil*". Pour une part – mais pas seulement –, cette finesse d'entretien est liée au travail passionné d'éleveurs exerçant en double-activité ; c'est le cas des parcelles des séries n°5 et 6. La taille réduite de leur exploitation est en cause ainsi que la gestion affective et identitaire dont ces éleveurs témoignent sur leur terrain (cf. les « points de vue » d'éleveurs, ci-après). On pouvait croire, il y a dix ans déjà, que l'entretien de ces terrains en pente était sursitaire. Il s'est maintenu jusqu'à présent. En restera-t-il de même avec le départ prochain en retraite de ces éleveurs ? La question se pose devant une dynamique certes encourageante d'installation de jeunes éleveurs, mais qui semblent délaisser les formes de double-activité au profit de plus grandes structures d'exploitation. Ayant davantage de terrain et moins de temps disponible, quels seront les ajustements effectués ?

1.1.3 Le terroir des plateaux de Sers : un paysage entretenu par la fauche, des bas-vacants colonisés

Se reporter aux planches iconographiques du terroir des plateaux de Sers, p. [124 à 133]

Ce quartier de granges situé entre 1400 et 1500m est un terroir similaire à celui des plus hautes granges de Betpouey. Il a été largement cultivé et mis en valeur par le passé (>série n°3 et 4) et présente aujourd'hui un similaire contexte de prés de fauche et de pâturages entourant les granges à proximité des estives. Il se démarque cependant par son positionnement en amont de Barèges, c'est-à-dire éloigné des espaces pastoraux des villages et du fond de la vallée, mais relié à eux par la route du Col du Tourmalet. Il est certes à distance, mais bien desservi. Cette situation explique sans doute pour beaucoup l'histoire de sa récente spécialisation fourragère.

1.1.3.a Concentration et spécialisation de l'entretien du plateau

Une première phase de concentration des emprises pastorales affecte la partie la plus pentue des plateaux de Sers, au niveau de Courratge. L'abandon de ce secteur est postérieur à 1953. Elle concerne également le rebord du plateau morainique. Les photographies anciennes le montrent comme un espace pastoral strié de sentes animales et fauché et parfois cultivé dans les endroits favorables, en dépit de l'instabilité de ces sols hétérométriques. Au début des années 1980, ces fortes pentes ne sont que localement

fauchées (>série n°3). Elles restent tout au plus parcourues d'animaux, et sont globalement colonisées : le *Brachypode penné* s'installe dans les pentes ensoleillées, tandis que les ravins et les rives du Bastan accueillent un développement arbustif et arboré.

La seconde phase de concentration de l'entretien est plus diffuse et n'est illustrée que par la vue zénithale de 1953. On peut rapprocher ce mouvement avec celui qui s'opère durant l'après-guerre sur les hauts de Betspouey : à savoir une perte d'usage des bas-vacants par un pâturage d'intersaison « déplacé » dans la partie haute du terroir, en lieu et place d'anciens champs cultivés et prés fauchés, libérés par l'exode rural et l'encouragement aux départs en retraite. Sur la photo aérienne de 1953 se dessine, entre les bois du Capet et les plus hautes terres privées, une bande pastorale à la teinte plus claire. Ces bas-vacants apparaissent ici encore fréquentés. Ils sont parcourus de nombreux sentiers, bien dessinés au sol par leur usage répété. Cette trace du passage des animaux s'estompe ensuite pour disparaître de la photo aérienne de 1983. L'utilisation du « syndical » – ainsi que certains éleveurs nomment les parcours collectifs gérés par la Commission syndicale – est alors réduite.

Les témoignages photographiques des années 1980 montrent à ce moment une nette distinction dans les paysages de ces plateaux, entre les parcelles fauchées et concentrées autour des granges, et le reste de ces parcelles privées, alors dédiées au pâturage inter-saisonnier. Apparaît ainsi, au début des années 1980, une concentration des pratiques de fauche et de récolte du fourrage sur le bas du plateau, au plus proche des granges. La réduction de la fréquentation printanière et automnale des troupeaux, et concomitamment l'orientation prise par ces plateaux dans la production fourragère spécialisée et exportée en aval, semble dater de ces années. Elle va par la suite prendre de l'ampleur et s'affirmer clairement aujourd'hui.

1.1.3.b Des bas-vacants en cours de colonisation arborée

Il s'agit des plus fortes évolutions paysagères enregistrées ces 25 dernières années : une intensification des pratiques de la fauche sur les parcelles mécanisables des plateaux d'un côté, et une colonisation arborée des bas-vacants de l'autre. Le contraste commence à se faire sentir dans les plus récents clichés et pourrait davantage se creuser dans les années à venir. Il concerne les parties amont des plateaux, où on constate un embuissonnement des ravins à Sourriche par exemple (>série n°5 et 6), un abaissement de limite inférieure de la forêt à Aygat et Midaou (>série n°1), ainsi que l'apparition de bas-ligneux dans la pelouse et un piquetage d'arbres dans la lande à callune, en amont de Piets notamment (>séries n°7 et 8). La conséquence paysagère de cette sous-utilisation s'exprime avec un effet retard d'au moins deux sinon trois décennies par rapport à la cause qui est à son origine (le déplacement du pâturage inter-saisonnier vers les terres privées). Parmi d'autres raisons, l'altitude est en jeu, ainsi que les conditions et les aléas climatiques (avalanche notamment). Maintenant installé, ce développement arboré pourrait connaître une phase active de développement, ainsi que l'exemple des bas-vacants de Betspouey l'a montré, en modifiant la physionomie générale de ces plateaux pastoraux dénudés.

1.1.3.c Du maintien à l'extension de la fauche : une spécialisation dans la production fourragère ?

L'autre dynamique paysagère majeure de ces plateaux pastoraux, ces dernières années, concerne leur investissement par la fauche. Celui-ci s'est effectué par étapes, après un moment creux dans leur gestion pastorale. Les clichés de la décennie 1980 (>séries n°1 et 6) montrent en effet des emprises plus réduites et concentrées, et cet éleveur se souvient qu'en 1973, lorsque sa famille rachète un alai à Piets, *‘le toit était dégradé, [et] le terrain n'était pas fauché.’* (GP_A_001)

A cette date, qui correspond à la période d'installation de nombreux éleveurs rencontrés, les paysages semblent marqués par une spécialisation dans la fauche et dans la récolte de fourrage en « pôle » autour de granges phares (>séries n°5-7-8), ainsi que pour les parcelles les moins déclives.

A partir de la fin des années 1990, s'enclenche une autre dynamique d'utilisation herbagère de ces terroirs, avec son intensification ces dernières années. Il s'agit d'une intensification de la production fourragère pour être acheminée dans les fenils du bas de la vallée. Les séries photographiques n°9 et 10 dressent une chronique paysagère des reprises en main successives de parcelles en direction du haut du terroir. Ce phénomène, ici illustré pour Piets, ne lui est pas particulier. Il concerne d'autres secteurs comme Aygat ou Midaou, récemment repris par la fauche grâce aux moyens mécaniques, dans une dynamique de conquête de ressources fourragères nouvelles, et exportée vers l'aval, relevant notamment de jeunes éleveurs récemment installés.

1.2 Ces éleveurs de Betpouey et de Viella qui entretiennent la montagne...

Pratiques et points de vue

Qui sont ces éleveurs installés à Betpouey et à Viella dans le berceau de l'AOC Barèges-Gavarnie ? Comment travaillent-ils ? Quelles bonnes raisons ont-ils de faire ce qu'ils font en matière d'entretien des terrains et de la montagne ?

Ce sont leurs points de vue qui nous intéressent ici. Leurs manières d'observer, leurs façons de pratiquer l'élevage, leurs raisons et leurs passions... Quatre points de vue sont ici présentés. Ils sont choisis pour la qualité d'information délivrée, pour les manières d'exprimer son travail et de témoigner de la sensibilité à *‘entretenir son pays’*²¹¹.

²¹¹ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la haute vallée du Gave de Pau, p. [13]

1.2.1 “Attaché à l’entretien des terrains” Rencontre avec un éleveur ovin AOC

[GP_A_001 – 09.09.2005 + 10.10.2009 – Seconde entrevue à l'heure du café - Betpouey - 13h30. Dialogue avec le paysage : carte IGN, planches de photos répétées. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale.]

Je viens de franchir le col du Tourmalet sous un épais brouillard. Le changement de vallée n'y fait rien, ce n'est pas une journée à « paysages ». Qu'à cela ne tienne, je range mon appareil photo et préparais le dictaphone. Après tout, je ne suis peut-être pas le seul à attendre l'éclaircie. M'étant arrêté à Betpouey, dont les toits ardoisés charbonneux et trempés surgissent de la ouate, je téléphone à J.-L. Il est chez lui. Il ira rejoindre ses brebis qui paissent à Piets *“sur le coup des quatre heures”*. En attendant, pas de problème, il veut bien, *“avec ce temps”*, m'accorder une heure. Bien joué ! J'aime cette simplicité de rendez-vous et cette disponibilité des éleveurs, prêts à discuter, sans rien attendre en retour, pour peu qu'on les « attrape » au bon moment.

Quelques instants après, je me retrouve face à lui dans la pièce principale de cette maison de bourg aux épais murs de pierre. Juste desservie, la table fume de cafés. Mon visage n'est pas étranger à sa femme, mais J.-L. ne se souvient pas de notre première rencontre quatre ans auparavant. Moi, par contre, je conserve la mémoire de ses propos évoquant son attachement à l'entretien des prés et son travail de reprise de certaines parcelles. Ce sera le fil à suivre pour cette entrevue. Envie de confirmations et de précisions.

Diverses personnes de la famille vont et viennent dans la pièce. Restera présente et intéressée tout le temps de l'entretien, la mère de l'éleveur, assise à côté de l'ancien âtre aujourd'hui transformé. Elle ne manquera pas une miette, de la discussion apportant son propre point de vue au journaliste écrivain qu'elle a cru voir en moi.

Deux heures plus tard, une vive lumière m'éblouit sur le perron. Les paysages resplendent, scintillants. L'heure est aux photographies.

1.2.1.a Passionné et dynamique

“Moi, je t'analyse par rapport aux questions que tu poses, et j'essaie d'imaginer ce que tu penses. J'ai l'impression que tu es un peu pour l'entretien des terrains, t'aimes que ce soit bien fait. Mais il faudrait pas que en cours [il m'assimile à mon activité d'enseignant], tu dises le contraire, que... tu dises que c'est de la connerie. Surtout que tu dises ça d'un mec comme moi qui suis attaché au truc [à l'entretien].”

Cette phrase, une des dernières de notre dialogue, me restera longtemps en mémoire. Comme un appel, elle exprime la crainte d'être incompris ; sinon pire, d'être méjugé sur ses pratiques d'entretien. Et l'éleveur de continuer :

“Parce que nous, on en reçoit [des gens] de partout. Il y en a, ils nous disent qu'on est vraiment à l'ouest. Ils ont raison... s'ils parlent rentabilité.”

La précision fait sens et met en perspective toute la discussion sur le fait que cet éleveur semble associer à son travail d'autres valeurs, où la recherche de rentabilité en est une, mais non la seule. De ces autres valeurs, figure notamment son attachement à ses bêtes et à l'entretien de ses terrains. Qu'entend t-il en exprimant un tel attachement à l'entretien des terrains ?

Cet éleveur de Betpouey est à la tête d'un troupeau de 300 ovins adultes (ce qui représente avec les doublons et le renouvellement environ 470 bêtes estivées). Investis dans l'association interprofessionnelle de l'AOC Barèges-Gavarnie, passionné par ses brebis, on peut le voir les garder au printemps et à l'automne sur les plateaux de Sers.

Prenant la succession de ses parents qui élevaient 60 brebis et 8 vaches, il s'installe en 1981, construit un premier bâtiment en lisière du bourg et augmente l'effectif à une centaine de brebis : *“c'était suffisant”*. Deux gîtes ruraux, quatre chambres d'hôtes et une table d'hôtes sont aménagés dans l'ancienne bergerie et dans l'ancienne étable. Cette double-activité est gérée par son épouse. La spécialisation ovine suit de peu son installation, et le troupeau ovin augmente peu à peu. Il atteint 300 têtes en 1995. Cette date, qui correspond à la création de l'AOC, est donnée par notre interlocuteur comme une étape d'agrandissement de son exploitation :

“On avait besoin de terrain, et puis la mécanisation est arrivée. Grâce à la mécanisation spécialisée de montagne, on a réussi à remettre des terrains en valeur où avec des tracteurs deux-roues [motrices] on allait pas. On avait eu des aides par rapport à la mécanisation pour acheter des 4 roues, donc on va plus haut.”

Enfin, avant sa transformation prochaine en GAEC avec son fils, une autre étape de modernisation de la structure d'exploitation correspond, en 2002, à la construction d'une bergerie le long de la route nationale. Pas peu fier d'en faire la visite, il me montre un bâtiment de 420 m² destiné à hiverner tout le troupeau, équipé d'un couloir central pour faciliter le pansage, et doté d'un grand fenil pour stocker en un seul lieu l'ensemble du fourrage hivernal.

En plus de l'estive sur la montagne du Capet et des bas-vacants, les surfaces entretenues en terres privées représentent actuellement 20 ha de prés de fauche essentiellement. Une particularité est à signaler eu égard à leur répartition : 9 ha se trouvent sur le versant et le fond de vallée à Betpouey, tandis que 11 ha s'étendent sur les plateaux de Sers.

1.2.1.b Un fourrage en partie récolté dans les quartiers de granges

“Aujourd'hui, moi, le foin que je fais là-haut sur 11 ha, je fais manger [sur place] le foin d'un ha, le reste, il descend ici [dans la bergerie du bord de route nationale], et je remonte le fumier.”

Les plateaux de Sers sont facilement accessibles et pour une part mécanisables. Dans le fonctionnement de cet élevage, ils sont assimilés à des prés de fond de vallée en participant à la constitution du stock de fourrage hivernal. Nous sommes ici en présence d'une adaptation de la gestion de la zone intermédiaire à la mécanisation. Si les animaux la pâturent durant les intersaisons – un mois à l'automne et un mois au printemps –, le foin récolté n'est plus distribué sur place. Ces hauts quartiers herbagers sont ici essentiellement spécialisés dans la production de fourrage. Ce sont des espaces stratégiques, et l'éleveur explique comment il porte ses efforts à les entretenir pour améliorer leur productivité. C'est le cas notamment avec le parcage de nuit des brebis, dans un filet, qui lui permet de mieux rationaliser la répartition de la fumure. C'est aussi le cas des travaux de reprise en main.

1.2.1.c Des terrains repris en main

Disposant d'un seul hectare sur ces plateaux au moment de son installation, l'éleveur a peu à peu agrandi sa surface au fil des départs en retraite et continue, au gré des possibilités, d'étendre l'emprise des prairies en vue de les faucher (>séries terroir des plateaux de Sers n°9 et 10).

Certains de ces terrains étaient *''travaillés''*, d'autres pâturés uniquement. Ils ont été selon ses dires *''remis en état''*, dans l'objectif de les faucher. L'entretien opéré s'entend alors au sens de l'amélioration du potentiel fourrager (ancienne pâture) de la prairie, par le travail conjugué des machines et des brebis.

''Dans l'ordre des choses, il a fallu commencer par prendre le tracteur, commencer à tout ratisser, à enlever toutes les pierres. Comme à la Commission syndicale on a un broyeur, j'ai passé un broyeur pour tout essayer de niveler, et j'ai fauché pendant deux ans. Cette année c'était à peu près propre. Ça nivelle toutes les grosses mottes. La première année, il n'y a presque rien à ramasser, mais après, ça revient naturellement. Et après la fumure. J'ai mis les moutons : les parquer, les faire dormir, la nuit quoi. Cette année, c'est des terrains propres. Si vous y allez aujourd'hui, c'est propre. ''

Propre : propre à la pousse de l'herbe, propre parce qu'entretenu par la fauche. Ainsi que le montre le point de vue de l'éleveur suivant, l'entretenu c'est le travaillé, et le travaillé, c'est le fauché.

1.2.1.d Un entretien limité des bordures pour aller vite

Si des terrains ont été repris par la fauche, après épierrement, broyage de la végétation, fauche, fumure et parcage serré des brebis la nuit, l'éleveur évoque, avec une pointe de dépit, qu' *''on refait du boulot, mais il est pas fait pareil, l'entretien c'est pas le même.''* Et mon interlocuteur de souligner que malgré ses efforts pour entretenir et rendre propre ses prés, il ne peut assurer, avec ses confrères encore en activité, le travail réalisé du temps de son enfance, par une population paysanne plus nombreuse.

Sur les plateaux de Sers comme à Betpouey, ce travail d'entretien visant à finir la fauche d'un

pré jusqu'aux limites se fait plus vite, et l'éleveur s'estime dans l'obligation d'en laisser, de passer moins de temps, d'aller au plus facile.

“Faire les bordures, bon... Couper les haies, les rigoles qui étaient faites... Maintenant aujourd'hui, au contraire, on les bouche pour faucher à la rotative pour pas avoir à s'arrêter, voilà [rire gêné].”

En effet, insiste-t-il, en rapport à sa recherche de rentabilité :

“Tout ce que je peux exploiter, si je ne perds pas trop de temps, ça m'intéresse.”

DH : Qu'est-ce à dire ?

“Ben, si vous voulez, on va plus vite, on fait moins les bordures à la faux. Moi, j'en fais encore parce que j'ai encore quelques notions de... mais... pff, plus on va, plus on va vite, on fait ce qu'il y a à la machine, et le reste, on laisse tomber.”

1.2.1.e Un entretien manuel des prés pour bien présenter

*“Moi, je te dis, je perds du temps à la faux, encore. (...) Je fauche encore à la faux, c'est encore par habitude, c'est parce qu'on me l'a laissé. C'est comme ça, c'est pour entretenir, et... tant que je pourrai, je le ferai. Et ça, ces c*** de bureaucrates, ils le voient pas.”*

On ressent une tension dans le discours. L'éleveur semble pris par l'obligation de faire vite, de devoir délaissé, à regret, la finition de certains prés, ou d'abaisser le niveau d'exigence, étant seul à travailler une surface qui va s'agrandissant. Pour autant, il laisse entendre qu'il n'arrive pas à totalement délaissé les bordures des prés en bord de route par exemple. Comme dans un sursaut identitaire et patrimonial où réagit moins l'éleveur que l'enfant du pays, légataire d'une mémoire des pratiques et héritier d'un certain état des terrains, qu'il se donne pour obligation d'entretenir tel qu'on les lui a laissés.

“J'ai fauché une matinée à la faux et à la faucheuse pour faire deux boules, il a fallu une autre journée pour le porter parce que le soleil n'y donnait plus. Tu vois un autre l'aurait... [laissé tomber ?]. Mais, c'est en bordure de route. Quand tu prends la nationale, tu le vois, il a été fauché le dernier.” – “Ça faisait sale” dit sa mère en arrière-plan – “C'est pas que pour les autres, c'est pour moi-même, notre fierté à nous. Des fois on râle, mais bon, dès que j'ai un moment, que je ne peux pas faire autre chose, je me mets à fais ça, quoi. Jusqu'à quand ? Je ne sais pas.”

DH : Et le regard des autres, ça joue aussi ?

“Ben ouais”. – “On a notre fierté” dit sa mère. – Et le fils de compléter : “... pas de l'orgueil, mais de la fierté.”

On a le sentiment que notre interlocuteur met l'accent sur l'esthétique et le patrimonial comme poussé par un contexte qui le conduit à intégrer ce rôle (paysager, pourrait-on dire) de l'éleveur. Reste que vis-à-vis de la fierté et des voisins, les prés doivent être propres, ils doivent bien présenter. Mais l'idée du propre a aussi une justification du point de vue de la productivité : éviter l'invasion des plantes de talus et de fossés, dégager les espaces de circulation. On voit qu'il s'agit à la fois d'être productif et de « bien faire », et l'éleveur est

comme pris entre deux pressions, être rapide pour rester productif, et passer du temps pour rester fier – et honoré – de son travail.

Se dessinent ici, au sein des emprises pastorales de l'éleveur, d'autres emprises investies subjectivement suivant une géographie de la qualité paysagère. L'espace pastoral semble ainsi porteur de discontinuités relatives aux valeurs qu'on lui attribue. A la valeur de production fourragère s'ajoute ici une valeur paysagère au sens où la localisation en bord de route incite à développer une attention esthétique au travail du pré. Cette valeur paysagère s'exprime par la recherche d'un travail bien fait et le maintien de pratiques fines de fauche à la faux et de récolte manuelle du fourrage pour cette parcelle en pente, mal ensoleillée, mais située proche de la bergerie, en bord de route et ainsi exposée au regard d'autrui.

1.2.1.f L'envie d'élevage bovin du fils : une occasion de diversifier les troupeaux et d'améliorer l'entretien

Le changement de discours entre les quatre années qui séparent les deux entretiens m'interpelle. En 2005, il se montrait pessimiste et déçu. Après avoir fait de gros investissements pour construire une grande bergerie, son fils, adolescent, se montrait certes intéressé par l'élevage, mais par l'élevage bovin... – alors que lui-même s'était spécialisé vers sa production favorite, l'élevage ovin. Quatre ans plus tard, l'installation de son fils est imminente, en élevage bovin. Beaucoup plus serein, mon interlocuteur parle des avantages d'un élevage mixte pour diversifier les revenus, mais aussi pour assurer un meilleur entretien des prés. Il revient à évoquer sa propre installation.

“Bon, moi, j'ai préféré le mouton, et le mouton marchait mieux à l'époque, et je me suis lancé là-dedans, mais je trouve que ça a été une bêtise, une bêtise pour moi. (...). Il vaudrait mieux deux petites productions, ça irait mieux parce qu'elles [les bêtes] passent jamais au même moment, c'est jamais aux mêmes endroits. Et puis, il n'y a qu'à voir, avant les sentiers, les petites parcelles étaient entretenus. Il y avait 7 - 8 vaches, tu mettais 7-8 vaches dans un truc, elles te le nettoyaient. Aujourd'hui 300 moutons, il te faut de la place, et le petit truc, il se ferme.”

“Je pense qu'on va avoir une exploitation mixte. Et je trouve que c'est pas con, quoi. Il faut savoir que pour les pacages, plus tu as des productions animales, mieux les terrains sont entretenus, parce que ce que bouffent pas les ovins, les bovins le bouffent. On s'en rend compte, dans les montagnes où c'est mélangé, c'est plus entretenu.”

Une autre manière de rechercher à « entre-tenir la montagne » apparaît dans cette possibilité de diversifier l'élevage au sein de l'exploitation, tout en anticipant sa transmission. Et l'éleveur de résumer sa pensée :

“Les terrains, quelqu'un doit les entretenir, et il vaut mieux avoir des petits troupeaux que des gros troupeaux.”

1.2.2 “Pacagé et entretenu, c’est pas pareil...” : Le point de vue d'un éleveur bovin et ovin AOC

[GP_A_005 – 07.09.2005 + 12.10.2009 – Au Tourmalet et dans sa grange des plateaux de Sers. Dialogue avec le paysage : marche en estive, carte IGN. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale.]

Jour de brume. L. partait rejoindre ses vaches, pour les rassembler. Dans quelques jours, elles quitteraient la basse estive. D'ailleurs, elles descendent toutes seules et l'obligent à les “retourner” vers la montagne. Il m'invite à l'accompagner. Je grimpe dans la cabine du camion-bétaillère, dans l'odeur d'huile chaude de ces vieux Citroën. Au téléphone déjà, il se souvenait de moi. Il me tutoie d'emblée et me propose d'en faire autant. Je n'en ai pas l'habitude avec les éleveurs, mais accepte son invitation.

En marchant, nous parlons, essoufflés. La visite d'estive se prête à de nombreuses questions. Après avoir ramassé les vaches, trempés de bruine, nous gagnons sa belle et longue grange des plateaux de Sers dans les geignements du camion. Nous pourrions y discuter à l'abri. Direction le cabanet, ce logement temporaire – et sommaire – de berger. L. allume un feu dans l'âtre. Craquement sec des branchettes cassées et soigneusement empilées, en croisillon, sur le papier-journal fumant. C'est du frêne, de ceux-là qui entourent et dominent sa grange-bergerie à demi enterrée. À la manière d'une sarbacane, L. souffle dans le tube d'un bâton de ski pour attiser la braise. La pièce, faiblement éclairée du dehors, s'anime de la danse du feu. Il me détaille les travaux entrepris pour l'agrandir. Il souhaite davantage séjourner ici, “pour être plus tranquille”, loin du bourg, de la télévision, et de la paperasse agricole ; juste avec ses brebis. C'est une restauration qui se veut à l'identique ou presque : de poutres et de planches devant l'isolant. Pour l'aspect, L. va jusqu'à « vieillir », au chalumeau, les pièces de bois visibles !

“Tu peux faire des photos si tu veux.” Je ne me prive pas de saisir ces collages de temps arrêtés et de modernité. Je le cadre devant l'âtre. Il fait figure de patriarche avec ses généreuses boucles blanches au visage, surmontées d'un béret. Intemporel même, s'il n'était sa cotte bleue à fermeture éclair blanche. Et le voici devisant en patois Toy... téléphone portable à l'oreille.

L. est une figure de la vallée. Passionné, attaché au patrimoine et à la promotion de l'AOC, on le retrouve photographié²¹², filmé²¹³, et ainsi diffusé dans les mailles de la grande toile planétaire. Sans doute est-ce cela qui définit la tradition pour cet enfant du pays Toy : une réactualisation constante du patrimoine dans sa cohabitation au mode de vie présent. La position que se donne l'éleveur est importante : il intègre visiblement sa propre patrimonialité, et celle de son travail.

²¹² Flamant J.-C., Thierry S., 2003, Nouvelles Pyrénées, Paris: Grenoble, 175 p.

²¹³ http://www.dailymotion.com/video/x2c39l_laurent-crampe-eleveur-brebis-aocba_news ;
http://www.dailymotion.com/video/x6wldn_mouton-agneau-le-doublon-cest-quoi_news

1.2.2.a Eleveur mixte

C'est un troupeau de 17 vaches (Blonde d'Aquitaine) et de 130 brebis Barégeoise AOC (80 à 85 mères en permanence plus une dizaine de doublons) qu'élève notre homme. Son exploitation, développée à la suite de ses parents, s'inscrit à l'échelle de la vallée du Bastan. Si le siège se trouve à Viella, il dispose également de terrains sur la soulane d'Esterre. Plus en amont, il détient deux granges sur les plateaux de Sers, tandis que ses brebis estivent dans le secteur du Pic-de-Midi-de-Bigorre (Lac d'Oncet) et ses vaches dans la vallée d'Aygués-Cluse, vers le Néouvielle. Son exploitation compte actuellement, en dehors des pâturages collectifs, *‘23 ha de terrains travaillés’*, c'est-à-dire, précise-t-il, *‘23 ha fauchés’*. Parmi ceux-ci, 18 ha sont dûment déclarés (et font l'objet d'aides). 5 ha ne le sont pas, ils sont pris en charge sur accord verbal uniquement, *‘pour que je nettoie le pré’*. D'autres surfaces entrent en ligne de compte, elles ne sont pas comptabilisées : ce sont des pâtures du quartier de granges par exemple que les brebis fréquentent librement, en « vaine-pâture », durant les intersaisons.

« Terrains travaillés par la fauche », « prés nettoyés » sont deux expressions distinguées par l'éleveur pour dire sa pratique d'entretien de la montagne. Quelles en sont les nuances ? Que racontent ces nuances des logiques d'adaptation dans la gestion de la ressource ? A quelles pratiques ou à quel état des herbages renvoient-elles ?

1.2.2.b Le temps de l'intersaison autour de la grange

La logique de fonctionnement temporo-spatial de cet élevage répond à un déplacement saisonnier où le quartier de granges conserve un rôle pivot, suivant cependant des ajustements quant aux surfaces en jeu.

Les brebis sont au pré dès que les conditions climatiques le permettent. Durant la période hivernale, les bêtes sortent des bâtiments du fond de vallée. Au quartier de granges, explique l'éleveur, *‘on y remonte vers le 15-20 avril. Elles sortent quand il commence à avoir un peu d'herbe. Dès qu'il y a un peu d'herbe, on les laisse dehors. Et après on les laisse ici [autour de la grange] et si les estives sont précoces, on les lâche fin mai. ‘*

A l'issue de la période estivale, les bêtes, vaches et brebis, sont descendues fin septembre dans les prés autour de la grange. On observe ainsi une adaptation contemporaine de la pratique d'élevage, par ce déplacement du pâturage automnal auparavant pratiqué dans les bas-vacants, vers les prés de fauche où le regain est laissé comme fourrage sur pied. La raison invoquée est qu'une seconde coupe est notamment réalisée dans les prés *‘en bas’*, sur les terrains arrosés par un tourniquet, sur la soulane d'Esterre, et que la récolte est suffisante.

‘Moi, je travaille des terrains des autres propriétaires. Je ramasse assez de récolte. Quand c'est une bonne année, je ramasse assez de foin, je fais du regain en bas, mais ici [autour de la grange] j'en fais pas. Ici je le laisse justement pour les brebis pour brouter, à l'automne.’

A cette période automnale, les brebis sont laissées libres de parcourir les herbages, dans les

prés de fauche et dans le reste :

“C’est ce qui n’est pas fauché, et qui est juste uniquement pacagé, comme les estives. Ça fait pas partie des estives : Les parcelles ici appartiennent à des particuliers mais qui ne sont pas entretenues, qui ne sont pas travaillées, qui sont pas fauchées. Elles sont uniquement pacagées.”

1.2.2.c L’entretien des paysages : éléments de lecture et de distinction

Une distinction forte est ici opérée par l'éleveur au sein des emprises pastorales. Apparaît d'un côté ce qui est fauché, c'est-à-dire travaillé, ce sont les parcelles mécanisables sur lesquelles l'éleveur exerce un droit de propriété ou de fermage. Apparaissent d'un autre côté, les *“parcelles qui ne sont pas entretenues”*, c'est-à-dire uniquement pacagées, en libre accès, sans forcément mettre en jeu des baux. L'arrangement est tacite.

“Pacagé et entretenu, c’est pas pareil. Disons, entretenu, l’herbe elle est fauchée et les bêtes y broutent toute la nuit. Tandis que là, dans le ravin, les parcelles qui sont juste pacagées, elles vont y brouter, mais elles reviennent dans les parcelles qui sont fauchées. Parce que bon, l’herbe elle est meilleure, et puis c’est plus propre.”

Les manières dont sont perçus et désignés les modes d'entretien des terrains renvoient ainsi aux logiques de gestion de la ressource, à sa valeur et aux manières de la valoriser. Le travail mécanisé de la fauche et de la récolte introduit des limites paysagères que les photographies répétées sur un pas de temps rond manifestent. Il introduit également une distinction de la valeur de l'herbe.

“Sur un pré qui n’est pas fauché, le foin qui pousse n’aura pas la même valeur nutritive que si c’est fauché. Ben disons que le sol perd sa valeur, parce que s’il n’est pas fauché, on ne va pas le fumer déjà. Donc, le sol perd un peu sa valeur nutritive au niveau sol, ce qui fait que l’herbe n’aura pas la même valeur...”

1.2.2.d Nettoyer les prés, les entretenir pour faucher

Pour cet éleveur, l'entretien des terrains est défini par la fauche. En effet, faucher ne consiste pas uniquement à prélever avec une barre de coupe l'herbe qui a poussé. La fauche met en jeu divers travaux à travers les pratiques préliminaires pour rendre la prairie propre à la fauche.

“Disons que quand tu fauches une parcelle, tu la nettoies au maximum. C’est un entretien qu’on fait le printemps. Le printemps, on s’occupe des bestioles et on nettoie les prés. Parce que bon, pendant la période de l’hiver avec le vent, t’as des branches, t’as les feuilles, donc ça il faut le nettoyer pour que le pré soit propre pour le faucher l’été. Et puis dans certaines parcelles, t’as de l’eau qui sort, donc tu as une rigole qui l’amène, sur une autre rigole chez le voisin. Chacun entretient ses prairies en faisant ses rigoles.”

L'entretien des bordures et des lisières participe de même à faire propre, désignant autant l'objectif de maintenir la fauche possible, que la tonalité esthétique d'un propre et d'un maintenu qu'encouragent certaines MAE.

“Parce que bon encore ici, il n’y a pas trop d’épines qui poussent. Mais autrement, en fond de vallée comme à Viella, à Betpouey, si tu fais pas bien les alentours, tu as les ronces qui poussent. Et puis la ronce, l’année d’après, elle gagne encore un peu plus. Et puis il y a les aides, la prime à l’herbe, alors t’as les contrôles.”

1.2.2.e Entre abandon localisé et maintien de l’emprise pastorale

Un autre élément d’explication de la transformation des paysages est ici évoqué. Il s’agit de la sélection des terrains, au moment d’une reprise-agrandissement.

Si des terres ont été un temps entretenues dans un contexte de plus forte pression sur le foncier, l’éleveur apporte ici l’explication de l’abandon localisé de certaines parcelles, dans une dynamique générale observée à travers les séries photographiques diachroniques de maintien global des emprises pastorales. C’est à l’occasion d’une reprise-agrandissement que l’adaptation des emprises pastorales au travail mécanisé est faite.

“A côté de chez moi, j’ai travaillé une parcelle pendant 15 ans. A l’époque, elle était pas mécanisable. Mais comme tout le monde travaillait son lopin de terre, et puis quand j’ai eu d’autres terrains mécanisables, j’ai abandonné celle-là, eh bien aujourd’hui, on ne s’y promène plus. C’est boisé, il y a des épines partout, et les brebis n’y passent pas.”

Face à cela, notre interlocuteur semble réagir et prendre en charge la gestion d’une parcelle manifestement sous-utilisée. Ce faisant il introduit une autre nuance du nettoyage d’une parcelle. Il ne s’agit pas ici de faire place nette à la fauche, mais de nettoyer au sens de se débarrasser ou du moins de stopper l’envahissement de « la saloperie », cette végétation indésirable, incontrôlée, qui transforme la nature du pré. Au travail manuel (abattage, débroussaillage) succède l’aide d’une autre forme de pâturage, par des chevaux.

“J’ai un morceau, je le nettoie justement pour arrêter la saloperie, sinon ça va venir chez moi. Alors je coupe les arbres et il y a un gars qui met les chevaux pour le faire pacager. C’est à peu près. Autrement, si c’est pas pacagé ou fauché...”

1.2.2.f L’éleveur en montagne et le paysage

Poser la question du devenir possible des paysages, revient en premier lieu à interroger l’avenir de son exploitation. Il n’a pas de repreneur direct. Son fils est éleveur, en double-activité, mais parti *“en plaine. Ici, dès que moi je ne pourrai plus, ben ce sera abandonné.”*

On peut pour autant objecter que ces terrains, bénéficiant d’amenées d’eau autour de Viella, et représentant une belle surface entretenue sur les plateaux de Sers, risquent d’attirer les convoitises des jeunes éleveurs du canton. Ce à quoi répond L. :

“Bon, ils vont prendre le plus joli, et tout ce que je fauche, ce ne sera pas fauché. Ils prendront tout ce qu’ils peuvent faire avec des machines, et encore, c’est pas évident.”

L’avenir est-il aussi négatif ? Les solutions de reprise si refermées ?

Dans tous les cas, il paraît évident à mon interlocuteur que l'élevage doit une partie de sa persistance en cette vallée au complément d'activité offert par le tourisme. Il l'exprime clairement :

“Il est resté des agriculteurs parce qu'on a la chance d'avoir deux stations de ski et deux stations thermales. Ici, il n'y aurait pas eu le tourisme...”

D'ailleurs, à la question de savoir s'il parvient à en vivre de son élevage, il répond sans détour :

“Ah non, j'ai mon épouse qui travaille à l'extérieur [à la station de ski de Barèges].”

Et de compléter :

“C'est pour ça, surtout en agriculture de montagne, si on avait pas un complément, eh ben, je pense qu'il y aurait moins d'agriculteurs. Et qui dit moins d'agriculture, le paysage, je sais, sera moins beau.”

Comment expliquer en pareille situation le maintien d'une activité d'élevage si elle ne suffit pas économiquement ; si pour en vivre, l'éleveur est obligé de travailler à côté ? L'économique ne suffit probablement pas à expliquer ce qui relève d'une relation non marchande et non mesurable au métier et à la condition d'éleveur. Les satisfactions et les formes de gratification se situent dans un autre registre que pécuniaire. Elles se situent en effet au carrefour de diverses rationalités subjectives ainsi qu'il a été montré à propos d'éleveurs ovin double-actifs du Massif Central (Fiorelli et al., 2007). On trouve notamment ici, celle de maintenir des prés en herbe qui signe et cristallise l'identité d'éleveur. Celle de ne pas laisser perdre le patrimoine des terrains et des granges hérités.

1.2.3 “Fier d'entretenir son pays” :

Rencontre d'un jeune éleveur ovin AOC entre prés et bergerie

[GP-A-003 - 23.03.2011 - Vallée de Barèges. Rendez-vous devant la bergerie voisine du domicile. Premier et seul entretien. Dialogue avec le paysage : marche dans les prés et trajet en 4x4. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

10 h. En cette matinée printanière de ciel bleu, le soleil perce juste entre les arbres. Comme mis en spectacle, ce bas de versant nord va progressivement sortir de l'ombre. Des ombres persistent sous la lumière oblique. En lignes sombres, elles dessinent un relief sculpté de talus. Une sorte d'emmarquement imposant. Ou plutôt une superposition de replats couverts d'une herbe dense, rase, et séparés de talus de cette même herbe guère plus haute. Typique des versants cultivés dans leur passé, cette structure m'apparaît parfaitement lisible sous le palimpseste de cette prairie en cascade de talus parfaitement fauchés. L'éleveur suspend

mon ravissement paysager tandis qu'il s'approche de la bergerie. Mieux que tout autre support d'enquête, le détour par les formes observables s'impose. Ce paysage d'herbages et de talus entretenus est une invite à entendre de quelle « culture culturelle » ils sont l'heureuse expression.

Présentations faites, j'accepte l'invitation de ce jeune éleveur à visiter sa toute récente bergerie, placardée, à l'entrée, du logo du Fonds européen qui a en partie pourvu à sa construction. De l'architecture bois et béton, la discussion se porte rapidement vers sa troupe laineuse, soudainement agitée au son de cette voix connue. Elles attendent le départ, la sortie au pré, dès la rosée asséchée. Pour moi aussi, il est temps de rejoindre les paysages. Les explications quant à la conduite et à l'alimentation des brebis me donnent envie de parcourir et d'observer les parcelles d'où provient le fourrage. Gravissant la pente, nous sommes rapidement au pied de ces talus qui dominent le bâtiment. La question de leur entretien se posera d'emblée...

1.2.3.a Investi dans l'AOC

C'est en 2008 que ce jeune éleveur prit à son nom la succession de la ferme de ses parents, éleveurs ovin AOC double-actifs, après les avoir secondés comme aide-familial, en plus d'exercer un travail salarié durant la saison hivernale. Son installation se concrétise par la construction d'une bergerie à proximité de son domicile. Prenant le relais de quatre à cinq bergeries dans lesquelles foin et fumiers étaient manipulés à la main, le bâtiment, portant un sous-bassement en béton et surmonté d'un bardage en bois s'inscrit dans la volumétrie générale des constructions alentour. Le respect de critères de qualité architecturale, de localisation en « zone montagne » et de production ovine sous signe de qualité lui permet alors de bénéficier d'une subvention du crédit européen Feader, couvrant 50% de l'investissement.

Notre éleveur précise que son activité saisonnière a jusqu'à présent (2011) été maintenue pour assurer la transition et supporter les investissements, mais qu'il pense l'arrêter. Parallèlement, les rôles se sont inversés : désormais chef d'exploitation, c'est son père qui est devenu aide-familial.

“Comme je n'avais pas de revenu et que j'aidais mes parents sur l'exploitation, je suis parti à la station. Je suis parti à la station parce que je travaille la nuit en fait, comme ça, ça me laisse un peu de temps la journée. Puis quand je me suis installé, j'y suis resté dans un souci de voir par rapport aux revenus. Donc maintenant je pense que je vais arrêter au vu des revenus. On fera pas des folies mais on va y arriver, je pense. [rire]”

Le troupeau compte 230 brebis Barégeoise pour environ 350 ovins estivés. Pour lui, la question de l'AOC ne s'est pas posée. Ses parents y sont impliqués depuis le début de la démarche et celui qui est devenu secrétaire de l'association interprofessionnelle de Barèges-Gavarnie est

convaincu de son rôle en termes de reconnaissance du travail et de la plus-value du label de qualité. *“ Au cours de la viande, pour une brebis adulte, on est à deux fois voire à trois fois supérieur.”*

1.2.3.b Miser sur l'herbe, raisonner la taille du troupeau et la conduite animale

Cet élevage repose sur 28 ha de terrain répartis entre Viella et les plateaux de Sers, à quoi viennent s'ajouter le quartier d'été que prennent les brebis dans la vallée de la Gaubie, juste en-deçà du barrage d'Ets Coubous.

Une des parcelles des plateaux de Sers, achetée par ses parents en 1995 et en fermage dans la famille depuis 45 ans, a été primée, et notre éleveur s'est vu remettre en 2010 le prix national des Prairies fleuries dans la catégorie fauche maigre, pour cette prairie irriguée.

Sur ces 28 ha d'herbages 17 ha sont fauchés : ils correspondent au besoin en foin et en regain pour assurer l'autonomie fourragère de l'exploitation. En effet, l'éleveur explique que la taille du troupeau correspond au volume de fourrage récolté, de manière à minimiser l'achat de fourrage à quelques céréales. Si néanmoins *“le foin coûte cher, parce qu'on a des frais liés à la mécanisation qui sont très importants”* ainsi que des temps de travail, eux aussi, importants, il s'agit d'un choix stratégique qui assure la viabilité de l'exploitation :

“Après, les autres, peut-être que sur les mêmes surfaces, ils sont à 300 brebis et un troupeau de 20 ou 30 vaches. Seulement derrière, il y a achat de fourrage. Moi, je reste avec ce troupeau-là, mon revenu n'est pas trop mal.”

Un autre choix stratégique concerne la conduite animale et notamment les dates des mises-bas. Celles-ci ont lieu dès la fin août, afin que les brebis puissent profiter de l'herbe pour améliorer leur lactation.

“C'est un peu plus de travail, puisqu'il faut aller les récupérer à la montagne. Mais après, il y a autre chose : par rapport à l'herbe qu'il y a disponible sur les parcelles, les brebis, elles font plus de lait. C'est les agneaux qui arrivent le plus vite et qui coûtent le moins. C'est pour des questions de coût, et après, au prix de vente, en les vendant les premiers, ils se vendent mieux.”

1.2.3.c Faucher et entretenir l'herbe... et les bordures

La mise en œuvre de cette stratégie d'élevage et de gestion de l'herbe conditionne pour beaucoup la perception de l'éleveur. Il en ressort un paysage où se détache clairement l'herbe fauchée de l'herbe pâturée, et en conséquence le propre et l'entretenu de ce qui ne l'est pas.

“Si on fait un peu le tour de la vallée, si on regarde ce qui est fauché et ce qui est pas fauché, et ben c’est vite vu quoi : ce qui est fauché, ça reste propre et ce qui est pas fauché, ça devient vite du bois.”

C’est bien la pratique de la fauche qui permet de maintenir propre une parcelle. Mais il y a aussi les bordures et les talus à entretenir. Ils sont nombreux dans les terrains en pente entourant la bergerie. Pourtant l’herbe y est courte, comme à l’intérieur de la parcelle, preuve qu’ils font l’objet d’attention. Et l’éleveur de préciser que ces bordures et ces cassures du relief ne permettent pas le passage de la faucheuse (même en fauche dite pedestre). Elles sont gérées à la débroussailleuse : *“On le fait une fois. La seconde coupe, non. Moi à la débroussailleuse et mon père à la faux. Maintenant, il a trouvé la débroussailleuse l’an dernier, il le fait à la débroussailleuse aussi. On en a deux maintenant. [rire]”*

Sachant les surfaces en jeu, environ 8 ha de terrain en pente à Viella – le reste, sur les plateaux de Sers présente une pente moins forte et donc moins contraignante –, on imagine facilement que ce travail manuel requiert du temps, du temps improductif au sens économique. Une interrogation affleure : celle des raisons qui incitent *“à faire les bordures”*. Au risque de paraître naïve, la question est posée in extenso. Elle semble en effet incongrue à l’éleveur et une pointe d’agacement perce dans le ton de la réponse.

“Qu’est-ce qui nous incite ? Ça s’est toujours fait comme ça, oui. Ici, c’est toute la vallée qui est comme ça. Ça se fait parce que c’est comme ça, ça se fait comme ça, sinon euh... moi je le fais parce que mon père l’a fait, mon grand-père l’a fait, mais après, rien ne dit qu’un jour on le fera plus parce qu’on ne pourra plus.”

Et de compléter :

“Après, moi, j’arrive à un stade, même si on me propose du terrain, à part si c’est du plat que j’ai à y rentrer uniquement avec le tracteur, sinon, c’est sûr que j’en prendrai plus. C’est plus gérable, quand on voit ça... [il montre un exemple de parcelle avec plusieurs talus fauchés].”

Pour le coup, et comme par envie d’illustrer son propos passionné, mon interlocuteur propose de m’accompagner pour voir une autre parcelle, au-dessus de Viella, dans son 4x4. C’est l’occasion d’approfondir le questionnement.

1.2.3.d L’entretien des pentes et des bordures, entre besoin en fourrage et fierté de son travail

Nous aborderons la question de la représentation du travail sur un plan plus subjectif.

DH : C’est de la fierté, de la satisfaction personnelle à faucher les parcelles en pente et à faire les bordures ?

“D’une part, c’est qu’on en a besoin, sinon on ne le ferait pas. Et après, ouais, c’est quand même de la fierté d’entretenir le pays qu’on a ! Je sais, moi, je suis encore assez fier de ce que je fais.

Après, je ne sais pas si ça va durer longtemps ou pas, après faudra voir le contexte... On est

tributaire, par rapport à tout ce travail-là, des mesures agro-environnementales style prairies fleuries. On est rémunéré. La fauche pédestre c'est la même chose, mais ça les vaut. Une motofaucheuse, avec une barre de coupe et le rateau-fâneur devant, c'est 16000 euros HT.''

Il évoque notamment l'obligation de respecter les contrats d'engagement des MAE, avec les contrôles qui peuvent s'en suivre.

DH : Et alors, le maintien de la pratique d'entretien des bordures est en lien avec la contrainte des MAE ?

''Non, parce qu'après, je vous dis, si je ne fais pas le talus du milieu [un rideau de culture en milieu du pré de fauche], quand je vais devoir faire le foin qui est au-dessus, ce serait un truc unimaginable, ce serait un bordel pas possible. Il y a ça aussi. Et après, bon parce qu'on en a besoin aussi [du foin]. Sur une parcelle comme celle-là, j'arrive à peu près entre 70 et 80 bottes.''

Pour cet éleveur, « entre-tenir la montagne » correspond à une entremêlement de nécessité et d'injonction au travail bien fait. Il s'agit d'un besoin en fourrage pour expliquer le maintien de la fauche dans les pentes et d'un besoin de (se) simplifier le travail pour justifier l'entretien des talus. Ces efforts prennent aussi place dans un autre registre de valeur où l'explication technico-productive s'assortit d'une référence subjective au bien travailler : celle de donner une belle présentation de ses prés (et de soi-même par métonymie) et de retirer de la fierté de son travail.

1.2.4 "Moi, je fais partie du patrimoine quand je fauche mes prés, quand je les entretiens." Rencontre d'un éleveur bovin pluri-actif entre grange et mairie

[GP_A_002 – 09.09.2005 + 21.03. 2011 – Second entretien dans son fauteuil de maire, 6 ans après le premier, qui avait eu lieu dans son étable. Dialogue avec le paysage : observation des prés, carte IGN, planches de photographies diachroniques. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Je les connais maintenant, ses prés et son étable en lisière de la commune. Il m'y a invité la première fois, un après-midi de septembre 2005. La pluie menaçait, la carte risquait d'être mouillée, nous nous sommes installés dans ce qui sert de garage au tracteur. Bidons et outillages divers tapissent les murs de la pièce. Nous y avons « tenu salon », chacun sur sa chaise de plastique blanc « grosfillex », avec les prés et la montagne en perspective de cette large porte. Une de ses parcelles, plus particulièrement, devait servir de support aux

échanges. La pente ne permet qu'une mécanisation partielle, la récolte nécessite un travail manuel et pourtant, elle est fauchée jusqu'aux limites, soigneusement même. Rien ne dépasse. Un peu comme en Suisse valaisanne, tout est « propre-en-ordre ». Je me souviens de sa fierté à en parler, et à évoquer sa manière de perpétuer ce que son grand-père et son père avant lui ont fait. Je me souviens également avoir ressenti ce que cette forme d'entretien peut contenir d'affectif.

Le retour sur ces mêmes lieux, en préparation du second entretien, offre l'opportunité de reprendre des photographies au même endroit. Peu de changements apparaissent. Même attention à faucher, à entretenir les bordures et à élaguer les haies de frênes. C'est l'occasion de revenir avec lui sur la signification du soin apporté à la fauche dans les pentes, particulièrement visible à Betpouey et à Viella.

18 h, l'heure du rendez-vous pour cette seconde rencontre. Changement de décor. Nous sommes à présent réunis autour de son bureau, à la mairie de Betpouey. Le ton, lui, n'a pas changé. S'exprime en même temps l'éleveur qui est aussi pisteur, l'enfant du pays, le maire et le représentant agricole²¹⁴.

1.2.4.a Pluri-actif

L'exploitation de cet éleveur bovin est composée de 12 vaches allaitantes Blonde d'Aquitaine représentant un total hiverné de 19 têtes (avec les vaches de renouvellement et le taureau), et de 13 ha de prés de fauche, répartis à Viella et Betpouey, à Barèges et autour d'une grange des plateaux de Sers.

En 1984, lors de son installation, il travaille avec son père et élève ensemble ovins et bovins, avant de se retrouver seul à conduire son élevage à partir de 1986. Préférence est alors donnée à une seule production, les vaches. *“Ça se prêtait mieux au mode de vie que je voulais mener.”* En effet, notre homme qui a choisi l'élevage par envie exerce dès le départ, et encore aujourd'hui, un travail salarié saisonnier en station de ski, en plus de son investissement à plusieurs niveaux dans la vie politique.

“Je suis un pluri-actif. Je travaille l'hiver à la station de ski, j'ai des mandats électifs aussi, que ce soit ici à la Mairie, mais aussi à la Chambre d'agriculture, à la MSA. Moi, j'ai plutôt investi pour travailler plus facilement que d'agrandir mon exploitation.”

Aussi s'empresse-t-il de préciser :

“Mon métier c'est pas pisteur ! Mon métier, c'est agriculteur. Le métier de pisteur m'a permis d'améliorer cette agriculture, de la faire évoluer, d'investir. Après, tout est lié.”

Toute la fierté de travailler avec et au contact des animaux élevés est ici exprimée. Ses propos évoqueront à plusieurs reprises la dimension identitaire de cette production animale avec ce qu'elle peut avoir de structurant pour la personne.

²¹⁴ Les propos ici rapportés privilégient la présentation du point de vue de l'éleveur sur les autres casquettes tour à tour endossées par la personne.

1.2.4.b Valoriser l'herbe pastorale

Identitaire, cette activité d'élevage revêt également une tonalité patrimoniale. Les manières de travailler sont modernisées, grâce notamment à la mécanisation, mais s'inscrivent dans un héritage paysan des pratiques visant à maximiser l'utilisation des ressources pastorales disponibles.

“Nous, comme on fait pas de céréales dans le secteur, il faut optimiser l'herbe pastorale puisque c'est elle qui nous coûte le moins cher.”

C'est en ce sens que la zone intermédiaire reste un « lieu-moment » en usage dans le fonctionnement de cet élevage. De fin novembre à fin avril, le bétail est cantonné au siège d'exploitation, dans et autour de l'étable. A partir de la fin avril, le troupeau monte à 1400m dans la grange foraine. Les bêtes sortent la journée dans les anciens prés de fauche qui dominent le bâtiment, mais y rentrent le soir suivant les conditions climatiques. A partir de la mi-mai, *“elles pacagent là et dorment là, dans ces anciens prés de fauche, avant de monter en estive début juin, dans le quartier de la Laquette”*.

Dans ce fonctionnement, la grange conserve son utilité durant les plus froides nuits du printemps pour placer les bêtes à l'attache. Une partie du fourrage récolté alentour y est alors distribuée, mais une partie seulement, le reste est descendu pour l'hivernage. La grange conserve aussi son utilité parce qu'elle reste adaptée à la taille de ce troupeau, ce qui est de moins en moins le cas pour des jeunes éleveurs faisant le choix d'agrandir leur troupeau et leur exploitation pour ne vivre que de l'élevage en délaissant la double-activité.

De manière générale, l'usage de la zone intermédiaire est quand même conservé selon notre interlocuteur, pour sa fonction de transit, entre les prés du village et les estives, autant que pour sa production fourragère, exportée vers le bas dans le bâtiment d'hivernage. En ce sens, le cas de cet éleveur ne confirme pas notre hypothèse consistant à voir en ces quartiers de granges une assimilation aux prairies de fond de vallée, spécialisées dans la production de fourrage, avant d'être un espace pastoral à part entière. Ce à quoi il objecte :

“ Sur 2ha, il y avait une grange. Mais en fait, comme on pouvait pas porter le foin à dos d'homme, c'était le troupeau qui se déplaçait pendant l'hiver d'une grange à l'autre. C'était toute une organisation. Aujourd'hui, elle est différente l'organisation, mais elle existe.”

Une autre organisation prévaut, avec d'autres formes de gestion et de mise en valeur de la ressource. La persistance de la pratique agricole et de l'entretien en ces zones intermédiaires de la vallée est en définitive due à cette adaptation, où le transit effectué est celui de la ressource fourragère au plus près des animaux, et non plus l'inverse.

1.2.4.c Haies entretenues : un paysage jardiné ?

La présentation de photographies répétées dans le fil de la discussion place notre interlocuteur face à une planche de trois clichés cadrant les prés entourant son étable (>série Terroir Viella-Betpouey n°6). Ses pas de temps sont rapprochés, le plus long intervalle est de

sept ans. Intéressé, la réaction se fait sans attendre :

‘‘Ça n’a pas changé. Même, c’est un peu plus entretenu [aujourd’hui] parce que j’ai coupé toutes ces haies. Enfin, je ne les ai pas coupées, j’ai laissé un arbre, ça fait plus de luminosité et ça protège. C’est vrai que ça fait de l’ombre dans les prés, mais ça fait du boulot aussi.’’

Relevant, à sa suite, combien ce paysage entretenu est de qualité, et paraît, à Betpouey comme à Viella, ne pas avoir évolué ces dix à vingt dernières années, j’ose formuler l’idée que cette pratique fine d’entretien confère le sentiment d’un paysage jardiné. Là aussi, la réaction est immédiate :

‘‘C’est vrai qu’à un moment on nous traitait de « jardiniers de la montagne », ça me plaisait pas trop. Parce que avant tout, notre cœur de métier, c’est l’élevage. Pour nous, l’environnement, il vient après. Nous, c’était l’élevage pour nourrir les gens, se nourrir nous, et c’est vrai que quand on nous traitait de jardiniers de la montagne, ça me gonflait. (...) On parle plus d’environnement que de rentabilité du bétail.’’

On retrouve ici l’identité de l’éleveur bousculée dans ses fondements, quand la société et les aides agricoles tendent à d’abord reconnaître à l’agriculture de montagne son rôle gestionnaire et à faire passer au premier plan la dimension environnementale et paysagère avant sa fonction de production. Reste que dans cet élevage, les MAE sont globalement mises en œuvre, malgré les engagements à cinq ans et des contrôles possibles. L’entretien des terrains observé ici, serait-il le reflet de l’obligation et de l’engagement à cinq ans d’actions visant à entretenir ?

‘‘Non, non, parce que moi, j’ai signé directement parce que j’ai dit : ‘ je le fais, je ne vais pas réfléchir à ce que ça va occasionner comme contrainte’. Non, non, non. On a encore cette culture ici. On a hérité de nos grands-pères, de nos pères, et a toujours vu faire ça. On pourrait pas imaginer un pré, on appelle ça les ‘curadets’, sans que les ‘curadets’ soient fais.’’

1.2.4.d Entretien la montagne... pas que pour les touristes

S’exprime ici un autre aspect des pratiques, qui semble dépasser la question des mesures incitatives et des engagements agricoles. Pointe la dimension subjective dans son rapport à l’aspect visuel.

‘‘Vous n’allez pas aller dans une vallée où vous voyez que des orties, des ronces et pas de population, pas de patrimoine. Moi, je fais partie du patrimoine quand je fauche mes prés, quand je les entretiens... ça sculpte quand même ce patrimoine.’’

De patrimoine, il en est également question dans ce qui peut être qualifié à la suite de Sabine Gouriou (2010), de « culture culturelle ». Il s’agirait d’un héritage de pratiques et de valeur du travail qui définissent sa valeur en terme non marchand.

‘‘Quand je fauche ces parcelles-là, quand je fauche environ une heure à la motofaucheuse, j’ai deux heures à faire à la faux. C’est pas ce que je veux ramasser en quantité, ça vaut rien en quantité, mais c’est fini. Quand j’ai fini mon boulot, je suis content de moi.’’

Bon après, moi j'ai une petite exploitation. C'est certain que les jeunes qui vont arriver derrière, je pense que... Pour moi, ça fait partie de mon travail, et c'est le côté visuel, parce que je vais passer deux heures à ramasser une boule de foin. Mais c'est vrai que quand on habite la zone, qu'on a un moment d'attention et qu'on regarde, on est content de soi.''

DH : Cela laisse entendre que vous avez des moments d'attention et que vous regardez...

''Ah, complètement. Je vais vous dire même, je m'en vais en face, et je regarde ! [rire sonore] Je vais voir l'ensemble !''

2 Le plateau de Saugué : les paysages entretenus d'un terroir à foin inscrit dans la durée

« Le passant qui monte de Gèdre à Gavarnie par la route de la vallée aperçoit sur sa droite, à 400 ou 500 m. de hauteur, des maisons, des granges et quelques arbres, sur d'étroits rebords de verdure. Ces installations humaines marquent la limite extérieure d'une région de hautes terrasses peu visibles de la route. Attiré par le Cirque [de Gavarnie] tout voisin, le promeneur ne les visite guère, et c'est grand dommage, car ces hautes prairies de Saugué et de Saussa sont une des excursions les plus intéressantes qui se puissent faire dans la Vallée, tant par l'ampleur des vues qu'elles offrent sur le Cirque et le Massif calcaire, que par les renseignements qu'elles fournissent sur la morphologie glaciaire et sur les occupations humaines²¹⁵. »
Henri Cavaillès

« Dans le fond de la vallée d'Argelès, dans le « Pays Toy », sur le côté, le plateau de Saugeais [sic] s'offre tel un vaste replat, un répit qui surprend dans la rude montée où peine la route difficile qui y conduit et y débouche ; des prés toujours fauchés, juste quelques frênes, quatre ou cinq « granges d'estives » comme on dit dans les Pyrénées. De là, on découvre le céléberrime cirque de Gavarnie, mais de loin, en surplomb, avec nuages et ciel d'Espagne. Le dominant, on peut en rêver, sans l'encombrement des mulets pour la promenade ni parking payant. Ce plateau : un petit haut lieu local, parfaitement méconnu du touriste ; à l'ombre de l'autre, classé et estampillé haut lieu²¹⁶. »
Martin de la Soudière

Un géographe régionaliste au début du XX^e siècle et un ethnologue un siècle plus tard. De l'un à l'autre, mêmes observations²¹⁷. Si Saugué figure au premier auteur comme l'« une des excursions les plus intéressantes qui se puissent faire dans la vallée », il apparaît au second comme un « petit haut lieu local » d'où l'on peut, sans encombrements, découvrir le « céléberrime cirque de Gavarnie, mais de loin, en surplomb, avec nuages et ciel d'Espagne. » S'il est guère visité du promeneur d'alors, il semble encore « parfaitement méconnu du touriste » d'aujourd'hui. Et si le géographe dépeint un surplomb haut-placé avec « des maisons, des granges et quelques arbres, sur d'étroits rebords de verdure », l'ethnologue décrit un paysage au débouché d'une « rude montée », avec « des prés toujours fauchés, juste quelques frênes, quatre ou cinq granges d'estives ». Surprenantes similitudes, pour un plateau qui semble avoir traversé le siècle avec les mêmes caractéristiques paysagères ; celles d'un espace pastoral actif (toujours fauché), entretenu,

²¹⁵ Cavaillès H., 1923b, "La haute vallée du Gave de Pau : action glaciaire, irrigation et élevage", *Annales de géographie*, vol. 32, n° 180, p. 520-525.

²¹⁶ Soudière M., (De La), 2010, *Poétique du village. Rencontres en Margeride*, Paris: Stock, (Un ordre d'idées), 259 p.

²¹⁷ Le second auteur a-t-il lu le premier ?

et tout juste ponctué de quelques frênes. La route qui y débouche est l'élément nouveau que l'observateur contemporain rapporte de son expérience paysagère. Cette route difficile, que l'on imagine aisément tortueuse, est sans doute l'élément clé de compréhension des paysages entretenus de ce plateau pastoral desservi. Par rapport aux autres et non moins vastes rebords de verdure qui entourent le bassin de Gèdre, tels Coumély et Campbieil, Saugué se démarque en effet comme terroir de granges demeurant sous l'emprise d'actives pratiques agricoles.

Ce sont ici les paysages pastoraux de ce quartier de granges installé sur un épaulement glaciaire entre 1500 et 1650 mètres, qui nous intéressent. Le plateau de Saugué compose avec le plateau de Coumély et la vallée du Campbieil une situation paysagère particulière, faite de terroirs herbagés d'altitude s'articulant autour du bassin de Gèdre, et connaissant chacun une trajectoire d'évolution paysagère spécifique.

L'analyse paysagère diachronique aborde dans un premier temps l'échelle de cette situation paysagère, dont Gèdre et ses prairies bocagères constituent le pivot pour caractériser les évolutions propres à chaque lieu. Cette première échelle d'analyse permet ainsi de replacer la particularité du plateau de Saugué comme terroir à foin entretenu – ainsi que le laisse supposer la description paysagère comparée des deux auteurs cités – par rapport aux deux autres quartiers de granges davantage « pastoralisés ». Dans un second temps, l'analyse paysagère est recentrée sur le plateau de Saugué en lui-même.

2.1.1 Une vitalité contrastée des quartiers de granges entourant le bassin de Gèdre

Se reporter aux planches iconographiques de la situation paysagère du plateau de Saugué/Gèdre-dessus/Campbieil, p. [134 à 140]

Les séries photographiques diachroniques sélectionnées à l'échelle de cette situation paysagère proposent un tour d'horizon des paysages. Les quartiers de granges du Campbieil et de Coumély sont chacun représentés avec une série, n°6 pour le premier et n°7 pour le second. L'accent n'a pas été porté à décrire en détail ces terroirs et leurs transformations, par ailleurs abordés dans les travaux de Juliette Carré, déjà cités. Préférence a été donnée à saisir la dynamique des paysages du bassin de Gèdre pour la mettre en perspective de celle du plateau de Saugué. Les pratiques en cours sur ce « haut-lieu pastoral » – au propre comme au figuré – ne se comprennent en effet qu'à la lumière des logiques à l'œuvre au creux du bassin pastoral intramontagnard. Les séries réunies s'appuient sur des vues larges en prise sur la longue durée photographique (>série n°2 et n°3) et sur des vues resserrées sur un détail significatif pour des couples photographiques à faible pas de temps (>séries n°4 et n°5, ainsi

que sur la carte de localisation des prises de vue).

2.1.1.a Dynamique d'élevage, emprises pastorales recentrées et entretenues aux abords de Gèdre

Considérés à partir de vues larges (>séries n°1 et n°2), les paysages du bassin pastoral de Gèdre montrent en premier la persistance du caractère pastoral et le maintien des principales structures paysagères, liées aux prairies bocagères. Ils montrent aussi la structuration du bassin par les occupations humaines (l'habitat au sens large) sous une forme éclatée, même si on ne peut pas véritablement parler de dispersion comme c'est le cas à Campan. Il s'agit d'un semis d'habitats regroupés, doté d'une organisation en quartiers, et occupant l'ensemble des situations favorables du bassin. Implantés sur la soulane, on trouve les quartiers de Gèdre-dessus, Gèdre-Bédât, Moules Déra, et plus à distance, sur le versant opposé et à mi-chemin de Saugué, Ayrués et Saussa. Ils ne sont pas photographiés (sauf Saussa, au premier plan de la série n°1) mais leurs paysages et leur dynamique d'évolution sont proches de celles des autres quartiers. C'est le fond de vallée en lui-même qui a connu depuis l'après-guerre le plus fort développement urbain, conférant à Gèdre un aspect de village linéaire par rapport à ce qui apparaissait au début du XX^e siècle comme un chapelet de maisons regroupées. Ainsi que le relève Juliette Carré (op.cit.), « l'habitat s'est densifié autour de l'axe principal et s'est aussi étalé dans le bassin notamment entre cet axe principal et le gave. Il s'agit de structure d'accueil touristique ou sportif, montrant le changement d'activités et d'économie du bassin de Gèdre ».

Ces caractéristiques en font un paysage montagnard pastoral entretenu et humanisé. « Ce maillage de prairies verdoyantes, toujours pâturées et fauchées, bordé de frênes ou de peupliers, forme un ensemble paysager caractéristique et remarquable. Il témoigne d'un paysage qui a quasiment disparu à ces altitudes ailleurs dans les Pyrénées, depuis le milieu des années 1950 (...) » (Carré, 2010). Cet entretien soigné des prairies contraste avec les parcelles les plus pentues, en marge du terroir, et qui connaissent aujourd'hui un abandon relatif (>série n°3). Mais le contraste est encore plus saisissant avec les boisements qui couvrent largement l'ensemble des versants, jusqu'au niveau des épaulements occupés par les quartiers de granges - aux environs de 1600 m pour ce qui est de Saugué.

En resserrant la focale et en recentrant les vues sur l'espace agricole (série n°1 et n°3), on observe en effet une double dynamique paysagère. D'un côté, on trouve une rétraction des emprises pastorales avec un abaissement de la limite supérieure du fauché, ainsi qu'observé à Sers. Et d'un autre côté, les paysages portent des indices récents d'installation et de modernisation des structures d'exploitations, traduisant sinon une dynamique de reprise, au moins un maintien des activités d'élevage. C'est ici la construction neuve d'une bergerie, et là des travaux d'amélioration d'une grange-bergerie. Ce phénomène est important à observer, car s'ils concernent les paysages du fond de vallée, ces investissements retentissent également sur les emprises herbagères du plateau de Saugué, dont elles sont la dépendance et l'extension en altitude.

2.1.1.b Campbieil, un village pastoral abandonné, un quartier de grange sous-utilisé

Par rapport à Coumély et à Saugué, ce quartier de granges est différent de part sa situation au creux d'une vallée suspendue, et séparé par un étroit et abrupt passage en gorge. Il s'agit d'un monde en soi, dont l'intimité se gagne pour l'instant par la marche, qui n'a rien à voir avec les situations de balcon des deux autres.

Il est différent par l'organisation des granges, dont le regroupement principal autour de chemins empierrés bordés de murs fait penser à un village de « propriétés à la montagne²¹⁸ » qui dédouble celui du fond de vallée. La qualité des aménagements spatiaux et la taille des granges témoignent de la richesse passée de ce terroir aujourd'hui sous-utilisé. Principalement en cause, sa difficulté d'accès. On doit ici le maintien de la pelouse et de faibles dynamiques de colonisation ligneuse à la conversion de son usage en estive. Des travaux de rénovation pastorale sont projetés ainsi que la possibilité d'aménager une piste depuis Gèdre. S'ils voient le jour, ces travaux pourraient modifier la physionomie des paysages, par le possible redéploiement de la fauche sur ces pentes peu déclives, arrosées et de longues dates réputées pour leur qualité fourragère (Cavaillès, 1923a).

2.1.1.c Coumély, paysages d'estives d'un quartier de granges

C'est un vaste épaulement en forme de fer à cheval qu'occupe le quartier de granges de Coumély, à une altitude légèrement supérieure aux autres (1750 m environ). On dénombre en réalité plusieurs quartiers dont les granges sont regroupées en îlots : un en proximité du lac des Gloriettes côté vallée d'Héas, un en vis-à-vis et comme jumeau avec Saugué, côté Gavarnie, et un où les granges, en pouce, dominent le bassin de Gèdre. Certaines de ces granges sont en ruine, d'autres encore en usage pastoral, quand certaines sont réhabilitées pour la villégiature. Les signes extérieurs de l'architecture ne trompent pas (toit d'ardoise, pierres apparentes, etc). On observe des effets de localisation de la résidentialisation avec un tropisme pour le paysage pour les granges en balcon sur le bassin de Gèdre et un tropisme pour le barrage des Gloriettes. Non seulement l'accès favorisé par la route permet un accès motorisé, mais la vue sur le lac de retenue offre un saisissant panorama – de carte postale – avec l'arrière-plan du Cirque d'Estaubé couronné de la perspective sur le Mont-Perdu. Ces héritages de l'aménagement hydroélectrique de la montagne et notamment à travers le réseau connexe de routes offrent un accès aisé à ces « rebords de verdure ». L'estive du Cirque d'Estaubé qui s'ouvre dès l'abord du lac, côté amont, en bénéficie largement et fait d'elle une « montagne » prisée. Mais au contraire de Saugué, cette desserte qui s'arrête au barrage c'est-à-dire à l'entrée du plateau, n'aura pas empêché la déprise du quartier de granges.

« Au début du XX^e siècle, les granges hautes du plateau de Coumély constituent un espace pastoral important : de nombreuses granges, regroupées en trois principaux quartiers se répartissent sur tout le plateau. Il semble qu'autour de ces granges l'herbe soit fauchée. Cela

²¹⁸ C'est ainsi qu'Henri Fedacou nomme la grange du Barrada par rapport à la maison du bassin de Pragnière. Voir Buisan G., 2001, *Henri Fedacou raconte*, Pau: Cairn, 240 p.

est proche de la configuration révélée par le cadastre napoléonien : autour des granges s'organisaient des parcelles de prés souvent en lanières, au milieu d'une vaste surface de pâture » (Carré, *op. cit.*). Si on observe encore quelques parcelles fauchées au milieu des années 1980 (premier plan de la série n°1 du plateau de Saugué), ailleurs, les paysages affirment davantage un caractère de parcours pastoral en extension sur toute la surface, gommant les anciennes emprises "*travaillées*" (fauchées) et la démarcation d'avec l'estive proprement dite.

2.1.2 Saugué : les paysages inchangés d'un haut plateau pastoral herbagé ?

Se reporter aux planches iconographiques du terroir du plateau de Saugué p. [141 à 153]

Ce terroir herbagé, installé sur un épaulement entre 1500m et 1700m d'altitude est un lieu à part, haut placé, qui se gagne – et se mérite – à l'issue d'une voie carrossable particulièrement sinueuse. Rien à voir, ici, avec la route nationale qui conduit tout droit de Barèges aux plateaux de Sers. Il demeure pour autant un quartier de granges convoité, fréquenté et entretenu.

Deux entités le composent (>photographie n°1 du port-folio, >série diachronique n°1). L'une, la soulane de Saugué (ou Soula) est étendue en rive gauche du vallon d'Aspé et correspond à une surface morainique. L'autre, sur la rive opposée du torrent, s'étire en elle-même au long de la rive gauche du gave de Gavarnie, sur un épaulement que nous nommerons « le balcon de Saugué ». Ce balcon est lui-même à cheval sur deux territoires communaux, Gavarnie et Gèdre. Si on ne distingue pas dans les paysages d'effets liés à ce partage de l'espace, la limite donne des indications quant à l'aire d'affluence pastorale du plateau. Les éleveurs, par contre, distinguent le "*Saugué de Gavarnie*" de l'autre.

2.1.2.a Un plateau pastoral convoité de longue date ; esquisse d'une « traverse du temps »

Les photographies diachroniques ici rassemblées montrent une étonnante stabilité du paysage pastoral de Saugué. Le temps semble arrêté, ou du moins s'être écoulé au ralenti sur ce plateau herbagé parsemé de granges. « L'excursion » conseillée par le géographe Henri Cavallès présente toujours autant d'intérêt. « Ça n'a pas changé ! » L'affirmation s'impose à première vue. Les murets qui structurent le plateau restent en place ; l'étendue herbagère reste fauchée, pâturée ; les granges sont intègres et entretenues. Rien ne semble modifier la force de ce panorama que constitue le jeu de vis-à-vis entre l'épaulement glaciaire du premier plan et celui, « jumeaux », à même altitude, du plateau de Coumély. Cette absence d'évolutions majeures des paysages interroge si l'on songe au recul de la fréquentation des

pâturages d'intersaisons, globalement constaté à l'échelle de la chaîne, avec un gradient d'intensité d'Ouest en Est. Sans même déborder le cadre de la haute vallée du Gave de Pau, la situation des secteurs de granges est contrastée comme nous l'avons vu précédemment. *Saugué fait ainsi partie de ces quelques quartiers de granges qui ont échappé au relâchement des pratiques d'élevage et d'entretien.* Ceci en fait un lieu particulièrement intéressant à étudier pour comprendre ses modes d'entretien actuels au regard de ses usages et de son importance passés.

Nous disposons d'une importante documentation grâce aux travaux d'Henri Cavaillès renseignant le fonctionnement des systèmes de production « traditionnels » et des paysages au début du XX^e siècle, c'est-à-dire avant qu'ils ne soient affectés par l'exode. Pour compléter, de récentes recherches sur la longue durée, à partir des archives polliniques contenues dans la tourbière du plateau (Galop and Métailié, 2008), renseignent de manière inédite les phases de la conquête agro-pastorale et la construction de ce terroir dans le temps. Il apparaît dans cette « traverse du temps » que le plateau fait de longue date l'objet de convoitises pour sa ressource en herbe. Les auteurs des sondages palynologiques relèvent que les premiers signaux d'anthropisation apparaissent dans la vallée de Gavarnie peu avant 4600 ans av. J.-C., et que « vers 2000 av. J.-C. s'amorcent des transformations préluant la mise en place des paysages actuels du plateau de Saugué ». Il s'agit là des premiers stades de la conquête agro-pastorale de la haute vallée de Gavarnie caractérisée « par de brèves incursions dans un environnement très forestier » (op. cit.). Une autre phase d'intensification de la pression anthropique apparaît « à partir de la fin du VIII^e siècle, (...). Les forêts disparaissent totalement, laissant la place à un paysage de pelouses et de prairies. » L'agriculture est de même signalée à cette époque « par la présence de céréales, de seigle et ponctuellement de sarrasin, mais aussi par la présence du noyer ». Il s'agit de la « mise en place d'un paysage agro-pastoral composé de prairies de fauche et de zones de cultures ». Cette physionomie se maintient jusqu'à la fin du XV^e siècle, pour connaître une phase de déprise jusque vers la fin du XVII^e siècle. S'en suit une nette reprise agro-pastorale marquée par « la réapparition des céréales ainsi qu'une hausse des indicateurs polliniques du pastoralisme ». La situation des paysages est alors sans doute proche, à cette époque, de leur configuration et de leur mode d'entretien relevés par Henri Cavaillès au début du XX^e siècle.

En définitive, si des phases de relâchement de la pression anthropique ont pu être observé dans le passé, Saugué se caractérise comme un lieu de persistance des pratiques agricoles et de relative stabilité des paysages depuis au moins le VIII^e siècle. Par ailleurs, des observations effectuées à l'échelle des espaces intermédiaires pyrénéens ont permis de constater que les sites pastoraux les plus anciennement conquis correspondent à ceux qui restent aujourd'hui les plus intensément utilisés, à ceux où les pratiques perdurent, à ceux qui restent les plus stables. Il en serait ainsi, plus particulièrement selon Didier Galop²¹⁹, du fond du cirque de Troumouse et de Saugué. Ce plateau semble donc représenter une polarité herbagère inscrite dans la durée, et les paysages un patrimoine hérité de pratiques agricoles millénaires.

²¹⁹ Communication personnelle

2.1.2.b Des évolutions principalement concentrées sur les marges du terroir

Les séries photographiques viennent globalement confirmer ce que les textes rassemblés en exergue laissent entendre : une faible évolution des paysages, une permanence pastorale du plateau. On constate bien, en réalité, des dynamiques paysagères, elles se situent sur les marges du terroir. On note en ce sens deux principales évolutions. L'une concerne l'abandon des pentes et une relocalisation des pratiques agricoles sur le plateau proprement dit, c'est-à-dire dans les parcelles mécanisables. L'autre a trait à un changement de rapport au lieu où, comme nous le verrons plus loin, il n'est plus uniquement convoité pour ses ressources (pastorales) mais également comme espace de ressourcement (villégiature) face à un site grandiose.

On note ainsi une dynamique d'abandon des parcelles sur le rebord de l'épaulement (>série n°1), en amont du hameau du Saussa, accompagné d'une forte colonisation de ces terrains libérés. Le phénomène est déjà en place durant la décennie 1980, une végétation arborée environne les dernières prairies fauchées dans la pente. Ces arbres sont plutôt clairsemés encore, alors que le cliché contemporain témoigne d'une généralisation de leur progression et de leur installation. L'effet est celui d'une bombe à retardement : ces paysages de déprises manifestent un phénomène de relâchement de la pression pastorale et de changements de pratiques d'élevage dont la cause remonte à l'exode agricole d'après-guerre.

L'évolution enregistrée ces deux dernières décennies montre que le front de colonisation s'est désormais étendu à partir du vallon d'Aspé (>séries n° 3, 5 et 6), suivant une même constatation que pour les plateaux de Sers, dont les rives et ravines des torrents sont des foyers de l'enfrichement arbustif. La conséquence paysagère est forte en introduisant une rupture dans l'unité pastorale du plateau. Cette végétation de ripisylve (saulaie-aulnaie) s'installe d'abord en premier sur les rives escarpées du torrent (> série n°3) et gagne, depuis la fin des années 1990, un secteur plus en amont moins pentu mais plus humide (hydromorphie) et délaissé.

On note enfin une progression de la végétation ligneuse sur le rebord même de l'épaulement. Celle-ci est cependant peu active, et ralentie par les conditions édaphiques de ces affleurements rocheux (>arrière-plan de la série n°9). Elle correspond à une lente élévation de la limite des boisements qui recouvrent les parois de la gorge, depuis l'abandon pastoral de ce qui représentait au temps de Cavaillès, un parcours dédié aux chèvres.

En s'installant sur les zones les plus escarpées du versant juste en aval du plateau, ce faciès de colonisation forestier tend à mettre en place un autre rapport au paysage de Saugué, où l'accès au plateau pastoral dénudé se fera à l'issue d'une traversée forestière.

2.1.2.c La soulane de Saugué, les transformations d'un terroir agro-pastoral

Depuis le milieu des années 1980, les paysages de la soulane montrent un même entretien, où s'étendent les prairies fauchées, entourées des pacages et des parcours de la basse estive qui les dominent (>séries n°2, 4 et 7). On ne note pas de changements notables depuis cette

époque, ni d'abandon de parcelle. La manière dont la micro-topographie de cet ancien terroir cultivé apparaît en lumière rasante automnale montre que l'entretien est ici réalisé avec finesse, même autour des obstacles : rochers afleurants, rideaux de culture (>séries n° 2 et 4). Si certaines limites parcellaires marquées de murets ne sont plus fauchées avec la même minutie qu'au temps de Lucien Briet (>série n°2), elles ne paraissent pas davantage s'enfricher. Sans doute peut-on mettre cet entretien sur le compte du pâturage automnale, ou sur une succession végétale bloquée par le monopole du Brachypode penné (Vabre, 1986).

Les principaux changements perceptibles en 1987 concernent les pistes de desserte des granges (>série n°2). Les talutages paraissent à cette date encore fraîchement remaniés, peu végétalisés, alors que le cliché contemporain les montre totalement enherbés. Ces travaux semblent pour une part liés aux changements d'usage de la grange. Les plantations que l'on distingue à l'état juvénile en 1985 ont pris l'ampleur d'un jardin de résineux autour de la maison de vacances, vingt ans plus tard.

Plus discrètes mais non moins profondes, sont les évolutions qui concernent les dispositifs d'irrigation. Les canaux alimentés par le Gave d'Aspé, ainsi que les rigoles qui s'y raccordent sont partiellement visibles encore et structurent en lignes régulières la soulane. (>série n°3 et 4). Henri Cavaillès évoque, non sans lyrisme, que sur chaque rive, trois amenées d'eau principales permettent à toute parcelle d'être « pourvue du précieux liquide » pour que « s'étalent, quel que soit l'état de l'atmosphère, des verdure magnifiques et continues » (Cavaillès, 1923b). Ces rigoles sont quasi totalement rebouchées aujourd'hui. Cette pratique d'arrosage par submersion utilisée jadis pour augmenter la production fourragère est aujourd'hui marginale.

2.1.2.d Permanence des paysages et de l'entretien du balcon de Saugué

Les paysage du balcon de Saugué constituent à l'égal des plateaux de Sers l'exemple même d'un terroir à foin recherché pour la fauche qui y est pratiquée. Celle-ci est régulière d'année en année et témoigne de pratiques actives visant à maximiser la récolte du fourrage (>séries n°8, 9 et 10). A l'égal de la soulane, on ne relève pas d'abandon de parcelles ces deux à trois dernières décennies, mais plutôt des reprises en main, selon les indications d'éleveurs rencontrés, et selon le premier plan de la série n°4. Ainsi témoignent-ils qu'un terrain *''est redevenu fauché (...) grâce à la mécanisation. Ça faisait 30 ou 40 ans que ce n'était pas travaillé, plus fauché. C'était pacagé, c'était du parcours, des pacages''* (GP_B_007).

L'évolution entre 1999 et 2005 dont témoigne la série n°9, correspond au rebouchage de la rigole. La gestion paysanne qui la maintenait parfaitement tracée jusqu'au début 2000, semble avoir été reléguée par une intensification de la récolte ainsi qu'en témoigne, en appui, la parcelle face à la grange entretenue par ce même éleveur. Un point dur alors contourné dans la photo de 1999, semble avoir été repris et mécanisé aujourd'hui. D'un autre côté, on relève un allègement de l'entretien côté Saugué de Gavarnie (>séries n°11 et 12). Il s'agit d'accrus de frênes qui se développent à la faveur de talus et de pentes accentuées.

Ce phénomène reste cependant localisé à l'échelle du plateau, et il n'est pas improbable que l'entretien puisse être réalisé par cycle, ainsi qu'on a pu le montrer en Oueil-Larboust, pour de temps en temps *''remettre en état''*, et éviter une trop forte dégradation de la pelouse.

En définitive, la trame du paysage reste globalement inchangée. Si on constate des évolutions, elles n'apparaissent pas de façon marquée puisque les principaux dispositifs techniques (pierres appareillées, granges, arbres isolés), les principales qualités d'ouverture, d'étendues herbeuses qui lui confèrent ses qualités et son caractère, persistent. Ainsi, la modification est peu frappante dans le paysage, car sous-jacente. Elle ne concerne pas toujours les objets, mais la relation à eux. Elle ne se situe pas forcément dans leur transformation matérielle mais dans l'évolution du sens et des valeurs que leur portent les éleveurs, au travers de leurs pratiques pastorales actuelles.

La perte de fonction du mur-limite et du chemin bordé de mur en est un témoignage (>série n°8). *''Avant, les granges étaient reliées aux pacages par des chemins qui les bordaient et qui permettaient de ne pas faire passer les vaches par les prés. Chez nous, il en reste un. On le garde.''* Et l'éleveur de compléter : *''suivant la façon dont les chemins étaient tracés avant, ça induit quand même une certaine conduite des troupeaux, et puis aussi la recherche de l'herbe.''* Si, au printemps, explique encore cet éleveur, ses vaches ne sortent pas directement dans la prairie de fauche, *''en automne, on ne fait qu'ouvrir la porte et le bétail, il va où il veut''* (GP_B_007). Le mur reste présent dans le paysage, visible car ses abords côté pré sont entretenus, fauchés à avec soin, mais il ne remplit plus sa fonction de contention. Le chemin lui-même, entre ces deux murs est enfriché, et de jeunes frênes s'y développent.

2.1.2.e De l'habitat pastoral à la villégiature, une fonction résidentielle réinventée

Les photographies diachroniques témoignent d'autres changements apparus à travers le développement de la villégiature depuis les années 1970. Ils ne concernent pas spécifiquement le pastoralisme et les pratiques agricoles, mais s'expriment bien davantage par les granges rénovées comme résidences secondaires avec les «jardins» qui les prolongent. La faible présence d'arbres autres que des frênes aux abords des granges du balcon de Saugué, rend la présence de conifères (épicéa, pin noir d'Autriche) particulièrement prégnante dans les paysages du plateau. Ceux-ci sont l'expression paysagère d'un autre rapport à l'espace, et d'autres représentations de la montagne. Une montagne plutôt alpine, une image proche du chalet de «l'oncle de l'Alpe» bordé d'immenses sapins devant lesquels s'extasie Heidi. La soulane de Saugué (>séries n°2) et plus encore côté Saugué de Gavarnie (>série n°10 + photo n°4 du portfolio) porte les aménagements de nouveaux usages et de nouvelles relations aux lieux, développés en parallèle à la fonction pastorale première : il s'agit d'un usage récréatif et d'une relation de type hédoniste. Le paysage est ici une nature à contempler hors du temps travaillé, en tant

qu'expérience en soi. Et les arbres plantés, en marquant la propriété du sol, mettent surtout en scène un premier plan comme une façon de cadrer et de faire entrer dans son jardin le majestueux arrière-plan du cirque. C'est une sorte de *paysagement* qui consiste en somme à *paysager le paysage*, en ajoutant son propre référentiel paysager et pour recréer, ici, ce qui apparaît comme une petite Arcadie pyrénéenne.

Cette pratique résidentielle temporaire sur Saugué n'est pas nouvelle. Elle est au fondement de l'architecture des granges qui comportent une partie habitat, et au fondement de l'usage agro-pastoral des lieux. « A Saugué, note Henri Cavaillès, les étables et les maisons ne sont inoccupées que de décembre à avril » (Cavaillès, 1923a). La situation est actuellement proche, avec des granges occupées durant la belle saison du plateau. On en vient plus pour y travailler, mais pour contempler et vivre le lieu. La villégiature réinvente une façon de vivre le plateau.

Martin de la Soudière (cité en exergue) a raison, Saugué est bien un « petit haut local » mais réservé à quelques initiés qui en partagent le secret.

2.2 Saugué à leurs côtés. Pratiques et points de vue d'éleveurs

C'est la rencontre de deux éleveurs qui est ici relatée, quand bien même le panel des personnes enquêtées à l'échelle du plateau et du bassin de Gèdre, est plus large²²⁰. Certaines de ces rencontres avaient la teneur de discussions « de bout de champ ». Prises sur le vif, elles sont souvent riches d'informations en ce qui concerne l'élevage et ses pratiques, et souvent moins en ce qui concerne l'éleveur et ses représentations. On peut le comprendre aisément, le domaine qui touche à l'intime de la personne requiert certaines conditions – de temps, de mise en confiance, de confidences réciproques – pour être effleuré. Le passage renouvelé d'un côté ainsi qu'un dialogue dans et avec le paysage de l'autre, ont été ces outils de circonstance utilisés auprès du couple d'éleveurs bovin et du couple d'éleveurs ovin rencontrés. Ces « ruses méthodologiques » auront permis de libérer une forme de parole proche des individus et de leur individualité. En voici la narration.

²²⁰ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la haute vallée du Gave de Pau, p. [13]

2.2.1 Saugué, un “paradis” de prés de fauche. Le point de vue d'un couple d'éleveurs bovin

[GP_B_007 - 15.09.2005 + 23.03.2011 – Gèdre et Saugué. Autour de la table et dans l'étable. Dialogue avec le paysage : observation des prés et visite de Saugué (grange et estive). Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

De notre première entrevue en septembre 2005, je conserve le souvenir de la pièce principale où nous étions attablés. D'orientation sud-est, la maison, installée sur un replat qui domine Gèdre, est tournée vers la montagne de Coumély, et reçoit le soleil du matin. La pièce en était toute inondée. C'étaient nos premiers échanges. Face à ce couple dont je ressentais le plaisir à parler de leur « pays », mais plus encore de leur grange de Saugué, dont ils me relataient qu'eux aussi y séjournent, pour le plaisir d'y être, pour le plaisir des lieux, pour l'attachement à cette grange et pour ce haut-lieu, attachant, de Saugué.

Saugué justement. Lui qui est syndic à la CSVB, doit s'y rendre. Il me propose de l'accompagner. Je découvre ainsi Saugué à ses côtés. Mais un autre Saugué à travers ce qu'il me relate des pratiques d'élevage, des prés fauchés, du foin récolté puis descendu en partie, et puis des habitudes de jadis où les genévriers représentaient l'unique ressource en bois et étaient de ce fait moins nombreux. Ils étaient incendiés régulièrement pour récolter les rameaux non carbonisés. On cuisinait avec ce bois sec, *“c'est un peu comme le sarment de vigne pour l'entrecôte dans le bordelais”*. C'est sa femme qui me fera la visite, un peu plus tard, des abords de la ferme. Là aussi, le paysage est prétexte à raviver la mémoire et le vécu des lieux. Cette grange où on stockait le seigle pour le chaume, et ce *“joli bout de pré”* un peu moins pentu, où pas une herbe ne dépasse des bordures. *“On a peu de terrain, faut qu'on rentabilise. C'est pour ça qu'on fauche tout, ras, à la faux.”* Cette nécessité en fait aussi un pré qu'on est fier de montrer...

L'opportunité d'un séjour dans la vallée en 2011 donne l'occasion de retourner les voir, mais avec l'envie d'expérimenter une autre formule d'entretien. Je ne suis plus seulement de passage, le temps d'un dialogue ou d'une marche, mais je deviens leur hôte. Je m'installe dans leur gîte rural aménagé sous le même toit que l'étable. En ce mois de mars, les vaches sont encore à l'attache. Depuis le séjour, le soir, quand tout est calme dans la montagne, on entend le raclement des chaînes contre la mangeoire, en-dessous. Présence rassurante et paisible des vaches qui ruminent. L'étable un matin, mais aussi le devant de porte, tout comme le dîner partagé avec eux, seront autant d'occasions d'approfondir le sens de cette relation des éleveurs à la montagne et à son entretien.

2.2.1.a Eleveur par choix pour la liberté

“A l'époque j'ai choisi la liberté. Je ne voulais pas partir facteur à Paris ou cheminot à la SNCF. J'ai fait le choix de rester paysan. Il faut dire que l'avenir était moins bouché que

maintenant. Maintenant, on navigue à court terme, au gré des réglementations... qui arrivent de Bruxelles par exemple.''

Ce choix de « rester paysan » se concrétise en 1979 par son installation en reprise familiale directe, tandis que sa femme, qui l'aide dans ses temps libres, occupe un poste salarié hors de la vallée. La ferme parentale comptait à l'époque 5 ha de terrain et 12 vaches. Plusieurs granges réparties à proximité de l'habitation étaient alors utilisées pour loger les bêtes et stocker le foin.

Peu de temps après son installation, l'éleveur bénéficie d'un Plan d'amélioration du matériel, pour la construction d'un bâtiment unique à côté de sa maison sur les hauteurs de Gèdre. Il s'agit de faciliter son travail : loger l'ensemble des vaches, stocker le matériel dont il fait en parallèle acquisition et stocker le foin. C'est au bout de ce même bâtiment qu'est aménagé le gîte rural.

Actuellement, 24 à 25 vaches allaitantes Blonde d'Aquitaine sont élevées, et la surface des prés de fauche représente 13 ha, dont 2,5 sont en propriété. Une partie des parcelles se trouve dans les pentes et sur le replat qui entourent le siège d'exploitation, et une partie autour de la grange de Saugué.

2.2.1.b Saugué comme quartier d'intersaison et d'estive

Saugué représente pour cet élevage une pièce maîtresse de la structure de l'exploitation, tant en matière de récolte de foin, que pour son rôle véritable de quartier d'intersaison pour le pâturage des vaches. Mais Saugué, c'est aussi son estive, et il suffit aux bovins de quitter les prés pour s'y trouver.

La montée à la grange s'effectue à la mi ou fin-avril suivant la précocité. Le bâtiment étant suffisamment grand, les vaches sont dans un premier temps rentrées pour la nuit, avant d'être en permanence dehors. Elles quittent ensuite les prés au 1^{er} juin pour gagner l'estive et rester dans les pelouses dominées par le Soum Blanc, jusqu'en octobre.

''La clôture valléenne est installée pour le 1er juin, donc on peut les laisser libres, sans craindre qu'elles aillent dans les prés, les nôtres ou ceux des voisins.''

Durant l'été, les animaux sont régulièrement visités, à pied, au départ de la grange, en parallèle au travail de fenaison.

Courant octobre, le troupeau redescend vers les prés, et *''dès qu'il fait mauvais, il faut les rentrer''*. A ce moment-là, lorsqu'il fait beau, explique l'éleveur, *''on ne fait qu'ouvrir la porte ; le bétail, il va où il veut.*''

Les bêtes vont et viennent dans les regains qui leur sont réservés, mais vont et viennent également à travers les prés du plateau. Les limites de la propriété, si respectées au début de l'été, tombent en effet avec la mise en commun du pâturage d'automne dans les prés de fauche. L'intersaison se termine vers la mi-novembre, date à laquelle *''on redescend, ici, à la maison''*.

2.2.1.c Saugué comme terroir à foin

“Ah oui, le gros de la surface, on le fait là-haut, ici on a pas grand-chose.”

Pour cette ferme installée à mi-versant, les prés plats de Saugué représentent son complément indispensable ; c'est son terroir à foin. Les volumes récoltés en altitude dépassent de beaucoup les besoins réels durant les intersaisons, mais sont utiles à la constitution du stock hivernal.

“J'en garde une soixantaine de boules, là-haut, et le reste je l'amène ici, et je remonte du fumier. Ça me coûte moins cher que de faire la route. Aller et retour ça fait 18 km ; au prix où est le gasoil, ça fait chaud. Donc, j'y vais 5 semaines le printemps et 3 semaines à un mois l'automne. Si je stockais à Saugué tout le foin que je fais, je passerais [avec les vaches] un mois et demi ici et le reste là-haut.”

Cette dernière indication donne la mesure des quantités récoltées sur place, par rapport au foin récolté plus en aval dans le versant. Le foin de Saugué, véhiculé à la ferme, est indispensable à l'hivernage. A ce titre, l'éleveur exprime la manière dont cette dépendance du fourrage d'altitude est le fruit d'un redéploiement de la fauche sur des terrains temps délaissés au profit du pâturage. A proximité de la grange, un terrain en particulier *“est redevenu fauché, grâce à la mécanisation. Ça faisait 30 ou 40 ans que ce n'était pas travaillé, plus fauché. C'était pacagé, c'était du parcours, des pacages. Le grand pré à côté de chez nous, c'était pas fauché, c'était pacagé, c'est tout.”*

Et sa femme d'ajouter :

“C'est ce pré-là, quand on a retravaillé ça, nous, on était au paradis. On était au paradis nous.”

On ressent ici le contentement à reprendre un terrain en main, à le retravailler par la fauche et à faire en sorte qu'il redevienne beau et propre. On sent aussi le soulagement de travailler un pré plat, où les risques sont bien moindre qu'avec la mécanisation du travail dans les pentes.

2.2.1.d Quatre brebis pour occuper sa retraite et pour entretenir le tour de maison propre

La question de l'entretien proprement dit des terrains est ici évoquée à travers la perspective de sa retraite pour l'horizon 2013.

L'entretien pour cet éleveur est d'abord lié à une nécessité de ne pas laisser perdre la ressource. *“On a peu de terrain, faut qu'on rentabilise. C'est pour ça qu'on fauche tout, ras, à la faux. On fait les bordures...”*

L'entretien prend aussi une connotation différente, associée à l'action de nettoyer, qui revient à tenir les lisières et prévenir l'envahissement par les ronces et par les arbustes. L'éleveur se remémore que jusqu'en 1985, il élevait une quinzaine de chèvres, qui étaient garantes de la bonne tenue des lisières.

“Nous, on avait des chèvres, ici. C’est quand il y en a plus eu, qu’on s’est rendu compte du boulot qu’elles faisaient en nettoyage. Dans les parcelles, les ronces qui sortent de la haie par exemple, elles te les coupent. Donc ça s’est fermé à une allure à partir du moment où il n’y a plus eu les chèvres, c’est impensable.”

A l’heure de sa retraite, il n’envisage pas de succession. Ce n’est en tout pas sa fille qui envisage de prendre la ferme. *“Et on va pas se battre pour reprendre les terrains”*, estime t-il.

Si elle n’est pas formulée, sa crainte serait une absence d’entretien autour de sa maison et autour de sa grange, autant dire dans les lieux qu’il affectionne particulièrement. Aussi bien pour entretenir les terrains que pour manger le foin et occuper sa retraite, notre éleveur continuera d’élever des animaux. C’est eux et lui qui vont alors entretenir, l’homme et ses animaux. L’herbe récoltée, l’herbe pâturée permet d’entretenir les animaux, mais aussi d’entretenir le lieu de vie et, qui sait, d’entretenir la raison d’être de cet homme, éleveur par choix de vie.

“Sur le plateau, là, bon, je continuerai à le faucher. Pour entretenir, on s’en occupera. Je m’achèterai quatre brebis pour l’hiver. Les brebis c’est uniquement pour me manger un peu le foin là [à la maison], c’est tout. Pour entretenir le tour de maison propre. Comme je n’ai pas les moyens de voyager, je resterai sur place.”

2.2.2 “Un brin de satisfaction à finir son pré” Le point de vue d’un éleveur ovin AOC

[GP_B_008 - 08.09.2005 + 17.09.2005 – Gèdre et Saugué. Autour de la table et dans le fourgon. Dialogue avec le paysage : observation des prés. Enregistrement sonore. Retranscription intégrale]

Rendez-vous manqué. Ce jour-là, il est déjà parti, comme hier et avant-hier, avant l’aube. Une dizaine de brebis lui manquent. Il court la montagne. Il veut retrouver ses égarées qu’un ours a effrayé quelques jours plus tôt. Celui-là venait d’Espagne, c’était avant les lâchers de Slovènes. C’est elle, sa femme, qui m’accueille, et non sans hésitation accepte de répondre à mes questions. Après tout, c’est elle le chef d’exploitation. Elle livrera finalement bien plus : le témoignage de sa condition de femme d’éleveur étrangère à la vallée et, au départ, étrangère au métier. Pas facile, avec cette double extériorité, de se faire une place et d’accepter de *“vivre que pour ça”*. *“Lui, il pense « brebis »”* lâche-t-elle. Silence. Lassitude. Mal à l’aise, j’essaye de revenir aux paysages avant de prendre congé.

Il pleut au matin du second rendez-vous. Saugué se découvre à peine dans les nappes passantes de ce plafond nuageux si bas qu’il nous enveloppe. Il m’invite à prendre place

dans son camion pour deviser à l'abri. C'est raté pour la visite du troupeau sur les hauts de Saugué. Nous parlerons ainsi un bon moment assis dans son « Master » avec le paysage à témoin dans le cadrage embué du pare-brise. Il me décrit les lieux. Il me parle d'histoire des pratiques, d'une certaine mémoire pastorale. Je crois entendre Fedacou²²¹ à mes côtés. C'est l'évolution de l'élevage, la simplification des pratiques et les modifications des conditions de son travail qu'il dépeint surtout. C'est aussi son attachement à certaines valeurs qu'il affiche fièrement. Finir son pré par exemple, pour *''la satisfaction''*, et pour *''la fierté personnelle aussi''*, de s'y tenir. Malgré tout. Je vois se dessiner dans ses mots un paysage fait d'attentions, si banales au visiteur, mais si riches de sens et d'investissement pour son auteur. Mon regard s'en trouve changé. Ce dialogue l'ouvre à un contenu implicite des paysages, « à un en-dessous des choses²²² » pastorales.

De retour à Gèdre en 2009, j'ai envie de le revoir. De me laisser baigner par son accent et de reprendre la discussion sur ses valeurs du travail bien fait, de mieux connaître son paysage affectif et son esthétique du pré fini. J'y apprends que l'élevage n'est plus. Fini. Brebis vendues. Prés rétrocédés. Raisons familiales. Abasourdi, je pense au séisme que ce changement a dû provoquer. Et non, me dit-on, il s'est repris. Il a trouvé à s'embaucher auprès de la Commission syndicale. Il ne perd pas le lien avec le monde pastoral donc, pensai-je. Après ses heures, il est disponible. La réticence est de mon côté. Crainte de m'immiscer dans le tournant professionnel de sa vie. Lui, fièrement attaché à certaines formes d'entretien de ses parcelles, doit désormais accepter leur accomplissement (ou non) par d'autres éleveurs. Appréhension. Le troisième rendez-vous n'aura pas lieu...

2.2.2.a Un élevage familial en ovins AOC et vente directe

Nous sommes, avec ces éleveurs, en présence d'un élevage familial, au sens où les membres du couple travaillent ensemble et à plein temps dans l'exploitation. Les revenus du ménage proviennent uniquement de l'agriculture. Ils correspondent, pour une part, à ceux de la production d'ovins AOC vendus en direct, au domicile, à une clientèle régulière, fidélisée. L'aire de provenance des acheteurs est locale et peut s'étendre jusqu'à Pau ou Tarbes. L'autre part des revenus est issue d'aides (ou primes) agricoles (ICHM, PCO, MAE) dont les éleveurs estiment qu'elles contribuent à hauteur de 50% à l'économie de la ferme.

Lui, A., s'est installé en reprise familiale directe en 1983 avec une structure d'exploitation comportant alors 6 ha de prés de fauche, pour 10 vaches et 60 à 80 brebis. Avec cela *''ils [les parents] s'autosuffisaient''*. Comme les ovins avaient sa préférence sur les bovins hérités, il se spécialise dans cette production et démarre avec 120 brebis. L., qui n'est pas issue du milieu agricole, prendra la tête de l'exploitation en 2000, à l'issue d'une formation pour adultes et d'une installation en tant que Jeune agriculteur.

²²¹ Buisan G., 2001, *Henri Fedacou raconte*, Pau: Cairn, 240 p.

²²² Ainsi que le formule Urbain J.-D., 2010, "Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques", in: *Autour du lieu*, Brochot A., La Soudière M. d. (dir.), Paris: Seuil p. 177.

En 2005, le troupeau est composé de 200 brebis mères et de 100 brouards en moyenne, ce qui représente un total de 300 bêtes estivées.

La surface de la ferme est de 20 ha, avec 6 ha en propriété, et 14 ha en fermage, se répartissant principalement dans le fond de vallée et sur les bas de versant qui entourent l'exploitation, et pour quelques autres parcelles sur le plateau de Saugé.

2.2.2.b Un seul bâtiment à la place des granges, modernisation et mécanisation

“Pour avoir un troupeau conséquent et arriver à en vivre”, il fallut s'adapter, et rompre avec les pratiques et les structures d'exploitation héritées. Cela s'est traduit par la vente des granges « foraines » du quartier d'intersaison.

“Avant, on avait des granges. On les a vendues pour des raisons d'entretien, et puis on avait d'autres objectifs. On pouvait pas tout garder, il fallait justement rénover, il fallait arranger, donc on pouvait pas. On a vendu les granges pour pouvoir construire le bâtiment agricole et ainsi pouvoir travailler dans de meilleures conditions. Les granges étaient trop éparpillées, et le troupeau éclaté : 30 brebis dans l'une, 20 dans l'autre...”

Cette modernisation intervient en 1986, soit trois ans après l'installation de A., avec la construction d'une bergerie adaptée. L'ensemble du troupeau y trouve désormais place, et l'engrangement du fourrage peut être réalisé avec les moyens actuels de type balles rondes.

“Jusque-là, on faisait tout à l'ancienne.... C'était la galère”

D'autant que la main d'œuvre se fait à cette époque de plus en plus rare et l'aide des parents âgés ne peut suffire. L'absence de bras est compensée par l'investissement en matériel en conséquence²²³ :

“On a acheté du matériel, tracteur, moto-faucheuse, et au fil des années on a évolué. Enfin, on a essayé de travailler autrement, parce que jusque-là on faisait tout à l'ancienne.”

2.2.2.c Un pâturage d'intersaison organisé à partir du siège d'exploitation

Dans cette nouvelle configuration où un bâtiment situé en fond de vallée prend le relais de granges réparties dans le versant, les pratiques d'élevage, et notamment les circuits de pâturage d'intersaison se réorganisent à partir du siège d'exploitation. Celui-ci étant situé aux abords de Gèdre, il bénéficie de la proximité d'une zone de parcours à l'emplacement d'un ancien quartier de granges.

“Au printemps, dès qu'il fait beau, toutes ces dames sont dehors, autour de l'exploitation, jusqu'à ce qu'elles démarrent en zone intermédiaire. Fin-avril jusqu'à début juin, les brebis sont lâchées et elles partent, elles font leur chemin toutes seules. Elles démarrent depuis les

²²³ « En 1970, on ne comptait que 8 motoculteurs, 15 tracteurs, et 5 presses dans le canton. » Sur ces aspects, comme sur celui de l'adoption de l'innovation et de la répartition genrée du travail, se reporter à : Huynh V., Renaudeau F., 1987, *La femme et la décision : le poids du silence. Recherches sociales en pays Toy (Hautes-Pyrénées)*, Thèse de doctorat, Toulouse-Le Mirail, sous la dir. de Kayser B., (soutenue le?), 765 p..

prés, au-dessus du siège, dans le ravin du Mousca, Col de Ripeyre... C'est un terrain accidenté, elles restent sous les barres rocheuses... ''

Cette adaptation aura aussi été permise par le travail de garde de l'éleveur qui aura appris à son troupeau les limites de son quartier de printemps et d'automne, à l'image de cette pratique du libre-pacage partout instituée à l'échelle de cette vallée.

Ensuite, continuent les éleveurs : *''Début juin, dès qu'il fait beau, les brebis sont rassemblées, et montées et lâchées dans les prés au-dessus d'Ayrues. Elles vont vers la cabane de l'Oule, puis elles viennent sur le versant de Saugué. ''*

Une fois dans leur quartier d'été, l'éleveur les rejoint une fois par semaine, pour les regrouper, leur donner du sel, les soigner. Le rythme s'accélère en automne, les visites peuvent être régulières en cas de mauvaises conditions météorologiques. Ainsi, courant octobre ou novembre, explique L. à propos de son mari, *''dès qu'il voit que s'annonce la neige, il les descend à coup de fourgon. Tant qu'il peut les laisser dehors, il le fait. C'est la santé des bêtes, plus elles sont dehors, mieux elles vont de toute façon. ''*

Une fois la mise-bas terminée, le troupeau pacage les regains autour de l'exploitation. S'il fait beau, brebis et agneaux sont dehors, durant la journée et rentrent le soir. Fin novembre, suivant la météo, elles sortent ou pas, avec du foin et du regain, tandis que les agneaux sont complémentés en céréales.

2.2.2.d Tenir à finir son pré

Nous sommes avec ces éleveurs dans un profil proche de celui rencontré à Betpouey par exemple. Des éleveurs quasi bergers, fortement investis auprès de leurs bêtes et nourrissant une passion à bien les conduire. L'AOC est pour eux « naturelle », une feuille de route, une habitude, plus qu'un cahier des charges.

Cette même passion est appliquée dans la conduite des herbages, pour offrir le meilleur aux brebis, mais aussi offrir le meilleur d'eux-mêmes à voir. On retrouve ici ce même souci de finir ses prés, quand bien même les modes de travail ont évolué, que les pratiques se sont mécanisées.

''On a évolué d'un côté, mais on a perdu en qualité de travail, de fourrage et de finition aussi..., et c'est pas fini comme autrefois. Il y avait une nécessité, il y avait le souci d'avoir bien fait son boulot. Il y avait ce souci-là, et ça, c'est important aussi. ''

Ce souci-là, comme il l'explique, c'est celui d'aller au bout de son travail, de réaliser le travail de finition, même s'il engage un travail manuel, alors que le reste est exclusivement mécanisé. C'est aussi passer du temps – se donner le temps - de réaliser un travail qui n'est pas relié à une stricte nécessité, ni à une rentabilité économique. C'est rechercher une gratification personnelle et éventuellement attirer la reconnaissance de sa famille et de ses

collègues, ou des propriétaires des terrains (rappelons que les deux tiers de la surface de l'exploitation sont en fermage).

Prenant à témoin une parcelle du plateau de Saugué, A. explique sa recherche de satisfaction personnelle.

‘‘Là il [un collègue] s’approche au maximum avec sa motofaucheuse ou son tracteur, mais bon, après il passe pas avec la faux pour raser le mur. Moi, je suis désolé mais j’y tiens encore, moi j’ai pas fini mon champ tant que je n’ai pas fini ça et une fois que c’est fini, je peux dire : c’est pas trop mal, c’est joli. C’est joli, ça me rapporte rien, si ce n’est un petit brin de satisfaction personnelle, c’est tout. C’est une sorte de satisfaction, de fierté personnelle aussi, parce qu’on peut être fier d’avoir bien fait son boulot.’’

Et l'éleveur de continuer, sur le plan de la rentabilité. Certes ce ne sont pas ces pratiques manuelles et ce temps passé à entretenir les bords et à finir ses prés qui lui permettent d'en vivre et de faire vivre sa famille. Mais ses mots montrent combien la satisfaction des besoins économiques « de base » (s'en sortir, avec un peu de confort) s'assortit d'autres satisfactions. Le concept « d'entre-tenir la montagne » est à ce prix :

‘‘Pour moi, travailler dans un cadre comme celui-ci, ça a pas la valeur d’un salaire. Mais bon, c’est bien, mais il faut quand même qu’il y ait un salaire derrière, il faut vivre, il faut faire vivre sa famille. Il faut vivre, moi je dirais, normalement comme tout le monde, avec un peu de confort...’’

Quelle relation au paysage agricole développe cet éleveur qui vend sa production en directe, et à son domicile qui domine ses prés de fond de vallée ? Est-elle influencée par la vente directe et les contact avec les clients ? Prête t-il davantage attention à ce que les abords de sa maison exprime une qualité à l'égale du produit vendu ? Le troisième rendez-vous manqué aurait pu y répondre.

Il s'agit là d'une piste de recherche dans les paysages de la vente directe et des circuits courts, l'envie d'aborder une *ethnogéographie des paysages de la proximité alimentaire*²²⁴. Affaire à suivre...

²²⁴ Quelques réflexions sont formulées en ce sens dans l'article de mon blog intitulé « Voyage en pays Amap. Les paysages de la proximité alimentaire » (<http://lechampdacote.over-blog.com/article-voyage-en-pays-amap-les-paysages-de-la-proximite-alimentaire-89851950.html>).

3 Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en haute vallée du Gave de Pau ?

L'analyse paysagère diachronique menée à la double échelle de situations paysagères d'abord et de terroirs choisis ensuite a permis de montrer que les évolutions paysagères liées à la déprise agricole, certes bien réelles, ne se sont pas inscrites partout de la même façon dans l'aspect des lieux. Elle a montrée également que les rythmes et les intensités d'évolutions paysagères diffèrent suivant selon les versants et la localisation des quartiers de granges. Les photographies répétées sur des pas de temps courts à l'échelle des 10 à 15 dernières années témoignent également de l'existence d'autres dynamiques, liées à la reprise de la fauche en certains quartiers. Enfin, les reprises de vue interannuelles et intersaisonnières axées sur les secteurs clés de la production fourragère, laissent entrevoir la permanence et la finesse des pratiques d'entretien des parcelles et des bordures : fauche dans les pentes autour de Betspouey et fauche dans les quartiers de granges de Sers et de Saugué. Cela laisse penser qu'une culture de « l'entretien » des prairies est vivace dans cette vallée, que les éleveurs bien qu'en diminution constante maintiennent les emprises pastorales et contiennent globalement l'enfrichement.

Cette troisième partie s'attache dans un premier temps à saisir, sur le plan spatial, les logiques de gestion des espaces pastoraux particulièrement fragmentés et étagés de cette vallée encaissée. Il s'agira de questionner la manière dont les éleveurs gardent la maîtrise de la vallée. Dans un second temps, nous chercherons à appréhender la nature et le rôle d'un fonctionnement social de l'élevage, s'opérant parfois par la médiation d'institutions particulièrement nombreuses ici. Depuis les ententes circonstanciées jusqu'à l'AOC en passant par la Commission syndicale de la vallée de Barèges il s'agira en d'autres termes de d'évaluer la place et les formes d'un « tenir ensemble ». Dans un troisième temps enfin nous interrogerons la manière dont les éleveurs eux-mêmes expriment, dans cette vallée pastorale et touristique où semble s'exprimer une culture de l'entretien particulièrement vivace, leur relation à la question paysagère. Nous nous attacherons aux types de regard portés sur les paysages et la montagne et au sens des pratiques d'entretien comme expression de l'appartenance identitaire à une vallée et à un métier.

3.1 Garder la maîtrise de la vallée : faire tenir ensemble des espaces pastoraux éloignés, répartis à l'échelle d'une vallée

3.1.1 Des paysages entretenus par une spécialisation et une redistribution spatiale des espaces de la production fourragère

L'entretien des paysages du versant de Betpouey et de Viella est avant tout assuré par la présence et le maintien de nombreuses exploitations. Sur la commune de Betpouey, *‘‘on a ici dix sièges d'exploitations pour une centaine d'hectares de pré de fauche, et beaucoup de pacage aussi. On est pas les plus démunis...’’* affirme, avec satisfaction, le maire qui est aussi éleveur (GP_A_002). La présence et la concentration de ces élevages expliquent sans doute pour une part la persistance de la fauche dans les pentes, alors que la vallée de Campan, mais surtout les vallées d'Oueil et du Larboust, montrent un repli sur les terrains les plus plats. Elle s'explique aussi par les travaux de voiries et de dessertes engagés par la commune dès les années 1970 et sur lesquels nous reviendrons ci-après.

Les logiques d'élevage reposent sur une gestion de l'espace qui mise toujours sur une complémentarité entre les prés de fond de vallée, les herbages de versants, ceux des quartiers de granges et sur *‘‘l'herbe pastorale’’* (GP_A_002). De par sa gratuité et sa disponibilité, celle-ci est présentée comme une indispensable ressource estivale pour les élevages²²⁵. Cette complémentarité des espaces est ainsi d'abord et historiquement basée sur le changement saisonnier qui permet tour à tour, avec l'avancée de la saison, de décharger (du pâturage) les prairies de bas de versant, puis les quartiers de granges en déplaçant les troupeaux vers la montagne pastorale. Cette pratique de la transhumance courte est aujourd'hui encore proche, dans cette vallée, de ce fonctionnement tripartite « traditionnel » décrit dans la littérature pastorale, et sur lequel – soulignons-le – est basé le cahier des charges de l'AOC Barèges-Gavarnie. Si les herbages au niveau des villages restent un maillon essentiel de cette organisation socio-spatiale de l'utilisation des ressources pastorales, il a cependant évolué au niveau intermédiaire des quartiers de granges. Sont en jeu un ajustement des espaces et des durées de pâturages, mais aussi une réorganisation des liens et des lieux de la production fourragère, où les prairies fauchées en altitude représentent, toutes proportions gardées, un « nouvel Eldorado » de conquête fourragère.

²²⁵ *‘‘Il faut optimiser l'herbe pastorale puisque c'est elle qui nous coûte le moins cher. Et puis c'est pas idiot puisqu'il y a de la reconnaissance derrière.’’* (GP_A_002) La reconnaissance ici évoquée est celle du travail des éleveurs et de manière générale du rôle de l'élevage pastoral pour la gestion des pelouses d'altitude. Elle s'opère notamment à travers le filtre de la biodiversité (Natura 2000), de la reconnaissance patrimoniale (Parc National, Patrimoine Mondial) et de l'image positive que portent en eux-mêmes ces paysages pastoraux. Cette reconnaissance du travail des éleveurs est sans doute moins avancée dans les terroirs de vallée, même si la démarche « Prairies fleuries » portée par le Parc National des Pyrénées - dont a bénéficié un éleveur de Viella pour sa parcelle des plateaux de Sers - l'annonce en termes naturaliste (et paysager). La valorisation de la qualité paysagère que façonnent les pratiques d'élevage en ces mêmes terroirs, reste sans doute encore à construire.

3.1.1.a Une spécialisation des emprises de prés de fauche autour du village

C'est un ensemble de logiques individuelles qui assure l'entretien des herbages autour des villages. Il s'agit essentiellement de prés souvent parfaitement fauchés. Pour les éleveurs rencontrés tout au moins, ces prairies sont souvent regroupées en îlots de plusieurs parcelles contigües, ce qui facilite le travail. La particularité de ce paysage, et qui fait aussi une de ses qualités, est sa relative homogénéité, ainsi que sa continuité. Les effets du morcellement de la structure foncière observés sur les versants du vallon d'Arrimoula à Campan sont beaucoup moins présente ici. La gestion paraît semblable pour l'ensemble des éleveurs, à l'image du fond de vallée campanois. Parallèlement, les troupeaux pâturent ces versants tôt au printemps (courant mars) et en automne (novembre). Ils prélèvent les regains qui n'ont pas été récoltés, ou la troisième pousse (cas des parcelles arrosées par aspersion), et participent à entretenir les talus et bordures. Des filets organisent les emprises alors pâturées.

Ce sont des espaces essentiels pour les élevages en tant qu'ils produisent, en l'absence d'un fond de vallée développé, une part de la récolte fourragère hivernale. Mais une part seulement. L'autre part provient en effet des quartiers de granges mécanisables (voir ci-après).

3.1.1.b Continuité et changement du rôle intermédiaire des quartiers de granges : un pâturage au service de la fauche

Contrairement à bien d'autres quartiers de granges de la vallée et d'ailleurs, ceux qui dominent Betpouey, Viella et Barèges, restent pour une part entretenus, c'est-à-dire fauchés et fréquentés par les troupeaux. Ces espaces pastoraux qui englobent terres privées et parcours collectifs des bas-vacants continuent ici à être utilisés comme pâturage d'intersaison en pré et post estive. Ils continuent par ailleurs à être utilisés en prairies de fauche pour la constitution des stocks hivernaux. Mais la continuité de l'usage a pour corollaire des adaptations aux nouvelles façons de pratiquer l'élevage depuis l'après-guerre et les années 1980 notamment.

3.1.2 Des paysages de quartiers de granges entretenus

3.1.2.a Saugué, une spécialisation herbagère ancienne

Henri Cavaillès qui a visité Saugué à peine deux décennies après Lucien Briet fait principalement mention de « l'industrie pastorale ». Cet auteur mentionne à plusieurs reprises dans son ouvrage l'abandon de certaines pratiques ou de l'arrêt des cultures depuis une dizaine d'années. Il faut moins voir là une modification du système de production qu'un recentrage, au début du XX^e siècle, des activités paysannes sur ce plateau vers l'élevage suite à une première vague d'exode à la fin du XIX^e siècle. « Ainsi la montagne a aujourd'hui pour unique mission de fournir au troupeau, pendant les mois de la belle saison, sa provende

fraîche » note encore le géographe. Il fait ainsi état d'un ensemble d'aménagements et de pratiques visant la maximisation de la production fourragère. Elle concerne ce que nous pourrions nommer « culture de l'herbe » grâce à l'eau du Gave d'Aspé que les paysans détournent largement en amont des granges, pour la conduire sur des centaines de mètres à flancs de versant avant de venir arroser les prés de fauche. Cette production fourragère empiétait même parfois sur l'estive, lorsque le géographe évoque la « fauchaison en terrain indivis », pratiquée en son temps, « dans un très petit nombre de quartiers, à Saugué, à Pouey-Arabi, à Aussoue [sic]. » (Cavaillès, 1923a).

3.1.2.b Des terroirs à foin spécialisés pour une production exportée, où le « nouvel Eldorado » de la conquête herbagère

Les photographies diachroniques montrent une spécialisation progressive des plateaux de Sers en espace de production fourragère, entamée depuis la fin des années 1980, pour prendre de l'ampleur ensuite, ses dernières années, avec l'augmentation de la taille des troupeaux. Ces terroirs pastoraux qui jouaient un rôle d'espace tampon pour le pâturage prennent de plus en plus fonction de « variable d'ajustement » en matière de récolte fourragère. En effet, ces hauts plateaux accessibles par voie carrossable portent des ressources fourragères facilement mobilisables, grâce à un travail de récolte qui peut être mécanisé sur nombre de parcelles.

Dans un contexte de raréfaction du foncier disponible au niveau des villages (surfaces mécanisables limitées et prisées) et du fond de vallée (pression immobilière), et dans une dynamique d'agrandissement des élevages, ces herbages représentent des surfaces disponibles nouvelles. Pour le dire autrement, les exploitations trouvent en ces plateaux, les compléments de surfaces fourragères mécanisables auxquelles elles n'ont pas accès en contre-bas. Si jusqu'à présent la complémentarité de ces terroirs se jouait sur la saisonnalité de l'accès aux ressources, cette variable d'ajustement s'opère actuellement sur l'accessibilité à l'herbe fauchable. Le foin récolté n'est pas destiné à rester sur place pour y être consommé durant l'intersaison. Car si la grange n'est plus en proportion des troupeaux élevés, elle n'est plus non plus en proportion des volumes de foin amassés. Une faible partie du fourrage y est stockée tandis que le reste est acheminé vers les fenils des étables et des granges du fond de vallée²²⁶.

Au déplacement des troupeaux au plus près des ressources disponibles, saison après saison, se substitue le ballet des tracteurs pour transporter le fourrage nécessaire à un hivernage allongé en fond de vallée. Et c'est cette même « remue » des tracteurs qui remonte le fumier.

C'est ainsi que l'on observe sur les photos répétées des plateaux de Sers une recrudescence de la fauche depuis le milieu des années 1990, et que l'on constate sur le terrain et sur les photos aériennes ces dernières années, des reprises en main de terrains sur les hauts de

²²⁶ *''Aujourd'hui, moi le foin que je fais là-haut sur 11 ha, je fais manger [sur place] le foin d'un hectare, le reste, il descend ici, et je remonte le fumier.''* (GP_A_001)

Betpouey, et à Saugué. Le témoignage des éleveurs viennent en appui. Tel celui-ci, exprimant le travail de son collègue durant la décennie 2000 pour remettre en état une parcelle au-dessus de Betpouey : *‘‘C’est une parcelle aujourd’hui, c’est beau, il doit y avoir 3 ou 4 ha d’un seul tenant. Mais quand il l’a pris, ça ressemblait à rien, il y avait des bouleaux, des arbres...’’* (GP_A_001). – Notons au passage qu’une fois les travaux effectués, ce pré fauché est devenu beau, il ressemble à nouveau à quelque chose !

Tel cet autre, qui a lui-même participé aux travaux :

DH : Vous avez vu des terrains en pente qui ont été repris ces derniers temps ?

‘‘Pas des terrains en pente, mais des quartiers qui étaient abandonnés où des chemins d’accès ont été faits. Sur le plateau d’Aydat [au-dessus de Barège], ça n’a plus été fauché je crois de 20 ou 30 ans. C’est mon cousin avec son associé, ils sont en GAEC. Je les ai aidé, on a tout broyé, et maintenant c’est une parcelle où il peut faire entre 150 à 200 bottes de foin. C’est tout mécanisable au tracteur.’’ (GP_A_003)

Si les mots n’y sont pas, on entend cependant que ce pré est devenu beau, en tout cas on y fait une belle récolte. La beauté est quantitative et renvoie à une « esthétique de la production » (Weber, 2009), entendue au sens de la valorisation du travail.

‘‘Ah oui, le gros de la surface, on le fait là-haut.’’ (GP_B_007)

Du côté de Saugué, de même, les élevages de Gèdre et de Gavarnie y trouvent un complément indispensable en prairies de fauche et récoltent une part parfois importante de leur foin. L’idée de polarité fourragère paraît encore plus forte ici avec un plateau qui est certes desservi par une route, mais au prix d’une longue ascension en lacets. Ceci tend à montrer l’intérêt que lui portent les éleveurs. L’importance concédée à ce terroir herbager d’altitude est ancienne mais toujours vivace. Cependant, si la ressource en herbe de Saugué n’a rien perdu de son pouvoir d’attraction, son entretien et son mode de production se sont reconfigurés ces dernières années. La récolte de foin et son transport vers le fond de vallée sont devenus pratiques courantes, à tel point qu’elles forment le prisme à travers lequel la persistance des paysages entretenus est à observer.

3.1.2.c Intersaisons à durée raccourcie

‘‘On utilise un peu moins qu’avant la zone intermédiaire’’ précise cet éleveur (GP_A_005). On l’utilise moins longtemps, la durée de fréquentation des troupeaux se réduisant, et on utilise moins d’espace avec une dépaissance concentrée sur les terres privées. Mais on l’utilise aussi *différemment*. La stratégie développée par les éleveurs consiste désormais à entretenir les prairies par le pâturage, au service de la fauche.

Du temps du géographe Cavaillès (1923a), le pâturage d’intersaison – des brebis notamment – s’allongeait aussi longtemps que le permettaient les conditions climatiques. Les brebis restaient sous la surveillance d’un cadet (qui vivait à la grange) parfois jusqu’au début décembre, pour revenir au printemps dès que les conditions climatiques (déneigement) le

permettaient, soit environ trois mois à chacune de ces saisons²²⁷. En plus de consommer le foin récolté, les troupeaux étaient conduits en journée dans les bas-vacants pour y grappiller les ressources encore (ou déjà) disponibles. Ces zones intermédiaires jouaient un rôle d'espace tampon lorsque la ressource pastorale en altitude n'était pas (ou plus) disponible. Elles constituaient un espace de pâturage aux marges des terroirs permettant de décharger les terres cultivées du fond de vallées et des replats morainiques d'altitude, et profiter du transfert de fertilité (des communaux vers les bergeries ou les parcs de nuit). À côté de la valeur marchande des ovins, le fumier constituait, à cette époque en effet, l'autre richesse recherchée.

Aujourd'hui, la durée d'utilisation est en moyenne d'un mois avant la montée en estive (de la fin avril à la fin mai) et d'un mois à un mois et demi au retour de la montagne (de la mi ou fin septembre à début novembre)²²⁸. Mais, étant donné que les regains ne sont plus récoltés, ce sont les brebis, dont la plupart sont à cette saison suitées, qui vont prélever la ressource en herbe jeune et appétente. L'objectif de l'éleveur est de soutenir la lactation, mais aussi de maintenir le renouvellement d'une herbe courte et régulièrement fumée. Des pratiques fines sont mises en œuvre pour accompagner cet entretien par l'animal, comme celles consistant à tenir les brebis serrées dans des parcs de nuits – à en croire les photographies du port-folio, les filets n'ont pas encore totalement remplacé les clèdes – pour rationaliser la répartition des déjections, mais aussi pour occasionner un piétinement (par surcharge momentanée) dans le cas de reprise en main de parcelles. En plus d'un travail mécanique, la pression animale est tenue pour notamment faire reculer le *'Lastou'*.

Parallèlement, suite à la libération du foncier consécutive aux années d'exode agricole d'après-guerre et la concentration de la fauche sur les terres les moins pentues, ce sont les anciens prés de fauche transformés en parcours qui assurent un complément alimentaire en éléments fibreux plus grossiers. Même s'ils demeurent accessibles et si les troupeaux s'y rendent, ce ne sont plus d'abord les bas-vacants qui contribuent à constituer ou à diversifier le bol alimentaire des herbivores, mais ces terrains privés mis en commun, sous une forme tacite de vaine-pâturage.²²⁹ *'En automne, on ne fait qu'ouvrir la porte, le bétail, il va où il veut.'* (GP_B_007) En effet, la pratique consiste à faire pâturer les prés de fauche portant le regain, de manière collective, sans distinction de propriété (voir plus loin).

²²⁷ Ces éleveurs de Gèdre qui manifestement conservent la mémoire des pratiques, le disent avec leurs mots (ils sont relativement proches d'ailleurs) : *'Et les brebis entre autres, [sur] toutes ces zones au sud, au mois de novembre et même au mois de décembre s'il n'y a pas un gros enneigement, les brebis se tiraient encore à bouffer. C'étaient des brebis rustiques qui n'avaient pas les besoins de maintenant.'* (GP_B_007)

'Aux mois de novembre- décembre, chaque jour qu'il faisait beau, les troupeaux allaient pâturer dehors. Ils étaient mis à l'herbe, et ça jusqu'à Noël. Après ils descendaient dans la vallée et remontaient jusqu'à février-mars, car souvent il n'y a pas de neige ici [flanc sud de Saugué]. Il y avait de la neige dans les fonds de vallée, à Gèdre, mais souvent ici dans toutes ces pentes exposées au sud, il n'y avait rien. Les brebis, elles allaient dehors, et comme il y avait pas trop à manger dedans, et que dehors il n'y avait pas grand chose, le peu qu'il y avait c'était nettoyé.' (GP_B_008)

²²⁸ Sauf pour les élevages bovins en double-activité, la grange foraine de ces plateaux n'est plus en proportions du nombre de têtes élevés. Les animaux n'y sont plus rentrés, ces bâtiments servent principalement d'abris temporaires (mises-bas).

²²⁹ *'Dans les endroits vraiment en pente ou accidentés, on met les bêtes à pacager en collectivité, et c'est les bêtes qui pacagent au printemps tard et l'automne, maintenant de bonne heure. C'est des terrains qui nous servent un peu de réserve pour maintenant (à l'automne).'* (GP_C_009)

Durant les intersaisons, la présence de l'éleveur est quotidienne, pour surveiller les animaux, suivre les naissances des agneaux, et pour leur donner un « tour » : des terres privées vers la basse estive. Certains bergers expliquent qu'ils passent la journée avec leurs brebis, à les garder dans ces espaces. Au printemps, les troupeaux reviennent pacager les prés de fauche et les parcours alentours, durant le mois de mai, avant de gagner l'estive adjacente.

3.1.2.d Vers une redistribution spatiale de la production fourragère et une distinction fonctionnelle des zones intermédiaires ?

Avec cette dynamique de conquête fourragère en terrains mécanisables, on assiste à un changement de rôle des quartiers de grange. Ces herbages ne sont plus des ressources à part, mais sont assimilés aux espaces de production fourragère de fond de vallée, dont ils élargissent en quelque sorte le périmètre vers l'amont. L'espace perçu et vécu par l'éleveur s'en trouve profondément modifié.

La distinction des étagements pastoraux, selon un espace-temps marqué de l'utilisation de la ressource entre bas de versant et zone intermédiaire, s'efface alors au profit d'une autre distinction, selon une variable, non plus seulement saisonnière, mais seulement spatiale et topographique. Elle est liée au degré d'accessibilité (ou non) aux engins de récolte mécanisée de foin. On distingue donc désormais les secteurs des quartiers de granges qui sont prioritairement entretenus par la fauche et ceux qui sont entretenus par le pacage uniquement. Entre ces deux catégories, prennent place des lieux où s'entremêlent les deux formes de gestion, suivant l'*opportunité topographique* qu'offrent les parcelles. La distinction vaut à différente échelle, que l'on se place au niveau d'une situation paysagère ou au niveau d'une exploitation.

A l'échelle de la vallée du Bastan, se démarquent les secteurs des plateaux de Sers spécialisés dans la fauche et récemment réinvestis à cet effet. Se distingue également par contraste avec les pentes pacagées alentour, les prairies du plateau de Lumière. Quant aux quartiers de Bollou ou de Soubralets, la spécialisation se fait au niveau de la parcelle, suivant l'opportunité d'accès.

Cette même distinction de rôle des quartiers de granges se retrouve au niveau de cette exploitation de Luz-Saint-Sauveur où l'éleveur ovin et bovin explique qu'il travaille des terrains sur les plateaux de Sers, dont l'avantage est que toute la surface est mécanisable. Ils les utilisent alors en prés de fauche et n'y emmène pas d'animaux : *''Ce sont les animaux des collègues qui pacagent.''* (GP_A_004). Ses brebis et ses vaches vont, elles, vers le Bollou, en partant des prés de fauche qui entourent la grange familiale.

3.1.2.e L'importance des dessertes pour le maintien pastoral

''Ces routes en montagne ont quand même permis de consolider des exploitations dans notre pays'' (GP_C_011)

Les séries photographiques diachroniques permettent en effet de constater que d'importants aménagements de piste ont été réalisés autour des années 1980. Les éleveurs sont nombreux à évoquer le rôle majeur joué selon eux par la création des dessertes des granges hautes. Et pour le maire actuel de Betspouey, il ne fait pas de doute que les paysages de prés de fauche et d'emprises pastorales entretenues de ce versant sont en partie au moins à mettre sur le compte de ces travaux de desserte.

''La commune a eu l'intelligence à un moment donné de créer une piste pastorale, ce qui a desservi. C'est vrai qu'aujourd'hui, on manque de main d'œuvre sur l'exploitation, tous ces terrains qui sont encore exploités, on les a rendu mécanisables. Ben ils ne seraient pas exploités, je veux dire moins exploités, il y aurait peut-être eu du pacage, mais du pré de fauche non. La vallée de Campbieil, c'est quand même l'exemple flagrant. Avant il y a avait un village là-bas en haut, il y a avait cinq ou six propriétaires peut-être plus, c'était exploité. Aujourd'hui ce n'est plus exploité. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas mécanisable. La problématique, ce n'est pas du fait que les gens ne veulent pas, mais ils ne peuvent pas.''
(GP_A_002)

Ces aménagements de la montagne permettent aujourd'hui l'accès aux véhicules comme aux engins agricoles dans les prairies hautes, là où un simple sentier muletier gravissait la pente. Ils ont pour partie liés à l'engagement de communes mais pour partie liée également, de façon induite, aux travaux réalisés par EDF pour l'accès à ses équipements. C'est le cas du plateau de Saugué dont la route a été aménagée dès 1956. C'est aussi le cas du quartier de granges de l'Estibe qui domine Luz. Leurs paysages seraient probablement tout autres s'ils n'étaient pas aujourd'hui accessibles. Il semble bien que le pastoralisme en ces secteurs soit redevables aux aménagements hydroélectriques de la montagne durant l'après-guerre à leur possibilité d'accès. L'hypothèse reste à étudier : dans quelle mesure le maintien de ces paysages est-il le résultat de la conquête de la ressource énergétique hydroélectrique en montagne ?²³⁰

Ainsi, la production herbagère du plateau de Saugué reste d'intérêt pour les éleveurs actuellement, en ce qu'elle est accessible par route et transportable. Elle reste ou même redevient à ce titre une ressource importante pour compléter la récolte. L'ensemble des parcelles qui peuvent être mécanisées sont fauchées et font l'objet d'un entretien suivi, voir même de reprise. Ces éleveurs ne cachent pas leur joie d'avoir pu reprendre un pré attendant

²³⁰ Cette hypothèse dépasse l'objet premier de cette thèse mais mérite d'être posée. Elle sera par contre explorée plus largement dans le cadre de ma participation au programme de recherche « Ressources paysagères et ressources énergétiques dans les montagnes sud-européennes. Histoire, comparaison, expérimentation » en réponse à l'appel intitulé « *Ignis mutat res*. Penser l'architecture, la ville et les paysages au prisme de l'énergie » lancé par les Ministères de la Culture et de la Communication, et de l'Ecologie, et l'Atelier International du Grand Paris. Placé sous la coordination de Serge Briffaud, ce programme rassemble autour du Cepage (laboratoire pilote), l'Instituto de Desarrollo Regional/Universidad de Granada, l'Unité de recherche « Governo e Governance delle trasformazioni del paesaggio »/Università IUAV di Venezia et l'Institut du Paysage, de l'Architecture, de la Construction et des Territoires (InPACT)-groupe de recherche « Projet de paysage »/Haute Ecole du Paysage, d'Ingénierie et d'Architecture (HEPIA) de Genève. Il entend « montrer comment et dans quelle mesure le paysage, à la fois en tant que structure matérielle, construction symbolique et objet de médiation, peut constituer une entrée pertinente dans l'analyse et la conception d'un "espace énergétique" » (Extrait de la réponse à l'appel à projet de recherche).

à leur grange : *‘‘C’est ce pré-là, quand on a retravaillé ça, nous, on était au paradis, on était au paradis nous’’* (GP_B_007). Le paradis de l’éleveur en montagne c’est notamment de pouvoir effectuer une récolte de foin en terrain peu pentu.

A Saugué comme pour les plateaux de Sers, l’entretien de la montagne s’opère aujourd’hui dans ce changement de rapport à la géographie pastorale, où le replat d’altitude facilement mécanisable vient remplacer les terres peu nombreuses de fond de vallée et les parcelles abandonnées dans les versants trop pentus. Ici encore, ce quartier de grange se pense et est pratiqué comme un prolongement de prés de fauche du bas de versant. Son entretien est essentiellement orienté vers la production fourragère, et le pâturage est organisé pour compléter l’entretien, par la consommation des regains en automne et la repousse printanière.

3.2 « L’entre-tenir » : tenir entre tous la cohérence sociale et territoriale

‘‘On y est attachés aussi à notre métier, à notre vallée, au territoire, à la culture aussi. C’est un tout. Tous ne le formuleront pas, mais c’est important aussi. Au patrimoine aussi. Mais c’est quand même assez contraignant, et puis on ne fera pas des fortunes. C’est pas tous les jours rose. Chez les jeunes, il y a pas mal de célibat et tout. En même temps, on était une tranche d’âge motivée par ça. Il y a eu un peu d’émulation entre nous, c’est évident. En même temps, on est concurrents [au niveau du foncier] et en même temps collègue, voire plus. Il y a ça aussi qui compte.’’ (GP_A_004)²³¹

Après le constat du maintien pastoral et de son adaptation, il s’agit ici d’avancer un élément d’explication important de « l’entre-tenir » : le poids de l’organisation de l’élevage, des initiatives et des institutions qui structurent la communauté des éleveurs. Par rapport aux autres vallées étudiées, la haute vallée du Gave de Pau se distingue particulièrement par la force du système social de l’élevage. Au fil de leurs propos, les éleveurs ne manquent pas de faire référence à la communauté qu’ils forment et à laquelle ils expriment un attachement.

Différents niveaux d’organisation sociale, qui sont aussi différents modes d’organisation collective se dégagent. On trouve notamment l’ensemble des arrangements circonstanciels entre éleveurs, telles que les ententes amiables. A un niveau supérieur, se trouvent les AFP ; elles présentent la particularité, ici, d’être une instance de projet entre éleveurs et pouvoir local de niveau communal. La Commission syndicale intervient ensuite à une échelle

²³¹ Signalons pour situer ce propos qu’il s’agit d’un jeune éleveur, de la tranche des 30-40 ans, qui s’est installé en même temps que deux ou trois autres, dans le courant des années 2000. Certains de ces éleveurs sont partie prenante de l’AOC et impliqués dans l’Association interprofessionnelle du Mouton de Barèges-Gavarnie. Voir par exemple, le témoignage de l’éleveur qui est *‘‘Fier d’entretenir son pays’’*, au paragraphe 1.2.3, et qui fait partie de ce groupe.

d'action qui est celle de la vallée et joue un rôle essentiel, à la fois sur le plan pratique et sur le plan symbolique (en tant qu'institution ancienne faisant exister chaque éleveur au sein d'une communauté). Enfin, en dernier maillon des organisations sociales et territoriales se trouve l'AOC Barèges-Gavarnie, qui ouvre les frontières de la vallée en faisant exister la communauté des éleveurs par ses produits, en dehors de l'aire de production.

Il faut voir ces différentes organisations sociales comme un réseau en interaction qui s'est progressivement mis en place par co-dépendance. Pour en montrer toute la complexité et le jeu social sous-jacent, il faudrait retracer ce qui relève ici d'une histoire politique des organisations sociales d'éleveurs dans cette vallée, et pour cela construire l'historique de chacun de ces modes d'organisation en montrant les interactions et les projets. C'est notamment l'éclairage que propose un sociologue pour le cas de l'AOC (Erumel, 2003). Une perspective de recherche se dessine sur cette base, consistant en une sociologie de la dynamique des collectifs d'éleveurs qui prendrait en compte l'ensemble des organisations sociales agricoles de cette vallée. Cela dépasse notre propos. Nous nous tiendrons dans les paragraphes suivants à évoquer le rôle de ces structures relativement à la perspective de l'entre-tenir.

3.2.1 Arrangements circonstanciels

Ces arrangements correspondent notamment, dans les quartiers de granges, à l'utilisation en commun des pâturages d'intersaison. Une caractéristique paysagère forte de ces lieux est l'absence de clôture. Le promeneur peut librement parcourir les herbages de Saugué et des plateaux de Sers par exemple, vaches et brebis également²³². Il s'agit ici d'une pratique ancienne de la vaine-pâturage qui s'est maintenue et qui permet aux éleveurs d'entretenir et de renouveler les liens de solidarité.

3.2.2 Les AFP de Belpouey et des plateaux de Sers

La dynamique sociale et l'effet de communauté n'existe pas qu'à travers les habitudes et les solidarités anciennes. Elle s'est également structurée selon de nouvelles formes de regroupement et d'action permises par la « Loi pastorale », telles les AFP. Mais elle est sans doute également liée à un contexte social local particulier : ils sont 42 éleveurs à s'être installés dans le canton entre 1979 et 1985 (Huynh et Renaudeau, 1987). Ce sont donc en partie ces jeunes éleveurs exerçant le métier par choix²³³, qui vont être moteurs d'un certain nombre d'initiatives. Elles vont concerner l'aménagement et l'adaptation de l'espace pastoral aux nouvelles conditions de travail de l'éleveur (mécanisation en remplacement d'une main-d'œuvre familiale réduite). Elle vont notamment se concrétiser par la création de deux AFP : l'une concernant les plateaux de Sers, l'autre à l'échelle de la commune de

²³² En automne, sur le plateau de Saugué : *‘‘On ne fait qu'ouvrir la porte [de la grange]; le bétail, il va où il veut.’’* (GP_B_007)

²³³ Être éleveur ? : *‘‘Dans un premier temps, c'est moi qui l'ai choisi. C'est l'envie. Je me voyais très bien, là, au milieu de la nature, de mes bêtes...’’* (GP_A_002)

Betpouey. C'est de cette dernière qu'il va être question.

Créée en 1990, elle regroupe l'ensemble du foncier privé, soit 85 propriétés, pour une surface de 300 ha. Les plus importants postes de travaux ont été liés à la desserte de parcelles, ainsi qu'à la réalisation d'amenées d'eau, à partir d'un canal principal, busé, en prise sur le torrent Bolou. 70% du montant de ces travaux sont supportés par les subventions. Les 30% restants, explique le maire, sont prise en charge par la commune : *“L'AFP a contracté un emprunt sur 20 ans, et la Commune de Betpouey s'est engagée à verser chaque année une subvention à l'AFP du montant de l'annuité de l'emprunt. C'est un gros engagement pour la commune, mais elle était intéressée”*(GP_A_001). Il convient de souligner ici l'interaction entre l'AFP et la commune de Betpouey, dont on pourrait a priori considérer – mais cela reste une hypothèse – qu'il s'agit d'un prolongement de l'action municipale à travers l'organisation des éleveurs²³⁴. Cela tend à montrer le poids de ceux-ci, et la reconnaissance dont fait l'objet leur communauté.

Du point de vue de l'éleveur, l'intérêt de l'AFP est certain. *“Grâce à l'AFP, on a alimenté des granges et en même temps on en a profité pour pouvoir irriguer. On est huit propriétaires et grâce à ça, on fait deux coupes. Une année de sécheresse comme cette année, c'est un bon gagne-pain”* (GP_A_001). L'arrosage des prairies se fait par submersion des rigoles, mais le plus souvent à l'aide d'un *“tourniquet”* suivant un tour d'eau instauré entre ces huit éleveurs.

Notons cependant, et cela est valable également pour les plateaux de Sers rassemblés au sein d'un périmètre d'AFP depuis 1998, que l'utilisation faite de l'outil AFP, ne correspond pas à faciliter la gestion pastorale de parcelles regroupées – comme c'est le cas par exemple à Saccourvielle décrit précédemment –, mais davantage à un regroupement parcellaire en vue de faciliter la réalisation de travaux (desserte, amenée d'eau). Est-ce lié au fait que la communauté locale des éleveurs, suffisamment cohérente, possède les moyens d'organiser par elle-même, en « interne », le foncier ? Les ententes circonstanciées en matière de pâturage d'intersaison le laissent penser.

3.2.3 Commission syndicale de la vallée de Barèges

Nous avons déjà eu l'occasion de décrire le rôle de cette commission syndicale en matière de gestion des estives (cf. dans le chapitre introductif, le paragraphe 3.4.3). Nous avons également évoqué, dans le chapitre précédent (cf. 3.1.3), ce que l'étude des archives pourrait apporter à la compréhension des paysages par l'entrée politiques des institutions en charge de la gestion du territoire pastoral. Il y aurait un véritable travail à mener sur l'histoire de cette institution, créée par ordonnance royale en 1839, sur la politique qu'elle mène ainsi que sur son rôle dans le contexte des politiques locales du Parc National des Pyrénées, de Natura 2000, de l'AOC.

²³⁴ C'est en tout cas ce que laisse entendre l'éleveur-maire de Betpouey : *“C'est quand même un bon complément pour les communes. Ces investissements, ils auraient pu être fait par les communes, mais l'année de l'investissement, elles auraient pas fait autre chose dans la commune. Alors que là en parallèle, en aidant un peu, on fait des choses.”* (GP_A_002) A moins que ce ne soit le fait d'avoir à la tête de l'institution une personne qui porte les deux casquettes ? Dans tous les cas, la situation d'un éleveur engagé à la fonction de maire n'est pas anodine.

Insistons simplement sur le fait que la CSVB offre aux éleveurs un cadre et une habitude ancienne à travailler ensemble, à réfléchir collectivement au partage et à la gestion des estives. Cependant, si sa mission première concerne en effet le territoire indivis des hauts pâturages, les constats réalisés sur le terrain montrent également que son action tend à s'étendre sur les terres privées. C'est par exemple le cas avec une action de débroussaillage réalisée à l'arrière de Vizos par la commission syndicale, sur la demande des éleveurs. Son poids tend aussi à s'étendre du côté des éleveurs eux-mêmes, à l'échelle individuelle, puisqu'ils peuvent bénéficier pour la réalisation de travaux particuliers (broyage par exemple) d'un prêt de matériel spécifique par la CSVB²³⁵

Au-delà des aides matérielles et de l'assistance organisationnelle qu'elle apporte, la CSVB constitue un cadre institutionnel intégrateur dont l'existence semble peser à ce titre considérablement sur le destin de l'élevage local. Elle incarne la communauté des éleveurs et, au-delà, en tant qu'héritage de l'ancienne communauté de vallée, elle est dépositaire d'une part substantielle de l'identité barégeoise et de la mémoire, très vive ici, de l'ancienne autonomie de ce territoire vis-à-vis du pouvoir central. Cela est d'autant plus vrai que la CSVB est la seule institution véritablement représentative, sur un double plan politique et symbolique, de ce territoire valléen. Le canton de Luz ne peut vraiment jouer ce rôle et le Pays créé à la fin des années 1990 n'a pas pu durablement l'assumer. Préserver sa place au sein de la CSVB c'est, pour l'éleveur local, préserver un droit acquis souvent de très longue date, par la maison à laquelle il appartient, à un quartier de pâturage. C'est ainsi faire fructifier l'héritage d'une lignée. Mais c'est aussi préserver sa place dans l'institution à travers laquelle la communauté des éleveurs s'impose comme la principale dépositaire de l'identité valléenne. C'est, en un mot, continuer à être, pleinement, un barégeois.

On semble ainsi fondé à voir dans l'existence de la CSVB, à plusieurs titres, un frein à l'abandon agricole, mais aussi, sans doute, un ciment communautaire et un régulateur de pratiques au fort pouvoir socialisant et territorialisant. Ajoutons que ce pouvoir repose pour partie sur les attributions non agricoles de la CSVB, impliquée dans la gestion des stations thermales et des stations de ski et donc opératrice de l'économie touristique. En cette institution s'établit ainsi le lien entre les intérêts de l'élevage, les pratiques de l'éleveur et l'univers économico-symbolique du tourisme. En elle se noue aussi les deux versants d'une identité locale fondée pour partie sur les valeurs de travail et d'autochtonie, et pour une autre part sur des représentations associées aux activités de loisir.

²³⁵ *''Comme à la commission syndicale on a un broyeur, j'ai passé un broyeur pour essayer de tout niveler, et j'ai fauché pendant deux ans. Cette année, c'était à peu près propre.''* (GP_A_001)

3.2.4 Une mobilisation sociale et territoriale dont "l'AOC est la cerise sur le gâteau"

“On a la chance ici d’avoir l’AOC Barèges-Gavarnie, mais après même les ovins qui ne sont pas dans la démarche, c’est quand même des ovins de qualité ; c’est pas parce qu’ils ne sont pas AOC qu’ils ne sont pas bons. C’est vrai que l’AOC reconnaît. Ce circuit court, il existe, donc il faut le privilégier. Là aussi, c’est une continuité. En fait, on a eu un canton, on a eu de la chance de toujours avoir des envies, donc je dirais que l’AOC, c’est la cerise sur le gâteau. Il y a eu une multitude depuis les années 1975, une multitude de coopératives pour revaloriser ce produit. Il n’y a jamais eu, depuis 1975, de coupure, il y a eu des changements (...) et puis voilà l’AOC. C’est l’aboutissement du travail depuis 1975, cette recherche de qualité de faire reconnaître les qualités de la viande surtout. Nous on était convaincus qu’on ne faisait que du bon !” (GP_A_002)

Ainsi que le formule cet éleveur-élu, l'AOC qui qualifie le mouton Barèges-Gavarnie est l'aboutissement de vingt-cinq ans de mobilisation en faveur du maintien de l'élevage, de la reconnaissance de la qualité du produit et du travail des éleveurs. Ariel Erumel (2003), sociologue, livre une analyse détaillée de cette continuité d'actions et d'initiatives locales qui aboutira à la publication, au Journal Officiel en septembre 2003, du décret relatif à l'appellation d'origine contrôlée « Barèges-Gavarnie ». Cette histoire à rebondissements mérite d'être rappelée.

L'origine de cette démarche reposant sur l'engagement collectif se trouve dans la modernisation de l'élevage, notamment par l'introduction de races à viande dans les élevages de la vallée, à la fin des années 1970. C'est à ce moment-là, relève l'auteur anonyme, que « certains éleveurs redéfinissent les propriétés du mouton par un travail de sélection génétique de la race barégeoise. Cette race locale incarne un aspect de l'identité sociale de l'éleveur ». Certains se reconnaissent dans cette race et souhaitent être reconnus comme éleveurs de ces brebis qui portent le nom de leur vallée. La démarche aboutira en 1984 à la « reconnaissance officielle du mouton de Barèges par un standard biologique ». Entre temps, dans les années 1980, « la Coopérative des bergers de la vallée de Luz se crée pour assurer la vente directe des animaux et regroupe une cinquantaine de personnes, soit la moitié des éleveurs ovins de la vallée » Elle sera dissoute en 1985 pour des problèmes de gestion, mais « en 1987 un nouveau collectif d'éleveurs voit le jour. Sept éleveurs d'un même village, Betpouey, forment une SARL, Les moutonniers du pays Toy, déposent une marque, Le Mouton du pays Toy, et commercialisent directement leur produit. » Ainsi, relève le sociologue, « la référence au pays Toy apparaît pour la première fois, marquant la volonté de relier le produit à un territoire clairement circonscrit ». L'autre étape marquante est la création en 1995 de l'ADPMLS (Association de défense et de promotion du mouton de Luz-Saint-Sauveur), dans le prolongement de l'expérience de la SARL, qui prendra contact avec l'INAO en 1996. L'année 1997 est alors marquée par la création du Syndicat des éleveurs ovins Barèges-Gavarnie sous l'impulsion de l'INAO, « uniquement composé d'éleveurs de moutons de race Barégeoise (...). Ce groupe est principalement constitué d'anciens membres de la SARL et d'anciens membres de la coopérative. » (Erumel, 2003)

« L'entre-tenir la montagne » resté actif et dynamique à l'échelle de toute la haute vallée du Gave de Pau doit sans doute beaucoup à l'inscription dans la durée de l'action collective des éleveurs : il s'agit de « l'entre-tenir » au sens du « tenir ensemble ». Cette dynamique témoigne « d'un engagement sous des formes renouvelées des agriculteurs dans l'espace local » estime ce même auteur. En effet, précise Erumel (op. cit.), « L'engagement des éleveurs relevait d'une recherche de reconnaissance publique, de la revendication d'une identité de métier, bref renvoyait à des composantes identitaires ancrées localement et qui dépassaient le cadre strict d'une action sur le marché ».

Cette initiative correspond à une inscription spatiale de cette identité que ne peut vraiment assumer la Commission syndicale, dont l'autorité s'étend sur une partie du versant. L'AOC, dont le règlement inclut l'obligation du respect des trois niveaux d'emprises pastorales (fonds de vallée, zones intermédiaires et estives), est une déclinaison de cette identité dans le versant lui-même, en même temps que la reconnaissance d'une pratique, en quelque sorte institutionnalisée au nom de la qualité.

3.3 « Entre-tenir » les paysages : faire exister la vallée pastorale comme territoire du « nous »

Abordons à présent la dimension de « l'entre-tenir » qui concerne le rapport des éleveurs aux paysages et plus généralement aux composants sensibles du territoire vécu et travaillé. Cet aspect de l'entretien est indissociable de la perception et de la construction d'un territoire du « nous ». Tout ce qui relève d'une manière de voir et d'éprouver, de formes d'observation, voire de contemplation, adoptées par les éleveurs n'est pas séparable non plus de leurs pratiques d'élevage. Manière de regarder et manières de faire constituent ce *tout* qu'est la culture locale de l'entretien. Celle-ci relève bien d'une culture paysagère, dans laquelle se mêle valeurs et sentiments ancrés dans le travail et le vécu pastoral lui-même, et représentations partagées avec un large public de « spectateurs » de la montagne.

On s'appuie ici sur l'ensemble du corpus d'enquête de cette vallée²³⁶, c'est-à-dire autant sur la première série d'entretiens réalisée en 2005 que sur la seconde, plus spécifiquement conduite pour les besoins de cette présente recherche.

²³⁶ Se reporter au corpus d'enquête sociale de la haute vallée du Gave de Pau en page 13 du volume d'images.

3.3.1 Les paysages de « l'entre-tenir » dans le regards des éleveurs

Se reporter aux planches iconographiques de « L'entre-tenir » à dire d'éleveurs, p. [123, 133 et 153]

Que regarde l'éleveur ? Le paysage, les montagnes, l'empreinte spatiale de la société locale ou la sienne propre ? Nous pensons que les éleveurs développent un rapport à leur vallée de type paysager. En s'écartant du débat théorique que ce type d'hypothèse soulève, nous allons tenter d'éclairer le sujet de manière concrète. Partant, nous adhérons à l'idée avancée par Bernadette Lizet et Françoise Dubost quand elles affirment que « (...) ce qui compte, c'est moins de savoir si un espace est perçu ou non en tant que paysage, que de comprendre ce que la société concernée valorise dans cet espace. » (Dubost et Lizet, 1995) Et, ajoutons-nous, comment elle le valorise.

3.3.1.a Être éleveur et touriste de sa propre vallée : un regard distancié et englobant

Les témoignages recueillis montrent d'une part que les éleveurs portent un regard précis sur leur vallée, et d'autre part qu'ils prennent plaisir à le faire, et même qu'ils s'accordent des temps d'observation spécifiques.

''Si on fait un peu le tour de la vallée, si on regarde ce qui est fauché et ce qui est pas fauché, et ben c'est vite vu quoi : ce qui est fauché, ça reste propre et ce qui n'est pas fauché, ça devient vite du bois.'' (GP_A_003)

« Faire le tour de la vallée » : l'observation affirme ici son lien avec une pratique de l'espace qui détermine la sélection des objets observés (ici les prés et prairies) et les qualificatifs (le « propre » qui s'oppose au « bois »), mais aussi avec un territoire d'appartenance, sur lequel la prise d'altitude donne quelquefois l'impression de régner :

''Moi, je ne me vois pas faire autre chose. Là, je descends, j'étais à 2700 d'altitude. J'étais le roi ! C'est super beau...'' (GP_A_001)

''Mon plus grand plaisir quand on a fini les fourrages, s'il y a une belle journée, c'est partir à la montagne. [On emmène] le casse-croûte et on va se balader dans les quartiers que l'on ne côtoie pas. Ah oui, mon plus grand plaisir c'est la montagne, les jumelles... quand il fait beau. On y est né quoi.'' (GP_C_014)

Le plaisir est bien là quand, dans le creux du calendrier agricole, on gagne la montagne en excursionniste (casse-croûte, jumelles, bâton de berger probablement) pour arpenter les coins encore inconnus et observer, et sans doute chercher à reconnaître – au sens d'une reconnaissance – le territoire où on est né et auquel on s'identifie.

''Ah oui, oui, c'est toujours plaisant quand on regarde depuis en face, ou même partout [dans la vallée]. C'est plus joli que quand on va en plaine où il y a toute la haie avec les ronces.'' (GP_A_006)

Non seulement ce jeune éleveur apprécie les prairies bien entretenues, mais il se place

également en spectateur du résultat de son travail en gagnant le versant opposé. Et comment ne pas entendre aussi la fierté du montagnard, vaillant au travail, même dans la pente, par rapport à cet autre de la plaine, négligeant l'entretien.

L'entre-tenir, serait-il une affaire de fierté d'éleveur des montagnes, une identité revendiquée, qui le différencie des autres travailleurs agricoles ? Car non seulement on regarde d'en face, en intégrant une posture spectatorielle et un regard hédoniste (« c'est plaisant à regarder d'en face »), mais cet éleveur, s'il a intégré la culture de l'entretien de ses parents, a parfaitement conscience de ce qu'il fait et de pourquoi il le fait. La différenciation n'est pas qu'une affaire bien connue de rapport jaloux et d'opposition plaine/montagne :

''A Campan, c'est pas pareil, ça fonctionne pas... ils ne travaillent pas de la même façon. Ils en laissent [des prés], et des jolis ; des qu'on ferait. Ils ont cet avantage-là, c'est plat, c'est pratiquement plat. C'est joli Campan, c'est une belle vallée, [mais] c'est pas entretenu comme ici, je pense, quand on s'y promène.'' (GP_A_006)

Il y a ici différenciation avec la vallée voisine, mais aussi mise à l'épreuve d'un regard distancié, celui de l'éleveur qui va se promener en touriste, et qui observe, en connaissance de cause, chez les voisins, les modes et la qualité de l'entretien. *''On est tous le touriste de son voisin''* me disait un viticulteur de la juridiction de Saint-Emilion. Ne retrouve-t-on pas également, à l'arrière-plan de tels propos, les racines des rivalités entre vallées qui participent de l'histoire sociale et pastorale de ces anciennes communautés, jalouses de leurs droits et ardentes défenseuses de leurs biens ? Cet aspect a notamment été montré à Campan (Lynch, 1992), qui au reste est décrite par voyageurs et guides touristique, depuis plus de trois siècles, comme une vallée aux paysages léchés, peignés à la manière helvétique et alpine, par opposition à un monde barégeois plus sauvage et moins rationalisé (Briffaud, 1994).

Enfin, remarquons avec ce dernier témoignage, qu'on peut tout aussi bien chercher à se différencier sans aller bien loin, en comparant tout simplement le résultat de son travail à celui du voisin.

''Là il s'approche au maximum avec sa motofaucheuse ou son tracteur. Mais bon, après il passe pas avec la faux pour raser le mur. Moi, je suis désolé mais j'y tiens encore, moi j'ai pas fini mon champ tant que je n'ai pas fini ça et une fois que c'est fini, je peux dire c'est pas trop mal, c'est joli. C'est joli, ça me rapporte rien, si ce n'est un petit brin de satisfaction personnelle, c'est tout. C'est une sorte de satisfaction, de fierté personnelle aussi, parce qu'on peut être fier d'avoir bien fait son boulot.'' (GP_B_008)

3.3.1.b Regard extérieur : l'envie du touriste fait la fierté de l'éleveur

Remarquons, dans un second temps, que la fierté de l'éleveur, son identité et la valorisation de son territoire, passent également par le regard de l'autre auquel on se montre attentif. Ici, c'est l'observation étonnée du « Parisien » qui permet à cet éleveur de manifester, avec fierté, son rôle dans l'entretien. Signalons que « Parisien » comme « Bordelais » (à Campan) désigne moins l'origine véritable de l'autre que son extériorité et la condition de touriste dans lequel on le tient. Cette mention fait bien apparaître la fierté de celui qui entretient son chez-

lui, son territoire.

‘‘Ici, c’est fauché. C’est un Parisien qui a acheté [une grange et son terrain] et qui me dit un jour : ‘P’tain [sic] chez toi, c’est tout vert, pourquoi chez moi c’est vilain comme ça ?’ Alors je lui ai dit : Parce que chez moi, c’est fauché, c’est entretenu. Mais si tu me donnes ces deux bandes [de terrain], oui, je les fais [je les entretiens pour toi].’’ (GP_A_001)

Et ce même éleveur d’affirmer, en conscience, son rôle dans l’entretien :

‘‘Si ils ont besoin de nous pour entretenir, nous on est là. Et on veut bosser quoi. Et il y a de quoi bosser. Et en plus, ça coûtera moins cher tant qu’on sera là, que s’ils doivent payer des mecs pour entretenir.’’ (GP_A_001)

Remarquons comment il se positionne par différenciation d’avec ces « mecs » payés à ne faire que ça, c’est-à-dire à entretenir les espaces gratuitement sans autres fonctions que l’apparence. Cela pointe encore une fois, l’affirmation de l’identité de l’éleveur, dans un entretien étroitement et irréductiblement lié à la fonction de production de l’agriculture – nous allons y revenir.

3.3.2 « Entre-tenir » les bordures, entre besoin, habitude, fierté et sensibilité

Attachons-nous à préciser le sens que les éleveurs accordent à cette pratique, si souvent citée et au cœur de bien des revendications : *‘‘faire les bordures’’*.

3.3.2.a Une culture paysanne en héritage

DH : Qu’est-ce qui vous incite à les faire ces bordures ?

Nous posons cette question à trois éleveurs différents. Le premier de répondre :

‘‘[Incongruité de la question : une pointe d’agacement dans le ton] Qu’est-ce qui nous incite ? ..., Ça s’est toujours fait comme ça, oui. Après, on le fait une fois ; la seconde coupe, non.’’ (GP_A_003)

Ou cet autre :

‘‘On a encore cette culture ici. On a hérité de nos grands-pères, de nos pères, et on a toujours vu faire ça. On pourrait pas imaginer un pré, on appelle ça le ‘curadets’, sans que les ‘curradets’ soient faits.’’ (GP_A_002)

Et encore un autre :

‘‘Je fauche encore à la faux. C’est encore par habitude, c’est parce qu’on me l’a laissé. C’est comme ça, c’est pour entretenir et... tant que je pourrais, je le ferais.’’ (GP_A_001)

Ce sont trois éleveurs appelés à répondre à une même question. Ce sont trois profils différents.

Le premier est un jeune éleveur ovin AOC (moins de 40 ans) double-actif, le second est éleveur bovin double-actif, maire et proche de la cinquantaine. Le dernier, de la même tranche d'âge, est éleveur ovin AOC à temps plein. Tous les trois ont des terrains à Betpouey-Viella et sur les plateaux de Sers, tous les trois manifestent l'héritage d'une manière de travailler attachée à « faire les bordures ». Tous les trois semblent avoir intériorisés la norme d'action, Mais surtout, tous les trois associent le soin mis à l'entretien des curradets à leur inscription dans une lignée d'éleveurs et une continuité familiale s'incarnant, aux yeux de l'exploitant, dans une certaine éthique.

3.3.2.b De la faux à la débroussailleuse

“Non non, pour le rendement, ça rapporte que dalle. Après, on le fait pour le visuel. Dans les prés en fond de vallée aussi, on les fait à la débroussailleuse. A la faux, j’ai arrêté parce qu’on passait trop de temps.” (GP_A_004)

On note ici que l'outil est adapté aux conditions de travail actuelles mais, de la faux à la débroussailleuse, la pratique persiste. Elle persiste et c'est l'aspect visuel qui est mis en avant. L'indication des prés de fond de vallée suppose en plus que des enjeux particuliers pèsent sur eux, comme une attention différente dans ces lieux particulièrement visibles par les automobilistes et les gens de passage (voir plus loin).

“On travaille comme ça. Moi j’ai appris comme ça. Je change un peu les façons de faire mais ça reste quand même... Et puis on travaille plus facilement avec les engins et tout quand c’est propre. C’est plus facile. On a cette habitude ici encore, comparé à d’autres vallées où ils ont arrêté de faire toutes les bordures. (...) C’est du travail, ahh ça c’est sur !” (GP_A_006)

Signalons que cet éleveur, dépositaire et « perpétuateur » d'une culture, a moins de 25 ans. Cela tend à montrer que *faire les bordures*, que ce travail de finition des parcelles n'est pas uniquement le fait des papis, des retraités ou des double-actifs. Cela suppose que ces pratiques ne sont pas liées à des systèmes d'élevage sursitaires, mais sont le fait de pratiques vivantes, appropriées par les jeunes générations. En effet, l'adaptation opérée, par le passage de la faux au rotofil, montre certes le changements mais aussi que la pratique est reprise, intériorisée et que les jeunes générations semblent y tenir.

Le changement d'outil pour réaliser cette même tâche montre également que cette tâche ne correspond plus à la nécessité de récolter au maximum la ressource, mais correspond plutôt à la nécessité fonctionnelle de se simplifier le travail, et à la nécessité visuelle, parce qu'on aime le travail bien fait, et que l'on a aussi intégré l'attente sociale d'un « entretien du paysage ».

C'est en ce sens également que l'on peut comprendre pourquoi les éleveurs parlent peu des aides agricoles. Ils les nomment seulement s'ils sont incités par une question directe. Ils reconnaissent pourtant qu'ils en sont économiquement dépendants, mais insistent aussi sur le

fait que la volonté « d'entre-tenir » n'est pas liée à l'incitation économique et sociale. Les aides sont ressenties comme une reconnaissance du travail effectué et en tant qu'elles permettent de *‘valoriser ce qu'on fait déjà²³⁷’* (GP_A_006).

‘Le souci, c'est qu'on est de moins en moins nombreux sur les exploitations. Donc ce travail là, on le fait ou on le fait pas, mais on le fait moyennement. On essaye d'entretenir au maximum les parcelles.’ (GP_A_004)

Remarquons ici que maintenir le travail d'entretien (des bordures) des parcelles se confronte avec la diminution de la main-d'œuvre dans les exploitations. Cependant cet éleveur nous fait comprendre qu'il essaye néanmoins d'entretenir, que la pratique n'est pas pour autant, pour l'instant du moins, totalement abandonnée. L'adaptation trouvée est l'abaissement du niveau d'exigence ; du coup, *‘on le fait moyennement’*. Il est aussi certain, pour cet éleveur, que ces pratiques, gourmandes en temps, non (ou peu) productives, sont conditionnées par l'entraide, plus ou moins présente, autour des éleveurs en activité²³⁸.

‘Après, je vous dis, si je ne fais pas le talus du milieu [un rideau de culture en milieu du pré de fauche] quand je vais devoir faire le foin qui est au-dessus, ce serait un truc inimaginable. Ce serait un bordel [sic] pas possible. Il y a ça aussi. Et après, bon, parce qu'on en a besoin aussi [du foin]. D'une part, c'est qu'on en a besoin sinon on ne le ferait pas, et après ouais, c'est quand même de la fierté d'entretenir le pays qu'on a. Je sais, moi, je suis encore assez fier de ce que je fais. Après, je ne sais pas si ça va durer longtemps ou pas, après faudra voir le contexte...’ (GP_A_003)

Relevons combien cette culture de l'entretien fait à double titre partie du travail.

Entretenir les bordures correspond à une nécessité fonctionnelle, celle de maintenir en respect les lisières, les plantes de talus. C'est une manière de se faciliter la tâche pour faucher et récolter le foin. En même temps, entretenir les bordures permet de retirer de la satisfaction à bien faire son travail et même à être fier de soi et de « son pays » entretenu.

En matière de nécessité, nous avons montré dans le chapitre consacré à « l'entre-tenir » en vallée de Campan, combien celle-là était portée par le contexte social des habitants de la vallée propriétaires des terrains, et d'une autre façon liée à une certaine attente sociale des touristes qui occupent les granges transformées.

Ce poids social des propriétaires exerçant une sorte de chantage sur les terrains (bien entretenir=droit de fauche) est beaucoup moins présent ici, dans les discours. Seul un ou deux éleveurs en ont fait mention. Est-ce dû au fait que le poids des éleveurs et de leur culture de l'entretien serait suffisamment fort pour que les propriétaires, paysans âgés de la vallée,

²³⁷ DH : C'est les MAE qui vous incitent à faire les bordures ?

‘Non, non, parce que les contrats sont arrivés après, on travaillait déjà comme ça, donc, ça fait que nous, c'est juste un plus par rapport à notre façon de travailler, c'est surtout ça. Si on a signé des contrats comme ça, c'est qu'on savait qu'on avait rien d'autre à apporter comme travail en plus, vue qu'on le faisait déjà, ça nous prend pas plus de temps d'avoir des contrats comme ça, c'est une récompense plus ou moins du travail fourni.’ (GP_A_004).

²³⁸ *‘Voilà, mais je ne suis pas sûr que ça dure. Je ne suis pas convaincu parce que quand il y aura moins de monde, sur les exploit., ça ne se fera pas. Nous on a un oncle de ma femme qui vient nous aider l'été, qui vient aider aussi son beau-frère, voilà donc l'été il y a un peu plus de main-d'œuvre donc voilà.’* (GP_A_004)

n'aient pas à faire pression ?

Il en est de même pour les relations avec les résidents secondaires. Peu de mention de contraintes exercées par eux ou de négociation nécessaire pour la bonne fauche de la parcelle. La haute vallée du Gave de Pau n'est pourtant pas moins touristique que sa voisine. Est-ce là le poids social et paysager de l'élevage qui force l'admiration du touriste, et impose l'éleveur en maître de l'entretien ? Le témoignage cité précédemment (paragraphe 3.3.1b) montrant la position de force de l'éleveur pyrénéen face au « Parisien » ébahi, le laisse penser. Si le regard du touriste est pris en compte et participe à modeler le regard des éleveurs, tout se passe comme si le *bien travailler* émanait essentiellement de la force du système social. Cet éleveur exprime parfaitement combien le *bien travailler* et la fierté participe d'une forme de rétribution symbolique dans l'entre-soi du monde de l'élevage local. « On a la nôtre de reconnaissance », dit-il, qui semble symboliquement plus forte que celle du monde extérieur, représenté par les MAE notamment.

“Où, c’est une reconnaissance comme ça [les MAE], mais après on a la nôtre, de reconnaissance... On est content. [C’est] de la fierté peut-être, vis-à-vis déjà de son propre travail. On aime bien déjà que ce soit bien fait, on le fait assez bien et puis voilà.”
(GP_A_006)

Dans cet univers sensible des pratiques d'entretien qui valorise le travail et le travailleur, le pré de fauche occupe dans les représentations des éleveurs une place à part.

En effet, en plus d'être des espaces clés et prisés pour la récolte de fourrage, ces herbages de bas de versant sont aussi des « espaces de concernement » forts, ainsi que défini précédemment (cf. paragraphe 2.2.2 de la première partie). Les éleveurs se sentent au premier chef concernés par leur gestion. Ils mettent de la passion à les entretenir. Des normes de présentation semblent régir les pratiques. Elles sont liées au désir de faire bonne figure pour les prés de fauche situés à proximité des lieux de vie ou des routes ; elles sont liées à un attachement affectif au patrimoine des terres familiales (Mercier, 2010) et liées, enfin, à une forme de pression sociale quant au respect de l'entretien, même si cette dernière est plus diffuse, moins directe, probablement moins structurante que les règles que se donnent les éleveurs entre eux.

Que penser, au final, de cette attention portée aux bordures ? Il est d'abord notable qu'une pratique qui était autrefois pour une large part déterminée par la nécessité de ne rien laisser perdre est aujourd'hui justifiée par le respect de la tradition, c'est-à-dire par des arguments patrimoniaux, éventuellement associés à des arguments paysagers. Mais ce patrimonial et ce paysager ne recoupent pas totalement les valeurs que la société globale — et ce que l'éleveur perçoit comme le « monde extérieur », non paysan et non valléen — place derrière les termes de patrimoine et de paysage. Le patrimoine dont il s'agit est lignagé autant que mémoriel. Le paysage relève d'un « joli » confondu avec le « bon », plutôt que de la beauté attendue par le touriste contemplatif. Les bordures, c'est un demi-patrimoine et un demi-

paysage, quelque chose qui parle peut-être aux autres mais qui demeure bien à soi. C'est l'expression d'une résistance et c'est l'affirmation de la possibilité de regarder son monde avec les yeux de l'étranger, sans perdre son propre regard sur les choses — sans perdre, en un mot, son monde à soi. Ainsi s'affirme, dans les bordures, littéralement, la marginalité perçue de cette pratique d'entretien et son statut ambigu, tiraillée qu'elle est entre une injonction à la productivité, qu'elle prend à revers — tant faire les bordures menace aujourd'hui d'apparaître comme du « temps perdu » — et une injonction à la patrimonialité qu'elle intègre, mais sans vouloir tout à fait lui donner raison.

4 Conclusion au chapitre

En conclusion au chapitre, trois principaux points se dégagent.

1) L'évolution des paysages a été forte avant les années 1970 à 1980, avant de connaître des rythmes différents de transformation suivant les versants et les lieux. Dans les terroirs étudiés de Betpouey-Viella, des plateaux de Sers et de Saugué, les emprises pastorales sont globalement maintenues, avec même un dynamique de reprises de certaines parcelles

L'évolution des paysages, analysée à travers les séries photographiques diachroniques montrent de faibles évolutions pastorales ces 30 dernières années dans le fond de vallée et autour des villages (Betpouey principalement). L'entretien des plateaux de Sers, de Saugué et des granges hautes de Betpouey relève ainsi d'une dynamique d'utilisation à double-sens : une extensification d'un côté, elle concerne le pâturage des troupeaux qui est réduit dans le temps et recentré dans l'espace ; et une intensification de l'autre avec une spécialisation des secteurs et des parcelles mécanisables pour la production fourragère. Saugué reste un terroir herbagé dynamique, et des terrains un temps pâturés ont été repris par la fauche. La plupart des terroirs de prairies bocagères gardent leurs caractères singuliers

2) Maintien d'une dynamique et d'une présence de l'élevage avec l'existence d'un ensemble de structures sociales qui porte la cohérence d'un « tenir ente soi » particulièrement fort et identitaire en cette vallée

L'entretien de la montagne en haute vallée du Gave de Pau relève du travail des éleveurs à travers leurs pratiques renouvelées, mais aussi d'initiatives qui se sont succédées depuis la fin des années 1970. En relevant de la mobilisation des élus locaux et de la profession agricole, ces initiatives auront facilité le maintien de l'élevage. Elle se sont manifestées sur le plan de l'aménagement de l'espace pastoral pour l'adapter aux conditions du travail des éleveurs et sur la recherche de reconnaissance par la qualification du mouton Barèges-Gavarnie. Mais en arrière-plan se trouve sans doute aussi l'affirmation d'une identité sociale d'éleveurs attachés à leur territoire.

3) Les paysages « entre-tenus » sont pour beaucoup le résultat d'une « culture de l'entretien » particulièrement vivace et présente chez les éleveurs en tant qu'elle est au croisement de la nécessité fonctionnelle et de la fierté de bien travailler

« L'entre-tenir » la montagne » se définit à la fois et inextricablement au croisement de la

nécessité technique et productive (renouveler la ressource fourragère), d'une éthique professionnelle (finir son pré, bien faire son travail) et d'une dimension patrimoniale (faire comme les pères) et visuelle (pré propre). En cela s'explique cet attachement à un ensemble de pratiques qui entretiennent les prés et maintiennent l'identité de l'éleveur.

Conclusion générale

Une comparaison intervalléenne

Après avoir présenté les résultats obtenus dans chacune des vallées, le moment est venu d'établir une comparaison des données obtenues. Celle-ci porte sur les évolutions paysagères qui ont été caractérisées selon plusieurs échelles temporelles et spatiales. Elle porte également sur les dimensions sociales et symboliques de « l'entre-tenir ». Les conclusions sont pour nous les moyens de nourrir une réflexion abordée ici in fine sur la démarche mise en œuvre offrant des perspectives de recherche permettant de se positionner sur un avenir paysager et pastoral de la montagne pyrénéenne.

1 Une « pastoralisation » des paysages valléens ? Spécialisation et extensification des surfaces en herbe

On s'attache ici à comparer et à interpréter les dynamiques et les rythmes d'évolution des paysages.

Des dynamiques ralenties depuis la « crise paysagère » des années 1970-1980, différentes selon les vallées

Les trente dernières années, un pas de temps important à considérer en matière d'évolutions des paysages

Observées à l'échelle du XX^e siècle, les évolutions paysagères ont été fortes, parfois radicales, en transformant une montagne agro-pastorale exploitée à son maximum en une montagne pastorale aux emprises réduites, *redistribuées*, et marquées par une colonisation forestière sur les pentes les plus fortes ou les moins accessibles. De récents travaux d'observation des paysages conduits à l'échelle de la haute vallée du Gave de Pau (Briffaud and Davasse, 2007), (Carré, 2010) et des vallées du Parc National des Pyrénées (Carré, 2011) illustrent un scénario similaire de transformation de la physionomie des paysages et de rétraction des espaces cultivés face à l'enforestation sur les versants ou face aux extensions bâties en fond de vallée.

Les séries photographiques ici rassemblées sont principalement centrées sur l'analyse diachronique des paysages des trente à quarante dernières années. Leur particularité est d'associer des pas de temps variables, à l'échelle de quelques décennies, à l'échelle de quelques années ou même de saisons. Considérer et concilier ces différents pas de temps (parfois au sein d'une même série) permet d'affiner le scénario de la transformation des paysages, de faire apparaître des changements d'affections des surfaces (pas de temps décennal), mais aussi, sur un « mode d'observation subactuel », de manifester des limites foncières ou des changements ponctuels (pas de temps interannuel ou intersaisonnier) qui participent de la fabrique des paysages au coup par coup.

La comparaison de clichés contemporains introduit davantage de stabilité que le constat jusque-là établi d'un reboisement toujours en marche des paysages pastoraux. On constate ainsi que dans les vallées étudiées les principales et les plus profondes transformations paysagères sont engagées avant les années 1980, suivies d'une phase de *relative stabilité* jusqu'à nos jours.

Des dynamiques paysagères propres à chaque vallée : des effets de rythmes et d'intensité différents

Les séries photographiques diachroniques des paysages permettent d'identifier dans les trois vallées étudiées un moment de crise paysagère particulièrement visible dans les paysages à partir des années 1970 à 1980. Si le constat est commun aux trois territoires, la manière dont s'exprime cette crise, son degré d'intensité et son prolongement sont différents et propre à chaque vallée :

- Oueil-Larboust : la crise paysagère s'exprime sous la forme d'un *pic*. Les transformations paysagères entamées au début du XX^e siècle relèvent dans un premier temps de simples ajustements. Elles ne prennent véritablement de l'ampleur qu'après la seconde guerre mondiale. La déprise agricole est alors prononcée ; elle devient particulièrement visible dans les terroirs durant les années 1970-1980. Est-ce une accélération, durant cette décennie, des dynamiques enclenchées plus tôt dans le siècle, par effet « boule de neige » ? La comparaison photographique entre les années 1980 et aujourd'hui montre des changements paysagers ralentis et localisés (haut de terroir, lisières forestières, thalweg). Cependant la situation paysagère actuelle semble instable et pourrait basculer à nouveau avec des changements prévisibles du système social et des pratiques d'élevage (départs en retraite, faible renouvellement des exploitations).

- Vallée de Campan : il s'agit d'une *crise paysagère étalée*, sans rupture véritable. Elle est plutôt chronique avec des changements paysagers progressifs dans le temps (1980-2010) mais qui tendent à se poursuivre peu à peu. Ils sont moins flagrants à l'échelle des versants qu'en Oueil-Larboust. Ils sont principalement localisés dans les secteurs de contact entre le haut du terroir et la basse estive. On ne constate pas, par ailleurs, d'enfrichement massif de terrains, mais plutôt un changement d'affectation des surfaces pastorales : les pâturages extensifs prennent la place des prés de fauche dans les versants, tandis que les prés de fauche, eux, sont principalement concentrés dans le fond de vallée (sauf secteurs favorables comme à la Séoubé). Une dynamique de *reprise de terrain* est à relever, même si elle est localisée et concerne un terroir de la haute vallée (la Laurence).

- Haute vallée du Gave de Pau : La crise paysagère des années 1970-1980 est ici *localisée* à des secteurs bien précis (versant d'auge glaciaire escarpé, zones rocheuses, secteurs non desservis...). Pas de crise généralisée donc, même si les évolutions ont été fortes à l'échelle du XX^e siècle. La plupart des terroirs de prairies bocagères gardent leurs caractères singuliers qui en font un des principaux attraits paysagers de la haute vallée du Gave de Pau. On constate bien une différence d'évolution selon les versants. Les changements paysagers se poursuivent sur la rive droite, escarpée, du Bastan (Sers) et touchent les hauts de terroirs pentus (Betpouey, une partie des plateaux de Sers), ou les terroirs peu ou mal desservis (Campbieil,

Coumély). Si ce n'est l'urbanisation du fond de la vallée de Barèges et du bassin de Luz (Carré, 2010), on constate en parallèle une relative stabilisation des évolutions paysagères et un maintien des emprises pastorales. Celles-ci sont encore étendues dans la haute vallée (côté Barèges et côté Gèdre) avec d'importantes surfaces de prés de fauche en versant. On relève également une dynamique de *reprise de la fauche* dans les terrains mécanisables à partir des années 1990, et jusqu'à nos jours (plateaux de Sers).

Ce sont ici des résultats inédits qui font apparaître des *rythmes* d'évolution nuancés entre les vallées, mais aussi une tendance de fond (crise « paysagère » des années 1970-1980), qui semble à l'origine d'une « renaissance » de l'agriculture de montagne, en Oueil-Larbout et en haute vallée du Gave de Pau plus particulièrement, sur la base du *volontarisme* et de *l'inventivité* des éleveurs qui ont ajusté leurs pratiques avec le soutien de politiques publiques plus ou moins bien adaptées. Bien sûr, les rythmes diffèrent selon les vallées à la faveur des solutions retenues et des modalités de « l'entre-tenir ».

Le tout semble procéder d'un ensemble d'ajustements de pratiques, d'outils et de réarrangements (de la pratique agricole, du foncier, des significations du travail) faits avec les moyens du bord, tel un « bricolage » au sens donné par Claude (Lévi-Strauss, 1962).

Une évolution commune des paysages liée à une « pastoralisation » des versants

Au-delà des différentes formes paysagères et des nuances que prennent les évolutions dans les vallées, on relève une tendance commune de transformation des paysages liée à leur « pastoralisation ». Le pastoralisme est généralement défini comme une forme d'utilisation des surfaces en herbe qui repose sur une gestion extensive suivant un certain rapport à l'espace et au temps de la ressource : faible chargement animal, utilisation saisonnière et mise en relation de surfaces pastorales éloignées. On entend par le terme de pastoralisation le développement, aussi bien constaté en Oueil-Larboust qu'en haute vallée du Gave de Pau et à Campan, de pâturages extensifs dans les versants, et principalement dans les secteurs pentus. Cela se traduit par une utilisation des versants trop pentus pour être mécanisés sous la forme de pâturages extensifs d'utilisation intersaisonnière ; et cela se traduit dans les paysages par un faciès de parcours pastoraux, par place clôturés (comme c'est majoritairement le cas à Campan), ou sinon ouverts à la libre déambulation des bêtes sous la surveillance, de loin, de l'éleveur. '*Elles se la gèrent, l'herbe*'' (CP_A_003), est l'expression alors utilisée pour exprimer la cueillette de la ressource par les animaux et le pouvoir de gestion – et d'entretien – de vastes surfaces confié aux animaux.

La pastoralisation des paysages de versant : un phénomène paysager, dont l'apparition et le développement sont liés à la crise sociale

Il s'agit d'un phénomène déjà très présent dans les clichés des années 1980 en Oueil-Larboust, et qui a vraisemblablement débuté dès l'arrêt des cultures sur les soulanes, à partir du milieu des années 1960 ; A Campan, les prémisses se font sentir à partir des années 1980, et le phénomène s'est depuis renforcé. En cette vallée, il tend à concerner largement les versants sauf pour certaines parcelles mécanisables ou détenues par des éleveurs (retraités ou double-actifs) développant encore une pratique de fauche pédestre. En haute vallée du Gave de Pau, ce phénomène bien visible à la fin des années 1980 concerne essentiellement les hauts de terroirs pentus à Betpouey ou sur les plateaux de Sers, ou alors les quartiers de granges inaccessibles aux engins agricoles (Campbieil, Coumély, pour ne citer que ceux étudiés).

Cette pastoralisation des formes paysagères signe le passage du « paysage du veau de boucherie » au « paysage du brouillard ».

Cette forme d'entretien extensive qui s'est développée durant l'après-guerre et a pris de l'ampleur à partir des années 1970 à peu près partout, est liée au changement de rapport à la ressource concomitant au passage d'un système d'élevage lié au lait à un système d'élevage allaitant. C'est en gros le passage d'un système d'élevage concentré sur de faibles surfaces, exigeant une ressource fourragère (herbe cultivée) de qualité et une main d'œuvre abondante, à un système d'élevage « relâché », reposant sur une ressource pastorale (herbe cueillie) et sur de plus vastes surfaces confiées aux animaux et gérées par une main d'œuvre réduite.

Ce passage-là est donc aussi le reflet des modifications du système social de l'élevage pyrénéen, lorsque l'élevage paysan existant par et à travers le travail multigénérationnel d'une famille est remplacé, à partir des années 1960, mais surtout à la génération suivante des années 1980 (ce sont les éleveurs rencontrés) par un élevage d'entreprise le plus souvent unipersonnelle, quelque fois sociétaire. C'est la formule du GAEC qui permet aux associés de retrouver un partage des tâches. Les liens à la famille-exploitation se sont recomposés autour du ménage agricole, qui fonctionne comme une entité sociale et économique où l'entraide n'est plus liée à la force du travail (main d'œuvre) mais le partage du capital. Pour plusieurs élevages rencontrés, c'est le travail salarié du conjoint, lorsque le ou la chef d'exploitation n'est pas lui-même ou elle-même salarié(e) double-actif, qui permet au ménage de vivre avec un revenu régulier.

Une nouvelle structuration des paysages et une distinction forte entre fond de vallée mécanisable et versants pâturés

En somme, ce type de paysage tend à prendre de l'ampleur et conduit à une nouvelle structuration paysagère entre le fond de vallée, fauché, entretenu, objet d'attentions

multiples et les versants, pâturés, *“nettoyés”* par les animaux. En ces lieux, le travail de l'animal prend le pas sur celui de l'homme. C'est bien ce que dit cette éleveuse : *“Le paysage il est beau, il est entretenu, mais c'est pas nous qui broutons”* (CP_A_001) C'est le brouteur-broutard qui a le plus d'impact sur le paysage des versants, sur l'entretien.

Le maintien et le développement des paysages prairiaux (du « fauché ») en versant : une caractéristique forte de la haute vallée du Gave de Pau

Le phénomène de pastoralisation des paysages de versant mérite d'être nuancé en haute vallée du Gave de Pau, où on observe un autre rapport à l'herbe, à la ressource fourragère. Si un pâturage des pentes existe et s'est développé sur les hauts de terroir (Betpouey) entre les années 1980 et nos jours, il paraît nécessaire d'insister sur la persistance de la fauche dans la pente (autour de Betpouey, Viella, Gèdre-dessus) et son redéploiement enclenché à partir des années 1990 et qui se poursuit au coup par coup (plateaux de Sers). Dans les autres vallées étudiées, on ne retrouve pas une telle caractéristique paysagère de parcelles finement tenues (bordures rases), faisant appel à des pratiques spécifiques visant à entretenir autant la ressource que l'aspect visuel de la prairie. Cette dernière est notamment favorisée, voire même renouvelée, grâce aux pratiques de fumure par contention serrée en parcs de nuit (filet et même encore clèdes sur les plateaux de Sers) et par la pratique modernisée de l'irrigation (Betpouey, Viella, Soulane d'Esterre) grâce à des tourniquets alimentés par un réseau d'eau souterrain (canal depuis le Bolou) aménagé à travers l'AFP de Betpouey.

Cela participe d'une *culture de l'herbe* qui se retrouve en particulier dans les propos des éleveurs, dans leurs attentions sensibles au « fauché ». Ce rapport à la ressource est sans doute aussi lié, pour une part, à l'AOC qui impose aux élevages un fourrage produit dans l'aire d'appellation.

Relevons, enfin, que la qualité paysagère et environnementale de ces prairies de fauche est désormais reconnue, à l'échelle du Parc National des Pyrénées et à l'échelle nationale. Lors du premier concours agricole national des « Prairies fleuries » organisé par le Ministère de l'Ecologie a été primé un éleveur de la vallée de Barèges (cf. son témoignage paragraphe 1.2.3 du chapitre consacré à la haute vallée du Gave de Pau), pour un de ses prés des plateaux de Sers. Autant dire que vis-à-vis de la société globale, ces prairies de fauche représentent un patrimoine.

Est-ce un premier pas vers une reconnaissance patrimoniale du travail de l'agriculteur de montagne ?

2 « Entre-tenir » : *faire tenir ensemble* les espaces pastoraux de la montagne

Nous cherchons à comparer, à partir d'une entrée spatiale, le « faire tenir ensemble » les espaces pastoraux à l'échelle des terroirs et de la vallée

Regroupement foncier et arrangements circonstanciels entre éleveurs en vallée d'Oueil-Larboust

La notion de « bricolage » prend un sens particulier en Oueil-Larboust sur la question du foncier, où on observe des façons originales de « s'arranger », et de se répartir les terrains pour réussir à tenir ensemble les espaces de la montagne.

Cela s'exprime notamment, en Oueil, et plus particulièrement à Saint-Paul-d'Oueil, avec le partage de la commune en quartiers exploités chacun par un éleveur. Cela permet à l'exploitant d'organiser sa pratique au mieux et cela permet de garantir l'entretien, c'est-à-dire de faire pâturer les versants pour les garder ouverts. Côté Cathervielle en Larboust, ce sont les derniers éleveurs qui bénéficient de l'élan du groupement pastoral, pour s'associer de manière à regrouper le foncier privé du vallon afin de le gérer de manière optimale en fonction de la croissance de l'herbe. De nouveaux découpages sont introduits dans le versant, faisant perdre son statut à la zone intermédiaire, dont les terrains sont pour partie inclus au fonctionnement de l'estive (dans le GP) et pour partie regroupé en parcs qui associent toutes les parcelles privées du terroir de soulane non fauché.

Tenir le bas par le haut. A Campan, prédominance de l'estive dans les fonctionnements pastoraux

A Campan, un changement de rapport entre haut et bas est à relever par l'importance prise par l'estive dans le fonctionnement des élevages. Pour les plus grands d'entre eux et les plus engagés dans une logique entrepreneuriale, il peut s'en suivre une déconnexion entre la taille du troupeau estivé et la capacité d'affouragement (hivernal) dans la vallée, notamment compensée par l'achat de fourrage extérieur. Les élevages restent implantés dans la vallée (dynamique de renouvellement des exploitations) et bénéficient de la présence des estives proches des sièges d'exploitation du fond de vallée. La tendance est à l'utilisation maximale de ces pâturages communs, de sorte qu'on observe une danse pastorale à deux temps, entre estive et versants « pastoralisés ».

On note ici, comme en haute vallée du Gave de Pau une spécialisation des terroirs de la haute vallée (au niveau de la Séoubé) pour la récolte de foin, s'accompagnant, à la

Laurence, d'une dynamique de reprise de parcelles liée à l'installation d'un élevage ovin sur des terrains un temps abandonnés.

Utilisation étagée des ressources à l'échelle de la haute vallée du Gave de Pau, à partir d'une redistribution de l'usage des surfaces pastorales

En haute vallée du Gave de Pau, les éleveurs gardent la maîtrise de l'étagement et inscrivent la logique de leurs pratiques à l'échelle de la vallée. Les quartiers de granges tels ceux des plateaux de Sers et de Saugué restent des lieux fortement investis par les éleveurs, en tant que prés de fauche. Il s'agit là d'une redistribution des usages de la ressource dans le sens où ces terroirs de granges hautes sont des terroirs à foin pour les stocks hivernaux. Le Sarrat-de-Bon et Pradille dans la vallée de Campan, quoique à des altitudes moindres, fonctionnent également de la sorte.

Cela étant, les élevages de la haute vallée du Gave de Pau s'inscrivent à l'échelle de toute la vallée. Les éleveurs barégeois par exemple utilisent des terrains répartis à l'échelle de l'ensemble de la vallée, des villages aux quartiers de granges, jusqu'en estive.

Une tendance commune : s'adapter et contourner pour dépasser les limites de la propriété foncière privée

La difficulté pour les éleveurs d'obtenir des baux est commune aux trois vallées. La « terre des aînés » (Mercier, 2010) est donnée à entretenir avec des règles de « bonne tenue » plus ou moins fortes. Elles sont particulièrement fortes à Campan et au centre d'un chantage affectivo-productif : la prairie est pour le bosseur qui entretient bien la ressource et la bordure. Mais la terre des aînés n'est pas affermée officiellement (par un bail rural), elle est confiée sur accord verbal. Cela entraîne des ajustements et un bricolage foncier entre *exploitation juridique* (c'est l'exploitation des déclarations agricoles, MSA et RPG de la PAC) et *exploitation fonctionnelle*, réelle. Cette dernière est souvent plus étendue que l'autre sur le papier, en occupant des terrains sur lesquels l'éleveur n'a pas de maîtrise foncière mais seulement un droit d'usage. La précarité de ce droit d'usage ne lui permet pas, par exemple, de s'engager sur une aide agroenvironnementale contractualisée sur cinq ans. Cela n'empêche pas les éleveurs rencontrés, plus particulièrement en Oueil-Larboust et dans une moindre mesure en haute vallée du Gave de Pau, d'inclure ces parcelles dans le fonctionnement global de l'exploitation, en vue de les entretenir. La volonté peut être double : entretenir pour prélever une ressource utile au fonctionnement de l'exploitation et entretenir également au sens d'éviter l'enfrichement, de maintenir l'ouverture des milieux. Ces deux raisons sont à tel point indissociables qu'un même éleveur, suivant les *circonstances de l'enquête*, peut être amené à formuler les deux explications comme faisant partie d'une même pratique. En tout état de cause, si le pâturage extensif permet le maintien des emprises pastorales, il est aussi à l'origine du phénomène décrit ci-avant de « pastoralisation des paysages ».

Cette contrainte foncière est à l'origine de trois formes d'adaptation, propres à chaque vallée :

- En Oueil-Larboust, c'est la formule des regroupements de parcelles effectués entre éleveurs qui a été trouvée pour faciliter le travail et permettre de gérer au mieux la ressource. La situation d'un faible nombre d'éleveurs, engagés volontairement à « entre-tenir » le pays, explique sans doute une part de cette capacité d'ajustement.
- A Campan, une logique individualiste et concurrentielle domine. Elle semble encouragée par la présence – le poids social et spatial – des propriétaires. Chaque terrain libéré est le lieu de tractations entre éleveurs pour obtenir la faveur du propriétaire pour le faucher. Cela se traduit dans les paysages des granges hautes (Peyras) par des clôtures individuelles autour des parcelles.
- En haute vallée du Gave de Pau, les tensions sont fortes également sur le foncier du fond de vallée (sans compter la pression urbaine) et autour des villages pour l'accès aux bonnes terres, mais on constate une mise en commun de prairies dans les quartiers de granges aux intersaisons.

Arrêt de l'irrigation, arrêt ou forte diminution de l'apport en fumure, une perte de productivité ?

L'irrigation des prairies qui rentrait jadis dans une logique de culture de l'herbe permettait de produire plusieurs coupes de foin, tandis que l'apport massif de fumure garantissait l'entretien de la fertilité des terres. L'arrêt ou la diminution de ces pratiques n'entraîne-t-il pas une moindre productivité ? Aujourd'hui, les espaces uniquement pâturés ne reçoivent aucune fertilisation, tandis que l'irrigation des prairies se fait rare. Cette baisse de productivité n'est pas immédiate, car elle bénéficie de la rente de fertilité constituée par des décennies d'apport de fumure. Pour les parcelles cultivées qui n'étaient pas irriguées, cette rente est le résultat du travail du sol, de fumures répétées et des cycles de culture.

Ne se dirige-t-on pas vers un appauvrissement progressif de la valeur productive des herbages aujourd'hui souvent établies sur d'anciens champs ? C'est ce que laissent penser les constatations de Gérard Balent et Monique Barrué-Pasteur (1986) à Oô et ce que laissent entendre certains propos d'éleveurs²³⁹, sans que toutefois des liens de causalités soient établis.

²³⁹ Certains constatent en effet l'appauvrissement des prairies par des volumes récoltés moindres. Un éleveur de Saccourvielle exprime par exemple qu'il récolte beaucoup moins de foin qu'au moment de son installation dans les années 1980. Il relie ce fait non pas à la baisse de fertilité, mais au prélèvement de la ressource exercé par les cervidés, qu'il juge de plus en plus nombreux. En parallèle un éleveur de Betpouey constate qu'il lui faut désormais davantage distribuer de foin aux brebis. Est-ce le fait d'un changement de qualité du foin ? Pour sa part, il relie ce constat aux changements génétiques qui imposeraient des besoins supplémentaires aux brebis (de plus grande conformation) en termes de quantité ingérée. Si cet aspect n'est sans doute pas à négliger, notamment en ce qui concerne les performances attendues de la race Barégeoise, il convient tout aussi bien de questionner et le besoin alimentaire et la valeur fourragère de la prairie. Sachant que dans cette vallée, et plus particulièrement pour les plateaux de Sers où cet éleveur récolte une bonne partie de son foin, des pratiques fines de fertilisation et de renouvellement de la ressource – décrites ci-avant – restent actives.

3 « Entre-tenir » : tenir entre soi et les autres ; organisations sociales et rapports sociaux

La dimension sociale de « l'entre-tenir » s'exprime selon des formes différentes à chaque vallée, résultat à la fois de l'histoire sociale propre à chaque communauté, et de l'histoire récente de son évolution depuis l'après-guerre et plus particulièrement depuis les années 1970.

« Entre-tenir », tenir entre soi et chercher à « garder le pays » en Oueil-Larboust. Rôle des GP dans la dynamique de groupe

En Oueil-Larboust, la crise paysagère des années 1970 est concordante avec une crise sociale (fin d'une génération d'agriculteurs).

Depuis les années 1970-80 jusqu'à aujourd'hui, on est entré dans une phase de maîtrise pastorale par des éleveurs qui se sont installés au début des années 1980. Ces derniers expriment l'envie de vivre au pays et d'éviter la dégradation dont ils étaient et demeurent porteurs. Il semble que ce soit la crainte d'un enfrichement généralisé qui ait, entre autre, décidé ces jeunes à s'installer en agriculture. Sans doute ont-ils formulés une sorte de projet, ou une visée – en Oueil notamment – pour garder la maîtrise du territoire face au risque de son abandon et de son ensauvagement. Ces éleveurs se sont regroupés en collectif informel et se partagent l'entretien des espaces.

Cette innovation sociale concerne plus particulièrement les communes de Saint-Paul-d'Oueil et Benqué, et dans une moindre mesure Saccourvielle dans le sens où celle-ci a confiée la gestion de son estive au GP de Saint-Paul.

Au moment où se mettent en place les politiques européennes de gestion de l'espace et de limitation de la déprise (Article 19) les projets des éleveurs sont déjà mis en œuvre. Ils profitent des aides et il y a un effet d'opportunisme. Ce lien avec les politiques publiques, à peine esquissé ici, constitue une piste d'approfondissement possible de la recherche.

On se trouve sans doute actuellement sur la fin de ce cycle, avec l'entrée dans une phase de renouvellement problématique des éleveurs (certains n'ont pas de repère connu à l'heure actuelle, d'autres pluriactifs et impliqués affectivement dans l'entretien vont laisser la place à un éleveur « entrepreneurial ») dont l'orientation est difficile à préciser.

S'appuyer sur des unités de gestion socio-paysagère : l'exemple de la situation paysagère de Saint-Paul-d'Oueil/Saccourvielle/Benqué

Se dessine à l'échelle de la situation paysagère de Saint-Paul-d'Oueil/Saccourvielle/Benqué une forme « d'entre-tenir », à forte dimension sociale, qui est celle des ententes, entraides, et celle d'une volonté partagée d'agir pour garder le pays et pour tenir l'espace pastoral.

Cette situation sociale et paysagère (socio-paysagère) forme une entité de gestion pastorale et paysagère singulière, qui pourrait être la base d'une démarche de projet localisé pour pérenniser l'action et les modes « d'entre-tenir » de ces trois communes. Cette entité de gestion forme un territoire d'action qui pourrait se situer en maillon localisé d'un projet à l'échelle intercommunale.

L'intercommunalité semble avoir du mal à se positionner sur le domaine pastoral et l'ACVA (Association cantonale de vulgarisation agricole) tente d'agir. La démarche de Charte paysagère adossée au Plan de gestion de l'espace rural (Sivom-du-Canton-de-Luchon and ACVA-Luchon/Saint-Béat, 2001) peine à aboutir.

La démarche de Plan de gestion pourrait être relancée sur la base de cette thèse en tant que fondement à l'action :

- entrée paysagère par l'analyse des situations paysagères (et non des entités paysagères classiques et inopérantes, de fond de vallée, zone intermédiaire, estives, utilisées dans le diagnostic territorial et paysager du Plan de gestion) et mise en exergue des enjeux paysagers sur la base des évolutions paysagère passée et celles à prévoir ;
- prise en compte des « projets » des éleveurs présent comme levier d'action possible ;
- dialogue social localisé à partir d'une médiation par le paysage (et le paysagiste).

Les territoires d'action cohérents pourraient être ceux des séquences paysagères distinguées en Oueil-Larboust, à savoir basse vallée d'Oueil, haute vallée d'Oueil, bas-Larboust et haut-Larboust.

A Campan, un tenir entre soi porté par les individualités et la pression sociale des habitants propriétaires de terrains

« L'entre-tenir » à Campan s'exprime par une forte concurrence sur le foncier. Les élevages sont dans une dynamique de reprise-agrandissement, dans une logique entrepreneuriale de production de broutards à faible valeur ajoutée.

Cela tend à expliquer une double dynamique :

- Une concentration de la production fourragère dans le fond de vallée, qui est un espace sous tension. Il y a concurrence entre éleveurs pour obtenir l'accès au terrain et il y a pression des propriétaires pour obtenir de la part des éleveurs un entretien des bordures et des prairies, conforme à une certaine idée du propre.

- Un relâchement de la pression de l'entretien dans les pentes. Celles-ci sont transformées en pâturage d'intersaison et tendent à produire ce phénomène décrit ci-avant de pastoralisation des paysages.

Une dynamique avortée de regroupement des éleveurs en GP est à signaler. Celui-ci a existé un temps a ensuite été dissous en raison de fortes tensions, avant que la municipalité ne reprenne en main la gestion des estives.

A Campan, les tensions, les logiques individuelles ne permettent pas la formulation d'un projet commun de gestion du territoire. On se dirige à terme vers des formes d'occupation monopolistique de l'espace pastoral, avec une forte spécialisation des espaces et des relations haut/bas : estive/fond de vallée.

Tenir entre soi en haute vallée du Gave de Pau : une capacité d'organisation sociale inscrite dans la durée

En haute vallée du Gave de Pau, les éleveurs se reconnaissent en une communauté et un territoire d'appartenance. Ils ont développé des formes d'organisation qui permettent à la fois de souder les liens et de renouveler la communauté en conservant entre eux, et à l'échelle de la vallée, une position forte de « maîtres » des espaces pastoraux, entre bas et hauts de versants.

Cette capacité d'organisation des éleveurs est forte et ancienne. Elle est notamment représentée par la CVSB. Si son domaine d'action est essentiellement centré sur les estives – bien que cette limite foncière n'en soit plus tout à fait une sur le plan des pratiques, avec des actions qui s'étendent parfois sur le privé –, elle fait exister la communauté. Les éleveurs ont appris à se côtoyer et, d'une certaine façon, à travailler ensemble. Plus qu'à Campan et en Oueil-Larboust, ils font montre d'une vision d'ensemble de l'élevage, qu'ils inscrivent dans l'espace et le territoire de la vallée, entité par excellence de référence territoriale.

« L'entre-tenir » s'exprime également par d'autres formes de mobilisation sociale telles que les AFP de Betspouey et des plateaux de Sers. Pour la première d'entre elle, sa particularité est d'être étroitement associée à la municipalité de Betspouey, de telle sorte que l'AFP est le prolongement de l'action municipale en direction de l'espace pastoral. Sans doute la double casquette de l'éleveur et maire de Betspouey a joué en ce sens. Il faut souligner que les communes engagées dans le soutien au pastoralisme, telles Betspouey et Sers, restent des lieux encore largement entretenus et qui portent une dynamique positive du point de vue de la vitalité de l'élevage.

On ne retrouve pas ces mêmes formes de travail en commun entre pouvoir municipal et action des éleveurs dans les deux autres vallées. En Oueil-Larboust, les communes sont plutôt désengagées de la gestion pastorale. Ce sont les éleveurs qui s'en chargent, à travers notamment les GP, mais sur le domaine commun des estives seulement.

A Campan, bien que ce soit la municipalité qui est gestionnaire des estives, la commune ne semble pas porter de projet spécifique à l'échelle des terroirs pastoraux. Ce sont les logiques privées et concurrentielles d'éleveurs et de propriétaires qui « tiennent » les espaces pastoraux privés.

4 Tenir le pays, entretenir le paysage

Tout laisse penser, dans le travail des éleveurs, que les pratiques pastorales visant l'alimentation des animaux élevés et le renouvellement de la ressource en herbe associent étroitement à leurs finalités productives d'autres formes de valorisation. Il apparaît, en d'autres termes, que la rationalité productive ne peut suffire à elle seule à expliquer le projet agricole du praticien, les parti-pris et options qui organisent son action sur l'espace ; autrement dit son rapport et son apport aux paysages. Au fil des mots des éleveurs, à travers la désignation de leurs pratiques et des espaces auxquels elles correspondent, dans l'exposé de leur « stratégie » de gestion, dans les modalités d'appréciation des paysages, se dessine une forme sensible de lien aux lieux, voire une sorte de paysage intime.

Nous cherchons ici à faire apparaître et à comparer les formes de sensibilités des éleveurs et les manières dont ils perçoivent leur identité ainsi que leur vision du travail agricole.

L'évidence d'une sensibilité paysagère

D'abord s'impose l'évidence d'une attention partout portée par les éleveurs à l'aspect des paysages. On peut bien parler d'*attitude spectatorielle* à propos de cette manière qu'a l'éleveur de regarder avec du recul le résultat de son propre travail ou de celui du voisin, mais aussi, plus généralement, la montagne. La perception du praticien n'exclut pas celle du contemplateur, pas plus que le souci du « bon » n'exclut celui du « beau ».

Les paysages du travail bien fait et du milieu maîtrisé

L'œil professionnel domine l'œil contemplatif, et le paysage apprécié est d'abord, partout, ce que l'on peut nommer le paysage du travail bien fait et du milieu maîtrisé. Sur ce qui définit le « bien fait », ou ce qui en est le signe, un accord d'ensemble existe. On pourrait parler à cet égard d'une « culture de la finition » que semblent porter et se transmettre les éleveurs. C'est celle qui valorise la fauche fine des bordures et qui préfère l'herbe courte à l'herbe haute. Derrière le « mal fini », il y a le spectre de l'invasion végétale et de la non

maîtrise du milieu, du « bois » en un mot, qui met profondément en question le rôle même de l'éleveur, sa fonction et son identité, indissociables de l'opposition manichéenne, et structurante pour la perception des éleveurs, du « maintien » et de l'enfrichement. « Garder vivant » apparaît comme un véritable leit-motiv, en particulier en vallée d'Oueil-Larboust, là où la pression de la friche est la plus forte, mais là aussi où les éleveurs affichent un rapport particulièrement engagé, s'enracinant dans leur choix de vie, à la lutte contre la désertification et le reboisement naturel. Ailleurs, à Campan (où de ce point de vue le rôle des propriétaires n'apparaît pas négligeable) ou à Barèges — en des secteurs où la société pastorale ne tire pas seulement sa cohésion de la prise en charge de cette « cause commune » et là où la friche est mieux contenue — peuvent se déployer plus librement ces jeux sociaux subtils du regard et de l'apparence, du bien fini et du « joli », qui alimentent les jugements de tous sur chacun... et de l'éleveur sur lui-même.

Regard d'éleveur et regard touristique

L'appréciation du paysage par les éleveurs, la « lecture » qu'ils en donnent et les jugements qu'ils portent ne recoupent ainsi que partiellement ceux qui sont associés à la contemplation touristique et qui servent en général de fondement aux politiques patrimoniales. L'influence de cette norme d'appréciation (supposée ou réelle) n'en est pas moins sensible dans les discours recueillis. Ainsi en Oueil-Larboust, vallées proches de l'importante station de Luchon et de longue date ancrées dans l'économie touristique, les éleveurs s'étendent volontiers sur le risque de voir se boucher les vues (perte des perspectives sur la vallée et sur les villages par exemple) et sur la nécessité d'un maintien de l'accessibilité pour la promenade et la découverte touristique. D'une façon générale, le lien est fait entre l'attente d'« entretenu » qui est celle de l'éleveur et le désir de paysage verdoyant et ouvert que ce dernier attribue volontiers au touriste lui-même. Mais comme cela a été souligné plus haut, le discours de l'éleveur reflète d'évidentes tensions relatives à son identité sociale et culturelle, quand il manifeste à la fois et alternativement son indépendance à l'égard de cette injonction esthétique et sa capacité à y répondre.

Le discours sur les paysages et leur qualité apparaît ainsi comme le miroir privilégié d'une quête d'identité qui se construit dans la contradiction et le bricolage permanents. Il met en avant des différenciations présentées comme absolues — produire vs. maintenir et agrémenter, « beau » vs. « bon »... — et qui n'en sont pas moins simultanément et en permanence relativisées, dans les mots comme dans les pratiques.

5 Quelles perspectives ?

Retour sur la démarche et les méthodes

Cette recherche s'est appuyée sur une démarche innovante qui associe étroitement une observation paysagiste et une analyse paysagère diachronique, une approche géographique du temps et de l'espace des pratiques agricoles à une approche anthropologique du rapport des éleveurs à leur travail. Elle repose sur l'articulation, à partir de l'entrée paysagère, d'outils qui sont : la lecture des paysages, la photo-comparaison diachronique à pas de temps variables, et l'enquête sociale à passage répété prenant le paysage in-situ comme support.

La formulation de cette méthode a été l'occasion d'une réflexion théorique sur la place d'une approche sensible paysagiste et sur une manière de chercher à entrer en contact avec le paysage des agriculteurs. Je souhaite ici revenir sur ce point.

Faire parler les éleveurs en profitant des circonstances de la rencontre (sur le pas de la porte, lors d'une visite des bêtes au pré, etc.) a permis de libérer la parole. Celle-ci s'est faite précise (données spatialisées) et s'est faite sensible. Les éleveurs n'ont pas hésité à dire le joli, le « bien tenu » du résultat visuel de leur travail, en manifestant une observation du proche et du lointain à la fois, c'est-à-dire une capacité de distanciation à la manière d'un spectateur. En sommes les éleveurs se sont livrés et on livré leur vision du paysage, de leur paysage, avec leur propre filtre. Le plaisir évident à parler des pratiques et de leurs résultats perceptibles – au point d'accepter de renouveler les entrevues plusieurs fois –, leur facilité à décrire le sensible, l'affectif, tout autant que le productif de leur rapport au paysage contraste avec les difficultés qu'ont éprouvé des sociologues à approcher l'objet-paysage dans la prise en compte des MAE « paysagères ». Ces auteurs qualifient de « laborieux » le rapport des agriculteurs au paysage pour dire qu'il relève d'abord d'un regard professionnel et qu'il est « souvent implicite, peu spontané, voire indicible chez les éleveurs qui n'emploient pas le terme paysage » (Dobremez et al., 2010).

Je pense avoir ici montré que les éleveurs pyrénéens expriment un paysage – certes sans dire le mot ou peu souvent – mais un paysage de la pratiques agricole, un paysage de la production agricole qui comporte sa propre « esthétique ». Cela m'amène à penser qu'il faut pour cela être en mesure de s'approcher du paysage paysan, d'être en capacité de questionner la relation intime de l'agriculteur à son espace de travail, de questionner sa vision paysagère des choses. Il faut pour cela cesser de vouloir « dépayanner » la perception de l'agriculteur en cherchant à la comparer avec d'autres catégories d'analyse ou codes esthétiques. Il est, me semble-t-il, nécessaire, au contraire, de chercher à adapter les méthodes à cette singularité du rapport paysan au paysage. Autrement dit, c'est au chercheur en paysage lui-même de « s'empaysanner », c'est-à-dire d'être capable d'adopter le regard et les formes de sensibilité des agriculteurs à leur espace de travail et de

vie, pour y déceler leur vision paysagère. La méthode paysagère et ethnogéographique ici élaborée est en ce sens une contribution qui doit permettre d'approfondir la réflexion et ouvrir la voie à d'autres recherches permettant d'envisager un avenir paysager et pastoral de la montagne pyrénéenne.

Sigles et abréviations

AOC : Appellation d'origine contrôlée

AFP : Association foncière pastorale

CUMA : Coopérative d'utilisation de matériel agricole

CSVB : Commission syndicale de la vallée de Barèges

DJA : Dotation jeune agriculteur

DPLG : diplômé par le gouvernement.

ENSAP : Ecole nationale supérieure d'architecture et du paysage de Bordeaux

ENSP : Ecole nationale supérieure du paysage de Versailles (autre école du paysage avec Lille et Bordeaux à délivrer le diplôme de paysagiste dolg).

GAEC : Groupement agricole d'exploitation en commun

GP : Groupement pastoral

INAO : Institut national de l'origine et de la qualité

INRA : Institut national de la recherche agronomique

MAE : Mesure agro-environnementale

MSA : Mutualité sociale agricole

PHAE : Prime herbagère agro-environnementale

RGA : Recensement général agricole

RPG : Registre parcellaire graphique

RTM : Restauration des terrains en montagne

Sources

1 – Sources photographiques

Banque d'Image des patrimoines et des territoires (BIPT) comprenant :

- le fonds de la Société Géographique de Toulouse
- le fonds de l'Institut Daniel Faucher
- le fonds Eugène Trutat
- le fonds Jean-Paul Métaillé

Collection privées :

- Tim Agerbak
- Serge Briffaud
- Josy Estela
- Pierre Lavantès

Banque d'image Europeana : <http://www.europeana.eu>

2 – Sources cartographiques

Carte IGN Top 25 :

- Bagnères-de-Luchon 1848 OT
- Bagnères-de-Bigorre 1747 ET
- Gavarnie 1748 OT

Portail des territoires et des citoyens - Géoportail : www.geoportail.gouv.fr/

Observatoire socio-économique des Pyrénées : <http://www.sig-pyrenees.net/map/composer/>

OpenStreetMap : www.openstreetmap.org/

Bibliographie

- Agier M., 2004, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris: L'oeil neuf, 106 p.
- Agreil C., Meuret M., Vincent M., 2004, "Grenouille : une méthode pour gérer les ressources alimentaires pour des ovins sur milieux embroussaillés", *Fourrages (Revue de l'association Française pour la production fourragère)*, vol. 180, n°, p. 467-481.
- Albert-Llorca M., Tharéry M., 2008, "Une fleur "pour la tradition". L'edelweiss dans la vallée d'Ossau (Pyrénées-Atlantiques)", *Terrain*, vol. 51, n°, p. 149-159. <http://terrain.revues.org//index11663.html>
- Amblard-Ladurantie C. (dir.), 1999, *Bilan final des effets de la procédure "Article 19" sur les paysage de la Montagne de Bigorre (Hautes-Pyrénées) menacés par la déprise agricole*, Tarbes: DDAF des Hautes-Pyrénées/ Ecole nationale supérieure d'agronomie de Montpellier, (Mémoire de fin d'études), 35 p.
- Ambroise R., Bonneaud F., Brunet-Vinck V., 2000, *Agriculteurs et paysages, Dix exemples de projets de paysage en agriculture*, Dijon: Educagri, 207 p.
- Assouline P., 2003, *État limite*, Paris: Gallimard, (Folio), 253 p.
- Attané A., Langewiesche K., Pourcel F., 2008, "La rhétorique photographique", *Ethnographiques.org*, (en ligne) <http://www.ethnographiques.org/2008/Attane,et-al>
- Augé M., 2011, *La vie en double*, Paris: Payot & Rivages, (Manuels Payot), 267 p.
- Augé M., Didi-Huberman G., Eco U., 2011, *L'expérience des images*, Paris: INA, (Les entretiens de Médiamorphoses), 109 p.
- Augoyard J.-F., 1991, "La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ?", *Le débat*, vol. 65, n° mai-août, p. 51-59.
- Auricoste I., 2001, "Le paysage et la réappropriation des territoires", in: *Patrimoine et paysages culturels, Actes du colloque international de Saint-Emilion, 30 mai-1er juin 2001*, Bordeaux: Confluences p. 65-69.
- Balent G., Barrué-Pastor M., 1986, "Pratiques pastorales et stratégies foncières dans le processus de déprise de l'élevage montagnard de la vallée d'Oô", *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 57, n° 3, p. 403-447.
- Barrué-Pastor M., 2000, "Les temps de la construction sociale de l'environnement: deux siècles de gestion des espaces pyrénéens", in: *Les temps de l'environnement*, Barrué-Pastor M., Bertrand G. (dir.), Toulouse: Presses universitaires du Mirail p. 343-356.
- Barrué-Pastor M., Barrué M., 1991, *Architecture, élevage et société en montagne. Une expérience pilote de développement local intégré dans les vallées pyrénéennes*, Paris: CNRS, 321 p.
- Barrué-Pastor M., Métailié J.-P. (dir.), 1993, *La "Vallée aux catastrophes", Déterminants physiques et représentations sociales des risques naturels en vallée de Barèges (Canton de Luz, Hautes-Pyrénées)*, Toulouse: CIMA-URA 366 CNRS, Université Toulouse-le-Mirail, (Rapport de recherche pour le Ministère de l'Environnement), 198 p.
- Barrué-Pastor M., Bertrand G. (dir.), 2000, *Les temps de l'environnement*, Toulouse: Presses universitaires du Mirail, (Paysage et aménagement), 544 p.
- Barrué-Pastor M., Barrué M., Consola C. (dir.), 1987, *Bâtiments agricoles et système social. Une recherche-action sur la construction de bâtiments d'élevage en montagne*, Toulouse: CIMA-CNRS, Ecole d'architecture de Toulouse, (1), 517 p.
- Barrué-Pastor M., Blanc-Pamard C., Deffontaines J.-P., 1992, "Le paradoxe du paysage", in: *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Jollivet M. (dir.), Paris: CNRS p. 297-306.

- Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris: Seuil, (Points), 233 p.
- Baudelot C., Gollac M., 2003, *Travailler pour être heureux? Le bonheur et le travail en France*, Paris: Fayard, 351 p.
- Baudry J., Blandain P., Burel F., Rumelhart M., Toublanc M., 2010, "Comment rapprocher l'écologie du paysage et le projet de paysage?", *Les carnets du paysage ENSP/Actes-Sud*, vol. 19, n°, p. 27-50.
- Beaud S., 1996, "L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique", *Politix*, vol. 9, n° 35, p. 226-257.
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1996_num_9_35_1966
- Beaud S., Weber F., 2003, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris: La Découverte, (Guides Grands repères), 356 p.
- Benoît M., Deffontaines J.-P., Landais E., 1988, "Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant nouveau de la recherche agronomique", *Etudes rurales*, vol. 109, n° janv.-mars, p. 125-158.
- Bergues M., 1995, "Des vaches au marais: de l'élevage traditionnel à l'animal comme outil de gestion paysagère", in: *Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages*, Voisinat C. (dir.), Paris: Edition de la Maison des Sciences de l'Homme p. 151-165.
- Berque A., 1990, *Médiance de milieux en paysages*, Montpellier: Reclus Géographiques, 163 p.
- Berque A., 1995, *Les raisons du paysage de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris: Hazan, 190 p.
- Bertho R., 2009, "Du territoire au paysage, la Mission photographique de la DATAR et l'observatoire photographique du paysage", in: *Photographier le territoire : Journée d'étude, 2 décembre 2008*, Auduc A. (dir.), Paris: Somogy : Île-de-France p. 109-117.
- Bertrand G., 2009, *En passant par le paysage... parmi lieux et milieux, environnements et territoires*, Toulouse: Université de Toulouse Le Mirail (Institut de Géographie Daniel Faucher), (Géodoc), 66 p.
- Bertrand G., Bertrand C. (dir.), 2002, *Une géographie traversière*, Paris: Arguments, 311 p.
- Besse J.-M., 2000a, *Voir la terre, six essais sur le paysage et la géographie*, Arles: Actes sud/ENSP/Centre du paysage, 161 p.
- Besse J.-M., 2000b, "Le paysage et les discours contemporains. Prolégomènes", in: *Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur*, Brisson J.-L. (dir.), Besançon: Les éditions de l'Imprimeur, (Jardins et paysages), p. 71-89.
- Besse J.-M., 2009, *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles: Actes Sud/Ensp, 227 p.
- Bigando E., 2006, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la Basse Vallée de l'Isle)*, Thèse de doctorat de Géographie, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, sous la dir. de DI Méo G., (soutenue le 4 décembre 2006), 503 p.
- Bigando E., 2008, "Le paysage ordinaire, porteur d'une identité habitante. Pour penser autrement la relation des habitants au paysage", *Projets de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/enquetes_et_debats
- Blanc J., 2009, "Savoirs relationnels et "engagement" avec le vivant: les dimensions oubliées du métier d'éleveur?", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 17, n° 1, p. 29-39.
- Blanc-Pamard C., 1986, "Dialoguer avec le paysage où comment l'espace écologique est vu et pratiqué par les communautés rurales des hautes terres malgaches", in: *Milieux et paysages*, Chatelin Y., Riou G. (dir.), Paris: Masson p. 16-23.
- Blanc-Pamard C., 1995, "Les lieux du corps: l'exemple des communautés rurales des Hautes Terres Malgaches", in: *Ethnogéographies*, Claval P., Singaravelou (dir.), Paris: L'Harmattan p. 51-75.
- Bon F., 2000, *Paysage Fer*, Lagrasse: Verdier, 88 p.

- Bonnain-Dulon R., 2004, "Petite histoire d'une recherche", *Ethnologie française*, vol. 2, n° XXXVII, p. 679-682.
- Bonnemaison J., 1981, "Voyage autour du territoire", *L'Espace géographique*, vol. 10, n° 4, p. 249-262.
- Bordessoule E., 2004, "Un outil pour une meilleure connaissance des dynamiques et de la gestion des pâturages d'altitude. L'exemple de l'enquête pastorale conduite en 1999 dans le Cantal (contexte d'élaboration, méthodologie, principaux enseignements)", in: *L'évaluation du paysage, une utopie nécessaire ? Actes du colloque de Montpellier 15-16 janvier 2004*, Puech D., Anne-Rivière H. (dir.), Montpellier: CNRS-Université Paul Valéry p. 175-190.
- Borm J., 2005, *Jean Malaurie. Un homme singulier*, Paris: Éditions du Chêne, 191 p.
- Bornard A., Brau-Nogué C. (dir.), 2000, *Le pastoralisme en France à l'aube des années 2000*, Morières: Association française de pastoralisme, (Pastum, hors-série), 252 p.
- Bourdieu P., 2002, *Le bal des célibataires, Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris: Seuil, 266 p.
- Bouvier N., 2001, *L'usage du monde*, Paris: Petite Bibliothèque Payot, 419 p.
- Briffaud S., 1994, *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards (XVI^e-XIX^e siècle)*, Toulouse: AGM, CNRS, 529 p.
- Briffaud S., 2001, "Sauver les apparences? Questions aux politiques publiques du paysage", in: *Patrimoine et paysages culturels, Actes du colloque international de Saint-Emilion, 30 mai-1er juin 2001*, Bordeaux: Confluences p. 37-42.
- Briffaud S., 2011, "Quel paysage pour les paysagistes? Un retour sur l'expérience de l'école du paysage de Bordeaux", in: *Le paysage. Retour d'expérience entre recherche et projet*, Bertrand G., Briffaud S. (dir.), Mont-de-Marsan: Conseil Général des Landes p. 26-36.
- Briffaud S., Davasse B. (dir.), 2007, *Paysage et politique du paysage dans le massif transfrontalier de Gavarnie/mont-Perdu. Analyse interdisciplinaire pour servir de fondement à la gestion durable d'un bien inscrit au Patrimoine mondial*, Bordeaux: CEPAGE (Centre de recherche sur l'histoire et la culture du paysage) 229 p.
- Briffaud S., Davasse B., à paraître, "Du bon usage du passé des paysages. Récits paysagers et durabilité dans trois sites viticoles européens du Patrimoine mondial (Tokaj, Saint-Emilion, Cinque Terre)", in: *Paysage et développement durable*, Paris: Quae.
- Briffaud S., Brochot A., Biagiolo G., Candau J., Onodi G., Bigando E., Davasse B., Guttinger P., Heaulmé E., Henry D., Laborde J., Moisset A., Cros-Karpati Z., Borges Da Rocha L., Ginelli L., Gog T., Gogne L., Horvath J., Matyas I., Megyery Z., Marchese F., Storti M. (dir.), 2010, *Paysages d'exception, paysages au quotidien. Une analyse comparative de sites viticoles européens du Patrimoine mondial: CEPAGE Ensap (Bordeaux), LADYSS UMR 7533 CNRS (Paris), LEONARDO-IRTA Université des Pise (Italie), KTI Université d'agriculture Saint-Etienne de Gödöllő (Szie), ADER Cemagref (Bordeaux), (Rapport final de recherche pour la Direction des Etudes Economiques et de l'Evaluation Environnementale, Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement Durable et de la Mer, Programme "Paysage et Développement Durable")*, 346 p.
- Bromberger C., 1986, "Les savoirs des autres", *Terrain*, vol., n° 6 "Les hommes et le milieu naturel", p. 3-5. <http://terrain.revues.org/document2890.html>
- Brossier J., Brun A., Deffontaines J.-P., Fiorelli J.-L., Osty P.-L., Petit M., Roux M., Leclerc V., 2008, *Quels paysages avec quels paysans? Les Vosges du Sud à 30 ans d'intervalle*, Versailles: Quae, 126 p.
- Buisan G., 2000, *Des cabanes et des hommes. Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales. Vallée de Campan et de Lesponne*, Pau: Cairn, 199 p.
- Buisan G., 2001, *Henri Fédacou raconte*, Pau: Cairn, 240 p.
- Buisan G., 2002, *Hier en vallée de Campan. Vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales*, Pau: Cairn, 240 p.

- Caillault S., Marie M., 2009, "Pratiques agricoles, perceptions et représentations du paysage: quelles articulations? Approches croisées Nord/Sud", *Norois*, (en ligne) <http://norois.revues.org/index2995.html>
- Candau J., Le Floch S., 2002, "Le paysage comme catégorie d'action publique ? ", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 10, n° 2, p. 59-65.
- Candau J., Deuffic P., 2004, "La multifonctionnalité de l'agriculture sous condition. Le cas de l'entretien du paysage", *Les cahiers de la multifonctionnalité*, vol., n° 7, p. 109-123.
- Candau J., Deuffic P., 2006, "Paysage: un mot et des maux pour se dire agriculteur", in: *Le retour des paysans? à l'heure du développement durable*, Auclair L., Aspe C., Baudot P. (dir.), Aix-en-Provence: Edisud p. 155-174.
- Candau J., Aznar O., Guérin G., Michelin Y., Moquay P., 2007, "L'intervention publique paysagère comme processus normatif", *Cahier d'économie et sociologie rurales*, vol. 84-85, n°, p. 168-190.
- Carré J., 2010, *Le temps des paysages. Evolutions paysagères et gestion durable des territoires en montagne pyrénéenne*, Thèse de doctorat de Géographie-aménagement, Toulouse II -Le Mirail, sous la dir. de Métailié J.-P., (soutenue le 12 février 2010), 492 p.
- Carré J. (dir.), 2011, *Méthodes et matériaux pour analyser et illustrer l'évolution des paysages du Parc national des Pyrénées (2 vol.)*, Toulouse: GEODE - CEPAGE (2), 110 + 156 p.
- Carré J., Davasse B., 2010 à paraître, "Paysage, évolutions paysagères et stratégies d'action en territoire montagnard. Les cas comparés des hautes vallées du Gave de Pau et du Vicdessos (Pyrénées centrales)", in: *Colloque Actes du 135e Congrès du CTHS, 6-10 avril 2010*, Neuchâtel, (en ligne)
- Cavaillès H., 1923a, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris: Armand Colin, 413 p.
- Cavaillès H., 1923b, "La haute vallée du Gave de Pau : action glaciaire, irrigation et élevage", *Annales de géographie*, vol. 32, n° 180, p. 520-525.
- Cavaillès H., 2003 (1931), *La transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne*, Pau: Cairn, 132 p.
- Chatelin Y., Richard J.-F., Riou G., 1986, "Du milieu naturel comme lieu de rencontre du sens commun de la pensée philosophique et de la démarche scientifique", in: *Milieus et paysages*, Chatelin Y., Riou G. (dir.), Paris: Masson p. 5-15.
- Chiva I., 1992, "A propos des communautés rurales. L'ethnologie et les autres sciences de la société", in: *Vers une ethnologie du présent*, Althabe G., Fabre D., Lenclud G. (dir.), Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme p. 155-157.
- Chiva I., 2004, "Pour la multidisciplinarité", *Ethnologie française*, vol. 2, n° XXXVII, p. 671-677.
- Claval P., 1995, "Conclusion", in: *Ethnogéographies*, Claval P., Singaravelou (dir.), Paris: L'Harmattan p. 363-370.
- Clément G., 2004, *La sagesse du jardinier*, Paris: L'Oeil neuf, 109 p.
- Collot M., 1995, "Point de vue sur la perception des paysages", in: *La théorie du paysage en France*, Roger A. (dir.), Seyssel: Champ Vallon p. 210-223.
- Conseil-De-L'europe, 2000, *Convention Européenne du paysage*, Strasbourg: Conseil de l'Europe, p. 26.
- Couderchet L., 2004, "L'illusion du visible. Paysage et aménagement d'infrastructure de transport d'électricité", in: *L'évaluation du paysage, une utopie nécessaire ? Actes du colloque de Montpellier 15-16 janvier 2004*, Puech D., Anne-Rivière H. (dir.), Montpellier: CNRS-Université Paul Valéry p. 59-73.
- Cristofini B., Deffontaines J.-P., Raichon C., Verneuil (De) B., 1978, "Pratiques d'élevage en Castagniccia. Exploration d'un milieu naturel et social en Corse", *Etudes rurales*, vol. 71-72, n° juil.- déc., p. 89-109.
- Dacos M., 2002, "Le regard oblique", *Etudes photographiques*, vol. mai 2002, n° 11, p. 44-67. <http://etudesphotographiques.revues.org/index270.html>.
- Darré J.-P., 1985, *La parole et la technique, L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, Paris:

- L'Harmattan, (Alternatives paysannes), 196 p.
- Davasse B., 2000, *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'est du moyen-âge à nos jours*, Toulouse: Géode, (Ouvrage issu de la thèse de Doctorat de Géographie-aménagement), 287 p.
- Davasse B., 2006, "La gestion sociale des ressources naturelles dans les espaces sylvo-pastoraux des Pyrénées de l'Est (du Moyen Age au siècle actuel)", in: *Temps et espaces des crises de l'environnement., Sociétés et ressources renouvelables*, Beck C., Luginbühl Y., Muxart T. (dir.), Paris: Quae p. 211-225.
- Davasse B., Métailié J.-P., Carré J., Galop D., 2011, "Le paysage dans tous ses états. 30 ans de recherches et d'actions publiques dans les Pyrénées", in: *Le paysage, retour d'expériences entre recherche et projet, Actes du colloque d'Arthous, 9-10 octobre 2008*, Bertrand G., Briffaud S. (dir.), Arthous.
- Davasse B., Briffaud S., Carré J., Henry D., Rodriguez J.-F., 2012 à paraître, "L'observation environnementale au prisme du paysage. Dynamiques paysagères, actions territoriales et représentations socio-spatiales contemporaines dans le territoire de l'OHM Pyrénées-Haut Vicdessos", *Sud-Ouest Européen*, vol., n°, p.
- Deffontaines J.-P., 1986, "Un point de vue d'agronome sur le paysage. Une méthode d'analyse du paysage pour l'étude de l'activité agricole", in: *Lectures du paysage*, Paris: Foucher p. 33-52.
- Deffontaines J.-P., 1994a, "Paysages en TGV : regards sur les agricultures De Paris vers Marseille, fenêtre de droite", *Cahiers agricultures*, vol. 3, n° 6, p. 397-403.
- Deffontaines J.-P., 1994b, "L'agriculteur-artisan, producteur de formes", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 2, n° 4, p. 331-342.
- Deffontaines J.-P., 1998, *Les sentiers d'un géoagronome*, Paris: Arguments, 360 p.
- Deffontaines J.-P., 2004, "En déplacement rapide, le paysage...", in: *Agro-tribulations*, Blanc-Pamard C., Deffontaines J.-P., Lardon S., Raichon C., Zasser-Bedoya S. (dir.), Paris: Inra Sad p. 29-40.
- Deffontaines J.-P., 2007, "Agriculture et paysages culturels", *Les carnets du paysage, ENSP/Actes-Sud*, vol. 13 & 14, n°, p. 117-129.
- Deffontaines J.-P., Thinon P., 2001, "Des entités spatiales significatives pour l'activité agricole et pour les enjeux environnementaux et paysagers. Contribution à une agronomie du territoire ", *Courrier de l'environnement de l'INRA*, vol. 44, n°, p. <http://www.inra.fr/dpenv/defftc44.htm>
- Deffontaines J.-P., Caron P., 2007, "L'observation visuelle. Regards croisés d'un agronome et d'un géographe", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 15, n° 1, p. 69-76. <http://www.nss-journal.org/index.php?option=article&access=doi&doi=10.1051/nss:2007028>
- Deffontaines J.-P., Mathieu A., 2007, "Production et évolution des formes visibles en agriculture", in: *Travail et paysages, Actes du 127e congrès national des sociétés savantes historiques et scientifiques*, Woronoff D. (dir.), Nancy: CTHS p. 199-211.
- Deffontaines J.-P., Ritter J., Deffontaines B., Michaud D., 2006, *Petit guide de l'observation du paysage*, Versailles: Quae, 31 p.
- Dejours C., 2000, *Travail, usure mentale (Nouvelle édition augmentée)*, Paris: Bayard, 280 p.
- Depardon R., 2000, *Errance*, Paris: Seuil, (Points), 181 p.
- Despin L., 2003, "Les Pyrénées centrales: de la redéfinition du rapport à l'espace aux enjeux actuels", *Annales de géographie*, vol. 112, n° 631, p. 279-297. <http://www.persee.fr>
- Devanne A.-S., Le Floch S., 2008, "L'expérience esthétique de l'environnement : une tension sociopolitique entre l'ordinaire et l'extraordinaire ?", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 16, n° 2, p. 122-130. <http://www.nss-journal.org/articles/nss/pdf/2008/02/nss8203.pdf>
- Di Méo G., 2002, "L'identité: une médiation essentielle du rapport espace/société", *Géocarrefour*, vol. 77, n° 2, p. 175-184.
- Di Pietro F., 1996, *Durabilité et organisation du paysage. Application des concepts de l'écologie systémique au diagnostic de la gestion pastorale du territoire des vallées*

- des Pyrénées Centrales (France), Doctorat, spécialité "Ecologie du paysage", Université Paul Sabatier, sous la dir. de Lauga J., (soutenue le 9 1996), 336 p.
- Dobremez L., Rapey H., Candau J., Ginelli L., 2010, "Le paysage comme gage de produits de qualité : une évidence ? Pratiques et discours des éleveurs dans deux études de cas en Auvergne et Morvan", in: *Colloque Rencontres autour des recherches sur les ruminants*, Paris (8-9 décembre 2010) (en ligne)
- Donadieu P., 1995, "Pour une conservation inventive des paysages", in: *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Berque A. (dir.), Seyssel: Champ-vallon p. 51-80.
- Douek S., 2010, Jacques Hainard (1/5, 15 octobre 2010), in: *A voix nue (émission radiophonique)* (Lebrun J., ed.): France Culture.
- Douence H., 2009, "Regard méthodologique sur les paysages viticoles", *Projet de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/regard_methodologique_sur_les_paysages_viticoles
- Droz Y., 2002, "Du lait comme valeur. Ethnologie des fermes jurassiennes", *Ethnologie française*, vol. XXXVII, n° 2, p. 209-219.
- Dubost F., 1999, "Plates-bandes et herbes folles : les ethnologues au jardin", in: *Le jardin, notre double. Sagesse et déraison*, Hervé B. (dir.), Paris: Autrement p. 17-30.
- Dubost F., Lizet B., 1995, "Pour une ethnologie du paysage", in: *Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages*, Voisinat C. (dir.), Paris: Edition de la Maison des Sciences de l'Homme p. 225-240.
- Emmanuel F., 2004, *La lente mue des paysages*, Tournai: La Renaissance du Livre, 157 p.
- Erikson P., 2002, "Tout de qui ferait fuir un âne... L'amour du métier chez les électriciens du bâtiment", *Terrain*, vol. 39, n°, p. 69-78. <http://terrain.revues.org/index1433.html>
- Erumel A., 2003, "L'art des bergers et les moutons qualifiés. Les figures sociales en jeu sur le marché agricole", *Sociologie du travail*, vol. 45, n° 2, p. 169-189.
- Eychenne C., 2003, "Les éleveurs et l'estive : permanences et discontinuités", in: *Campagnes et sociétés, Fonctions et usages des campagnes françaises, Actes du colloque « Le devenir de l'agriculture et des espaces ruraux, 7 et 8 décembre 2001, Châteauroux (Indre)*, Romero C. (dir.), Orléans: Presses universitaires d'Orléans.
- Eychenne C., 2006, *Hommes et troupeaux en montagne. La question pastorale en Ariège*, Paris: L'Harmattan, (Itinéraires géographiques), 314 p.
- Eychenne C., 2008, "Montagne versus haute montagne : les recompositions territoriales du pastoralisme ariégeois", *Sud-Ouest Européen*, vol., n° 25, p. 39-49.
- Faugère E., Daget P., 2003, "Enquête pastorale et enquête ethnographique: vers une anthropologie symétrique? Entretien avec le Dr Philippe Daguet, pastoraliste, CIRAD-EMVT", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 11, n° 1, p. 46-50.
- Fel A., 2007, "Le Massif central: les transformations des paysages "paysans"", in: *Travail et paysages*, Woronoff D. (dir.), Paris: CTHS p. 213-223.
- Fiorelli C., Porcher J., Dedieu B., 2007, "Pourquoi faire de l'élevage quand on a un autre travail?", in: *Colloque 14es rencontres autour des recherches sur les ruminants*, Paris (5-6 décembre 2007), (en ligne) http://www.inst-elevage.asso.fr/3R-new/IMG/pdf/2007_10_systemes_02_Fiorelli.pdf
- Fiorelli C., Porcher J., Dedieu B., 2010a, "Identifier les ajustements faits par les éleveurs pour organiser leur travail et comprendre leur sens", in: *Colloque Le travail en agriculture dans les sciences pour l'action, Journées d'étude Inra Sad - Cirad ES*, Parent, (en ligne) <http://www1.montpellier.inra.fr/PSDR/doc/intersama/identifierajustementsseleveurs.pdf>
- Fiorelli C., Dedieu B., Porcher J., 2010b, "Un cadre d'analyse des compromis adoptés par les éleveurs pour organiser leur travail", *Cahiers agricultures*, vol. 19, n° 5, p. 383-390.
- Flamant J.-C., Thierry S., 2003, *Nouvelles Pyrénées*, Paris: Grenoble, 175 p.
- Flamant N., Jeudy-Ballini M., 2002, "Le charme discret des entreprises - L'ethnologie en milieu

- industriel", *Terrain*, vol. Travailler à l'usine, n° 39, p. 5-16.
<http://terrain.revues.org/index1502.html>
- Focillon H., 1943, "Eloge de la main", in: *Vie des formes*, Paris: Presses universitaires de France, (Quadrige), p. 103-128.
- Forney J., 2010, *Produire du lait, créer du sens. Adaptation et résistances quotidiennes chez les producteurs de lait suisses romands*, Doctorat en sciences humaines, de Neuchâtel, sous la dir. de Ghasarian C., Droz Y., (soutenue le 12 mai 2010), 525 p.
- Frémont A., 2005, "Géographie et espace vécu", in: *Les espaces de l'homme*, Berthoz A., Recht R. (dir.), Paris: Odile Jacob p. 93-107.
- Frémont A., 2010, "État des lieux. À propos de l'espace vécu", in: *Autour du lieu*, Brochot A., La Soudière M. d. (dir.), Paris: Seuil p. 161-169.
- Freytet A., 2005, "Le paysage pour un paysagiste", in: *Colloque Nouveaux Actes Sémiotiques. "Paysages & valeurs : de la représentation à la simulation"* (en ligne) <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2260>>
- Galop D., 1998, *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées, 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée, Contribution palynologique.*, Toulouse: Géode, Laboratoire d'écologie terrestre, Framespa, 285 p.
- Galop D., Métailié J.-P. (dir.), 2008, *Espaces intermédiaires pyrénéens. Génèses, paysages, architectures et dynamiques.*: Géode, (Ministère de la culture et de la communication), 120 p.
- George P., 1970, *Dictionnaire de la géographie*, Paris: Presses Universitaires de France, 448 p.
- Gonthier-Cohen J., 1987, "Le dessin, ça sert aussi à faire de la géographie, et réciproquement", *Hérodote*, vol. janvier-mars, n° 44, p. 51-65.
- Gouriou M.-S., 2010, "Promenade en AOC viticole. La qualité environnementale est-elle lisible dans le paysage?", *Les carnets du paysage ENSP/Actes-Sud*, vol. 19, n°, p. 113-132.
- Graal J., Lebaube A., 2002, *La république des paysans, 100 paysans d'aujourd'hui témoignent*, Paris: Jacob-Duvernet, 184 p.
- Graff B., 1979, *L'Oueil et le Larboust, 1900-1950, Deux vallées paysannes (Etudes des systèmes de production)*, Thèse de doctorat, Toulouse-Le-Mirail, sous la dir. de Kayser B., (soutenue le novembre 1979), 110 p.
- Granjou C., Mauz I., 2009, "Les éleveurs et leurs voisins. Etude du renouvellement des rhétoriques professionnelles d'une profession contestée", *Revue d'études en agriculture et environnement*, vol. 90, n° 2, p. 215-235.
<http://www.raestud.eu/pdf/leseleveursetleursvoisins.PDF>
- Guérin G., 2008, "De la forêt pâturée au sylvopastoralisme", *Forêt méditerranéenne*, vol. XXIX, n° 4, p. 491-496.
- Guihéneuf P.-Y., 1994, *Les paysans verts. De l'agriculture à l'environnement, expériences innovantes en région méditerranéenne*, Paris: Syros, 196 p.
- Guillaumin E., 1943, *La vie d'un simple*, Paris: Stock, (Le livre de poche), 319 p.
- Guille-Escuret G., 1989, *Les sociétés et leurs natures*, Paris: Armand Colin, 182 p.
- Guisepelli E., Fleury P., 2005, "Représentations sociales du paysage, négociation locale et outils de débat sur le paysage", in: *La polyphonie du paysage*, Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), Lausanne: Presses Polytechnique et universitaires Romandes p. 179-205.
- Halévy D., 1978, *Visites aux paysans du centre*, Paris: Grasset, (Le livre de poche), 448 p.
- Henry D., 2004a, *Itinérance, un voyage paysagiste en agriculture (Travail personnel de fin d'étude de paysagiste dplg)*, Bordeaux: Ecole d'architecture et du paysage de Bordeaux, p. 112.
- Henry D., 2004b, "Un voyage paysagiste en agriculture", *Revue d'Auvergne*, vol. Des paysages pour le développement local. Expériences et recherches innovantes dans le Massif Central, n° 571 p. 115-131.
- Henry D. (dir.), 2007, *Une approche ethnogéographique du paysage. Evolution des pratiques*

- pastorales et effets sur les paysages de la haute vallée du Gave de Pau (Pyrénées centrales)*, Toulouse: Université Toulouse-Le-Mirail 98 p.
- Henry D., 2010, "Les éleveurs, l'herbe et la montagne : un paysage de la pratique pastorale ? Éléments d'ethnogéographie paysagiste en Pyrénées centrales", *Projets de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/les_eleveurs_l_herbe_et_la_montagne_un_paysage_de_la_pratique_pastorale
- Henry D., Baret M.-G., Chambelland B., Duprat S., Miramand V., Planchat C., 2011a, "Paysages en partage. Expériences de médiation paysagère", in: *Le paysage. Retour d'expériences entre recherche et projet*, Bertrand G., Briffaud S. (dir.), Mont-de-Marsan: Conseil Général des Landes, (Les rencontres de l'Abbaye d'Arthous, Centre départemental du Patrimoine, 9-10 octobre 2008), p. 191-213.
- Henry D., Baret M., Chambelland B., Duprat S., Miramand V., Planchat C., 2011b, "Expériences de médiations paysagères : paysages en partage", in: *Le paysage. Retour d'expériences entre recherche et projet*, Bertrand G., Briffaud S. (dir.), Mont-de-Marsan: Conseil Général des Landes p. 191-212.
- Huynh V., Renaudeau F., 1987, *La femme et la décision : le poids du silence. Recherches sociales en pays Toy (Hautes-Pyrénées)*, Thèse de doctorat, Toulouse-Le Mirail, sous la dir. de Kayser B., (soutenue le?), 765 p.
- Inra-Essaa, 1995, *Pays, Paysans, Paysages dans les Vosges du Sud. Les pratiques agricoles et la transformation de l'espace*, Paris: Inra, 192 p.
- Janin C., 1995, "Peut-on "faire l'économie" du paysage pour gérer le territoire?", in: *L'agriculture dans le paysage, une autre manière de faire du développement local*, Janin C., Guérin J.-P. (dir.), Grenoble: Institut de géographie alpine/Chambre d'agriculture de l'Isère p. 11-30.
- Jean-Brunhes Delamarre M., 1970, *Le berger dans la France des villages, Bergers communs à Saint-Véran en Queyras (Hautes-Alpes) et à Normée en Champagne (Marne)*, Paris: CNRS, 290 p.
- Joanne A. L., 1858, *Itinéraire descriptif et historique des Pyrénées de l'Océan à la Méditerranée*, Paris: Hachette, 683 p.
- Kaufmann J.-C., 1997, *Le coeur à l'ouvrage, Théorie de l'action ménagère*, Paris: Nathan, 350 p.
- Kaufmann J.-C., 2004, *Corps de femmes, regards d'hommes, Sociologie des seins nus*, Paris: Nathan (Pocket), 294 p.
- Kaufmann J.-C., 2006, *L'entretien compréhensif*, Paris: Armand Colin, 126 p.
- Kronlund S., 2010, Un ethnologue sur le terrain (R), in: *Les pieds sur terre* (Robert C., ed.): France Culture.
- Lamazou E., 1995, *L'ours et les brebis*, Paris: Payot & Rivages, 204 p.
- Landais E., 2000, "Le marquage du bétail dans les systèmes pastoraux traditionnels", *Revue d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux*, vol. 53, n° 4, p. 349-363.
- Landais E., Deffontaines J.-P., 1994, "L'espace d'un berger. Pratiques pastorales dans les Ecrins", in: *A la croisée des parcours. Pasteurs, éleveurs et cultivateurs*, Blanc-Pamard C., Boutrais J. (dir.), Paris: ORSTROM p. 321-336.
- Larrère C., Larrère R., 1997, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris: Aubier, 355 p.
- Larrère R., 2002, "Agriculture : artificialisation ou manipulation de la nature", in: *La nature n'est plus ce qu'elle était*, Collin J.-F. (dir.), Paris: Cosmopolitiques/Aube p. 158-173.
- Laurent C., 1994, "L'agriculture paysagiste : du discours aux réalités ", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 2, n° 3, p. 231-242.
- Le Floch S., Devanne A.-S., Deffontaines J.-P., 2005, "La "fermeture du paysage": au-delà du phénomène, petite chronique d'une construction sociale", *L'Espace géographique*, vol. 34, n° 1, p. 49-64.

- Léger F., Meuret M., Bellon S., Chabert J. P., Guérin G., 1996, "Elevage et territoire : quelques enseignements des opérations locales agri-environnementales dans le sud-est de la France", *Rencontres Recherches Ruminants*, vol. 3, n°, p. 13-20.
- Legrave J.-B., 1996, "La "neutralité" dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence", *Politix*, vol. 9, n° 35, p. 207-225.
- Lelli L., Paradis S., 2000, "Quand le paysage ordinaire devient un paysage remarqué", *Sud-Ouest Européen*, vol. 7, n°, p. 27-34.
- Leroi-Gourhan A., 1971, *Evolution et techniques, L'homme et la matière*, Paris: Albin Michel, (Sciences aujourd'hui), 285 p.
- Lévi-Strauss C., 1962, *La pensée sauvage*, Paris: Plon, (Pocket), 347 p.
- Lizet B., 1998, "Le génie des alpages. Paysage, vache, fromage en Abondance", *Revue de géographie alpine*, vol. 86, n° 4, p. 35-50.
- Luginbühl Y., 2001a, "Paysage modèle et modèles de paysage", in: *L'environnement, question sociale. Dix ans de recherche pour le ministère de l'Environnement*, Boyer M., Herzlich G., Maresca B. (dir.), Paris: Odile Jacob p. 49-56.
- Luginbühl Y., 2001b, "La demande sociale de paysage", in: Colloque, Paris, (en ligne) http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/cgi-bin/brp/telestats.cgi?brp_ref=014000726&brp_file=0000.pdf
- Lynch E., 1992, *Entre la commune et la nation. Identité communautaire et pratique politique en vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIXème siècle*, Tarbes, Toulouse: AGM-Archives des Hautes-Pyrénées, GRHP Université de Toulouse-Le-Mirail, 241 p.
- Malaurie J., 1989, *Les derniers rois de Thulé*, Paris: Plon, (Terre Humaine), 840 p.
- Marchais D., 2010, *Le temps des grâces* (Film documentaire): Capricci.
- Marchais D., 2011, "Autour du temps des grâces", *Les Cahiers de l'Ecole de Blois*, vol. mars 2011, n° 9, p. 16-21.
- Maresca S., 2004, "L'introduction de la photographie dans la vie quotidienne ", *Etudes photographiques*, vol. Institutions du photoreportage, n° 15, p. <http://etudesphotographiques.revues.org/index395.html>
- Marie M., 2007, "Deux générations d'agriculteurs face aux transformations des paysages bocagers. Etude de cas en Normandie", *Cahiers d'économie et sociologie rurales*, vol., n° 84-85, p. 192-214.
- Marié M., 2004, "L'anthropologie et ses territoires", *Ethnologie française*, vol. 2, n° XXXVII, p. 89-96.
- Mathieu A., 2004, "Conceptions des agriculteurs et modèles agronomiques. Le pâturage des vaches laitières dans le Jura", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 12, n° 4, p. 387-399. <http://www.nss-journal.org/index.php?option=article&access=standard&Itemid=129&url=/articles/nss/abs/2004/04/nss4403/nss4403.html>
- Maulion H., 2009, "Exploration de récits paysagers sur le littoral de Belle-île-en-Mer (France) et de la péninsule de Dingue (Irlande)", *Noroi*, vol. 213, n° 4, p. 41-57. <http://www.cairn.info/revue-noroi-2009-4-page-41.htm>
- Menadier L., 2010, "Que révèlent « parcelles préférées » et « coins de paradis » sur les caractères d'un produit ? Méthode d'analyse du point de vue paysager d'agriculteurs en zones AOC fromagères de moyenne montagne", *Projets de Paysage*, (en ligne) http://www.projetsdepaysage.fr/fr/que_revelent_parcelles_preferees_et_coins_de_paradis_sur_les_caracteres_d_un_produit
- Mendibil D., 2008, "Dispositif, format, posture : une méthode d'analyse de l'iconographie géographique", *Cybergéo*, (en ligne) <http://www.cybergeo.eu/index16823.html>
- Mendras H., 1984, *La fin des paysans*, La tour d'Aigues: Babel, 436 p.
- Mercier C., 2008, "Pratiquer la friche : couvert végétal spontané, relations interindividuelles et système à maison", *Ethnographiques.org*, (en ligne)

<http://www.ethnographiques.org/2008/Mercier.html>

- Mercier C., 2010, "La terre des aînés: représentation du sol dans le système à maison pyrénéen", *Vertigo*, (en ligne) <http://vertigo.revues.org/10104>
- Métailié J.-P., 1986, "Photographie et histoire du paysage : un exemple dans les Pyrénées luchonnaises", *RGPSO*, vol. 57, n° 2, p. 107-208.
- Métailié J.-P., 1988, "Une vision de l'aménagement des montagnes aux XIXème siècle : Les photographies de la RTM", *RGPSO*, vol. 59, n° 1, p. 35-52.
- Métailié J.-P., 2000, "Du village au territoire: l'habitat pyrénéen au regard des géographes", in: *Villages pyrénéens*, Berthes M., Cursente B. (dir.), Toulouse: CNRS - Université Toulouse-le-Mirail p. 15-26.
- Métailié J.-P., 2006, "La "dégradation des montagnes" au XIXe siècle dans les Pyrénées", in: *Temps et espaces des crises de l'environnement., Sociétés et ressources renouvelables*, Beck C., Luginbühl Y., Muxart T. (dir.), Paris: Quae p. 191-210.
- Meuret M., 1993, "Les règles de l'art. Garder des troupeaux au pâturage", in: *Pratiques d'élevage extensif. Identifier, modéliser, évaluer*, Landais E. (dir.), Paris: INRA-SAD p. 199-216.
- Meuret M., 1997, "Prairies, Parcours: comment utiliser les compléments?", *Réussir-Pâtre*, vol. 445, n°, p. 19-22.
- Meuret M., 2006, Les pratiques pastorales entre temps court de l'alimentation des troupeaux et temps long des ressources et des milieux, in: *Académie d'agriculture de France, Séance du 31 mai 2006 "Actualité et modernité du pastoralisme"* (Bonnemaire J., ed.), Paris: Académie d'Agriculture de France.
- Meuret M., Débit S., Agreil C., Osty P.-L., 2006, "Éduquer ses veaux et génisses : un savoir empirique pertinent pour l'agroenvironnement en montagne ?", *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 14, n° 4, p. 342-352. <http://dx.doi.org/10.1051/nss:2007002>
- Meynier A., 1970, *Les paysages agraires*, Paris: Armand Colin, 201 p.
- Michaud D., 2003, "La vache laitière à haute qualité territoriale (VLHQT)", *Le courrier de l'Environnement de l'INRA*, vol., n° 48, p. 45-52.
- Michelin Y., 1995, *Les jardins de Vulcain, Paysages d'hier, d'aujourd'hui et de demain dans la chaîne des Puys du Massif Central*, Paris: Maison des Sciences de l'Homme, 155 p.
- Michelin Y., 2005, "Le paysage dans un projet de territoire : quelques pistes pour une démarche de médiation paysagère", in: *La polyphonie du paysage*, Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), Lausanne: Presses Polytechnique et universitaires Romandes p. 143-177.
- Miéville-Ott V., Berrebi Y., 2009, "Attentes et préférences paysagères", in: *Colloque Paysage et agriculture*, Clermont-Ferrand (ENITA), 3-4 juin 2009, (en ligne) http://www.agriculture-et-paysage.fr/IMG/pdf/attentes-paysageres-clermont-juin09_site_web.pdf
- Milhaud C., 2001, "Mon vignoble à Beaumes-de-Venise", in: *Patrimoine et paysages culturels, Actes du colloque international de Saint-Emilion, 30 mai-1er juin 2001*, Bordeaux: Confluences p. 97-104.
- Milleville P., 2007, *Une agronomie à l'oeuvre, Pratique paysannes dans les campagnes du Sud*, Paris/Versailles: Arguments/Quae, 241 p.
- Ministère De L'agriculture, 2010, "GraphAgri France 2010", Paris: Ministère de l'agriculture p. 123-140.
- Moneyron A., 2003, *Transhumance et éco-savoir. Reconnaissance des alternances écoformatives*, Paris: L'Harmattan, 236 p.
- Mottet A., 2005, *Transformations des systèmes d'élevage depuis 1950 et conséquence pour la dynamique des paysages dans les Pyrénées. Contribution à l'étude d'un phénomène d'abandon des terres agricoles en montagne à partir de l'exemple de quatre communes des Hautes-Pyrénées*, Doctorat, Institut national polytechnique de Toulouse, sous la dir. de Gibon A., (soutenue le 21 décembre 2005), 274 p.
- Moulinié V., 1999, "Des « œuvriers » ordinaires. Lorsque l'ouvrier fait le/du beau...", *Terrain*, vol. 32, n°, p. 37-54. <http://terrain.revues.org/index2825.html>

- Ormeaux S., 2005, "Le paysage, entre l'idéal et le matériel ", in: *La polyphonie du paysage*, Droz Y., Miéville-Ott V. (dir.), Lausanne: Presses Polytechnique et universitaires Romandes p. 71-99.
- Ott S., 1993, *Le cercle des montagnes. Une communauté pastorale Basque*, Paris: CTHS, (Le regard de l'ethnologue), 267 p.
- Paul-Levy F., Segaud M., 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris: Centre Georges Pompidou/Centre de création industrielle, 346 p.
- Pélissier P., 1980, "L'arbre en Afrique Tropicale. La fonction et le signe", *Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines*, vol. XVII, n° 3-4, p. 127-130.
- Perec G., 1975, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris: Christian Bourgeois, (Titres), 49 p.
- Perec G., 1989, *L'infra-ordinaire*, Paris: Seuil, (La librairie du XXIe siècle), 121 p.
- Périgord M., Piantoni F., 2004, "Le croquis géographique : du concept à la réalisation par le dessin assisté par ordinateur", *Norois*, (en ligne) <http://norois.revues.org/index83.html>
- Pernet A., 2009, "Une médiation paysagiste comme support de recherche: l'expérience de l'atelier des paysages en vallée de l'Ance", *Projet de Paysage*, (en ligne) <http://www.projetsdepaysage.fr>
- Pernet F., 1982, *Résistances paysannes*, Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, (Influences), 191 p.
- Pierret P., Deffontaines J.-P., Landais E., 2000, "Le temps long et le temps rond des paysages agricoles", in: *Les temps de l'environnement*, Barrué-Pastor M., Bertrand G. (dir.), Toulouse: Presses universitaires du Mirail p. 335-342.
- Piette A., 1988, "Les détails de l'action. Ecriture, images et pertinences ethnologique", *Enquête*, vol. 6, n° 1, p.
- Piette A., 1992, "La photographie comme mode de connaissance anthropologique", *Terrain*, (en ligne) <http://terrain.revues.org/index3039.html>
- Poinsot Y., 2008, *Comment l'agriculture fabrique ses paysages*, Paris: Karthala, (Hommes et sociétés), 243 p.
- Poirier J., Clapier-Valladon S., Paul R., 1996, *Les récits de vies. Théorie et pratique*, Paris: PUF
- Pons L., 1968, *Le dessin*, Paris: Robert Morel, 101 p.
- Quignard P., 2006, *Villa Amalia*, Paris: Gallimard, 298 p.
- Rendu C., 2003, *La montagne d'Enveig. une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Canet: Trabucaire, 606 p.
- Retaillé D., 1995, "Ethnogéographie: naturalisation des formes socio-spatiales", in: *Ethnogéographies*, Claval P., Singaravelou (dir.), Paris: L'Harmattan p. 17-38.
- Retaillé D., 2010, "Au terrain, un apprentissage", *L'information géographique*, (en ligne) <http://www.cairn.info.gate3.inist.fr/revue-l-information-geographique-2010-1-page-84.htm>
- Ribet N. (dir.), 2006, *Brûlage et pâturage. Cultures techniques du feu dans les Pyrénées*: CRPGE 97 p.
- Robic M.-C., 2004, "Rencontres et voisinages de deux disciplines", *Ethnologie française*, vol. 2, n° XXXVII, p. 581-590.
- Rolin J., 1995, *Zones*, Paris: Gallimard, (Folio), 175 p.
- Sacareau I., 2003, *Les montagnes. Une approche géographique*, Paris: Belin, (Sup. Géographie), 287 p.
- Sansot P., 1991, *Les gens de peu*, Paris: Presses universitaires de France, (Sociologie d'aujourd'hui), 253 p.
- Sansot P., 1995, *La France sensible*, Paris: Payot & Rivages, 264 p.
- Sansot P., 2009, *Variations paysagères*, Paris: Payot & Rivages, 236 p.

- Sauguet N., Depuy M., 1996, "Forêt paysanne et paysage : les agriculteurs et le visible", in: *La forêt paysanne dans l'espace rural. Biodiversité, paysages, produits, Etudes et Recherches sur les Systèmes Agraires et le Développement*, Balent G. (dir.), Paris: INRA-SAD p. 245-264.
- Sautter G., 1979, "Le paysage comme connivence", *Hérodote*, vol., n° 66, p. 40-66.
- Segalen M., 2002, "Mariel Jean-Brunhes Delamarre (1905-2001). Une oeuvre entre géographie et ethnologie", *Ethnologie française*, vol. 2, n° XXXVII, p. 529-539.
- Sencébé Y., 2004, "Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme)", *Ethnologie française*, vol. 2, n° XXXVII, p. 23-29.
- Serres M., 2003, *L'Incandescent*, Paris: Editions Le Pommier, 350 p.
- Sivom-Du-Canton-De-Luchon, Acva-Luchon/Saint-Béat (dir.), 2001, *Plan de gestion de l'Espace rural par Vallée assorti d'une Charte Paysagère. Tome 1: Diagnostic Technique. Tome 2 : Synthèse / Enjeux / Programme d'actions / Fiches actions*: Association Cantonale de Vulgarisation agricole Luchon/Saint Béat, (1), 104+ 98 p.
- Smadja J. (dir.), 2003, *Histoire et devenir des paysages en Himalaya*, Paris: CNRS, (Espaces & Milieux), 646 p.
- Sorre M., 1949, "Nouvelles revues de géographie et d'ethnographie", *Annales de géographie*, vol. 58, n° 309, p. 49-51.
- Soubabere V. (dir.), 1993, *Développement en vallée d'Oueil: 20 ans de projets (1972-1992)*, Toulouse: Université Toulouse-Le-Mirail, CIMA, (Mémoire de maîtrise), 84 p.
- Soudière M., (De La), 1988, "L'inconfort du terrain « Faire » la Creuse, le Maroc, la Lozère... (A propos des ouvrages Ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain de Paul Rabinow, et Vivre dans la Creuse de Jacques Maho)", *Terrain*, (en ligne) <http://terrain.revues.org/index3316.html>
- Soudière M., (De La), 2004, "Avec la géographie pour compagne", *Ethnologie française*, vol. XXXIV, n° 4, p. 683-687.
- Soudière M., (De La), 2008, *Lignes secondaires*, Grâne: Créaphis, 177 p.
- Soudière M., (De La), 2010, *Poétique du village. Rencontres en Margeride*, Paris: Stock, (Un ordre d'idées), 259 p.
- Tardy C., 2007, "La photographie, outil documentaire: des musées aux paysages", *Recherches en communication*, vol. 27, n°, p. 151-162.
- Urbain J.-D., 2003, *Ethnologue mais pas trop*, Paris: Payot & Rivages, 285 p.
- Urbain J.-D., 2010, "Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques", in: *Autour du lieu*, Brochot A., La Soudière M. d. (dir.), Paris: Seuil p. 177.
- Vabre J., 1986, "Le brachypode dans l'enfrichement des soulans de l'Ariège (Haut-Couserans - Pyrénées centrales)", *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 57, n° 3, p. 325-341.
- Vasset P., 2007, *Un livre blanc*, Paris: Fayard, 136 p.
- Viard J., 1990, *Le tiers espace. Essai sur la nature*, Paris: Méridiens Klincksieck, (Analyse institutionnelle), 152 p.
- Vincenot H., 1984, *L'œuvre de chair*, Paris: Denoël, (Folio), 372 p.
- Weber F., 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XXe siècle*, Paris: Belin, 287 p.
- Weber F., 2009, *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*, Paris: EHESS, (En temps et lieux), 238 p.
- Williams R., 1977, "Plaisantes perspectives", *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18, n°, p. 29-36. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1977_num_17_1_2574
- Woronoff D., 2007, "Introduction", in: *Travail et paysages*, Woronoff D. (dir.), Paris: CTHS.

Table des matières

Introduction générale	13
------------------------------------	-----------

Avant-lire

Aux sources d'une sensibilité paysagiste aux valeurs du travail agricole	17
---	-----------

1 En bleu dans les verts gazons.....	19
1.1 Propres prés	20
1.2 Lieux investis	21
2 Un voyage paysagiste en agriculture	23
3 Pratiques d'élevage et paysages en hauts lieux pyrénéens.....	25
4 Viticulteurs, patrimoine mondial et paysages.....	27
5 Conclusion à l'avant-lire.....	30

PREMIÈRE PARTIE

« ENTRE-TENIR » LA MONTAGNE

PAYSAGE, PRATIQUES AGRICOLES ET ETHNOGÉOGRAPHIE

HYPOTHESES ET METHODE.....	31
-----------------------------------	-----------

Chapitre 1

Paysage, ethnogéographie et travail des éleveurs

Géographie de la qualité paysagère, sens du travail et jeux de regards en agriculture	33
--	-----------

1 Ethnogéographies, recherches métissées.....	35
1.1 S'attacher à ce qui fait sens.....	35
1.1.1 De « l'homme et la matière »... ..	36
1.1.2 Du savoir et du regard de l'autre sur la nature	36
1.2 État des lieux ethnogéographiques.....	38
2 Paysages et travail des agriculteurs.....	40
2.1 Pratiques agricoles et paysages	41
2.1.1 Le paysage comme entrée, les pratiques agricoles comme objet : l'héritage géoagronomique deffontainien	41
2.1.2 L'approche du paysage à travers le travail agricole.....	42

2.2	Temps long et temps rond des paysages pastoraux	42
2.2.1	La longue durée des paysages, ou l'inscription des emprises pastorales dans le temps	43
2.2.2	Les paysages pastoraux, entre faible durée et changements saisonniers	44
3	Regards d'agriculteurs et paysages. Regarder, s'entre-regarder.....	45
3.1	L'agriculteur, un observateur en connaissance de sa propre action	46
3.1.1	'Ça se voit !'	46
3.1.2	Regard initié, observation intentionnelle	47
3.2	Le voir et le vécu des lieux de l'agriculture. Regards croisés	47
3.2.1	Toucher des yeux, voir de ses mains	48
3.2.2	Bon pays, bon œil.....	48
3.2.3	En mettre plein la vue !	49
3.2.4	Être 'le touriste de son voisin'	50
4	L'agriculteur et le sens de ses pratiques : subjectivité au travail et géographie de la qualité paysagère.....	52
4.1	« Le travail c'est plus que le travail » : les valeurs du <i>travailler</i>	54
4.1.1	Le travail, un facteur d'épanouissement et de réalisation de soi	54
4.1.2	L'éleveur et l'animal : raisons et passions. Zootechnie et rationalités subjectives	55
4.1.3	Appropriations subjectives et reconnaissance du travail	57
4.1.4	Le beau et la technique pour l'amour du métier. Attentions esthétiques et pratiques ouvrières	57
4.2	L'agriculteur et ses pratiques ou l'inscription géographique de la qualité de son travail	59
4.2.1	Une géographie de la qualité paysagère du travail agricole ?	59
4.2.2	Pourquoi s'intéresser aux valeurs sensibles et à la géographie de la qualité paysagère du travail des éleveurs ?	61
4.3	Inscrire la qualité de son travail dans les paysages : une préoccupation qui ne date pas d'hier	62
4.3.1	Le paysage tel un livre de compte : inscrire les résultats de son travail	62
4.3.2	Faire le propre dans les prés.....	63
4.3.3	Faire bonne figure. Soigner son devant de porte comme son visage	64
4.3.4	La motofaucheuse et la faux pour éviter faucher en rond	65
4.3.5	Parer les bêtes, marquer l'espace	66
5	Conclusion au chapitre	68
 Chapitre 2		
L'hypothèse de « l'entre-tenir »		
Problématique, position de recherche, terrain		69
1	« Entre-tenir la montagne » : du paradigme paysan à l'hypothèse de recherche.....	71
1.1	De « l'entretenir » à « l'entre-tenir »	72
1.1.1	Une large notion.....	72
1.1.2	De « l'entretien de la montagne » à « l'entretien du paysage »	73

1.2 « L'entre-tenir », une dimension spatiale du faire tenir ensemble et maintenir l'emprise pastorale	75
1.2.1 « Entre-tenir » pour produire	75
1.2.2 Produire pour « entre-tenir ». L'entretien comme fin.....	76
1.2.3 Faire tenir ensemble les espaces de la pratique	78
1.3 « L'entre-tenir », une dimension sociale du tenir ensemble	78
1.3.1 Tenir ensemble, mais aussi tenir entre soi	78
1.3.2 Tenir entre soi : expression d'un sentiment d'appartenance et d'identité	80
1.4 « L'entre-tenir », une dimension temporelle du tenir entre deux états	81
2 S'intéresser à l'entretenu des paysages.	
De la déprise aux emprises pastorales, renverser le regard	83
2.1 Quand l'agriculture recule, le "paysage diminue" : de déprises en surprises	84
2.1.1 30 ans de recherches pastorales au cœur des phénomènes d'abandon dans les Pyrénées	84
2.1.2 La surprise de l'Envers de Thiéfosse. L'histoire d'un vallon à trente ans d'intervalle.....	86
2.2 Inversion. Questionner « l'emprise » des activités d'élevage ; comment les éleveurs « tiennent » les paysages ?	87
2.2.1 Quelles emprises pastorales ?	87
2.2.2 Emprises et terroirs de vallée.....	88
3 Emprises pastorales : trois vallées pyrénéennes pour terrain d'analyse comparée.....	90
3.1 Comment les élevages entretiennent les montagnes... mais quelles montagnes pastorales choisir ?	90
3.1.1 De la France des montagnes au massif pyrénéen	90
3.1.2 Du massif pyrénéen à trois vallées d'élevage allaitant	91
3.1.3 Trois vallées aux paysages contrastés	92
3.2 Une approche comparée à l'échelle des terroirs de vallée	93
3.2.1 Jeux et emboîtements d'échelle : vallée, situations paysagères et terroirs	94
3.2.2 Délimitation et localisation des emboîtements d'échelles sur le terrain valléen	95
 Chapitre 3	
Méthode d'ethnogéographie des paysages	97
 1 Paysages. Abords sensibles	99
1.1 Une économie de la connaissance à <i>même le sensible</i>	99
1.1.1 Une force d'émotion à mobiliser	99
1.1.2 Du sens au sensible, et inversement	100
1.2 Un paysage de relations	102
1.2.1 Assemblages et organisations spatiales. Le paysage comme relation entre objets.....	102
1.2.1.a Une surface sensible et indiciaire. Paysages et changements d'apparences	103
1.2.2 Les ressorts du travail bien fait. Relation au paysage, vécu paysager et esthétique de la production des éleveurs-habitants	104
1.3 En toute transversalité	105
1.4 Regarder éloigné et du dedans ; rechercher « l'empayement » ou comment on	

devient un chercheur « empaysé »	106
1.4.1 Du dépaysement... ..	107
1.4.2 ... à « l'empayement » comme manière d'entrer en connivence avec les paysages	108
2 Sur le terrain des paysages	111
2.1 Arpentages	111
2.1.1 Au terrain pyrénéen	111
2.1.2 Des marches et démarche	113
2.1.3 Relevés	114
2.2 Décryptage. Paysages et formes paysagères des activités d'élevage	115
2.2.1 Empreintes et signatures	115
2.2.2 Décrypter plus que lire les paysages.....	117
3 Une ethnogéographie par mots et par vaux : rencontres d'éleveurs en leurs paysages .	119
3.1 Rencontres circonstanciées et entretiens conversationnels.....	120
3.1.1 Déroulements et circonstances	120
3.1.2 Ecouter, laisser « courir » la parole	125
3.1.3 Revenir	126
3.2 Récits de vie et de pratique, et dialogue avec les paysages.....	126
3.2.1 Détour par les pratiques d'élevage	126
3.2.2 Détour par les formes observables	127
3.3 Enregistrements et retranscriptions.....	128
3.3.1 Saisir la parole, de l'oral à l'écrit.....	129
3.3.2 Analyse et interprétation	129
4 Dans la ronde du temps photographique : les paysages du temps qui passe	131
4.1 Reprises de vue multiples	132
4.2 Une rétro-observation à pas de temps variables et multiples	132
4.2.1 Les temps longs des paysages : cent ans de photo-répétition	133
4.2.2 Les temps courts des paysages : investir les pas de « temps faibles ».....	134
4.2.3 Photographier le temps rond des paysages	136
4.3 Le temps de l'interprétation.....	137
4.3.1 Lire et dessiner le passage du temps	137
4.3.2 Croiser les sources, construire une interprétation, élaborer un récit	138
5 Restituer les paysages et la parole des éleveurs. Conclusion au chapitre	139
5.1 Ecrire la parole des éleveurs, décrire les pratiques d'élevage et les paysages	140
5.2 Dessiner les paysages et la géographie pastorale	140
5.3 Assembler les photographies, composer l'iconographie	142

SECONDE PARTIE**« ENTRE-TENIR » LA MONTAGNE****PAYSAGE ET ETHNOGÉOGRAPHIE COMPARÉE****DU TRAVAIL DES ÉLEVEURS EN TROIS VALLÉES PYRÉNÉENNES 143****Chapitre introductif****Paysages et emprises pastorales en vallées d'Oueil-Larboust,****de Campan et du Gave de Pau Description croisée..... 147****1 Des paysages marqués par le recul pastoral en vallée d'Oueil et du Larboust..... 149**

- 1.1 Un ensemble de vallées aux portes de Bagnères-de-Luchon 149
- 1.2 Des paysages de soulans pastorales 149
- 1.3 Séquences et situations paysagères 151
 - 1.3.1 De l'entrée de la vallée d'Oueil au Kiosque de Mayrègne 151
 - 1.3.2 Du Kiosque de Mayrègne à Bourg d'Oueil..... 152
 - 1.3.3 De Saint-Aventin à Cazeaux-de-Larboust, les paysages du Bas-Larboust 153
 - 1.3.4 De Garin au col de Peyresourde, les paysages du Haut-Larboust..... 154
- 1.4 Des paysages aux emprises pastorales simplifiées à l'échelle de courts versants 155
 - 1.4.1 Des fonds de vallée de prés de fauche bocagers..... 156
 - 1.4.2 Des terroirs de versants pâturés aux allures de parcours pastoraux en limite des villages 157
 - 1.4.3 Des « parcs d'altitude » et des estives à une heure de marche des villages 158

2 Les paysages d'un pastoralisme en évolution au sein de l'ample vallée pastorale de**Campan 160**

- 2.1 Comme une invite, une ample vallée ouverte 160
- 2.2 Des paysages pastoraux d'ombrée 160
- 2.3 Des séquences paysagères distinctes..... 161
 - 2.3.1 De Campan à Sainte-Marie-de-Campan 161
 - 2.3.1 De Sainte-Marie-de-Campan à Payolle et de Payolle au Col d'Aspin..... 162
 - 2.3.2 Deux séquences en vallée de Gripp..... 164
- 2.4 Des emprises pastorales mosaïques et des paysages en cours de simplification 164
 - 2.4.1 Un large fond de vallée spécialisé, herbager et habité 165
 - 2.4.2 Des versants aux formes d'entretien contrastées 166
 - 2.4.3 De vastes estives en gestion communale globalement tenues 167

3 Des paysages pastoraux étendus mais fractionnés en haute vallée du Gave de Pau..... 169

- 3.1 Une vallée encaissée, une arrivée qui se gagne..... 169
- 3.2 Intériorité : des paysages pastoraux dans le cercle des montagnes 169
- 3.3 Des séquences et des situations paysagères délimitées par les bassins intramontagnards 170
 - 3.3.1 De Chèze à Luz-Saint-Sauveur, des paysages pastoraux et habités au sein d'un large bassin de vie intramontagnard 171
 - 3.3.2 De Luz à Barèges, un paysage pastoral en archipel, dynamique et entretenu en ombrée .. 172
 - 3.3.3 De Barèges au Col du Tourmalet : boisements et quartiers de granges entretenus aux portes

des estives	173
3.3.4 Le bassin herbagé de Gèdre et les vastes cirques de la montagne pastorale et touristique	173
3.4 Paysages et fonctionnements pastoraux d'une vallée pastorale dynamique	174
3.4.1 Des étroits fonds de vallée et des abords de villages réservés à la fauche	175
3.4.2 Un entretien différencié des quartiers de granges suivant leur accessibilité	175
3.4.3 De lointaines et remarquables estives en gestion syndicale	176
4 Conclusion au chapitre introductif	178

Chapitre 1

L'entretien de la « dernière heure » en vallée d'Oueil et du Larboust	183
--	------------

1 Paysages et pratiques d'élevage des terroirs de Saint-Paul-d'Oueil, Saccourvielle et

Benqué : prise en charge et adaptation de la gestion pastorale par les derniers éleveurs....	185
---	------------

1.1 Saint-Paul-d'Oueil, Saccourvielle et Benqué : trois communes pour des trajectoires d'évolutions paysagères différenciées	186
--	-----

1.1.1 Saint-Paul-d'Oueil, les paysages d'un entretien pastoral recentré.....	186
--	-----

1.1.1.a De fortes évolutions paysagères à l'échelle du XX ^e siècle, des dynamiques ralenties ces vingt-cinq dernières années	186
---	-----

1.1.1.b Rétraction des emprises fauchées sur les basses pentes à proximité du bourg et maintien dans le fond de vallée	187
--	-----

1.1.1.c Un paysage de fond de vallée « rempli » par un bocage dense.....	187
--	-----

1.1.1.d Un paysage de versants pâturés entre persistance pastorale et dynamique d'enrichissement	188
--	-----

1.1.2 Les paysages d'une clairière pastorale maintenue grâce à l'association foncière pastorale de Saccourvielle	188
--	-----

1.1.2.a Une forte mutation paysagère depuis le début du XX ^e siècle, des évolutions contenues depuis 25 ans.....	188
---	-----

1.1.2.b Une clairière pastorale maintenue autour du bourg depuis la création de l'AFP.....	189
--	-----

1.1.2.c Un paysage de lisières sylvo-pastorales élargies descendant bas dans le versant.....	190
--	-----

1.1.3 Les paysages d'un entretien extensif de la « dernière heure » à Benqué-Dessous-et-Dessus.	190
--	-----

1.1.3.a De l'importance prise par les arbres bocagers et de reconquête dans les paysages....	190
--	-----

1.1.3.b De l'arrêt des cultures au pâturage extensif dans le « pré-bois » du bocage	191
---	-----

1.1.4 D'une même logique d'exploitation agro-pastorale des terroirs aux modes de gestion différenciés des emprises pastorales par communes	191
--	-----

1.2 Ces éleveurs de Saint-Paul-d'Oueil et de Benqué qui prennent en charge la gestion de l'espace pastoral	193
--	-----

1.2.1 "Je m'étais mise à l'agriculture pour ça pour nettoyer et pour entretenir" : Portrait d'une jeune retraitée de l'élevage	194
--	-----

1.2.1.a Un « élevage-passion » en réaction à la friche	194
--	-----

1.2.1.b "On a tout réhabilité"	195
--------------------------------------	-----

1.2.1.c "C'est du cousu main" : un entretien manuel « haute-couture ».....	196
--	-----

1.2.1.d "De toute façon, il n'y a que les bêtes qui peuvent entretenir l'espace"	196
--	-----

1.2.1.e "Tant que je pourrai, j'entreprendrai"	197
--	-----

1.2.2 "Préoccupés par l'entretien de l'espace" Rencontre avec un couple d'éleveurs ovin	
---	--

double-actifs	198
1.2.2.a "C'est pas le revenu que ça rapporte"	198
1.2.2.b S'organiser, s'arranger pour entretenir les terrains	199
1.2.2.c Pour entretenir, il faut être en nombre suffisant	200
1.2.2.d "L'entretien de l'espace, c'est une préoccupation"	201
1.2.3 Un pâturage tournant pour mieux entretenir. Voyage en tracteur auprès d'un éleveur bovin 202	
1.2.3.a Un parcours pastoral jalonné d'étapes marquantes	203
1.2.3.b Reprise, remise en état du foncier et arrangements entre voisins	203
1.2.3.c Un calendrier de pâturage et une gestion adaptée, du fond de vallée à l'estive	204
1.2.3.d Un pâturage tournant pour mieux gérer la ressource et entretenir les pentes	205
1.2.3.e Enjeux pastoraux et paysagers, géographie d'un entretien prioritaire	206
2 Un vallon, un éleveur. Paysages et pratiques d'élevage à Cathervielle	208
2.1 D'un terroir cultivé à « l'entretien extensif » de la soulane d'Espiau	209
2.1.1 Des transformations paysagères fortes en cinquante ans, un enrichissement contenu du terroir 209	
2.1.2 Une concentration de la fauche dans le fond du vallon et en bas de pente, sous un bocage épaissi 210	
2.1.3 Des paysages de parc arboré dans les versants pâturés	210
2.1.4 Des paysages d'estive dans le quartier de granges	211
2.2 Auprès du « dernier » éleveur de la commune	211
2.2.1 Celui qui n'a "pas envie de voir ce pays se perdre" : Une rencontre pédestre d'étable en estive avec le dernier éleveur bovin allaitant de la commune	212
2.2.1.a Réinventer les conditions d'élevage pour vivre au pays	213
2.2.1.b Une réorganisation du foncier à l'amiable pour gérer la ressource	214
2.2.1.c "Bien faire pacager la montagne pour qu'elle reste bonne"	215
3 Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en Oueil et en Larboust ?	217
3.1 « Entre-tenir » : faire tenir ensemble les espaces pastoraux et garder la maîtrise de la montagne	218
3.1.1 Partage du foncier privé et réorganisation des emprises pastorales	218
3.1.1.a « Petits arrangements entre amis » : le partage du foncier à Saint-Paul-d'Oueil	218
3.1.1.b Un terroir en « libre disposition » pour le dernier éleveur de Benqué	220
3.1.1.c Des parcelles privées regroupées et pâturées en collectivité en marge du GP bovin à Cathervielle	221
3.1.1.d Une association foncière pastorale en appui à la gestion du terroir de Saccourvielle suite à la crise « paysagère » des années 1970	223
3.2 "Gérer l'abondance de l'herbe" : prendre en charge la gestion pastorale, maintenir la ressource et prévenir l'envahissement	224
3.2.1 Fauche localisée et pâturage à l'année dans les terroirs de Benqué et de Saccourvielle	224
3.2.2 Pâturages d'intersaison extensifs et aménagement des limites de l'estive à Cathervielle et à Saint-Paul-d'Oueil	226
3.3 Entre-tenir "pour ne pas que ce pays se perde" : organisations sociales et sens des pratiques	227
3.3.1 Tenir-entre-soi. Organisations sociales et formes de prise en charge de « l'entre-tenir » par les éleveurs	227

3.3.1.a	Des groupes et des ententes ; la crainte de l'éleveur agrandi.....	227
3.3.1.b	Perspective de recherche : quelle existence et quelle dynamique des collectifs d'éleveurs ?	229
3.3.2	Les paysages de « l'entre-tenir »	230
3.3.2.a	L'entretien autour des villages : géographie de la sensibilité paysagère des éleveurs et prise en compte du regard touristique	231
3.3.2.b	Faire pacager comme si ça avait été fauché. Les valeurs de la fauche.....	233
3.3.2.c	Faire pâturer pour arriver à tenir l'espace pastoral	235
3.3.2.d	Affectivité paysagère	235
4	Conclusion au chapitre	237

Chapitre 2

« L'entre-tenu » des paysages en vallée de Campan 239

1 Paysages et pratiques d'élevage de la situation paysagère la Bouche/vallon d'Arrimoula : des paysages entretenus et des changements ténus 241

1.1 Des paysages pastoraux entretenus par des pratiques agricoles localisées et simplifiées autour du vallon d'Arrimoula 242

1.1.1 Des évolutions paysagères mesurées ces cinquante dernières années 242

1.1.1.a Des « paysages du lait » aux « paysages du broutard » Aperçu historique d'un glissement de système à l'autre 243

1.1.1.b Principales évolutions paysagères aux marges du terroir des années 1950 à nos jours... 244

1.1.2 Maintien de la fauche et dynamique d'urbanisation en fond de vallée 244

1.1.3 Fauche localisée et développement des pâturages dans les versants..... 245

1.2 Ces éleveurs qui, chacun à sa manière, contribuent à « entre-tenir » le vallon d'Arrimoula 247

1.2.1 Nettoyer pour "faire propre" et faire bonne figure. De l'herbe fraîchement coupée à la toile cirée de la cuisine, rencontre d'un éleveur ovin retraité..... 247

1.2.1.a Une vie d'éleveur, une identité à maintenir 248

1.2.1.b Des brebis pour nettoyer 249

1.2.1.c Nettoyer pour "faire propre" : entre donner une bonne image touristique et une bonne image de soi..... 250

1.2.2 Des chevaux par passion, la montagne comme ressource multiple. Rencontre avec un éleveur, guide de tourisme équestre en montagne 251

1.2.2.a "Brebis, chèvres, chevaux. J'ai tout élevé, sauf des vaches" 252

1.2.2.b La montagne de La Mongie au centre de l'élevage et du tourisme équestre 253

1.2.3 "Le paysage est beau, il est entretenu, c'est pas nous qui broutons" Rencontre avec une éleveuse, membre d'un GAEC à trois..... 254

1.2.3.a Un GAEC entre tradition et modernité 254

1.2.3.b "C'est la montagne qui nous sauve" 255

1.2.3.c Pour l'allure des veaux et de la pâture 256

1.2.3.d Entretenir pour maintenir un usage et un aspect 257

1.2.3.e Entretenir les bordures pour finir le travail : entre incorporation d'une injonction et « pression sociale » locale liée à une certaine représentation du paysage agricole 258

2 Vers une reprise des emprises ? Paysages et pratiques d'élevage dans les terroirs de la Laurence/le Sarraat-de-Bon – Pradille	259
2.1 La Laurence et le Sarraat-de-Bon – Pradille : une soulane de pâturages extensifs face à un terroir à foin en ombrée	260
2.1.1 Une situation paysagère, deux versants, deux formes d'évolution pastorale.....	260
2.1.2 La Laurence : d'un terroir de petites parcelles aux vastes parcs pâturés, d'un abandon localisé à une reprise	260
2.1.3 Le Sarraat-de-Bon/Pradille : continuité des pratiques et spécialisation d'un quartier de granges en terroir à foin.....	262
2.2 Quels sont les modes « d'entre-tenir » de ces jeunes éleveurs de la Laurence et du Sarraat-de-Bon ?	263
2.2.1 "Se faire un petit quartier" et "rattraper tout ça". Rencontre avec une éleveuse ovine.....	264
2.2.1.a Eleveuse, comme le reste de sa famille	264
2.2.1.b Après la construction de la bergerie, reprendre et nettoyer les terrains de parcours.....	265
2.2.2 "J'aime m'occuper des bestioles, j'aime faire les foin, j'aime entretenir le patrimoine" Rencontre avec un éleveur ovine et bovin.....	267
2.2.2.a Une installation par reprise-agrandissement de deux structures familiales.....	267
2.2.2.b Bénéfiques estives, un pâturage d'intersaison raccourci.....	268
2.2.2.c L'entretien du tour des granges et des maisons.....	269
2.2.2.d Eleveur par amour des bêtes... et par envie d'entretenir le lieu de naissance et de vie 270	
3 Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en vallée de Campan ?.....	273
3.1 Tenir la montagne entre soi et les autres Espaces pastoraux sous tension, concurrence foncière et dynamique d'agrandissement des élevages	274
3.1.1 Dynamisme de l'élevage et agrandissement des structures d'exploitation	274
3.1.2 Dispersion du parcellaire d'exploitation.....	275
3.1.3 Tenir entre tous, mais chacun pour soi.....	276
3.2 « Entre-tenir » la montagne à Campan : une danse pastorale à deux temps entre hauts et bas herbages	277
3.2.1 Du rôle majeur des estives dans l'entretien des bas herbages des terroirs	277
3.2.2 L'effacement de l'usage intermédiaire des quartiers de granges.....	280
3.2.3 Manières d'entre-tenir les terroirs suivant la pente et le profil des éleveurs	282
3.2.3.a Un fond de vallée partagé, spécialisé dans la fauche	282
3.2.3.b Le quartier de granges du Sarraat-de-Bon et Pradille : des terroirs à foin en prolongement du fond de vallée	283
3.2.3.c L'entretien du vallon d'Arrimoula et du terroir de la Laurence entre fauche, pâturage et « fausse-estive ».....	284
3.3 Pression et compromis : jeu social de « l'entre-tenir » campanois entre propriétaires, touristes et éleveurs	285
3.3.1 Lieux et valeurs du bien « entre-tenir ».....	286
3.3.1.a Entourage des maisons et devant de porte	286
3.3.1.b "Faire le pré jusqu'au bout" : l'attention à la fauche des bordures.....	287
3.3.1.c Des pentes nettoyées. Des ânes ou des chevaux en remplacement de la motofaucheuse	288
3.3.1.d Les abords de granges	289
3.3.2 Raisons et passions du bien « entre-tenir » : entre habitude paysanne, sensibilité paysagère	

des éleveurs et « pression sociale » locale et extérieure	290
3.3.2.a "Ça fait partie du travail" : intériorisation d'une culture paysanne du travail.....	291
3.3.2.b "On a du mal à suivre" : tenir les contradictions d'une même pratique	292
3.3.2.c L'héritage paysan du « tenir propre » ou la contrainte sociale des propriétaires valléens. Jugements et pression.....	293
3.3.2.d Tenir l'image de la vallée : prise en compte de sa valeur paysagère, et de l'incidence du tourisme	294
4 Conclusion au chapitre	296

Chapitre 3

Les paysages d'un patrimoine à « entre-tenir » en haute vallée du Gave de Pau 299

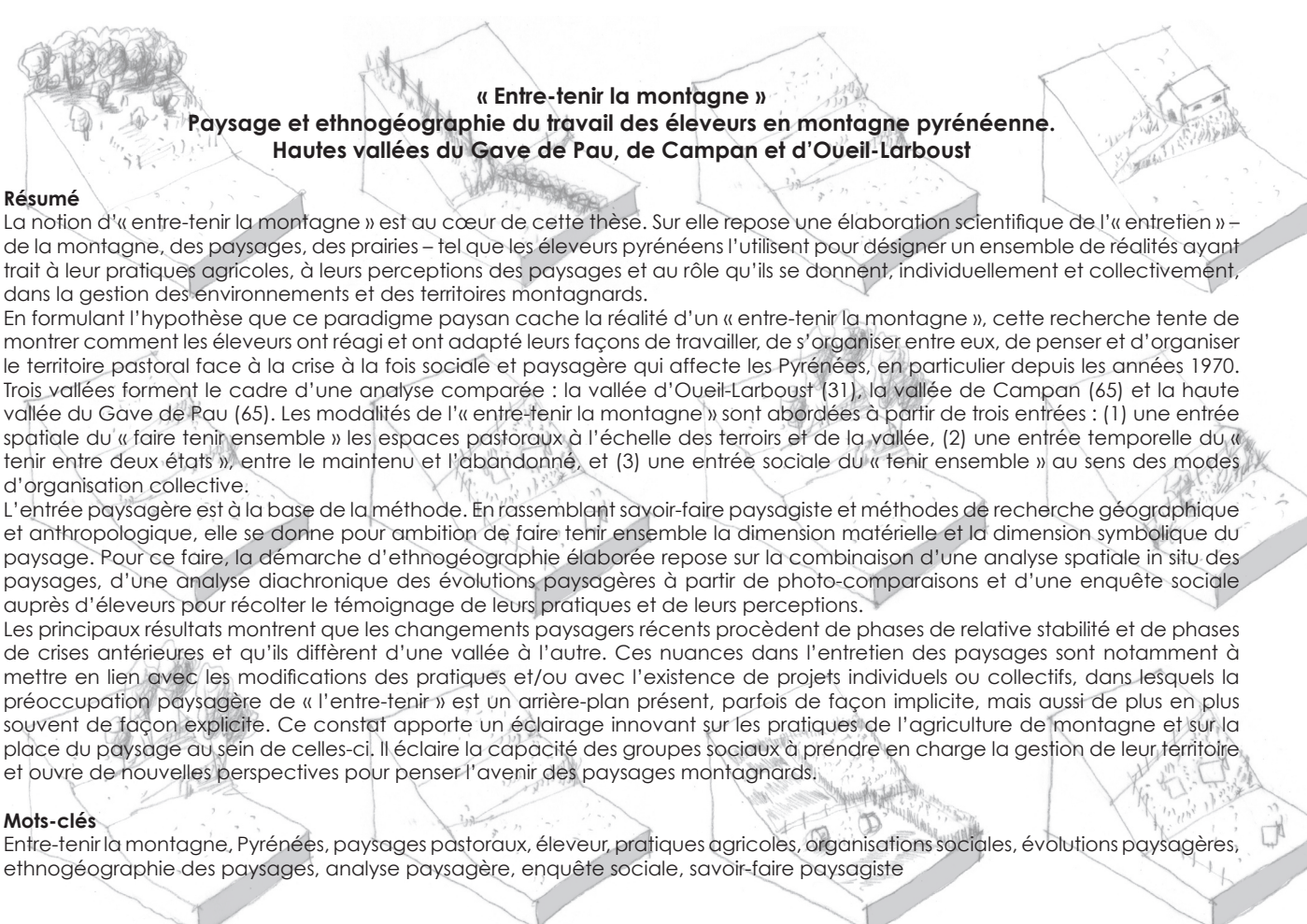
1 Paysages et pratiques d'une « culture de l'entretien » dans les terroirs de Betpouey-Viella et des plateaux de Sers 301

1.1 Des paysages de versants entretenus par la fauche : le terroir de Betpouey et Viella, et le terroir des plateaux de Sers	302
1.1.1 Des paysages aux emprises pastorales et aux évolutions contrastées à l'échelle de la situation paysagère	302
1.1.1.a La fermeture des paysages, un phénomène à nuancer dans l'espace	302
1.1.1.b Une opposition paysagère marquée entre ombrée et soulane depuis 30 à 40 ans.....	303
1.1.1.c Autour de Sers, une rétraction de l'emprise des herbages en deux temps	303
1.1.2 Des paysages entretenus et des dynamiques d'évolution stabilisées à Betpouey et à Viella.....	304
1.1.2.a Un paysage qui évolue faiblement depuis 25 ans.....	304
1.1.2.b Un paysage pastoral de fond de vallée peu changé sinon par l'urbanisation.....	304
1.1.2.c Un lacs de pistes pastorales et de chemins de desserte	305
1.1.2.d Des emprises pastorales globalement maintenues autour des granges hautes depuis 25 ans	306
1.1.2.e Un paysage de bas versant soigné par une fauche attentive	306
1.1.3 Le terroir des plateaux de Sers : un paysage entretenu par la fauche, des bas-vacants colonisés	307
1.1.3.a Concentration et spécialisation de l'entretien du plateau	307
1.1.3.b Des bas-vacants en cours de colonisation arborée.....	308
1.1.3.c Du maintien à l'extension de la fauche : une spécialisation dans la production fourragère ?	309
1.2 Ces éleveurs de Betpouey et de Viella qui entretiennent la montagne... Pratiques et points de vue	309
1.2.1 "Attaché à l'entretien des terrains" Rencontre avec un éleveur ovin AOC.....	310
1.2.1.a Passionné et dynamique.....	310
1.2.1.b Un fourrage en partie récolté dans les quartiers de granges	311
1.2.1.c Des terrains repris en main	312
1.2.1.d Un entretien limité des bordures pour aller vite	312
1.2.1.e Un entretien manuel des prés pour bien présenter	313
1.2.1.f L'envie d'élevage bovin du fils : une occasion de diversifier les troupeaux et d'améliorer l'entretien	314

1.2.2	"Pacagé et entretenu, c'est pas pareil..." : Le point de vue d'un éleveur bovin et ovin AOC	315
1.2.2.a	Eleveur mixte	316
1.2.2.b	Le temps de l'intersaison autour de la grange	316
1.2.2.c	L'entretenu des paysages : éléments de lecture et de distinction	317
1.2.2.d	Nettoyer les prés, les entretenir pour faucher	317
1.2.2.e	Entre abandon localisé et maintien de l'emprise pastorale	318
1.2.2.f	L'éleveur en montagne et le paysage	318
1.2.3	"Fier d'entretenir son pays" : Rencontre d'un jeune éleveur ovin AOC entre prés et bergerie	319
1.2.3.a	Investi dans l'AOC	320
1.2.3.b	Miser sur l'herbe, raisonner la taille du troupeau et la conduite animale	321
1.2.3.c	Faucher et entretenir l'herbe... et les bordures	321
1.2.3.d	L'entretien des pentes et des bordures, entre besoin en fourrage et fierté de son travail	322
1.2.4	"Moi, je fais partie du patrimoine quand je fauche mes prés, quand je les entretiens."	
	Rencontre d'un éleveur bovin pluri-actif entre grange et mairie	323
1.2.4.a	Pluri-actif	324
1.2.4.b	Valoriser l'herbe pastorale	325
1.2.4.c	Haies entretenues : un paysage jardiné ?	325
1.2.4.d	Entretenir la montagne... pas que pour les touristes	326
2	Le plateau de Saugué : les paysages entretenus d'un terroir à foin inscrit dans la durée	328
2.1.1	Une vitalité contrastée des quartiers de granges entourant le bassin de Gèdre	329
2.1.1.a	Dynamique d'élevage, emprises pastorales recentrées et entretenues aux abords de Gèdre	330
2.1.1.b	Campbieil, un village pastoral abandonné, un quartier de grange sous-utilisé	331
2.1.1.c	Coumély, paysages d'estives d'un quartier de granges	331
2.1.2	Saugué : les paysages inchangés d'un haut plateau pastoral herbagé ?	332
2.1.2.a	Un plateau pastoral convoité de longue date ; esquisse d'une « traverse du temps » ...	332
2.1.2.b	Des évolutions principalement concentrées sur les marges du terroir	334
2.1.2.c	La soulane de Saugué, les transformations d'un terroir agro-pastoral	334
2.1.2.d	Permanence des paysages et de l'entretien du balcon de Saugué	335
2.1.2.e	De l'habitat pastoral à la villégiature, une fonction résidentielle réinventée	336
2.2	Saugué à leurs côtés. Pratiques et points de vue d'éleveurs	337
2.2.1	Saugué, un "paradis" de prés de fauche. Le point de vue d'un couple d'éleveurs bovin ..	338
2.2.1.a	Eleveur par choix pour la liberté	338
2.2.1.b	Saugué comme quartier d'intersaison et d'estive	339
2.2.1.c	Saugué comme terroir à foin	340
2.2.1.d	Quatre brebis pour occuper sa retraite et pour entretenir le tour de maison propre	340
2.2.2	"Un brin de satisfaction à finir son pré" Le point de vue d'un éleveur ovin AOC	341
2.2.2.a	Un élevage familial en ovin AOC et vente directe	342
2.2.2.b	Un seul bâtiment à la place des granges, modernisation et mécanisation	343
2.2.2.c	Un pâturage d'intersaison organisé à partir du siège d'exploitation	343
2.2.2.d	Tenir à finir son pré	344
3	Qu'est-ce qu'« entre-tenir » la montagne en haute vallée du Gave de Pau ?	346
3.1	Garder la maîtrise de la vallée : faire tenir ensemble des espaces pastoraux éloignés,	

répartis à l'échelle d'une vallée	347
3.1.1 Des paysages entretenus par une spécialisation et une redistribution spatiale des espaces de la production fourragère	347
3.1.1.a Une spécialisation des emprises de prés de fauche autour du village.....	348
3.1.1.b Continuité et changement du rôle intermédiaire des quartiers de granges : un pâturage au service de la fauche	348
3.1.2 Des paysages de quartiers de granges entretenus	348
3.1.2.a Saugué, une spécialisation herbagère ancienne	348
3.1.2.b Des terroirs à foin spécialisés pour une production exportée, où le « nouvel Eldorado » de la conquête herbagère	349
3.1.2.c Intersaisons à durée raccourcie	350
3.1.2.d Vers une redistribution spatiale de la production fourragère et une distinction fonctionnelle des zones intermédiaires ?	352
3.1.2.e L'importance des dessertes pour le maintien pastoral	352
3.2 « L'entre-tenir » : tenir entre tous la cohérence sociale et territoriale	354
3.2.1 Arrangements circonstanciels	355
3.2.2 Les AFP de Betpouey et des plateaux de Sers.....	355
3.2.3 Commission syndicale de la vallée de Barèges	356
3.2.4 Une mobilisation sociale et territoriale dont 'l'AOC est la cerise sur le gâteau'	358
3.3 « Entre-tenir » les paysages : faire exister la vallée pastorale comme territoire du « nous »	359
3.3.1 Les paysages de « l'entre-tenir » dans le regards des éleveurs	360
3.3.1.a Etre éleveur et touriste de sa propre vallée : un regard distancié et englobant.....	360
3.3.1.b Regard extérieur : l'envie du touriste fait la fierté de l'éleveur	361
3.3.2 « Entre-tenir » les bordures, entre besoin, habitude, fierté et sensibilité	362
3.3.2.a Une culture paysanne en héritage	362
3.3.2.b De la faux à la débroussailleuse.....	363
4 Conclusion au chapitre	367
 Conclusion générale	
Une comparaison intervalléenne	369
 1 Une « pastoralisation » des paysages valléens ? Spécialisation et extensification des surfaces en herbe	
Des dynamiques ralenties depuis la « crise paysagère » des années 1970-1980, différentes selon les vallées	370
Une évolution commune des paysages liée à une « pastoralisation » des versants	372
Le maintien et le développement des paysages prairiaux (du « fauché ») en versant : une caractéristique forte de la haute vallée du Gave de Pau.....	374
2 « Entre-tenir » : faire tenir ensemble les espaces pastoraux de la montagne	375
3 « Entre-tenir » : tenir entre soi et les autres ; organisations sociales et rapports sociaux...	378
4 Tenir le pays, entretenir le paysage	381

5	Quelles perspectives ?	383
	Sigles et abréviations	385
	Sources	386
	Bibliographie.....	387



« Entre-tenir la montagne » Paysage et ethnogéographie du travail des éleveurs en montagne pyrénéenne. Hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust

Résumé

La notion d'« entre-tenir la montagne » est au cœur de cette thèse. Sur elle repose une élaboration scientifique de l'« entretien » – de la montagne, des paysages, des prairies – tel que les éleveurs pyrénéens l'utilisent pour désigner un ensemble de réalités ayant trait à leur pratiques agricoles, à leurs perceptions des paysages et au rôle qu'ils se donnent, individuellement et collectivement, dans la gestion des environnements et des territoires montagnards.

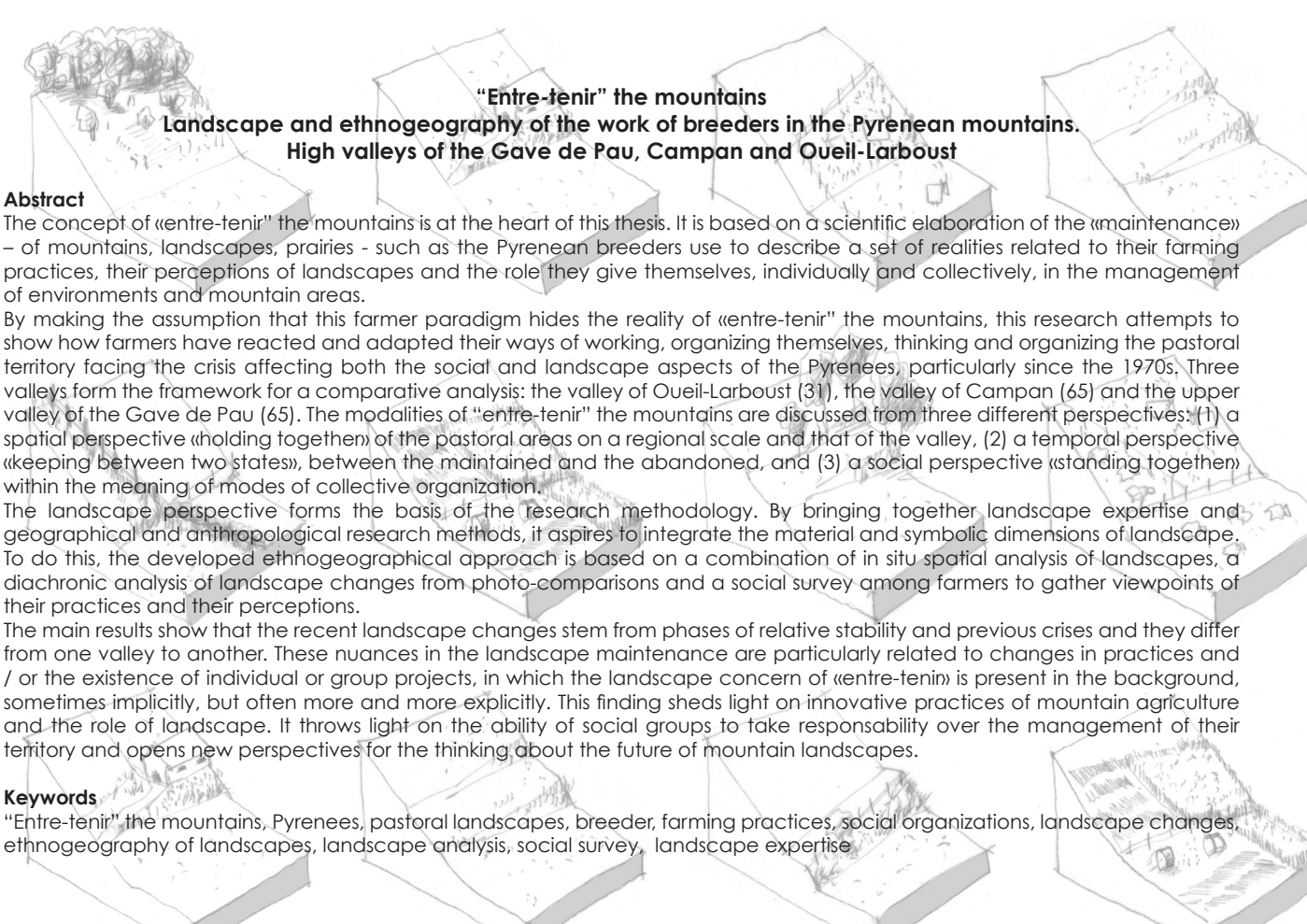
En formulant l'hypothèse que ce paradigme paysan cache la réalité d'un « entre-tenir la montagne », cette recherche tente de montrer comment les éleveurs ont réagi et ont adapté leurs façons de travailler, de s'organiser entre eux, de penser et d'organiser le territoire pastoral face à la crise à la fois sociale et paysagère qui affecte les Pyrénées, en particulier depuis les années 1970. Trois vallées forment le cadre d'une analyse comparée : la vallée d'Oueil-Larboust (31), la vallée de Campan (65) et la haute vallée du Gave de Pau (65). Les modalités de l'« entre-tenir la montagne » sont abordées à partir de trois entrées : (1) une entrée spatiale du « faire tenir ensemble » les espaces pastoraux à l'échelle des terroirs et de la vallée, (2) une entrée temporelle du « tenir entre deux états », entre le maintenu et l'abandonné, et (3) une entrée sociale du « tenir ensemble » au sens des modes d'organisation collective.

L'entrée paysagère est à la base de la méthode. En rassemblant savoir-faire paysagiste et méthodes de recherche géographique et anthropologique, elle se donne pour ambition de faire tenir ensemble la dimension matérielle et la dimension symbolique du paysage. Pour ce faire, la démarche d'ethnogéographie élaborée repose sur la combinaison d'une analyse spatiale in situ des paysages, d'une analyse diachronique des évolutions paysagères à partir de photo-comparaisons et d'une enquête sociale auprès d'éleveurs pour récolter le témoignage de leurs pratiques et de leurs perceptions.

Les principaux résultats montrent que les changements paysagers récents procèdent de phases de relative stabilité et de phases de crises antérieures et qu'ils diffèrent d'une vallée à l'autre. Ces nuances dans l'entretien des paysages sont notamment à mettre en lien avec les modifications des pratiques et/ou avec l'existence de projets individuels ou collectifs, dans lesquels la préoccupation paysagère de « l'entre-tenir » est un arrière-plan présent, parfois de façon implicite, mais aussi de plus en plus souvent de façon explicite. Ce constat apporte un éclairage innovant sur les pratiques de l'agriculture de montagne et sur la place du paysage au sein de celles-ci. Il éclaire la capacité des groupes sociaux à prendre en charge la gestion de leur territoire et ouvre de nouvelles perspectives pour penser l'avenir des paysages montagnards.

Mots-clés

Entre-tenir la montagne, Pyrénées, paysages pastoraux, éleveur, pratiques agricoles, organisations sociales, évolutions paysagères, ethnogéographie des paysages, analyse paysagère, enquête sociale, savoir-faire paysagiste



“Entre-tenir” the mountains Landscape and ethnogeography of the work of breeders in the Pyrenean mountains. High valleys of the Gave de Pau, Campan and Oueil-Larboust

Abstract

The concept of «entre-tenir” the mountains is at the heart of this thesis. It is based on a scientific elaboration of the «maintenance» – of mountains, landscapes, prairies - such as the Pyrenean breeders use to describe a set of realities related to their farming practices, their perceptions of landscapes and the role they give themselves, individually and collectively, in the management of environments and mountain areas.

By making the assumption that this farmer paradigm hides the reality of «entre-tenir” the mountains, this research attempts to show how farmers have reacted and adapted their ways of working, organizing themselves, thinking and organizing the pastoral territory facing the crisis affecting both the social and landscape aspects of the Pyrenees, particularly since the 1970s. Three valleys form the framework for a comparative analysis: the valley of Oueil-Larboust (31), the valley of Campan (65) and the upper valley of the Gave de Pau (65). The modalities of “entre-tenir” the mountains are discussed from three different perspectives: (1) a spatial perspective (holding together) of the pastoral areas on a regional scale and that of the valley, (2) a temporal perspective (keeping between two states), between the maintained and the abandoned, and (3) a social perspective (standing together) within the meaning of modes of collective organization.

The landscape perspective forms the basis of the research methodology. By bringing together landscape expertise and geographical and anthropological research methods, it aspires to integrate the material and symbolic dimensions of landscape. To do this, the developed ethnogeographical approach is based on a combination of in situ spatial analysis of landscapes, a diachronic analysis of landscape changes from photo-comparisons and a social survey among farmers to gather viewpoints of their practices and their perceptions.

The main results show that the recent landscape changes stem from phases of relative stability and previous crises and they differ from one valley to another. These nuances in the landscape maintenance are particularly related to changes in practices and / or the existence of individual or group projects, in which the landscape concern of «entre-tenir» is present in the background, sometimes implicitly, but often more and more explicitly. This finding sheds light on innovative practices of mountain agriculture and the role of landscape. It throws light on the ability of social groups to take responsibility over the management of their territory and opens new perspectives for the thinking about the future of mountain landscapes.

Keywords

“Entre-tenir” the mountains, Pyrenees, pastoral landscapes, breeder, farming practices, social organizations, landscape changes, ethnogeography of landscapes, landscape analysis, social survey, landscape expertise